

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL



QUATRIÈME ANNÉE

1883



GENÈVE
J. SANDOZ, ÉDITEUR

PARIS

SANDOZ ET THUILLIER
4, rue de Tournon,

CHARLES DELAGRAVE
15, rue Soufflot.

BRUXELLES

MUQUARDT, rue de la Régence, 45.

1883

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

BULLETIN MENSUEL (1^{er} janvier 1883.)

La question du développement de la **colonisation en Algérie** est celle qui, pour le moment, occupe le plus l'administration de la colonie; le gouvernement français y favorisera, par son appui financier, un courant d'immigration provenant des populations des départements de France qui ont le plus souffert du phylloxera. L'acquisition des terres nécessaires à cette extension de la colonisation procurera en outre un double avantage aux indigènes : celui d'une plus-value des terres qu'ils conserveront, et celui de l'amélioration des procédés de culture que leur vaudra l'exemple de leurs nouveaux voisins. — En même temps le conseil supérieur de l'Algérie presse l'exécution des trois grandes lignes de **chemins de fer** qui doivent être prolongées vers l'intérieur : la première allant d'Alger à Laghouat et à Ghardaïa, avec embranchement ultérieur sur Ouargla, de manière à relier le Mزاب, nouvellement annexé, au chef-lieu de la colonie; la seconde, d'Oran à Aïn Sefra, et la troisième, de Constantine à Biskra et à Touggourt. — Ghardaïa, la principale ville du Mزاب, aura un poste fortifié, et sera mise en communication par une ligne télégraphique avec Laghouat et Alger au nord, Metlili au sud, et Ouargla au S.-O. L'occupation du Mزاب, combinée avec celle du sud-oranais, complète une ligne solide d'avant-postes, qui permettra de prévenir les insurrections dont le foyer se trouve d'ordinaire parmi les tribus dissidentes du Sahara. D'après les journaux français un mouvement de troupes se prépare pour le mois de janvier : une colonne partira de Géryville et se dirigera sur Laghouat, d'où elle s'avancera vers le sud, afin d'appuyer une demande de réparation aux Touaregs pour le massacre de la mission Flatters.

Le capitaine Bernard, ancien compagnon du colonel Flatters, a conçu le **plan d'une nouvelle expédition scientifique vers le Soudan**, pour laquelle il profiterait des renseignements fournis par les missions précédentes sur la route à suivre. Elle serait organisée militairement, et assez forte pour se passer de l'appui douteux des chefs de tribus et faire face à tout danger; elle compterait vingt membres français, 80 cavaliers spahis, 100 tirailleurs, et 950 chameaux de bât. Profitant de la carte fournie par les deux missions du colonel Flatters, l'expédition irait droit devant elle, en suivant un itinéraire déterminé; tout en avançant avec prudence, elle construirait à mesure un chemin de fer, et, par un fil télégraphique, demeurerait en rapport avec les postes du sud

1800
1114
V.4

009562

de l'Algérie, de manière à en obtenir, le cas échéant, les secours nécessaires. Le chemin de fer ne serait qu'une voie de pénétration.

Il n'est pas facile d'apprendre avec certitude ce qui se passe dans le **Soudan égyptien**. L'annonce de l'expédition envoyée du Caire au secours de **Khartoum** paraît cependant avoir eu un bon effet. Le gouverneur Abd-el-Kader aurait, d'après une dépêche télégraphique adressée au gouvernement égyptien, battu les troupes de Mohamed Hamed ; celles qui occupaient El-Obeïd auraient été repoussées, et l'arrivée d'un premier détachement égyptien, parti de Souakim, aurait assuré la sécurité de Khartoum. — Quand la révolte aura été complètement réprimée, le gouverneur reprendra sans doute le plan qu'il a exposé aux principaux négociants de cette ville, pour relever le commerce de cette partie de l'Égypte. D'après ce plan, le commerce sera désormais libre dans le bassin du Nil Blanc, à l'exclusion toutefois de l'ivoire qui demeurera le monopole du gouvernement. Pour maintenir des communications régulières avec le haut fleuve, il partira tous les deux mois un steamer pour le Bahr-el-Ghazal ; d'autres iront, tous les quinze jours, de Khartoum à Berber, à Sennaar et à Fachoda. — Pour l'**extinction de la traite** il sera créé un bureau spécial, avec un inspecteur général, deux secrétaires et des soldats à ses ordres ; partout où le besoin s'en fera sentir, le chef du bureau installera des inspecteurs et un cordon militaire ; il aura ainsi tous les moyens de surveiller les grandes routes et les chemins détournés, pour arrêter la contrebande d'esclaves aux frontières. Il y a déjà des inspecteurs à Nuba et à Chaka ; il y en avait un à Fachoda, M. Berghoff, qui a été tué par les troupes du faux prophète, lors de l'attaque tentée contre elles au Gebel-Guebir par Youssouf-pacha. Des postes seront établis au Darfour, au Fazogl et dans le Galabat ; des mesures rigoureuses seront prises à l'égard des ports de la mer Rouge, ainsi que dans le Harar, et pour les stations intermédiaires de passage à l'intérieur, El-Obeïd, Messalamieh, Gadaref, réputées pour être les principaux dépôts d'esclaves.

Emin-bey, administrateur des provinces de l'**Égypte équatoriale**, au gouvernement duquel a été ajouté le district du Sobat, s'est rendu chez les Chillouks, dans le territoire desquels il veut établir une station ; ils l'ont bien reçu, et ont offert de lui fournir les matériaux de construction nécessaires. Il en créera aussi une chez les Toudjs, pour maintenir les communications postales entre celles de Sobat et de Bor, de manière à avoir un courrier tous les mois. A son retour à Lado, il a reçu de Kabréga un présent d'ivoire, de sel et de café, avec une invita-

tion à venir chez lui, et l'offre de lui envoyer des gens pour l'escorter. Mbio et d'autres princes Niams-Niams et Mombouttous l'ont instamment prié de venir les délivrer des incursions des Danaglas du Bahr-el-Ghazal. Sa province étant tout à fait tranquille, il comptait se rendre, par une route inexplorée jusqu'ici, dans le Makaraka et dans le Mombouttou, où il a dû conduire M. **Eraldo Dabbene**, jeune Piémontais, entomologiste distingué, qui avait offert ses services au gouvernement égyptien pour une étude spéciale sur les insectes nuisibles à l'agriculture en Egypte, mais avait été empêché par la révolte d'Arabi-pacha d'exécuter son projet. Il s'était rendu alors au Soudan, où il entra en rapport avec Emin-bey, qui l'emmena à Lado, et l'a pris avec lui dans son voyage où il compte rencontrer le D^r Junker.

Avant de parler des explorations de ce dernier, nous devons communiquer à nos lecteurs un rapport fait à Lupton-bey, gouverneur de la province du Bahr-el-Ghazal, sur la **découverte d'un lac dans l'Afrique centrale à l'ouest de l'Albert Nyanza**, lac de la grandeur du Victoria. Depuis le premier voyage de sir Samuel Baker, l'existence d'un lac plus occidental avait été annoncée plusieurs fois, sans avoir jamais pu être constatée positivement. Tout récemment Rafaï-Aga, chef d'une des stations de Lupton-bey, dans le territoire des Niams-Niams, revenu d'un long voyage, a dit à son maître avoir vu, lui et quelques-uns des membres de l'expédition, un grand lac dans le pays des Barboas, tribu puissante, cuivrée, et vêtue d'étoffes singulières faites d'herbes. Il en a rapporté des spécimens dont Lupton-bey a envoyé des échantillons en Europe. Partie de Dem-Békir, par 6°.52' lat. N., et 24°.2' long. E. de Paris, l'expédition marcha pendant 20 jours vers le S.-O., jusqu'au Bahr-el-Makouar, qu'elle traversa après avoir visité plusieurs îles très grandes, habitées par une tribu de nègres cuivrés appelés Basangos. Le Makouar se verse dans l'Ouellé ; il est beaucoup plus grand que ce dernier ; après leur réunion ils coulent dans une direction O.-S.-O. Du Makouar, l'expédition atteignit en 10 jours de marche la résidence du sultan de Barboa, qui fit bon accueil aux voyageurs ; un trajet de quatre jours encore les amena aux bords du lac, nommé par les indigènes Key-el-Aby. Quand le temps le permet les Barboas, qui habitent à l'est du lac, le traversent en trois jours, dans de grands bateaux qui portent parfois jusqu'à 60 hommes ; ils reçoivent des indigènes de la région occidentale des perles de verre bleu, du fil de cuivre, des cauries, et disent que ces objets sont apportés de l'ouest par des trafiquants qui emmènent des esclaves et de l'ivoire. D'après les renseignements qu'il a

recueillis, Lupton-bey place ce lac par 3°,40' lat. N., et 20°,40' long. E. de Paris. Lorsqu'il a écrit cela, il préparait une carte de sa province, et allait se rendre dans le pays de Oumbougou à 15 jours de marche à l'ouest de Dem-Siber où il se trouvait.

Le manque de place ne nous permet pas de donner, dans notre Bulletin mensuel, les détails de l'exploration du Dr **Junker** dans la région de l'Ouellé; nous les réservons pour un prochain article spécial que nous accompagnerons d'une carte. Disons seulement aujourd'hui qu'il a particulièrement étudié, en dernier lieu, les deux rivières Gadda et Kibali qui forment l'Ouellé, et le Nomayo de Schweinfurth, le plus grand des affluents de ce fleuve; pour lui l'Ouellé forme indubitablement le cours supérieur du Chari, tandis que l'Arouimi de Stanley est identique avec une rivière nommée Népoko, qui a sa source au loin à l'est, et tourne vers l'ouest au sud des routes conduisant du territoire de Mounza à Bakangaï. Il signale aussi, dans la région au sud de l'Ouellé, des marchandises provenant du sud et du sud-est, apportées sur le marché de Nyangoué. Les perles bleues, le fil de cuivre et les cauries rapportés par Rafāï-Aga à Lupton-bey, des bords du lac Key-el-Aby, ne proviennent-ils point du même marché? Après son départ de Nyangoué, Stanley mentionne, parmi les suivants de Tippou-Tib, une bande de 300 personnes qui, sous la conduite de Bouana Chokka devait se rendre au N.-E., au Tata, le point extrême du parcours des Arabes; ne seraient-ce point ceux-ci qui apporteraient les marchandises susdites, mentionnées expressément dans la liste que Stanley donne des articles vendus à Nyangoué? Quoi qu'il en soit Junker a aussi entendu parler de l'existence d'un grand lac à une certaine distance au S.-O. de Kanna.

Les événements d'Égypte auraient fourni à l'**Abyssinie** l'occasion de s'assurer, sur la mer Rouge, un débouché pour son commerce, si le roi Jean n'eût espéré l'obtenir sans recommencer la guerre. On se rappelle la mission confiée à l'explorateur Rohlf, et le refus de l'Angleterre d'intervenir en faveur du Négous, sous prétexte que celui-ci n'était pas en guerre avec l'Égypte. Mais, depuis la répression de la révolte d'Arabipacha par les troupes anglaises, le gouverneur britannique a engagé le khédive à céder au roi Jean, moyennant redevance, le port de **Massaoua**, et n'a pas eu de peine à obtenir cette cession. Cependant, par une convention de 1877, que nous a révélée la publication italienne des documents diplomatiques relatifs à Assab, l'Angleterre a reconnu à l'Égypte la possession de toute la côte occidentale de la mer Rouge, depuis Suez jusqu'à Ras-Afoun au delà du cap Guardafui, et le firman

de 1879, en vertu duquel le khédivé actuel a succédé à son père, lui interdit d'abandonner, sous aucun prétexte, aucune partie du territoire annexé à ses États. Le sultan, auquel le khédivé a demandé d'autoriser cette cession, l'a refusée, et le consul anglais de Massaooua a été chargé d'informer le roi d'Abyssinie, que l'Égypte ne peut lui céder ce port, qui n'est habité que par des musulmans et a une grande importance pour l'Égypte, comme station navale et commerciale. Toutefois l'Angleterre a promis de faire de nouvelles démarches auprès du khédivé, pour que celui-ci cède à l'Abyssinie le petit port de Sagu ou celui d'Arkiko, près de Massaooua. Le sultan consentira-t-il plus facilement à autoriser la cession de l'un ou de l'autre de ces ports ? Quoi qu'il en soit, l'Angleterre a profité de sa position en Égypte pour reprendre le projet qu'avait conçu, sous l'ex-khédivé Ismail, une société anglaise puissamment patronnée par le gouvernement, de relier la vallée du Nil à la côte de la mer Rouge. Des démarches ont été entamées au Caire, en vue d'obtenir la création d'une voie ferrée qui, partant de Berber, à 500 kilom. en aval de Khartoum, déboucherait sur la mer Rouge au port de Bérénice, à 100 kilom. au nord de Souakim.

Toujours anxieuse au sujet de tout ce qui pourrait menacer la route des Indes, l'Angleterre s'est émue de la cession que le sultan Loeïta a faite de **Sagalo**, dans la baie de **Tadjoura**, à M. Soleillet, qui, après avoir fait mesurer et délimiter sa concession, y a installé un comptoir, sous la direction de M. L. Grand, ancien élève de l'école de commerce du Havre. La ville de Sagalo, à une cinquantaine de kilomètres au S.-O. d'Obock, est, après le port de Tadjoura, la première station de la route des caravanes qui se dirigent vers le Choa et l'Abyssinie par les lacs salés ; aussi comprend-on l'importance, pour les établissements commerciaux français d'Obock, d'avoir un comptoir sur ce point. Les indigènes y ont très bien accueilli M. Soleillet ; ils craignaient les Égyptiens établis à Tadjoura, exposés qu'ils étaient à avoir le sort des paysans du Harar, qui en sont réduits à couper les caféiers, parce que leur produit total ne suffit pas à payer l'impôt, qui est de 80 % du produit brut des bonnes récoltes. Près de Sagalo s'élève le mont Goba, abondamment pourvu d'eaux vives et riche en pâturages. De cet établissement on peut espérer un trafic important avec les Issas Somalis, dont Sagalo n'est séparé que par un petit bras de mer. La possession de Périm, à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, et celle des fles Moussa, à 18 kilomètres de la côte de Tadjoura, auraient pu rassurer complètement les Anglais.

La **mission italienne** à la tête de laquelle se trouve le comte Antonelli, s'est rendue à Obock, pour y enrôler comme escorte les indigènes envoyés à M. Soleillet par le roi Ménélik. Malheureusement elle ne retrouvera plus à **Let Maréfia**, station scientifique de la Société italienne de géographie, le marquis **Antinori**, qui y est mort le 27 août, à l'âge de 70 ans. Passionné des explorations et des sciences naturelles, il était parvenu à réunir des collections d'un prix inestimable pour les savants désireux d'étudier les produits de cette partie de l'Afrique. Depuis un certain temps on l'engageait à venir se reposer en Italie, mais il n'avait pas voulu quitter sa station avant que la Société eût pourvu à son remplacement. — **Ménélik** a envoyé au roi d'Italie une lettre, dans laquelle il rend compte des récents combats qu'il a dû livrer, pour affranchir plusieurs peuplades voisines et ouvrir une voie de communication jusqu'à Kaffa. — Quant à l'explorateur **Bianchi**, après avoir remis au négous d'Abyssinie les présents du roi d'Italie, il devra se rendre à **Baso** dans le Godjam, où la Société milanaise d'exploration l'a chargé de fonder une forte station commerciale, Baso étant un lieu où les Gallas des districts limitrophes apportent leurs produits riches et variés. De là Bianchi étudiera le moyen de faciliter le passage à travers les rapides du Nil Bleu, soit en construisant un pont qui relierait le Godjam au pays des Gallas, soit en établissant un bac pour le passage régulier des hommes et des marchandises. Cela fait, il laissera à la station un représentant de la Société milanaise, puis, avec une forte escorte et une certaine quantité de marchandises, il se dirigera vers Assab à travers le pays des Assubo-Gallas et des Danakils, inconnu jusqu'ici et en blanc sur nos cartes; chemin faisant, il étudiera le cours des rivières qui descendent du haut plateau d'Abyssinie pour aller se perdre dans la plaine du sel. Pendant ce temps, la Société d'exploration enverra au Godjam un autre de ses représentants, avec des ressources en argent et en marchandises, et la station de Baso pourra servir de point de départ pour une nouvelle exploration importante vers l'ouest ou le sud. Il y aura donc deux localités centrales en communication directe avec Assab, Let Maréfia qui est devenu récemment un centre commercial, et Baso. Le comte Salimbeni, ingénieur, et le professeur Licata de Naples, feront partie de l'expédition.

Un grand mouvement s'est produit dans la station missionnaire de Magila, dans l'**Ousambara**¹, et à Mbouego, localité voisine où il y

¹ Voir la carte, I^{re} année, p. 112.

avait une mosquée et une école musulmane. Les chefs de la communauté mahométane de Magila demandèrent un jour une entrevue à M. Farler, un des missionnaires de ce lieu, et se rendirent chez lui avec une cinquantaine d'anciens. Ils lui dirent qu'après avoir tenu conseil, ils s'étaient décidés à faire fermer la mosquée et avaient congédié l'instituteur, pour envoyer chaque jour les enfants à l'école des missionnaires; eux-mêmes voulaient se rattacher à la communauté chrétienne. Le chef du grand district d'Ousiangala vint aussi faire une déclaration analogue au nom du peuple de Tengoué, et demander une école. Cette dernière ville a un marché où affluent tous les neuf jours deux mille personnes au moins, pour y trafiquer. D'autres villes encore désirent avoir des écoles. — La station de Oumba, dans l'Ousambara également, ayant perdu M. Wilson, dont l'école comptait 150 élèves, la mission des Universités y a envoyé, au commencement de novembre, M. Woodward accompagné du Rev. James Chala Salfey, ancien esclave, qui, après avoir fait de fortes études et d'excellents examens, a été consacré par l'évêque d'Oxford.

Depuis l'établissement des missionnaires romains à **Tabora**, dans la propriété acquise par eux de M. le Dr Van den Heuvel, ils ont fait l'expérience de l'utilité que pourra avoir ce poste, pour les communications avec les stations déjà fondées au bord des grands lacs Victoria et Tanganyika. Ils ont proposé aux missionnaires anglais d'Ouyouy, chez Mirambo, une entente pour l'expédition des courriers, de manière à ce qu'il y ait un service régulier tous les mois. Ils espèrent pouvoir faire un arrangement semblable pour la station de Roubaga. Ils songent aussi à développer la culture et l'industrie du coton qui pousse là spontanément; jusqu'à présent personne ne l'exploite. Chaque année de nombreuses caravanes vont chercher à grands frais, à la côte, les cotonnades d'Angleterre et d'Amérique, tandis qu'on pourrait utiliser le coton indigène. Les nègres sont encore trop peu industriels pour le faire, et les commerçants arabes et autres ont tout intérêt à les laisser dans leur ignorance. Les missionnaires comptent employer une partie des enfants de l'orphelinat de Tabora à la culture, à la filature et au tissage du coton, aussi demandent-ils qu'on adjoigne aux prochaines caravanes des catéchistes formés à filer, à monter un métier à tisser, à le manœuvrer, et qui connaissent aussi un peu la teinturerie.

La station de **Masasi** de la mission des Universités, a été attaquée par les Wagwangwaras, tribu du nord-est de l'extrémité septentrionale du Nyassa; ils ont tué l'instituteur, natif de Zanzibar, deux catéchistes, anciens esclaves libérés, et quatre enfants; d'autres furent blessés; beau-

coup de personnes s'enfuirent dans les forêts et sur les collines voisines, d'autres se réfugièrent dans la maison des missionnaires, qui heureusement était entourée d'un mur de pierre. Les pillards prirent tout ce qui leur tomba sous la main, et s'emparèrent de 40 personnes. Ils avaient saccagé le temple, mais quand ils apprirent que c'était la maison de Dieu, ils en rapportèrent les objets sacrés. Un certain nombre de prisonniers purent être rachetés, et les Wagwangwaras promirent d'attendre, à 100 kilom. de Masasi, la rançon des autres; cependant, attaqués par une tribu du voisinage, ils se sont retirés dans leur pays, en emmenant avec eux les prisonniers, ce qui rendra le rachat de ceux-ci beaucoup plus difficile.

Les journaux politiques ont suffisamment parlé des affaires de **Madagascar** pour que nous puissions nous dispenser d'y revenir. Mais comme, dans ce moment, l'attention du public se porte beaucoup sur les questions coloniales, nous donnons avec ce numéro une **carte générale d'Afrique**, où sont marquées les possessions des divers États européens, ainsi que les stations civilisatrices.

Le manque de bras pour la culture des terres à **Mayotte, Nossi Bé et la Réunion**, a fait désirer à la population de ces colonies françaises, que la prohibition d'importer des travailleurs africains engagés fût abrogée, et que l'on pût en recruter sur la côte d'Afrique, pour le travail libre. Mais il est presque impossible de conclure, avec les princes nègres ou avec le Portugal, des traités pour le recrutement de travailleurs libres, sans favoriser ni développer la chasse à l'homme sur le continent. En effet pour fournir, contre de l'argent, des immigrants libres, les princes africains feraient des guerres à l'intérieur. Le Portugal, auquel il avait été demandé d'étendre à la Réunion l'émigration qui se fait de Ibo, sur la côte, pour Mayotte et Nossi Bé, a refusé d'autoriser cette extension; il a envoyé des instructions aux autorités de Mozambique, pour qu'elles exercent une surveillance stricte sur l'émigration dans ces deux dernières îles.

Le missionnaire Beuster a fait jusqu'au Limpopo plusieurs voyages de reconnaissance, dans l'intention d'étendre jusqu'à ce fleuve le champ des **missions de Berlin dans le Transvaal septentrional**. Le Limpopo forme la limite entre la tribu des Bavendas, au milieu desquels il travaille, et celle des Bakalangas, qui ont une autre langue et d'autres mœurs. Les montagnes et le haut plateau qu'il a traversés, au-delà des Zoutpansberg, pour atteindre la ville de Tchakadza, sont très froids; le 27 août de l'année dernière, au milieu de l'hiver de cette région

tropicale, le froid était si intense que les chèvres et les moutons des habitants mouraient en grand nombre; des bœufs même y succombaient. Le pays est très riche en toutes sortes d'arbres; les Bavendas qui accompagnaient le missionnaire en ont compté 120 espèces différentes, palmiers-éventails, dattiers et autres, mahagonis, baobabs tous plus grands les uns que les autres, etc. La capitale est construite sur le mont Tchongané, entouré de rochers abrupts et de hautes cimes. Le coton croît en abondance dans le pays, les indigènes le filent et en font un objet de trafic; le gibier abonde ainsi que les arbres fruitiers; il y a également de bons pâturages. La tsetsé qui, d'après les cartes, devait s'y trouver autrefois, ne s'y rencontre plus aujourd'hui. — Un autre missionnaire allemand du Transvaal septentrional, M. Baumbach, a visité les lacs salés d'où les monts Zoutpansberg tirent leur nom, et a constaté que les Boers commencent à les exploiter. Jusques à ces derniers temps on ne prenait que le sel qui s'était formé à la surface par l'évaporation, mais maintenant les Boers creusent des fossés de 2^m de profondeur, dans lesquels l'eau salée se rend et se cristallise; ils mettent ensuite le sel en tas, le lavent et le séchent au soleil; d'autres le font cuire dans de grands pots de fer; il devient alors d'une blancheur éclatante et aussi fin que le plus beau sel de table.

Un peu plus au sud, **Mapoch**, chef indigène, refuse de reconnaître la commission des territoires des natifs, instituée ensuite de la convention conclue entre le Transvaal et l'Angleterre, et ne veut ni payer les impôts, ni obéir aux lois; il se prétend l'égal du gouvernement. Il refuse entre autres de livrer Maupoer, le meurtrier de Secocoeni, qui s'est réfugié auprès de lui. Son fils a très mal reçu le représentant des Boers et M. Hudson, le résident anglais, venus pour parlementer. A la tête d'un certain nombre de chefs natifs, retranché dans ses montagnes pleines de grottes et entourées d'un labyrinthe de retranchements où l'on ne peut pénétrer qu'avec un guide, il brave le gouvernement qui a dû lever des troupes pour marcher contre lui. Sa retraite est presque imprenable; un premier assaut a été repoussé, et Mapoch, se considérant comme vainqueur, exige que les Boers du voisinage lui paient tribut. Il peut en résulter de graves embarras pour le gouvernement du Transvaal, encore trop faible pour obtenir, des autorités de la baie de Delagoa, la répression de la contrebande très active de fusils, munitions, boissons et marchandises, apportés aux natifs par les Cafres de ces possessions portugaises.

La situation du **Lessouto** est toujours très critique. Les assurances

que le général Gordon a données à Massoupa, des intentions amicales du gouvernement anglais, n'ont fait qu'affermir ce chef dans ses idées de résistance et l'on peut craindre qu'une nouvelle rébellion n'éclate prochainement. Néanmoins l'école normale de Morija, dirigée par M. Mabilie, s'est rouverte ; Lerotholi y a envoyé son fils aîné avec sept autres jeunes gens. Le comité des missions de Paris a décidé que M. Boegner, directeur actuel de l'œuvre, partira au mois de janvier pour aller visiter les stations françaises. Deux jeunes missionnaires neuchâtelois viennent d'entrer au service de ces missions : l'un, M. E. Jacottet, pour le Lessouto, l'autre, M. Jeanmairet, pour accompagner M. Coillard au Zambèze et y travailler avec lui. M. Coillard ayant dit un jour, pendant son dernier séjour en France, qu'il avait perdu un de ses compagnons de voyage, faute d'un canot en fer, qui lui eût permis de faire chercher promptement à son quartier le quinquina dont il aurait eu besoin pour soigner le malade, plusieurs personnes de Nantes ont eu l'idée de lui en donner un, et l'ont fait construire sur ses indications. Il est en tôle d'acier, et se démonte en pièces assez légères pour ne pas excéder la charge ordinaire d'un mulet. Il a un peu plus de 8 mètres de longueur, et se divise en huit tranches dont les quatre du milieu sont cylindriques et identiques, de manière qu'on peut, au besoin, supprimer l'une ou l'autre, ou en intervertir l'ordre, sans que l'assemblage en souffre. Il porte des caissons à air, qui le rendent insubmersible pour le cas où il chavirerait ; il peut contenir de 6 à 8 personnes et une quantité suffisante de bagages. L'essai en a été fait avant de l'expédier ; il a été rempli d'eau, et l'on a constaté qu'il flotte parfaitement ; six hommes ne peuvent le faire enfoncer. Il porte à l'arrière les mots : *Messenger de paix*, — *Église de Nantes*.

M. **Comber** a écrit de Ntombo, sur le Congo, qu'il a fait une course à **Stanley Pool**, afin d'y préparer un établissement pour la mission baptiste, sur un terrain cédé par M. Braconnier, chef de la station de Léopoldville, à 10 minutes de Ntamo, ville populeuse et résidence de Ngaliéma¹, principal chef des Batékés. Elle est le centre d'un commerce important ; un quartier à part est destiné aux Bayansis qui, des villes du Choumbiri, descendent le Congo dans leurs flotilles de canots, pour vendre leur ivoire à Ngaliéma ; à son tour, celui-ci le vend aux Bazombos, aux Makoutas et aux Babouendés qui habitent en aval. M. Robert Arthington, de Leeds, a donné à la Société des missions baptistes, pour le service du

¹ Est-ce le chef dont le nom se trouve au bas du traité conclu par Savorgnan de Brazza avec Makoko ?

Congo moyen, un vapeur (le *Peace*), du poids de six tonnes, construit d'après les dessins de M. Grenfell et de Stanley. Il ne tire que 0^m,30 d'eau, a deux machines, et sa vitesse moyenne est de 20 kilom. à l'heure; si l'une des machines est endommagée, on peut encore obtenir 10 kilom. de vitesse pendant la réparation. Il peut être démonté en 800 pièces, d'un poids ne dépassant pas les forces d'un porteur; il sera expédié démonté à l'embouchure du Congo, et de là 800 hommes le transporteront à Stanley Pool. Actuellement le trajet de Banana au Pool peut se faire en 20 jours : de Banana à Moussouca par steamer hollandais ou missionnaire; de Moussouca à Baynesville (station baptiste à 20 kilom. en aval de la rivière Kivilo) par la route de Paraballa; de Baynesville à Manyanga par bateau missionnaire en acier; enfin de Manyanga à Stanley Pool par la route de Stanley le long de la rive droite du fleuve jusqu'aux cataractes d'Inkissi, où l'on traverse le Congo au-dessus des chutes; puis, par terre, le long de la rive gauche, à travers le pays des Bavoumbous qui ont un caractère pacifique, tandis que les Batékés de l'autre rive sont très sauvages. M. Comber loue beaucoup Stanley pour avoir construit la route le long des cataractes; auparavant les missionnaires baptistes ont vainement cherché à atteindre Stanley Pool par terre depuis San Salvador, les natifs, trafiquants d'ivoire, les en ayant toujours empêchés. Des trois premières stations qu'elle a le long du Congo, Moussouca, Isanghila et Manyanga, la Société baptiste renoncera aux deux premières qui ne lui servent guère que de dépôts, et en créera deux autres nouvelles, l'une, entre Moussouca et Vivi, à Wangawanga, pour servir de lieu de débarquement à la mission de San Salvador, l'autre, à Baynesville en amont d'Isanghila. La route qui unira ces deux nouvelles stations est un peu plus longue que celle de Vivi à Isanghila, mais elle n'offre pas les inconvénients auxquels on est exposé par celle-ci, surtout au point de vue de l'approvisionnement de grandes colonnes de porteurs, à travers cette partie de pays peu peuplée; en outre elle a l'avantage de passer par les stations de la Livingstone Inland Mission, Paraballa et Banza Mantéka.

Nous ne reviendrons pas sur les faits par lesquels le monde politique et scientifique français a témoigné à **Savorgnan de Brazza** sa reconnaissance pour les services qu'il a rendus à la cause de l'exploration et de la civilisation de l'Afrique, ni sur la ratification du traité conclu avec Makoko; mais nous ne taisons pas la satisfaction avec laquelle nous avons entendu le gouvernement français s'exprimer au sujet de l'expédition qui va être envoyée à Brazzaville, sous la direction

de Savorgnan de Brazza ; elle sera chargée de fonder des stations scientifiques, hospitalières et commerciales, sans autres forces militaires que celles strictement nécessaires à la protection des établissements qui seront successivement créés. Le comité national français de l'Association internationale africaine, a remis au gouvernement de la République, avec l'assentiment de S. M. le roi des Belges, les trois stations qu'il avait fondées sur l'Ogôoué, l'Alima et le Congo. Il ne lui reste plus que la station de Condoa, près de la côte orientale.

Flegel continue son exploration avec une persévérance infatigable, et paraît vouloir laisser de côté la ville de Yola, capitale de l'Adamaoua, où Barth, en 1851, fut obligé de rebrousser chemin, et où lui-même, il y a trois ans, ne fut pas bien accueilli. Le 4 mai il était à Béli, à l'ouest de Wukari, au sud du **Bénoué**, d'où il écrit aux *Mittheilungen de Gotha* : « J'avance lentement mais sûrement vers mon but, quoique à grands frais. J'ai surmonté le misérable état de santé où je me suis trouvé pendant des semaines, plusieurs de mes gens m'ont été infidèles, mais en somme j'avance. Je ne suis plus qu'à onze jours de marche de Kontcha, dans l'Adamaoua méridional. Le pays est montagneux, mais beau et agréable. Des bateliers m'ont fait traverser le Bénoué le 10 avril, entre Ibi et Danfouza ; il avait peu d'eau et beaucoup de sable. Wukari est beaucoup plus peuplée qu'en 1879 ; elle est remplie de Haoussas qui mettront bientôt fin à l'indépendance du royaume de Kororofa. De là, j'ai gagné Bantandji, qui appartient à un gouvernement nouvellement formé du royaume de Sokoto, et dont le chef-lieu est Bakoundi. Il a été fondé par un chef, Bourba, chassé de Mouri, qui l'a agrandi et y règne avec une grande puissance. De Bantandji j'ai atteint, en quatre jours de marche, Bakoundi, à travers une forêt où retentit jour et nuit le rugissement menaçant des lions ; puis, en un jour et demi, Béli sur le Kogin-Tarabba qui se jette dans le Bénoué. Cette ville appartenait autrefois au royaume de Djoukou ; il y a encore un roi de cette tribu. J'ai obtenu des renseignements sur des cannibales et des nains qui doivent habiter au loin au S.-E. Demain nous continuerons notre marche vers l'Est. » Le comité de la Société africaine allemande voudrait qu'il se dirigeât vers le S.-E. pour explorer la ligne de partage des eaux, encore inconnue, du Bénoué, du Chari et du Congo.

M. le sous-inspecteur Prétorius, M. Preiswerk et M. le Dr Mähly, envoyés par la Société des missions de Bâle pour visiter les **stations balaïses de la côte de Guinée**, sont arrivés à Accra en bonne santé, le 17 novembre. Ils ont fait la traversée avec l'évêque **Crowther** qui

retournait au Niger; il avait avec lui deux de ses petits-fils, dont l'un a étudié à Cambridge, est maître ès arts, et a déjà fait imprimer un « Essay » sur Sierra Léone, dans lequel il demande que l'instruction publique y soit perfectionnée; l'autre a appris en Angleterre l'imprimerie et la photographie, pour exercer ces professions à Lagos. L'évêque avait encore avec lui deux jeunes nègres élevés en Angleterre, l'un lui aidera pour la mission du Niger, l'autre sera commerçant à Sierra Léone. M. Crowther approuve beaucoup la Société des missions de Bâle d'avoir introduit l'industrie européenne dans ses stations; il estime que toutes les écoles de garçons, en Afrique, devraient avoir en même temps des classes industrielles et agricoles. Miss Nassau, attachée depuis longtemps à la station missionnaire américaine du Gabon, et qui y retournait par le même navire, a également approuvé le système des stations bâloises qui, par leur industrie, ont rendu de grands services à toutes les missions de l'Afrique occidentale. Les menuisiers et les serruriers d'Accra, a-t-elle dit à M. Prétorius, sont recherchés partout. M. le Dr Mähly a pu obtenir de très utiles renseignements de M. le Dr Smith, établi depuis 16 ans à Sierra Léone, et qui a fait le voyage avec les délégués bâlois. L'évêque Crowther a encore émis, sur l'état religieux de la Guinée septentrionale, un jugement qu'il est bon de noter. « Beaucoup de voyageurs, » a-t-il dit, « tiennent tous les Africains vêtus de la longue robe musulmane pour des adhérents réels du mahométisme; c'est une erreur; des milliers de nègres portant ce costume adorent encore les fétiches. En outre, les Africains qui ont passé à l'islamisme ne sont pas aussi inaccessibles qu'on le croit communément à la vérité chrétienne. Beaucoup de ces mahométans fréquentent notre culte, et y contribuent pour des constructions ou des agrandissements de locaux; beaucoup de chefs et même des prêtres lisent avec intérêt la bible en arabe. » Un nègre, M. Johnson, aide de l'évêque Crowther, a été étudier l'arabe en Palestine, pour travailler parmi les mahométans du Niger.

L'exploitation des **mines de la Côte d'Or** prend un développement de plus en plus considérable. Après avoir eu à lutter pendant trois ans contre toutes sortes de difficultés: climat, transport, installation de machines, traitement du minerai, etc., les premières compagnies commencent à envoyer de l'or en Europe; elles achètent de nouvelles concessions pour étendre leurs propriétés. Axim est devenu le centre de ce vaste champ aurifère; un véritable marché d'or s'y est établi. Les dernières nouvelles fournies par le *Bulletin des Mines* y signalent une affluence exceptionnelle d'Européens et d'indigènes: les Européens à la

recherche de concessions, les rois et chefs indigènes dans le désir de tirer le meilleur parti possible de la valeur qu'a données à leurs richesses, jusqu'alors inexploitées, l'initiative de la Compagnie minière de la Côte d'or d'Afrique. Il n'y a pas moins de vingt sociétés à l'œuvre aujourd'hui, le rendement de l'exploitation des premières compagnies dépassant toutes les prévisions.

M. Bütigkofer, assistant au musée de Leyde, a fait récemment, à la société de géographie de Berne, un rapport détaillé sur l'état politique et social de la République de **Libéria**, où il a passé plusieurs années. Il en ressort que les engagements financiers contractés par le gouvernement libérien envers l'Angleterre, et des dédommagements réclamés par celle-ci pour des trafiquants anglais qui ont perdu des marchandises dans une guerre en 1871, ont mis la république dans une situation précaire. Au printemps de 1882, l'Angleterre chercha à obtenir ce dédommagement par la force, en menaçant Monrovia d'un bombardement, et réclama comme compensation les territoires appartenant à Libéria dans les pays de Manna, de Gallina et de Kassa. Après de longues négociations, elle a consenti à ajourner jusqu'en 1886 le moment où elle fera usage de son droit. Au point de vue social, l'état de Libéria laisse aussi beaucoup à désirer, malgré les progrès déjà réalisés et les efforts faits par les musulmans et surtout par les missionnaires américains pour relever les indigènes. Quoique la loi interdise l'esclavage, beaucoup de Libériens ont des domestiques (*boys*) dont le sort diffère peu de celui des esclaves. Le système de crédit, reposant sur la maxime que l'homme le plus riche est celui qui a le plus de dettes, est ruineux au fond. En outre, la contrebande et l'eau-de-vie font beaucoup de mal aux producteurs et aux fermiers. Un des obstacles au progrès de la civilisation à Libéria provient de l'impossibilité pour les Européens d'y acquérir légalement du terrain pour des plantations de café. Le genre de vie, l'habitation, le costume, tout est très simple; le vêtement des femmes toutefois fait exception; elles s'habillent à la dernière mode de Paris. Les vêtements confectionnés sont un des principaux articles d'importation; parmi ces derniers, les étoffes dans lesquelles l'apprêt est tout sont les plus recherchées; le nègre ne comprend pas la différence qu'il peut y avoir dans la qualité des marchandises; il veut tout avoir pour un certain prix, et donne un shelling pour un mouchoir, un chapeau, un mètre d'étoffe, ne s'inquiétant pas si celle-ci est bonne ou mauvaise, si elle dure peu ou longtemps.

Grâce à la loi française, qui assure la liberté à tout esclave touchant

le sol français, il s'est produit dans la banlieue de **Saint-Louis** une augmentation considérable du nombre des esclaves libérés ; mais cette circonstance offre de sérieux embarras au point de vue de l'hygiène ; en outre il est difficile de fournir de l'occupation à ces hommes, que leur position antérieure n'a pas préparé au travail libre. Pour y remédier, et en l'absence du gouverneur, M. Servatius, qui vient seulement d'arriver à Saint-Louis, le ministre de la marine et des colonies a prescrit de rechercher s'il ne serait pas possible de les grouper dans les territoires qui avoisinent le littoral, entre Saint-Louis, Rufisque et Dakar, en leur donnant, sous des conditions à déterminer, des concessions dans la mesure de leur activité. En créant des villages indigènes, et en habituant ces affranchis, sous une direction intelligente, à un travail régulier qui leur serait profitable, on développerait en eux le sentiment de la solidarité, et ils pourraient devenir capables d'exercer une bonne influence sur les autres natifs.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Une œuvre de mission a été commencée chez les Kabyles de l'Algérie, mahométans moins fanatiques que les Arabes, sédentaires, industriels et généralement pacifiques. M. Mayor, aidé d'un missionnaire anglais, M. Pearse, a été appelé dans trois villages kabyles, où on lui a offert de prêcher dans la mosquée.

Le général de division Thomassin doit visiter les ksours de l'est de la province d'Oran, pour voir si les tribus déportées et internées dans le Tell, pendant la dernière insurrection, ne pourraient point être replacées sur leurs anciens territoires, et s'il ne serait pas possible de faire de nouvelle alliance avec les chefs du sud, qui occupent la ligne conduisant aux oasis du centre africain.

M. A. D. Langlois, membre de la Société de géographie d'Oran, a commencé la publication d'une carte économique et administrative de l'Algérie, au 1/800000, pour laquelle il a visité chaque localité, afin de contrôler sur place les renseignements qu'il possédait. La partie consacrée à la province d'Oran est achevée; celles des provinces d'Alger et de Constantine sont en préparation.

M. Tarry, membre de la Commission du chemin de fer trans-saharien, a communiqué à la Société de géographie de Paris une carte manuscrite, au 1/100000, de la partie du Sahara algérien qui comprend le cercle de Laghouat, dont relèvent les oasis de Metlili et de Goléah, ainsi que celles du Mزاب et de la vallée de Ouargla.

M. Manem, ingénieur hydrographe, a terminé la première partie de la mission dont le ministre français de la marine l'avait chargé sur les côtes de la Tunisie. Les travaux, interrompus pendant l'hiver, seront repris au mois de mai.

Huit brigades topographiques ont été organisées à Tunis pour faire, dans la

Régence, les levés de certaines parties non parcourues jusqu'ici. Elles ont dû commencer leurs opérations le 1^{er} décembre.

Le gouvernement prussien a chargé M. le Dr J. Schmitt, disciple de Mommsen, d'une mission épigraphique en Tunisie, où il doit recueillir les inscriptions qui n'ont point encore été relevées, pour en enrichir le supplément au VIII^{me} volume du *Corpus inscriptionum latinarum*, que l'Académie de Berlin publiera bientôt.

Un câble sous-marin relie maintenant Zarzis à Sfax, par Djerba et Gabès. Il est probable qu'il sera prolongé jusqu'à Tunis.

Malgré l'abandon du gouvernement, M. de Lesseps n'a point renoncé à l'idée de créer une mer intérieure dans les chotts. Il a remis au gouvernement français une note de M. Roudaire, demandant qu'on n'aliène pas les terrains qui pourraient être ultérieurement nécessaires à la mise en œuvre de son projet, s'il parvient, comme il en a la conviction, à en démontrer la possibilité. M. Roudaire va repartir pour la Tunisie, avec un groupe d'ingénieurs et d'entrepreneurs.

La Compagnie du canal de Suez a décidé de créer à El-Kantara, à Timsah et au kilom. 133, trois grandes stations, pouvant recevoir à la fois de 50 à 60 navires. D'autre part, une société anglaise se propose d'en ouvrir un autre commençant entre Alexandrie et Aboukir et se dirigeant vers Suez, par Tantah et le Caire. Mais M. de Lesseps affirme que la Compagnie a le monopole des communications entre les deux mers, ce qui exclut la possibilité d'une concurrence.

Une réunion organisée par la Société anglaise pour l'abolition de l'esclavage a adopté une résolution, invitant le gouvernement à exiger l'exécution des décrets qui abolissent l'esclavage et interdisent la traite dans toute l'étendue de l'Égypte. M. Gladstone a répondu qu'il profitera de toutes les occasions possibles pour en assurer la suppression.

M. d'Arnaud-Bey, qui a exploré la région du Nil Blanc de 1840 à 1842, a dressé, d'après ses levés et ses observations astronomiques, une carte de ce pays jusqu'au 4° 35' lat. nord. Indépendamment de sa valeur géographique, elle pourra servir de base à une étude des changements qui se sont opérés dans le cours du Haut-Nil depuis 40 ans.

Il s'est constitué récemment une Société commerciale colonisatrice pour Assab, avec un capital de 5,000,000 de fr. pour 30 ans. Le gouvernement italien lui a accordé l'exemption des droits de douane sur le territoire d'Assab.

M. Severino Fagioni, négociant de Gênes, a soumis au gouvernement italien un projet relatif à la fondation d'une colonie industrielle à Assab, où des Gênois se rendront probablement au commencement de l'année 1883.

Le Dr Fischer, de Zanzibar, a dû quitter en novembre la côte orientale, pour son expédition au Kilimandjaro et au Kénia, et de là au lac Sambourou, la station extrême des trafiquants arabes; il restera là le temps nécessaire pour faire des collections scientifiques et des excursions dans les territoires environnants, en particulier, si possible, dans celui des Boranis Gallas, non loin du fleuve Djouba. — J. Thomson est parti de Londres à la fin de novembre pour Zanzibar, afin

d'y organiser la caravane avec laquelle il se rendra en mai de Pangani aux montagnes neigeuses de l'Afrique orientale et au Victoria Nyanza. Comme il ne pourra que difficilement se procurer des provisions en route, il devra porter tous ses vivres avec lui. — Outre ces deux explorateurs, la région du Kilimandjaro et du Kénia en verra arriver un troisième, M. le baron von Müller qui, après avoir étudié en dernier lieu le pays de Harar, se propose de se rendre aussi aux montagnes neigeuses africaines.

Chouma, l'ancien serviteur de Livingstone, est mort.

Dans notre dernier numéro, nous avons raconté la marche de l'expédition du Dr Pogge et du lieutenant Wissmann jusqu'à Muquengué. De là ils ont atteint Nyangoué sur le Loualaba. Poursuivant sa route vers la côte orientale, M. Wissmann est arrivé à Zanzibar, ayant ainsi traversé toute l'Afrique de l'ouest à l'est. Le Dr Pogge est revenu à Muquengué, pour y établir une station scientifique et hospitalière au nom de la Société africaine allemande. — Le gouvernement de l'empire allemand a porté à 125,000 francs la subvention en faveur des explorations entreprises par cette société.

M. Giraud a quitté Zanzibar, pour commencer son expédition au lac Bangouéolo.

M. Storms, envoyé par l'Association internationale africaine pour remplacer, à Karéma, M. Rameckers, est heureusement arrivé à Tabora.

Après avoir accompagné jusqu'à Makourou, sur la route de Mpouapoua, la caravane des missionnaires pour le Victoria-Nyanza et le Tanganyika, M. Hore est revenu à Zanzibar, pour y recevoir le bateau en acier destiné à la station d'Oudjidji. Celui-ci fut démonté pour le transport, puis M. Hore se remit en marche avec 220 porteurs pour rejoindre l'avant-garde qui, aux dernières nouvelles, avait déjà dépassé Mpouapoua.

M. Hore aura le commandement de la flottille missionnaire d'Oudjidji, et sera secondé par le pilote Swann. MM. Penry et Jones se rendront au-delà du lac, à Boutonga, dans l'Ougouha, auprès de M. Griffith, demeuré seul depuis le départ de M. Hutley. Deux missionnaires artisans, MM. Brooks et Dunn, établissent une station industrielle à l'extrémité sud du lac.

Le Dr James Stewart a terminé l'exploration de la partie nord-est du Nyassa, sans réussir à y trouver un port. Après cela, il a repris les travaux de la route de ce lac au Tanganyika, dont il a déjà construit 12 kilom. à partir de Karonga ¹.

Le niveau du Nyassa a remonté, en sorte que l'*Mala*, cédé à l'Afrikan Lakes Company, a pu, sans danger, naviguer sur le Chiré.

Le P. Depelchin a fondé à Tati une école que fréquentent assidûment une trentaine d'élèves, grands et petits. La station de Panda-Matenka voit arriver tous les huit jours des noirs des rives du Zambèze, qui suivent régulièrement les instructions des missionnaires. Lorsque des renforts seront arrivés, le P. Depelchin ira organiser les stations au delà du Zambèze.

¹ V. la carte, II^e année, p. 148.

M. Moritz Unger négocie à Lisbonne avec le gouvernement portugais, au sujet de la section du chemin de fer de la frontière du Transvaal à la baie de Delagoa.

L'exploitation des mines de Kimberley souffre beaucoup de l'augmentation incessante du prix de la main-d'œuvre, en même temps que de la baisse du diamant. Tandis que le prix moyen du diamant a baissé de 75 fr. à 40 fr. le karat, le prix de la main-d'œuvre a quadruplé; les hommes que l'on payait 12 fr. par jour en reçoivent actuellement 50.

Une commission spéciale a présenté au Volksraad de l'État libre un mémoire, pour recommander la construction d'un chemin de fer de Blœmfontein à Harri-smith, reliant ainsi la colonie de Natal à la république du fleuve Orange, en vue de fournir à celle-ci le combustible nécessaire au développement de l'exploitation minière et de l'agriculture.

Une maladie provenant de fatigue vient d'enlever subitement à la colonie de Natal M. l'ingénieur Molyneux, qui a rendu de grands services par l'exploration des houillères de la colonie du Cap, de l'État libre, du Transvaal et surtout de celles du voisinage de Dundee, et par la constitution de la Compagnie destinée à exploiter ces dernières.

Une dépêche de Durban annonce que Cettiwayo a signé les conditions de la restauration de son gouvernement dans le Zoulouland. Il est actuellement au Cap et compte se rendre au commencement de janvier à Port Durnford, où il sera transporté par une canonnière anglaise. Le résident anglais le recevra et l'accompagnera jusqu'à Ouloundi, où il sera réintégré dans la dignité royale, et reprendra l'autorité suprême sur la partie du Zoulouland qui lui est rendue.

La plupart des villes de la colonie du Cap sont désolées par une épidémie de petite vérole, qui exerce surtout ses ravages parmi les indigènes.

Quoique Bailounda soit sous le 12° au sud de l'équateur, son altitude lui assure un climat salubre, qui permettra aux missionnaires américains de se dispenser d'établir un sanitarium. Au milieu de juillet, ils étaient obligés de faire du feu tout le jour pour se chauffer, et chaque nuit il y avait une forte gelée.

Il s'est fondé à Stettin une société pour la colonisation; elle portera d'abord son attention sur la côte occidentale d'Afrique, entre le Cap Lopez et Ambriz.

M. Thollon, sous-chef de l'École de botanique au Musée d'histoire naturelle de Paris, est chargé d'une mission au Gabon, où il devra recueillir des collections représentant le cycle complet de la végétation de la colonie.

La Compagnie coloniale de l'Afrique française, qui se proposait de concourir à l'exploration et à la colonisation de l'Afrique, a dû renoncer à cette œuvre; néanmoins, elle publiera, en 23 feuilles, une carte de ce continent, où seront marquées les grandes explorations faites depuis 20 ans.

Le ministre de la marine française a prononcé le retrait de la concession des îles Munda, au Gabon, faite précédemment à un commerçant du Havre.

Des indigènes du Gabon ont empoisonné plusieurs commerçants portugais. D'autres ont attaqué des factoreries portugaises, françaises, anglaises et hollan-

daïses des environs de Cabinda et de Molemba ; une corvette portugaise les en a châtiés.

L'*Exploration* annonce que l'expédition organisée par M. Rogozinski est partie, le 13 décembre, du Havre pour l'Afrique. Il paraît que les obstacles qui, d'après le *Nouveau Temps* de Saint-Petersbourg, avaient engagé à y renoncer, ont pu être levés.

Une guerre est imminente entre les habitants du Vieux Calabar et ceux d'Amon, le marché le plus avancé dans l'intérieur, le long de la Cross River. La cause en est une offense faite par ces derniers à un chef puissant du Vieux Calabar, dont ils ont fait sombrer un bateau et tué les sujets qui le montaient.

Le consul anglais de Bonny, M. Hewitt, doit se rendre à l'intérieur pour punir des natifs qui ont attaqué une factorerie anglaise, l'ont pillée et détruite, et ont tué neuf employés.

M. Quineman, membre de la Société de géographie commerciale de Paris, a rejoint le capitaine Mattei, agent consulaire français à Brass, qui a remonté le Niger jusqu'à Lokodja, puis le Bénoué jusqu'à Loko, à 120 kilom. du confluent du Niger; il compte le remonter jusqu'à Senga. Il a à son service un natif de Lokodja, qui a accompagné Barth dans ses voyages et peut lui donner d'utiles renseignements géographiques.

Une compagnie a été créée à Monrovia pour l'acquisition d'un steamer perfectionné, qui puisse faire le service du transport des personnes et des marchandises de la côte aux établissements de l'intérieur, le long de la rivière St-Paul jusqu'au point où commencent les rapides.

L'*American missionary Society* a donné à la mission de Mendi, entre Libéria et Sierra Léone, un vapeur, le *John Brown*, qui sera d'une grande utilité pour les missionnaires, routes et bêtes de somme faisant complètement défaut dans cette partie de la côte de Guinée. Le gouverneur général anglais de la côte occidentale a convenu avec M. St-John, chargé de l'administration de ce bateau, de lui confier les envois du gouvernement entre Freetown et Mendi, qui est une dépendance anglaise.

Le commerce de Sherbro est sérieusement menacé par une guerre qui sévit dans le Boom, dont la ville principale, Ghab, est sur le point d'être attaquée par les Mendis.

La partie du Quiah remise par l'Angleterre aux chefs natifs, en 1841, est un centre de traite; c'est aussi la route principale pour le transit d'esclaves de Sherbro et de Mendi dans le Boullom. Les deux chefs de ce district, Boccarie Bombolie et Lamina Vannokoh, extorquent de l'argent à leurs sujets ou saisissent les femmes et les enfants pour les faire vendre sur le marché d'esclaves. Il est regrettable que le gouvernement britannique ait renoncé à son protectorat sur ce territoire.

MM. Zweifel et Moustier se sont remis en route pour les sources du Niger, avec l'intention de descendre ensuite le fleuve jusqu'à son embouchure.

M. Corre, médecin à Boké, a envoyé à la Société de géographie de Paris d'importants documents sur la topographie, la géologie, l'histoire naturelle et l'ethnographie de la région du Rio Nunez.

M. J.-B.-A. Horton, directeur de la Compagnie du chemin de fer de Wassaw et d'une des compagnies minières de la Côte d'Or, a fondé à Sierra Léone la « Bank commercial of West Africa, » avec succursales à Cape Coast Castle, Lagos et Bathurst.

Le Dr Bayol, arrivé à St-Louis le 31 octobre, y a immédiatement organisé sa caravane et a dû en partir le 15 novembre pour l'intérieur. — Le colonel Borguis-Desbordes est en route pour Cayes, où il va organiser la colonne expéditionnaire chargée de construire un poste à Bamakou, près du Niger. — M. le capitaine Valière est reparti pour se joindre à l'expédition du haut fleuve.

M. Cattus, pharmacien à Paris, est parti pour remonter le Sénégal, et gagner le Niger qu'il tâchera de descendre jusqu'à l'océan.

Le sultan du Maroc a consenti à laisser l'Espagne occuper l'île de Santa-Cruz de Mar Pequena, au sud de Mogador, qu'elle lui avait cédée en 1860, après la guerre hispano-marocaine. Cette île a pour l'Espagne une grande importance, pour les pêcheries et le commerce avec l'archipel des Canaries.

L'ŒUVRE DE STANLEY AU CONGO ET L'ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE

Nous avons cru devoir, dans notre dernier numéro, distinguer l'œuvre entreprise par Stanley, pour le compte du « Comité d'études du Haut-Congo, » de celle que poursuit, dans l'Afrique orientale, « l'Association internationale, » sur la base exclusivement scientifique et humanitaire posée dans la conférence de Bruxelles, en 1877. La confusion que font les meilleurs esprits, qui continuent à les attribuer toutes deux à l'Association, nous conduit à y revenir aujourd'hui, car l'agitation créée autour de l'entreprise du Congo risque de compromettre l'œuvre de l'Afrique orientale. Celle-ci, malgré les deuils, les difficultés de toutes sortes, et la présence d'explorateurs relevant de trois sociétés différentes (l'Association internationale et les Comités nationaux français et allemand), s'accomplit dans une paix qui ne ressemble en rien à la rivalité créée à l'occident par la concurrence des intérêts.

Née à la faveur du mystère dont a été entourée dès son début l'entreprise du Congo, — mystère réclamé, au dire de Stanley, par S. M. le roi des Belges, ou, d'après le témoignage d'une personne que nous avons lieu de croire bien informée, par Stanley lui-même, — cette confusion a

été entretenue par les principaux organes de la presse belge, au langage desquels nous avons cru pouvoir nous fier, vu qu'il n'a jamais été contredit par les intéressés. Il y a peu de jours encore, nous recevions de Bruxelles deux brochures, l'une (*Le secret de l'Association internationale africaine*, par le major X), qui confond d'une manière absolue les deux œuvres, et rend l'Association internationale responsable des torts qu'elle attribue à l'entreprise de Stanley, l'autre (*L'Association internationale africaine et le Comité d'études du Haut-Congo*, par un de leurs coopérateurs), qui ne nous paraît pas non plus de nature à faire cesser l'ambiguïté. L'auteur de cette dernière publication estime que le comité exécutif de l'Association internationale a été autorisé à élaborer le plan d'une expédition qui, partant de la côte occidentale irait au devant de celle venant de Zanzibar, mais il ne justifie pas cette assertion que nous croyons erronée. Il nous apprend, en outre, que le Comité d'études a adopté de son propre chef le drapeau de l'Association internationale, estimant que l'analogie des deux institutions l'y autorisait.

Le malentendu n'est pas facile à dissiper; sans doute, le Comité d'études publiera un rapport sur ce qu'ont fait ses agents au point de vue scientifique; mais pour le moment, Stanley, représentant d'une société fondée et soutenue par S. M. le roi des Belges, se croit encore obligé de garder le silence. Nous tâcherons néanmoins de dégager des renseignements fournis par les documents dont nous disposons, la vraie physionomie de son œuvre. Nous pourrions nous tromper, mais nous aurons pour excuse l'extrême rareté des sources officielles, et, si des personnes mieux informées consentent à redresser nos erreurs involontaires, nous leur en serons reconnaissants.

Nous nous garderions bien de mettre en doute les intentions scientifiques et humanitaires des membres du Comité d'études du Haut-Congo, et de leurs agents, non plus que la réalité des services que pourra rendre l'œuvre technique par laquelle ils ont commencé; mais ces intentions et ces services n'empêcheront pas que l'entreprise n'ait un caractère spécial, qui la différencie foncièrement de celle de l'Afrique orientale, et ne permet pas, selon nous, de l'abriter sous le même drapeau.

« La pensée en fut suggérée en 1878, » dit le coopérateur des deux œuvres, « par la mémorable expédition de Stanley, lequel, revenu depuis quelques mois en Europe, ne fut pas étranger à la constitution de la société qui allait en poursuivre la réalisation. »

L'idée ne pouvait en être venue lors de la conférence de Bruxelles, en 1877, les découvertes de Stanley étant encore ignorées. Dans la séance

du 20 juin, M. Versteeg, délégué hollandais, avait offert gracieusement de la part des directeurs de l'*Afrikaansche Handelsvereniging* de Rotterdam, pour les expéditions, le transport gratuit de leurs bagages et de leurs fonds, l'hospitalité dans les factoreries du Congo, et le libre usage de leurs magasins. Le lendemain, M. Veth, second délégué néerlandais, avait attiré spécialement l'attention de la conférence sur l'intérêt que présentaient les explorations au Congo, les rapports probables de ce fleuve avec le Loualaba, et les avantages offerts par les cours d'eau pour les voyages en Afrique. Mais l'Association s'était ralliée de préférence au projet du comité exécutif, de diriger une expédition par la voie de Zanzibar, avec mission d'établir des stations au Tanganyika ou à quelque point au delà. Elle avait statué aussi que, dans l'intervalle des sessions de la Commission internationale, le comité était autorisé à en établir de nouvelles, mais évidemment sur le même parcours.

D'après le rapport présenté au Comité national suisse par son délégué, la première expédition arrivée au Tanganyika devait s'enquérir de ce qu'avait fait Stanley, et, suivant les progrès réalisés par lui et l'état politique du pays, décider s'il fallait établir la station principale aux bords du Tanganyika ou y faire un simple dépôt, et fixer la base des opérations futures à Nyangoué, ou à tout autre endroit à désigner dans le Manyéma.

Le compte rendu de la conférence, publié dans la *Revue scientifique de Paris*, nous apprend encore que la Commission internationale défendit même aux explorateurs de se porter au sud et au sud-ouest, où ils auraient rencontré bien vite les traces de Cameron, ou à l'ouest, où l'on supposait Stanley occupé à résoudre le problème du Loualaba. Au nord-ouest s'ouvrait un angle à peu près droit, qui embrasse un espace immense, encore blanc sur nos cartes, de 15° en longitude et de 12° en latitude; c'était vers cet inconnu que devaient s'avancer les voyageurs de l'Association.

Telles étaient les directions données au Comité exécutif, qui les suivit consciencieusement pour l'organisation des premières expéditions, ainsi que le témoignent les communications faites en son nom aux Comités nationaux par le secrétaire général.

Pendant ce temps, Stanley était revenu en Europe au commencement de 1878, et, tout en préparant la publication de ses découvertes à travers le continent mystérieux, il avait suggéré l'idée de constituer une société commerciale pour exploiter les régions qu'il venait de parcourir. Mais, comme il l'a appelé récemment devant les Chambres du Commerce et

de l'Industrie de Londres, les sommes nécessaires pour une telle entreprise, selon l'avis de M. Bradshaw de Manchester, effrayèrent les capitalistes anglais, et empêchèrent la constitution de cette société en Angleterre. Alors il s'adressa à l'Association internationale africaine, à laquelle fut présenté un mémoire proposant la création d'une société au capital de trente millions de francs, pour établir des comptoirs commerciaux sur le haut fleuve, et, à cet effet, relier par chemin de fer les deux parties navigables du Congo, établir la navigation à vapeur, et placer des stations dans les îles de la rivière supérieure, pour servir de centres et de dépôts commerciaux. Stanley espérait obtenir les concessions nécessaires, le concours des chefs du pays, et des conventions qui lui garantiraient la propriété du territoire parcouru par le chemin de fer, écartant ainsi l'éventualité de la prise de possession du pays par des concurrents qui, au moyen de mesures douanières ou autres, auraient pu mettre la société sur un pied d'infériorité. Les bénéfices nets étaient évalués à cinq millions de francs par an.

La société fut à la veille d'être constituée, mais, au dernier moment, deux des grands industriels qui devaient y entrer se retirèrent. On n'en parvint pas moins à former le Comité d'études du Haut-Congo, au nom duquel Stanley se chargea d'ouvrir une route le long des cataractes.

Quoiqu'il se fût adressé à l'Association internationale, et qu'il ait dit dernièrement au banquet du Stanley Club à Paris, qu'il a été temporairement au service de cette association, on ignore les rapports qui ont pu exister entre lui et le Comité exécutif, les avis officiels de celui-ci n'en ayant jamais fait mention. La création du Comité d'études, au capital de un million de francs, constitué le 25 novembre 1878 à Bruxelles, par un acte authentique dans lequel sont intervenus des souscripteurs belges et étrangers, ne ressemble en aucune manière à la fondation de l'Association internationale, après les deux conférences de 1876 et 1877, auxquelles avaient été appelés les principaux explorateurs, les présidents des Sociétés de géographie, et des délégués de tous les Comités nationaux d'Europe et d'Amérique. Le but des deux Sociétés ne diffère pas moins. Tandis que l'Association se propose uniquement la création de stations scientifiques et hospitalières, le Comité d'études, a voulu, avant tout, chercher s'il existait un moyen pratique d'établir une communication régulière entre le Bas Congo et le cours supérieur du fleuve; puis s'enquérir s'il serait possible de nouer des relations commerciales avec les peuples qui habitent le bassin du Haut-Congo, et d'y introduire, en échange des produits du sol africain, les objets manufacturés.

de l'Europe. Il pouvait bien s'inspirer de vues philanthropiques et scientifiques, se charger de faire des expériences, des tentatives d'exploration, renoncer à se livrer lui-même à des opérations commerciales, mais le but qu'il se proposait devait déterminer le caractère des études dont il chargeait le directeur de l'entreprise.

Stanley le sentait bien, lorsqu'il écrivait au *Daily Telegraph* : « Je commence une autre mission qui a un grand objet pour but. Je suis chargé d'ouvrir et de tenir ouverts, si c'est possible, tous les districts et les contrées que je pourrai explorer, pour le profit du monde commercial. » Et, après trois ans de travaux, voici, d'après l'*Österreichische Monatsschrift für den Orient*, comment il a caractérisé son œuvre au Congo : « Les cinq stations fondées et les routes qui les relient, ont été établies pour frayer la voie à une transformation civilisatrice, au moyen des relations commerciales ; le monde du négoce trouvera dans le roi des Belges, protecteur et créateur de cette grande œuvre, un ami fidèle et bienveillant. Un des principaux mandats conférés par le Comité était de bien faire comprendre aux indigènes la signification vraie du mot « commerce, » dans le sens d'échange moral, légitime, de marchandises, et de répandre des idées justes à cet égard. On commence déjà à le comprendre jusques assez avant dans l'intérieur. Les capitalistes qui songent à faire des affaires avec le grand continent noir devront se servir de ces stations et de ces routes ; c'est par cette voie qu'ils devront faire leurs expéditions, et par cette voie que devront descendre à la côte les produits bruts que fournit le pays. Ceux qui s'aventureraient à l'intérieur sans se servir de cette voie dépenseraient beaucoup plus, et risqueraient de créer des complications avec les tribus hostiles. »

Grâce à la libéralité des membres du Comité d'études et de son auguste protecteur, ainsi qu'à l'énergie et à l'indomptable persévérance de Stanley, la route est ouverte. Au commerce européen de profiter de ce moyen d'atteindre le cours moyen du Congo, navigable sur une longueur de plus de 800 kilomètres. Stanley estime que les appréciations de M. Bradshaw, relativement au trafic à espérer, sont de beaucoup inférieures aux chances réelles.

Au reste, avant même l'ouverture de la route le commerce a songé à se servir de cette voie. Quoique le rapport présenté au Comité national belge dans sa séance de 1880, par M. le colonel Strauch, secrétaire général de l'Association internationale, ne mentionnât que les explorateurs envoyés au Tanganyika, une expédition due, suivant les journaux belges, à l'initiative du Comité de l'Association, et de laquelle l'industrie

belge attendait de grands résultats, était organisée, déjà à cette époque, sous la direction de MM. Gillis, industriel, et Geoffroy, ingénieur, chargés de suivre Stanley sur les bords du grand fleuve, pour y établir les premiers comptoirs d'échange. M. Gillis semblait spécialement qualifié pour cette mission ; il avait déjà vécu six ans dans la Guinée septentrionale, comme gérant d'une factorerie hollandaise, avait fait le commerce avec les indigènes, connaissait les besoins des populations, les articles d'importation et d'exportation, et la manière dont se traitent les affaires. A son retour, un an plus tard, il exposa devant le Comité central de l'Union syndicale de Bruxelles le résultat de son expédition au point de vue commercial, développa en même temps les bases d'une société à constituer pour l'exportation des produits des fabriques belges, et remit aux membres de l'Union des échantillons des marchandises qui se vendent sur les bords du Congo, en offrant de donner tous les renseignements concernant la fabrication et les conditions d'exportation de ces produits. Au commencement de cette année-ci, M. Gillis est retourné au Congo avec une expédition belge, sur un petit steamer, le *Héron*, destiné au service exclusif du Comité d'études, et emportant un chargement d'articles d'échange. Aujourd'hui M. Gillis, d'après l'auteur de la brochure : *L'Association internationale et le Comité d'études du Haut Congo*, est le représentant d'une maison belge et dirige deux factoreries, l'une à Mboma, l'autre à Noki. Quoique les transactions commerciales auxquelles il se livre le concernent personnellement, il existe entre lui et l'entreprise dirigée par Stanley un échange de services réciproques ; ainsi, M. Gillis s'est chargé de faire gratuitement les transports des expéditions au Congo, comme le faisait avant lui une compagnie étrangère (l'*Afrikaansche Handelsvereeniging* ?), et le Comité d'études lui procure en retour des facilités équivalentes en Europe.

Le courant commercial entre la Belgique et le Congo s'étend. Une compagnie belge de commerce africain, exceptionnellement favorisée par la présence à sa tête de voyageurs qui ont rapporté d'utiles renseignements, a fait récemment partir l'*Akassa*, avec un plein chargement et la mission d'établir des comptoirs sur la côte, ainsi qu'une factorerie centrale au Congo. La compagnie a à son service deux sous-gérants indigènes, et douze Kroumens, employés noirs, qui courent dans l'intérieur pour acheter l'huile de palme et l'ivoire et apprendre aux caravanes le chemin de la factorerie. D'autre part, au commencement de novembre, une nouvelle expédition, organisée par le Comité du Haut

Congo et composée de MM. Van den Heuvel, Schaumann, et du nègre Daoula, compagnon de Stanley, a quitté le port d'Anvers par le *Harkaway*, steamer de 600 tonneaux. Ce navire emportait une cargaison de tissus de coton, 144,000 petits miroirs, une énorme quantité de perles de verre, 500 vêtements brodés d'or, de longues robes de chambre en étoffe rouge, très appréciées par les naturels du Congo, des semences de tous les légumes cultivés en Belgique, des armes et quelques centaines de kilos de poudre. L'expédition se rendra à la cinquième station, Ibaka, créée par Stanley à l'embouchure du Quango, et poussera, à un moment donné, plus avant pour y fonder de nouvelles stations. Arrivé au Congo le *Harkaway* a dû échanger sa cargaison contre une autre déjà toute préparée, produit d'échanges antérieurs, composée d'ivoire, d'huile de palme, de gomme copal et d'arachides, dont le navire le *Général Brialmont* devait auparavant ramener une partie en Belgique. Stanley, indisposé en ce moment, n'a pu accompagner l'expédition ; il a dû aller passer quelques semaines à Nice pour se reposer, avant de reprendre la route du Congo¹.

Loin de nous la pensée de blâmer les organisateurs de l'entreprise du Congo, d'avoir fait prédominer le but commercial sur le but scientifique et humanitaire, poursuivi à la côte orientale par l'Association internationale. Nous comprendrions même que le Comité d'études s'adonnât à des opérations commerciales, pour diminuer les frais que nécessitent le transport, tant des expéditions multiples qu'il a envoyées directement au Congo, que des convois de nègres (400) amenés de Zanzibar à Stanley, la paie et l'entretien de ce nombreux personnel, les concessions de terrain, le matériel des stations, les navires destinés aux communications sur les parties navigables du fleuve, etc. Mais, puisqu'il s'agit de deux sociétés bien distinctes, il importe que l'on sache nettement ce qui doit être attribué à chacune d'elles. Elles ont toutes deux leur place marquée dans l'œuvre africaine. Il peut y avoir union de l'œuvre scientifique et humanitaire de l'Association internationale et de l'œuvre pratique, commerciale et industrielle du Comité d'études, mais il ne faut pas que l'on puisse confondre les deux entreprises ; chacune d'elles doit suivre sa voie spéciale, faire ses expériences, concourir par les

¹ Nous ne nous expliquons pas le sens d'une annonce de l'*Army and Navy*, journal officiel de l'armée et de la marine anglaises, d'après laquelle trois jeunes officiers capables, énergiques, de la marine américaine, sont demandés pour commander les stations que Stanley a fondées au Congo.

procédés qui lui sont propres au but commun, pour que l'on puisse juger de l'efficacité des moyens employés et rendre à chacune ce qui lui est dû. Nous serons des premiers à nous réjouir des grands services que les directeurs de l'œuvre du Congo auront rendus au commerce des deux mondes, et de tous les progrès que, par là, ils feront faire aux noirs dans la voie de la civilisation ; mais nous craindriens que la prolongation de l'imbroglio qui subsiste depuis trois ans ne causât un préjudice très grave à l'Association internationale, à laquelle l'obscurité qui plane sur l'œuvre de Stanley a déjà nui plus qu'on ne le croit généralement.

En effet, jusqu'en 1880, les communications du Comité exécutif aux Comités nationaux de la plupart des États de l'Europe et de l'Amérique, ont entretenu la sympathie universelle pour la noble cause patronnée par S. M. le roi des Belges; les rapports sur les marches des premières expéditions étaient lus avec intérêt, les adhésions se multipliaient, les contributions étaient versées avec empressement, l'Association internationale pouvait donner 40,000 fr. à chacun des Comités nationaux allemand et français. Mais, lorsque les travaux du Congo eurent commencé, et que le secret dont on les entoura se fut étendu peu à peu aux explorations de l'Association à la côte orientale, le zèle se refroidit. Quoique les Comités français et allemand aient continué à donner, dans leurs publications particulières, des rapports sur les travaux de leurs propres explorateurs à Condoa et à Kakoma (aujourd'hui à Gounda); quoique le chef du cabinet de S. M. le roi des Belges ait communiqué au *Daily Telegraph* un rapport sur les progrès de Stanley au Congo, le Comité exécutif de l'œuvre internationale a persisté à se taire sur le compte de ses voyageurs; tout au plus a-t-il permis à la presse belge d'enregistrer les noms de ceux qu'il envoyait, le décès de plusieurs ou le retour de quelqu'un d'entre eux.

Lors de la conférence de Bruxelles, en 1877, on avait prévu des sessions périodiques de la Commission internationale, composée des présidents des principales sociétés de géographie et des délégués des Comités nationaux. Cette commission n'a plus été convoquée. La plupart des Comités nationaux n'ayant plus rien à communiquer à leurs adhérents ne les ont plus réunis, et ne leur demandent plus de contributions. Le Comité exécutif lui-même, privé des lumières et de l'expérience du D^r Nachtigal, devenu consul général de l'empire allemand à Tunis, continue-t-il à se réunir ? S'est-il complété, et par qui a-t-il remplacé le savant explorateur allemand ? Nous l'ignorons, et cependant c'est lui que la Commission internationale a chargé de diriger

les entreprises et les travaux propres à atteindre le but de l'Association, et de gérer les fonds fournis par les gouvernements, les Comités nationaux et les particuliers. Elle lui a donné pour cela des pouvoirs très étendus mais non illimités. C'est donc à lui qu'il appartient de ramener, à l'œuvre excellente dont S. M. le roi des Belges s'est fait le généreux promoteur, la sympathie générale avec laquelle elle a été accueillie à son début, en renouant avec les Comités nationaux les rapports suivis des premières années, pour que ceux-ci à leur tour puissent ranimer l'intérêt languissant de leurs membres, stimuler leur dévouement et leur demander de nouveaux sacrifices. Alors le Comité exécutif ne sera plus arrêté par l'insuffisance de ses ressources, ses explorateurs pourront franchir le Tanganyika, planter le drapeau de l'Association sur le Loualaba et marcher à la rencontre des expéditions de Stanley qui, sous un drapeau différent, se seront sans doute avancées jusqu'au pied des cataractes du Congo supérieur, en aval de Nyangoué.

Que le Comité d'études, de son côté lance ses vaillants pionniers toujours plus avant dans l'intérieur, pour continuer à ouvrir plus complètement au commerce l'immense bassin du Congo et de ses affluents. Que les négociants de toute nationalité portent aux indigènes les produits les meilleurs de notre civilisation, sans oublier qu'un des caractères du commerçant civilisé est de ne pas songer seulement à son intérêt particulier, mais d'avoir égard aussi à celui des autres. Que les explorateurs, les philanthropes et les missionnaires — qui ne l'oublions pas, ont eu leur station à Manyanga et ont atteint Stanley Pool avant la fondation de Léopoldville, — unissent leurs efforts à ceux des commerçants, pour dissiper les préventions inspirées aux noirs par les mauvais traitements dont ils ont été si longtemps les victimes de la part des blancs. Qu'ils leur aident à secouer le joug de l'ignorance, de la superstition et des mauvaises habitudes, pour adopter les idées, les mœurs et les bienfaits de la civilisation chrétienne.

CORRESPONDANCE

L'*Antislavery Reporter* a publié la lettre suivante, adressée au secrétaire de la Société pour l'abolition de l'esclavage par un jeune nègre de 19 ans, délivré par Gordon-pacha, qui l'enleva à une caravane d'esclaves et le présenta à M. le Dr Felkin, lors de son retour de l'Ouganda par la vallée du Nil. M. Felkin se l'attacha, en qualité de domestique, et trouva en lui un serviteur d'une fidélité remarquable,

qui plus d'une fois exposa sa vie pour sauver celle de son maître. Il accompagna M. Felkin en Angleterre, et vit maintenant avec lui à Édimbourg. La lettre tout entière a été écrite par lui.

8 novembre 1882.

Cher Monsieur.

Je suis bien content d'apprendre que vous allez venir en aide aux esclaves en Afrique et leur rendre la liberté. J'ai été esclave, et je suis fâché de dire que les esclaves servent de monnaie aux Arabes; quand ils ont besoin d'argent ils vont en Afrique, y prennent les jeunes enfants, et si le père ou la mère de ceux-ci ne veut pas se les laisser prendre, ils tuent les parents, puis emmènent les enfants. Si la mère a un nourrisson dans ses bras, ils le prennent et l'assomment contre une pierre, ou le jettent dans la rivière, et emmènent la mère comme esclave.

Quand un homme riche a un grand nombre d'esclaves, il les attache avec une chaîne par le cou, et forme ainsi une bande de 40 hommes, une autre de femmes, une autre de jeunes garçons, enfin une quatrième de petites filles. Quand la fatigue les fait tomber, il leur ôte la chaîne et les tue d'un coup de fusil; presque toutes les petites filles meurent ou sont tuées ainsi.

Avant que les Arabes vinssent dans notre pays, nous étions tous très heureux; les enfants sortaient et jouaient tout le jour; quand ils rentraient le soir à la maison, ils paraissaient très contents, quelquefois ils chassaient tout le jour. Nous avions beaucoup de vaches, de moutons et de chèvres; nous les aimons beaucoup et nous leur donnons à toutes des noms; nous aimons beaucoup la musique et la danse. Mon père mourut alors que j'étais un petit enfant, et avant l'arrivée des Arabes.

Lorsque ma mère se rendit à son ouvrage, les Arabes vinrent et m'emmenèrent. Quand elle vint me réclamer, ils lui dirent : « Amenez-nous deux ou trois garçons aussi bons que le vôtre, et nous vous rendrons votre fils; » ma mère leur dit : « Je ne peux pas enlever des garçons d'autres gens, ce serait trop mal! » alors ils ne voulurent pas me laisser aller, et elle cria très fort.

Après cela, ils me taillèrent quelques marques sur le visage, ce qui me fit beaucoup souffrir pendant plus de deux mois.

Les Arabes ont brûlé nos maisons, ils ont pris tout ce qui nous appartenait et nous-mêmes; il ne reste plus que très peu de gens de notre tribu.

Quand j'étais esclave, j'entendais d'ordinaire les Arabes demander à Dieu de leur donner des milliers d'esclaves. Mais je serais bien content d'apprendre qu'il n'y a plus d'esclaves, et j'espère que les Anglais feront pour eux tout ce qu'ils pourront.

Adieu Monsieur,

Je vous salue,

Ali Магом.

A Chas. A. Allen, Esq.

BIBLIOGRAPHIE¹

TROIS MOIS EN TUNISIE, *Journal d'un volontaire*, par Jean Lux. Paris (Auguste Ghio) 1882, in-12, 201 p. 3 fr. 50. — Ce journal d'un soldat, poussé en Tunisie par le désir de voir ce pays et de se battre contre les Arabes, fournit une lecture intéressante, en ce sens que, rédigé au jour le jour, il donne une idée exacte de la vie militaire si étrange et si mouvementée en Afrique. Mais on ne peut pas demander à l'auteur l'étude des moyens de faire entrer les Arabes dans le courant de la civilisation européenne ; il ne voit en eux que des sauvages ; pour les vaincre il faut, pense-t-il, devenir sauvage comme eux, brûler leurs récoltes, tarir leurs puits, couper leurs oliviers et vider leurs silos ! Toutefois il reconnaît que la France, ne voulant pas faire la conquête de la Tunisie, ne pouvait appliquer ce système dans la dernière guerre. Dès lors il la juge inutile : il eût suffi, à son avis, d'occuper les ports de commerce, voie dans laquelle il se félicite de voir le gouvernement entrer largement.

EMILE JONVEAUX. DEUX ANS DANS L'AFRIQUE ORIENTALE. Tours (Alfred Mame et fils) 1881, in-8°, 207 p. avec illust. et 2 cartes. — Sous ce titre, qui pourrait faire croire qu'il s'agit ici d'une exploration par un nouveau voyageur dans l'Afrique orientale, M. Jonveaux, qu'une longue étude des ouvrages de Bruce, Lejean, Baker, Speke et Grant a familiarisé avec leurs voyages, a voulu vulgariser leurs découvertes en Nubie, en Abyssinie et le long du Nil, jusqu'aux lacs Albert et Victoria-Nyanza et à l'océan Indien. Si la forme de journal, adoptée par l'auteur, offrait l'avantage de donner plus de couleur à son récit, elle l'exposait, dans ce voyage imaginaire, à commettre quelques inexactitudes que l'on ne rencontrerait certainement pas sous la plume d'un explorateur réel, par exemple à attribuer à la première de ces rivières seulement les crues périodiques du grand fleuve et le limon fertilisateur qu'il répand sur les campagnes à l'époque de l'inondation, etc. Cela n'empêche pas toutefois qu'il n'ait présenté un tableau généralement exact de l'aspect géographique du pays, des tribus indigènes et de leurs mœurs, illustré de gravures empruntées aux ouvrages des voyageurs susmentionnés.

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Cependant l'on peut se demander si l'auteur, qui a publié son livre l'année dernière, n'eût pas mieux atteint son but, qui était de faire connaître l'Afrique orientale, de la vallée du Nil à Zanzibar, en s'aidant aussi, soit pour son texte, soit pour les cartes dont il l'a accompagné, des voyages des explorateurs postérieurs à Speke et à Grant.

ASSAB. DOCUMENTI DIPLOMATICI. Roma (Typ. Eradi Botta), 1882, in-4°, 227 p. et carte. — ASSAB, per *Carlo de Amezaga*. Rome (Giuseppe Civelli) 1880, in-8°, 57 p. avec pl. et 3 cartes, 3 fr. — CIRINAÏCA, per *Giuseppe Haimann*. Roma (Giuseppe Civelli) 1882, in-8°, 141 p. avec illust. et carte, 4 fr. — Nous devons à la bienveillance de M. Mancini, ministre des affaires étrangères du royaume d'Italie, les trois publications susmentionnées. La première renferme tous les documents diplomatiques relatifs aux négociations échangées entre l'Italie, l'Égypte, l'Angleterre et la Turquie, depuis l'acquisition d'Assab par la compagnie Rubattino en 1870, jusqu'au projet de convention de cette année-ci, qui n'a pas abouti. Parmi ces 228 pièces, nous avons remarqué surtout une convention, ignorée généralement, quoiqu'elle ait été conclue en 1877 entre l'Angleterre et l'Égypte, et par laquelle l'Angleterre a reconnu la juridiction du khédive sur toute la côte des Somalis, jusqu'à Ras-Hafoun, au delà du cap Guardafui, à condition qu'aucune partie de l'Égypte et des contrées placées sous son administration ne pût être cédée à quelque titre que ce fût à aucune autre puissance étrangère. Ce document explique pourquoi le khédive se considère actuellement comme souverain de toute la côte occidentale, depuis Suez jusqu'à Ras-Hafoun, et pourquoi la Turquie et l'Égypte ont refusé de signer la convention de cette année, quoique dans le texte de celle-ci, sous l'influence de l'Angleterre, le gouvernement italien s'engageât à reconnaître la souveraineté de la Sublime-Porte et de l'Égypte sur tout le reste de la côte occidentale de la mer Rouge, au sud aussi bien qu'au nord d'Assab.

La seconde publication est un mémoire sur Assab, publié en 1880 dans le Bulletin de la Société italienne de géographie; rédigé par M. Carlo de Amezaga, commandant dans la marine royale, il contient une monographie complète de la nouvelle possession italienne, au point de vue géographique, politique et météorologique; en outre, l'auteur a fait une part convenable à la climatologie et à l'hygiène, et il a accompagné son savant travail de cartes, de dessins et des portraits des sultans auxquels l'Italie doit la concession du territoire de la colonie.

Enfin, dans la troisième publication, extraite aussi du Bulletin de la

Société italienne de géographie (1882), M. G. Haimann a donné un récit plein de charme de ses aventures pendant son exploration de la Cyrénaïque, dont il a étudié à fond la géographie, l'histoire, le climat, la faune, la flore, les produits minéraux, l'ethnographie, les antiquités, l'administration, et particulièrement l'agriculture, l'industrie et le commerce. Si ces trois derniers éléments de la vie d'un peuple recevaient une impulsion efficace, M. Haimann croit que la Cyrénaïque, autrefois très avancée dans la civilisation, pourrait retrouver son ancienne prospérité. C'est à la lui rendre que tendent les efforts de la Société milanaise d'exploration commerciale. La proximité de cette région, et une certaine sympathie de ses habitants pour les Italiens, permettent d'espérer que la continuation et le développement des relations nouées entre les deux pays, procureront à tous les deux de grands avantages. L'auteur a joint à son étude un tableau de ses observations météorologiques pendant son voyage à l'intérieur, un catalogue des collections zoologiques qu'il a rapportées, et une carte de la Cyrénaïque, avec les itinéraires de son expédition et de celle de M. Manfred Camperio, président de la Société milanaise susmentionnée.

Dr EMIL HOLUB. SIEBEN JAHRE IN AFRIKA. Wien, (Alfred Hölder) 1881, 2 Bände, in-8° mit 235 Original-Holzschnitten und vier Karten, 528 et 532 p. — Dr EMIL HOLUB UND AUG. PELZEN. BEITRÄGE ZUR ORNITHOLOGIE SÜD-AFRIKAS. Wien (Alfred Hölder) 1882, in-8°, mit 2 Tafeln in Farbendruck, Holzschnitten und 32 Zinkographien und einer Karte, 384 p. — Après les deux opuscules du Dr Holub dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro, nous devons parler aujourd'hui des ouvrages les plus considérables qu'il ait écrits depuis son retour en Europe en 1880. D'une activité prodigieuse et d'une générosité dont on voit peu d'exemples, au lieu de se ménager des loisirs en vendant les 30000 objets des collections minéralogiques, botaniques, zoologiques et ethnographiques qu'il avait rassemblés dans ses voyages, il les a distribués entre 93 institutions scientifiques d'Autriche et de l'étranger. Puis, pour se procurer les ressources nécessaires à la nouvelle exploration qu'il projette, il a fait de nombreuses conférences, de Vienne à Hambourg, dans toutes les villes un peu importantes d'Autriche, de Hongrie et d'Allemagne. Plusieurs de ses discours sont populaires : les *Elephanten Jagden in Süd-Afrika*, *die Nationalökonomische Bedeutung der Afrikaforschung*, et celles qu'il a publiées sous le titre commun : *Die Colonisation Afrikas*. D'autres travaux ont un caractère plus

scientifique, par exemple l'écrit : *Ueber einige Fossilien aus der Uitenhage Formation in Süd-Afrika*, rédigé avec le concours de M. le professeur Neumayr. Mais les plus importantes de ses publications sont ses *Sieben Jahre in Afrika* et ses *Beiträge zur Ornithologie Süd-Afrikas*.

Dans la première, il a raconté les aventures de ses trois voyages dans l'Afrique australe, de 1872 à 1879. De tous les explorateurs de cette partie de l'Afrique, aucun n'était entré dans des détails aussi précis; rien n'échappe à ses regards; il observe tout avec les yeux d'un naturaliste exercé, d'un explorateur scientifique, d'un chasseur ardent, et décrit tout ce qu'il a vu avec le talent d'un artiste consommé. Aussi a-t-il répandu un charme tout particulier sur des sites déjà connus par des récits antérieurs, comme sur des scènes familières de la vie des colons et des indigènes des tribus entre l'Orange et le Zambèze, ou du royaume des Maroutzé Maboundas qui a remplacé celui des Makololos. Les colons eux-mêmes disent qu'aucun ouvrage ne peint mieux les tableaux caractéristiques de l'Afrique australe, les incidents de chasse, les occupations quotidiennes, les amusements et les coutumes des natifs. Aucun voyageur n'a fait preuve de plus d'esprit d'observation, et de plus de talent pour reproduire les aspects divers de la nature africaine. Il l'a fait dans un langage qu'il a su mettre à la portée de tout le monde, en accompagnant ses descriptions de dessins très nombreux pris sur nature, ce qui rend son ouvrage précieux pour l'ethnographie et la topographie de l'Afrique australe. Nous n'avons garde d'oublier la beauté de la typographie de ces deux volumes, luxe qui, s'il n'ajoute rien à la valeur du texte, n'ôte rien, loin de là, au charme de la lecture.

Non moins richement imprimé est l'ouvrage sur l'*Ornithologie du sud de l'Afrique*, pour la publication duquel M. A. v. Pelzen a prêté son concours au Dr Holub, et dans lequel l'esprit d'observation de l'explorateur se manifeste encore mieux que dans le précédent. Amateur de la chasse, il ne s'y livrait cependant qu'autant qu'il le fallait pour se procurer sa nourriture, mais il aimait surtout à se retirer dans les endroits écartés où l'homme n'a point encore pénétré, et où des centaines d'oiseaux ont fixé leurs demeures. Là il épiait tout ce que le savant désire apprendre sur le choix du gîte des oiseaux, leur nourriture et la construction de leurs nids, leur vie de famille, leurs amis et leurs ennemis, leur tempérament, leur vol, etc. Il en détermine la distribution et indique les services divers qu'ils rendent aux habitants; il fait ressortir surtout l'importance de l'autruche parmi les animaux domestiques,

et montre que cet oiseau apprivoisé reprend peu à peu possession des territoires d'où l'autruche sauvage a été chassée, sans que la qualité des plumes de la première équivalle à celles de la seconde. La classification et la description scientifique des oiseaux sont dues à M. v. Pelzen. Nous ne connaissons pas de plus belles planches en chromolithographie que celles qui accompagnent ce volume, dont les illustrations sont également soignées. Enfin nous sommes heureux de penser que les lecteurs de langue française pourront bientôt, grâce à la traduction qui paraîtra prochainement, faire plus ample connaissance avec l'auteur, et nos abonnés lui seront reconnaissants comme nous de l'espoir qu'il nous a donné en nous envoyant ces beaux volumes, que, dans son prochain voyage, il pourra, de temps à autre, nous faire parvenir un rapport pour notre journal.

A. BRIÈRE. LETTRES SUR LE TRANS-SAHARIEN. Paris (Bureau du journal la *Réforme des chemins de fer*), 1881, in-8°, 43 p. — La prolongation de la voie ferrée Arzeu-Saïda jusqu'au Kreïder, a fourni à M. Brière l'occasion de réunir en une brochure des articles de journaux, publiés de 1879 à 1881, et dans lesquels il avait préconisé ce tracé, pour la ligne étudiée alors d'un chemin de fer destiné à relier l'Algérie au Sénégal par Tombouctou. Cette prolongation due à une cause tout occasionnelle, ne nous paraît pas, autant qu'à l'auteur, justifier le choix d'un tracé le long du méridien d'Oran, choix qui l'oblige à atténuer beaucoup, dans son exposé, les difficultés de la traversée des dunes.

MAROKKO, von *Edmondo de Amicis*, librement reproduit de l'italien par Amand von Schweiger Lerchenfeld, avec 165 illustrations originales, Vienne (A. Hartleben's Verlag), 1882, in-4°, broché 18 fr., relié 21 fr. 65. — Le lecteur trouvera dans ce magnifique ouvrage, tout ce que le Maroc actuel offre au point de vue historique, ethnographique, social et politique. C'est une reproduction libre de l'ouvrage original italien, dont l'auteur est célèbre, par ses talents brillants, bien au delà des limites de sa propre patrie. On a rarement déployé plus d'habileté dans la description d'un pays de l'Orient. Ce volume, ouvrage de luxe dans la pleine acception de ce mot, peut donc être offert comme étrenne littéraire d'un intérêt tout à fait actuel et d'une valeur scientifique durable. Sa reliure riche et élégante, ornée de sujets empruntés à l'Orient, lui assure dans toute bibliothèque particulière, ou sur chaque table de salon, une place distinguée.







BULLETIN MENSUEL (5 février 1883.)

Le comte **L. Pennazzi** qui, sous l'impulsion du capitaine Camperio, président de la Société milanaise d'exploration, a déjà fait dans la partie orientale du **Soudan égyptien** un voyage dont le récit vient de paraître en deux volumes, est reparti pour une seconde expédition avec M. Godio. Ils se rendront de Massaoua à Kéren, chez les Bogos dont le pays est très riche en cassia. De là, munis d'une carte dressée par le professeur Guido Cora, ils suivront le cours de la Barka, puis se dirigeront vers l'ouest sur Kassala; tournant alors vers le sud, ils chercheront à s'ouvrir, entre les deux voies connues, une route nouvelle jusqu'à Matammé dans le Galabat, aux frontières de l'Abyssinie. Ils enverront un message au négous, pour lequel ils emportent des présents, entre autres deux paratonnerres perfectionnés, et deux téléphones qui ont l'avantage de fonctionner sans piles(?). S'ils obtiennent l'autorisation de pénétrer en Abyssinie, ils se rendront à Gondar, où ils étudieront la voie la meilleure pour leur retour. Ils seront accompagnés d'un certain nombre de touristes italiens, tous membres de la Société d'exploration commerciale de Milan.

Les **Abyssins** sont descendus de leurs montagnes et se sont avancés à deux heures de Massaoua, à Ombokoulou qu'ils ont saccagé. Ils ont massacré une trentaine d'habitants, enlevé 7000 moutons, 4000 têtes de bétail, sans compter les chevaux, les chameaux et les ânes. Prévenue à temps, la garnison de Massaoua aurait pu les arrêter, mais elle n'a pas bougé, les Abyssins lui inspirant une profonde terreur. Dans une lettre à l'*Antislavery Reporter*, le voyageur Rohlf s'exprime l'idée que le seul moyen de pacifier l'Abyssinie, c'est de lui rendre les pays des Bogos et de Mensa, ou une valeur équivalente en argent.

Le ministère de l'instruction publique de France a chargé M. Aubry, ingénieur civil des mines, et M. Hamon, docteur en médecine, d'une mission au **Choa** et dans les pays Gallas. Le premier devra y faire des études topographiques, géologiques et minéralogiques; le second y entreprendra des recherches médicales et d'histoire naturelle. Ces explorateurs sont partis de Marseille le 21 janvier, accompagnés de M. A. Héron, officier de cavalerie, et de M. J. Héron, qui remplira les fonctions de secrétaire. Ils se joindront à M. Brémont, qui a déjà exploré le Choa et noué des relations d'amitié avec Ménelik, dont il a apporté des présents au président de la République. Pendant son séjour en France,

il a su intéresser un groupe de capitalistes parisiens à un projet d'exploitation du Choa, en vue d'ouvrir un débouché à certains articles d'exportation essentiellement français. Il débarquera avec ses compagnons à Obock, d'où ils se rendront à Ankober par Annor, la vallée du Haouasch et les pays Gallas. La mission emporte de riches présents pour le sultan d'Aoussa et pour le roi du Choa. — **M. Soleillet** est à Ankober ; il a obtenu du roi Ménelik, pour la société qu'il représente : 1° la concession d'un vaste territoire agricole ; 2° le droit de greffer de véritables forêts d'oliviers, dont la société partagera pendant vingt-cinq ans le produit avec le roi ; 3° enfin, le droit de construire un chemin de fer d'Obock à Farré-Choa, en contournant le lac Aoussa, et en suivant la rive gauche du Haouasch. Il est parti d'Ankober pour Kaffa.

M. Swenson, missionnaire suédois, a profité de l'expédition de M. le baron von Muller à **Harar**, pour y faire un voyage de reconnaissance avec deux élèves abyssins de la station suédoise de Mkullo, près de Massaoua. Le pacha de Zeila, Abou Beker, les a bien reçus, et leur a donné un soldat turc pour les accompagner à travers les territoires des Issas-Somalis et des Gadiboursis, des bandes pillardes rendant le pays peu sûr. Après avoir passé les premiers contreforts du plateau habité par les Gallas, ils firent halte à Balloa, aux environs de laquelle ils ont trouvé des champs, pour l'irrigation desquels l'eau des ruisseaux a été habilement employée ; les moindres coins de terre y sont cultivés jusque très haut sur les pentes des montagnes. Le gouverneur de Harar, Nadi pacha, leur fit très bon accueil, et ne mit aucune opposition à ce qu'ils ouvrissent une mission parmi les Gallas ; il a seulement réservé l'autorisation du khédive pour l'achat d'un terrain. De ce point, la mission suédoise pourra pénétrer chez les Gallas du sud, plus facilement que par l'ouest, comme l'expédition de M. Arrhénius avait essayé de le faire.

M. G. Révoil, qui a exploré précédemment le pays des Somalis, est parti pour Zanzibar, chargé, par le ministère de l'instruction publique de France, d'une mission scientifique sur la côte orientale d'Afrique. A Zanzibar, il formera sa caravane pour s'avancer dans l'intérieur tout en réunissant les marchandises et les présents destinés aux chefs qu'il devra se rendre favorables. Il sera secondé dans ses préparatifs par M. Greffulhe, agent général du sultan Saïd Bargasch pour les opérations maritimes et commerciales. La mission de M. Révoil durera deux ans.

Une lettre de Bruxelles, du 17 janvier, nous informe que l'**Association internationale africaine** a reçu la correspondance de MM. **Storms** et **Becker**, qui, à la date du 3 octobre, étaient tous les

deux en bonne santé. M. Storms a atteint Karéma le 27 septembre ; il avait quitté la côte le 9 juin ; son voyage n'a donc duré que trois mois et demi ; c'est le plus rapide qui ait eu lieu jusqu'ici. La population noire de Karéma se développe graduellement ; elle comprend aujourd'hui cinquante familles, dont chacune est établie dans une case, construite au centre d'une parcelle de terrain suffisante pour lui fournir sa subsistance. M. Becker a complété les installations primitives de Karéma ; il y a construit une vaste *boma* de 250 mètres de longueur, et creusé un puits où l'on se procure actuellement l'eau qu'il fallait auparavant aller puiser au lac ; il a ouvert de nombreux chemins pour faciliter le défrichement de la campagne ; enfin, il a transformé en un magnifique bateau à voiles, l'ancien bateau à rames acheté par M. Popelin. M. Storms rend compte avec éloges des travaux accomplis par M. Becker. Il se prépare à son tour à en entreprendre de nouveaux très considérables, pour satisfaire aux besoins qu'il prévoit. M. Becker est resté encore un mois à Karéma après l'arrivée de M. Storms. Il se proposait d'en partir au commencement de novembre dernier ; il aurait voulu pouvoir y rester plus longtemps, mais il devait ramener à la côte les *askaris* dont le terme de service était expiré. Après les avoir licenciés, il reviendra en congé en Europe, où des affaires de famille le rappellent. Toutefois il émet dès à présent l'espoir que le Comité lui permettra de retourner à Karéma « où j'ai vécu heureux, » écrit-il, « au milieu de ces gens que j'ai su arracher à l'esclavage. » M. Becker sera remplacé auprès de M. Storms par un jeune Belge, M. Maluin, qui partira dans les premiers jours de février pour Zanzibar, où s'organise en ce moment la caravane qui doit le conduire à Karéma.

Trois **missionnaires d'Alger** sont arrivés à Zanzibar pour y établir une maison de procure, qui permettra de suivre d'une façon plus régulière les progrès des missions à l'intérieur, et de pourvoir avec plus d'opportunité à leurs besoins. Une nouvelle station sera fondée dans les états de Simba Mouéni, entre Mrogoro et Mahlé, avec deux missionnaires et quinze ou vingt familles chrétiennes qui serviront de noyau à la colonie. Le R. P. Étienne étudie en outre les moyens de s'établir dans l'**Oudoué**, à Rizato ou dans les environs, au milieu d'une tribu anthropophage, à peu de distance de la côte. — De retour d'un récent voyage à **Oudjidji** et à **Moulonéoua**, les deux stations des missions d'Alger au Tanganyika, le P. Guyot en a rendu compte à la Société de géographie de Paris. Les détails qu'il a donnés sur les nègres de l'Afrique centrale sont de nature à détromper ceux qui se les représen-

tent comme des brutes sanguinaires. A part ce qu'il appelle « les mauvaises tribus, les tribus inhospitalières, » les nègres qu'il a vus sont de grands enfants, qui raffolent de la danse, du bruit, des colifichets; il faut être indulgent avec eux. Les plus grands obstacles proviennent des trafiquants arabes. Le P. Guyot partira prochainement pour le Congo.

La question du combustible devient très sérieuse pour la plupart des sociétés de **Kimberley**. D'après le *Bulletin des Mines*, la houille y coûte de 375 à 450 fr. la tonne, encore renferme-t-elle 25 % de pierres. Le bois est tout aussi cher, et, jusqu'à ce que le chemin de fer en construction soit ouvert, on brûlera des charbons anglais, malgré la découverte d'immenses gisements houillers dans les districts voisins. De très beaux diamants ont été trouvés près de Hébron, au nord de Kimberley. Un des propriétaires-fermiers de la localité est venu à Kimberley, demander l'autorisation de concéder ses terrains à des entreprises minières. On est du reste convaincu que toute la province doit contenir des diamants, et que les mines en cours d'exploitation ne sont rien en comparaison de celles qu'on découvrira ultérieurement.

Au **Lessouto** deux des principaux membres du gouvernement colonial ont eu, avec des chefs Bassoutos des deux partis (national et loyal), une entrevue, dans laquelle ils ont émis l'idée que, si les choses ne s'arrangent pas à l'amiable, plutôt que d'abandonner le pays, ils demanderont au gouvernement anglais des troupes pour soumettre Massoupa et ceux de son parti¹. — Les missionnaires réorganisent peu à peu leurs écoles. En outre ils veulent suivre dans les montagnes, à l'est de Morija, la population qui s'y est jetée; leurs évangélistes passeront deux ou trois chaînes élevées, pour arriver au cours supérieur de la Makhaleng; ils espèrent pouvoir fonder prochainement une annexe importante dans ce coin de pays; autrefois les natifs croyaient que le sorgho n'y mûrirait pas à cause des gelées, mais les essais des deux ou trois dernières années prouvent le contraire. — Pour le moment, les deux chefs Joël et Jonathan sont en guerre et se livrent des combats dans le voisinage de Lérivé. Le premier a été battu et s'est enfui avec des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, et 12,000 bœufs, dans les Maloutis; on espère que Lerothodi usera de son influence pour prévenir un combat ultérieur: Massoupa a rappelé plusieurs de ses fils du théâtre des troubles. MM. Coillard et Christol, seront rejoints, pour la mission du Zam-

¹ Une dépêche nous apprend, à la dernière heure, que le Conseil législatif de Capetown vient d'abroger la loi d'annexion du Lessouto.

bèze, par M. Jeanmairet, parti avec M. et M^{me} Boegner, chargés de visiter les stations françaises du Lessouto. M. E. Gautier, de Genève, fera avec les missionnaires l'exploration du Zambèze.

D'après les *Mittheilungen de Gotha*, **Stanley**, dans sa navigation sur le **Quango**, est arrivé au confluent d'un tributaire venant du S.-E. à 160 kilom. d'Ibaka, et l'a remonté sur une longueur d'environ 200 kilom., c'est là qu'il a rencontré cette vaste nappe d'eau dont il a fait le tour, et à laquelle il a donné le nom de lac Léopold II, quoique Thomson ait déjà baptisé de ce nom le lac Hikoua, à l'est du Tanganyika. Il a constaté que ce nouveau lac a 112 kilom. de long, et une largeur de 10 à 60 kilom. Ce serait vraisemblablement le lac Aquilonda des anciennes chroniques, moins grand toutefois que ne le disaient celles-ci. Pendant que Stanley rétablissait sa santé à Madrid, il apprit que les indigènes, avec lesquels il avait entretenu des relations amicales, avaient commencé à donner des signes de mécontentement; aussi est-il parti immédiatement pour le Congo, où il est arrivé en même temps que 300 Zanzibarites. Le D^r Pechuël Lœsche, qui avait pris le commandement de l'expédition belge au **Congo**, pendant son absence vient de rentrer en Europe, sûr que l'expédition ne court aucun danger. Il est vrai qu'il a reçu un coup de fusil au bras; toutefois, il n'a pas été blessé, comme on l'a dit, dans une attaque des indigènes contre Stanley-Pool, mais pendant qu'il se rendait de Manyanga à cette dernière station. Une troupe d'indigènes, qui était cachée dans un bois, a tiré sur l'expédition.

Depuis que les Chambres françaises ont alloué 1,275,000 fr. à la mission de **Savorgnan de Brazza**, celui-ci a organisé son expédition, et fait partir quatre Français en avant-garde pour les stations du Haut Ogôoué, sous la conduite de M. de Lastour, ingénieur, qui a déjà voyagé dans la région du Zambèze. De Brazza lui-même compte pouvoir partir en février. Quoique devenue nationale, son expédition n'en conservera pas moins le caractère pacifique qui a valu à son chef l'accueil bienveillant des populations de l'Ogôoué et du Congo. D'après le plan de Brazza il s'agit de reprendre son exploration au point même où il l'a laissée, et d'assurer, par la fondation de stations et de postes, le maintien et le développement de la situation déjà acquise, en même temps que le libre parcours des deux voies qu'il a suivies, l'Ogôoué et le Quillou (Niari)¹. Huit stations principales, reliées par douze postes, formeraient deux routes ininterrompues jusqu'à Brazzaville, l'une, du Gabon par l'Ogôoué

¹ Voir la carte, III^{me} année, p. 288.

et l'Alima; la seconde, de l'Atlantique par le Quillou et la vallée du Niari. Sur la ligne de l'Ogôoué et de l'Alima, il y aurait Franceville, avec quatre postes; sur le Congo, Brazzaville avec une station de second ordre et deux postes, et de l'Atlantique à Brazzaville, une station de premier ordre, une autre de second ordre et six postes. En outre, dans la région de la côte seraient établies deux stations de premier ordre, à Mayombé et à Punta-Negra, reliées aux précédentes par une station de second ordre. De Brazza croit pouvoir réaliser son plan en deux ans; il ne s'agit, bien entendu, que de stations scientifiques, hospitalières et commerciales, sans autres forces militaires que celles strictement nécessaires à la protection des établissements qui seront créés successivement; en effet, il n'a été mis à sa disposition que 150 laptots, tirailleurs sénégalais, et 30 marins pour le service des embarcations. Le comte Jacques de Brazza, naturaliste distingué, va partir pour le Congo où il suivra son frère dans ses explorations.

Les avantages commerciaux révélés par les explorations de Stanley et de Brazza, à la côte occidentale d'Afrique et dans le bassin du Congo, ont provoqué des **réclamations du Portugal** sur les territoires s'étendant, le long de la côte, au nord de Cabinda jusqu'à l'embouchure du Quillou, et sur la rive gauche du Congo jusqu'au confluent du Quango. La concession, faite à la France par Makoko, au nord du 5° 12', se trouve en dehors des territoires réclamés par le Portugal. En revanche les stations de Vivi, Isanghila, Léopoldville, et même celle d'Ibaka, sont situées dans la partie du continent sur laquelle le Portugal prétend avoir des droits, quoiqu'il ait été empêché jusqu'ici d'en prendre possession. Jusqu'à ces derniers temps l'Angleterre les a contestés; il semblerait, d'après le *Diario* de Lisbonne, qu'aujourd'hui des négociations ont été renouées entre les deux gouvernements, qui concluraient un traité délimitant exactement les territoires supposés appartenir au Portugal; celui-ci signifierait à la France (et sans doute aussi au Comité d'études du Haut-Congo) sa prise de possession nominale et céderait ensuite ses droits à l'Angleterre. D'autre part, la **Hollande** estime avoir des droits antérieurs et supérieurs à ceux de toute autre nation, partant à ceux du Portugal, sous le prétexte qu'elle a depuis 150 ans des comptoirs sur la côte du Loango. La section hollandaise de l'Association internationale africaine a demandé au parlement que la Hollande s'entendît avec l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique et l'Amérique, pour régler cette question. En outre, voyant que l'entreprise du Comité d'études du Haut-Congo, à laquelle elle avait contribué, tourne au profit exclusif

des Belges, elle a décidé de verser désormais entre les mains de la Société néerlandaise de géographie toutes les sommes qu'elle recueillera, pour qu'elles soient remises ultérieurement à une nouvelle Association africaine, composée exclusivement de Hollandais et devant travailler uniquement dans l'intérêt néerlandais. D'après une dépêche de Rotterdam du 10 janvier, la nouvelle Société africaine est déjà constituée et envoie deux navires pour remonter le Congo.

Les missionnaires de la **Livingstone inland mission** multiplient leurs stations le long du **Congo** inférieur. Appelés par plusieurs chefs de la rive gauche, vis-à-vis de Banana, ils en ont fondé une à Kimorie; en outre, sur la même rive et au delà du Loukougou, ils ont acquis un terrain pour en créer une en face de Manyanga. Ils ont eu, il est vrai, un peu de peine à entrer en rapport avec les gens de Ndounga et de Ngombi, un combat ayant eu lieu peu auparavant entre les indigènes de cette région et les gens de Stanley. Cependant, M. Comber ayant obtenu, pour venir les voir, la permission de passer par les villes des chefs Ndoungas, M. Clarke, un des missionnaires, put à son tour l'accompagner à travers les villes susdites, dont les habitants déposèrent leurs sentiments hostiles. La station du Loukougou sera placée sur un bon terrain, qui a une abondante source d'eau potable et des matériaux de construction; l'air en est salubre. Les missionnaires croient qu'il sera facile de l'unir à la station précédente par une route carrossable, les collines qui l'en séparent étant peu nombreuses, ainsi que les cours d'eau à traverser. — M. Craven, venu précédemment en Angleterre pour cause de santé, est retourné au Congo, emmenant avec lui les deux jeunes Fyotes qui ont aidé à mettre par écrit la langue de leur tribu. Ils ont été remplacés dans l'institut de M. Grattan Guinness par deux nouveaux arrivés, qui ont été très surpris de voir les champs et les bois couverts de givre; ils croyaient que c'était du sel; n'ayant jamais vu de glace, leur étonnement a été grand quand ils virent qu'ils pouvaient marcher sur l'eau. — Il y a en outre chez M. Grattan Guinness un jeune Dinka, Sélim, réduit en esclavage par des Arabes qui l'avaient conduit dans l'Ouganda, d'où M. Wilson l'a amené en Angleterre. Le Comité espère pouvoir le renvoyer plus tard au milieu de son peuple, par l'Arouimi, quand le *Henry Reed* pourra remonter le Congo jusqu'à cet affluent.

Dans une rencontre avec les missionnaires de la Livingstone inland mission, Savorgnan de Brazza s'est montré plein de courtoisie et de bienveillance pour eux, et a promis de leur aider volontiers quand ils voudront atteindre le Congo moyen par la route de l'**Ogôoué**. Il existe déjà

depuis plusieurs années sur ce fleuve, à Kangoué, une station missionnaire américaine. Le Rev. Nassau, qui la dirige, en a fondé une nouvelle à **Talagouga**, le poste commercial le plus avancé; là, le fleuve est plus resserré qu'à Kangoué, mais on y est aussi plus exposé aux attaques des Fans, cannibales que craignent beaucoup les autres tribus; aussi M. Nassau dût-il accompagner les natifs dans une forêt, pour y couper les bambous nécessaires à l'achèvement du toit de son habitation; ils n'y seraient pas allés seuls. Dans les derniers temps, les Fans se sont montrés très mal disposés; ils ont tiré sur des canots qui passaient sur le fleuve, attaqué les gens de la station pendant que ceux-ci pêchaient, ainsi qu'un canot de provisions envoyé de Kangoué à Talagouga pour la mission; les indigènes effrayés rebroussèrent chemin, et M. Reading, missionnaire à Kangoué, dut revenir avec eux pour amener le canot à Talagouga. Ces détails sont donnés par M^{me} Nassau, la femme du missionnaire, restée seule à la station en l'absence de son mari.

M. Ch. W. Thompson a fait un voyage d'Accra à Prasu, ce qui lui a permis de donner de nouveaux renseignements sur 100 kilomètres de pays encore inconnus, entre Isabang et le Prah, comprenant le cours de ce fleuve au nord de Cocochin chin. Ce rapport confirme les idées que l'on se faisait de la richesse aurifère d'**Agouna** et de la province d'**Akim**, et l'importance du développement des ressources végétales de la colonie. Dans les villages, près d'Asafou et de Mansué, on recueille de l'or; Insuaim, résidence du roi de l'Akim occidental, est entourée de plantations; l'agriculture y est très soignée; les habitants exportent l'huile de palme et les Haoussas viennent y acheter la noix de cola qui y abonde. Plus au nord, près de Iribie, on récolte beaucoup de gomme.

Un peu plus à l'ouest, M. le commandant **R. Murray Rumsey**, de la marine royale, a fait un relevé de la rivière **Ancobra** et du district aurifère d'**Axim**. Il résulte de ses observations que, de l'embouchure à Akanko, l'Ancobra a une largeur moyenne de 80 à 100 m., et une profondeur de 6 à 8 m. Au delà, la rivière se retrécit graduellement; mais, à 40 kilom. au sud de Tomento, elle a encore de 35 à 40 m. de large, et une profondeur suffisante pour que les navires, qui réussiraient à passer la barre à l'embouchure, puissent la remonter jusqu'au delà de Inframangio. Son régime diffère de celui du Volta; en effet, tandis que celui-ci a ses plus hautes eaux en septembre et redescend graduellement jusqu'en mai, l'Ancobra monte jusqu'en juin et redescend jusqu'en septembre, ce qui provient vraisemblablement de ce que cette rivière et son principal affluent, la Bonsah, reçoivent une multitude de petits cours

d'eau sur une longueur de 80 à 100 kilom. à partir de la mer, et qu'elles subissent par conséquent les influences du climat des côtes, croissant avec les pluies et diminuant dès qu'elles sont passées, tandis que le Volta reçoit ses eaux de l'intérieur et dépend du climat du plateau. Le commandant Rumsey traversa le pays boisé de Tomento, à l'est de la rivière, jusqu'à Bonsah. De là à Tacquah, centre du district aurifère, le pays présente une succession de chaînes de montagnes courant du nord au sud, et deux lignes parallèles de l'est à l'ouest; les mines sont surtout à l'est; mais le quartz exploitable s'étend probablement le long du versant occidental de cette chaîne. La difficulté du transport depuis la côte pourrait être écartée, si le gouvernement faisait une route de Infamangio jusqu'à Bonsah. M. Rumsey a dressé la carte de l'Ancobra, depuis son embouchure jusqu'au confluent de la Bonsah, avec des sondages, et un relevé du district minier, de Tomento à Tacquah.

D'après le *Bulletin des Mines*, le commandant **Cameron**, président du conseil d'administration de l'**African Gold Coast Syndicate**, a quitté Liverpool le 6 janvier à bord du *Nabia*, allant à Axim pour se rendre compte des travaux exécutés sous la direction de l'agent de cette société, arpentage, levé de plans, tracé de routes, déblaiement des terrains, et préparation d'échantillons de quartz qui doivent être expédiés en Angleterre.

L'administrateur de la **Côte d'Or**, M. Alfred Molony, a attiré l'attention des natifs de la colonie sur l'importance du développement du commerce du **caoutchouc**. Il a envoyé à Kew plusieurs spécimens du *Landolphia Owariensis*, qui se trouve partout dans la colonie, mais surtout dans les districts d'Axim, d'Aquapim et de Croboé. C'est une plante de 4 à 6 pouces de diamètre près du sol, qui se divise et grimpe aux branches des arbres voisins. M. Dyer, assistant directeur des jardins royaux de Kew, après avoir examiné les spécimens qui lui ont été envoyés, a fait un rapport des plus favorables sur le caoutchouc blanc que l'on peut en extraire, « le meilleur, » dit-il, « de l'Afrique occidentale; recueilli avec soin, il pourra être vendu sur le marché de Londres en aussi grande quantité que l'on voudra. » Mais il recommande d'user de beaucoup de précautions dans l'extraction du suc, pour ne pas épuiser l'arbre par des incisions trop profondes.

Le collège de **Libéria** où des instituteurs nègres donnent l'instruction à la jeunesse africaine de cette partie de la côte occidentale, devra subir des modifications nécessitées par les conditions particulières de l'Afrique. Il avait été organisé sur des modèles étrangers, sans tenir

*

compte de la nature du peuple et du pays. Aujourd'hui, on propose de le transférer à l'intérieur, en vue de la santé du corps et de l'esprit des élèves, pour qu'ils puissent employer une partie de leur temps à des travaux manuels, et aider ainsi à l'administration à se procurer les ressources nécessaires. Quant aux programmes, ils étaient dressés jusqu'ici d'après ceux des collèges d'Europe et d'Amérique; mais les résultats moraux et intellectuels n'ont pas été heureux de tous points. Dans tous les pays de langue anglaise, l'esprit des jeunes nègres se révolte contre les tableaux que font de leur race les livres de géographie ou d'histoire, les voyages ou les romans. Quand ils ont quitté le collège, ils les retrouvent dans les journaux et les revues. Aussi M. Blyden, le directeur du collège, estime-t-il que l'Africain doit être élevé d'après des méthodes spéciales, et désormais les moyens de culture employés à Libéria seront essentiellement les classiques et les mathématiques; les auteurs grecs et latins, dans lesquels il n'y a pas un mot contre le nègre, prépareront les élèves aux études scientifiques ultérieures, et les mathématiques les rendront capables de se vouer aux travaux pratiques; l'étude de l'arabe et de quelques-unes des langues des natifs sera aussi cultivée, afin que les jeunes Africains de Libéria puissent entrer en rapport avec les nègres de l'intérieur, et apprendre à mieux connaître leur pays.

M. **Vohsen**, agent de M. Verminck, s'est rendu auprès des chefs du pays de **Yonnie**, qui l'avaient invité à venir opérer entre eux une réconciliation, pour que la route de l'intérieur vers Freetown, fermée par leurs hostilités, pût être ouverte au commerce comme autrefois. Ils désiraient surtout voir rétablir à Rotoumba la factorerie de M. Verminck, que leurs guerres intestines avaient fait abandonner. M. Vohsen a mis, comme condition préliminaire de ce rétablissement, le désarmement des tribus belliqueuses et la conclusion de la paix, ce qui a été accepté. Après quoi il a remis aux chefs des présents de la part de M. Verminck.

La construction de la **voie ferrée de Dakar à Saint-Louis** par le Cayor, a rencontré des difficultés, le chef du Cayor, Lat-N'dior, voulant s'opposer au passage de la colonne d'exploration de M. **Borguis-Desbordes**, mais l'énergie de M. Servatius, nouveau gouverneur du Sénégal, lui a fait comprendre l'inutilité de son opposition, et la colonne a pu partir pour le Haut-Fleuve, où elle a dû ravitailler les postes de Bafoulabé et de Kita, et pousser jusqu'au Niger pour établir un nouveau fort à Bamakou. — MM. **Bayol** et **Noirot**, chargés d'aller dans le Kaarta rassurer les chefs sur les intentions des Français, ont eu de la

peine à remonter le Sénégal dont les eaux étaient basses. De Bakel, ils ont dû se rendre à pied à Médine, puis traverser le fleuve pour prendre la route du Nyoro, par Kounyakari. La mission amicale et diplomatique du D^r Bayol ne sera pas facile, les gens du Kaarta craignant que le colonel Borguis-Desbordes n'aille combattre les Toucouleurs de Ségou, ce qui les exposerait aux représailles de ces belliqueux voisins. — D'après le *Compte rendu* de la Société de géographie de Paris, on emploie depuis plusieurs mois, pour le service du Haut-Sénégal, des véhicules dits **voitures d'exploration**, métalliques, étanches et démontables, ce qui permet de s'en servir sous n'importe quel climat, sans avoir à craindre l'action du soleil ni celle des termites. Une fois la caisse démontée, ce véhicule peut être mis à l'eau, et servir de bateau pour faire passer de l'autre côté d'une rivière hommes et marchandises.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Préoccupé des moyens de propager l'instruction chez les indigènes de l'Algérie, le gouvernement français y a envoyé M. Buisson, directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'instruction publique, qui a dû visiter les écoles d'Alger, Oran et Constantine.

Le commandant Derrien, du service géographique, et 24 officiers, travaillent à la rectification de la carte de la province d'Oran, à l'est du chef-lieu. Leurs travaux devront être terminés le 15 mai.

Le général Saussier a fait en décembre une reconnaissance du pays autour de Mécheria. Dans la crainte d'une nouvelle et prochaine prise d'armes des indigènes de l'extrême sud, une campagne a été décidée pour le printemps.

Les études pour le creusement de la mer intérieure des Chotts vont recommencer. M. Michel Baronnet en dirigera les travaux techniques. Le 6 janvier M. Roudaire était à Tébessa; le matériel de sondage était tout prêt. M. de Lesseps ira rejoindre l'expédition dès que celle-ci aura terminé ses opérations préliminaires.

Le Conseil supérieur de l'Algérie a demandé la construction immédiate de la ligne du chemin de fer d'Alger à Laghouat et à Gardaïa, avec prolongement ultérieur sur Ouargla; il demande aussi la prompte construction de la ligne de Biskra à Touggourt.

Trois détachements des ateliers de sondage se sont rendus dans les oasis de Mraïer, de Touggourt, et sur les bords de l'Oued Mia, dans la région d'Ouargla, pour y rechercher des eaux jaillissantes et relever de leurs ruines les anciens villages des Mzabites, dont les oasis étaient autrefois si florissantes. M. Tarry estime qu'elles avaient autrefois plus de deux millions de palmiers; il en reste 150,000 à peine. Le régime climatique a changé : les pluies sont devenues rares, les puits ont disparu; la nappe souterraine est à plus de 150^m de la surface du

sol, et le Mzab périrait si on ne lui rendait pas, par des forages artésiens, les conditions de culture nécessaires.

MM. Mamoli et Gabaglio, délégués de la Société milanaise d'exploration commerciale en Cyrénaïque, sont retenus à Derna par le caïmacan, qui ne veut pas les laisser se rendre à Bengasi. Le vice-consul italien de cette ville a dû protester contre l'espèce d'emprisonnement dans lequel les retient l'autorité turque. — M. Gustave Ruhmer, naturaliste du musée de Berlin, s'est rendu à Bengasi, avec des lettres de recommandation du professeur Ascherson pour la station italienne.

Nous avons mentionné, dans notre dernier numéro, le projet d'un nouveau canal allant d'Alexandrie à Suez par le Caire; les ingénieurs en étudient le tracé. Quant à l'ancien, la commission des travaux a tenu à Paris une réunion, dans laquelle a été arrêté le programme des améliorations à y apporter pour les nécessités du trafic; elles comportent entre autres la création d'un nouveau bassin à Port Saïd, un agrandissement de la gare d'Ismaïlia et l'élargissement du canal à Suez. La question d'un second canal parallèle au premier a été ajournée.

La Société des missions anglicanes a décidé d'envoyer au Caire M. F.-A. Klein, précédemment missionnaire à Jérusalem, pour y reprendre, parmi les populations musulmanes, l'œuvre qu'elle avait commencée en 1825 et qui avait été abandonnée.

Le Dr Schweinfurth a employé la dernière saison d'été à l'étude des environs de la vallée du porphyre, à 50 kilom. environ des pentes du Gebel Darkhan. Le Dr Oscar Schneider, à Dresde, a publié une carte de cette exploration, avec une monographie sur le porphyre des anciens.

Une lettre du Caire annonce que M. Wissmann est arrivé dans cette ville le 1^{er} janvier. Entre le lac Moucamba et Nyangoué il a traversé le territoire d'une tribu de nègres nains. Du lac Tanganyika à Zanzibar son voyage s'est fait sans grandes difficultés, grâce à l'aide que lui a prêtée Mirambo.

Du Caire est partie, pour Khartoum et le Kordofan, une expédition anglo-égyptienne qui compte plus d'une centaine d'officiers anglais. M. Messedaglia y a été attaché avec le titre de bey. Les dernières nouvelles du Soudan annoncent que le faux prophète est en marche sur El-Obéid et que la ville ne pourra se défendre plus d'une quinzaine de jours, de sorte que les renforts qui ont été envoyés du Caire ne pourront arriver à temps, pour prévenir l'occupation d'El-Obéid par les rebelles.

Lupton-bey a relevé le Bahr-el-Ghazal, depuis l'embouchure du Bahr-el-Arab jusqu'à Mechra-el-Rek, ce qui a permis aux *Mittheilungen de Gotha* d'en donner une carte-esquisse, d'après laquelle cet affluent du Nil Blanc, un peu en amont de Doubba, forme deux lacs, l'un à l'est, l'autre à l'ouest; plus haut encore il traverse de vastes marais herbeux; les éléphants y paraissent nombreux.

M. C. Gregori est parti pour explorer les régions situées à l'est de l'Abyssinie. De Khartoum il montera sur le plateau abyssin, d'où il descendra vers les territoires habités par les Afars et traversés par le Gualima et le Melli affluent de l'Hauasch.

Le ministre de la marine italienne a ordonné l'armement du vapeur le *Cariadi*, qui devra transporter à Assab le personnel et le matériel destinés à cette station. Il y conduira aussi la mission commandée par Bianchi pour l'Abyssinie.

Le gouvernement français a décidé de fonder une colonie dans la baie de Tadjourah, dont l'annexion a été négociée par l'explorateur français M. Soleillet. Cette colonie aurait pour but d'entrer en rapports commerciaux avec les peuples habitant dans le sud de l'Abyssinie. Il serait aussi question d'établir, dans la baie de Tadjourah, une station navale française et un grand dépôt de charbon.

Les frères Sacconi ont fondé une station commerciale à Harar; ils y ont trouvé un commerce actif; mais la ville est infestée par la variole et il y règne une telle incurie, que des hyènes et des léopards envahissent la cité de nuit et dévorent les malheureux varioleux abandonnés dans les rues. M. Pierre Sacconi, membre correspondant de la Société milanaise d'exploration, a l'intention de faire des excursions chez les tribus du voisinage encore inconnues.

M. le Dr James Petrie, gradué de l'université d'Aberdeen, a été envoyé à Magila dans l'Ousambara, comme médecin missionnaire.

D'après une correspondance des côtes orientales d'Afrique, publiée par le *Western Morning News*, le croiseur *Undine* est arrivé aux îles Comores à un moment où la traite s'y pratiquait sur une vaste échelle, et il a pu capturer huit bâtiments négriers dans l'espace de quelques jours,

Une lettre de M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar, annonce que les explorateurs établis à Gondah, station du Comité national allemand, vont la quitter pour se diriger vers le lac Bangouéolo.

Les missionnaires anglais envoyés au Victoria Nyanza, MM. Stokes, Ashe et Wise, partis d'Ouyouy, ont dû rebrousser chemin après avoir fait 100 kilom. de marche vers le nord, les habitants d'un village leur demandant de payer le hongo en fusils et en poudre, ce qu'ils n'ont pas voulu faire.

Un traité de commerce a été signé à Lisbonne le 11 décembre 1882 entre le Portugal et le Transvaal. Il exempte les produits du sol des deux pays des droits d'entrée et de transit dans les deux États, et certaines denrées destinées au Transvaal des droits de débarquement dans la baie de Lorenzo Marquez. Ce traité a été approuvé par le gouvernement britannique, autorité suzeraine du Transvaal.

Des combats ont eu lieu entre les adhérents de Mapoch et les Boers, qui ont repoussé les Cafres, pris du bétail, des graines, et construit des forts autour des grottes où les indigènes se sont réfugiés. Le gouvernement du Cap leur a prêté deux canons et des munitions. Cinq des chefs rebelles ont fait leur soumission; on s'attend à ce que Mapoch soit bientôt pris.

Les hostilités entre les Boers et Mapoch n'ont pas permis aux missionnaires vaudois, qui se rendent à Valdézia, de prendre la route directe par Marabastadt; ils ont dû passer par Prétoria.

Une concession a été accordée pour 30 ans à M. Luble de Londres, pour la création d'une banque nationale à Prétoria.

Les missionnaires wesleyens ont fondé l'année dernière une station chez les Swazies, dans la partie orientale du Transvaal, avec l'intention de s'avancer vers le nord jusqu'à ce qu'ils aient rejoint la mission du pays d'Oumzila. Ils ont encore deux autres bases d'opérations, à Prétoria et chez les Barolongs, d'où ils marchent en avant, créant des stations et des sous-stations, de manière à en former une chaîne très forte, tous ces établissements s'appuyant les uns les autres.

Il est question de fonder à Natal une école industrielle et agricole pour les natifs.

Cettiwayo s'est rendu à Port Durnfort sur un navire de guerre anglais. Le résident anglais l'a reçu avec de l'infanterie et de la cavalerie, et l'a escorté jusqu'à Ulundi, pour l'y installer roi de la partie centrale du Zouloulund; la partie méridionale restera à John Dunn; la partie septentrionale sera donnée au chef Usibebu. Cettiwayo et John Dunn devront recevoir chacun un résident anglais.

Le gouvernement anglais examine la question de subsides à accorder à la Compagnie des Messageries, pour un service régulier de steamers de Natal à Tamatave et à Maurice.

Le Dr F.-O. Nichols écrit de Bailounda, que la petite vérole y exerce ses ravages comme dans la colonie du Cap, et qu'il y en a beaucoup de cas parmi les natifs.

M. Ferreira de Amaral a fait une visite à la colonie des Boers de Humpata, qu'il a trouvée en grand progrès. Les propriétés sont abondamment pourvues d'eau, au moyen de canaux créés par les colons; leurs produits sont si abondants qu'ils ont déjà pu en exporter l'année dernière à Mossamédès; le gouverneur de Mossamédès leur a envoyé des semences, entre autres du chinchona de Saint-Thomas.

L'évêque d'Angola a fondé à Huilla une mission, sur une propriété de 2000 hectares de terres très fertiles.

Une société s'est fondée à Londres sous le titre de « Congo and Central African Company, » au capital de 250,000 livres sterling, pour trafiquer le long de la côte occidentale d'Afrique et spécialement sur le Congo, en se servant de la route construite par Stanley.

Le P. Augouard compte fonder une station sur la rive droite de Stanley-Pool, sur un terrain que lui a cédé Savorgnan de Brazza.

Le *Flirt* et le *Pioneer*, bâtiments de la marine royale anglaise, ont remonté la rivière Akassa, pour punir les natifs qui avaient incendié la factorerie de Wari Creek. Le *Pioneer*, tirant peu d'eau, a pu remonter jusque près du village, l'a bombardé et brûlé, après quoi une partie de l'équipage ayant débarqué l'a détruit.

Le capitaine Lonsdale, chargé par le gouverneur de la Côte d'Or de se rendre à Koumassie, s'est avancé de là jusqu'à Salaga. M. C. V. E. Graves l'a accompagné jusqu'à Abrouno, puis il a pris une route à l'est, jusqu'à Kratshie sur le Volta, après quoi il est remonté au nord vers Salaga.

Les natifs voisins de Libéria fabriquent des instruments, agricoles et autres, d'un fer si pur que, chauffé, il devient malléable au point qu'on peut le mettre au moule sans le faire fondre. Un spécimen de ce fer a été analysé par le Dr A. A.

Hayes, géologue de l'état du Massachusetts, qui l'a trouvé composé de 98,40 % de fer pur et de 1,60 % de quartz, oxyde magnétique, cristaux de fer et zoolithe.

QUELQUES MOTS SUR LA COLONISATION EUROPÉENNE EN AFRIQUE,

A PROPOS DE L'OUVRAGE DE M. PAUL LEROY-BEAULIEU SUR LA COLONISATION ¹

On ne peut nous demander de résumer en un article, tel que ceux que comporte le format de notre journal, un livre de 650 pages, nourri et substantiel comme le sont toujours ceux de M. Leroy-Beaulieu, et dans lequel tous les coups portent, tous les détails, tous les chiffres ont leur importance et viennent directement à l'appui de la thèse que l'auteur prétend prouver. Nous ne pourrions donner ici qu'un pâle aperçu du volume, si nous voulions le considérer dans son ensemble ; aussi préférons-nous, après avoir indiqué ses grandes divisions, ne parler, d'une manière spéciale, que de la colonisation au point de vue africain.

L'auteur étudie d'abord, dans une première partie, le côté historique et géographique de la question. Le livre premier est consacré à la colonisation antérieure au XIX^{me} siècle, aux efforts des Espagnols, des Portugais, des Hollandais, des Anglais, des Français, des Danois et des Suédois, pour créer des empires coloniaux puissants et durables. Chemin faisant, le savant écrivain montre que l'esprit étroit qui présidait alors à la fondation des établissements commerciaux, la dépendance dans laquelle on les maintenait, les privilèges énormes que l'on accordait aux compagnies marchandes, le travail forcé imposé aux indigènes, le mauvais régime des terres, empêchaient les colonies de progresser et de donner tous les fruits qu'on pouvait, semblait-il, en attendre.

Dans le livre deuxième, sur la colonisation au XIX^{me} siècle, les premiers chapitres roulent sur les colonies de plantation ou d'exploitation, fondées en général dans la région tropicale. Elles sont destinées à fournir à l'Europe les denrées coloniales dont elle a besoin et attirent surtout les capitaux. Telles sont les Antilles, les Philippines, Java, La Réunion, etc. Un chapitre de 100 pages environ traite de l'Algérie, et un autre, beaucoup plus court, des autres possessions françaises. Les colonies anglaises, l'Australie en particulier, sont étudiées en détail,

¹ *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris (Guillaumin) 1882, in-8°, 659 pages, fr. 9.

sauf l'Hindoustan, pays dont l'histoire et la description exigeraient des volumes et dont l'auteur ne donne qu'un rapide aperçu.

Le côté purement scientifique de la colonisation est traité dans une seconde partie qui est intitulée : *Doctrines*. Peu d'écrivains étaient plus compétents que M. Leroy-Beaulieu pour étudier les questions de l'émigration humaine, de l'émigration des capitaux, du commerce colonial et de son utilité pour la métropole, enfin du meilleur régime applicable aux établissements d'outre-mer. Il serait trop long, et surtout sans rapport direct avec notre journal, de suivre l'auteur sur ce terrain de haute économie politique, où il est passé maître. Nous préférons résumer rapidement pour nos lecteurs ses vues sur la colonisation africaine.

Il n'y a pas, comme on le voit d'après le plan que nous venons d'exposer, de chapitre spécial consacré à l'Afrique. Il nous a fallu glaner çà et là les appréciations de l'auteur sur ce sujet, actuellement si brûlant surtout en ce qui concerne l'Algérie. M. Leroy-Beaulieu a, en effet, il y a quelques mois, publié sur cette colonie, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un article fort remarqué, dans lequel il expose, comme dans son grand ouvrage, d'une manière nette et tranchée, son opinion, fort différente de celle qui prévaut parmi les députés algériens et les membres du gouvernement.

La plus importante des colonies françaises ¹, non seulement de l'Afrique mais du monde entier, est sans contredit l'Algérie. Sa position est exceptionnelle ; située aux portes de l'Europe, à la lisière de l'Afrique, elle commande une grande ligne de côtes, et donne à la France une influence immense sur le bassin méditerranéen. C'est précisément à cause de cette situation si avantageuse, que beaucoup de personnes s'étonnent que la France n'en ait pas tiré un meilleur parti. Dans les mains d'une nation colonisatrice, comme l'Angleterre, disent-elles, l'Algérie serait devenue une véritable puissance avec laquelle il faudrait compter. M. Leroy-Beaulieu réfute victorieusement, selon nous, cette assertion. Pour lui, la colonisation de l'Algérie est sans précédents et sans analogies dans l'histoire ou dans le temps présent. Jamais, dit-il, une entreprise coloniale n'a offert à un peuple civilisé d'aussi grandes difficultés que l'Algérie. Elle n'est pas une terre vacante, comme

¹ Les possessions françaises en Afrique sont : L'Algérie, la Tunisie, le Sénégal et ses dépendances, le Gabon, Obock, la Réunion, Sainte-Marie, Mayotte, Nossi-Bé et quelques points sur les côtes de Madagascar (Voir la carte des possessions des Européens, dans notre numéro de janvier).

l'étaient à l'origine l'Australie, le Canada, la Nouvelle-Zélande et les États-Unis; elle ne peut donc être comme eux une colonie de peuplement. D'autre part, tout le sol n'est pas occupé et cultivé par une population dense, de mœurs douces, et ne peut devenir une colonie d'exploitation, comme le sont les Indes pour l'Angleterre et Java pour la Hollande. Les difficultés que rencontre l'Angleterre dans l'Afrique australe sont peu de chose, à côté de celles que les Français doivent surmonter en Algérie, car les Arabes sont plus nombreux, plus intelligents et plus guerriers que les Cafres et les Zoulous. En un mot, M. Leroy-Beaulieu croit que nulle autre puissance européenne, sans en excepter l'Angleterre ni la Hollande, n'eût obtenu dans ce pays, en un temps aussi bref, un aussi grand succès. Tout en faisant la part de l'amour-propre national dans les appréciations qui précèdent, on peut, sans crainte d'être démenti, dire que les progrès réalisés par la France en Algérie, depuis la conquête il y a 50 ans, sont considérables.

Aujourd'hui 400,000 Européens vivent en Algérie, tandis que le Canada, en 1763, lorsque les vicissitudes de la guerre le firent perdre pour la France, ne contenait que 60,000 Français, quoiqu'ils en fussent maîtres depuis deux siècles. Le pays du Cap et la colonie de Natal ne comptent pas aujourd'hui 300,000 Européens, quoique le mouvement d'émigration vers ces contrées ait commencé depuis 300 ans. La terre de l'Algérie est productive, le climat y est doux, du moins dans le Tell, on y trouve du travail; cela suffit pour expliquer le rapide peuplement du pays. Puis, les naissances dans la population européenne s'élevant en 1880 à 13,123 et les décès à 12,185, l'augmentation serait assez rapide même sans l'émigration. Les Français ne constituent que les 45 pour 100 de la population européenne totale. Les Espagnols et les Italiens sont fort nombreux et augmentent sans cesse. Il y a aussi beaucoup d'Allemands, de Suisses et d'Anglo-Maltaïes. Mais toute cette population tend à se fusionner, à cause de l'influence de l'école, des mariages mixtes et du grand nombre des naturalisations.

Les indigènes, au nombre de deux millions huit cent mille environ, sont aussi en voie d'accroissement rapide. En 1880, on a compté chez eux 68,107 naissances contre 61,134 décès.

Le commerce algérien représente la quinzième partie du commerce extérieur de la France. De 1877 à 1880, les importations se sont élevées de 216 à 303 $\frac{1}{2}$ millions, et les exportations, de 133 à 168 millions.

Il ne faut pas s'étonner que les importations dépassent les exportations. C'est le cas pour toute colonie, qui, pendant sa période

d'enfance ou d'adolescence, reçoit de l'étranger plus qu'elle ne lui rend. Elle attire les capitaux, qui s'y introduisent le plus souvent sous la forme de machines, d'instruments agricoles, etc.

Il n'y a guère plus de quinze ans que l'on a commencé à exploiter sérieusement les ressources de l'Algérie, et l'on peut maintenant reconnaître qu'elles sont considérables. Au point de vue minéral, elle possède le fer, le cuivre, le plomb argentifère, le zinc, la houille, etc. A la fin de 1880, il n'y avait pas moins de 36 mines concédées ; la production des minerais de toute nature avait été de 644,000 tonnes, et le nombre des ouvriers occupés de 2,414. Les mines de Mokta-el-Hadid, près de Bône, et de la Tafna sont les principales ; elles produisent un excellent minerai de fer, qui prend la route de l'Angleterre et des États-Unis.

Malgré l'importance de ces gisements, c'est bien certainement l'agriculture qui est la première richesse de l'Algérie. On peut reprocher à ce pays de manquer d'humidité, mais combien de contrées qui présentent ce désavantage n'en sont pas moins productives ! L'Algérie a 11 ou 12 millions d'hectares de terres cultivables ; c'est à peu près le tiers de ce qu'il y en a en France ; les Européens en possèdent plus du dixième, et les meilleures. Les pâturages et les céréales occupent la plus grande partie de ces terrains, mais la culture des céréales ne s'étend guère. Sur les terres des Européens, la récolte est relativement d'un tiers plus élevée que sur celles des indigènes. Ce n'est que depuis sept ou huit ans que l'on s'est mis à cultiver la vigne. Les premiers colons lui préféraient le coton, qui produit 15 fois moins. La question des vignobles en Algérie est à l'ordre du jour, maintenant qu'un implacable ennemi s'acharne à la destruction des vignes françaises. Il y a aujourd'hui 17,000 planteurs pour 24,000 hectares ; c'est encore peu de chose, toutefois le mouvement est donné ; des sociétés financières se fondent, et les vigneron du midi de la France se transportent en foule en Afrique.

L'alfa, cette herbe des hauts plateaux qui se sème d'elle-même et ne demande d'autres soins que ceux de la récolte, donne lieu à une exploitation active. On en exporte actuellement 70,000 tonnes par an, dont la plus grande partie va en Angleterre pour être convertie en papier. C'est à peine si 2,000 tonnes sont expédiées en France.

Les voies de communication, qui seules permettront de développer la production algérienne, sont de plus en plus nombreuses. Il y a 10,500 kilomètres de routes, et 10 millions de francs sont consacrés chaque année à en construire de nouvelles. On travaille aussi au creusement des puits. Les chemins de fer exploités ont environ 1200 kilomètres de lon-

gueur. Ils sont surtout nombreux à l'est et à l'ouest, mais il y a au centre une lacune qui sera comblée dans deux ou trois ans.

On compte en Algérie 229 bureaux de poste ou de télégraphe ; mais les colons se plaignent de ce que les relations avec l'Europe ne sont ni assez régulières ni assez fréquentes. Il serait temps, semble-t-il, d'établir un courrier quotidien, puisque le mouvement des passagers est de plus de 600 par jour en moyenne. Au point de vue de l'instruction, les Européens d'Algérie occupent une des meilleures places parmi les groupes de population du monde. On y compte 710 écoles primaires suivies par 49,000 élèves, mais l'enseignement secondaire est trop rudimentaire ; il est moins bien organisé que l'enseignement supérieur, puisque Alger a une université, dont les facultés de droit et des lettres sont particulièrement fréquentées.

L'Algérie coûte beaucoup moins à la France qu'on ne le croit. Elle suffit par ses propres ressources à presque toutes ses dépenses ordinaires et civiles : la France n'intervient que pour quelques travaux extraordinaires, et se charge aussi de l'entretien de l'armée, tandis que l'Angleterre met ce dernier fardeau à la charge de l'Inde.

Par tout ce qui précède, il est bien prouvé que l'Algérie est dans une période de prospérité, qu'elle se peuple et s'enrichit, et toutes les décisions du gouvernement de la métropole doivent tendre à continuer l'œuvre patiente et féconde accomplie depuis 50 ans. En ce moment on s'occupe beaucoup de l'organisation de l'Algérie ; de nombreux projets qui, aux yeux de leurs promoteurs, doivent faire progresser rapidement la colonie, sont devant le parlement. M. Leroy-Beaulieu, lui, ne le croit pas. La question qui le préoccupe surtout est celle des indigènes. Que veut-on faire d'eux ? demande-t-il. Sous le règne de Louis-Philippe, quelques écrivains parlaient de les refouler dans le désert ; cette théorie a encore des partisans. Or, rien ne serait plus inique, plus absurde. Jamais un peuple conquérant n'a réussi à refouler un peuple conquis ; il s'est juxtaposé ou fusionné avec lui, mais il n'a pas pu le faire disparaître ; du reste, les révoltes récentes de l'Algérie peuvent donner une idée des guerres interminables qui seraient la conséquence d'une pareille mesure ? Les 150,000 Indiens des États-Unis jettent de temps à autre dans l'inquiétude l'énorme population européenne de ce pays ; que serait-ce si deux millions et demi d'Arabes étaient aux prises avec 400,000 Européens ?

Il faut donc vivre avec eux et avoir à leur égard une politique prudente, qui n'ait pas pour conséquence des troubles agraires, comme ceux

de l'Irlande. Or, M. Leroy-Beaulieu croit que l'on entrerait dans une mauvaise voie, en consacrant des sommes énormes à l'achat, par voie d'expropriation forcée, de 400,000 à 500,000 hectares aux Arabes, pour constituer des centres européens. Les 140,000 colons ruraux que compte l'Algérie possèdent ensemble 1,200,000 hectares, qui, mieux cultivés, pourraient suffire à une population agricole de 400,000 âmes environ. Il n'est donc pas nécessaire, si les terres confisquées par les Français au moment de la conquête et après l'insurrection de 1870 sont épuisées et vendues à des colons européens, d'en acquérir de nouvelles. D'ailleurs cette expropriation ne serait pas excusable ni à l'honneur de la France. On dépouillerait par force des indigènes qui ne demandent pas mieux que de conserver leurs terres et de les cultiver ; on formerait une population flottante, sans occupation, qui quitterait les campagnes pour les villes, et là, pourrait causer de grands embarras au gouvernement. Puis, la colonisation officielle n'a produit, d'après M. Leroy-Beaulieu, que de mauvais résultats. Les colons, trop réglementés, préfèrent s'établir libres de toute entrave et quittent peu à peu les terres du gouvernement. Il serait préférable de ne pas adopter le système de l'expropriation, mais attendre les fruits de l'achat à l'amiable, toujours plus fréquent, des terres aux indigènes, du morcellement et de la culture plus intensive des vastes espaces que possèdent déjà les Européens.

D'autre part, il est indispensable de soumettre les Arabes à un régime administratif et politique qui soit plus empreint de bienveillance. Il faut quitter les procédés humiliants et soupçonneux, et agir avec plus de franchise et de bonté. Croirait-on qu'un Arabe, chevalier de la légion d'honneur, ne peut, par exemple, s'absenter de Cherchell, où il réside, pour aller faire sa récolte dans une propriété à 30 ou 40 kilom. de là sans solliciter un permis du maire, et ce fonctionnaire, par mauvaise humeur, peut le lui faire attendre et même le lui refuser ! Un choix meilleur de fonctionnaires civils s'impose. On raconte qu'un ténor, faisant ses débuts sur le théâtre d'Alger et n'ayant pas eu l'agrément du public, aurait quitté la scène et serait devenu commissaire civil. Des maîtres d'étude, impuissants à tenir une classe de 25 ou 30 bambins, seraient allés administrer 10 ou 15,000 Arabes. Il est temps de constituer un personnel administratif colonial, bien préparé et connaissant la langue arabe.

Enfin, M. Leroy-Beaulieu demande qu'on augmente considérablement le nombre des écoles arabes, — il y en a aujourd'hui une trentaine, — et qu'on arrive à résoudre le problème de la représentation des indigènes dans le parlement, où ils pourront faire entendre leurs plaintes et éclairer bien des questions, obscures pour la plupart des députés.

Nous laissons à l'auteur toute la responsabilité de ses appréciations, mais il nous semble que la plupart de ses demandes sont tout à fait légitimes, et qu'elles s'imposent à l'attention du gouvernement.

Parmi les autres possessions continentales de la France en Afrique, la plus importante est le Sénégal. C'est, à cause du climat insalubre, plutôt une colonie de commerce et d'influence que d'agriculture et d'immigration. Quelques Européens, au nombre de 300 environ, sont établis à Saint-Louis, à Gorée, à Dakar et dans quelques comptoirs de l'intérieur, et ils étendent leurs relations dans un rayon de près de 800 kilom. Le commerce du Sénégal est stationnaire, ou plutôt il a décliné dans une certaine proportion, surtout quant à l'importation. Il est temps que, par l'établissement de lignes ferrées, qui coûtent d'ailleurs peu de frais de construction dans ces contrées, la colonie reçoive une nouvelle impulsion.

Il y a peu d'importance à attacher aux comptoirs d'Assinie et de Grand Bassam sur la Côte de Guinée. Il est difficile du reste de donner le nom de colonies à de simples blockhaus, près desquels sont groupées quelques huttes européennes, pour un trafic assez borné d'ivoire, de bois d'ébène, de sandal et d'huile de palme. Le Gabon semble être d'une plus grande utilité pour la France, puisqu'il pourrait devenir le point de départ d'une ligne de pénétration conduisant dans la région du Congo.

Le petit port d'Obock, sur le golfe d'Aden, se trouve dans le voisinage du détroit de Bab-el-Mandeb. C'est avant tout une station sur la route des Indes, et il serait bien difficile de dire dès aujourd'hui, vu l'insalubrité du climat et le peu de bienveillance que témoignent les indigènes, si les projets de colonisation de M. Soleillet, sur les rivages de la baie de Tadjoura, seront couronnés de succès.

Parmi les îles africaines appartenant à la France, Mayotte, Nossi-Bé et Sainte-Marie ensemble comptent à peine 27,000 habitants, parmi lesquels quelques Européens. Ces colonies microscopiques n'ont guère d'importance qu'à cause de leur proximité de Madagascar, île sur laquelle la France cherche actuellement à étendre son influence.

L'île de la Réunion a, dans ces derniers temps, été particulièrement affligée par des crises industrielles et agricoles. Elle ne compte que 182,130 habitants, disséminés sur 251,676 hectares. Prise dans son ensemble, elle est, comme ses voisines, une fabrique de sucre; 40,000 hectares sont consacrés à cette culture, 3700 seulement à celle du café et 541 à celle du tabac. Faute de port et à cause des cyclones, elle a été jusqu'à ces derniers temps une côte inhospitalière. La France ayant

consenti à d'énormes sacrifices pour faire, à la Réunion un port et un chemin de fer, il faut espérer que cette île entrera désormais dans une ère de prospérité agricole et industrielle.

Si les Anglais ne possèdent pas en Afrique une terre aussi importante que l'Algérie¹, la colonie du Cap, sous le rapport de la position et du climat, ne le cède à aucune terre européenne.

Elle est située sur une des grandes voies de communication du monde — la plus grande avant le percement de l'isthme de Suez ; — d'une salubrité exceptionnelle, elle est accessible à toutes les races humaines sans crise d'acclimatement ; enfin, elle offre le phénomène de la réunion sur un même sol des produits les plus variés, la soie, les vins, les fruits, le blé, en même temps que des bois de grand prix. Malgré ces avantages immenses, les Hollandais, sur lesquels les Anglais l'ont conquis au commencement du siècle, n'avaient rien su tirer du Pays du Cap. Leur régime était déplorable ; toute liberté politique manquait. Lorsque les Anglais arrivèrent, ils se trouvèrent en face d'une population travailleuse, économe, austère : les Boers. On chercha par l'immigration anglaise ou allemande à faire contre-poids à l'élément hollandais. Les Boers protestèrent contre une sorte d'infériorité politique dans laquelle on aurait voulu les placer, et un grand nombre émigrèrent pour fonder les établissements de Natal, de l'Orange et du Transvaal.

Au point de vue politique, la domination anglaise fut pour le Cap un grand pas en avant, car, dès 1853, le Cap recevait une constitution qui instituait une législature élective. Au point de vue commercial, ce fut un grand soulagement : les colons se trouvèrent enfin délivrés du monopole et des mille règlements dont la Hollande les avait accablés. Une liberté de commerce pleine et entière leur fut accordée. La métropole n'intervint que pour protéger leur produit principal, le vin. Ce sont des descendants de calvinistes français émigrés qui ont, les premiers, cultivé le fameux vin de Constance, qui fut pendant un temps le plus renommé du monde. Aujourd'hui ce cru a perdu sa vieille réputation, par suite de l'établissement d'une multitude de petites maisons de commerce qui, à la recherche de profits excessifs, ont détérioré ce précieux produit et lui ont, à la longue, enlevé son renom.

¹ Possessions anglaises en Afrique : Pays du Cap ; Natal ; Sierra Léone ; Côte d'Or et autres points sur la côte de Guinée et en Sénégambie ; Îles de l'Ascension, Sainte-Hélène, Tristan d'Acunha, Maurice, Seychelles, Amirantes, Socotora et Périm.

Le Cap est d'une étendue à peu près égale à la France, tandis que Natal a une surface onze fois plus petite. La population s'accroît rapidement ; elle double presque en 20 ans. L'agriculture présente un grand développement, mais les plantes tropicales, la canne, le café, le coton, le tabac, sont de plus en plus négligées. Il y a 1 1/2 million de têtes de gros bétail au Cap, et plus de 12,000,000 de moutons. Une industrie nouvelle tend à prendre une grande extension ; c'est l'élevage de l'autruche, dont les fermiers retirent un grand profit — 200 fr. par tête et par année — par suite de la vente des plumes.

Le Cap et Natal ont, à côté de l'élève du bétail, des richesses considérables à exploiter : l'extraction de la houille, du cuivre, des diamants, et les gisements de guano que renferme l'île d'Ichaboe, déclarée possession britannique en 1861. Ce sont là des éléments de prospérité qui promettent à la colonie un avenir solide, alors même que la route d'Europe aux Indes ou en Australie par le Cap serait complètement abandonnée.

De la colonie de Sierra Léone¹ les Anglais n'ont pas retiré tous les fruits qu'ils en attendaient. Fondée en 1787, elle avait pour but de procurer un asile aux esclaves enlevés aux négriers ou achetés par le gouvernement. Mais les efforts les plus louables se sont heurtés contre la paresse, l'apathie, le penchant à l'ivrognerie des nègres. L'influence de la religion et de l'école a cependant eu pour conséquence une amélioration progressive dans l'état du peuple, et, à l'heure actuelle, la colonie de Sierra Léone, à laquelle on joint l'île de Sherbro, a un mouvement d'échanges toujours plus considérable.

Sur les bords de la Gambie, les Français et les Anglais luttent d'influence, mais les établissements européens ne peuvent guère y acquérir une grande importance, à cause de l'insalubrité du climat.

La Côte d'Or et les régions voisines vont prendre un rapide développement, par suite de la découverte des riches gisements aurifères de Wassaw, dont notre *Bulletin mensuel* enregistre régulièrement les progrès.

Des îles anglaises dans l'Océan Atlantique Sainte-Hélène est la principale, non seulement à cause des événements historiques dont son nom évoque le souvenir, mais parce qu'elle est la plus fertile. L'Ascension n'est qu'un rocher, stérile en majeure partie. Les Anglais y ayant transporté à grands frais de la terre végétale prise sur la côte de Guinée, on

¹ M. Leroy-Beaulieu ne fait mention dans son livre que des colonies du Cap et de Natal. Il nous a cependant paru utile de donner quelques détails sur les autres possessions, si intéressantes à beaucoup d'égards, de l'Angleterre en Afrique.

a planté quelques arbres, et l'île a pris un aspect plus riant. Enfin, l'île de Tristan d'Acunha jouit d'un climat doux et nourrit une population bien calme, bien paisible, qui ne se doute guère du tumulte qui règne sur la terre, puisque c'est à peine si elle voit d'année en année un vaisseau lui apporter des nouvelles du reste du monde.

L'île Maurice, dans l'Océan Indien, est très florissante, grâce à ses richesses naturelles et à l'entière liberté dont le commerce y jouit. La population est de 325,000 habitants, sur lesquels on compte 32,000 créoles d'origine française et fort peu d'Anglais. Le mouvement du commerce est de 120 millions de francs. Le gouvernement colonial de Maurice s'étend sur l'île Rodrigue, qui est sans importance, et sur les archipels des Seychelles et des Amirantes, qui, entourés de récifs madréporiques, jouissent d'un climat doux, sont fertiles mais peu peuplés.

Les possessions portugaises en Afrique¹, dit M. Leroy-Beaulieu, ne furent pas tout d'abord de véritables colonies, dans le sens étroit du mot, mais une chaîne de comptoirs et de points de ravitaillement, défendus par des forteresses. Tous les lieux que les Portugais occupaient sur les côtes étaient les différentes étapes de leurs premiers et périlleux voyages ; ils étaient placés à des points géographiques qui dominaient la route commerciale d'alors ; c'étaient des escales où les vaisseaux pouvaient se radouber, se mettre à couvert et s'approvisionner ; c'étaient des relais, qui servaient également, en cas de guerre avec d'autres puissances, pour la protection des bâtiments nationaux. Quand les premiers navigateurs trouvaient des îles inhabitées, ils y déposaient des cochons, des chèvres et d'autres animaux, qui, abandonnés à eux-mêmes, se multipliaient avec rapidité et servaient après quelques années à ravitailler leurs vaisseaux. Quand, la navigation se perfectionnant, les vaisseaux de commerce cessèrent de suivre les côtes et purent, à travers la haute mer, fournir un long trajet sans s'arrêter, ces stations perdirent la plus grande partie de leur valeur. Plus tard elles reprirent de l'importance, par suite de l'extension du commerce des esclaves. La traite des nègres fut, au point de vue pécuniaire, une source de profits assez notables pour le Portugal. Ce n'est pas que les colonies d'Afrique en devinssent réellement plus prospères ; au contraire, tout étant tourné

¹ Possessions portugaises : Angola ; Mozambique ; îles Açores, Madère, du Cap Vert, Bissagos, St-Thomas et du Prince.

vers la traite, les autres sources de revenu, l'agriculture et le trafic des productions naturelles du pays, étaient abandonnées. « A force de vendre des esclaves, dit M. Vogel, on a dégarni les plantations, fait fuir les travailleurs, exaspéré la population indigène, et, par l'appât d'infâmes profits, fait de ces provinces un exutoire de la société portugaise. Qui donc aurait voulu salir son nom en s'intéressant à des entreprises si aventureuses et si honteuses ? » Les colonies portugaises d'Afrique, qui ne devaient une prospérité factice qu'à la traite, perdirent toute importance par son abolition. L'Angola et la capitainerie générale de Mozambique ne sont plus guère aujourd'hui que des épaves de l'ancien empire portugais. Depuis quelques années, cependant, le gouvernement se préoccupe de tirer parti de ces riches régions par l'établissement de routes et de chemins de fer ; mais les capitaux lui manquent, et c'est pour cette cause que la construction si désirée d'une ligne ferrée de Lorenzo Marquez, sur la baie de Delagoa, à Prétoria, capitale du Transvaal, se fait si longtemps attendre.

Parmi les îles africaines appartenant au Portugal, les Açores et Madère doivent être plutôt considérées comme des provinces que comme des colonies. Elles sont du reste riches et prospères, par suite de leur admirable position au point de vue commercial, de leur doux climat, de leurs productions naturelles et du gouvernement libéral qui les régit.

On ne peut en dire autant ni de l'archipel du Cap Vert, ni des îles St-Thomas et du Prince au fond du golfe de Guinée. Leur climat est si malsain, qu'elles ne peuvent guère donner lieu à une colonisation sur une grande échelle.

A part les îles insalubres de Fernando-Po et d'Annobon dans le golfe de Guinée, les possessions espagnoles en Afrique¹ sont de véritables provinces de la métropole. Les établissements sur la côte de Maroc n'ont d'importance qu'au point de vue militaire. Quant aux Canaries, le climat est chaud, mais sain ; la terre est fertile, mais les majorats et l'étendue des terres domaniales en friche retardent les progrès ; beaucoup d'habitants intelligents et laborieux émigrent aux Philippines et au Vénézuéla.

Dans cette revue des colonies européennes en Afrique, nous n'avons pas à parler des possessions turques², leurs relations avec la Turquie n'ayant jamais été de la nature de celles de colonies à métropole. Le

¹ Possessions espagnoles en Afrique : Ceuta et Santa Cruz de Mar Pequana, îles Canaries, Fernando-Po et Annobon.

² Possessions turques : Égypte et Tripolitaine.

gouvernement de la Porte ottomane, qui n'a rien fait pour coloniser l'Égypte et la Tripolitaine, ne les considère que comme une source de revenus.

Il est donc superflu de nous y arrêter, et nous préférons, en terminant, signaler les tentatives de l'Italie, de la Belgique et de l'Allemagne, pour accroître leurs relations avec l'Afrique. La première de ces puissances a déjà mis le pied sur le continent par la fondation de son comptoir d'Assab. Quant aux deux autres, elles se contentent, pour le moment, d'envoyer leurs voyageurs dans le plateau central et d'y établir des stations civilisatrices.

Réjouissons-nous de voir l'attention de l'Europe se porter sur la terre africaine. A notre époque, et par suite des principes élevés qui animent les promoteurs de ces projets, il ne pourra en résulter que du bien, et ce sera un pas en avant, vers une régénération de l'Afrique que nous appelons de tous nos vœux.

CORRESPONDANCE

Khartoum, 27 décembre 1882.

Monsieur le Directeur de *L'Afrique explorée et civilisée*, à Genève.

Monsieur,

Comme j'en avais le pressentiment, l'hostilité jalouse du gouverneur de Famaka, m'a obligé à abandonner les parages du Haut-Nil-Bleu vers la fin d'octobre. Encore ai-je à me féliciter d'avoir entrepris le voyage de Khartoum de ma propre initiative, car, peu de jours après mon départ de Famaka, on y reçut un ordre du gouverneur général du Soudan, de m'expédier à Khartoum, afin que je m'y justifiasse de l'accusation portée contre moi d'être en connivence avec les insurgés. Mon voyage n'a pas été tout à fait inutile du reste, car il m'a donné l'occasion de rectifier le cours du Nil-Bleu. En faisant l'ascension de la montagne de Maaba, entre Famaka et Roseires, je découvris, à son sommet, une immense caverne en forme de cheminée inclinée, dans laquelle une vingtaine de femmes et de jeunes filles nègres étaient occupées, tout en chantant, à recueillir des milliards de scarabées, gros comme l'ongle de l'index, qui s'y trouvaient en si grande abondance, que les moissonneuses n'avaient qu'à déplacer quelques-unes des pierres roulantes de la grotte, pour les voir jaillir littéralement comme des fontaines d'eau débordantes. On fait cette récolte ainsi annuellement ; les animaux récoltés sont grillés sur des plaques en fer et conservés à titre de friandises, ou comme ingrédient de la sauce de la pâte de pain, pendant le reste de l'année. Ce scarabée est le même que celui qui, connu des Arabes sous le nom de *andade*, est une des plaies des champs de doura dans le Soudan inférieur. Mais le fait que les nègres Hamégués et Tabis le récoltent est nouveau.

Entre Sennaar et Khartoum, parcours que je pus faire en bateau à vapeur, je fus surtout frappé par l'apparence des embouchures des deux grands affluents du Fleuve Bleu inférieur : le Rahad et le Dinder. Ce ne sont que des fossés de 70^m à 80^m de large et d'une profondeur de 2^m environ. Même à cette époque, où le

Fleuve Bleu conserve encore à peu près le maximum de sa crue, ces deux affluents ne lui apportaient déjà presque plus d'eau. Le rôle que leur attribue sir Samuel Baker, dans la crue des deux Nils réunis, a donc été fort exagéré; et ce n'est ni à l'Athara, ni au Rahad, ni au Dinder, mais bien au Fleuve Bleu lui-même, grossi par ses affluents (permanents) du pays des Gallas et du Godjam, qu'incombe le soin de pourvoir annuellement la Basse-Egypte et le Delta du limon fertilisant auquel ces dernières terres doivent leur existence.

Une recrudescence d'insurrection vient de se révéler au Fleuve Bleu, la ville de Karkodj ayant de nouveau été attaquée et partiellement réduite en cendres par les Arabes.

Je crains bien que l'année prochaine ne se montre pas favorable à la continuation de mes explorations. En tous cas je vous dois encore des notes plus détaillées sur les précédentes, et vous les recevrez bientôt.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée,

Juan-Maria SCHUEER.

BIBLIOGRAPHIE ¹

PAUL GAFFAREL. L'ALGÉRIE. *Histoire, conquête et colonisation*. Paris, (Firmin Didot et C^{ie}), 1883, in-4°, 708 p. avec 3 cartes, 4 chromo, et plus de 200 gravures; 30 fr. — Si les ouvrages sur l'Algérie se multiplient, on ne peut pas s'attendre à en voir paraître beaucoup de l'importance de celui que vient d'écrire le savant doyen de la faculté des lettres de Dijon, M. Paul Gaffarel, et que MM. Firmin Didot et C^{ie} ont édité avec un art qui approche de la perfection. Ils ont voulu que le texte et les illustrations se prêtassent un mutuel concours, que « de la combinaison des divers éléments de gravures qui permettent maintenant de rendre le fait historique dans toute sa vérité, de représenter la nature dans tout son pittoresque et les productions de l'art et de l'industrie dans toute leur splendeur, il résultât comme un livre à côté du livre, l'un expliquant l'autre et se contrôlant mutuellement. » Quoique intimement unies, les deux œuvres n'en sont pas moins distinctes. Dans la première, le livre proprement dit, M. Gaffarel expose d'abord d'une manière complète l'histoire de l'Algérie avant 1830, sous les dominations carthaginoise, romaine, vandale, grecque, arabe et berbère; puis il donne l'histoire succincte des relations entre la France et l'Algérie avant l'expédition de 1830; vient ensuite celle de la conquête, divisée en trois périodes: la première, de la résistance *turque* terminée par la prise de Constantine, la seconde, de la résistance *arabe* représentée surtout par

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Abd-el-Kader, mais prolongée jusqu'aux dernières insurrections du sud Oranais, et la troisième, de la résistance *nationale* des Kabyles, des Kroumirs et des Touaregs de race berbère, couche humaine primitive, qui a précédé tous les envahisseurs sur le sol de l'Algérie. Dans le récit de ces longues luttes, sans cesse renouvelées, M. Gaffarel ne s'est proposé qu'une chose, transmettre à la postérité, avec méthode, clarté et impartialité, les choses mémorables dont il avait à parler.

Dans la seconde partie consacrée à la géographie physique, économique, politique et descriptive, il a saisi avec une grande sûreté de coup d'œil les multiples aspects de la nature de l'Algérie. Économiste, il a donné un traité complet sur la production minérale, végétale, animale, industrielle et commerciale, sur l'importation et l'exportation, ainsi que sur les voies de communication de la colonie, s'appuyant toujours sur les documents les plus authentiques et les plus récents. Dans la géographie politique, il a abordé tous les problèmes actuels : bureaux arabes, royaume arabe, régime civil et régime militaire, assimilation, autonomie, colonisation, etc., et il a résumé les débats sur ces graves questions, avec la précision d'un homme qui connaît à fond les sujets dont il parle, montrant, avec une parfaite bonne foi, le chemin parcouru, les fautes commises, les progrès accomplis, les écueils actuels et le moyen de les éviter. Il a joint à son ouvrage un index bibliographique de 14 pages, le plus complet qui existe.

L'œuvre littéraire est rendue vivante pour les yeux par les illustrations, au choix desquelles a présidé un goût parfait, soit pour les quatre grandes chromolithographies, auxquelles la couleur donne un grand charme, en leur conservant ce qui constitue l'originalité de la colonie algérienne, soit pour les nombreuses gravures hors texte et les gravures dans le texte presque à chaque page, d'après des photographies, des tableaux de la galerie historique de Versailles, etc. Outre un certain nombre de cartes spéciales et de plans, l'ouvrage est accompagné de trois cartes distinctes des provinces d'Alger, de Constantine et d'Oran, au $\frac{1}{500000}$, d'une exactitude et d'une exécution irréprochables. Ce volume est une véritable encyclopédie algérienne, et ceux qui l'auront étudiée connaîtront leur Algérie à fond. Mais l'auteur a visé à mieux qu'à la faire connaître, il a voulu la faire aimer ; ceux qui l'auront vue dans son livre désireront ardemment la voir en réalité.



BULLETIN MENSUEL (5 mars 1883.)

Le développement des relations entre la France et l'**Algérie** va donner lieu à une amélioration dans le service des voyageurs entre Marseille et Alger, qui aura prochainement, une fois par semaine, un « rapide, » réduisant la traversée à 30 heures, ce qui représente à peu près la marche la plus prompte qu'il soit possible d'atteindre aujourd'hui. A cet effet, la compagnie Transatlantique fait construire deux grands navires, aménagés pour le transport des passagers. D'autre part le réseau des chemins de fer se complète : on va procéder aux études de la ligne de Blidah à Alger, qui font partie des travaux d'ensemble relatifs à la construction de la voie d'Alger à Laghouat ; on installe les chantiers des nombreux travaux d'art à exécuter sur la ligne de Soukaras à Ghardimaou ; en outre, d'après le *Bulletin géographique de Bordeaux*, les Chambres françaises ont voté, et le gouverneur général a concédé à la compagnie de l'Est Algérien, la ligne de Beni-Mansour à Bougie, et celle de l'oued Tikester vers Bougie, par le Bou Sellam et l'oued Amazin. La première, d'une longueur de 97 kilom. desservira la riche vallée du Sahel, la seconde de 85 kilom. reliera Bougie à Sétif, et lui amènera, avec les produits agricoles des vastes plaines sétifiennes, les produits miniers de fer, plomb et cuivre échelonnés le long du Bou Sellam et de l'oued Amazin. Les magnifiques forêts de l'Akfadou, sur les flanes du Djurjura, apporteront aussi à la première les produits de leurs diverses essences forestières. D'après le *Progrès de Sétif*, la compagnie des Acéries de Firminy aurait l'intention de créer des hauts-fourneaux à Bougie, pour l'exploitation des riches mines du djebel Anini, qui n'attendaient pour être ouvertes que la création de la ligne directe de Sétif à Bougie. Jusqu'ici on n'avait pas établi de hauts-fourneaux en Algérie ; ce fait constituerait une révolution dans la métallurgie de la colonie.

En **Tunisie**, les mines de fer de Tabarca, que l'on dit très riches, vont être exploitées sur une grande échelle, mais le minerai devra en être envoyé aux hauts-fourneaux de Marseille. Les ingénieurs français de la compagnie Bone-Guelma et de celle des Batignolles se sont rendus à Tunis, pour résoudre définitivement la question du port qui doit être creusé dans le lac Bahira, afin de faciliter l'arrivée des paquebots dans la capitale de la régence et d'y développer le commerce. Dans le sud, à Bou-Edra et à Gabès, les indigènes trouveront bientôt de grandes ressource

ces, grâce à la compagnie Anglo-Française qui s'est formée pour l'exploitation de l'alfa, et qui construira un chemin de fer, du port de la Skira jusqu'au plateau où elle a sa concession. Elle aura ses bateaux pour transporter l'alfa en Angleterre.

L'Angleterre concentre à Souakim les troupes égyptiennes qui, sous la conduite de nombreux officiers anglais, doivent être envoyées dans le **Soudan** contre Mohamed Ahmed. Les forces de celui-ci ont franchi le Nil, et 30,000 insurgés bloquent Kaouah, point stratégique à 100 kilom. de Khartoum. Les habitants en sont réduits à la dernière extrémité, par suite du manque absolu de vivres. Pour assurer la sécurité de Khartoum, le gouverneur, Abd-el-Kader pacha, l'a transformée en île, au moyen d'un canal de 5^m de largeur et de 3^m de profondeur, creusé entre les deux fleuves. Les garnisons d'El-Obeïd et de Bara, dans le Kordofan, n'ont pu tenir contre les troupes du faux prophète qui les entouraient ; réduites à une extrême misère, elles ont dû se rendre. Les missionnaires romains des stations d'El-Obeïd et de Delen ont tenté de s'échapper, mais, arrêtés par les soldats du *mahdi*, ils ont été sommés, sous les plus terribles menaces, de renoncer au christianisme. Sont-ils vivants ou morts ? Mgr Sogaro, successeur de feu Mgr Comboni au vicariat apostolique de l'Afrique centrale, qui se préparait au Caire à se rendre au Soudan, l'ignorait encore à la fin de janvier. Il est à craindre que les insurgés ne les aient massacrés, car Mohamed Ahmed se présente toujours plus ouvertement comme l'adversaire des chrétiens et de tous ceux qui, en Égypte et en Abyssinie, s'allient avec eux. Dans un message aux chefs indigènes de l'Abyssinie, il les a invités à tirer eux aussi l'épée pour la cause d'Allah, et à se joindre à son armée, leur promettant « de l'or, de l'argent, des armes et de belles esclaves. » — M. Godfried Roth, domicilié à Schekka, et M. Robers, tous deux inspecteurs du service contre la traite au Soudan, ont été également faits prisonniers.

D'après le *Daily News*, les chasseurs d'esclaves se joignent tous à Mohamed Ahmed, sous lequel ils espèrent pouvoir poursuivre impunément leur odieux trafic. Avec le *mahdi*, ils comptent chasser les Égyptiens du Soudan. Le seul moyen de les réduire serait l'abolition de l'esclavage dans la Basse-Égypte. La demande d'esclaves supprimée, et les ports de la mer Rouge fermés, ils devraient forcément renoncer à la traite. Baker pacha estime que la défaite du *mahdi* arrêterait le trafic des esclaves du Soudan avec Tripoli, par le Kordofan et le Darfour. De son côté, Schweinfurth croit que l'abolition de l'esclavage nécessitera la créa-

tion d'asiles, où les esclaves devront être éduqués et protégés, jusqu'à ce qu'ils puissent travailler et s'entretenir eux-mêmes. Il y a des milliers d'enfants, nés dans l'esclavage et l'ignorance, qu'il faut élever pour en faire des êtres raisonnables et civilisés.

La rébellion s'est étendue au Sennaar dans le voisinage de l'Abyssinie. L'insécurité de cette région rend très difficile à M. J.-M. Schuver la continuation de son exploration. Dans notre précédent numéro nous avons publié une lettre de lui, datée, le 27 décembre, de Khartoum, où il s'était réfugié. Dès lors les *Mittheilungen de Gotha* en ont reçu une de Famaka du 25 septembre, renfermant des détails sur un voyage qu'il a fait dans les montagnes à l'est de Famaka et au nord du Nil Bleu, après nous avoir écrit le 8 juin du Ghébel Kouba (v. III^{me} année, p. 317). Il a fait, pendant la saison des pluies, l'ascension du plus haut sommet des monts du Fazogl, et visité les montagnes des nègres Kadalos, en particulier le village de Godiou, à 650^m au-dessus de la plaine, sur les rochers les plus sauvages que l'on puisse imaginer, dans la partie septentrionale des monts Goumous. De là il a pu relever une grande étendue de pays, jusqu'au Dinder, et corriger plusieurs erreurs des cartes anciennes. — M. Schuver présente le pays de Kadalo comme le plus beau qu'il ait vu jusqu'à présent en Afrique. Quoique les rochers ne s'y élèvent pas à plus de 650^m au-dessus de la plaine, l'œil y rencontre partout les colonnes les plus admirables, les formes les plus bizarres de granit rouge, imitant des piliers de basalte et offrant un contraste parfait avec les vallées, qui ont une végétation luxuriante. La langue des Kadalos est un mélange de goumou, de berta et de quelques restes d'un langage plus ancien. Comme leurs voisins les Kamegs, ils sont assez bien vêtus et tissent eux-mêmes leur *domour*, sorte de toile de coton indigène. Leur pays abonde en girafes. L'explorateur y a trouvé un arbre nommé *dam-bousch*, inconnu jusqu'ici, pense-t-il, en Europe, et qui ne se rencontre que dans les fentes de rochers de la partie supérieure des monts Kadalos. Le fruit se trouve dans une enveloppe de la longueur d'une fève qui contient quatre graines, dont le goût aromatique tient à la fois du poivre et de la muscade; on les mêle avec le café, ou bien on les fait infuser comme celui-ci. L'exploration du pays de Kadalo a été interrompue par l'attitude hostile du cheik Mahmoud des monts Minza, qui, excité par un derviche du *mahdi*, souleva contre Schuver la population, en sorte qu'il dut s'enfuir à Khartoum. Il ne pensait pas pouvoir, pour le moment du moins, continuer son exploration vers le sud, le gouverneur de Famaka lui ayant confisqué ses armes, et la rébellion empêchant la for-

mation d'une escorte digne de confiance. En outre, la mort de Piaggia le laissait sans compagnon de voyage européen. Il rapporte encore que Ras-Adal, roi du Godjam, a profité des troubles actuels du Soudan pour étendre son territoire jusqu'à une journée et demie au sud de Kouba, en soumettant la grande tribu des Woumbaras Gallas, jusqu'ici indépendante, au nord du Nil Bleu, et les Beri-Bertas, dont il a dévasté le territoire, pour le couvrir ensuite, selon la mode abyssinienne, d'un réseau de colonies militaires. — Une lettre de M. **Soleillet** d'Ankober annonce que Ras Goubana, le plus important des feudataires de Ménélik, a soumis à celui-ci tous les pays Gallas jusqu'à Kaffa, dont le roi est devenu tributaire de celui du Choa. M. Soleillet a obtenu de Ras Goubana l'autorisation de se rendre à Kaffa.

Les renforts de la Société des **missions anglicanes**, destinés à la station du **Victoria Nyanza**, se sont rendus d'Ouyouy à Ourambo, pour tâcher de découvrir une nouvelle route par le pays de Mirambo. M. Copplestone, qui connaît très bien ce dernier, les a accompagnés, et a trouvé Mirambo parfaitement disposé à leur égard. Il leur a donné un guide pour les conduire jusqu'à un village qui lui appartient à l'extrémité sud du lac, d'où ils auront pu gagner facilement Roubaga.

D'après les *Missions d'Afrique*, les **missionnaires romains** établis dans le Massanzé, sur la rive occidentale du **Tanganyika**, ont fait un voyage au nord du lac, chez Mvrouma, sultan de la rive occidentale du Roussizi. Les missionnaires firent avec le chef l'échange du sang, en signe d'alliance, mais le quittèrent ensuite sans s'être engagés définitivement à s'établir chez lui. Une seconde excursion les conduisit jusque dans l'Ousighé, chez Roussavia, aussi au nord du lac, mais sur l'autre rive du Roussizi. **L'Ousighé** est un pays très riche ; sa population est la plus considérable et la mieux groupée de toutes celles qui sont répandues sur les bords du lac. Dans l'intérieur, entre le lac et les montagnes qui s'élèvent à quelques kilomètres, il y a également de nombreux villages. C'est dans l'un d'eux qu'habite le sultan Roussavia. Il reçut les missionnaires dans sa case, sur une natte neuve préparée pour eux, conserva devant eux la gravité qui convient à un chef de son importance, et ne fit paraître ni crainte, ni étonnement, ni admiration. Il leur fit une impression beaucoup meilleure que le jeune Mvrouma, son rival, sur la rive droite du Roussizi, et, comme ses sujets sont plus nombreux et son district plus salubre, c'est chez lui qu'ils résolurent de s'installer. « Si mon pays vous plaît, » leur dit-il, « il vous est ouvert ; je vous verrai avec plaisir chez moi ; cherchez un lieu qui vous agréé. » Ils choisirent, à

moins d'un kilomètre du lac, près de la place du marché, sur une éminence au pied de laquelle coule un ruisseau limpide, un endroit qui leur parut propre à la culture; ils y fonderont une station. Ils sont rentrés dans celle d'Oudjidji, où le gouverneur arabe, Mouini Héri, qui représente le sultan de Zanzibar sur la rive orientale du Tanganyika, leur a dit avoir reçu l'ordre de les protéger. — Enfin ils préparent encore, sur la rive occidentale au fond du golfe de Burton, l'établissement d'un autre poste, pour y transporter leur orphelinat de Moulonéoua, et y asseoir solidement la base de villages chrétiens en dehors de l'influence musulmane. — Le même journal nous apporte de nouveaux renseignements sur l'**Ouemba** au sud du Tanganyika et au nord du lac Bangouéolo, exploré en partie par Livingstone, mais où très peu d'Arabes ont conduit leurs caravanes; aussi les esclaves y sont-ils à très bon marché, et les étoffes à un très haut prix. Pour s'y rendre de Tabora, on traverse plusieurs rivières, dont une seule dans des canots que les indigènes font d'écorces d'arbres cousues ensemble, et qui ne peuvent pas contenir plus de trois personnes. Les esclaves dans l'Ouemba sont vendus à vil prix : un adulte, de 15 à 20 fr., ou de 2 à 5 dotis de calicot; un enfant, de 5 à 10 fr. ou de 1 à 2 dotis; quelquefois, on peut acheter deux esclaves pour 20 ou 25 livres de sel.

Depuis assez longtemps déjà, M. Reichard, qui a accompagné à Gonda les explorateurs de la **Société africaine allemande** se proposait de faire, à ses frais, une excursion de trois mois au delà du Tanganyika, pour y acheter de l'ivoire, revenir le vendre à la côte et entreprendre après cela une nouvelle expédition à l'intérieur. MM. les D^{rs} Böhm et Kaiser ont résolu de profiter de l'occasion, pour aller explorer une région moins connue que celle de Gonda. D'ailleurs cette station, entre Tabora et Karéma, leur paraissait un peu superflue au point de vue des intérêts de l'Association internationale, et, après l'expérience qu'ils avaient faite sur son insalubrité pendant la saison des pluies, ils étaient décidés à l'abandonner. Ils ont tourné leurs regards vers les bords du **lac Moero**, pays qui, en ce qui concerne l'histoire naturelle, est tout à fait inconnu. De là ils comptent explorer le cours supérieur du Congo, jusqu'au point où Stanley l'a atteint. Comme ils ont appris que des *ambaquistes*, trafiquants d'ivoire de l'ouest, arrivent jusqu'au lac Moero, ils pensent qu'ils pourront aussi étudier la topographie du pays entre ce lac et la station que le D^r Pogge fonde à Muquengué. Le D^r Kaiser devait partir le premier, pour faire une excursion dans l'Oufipa et rejoindre le gros de l'expédition.

Sur ces entrefaites, les établissements créés par les explorateurs allemands à **Weidmannsheil**, à l'ouest de Gonda, pour leurs collections, leurs munitions et leurs armes, ont été consumés par un incendie, causé par un feu d'herbes allumé par leurs gens, à quelque distance de leur campement, un jour de grand vent et malgré leurs recommandations. Le Dr Böhm, qui travaillait à Weidmannsheil, ne put sauver que quelques armes, devenues pour le moment inutiles, par le fait que toutes les munitions (2500 cartouches et 5 tonneaux de poudre) ont fait explosion ; archives, rapports originaux, correspondance, mémoires ornithologiques, ouvrages scientifiques, collections, aquarelles, etc., tout a été détruit. Le Dr Böhm n'a conservé que ce qu'il avait sur le corps et les armes susmentionnées. Les indigènes ont témoigné aux explorateurs beaucoup de sympathie, et leur ont fourni des vivres et des couvertures. Les voyageurs ne se sont pas laissés ébranler par cette catastrophe, et reprendront leur projet de voyage à l'intérieur quand leurs pertes auront été réparées. Le Dr Kaiser s'est mis en route le 1^{er} septembre pour l'Oufipa, mais il a été arrêté par un accès de fièvre à Oukalanga, entre l'Ougounda et le Manyara. Le 5 septembre, le lieutenant Storms a passé à la station de Gonda, se rendant à Karéma.

Avant de quitter le **Tanganyika**, disons encore que le **vapeur à hélice** donné, par M. R. Arthington de Leeds et d'autres amis, à la Société des missions de Londres, pour le service des stations des bords de ce lac, est terminé et a été expédié démonté à Kiliman, accompagné par M. James Roxburgh, ingénieur. L'African Lakes Company le transportera par le Chiré et le Nyassa au sud du Tanganyika, où M. Roxburgh, aidé du capitaine Hore et de MM. Swann, Dunn et Brooks, qui l'y ont précédé, le remontera pour le lancer sur le lac. Il portera le nom de : *La Bonne Nouvelle*, en kisouahéli, *Habari Njema*.

Nos lecteurs se rappellent l'attaque de la station de **Masasi** par les Magwangwaras (v. p. 9), et la retraite de ceux-ci vers Majéjé, avec les captifs qu'ils avaient faits et que M. Maples espérait pouvoir racheter. A cet effet, ce dernier envoya quelques-uns de ses gens à la côte, à Lindi, y acheter les étoffes nécessaires pour la rançon des prisonniers, après quoi il les expédia à Majéjé ; mais les Magwangwaras avaient quitté ce lieu après avoir tué les enfants. D'après le *Central Africa*, journal de la mission des Universités, ils rencontrèrent à Majéjé Edward Abdallah, le guide de la caravane envoyée à M. Johnson, à Ngoi, sur le Nyassa, cinq mois auparavant. Il avait vu alors les Magwangwaras, qui lui avaient exposé leur plan à peu près en ces termes : « ces Européens

nous prêchent la paix avec tous les hommes ; nous ne pouvons l'accepter ; Dieu nous a donné une œuvre à faire : la guerre. Que les Européens engagent la lutte avec nous. S'ils nous vainquent, nous reconnaitrons que leurs paroles sont vraies et que Dieu est avec eux ; nous avons appris que ceux qui viennent dans le pays sont braves et forts ; nous en ferons l'épreuve à Masasi ; nous les surprendrons avant le lever du soleil, nous emmènerons leurs gens et tout ce que nous pourrions prendre de leurs biens. Nous ne les tuerons pas cette fois, mais nous verrons s'ils sont braves ; s'ils ne sont pas forts, nous comprendrons que nous pouvons avoir raison d'eux, et nous reviendrons une seconde fois pour les détruire entièrement. Quand nous les aurons tués, nous prendrons le cœur du chef et nous l'emporterons comme un charme, avec lequel nous pourrions soumettre tous les blancs qui viendront dans le pays. » Dans ces circonstances, M. Maples a dû renvoyer à Zanzibar tout ce qui restait de la communauté d'esclaves libérés de Masasi, soit 57 colons adultes et 12 enfants. Les missionnaires sont demeurés auprès des Yaos devenus chrétiens, mais ils ont cherché avec eux un lieu qui offre plus de sécurité que Newala. La plupart des Yaos non chrétiens se sont enfuis dans le pays des Makondés, et les Makouas vers la colline de Chirouzi, où leurs ennemis n'ont pas osé les poursuivre, de peur des roches qu'on aurait pu rouler sur eux. — Dans une lettre du 19 novembre à l'*Antislavery Reporter*, M. Maples écrit qu'il ne se rappelle pas avoir jamais vu autant de caravanes d'esclaves traverser le pays des Yaos pour se rendre à la côte, aussi bien par la route de Masasi que par celle de la Rovouma. La demande doit en être très forte dans la région de Quiloa et de Lindi. Ces caravanes demeurent d'ordinaire un ou deux mois à quelque distance de Lindi ; leurs esclaves sont vendus, puis elles retournent vers l'intérieur avec des colis d'étoffes, de fil de cuivre, etc.

D'après le *Natal Witness*, les **mines d'or de Tati**, entre le pays des Matébélés et celui des Bamangouatos de l'est, sont de nouveau exploitées. L'ancienne société, la London and Limpopo Gold Mining Company, fondée par sir John Swinburn, n'a pas réussi ; mais plusieurs de ceux qui avaient été à son service, persuadés que le pays est riche en or, ont demandé à Lo Bengula une concession qui leur a été accordée. Les spécimens de quartz qu'ils ont envoyés à Natal renferment une très forte proportion d'or ; mais les machines nécessaires pour une exploitation sur une grande échelle leur font défaut. M. Westbeeche, qui le premier est allé trafiquer au nord du Zambèze, dit qu'il y a, le long de la Machona, un district aurifère très riche ; mais les natifs, craignant de

voir leur pays annexé, ne veulent pas permettre d'en exploiter le quartz. Néanmoins, M. Westbeeck a réussi à s'assurer de la richesse de ce district; sous prétexte de se laver les mains, il reçut l'autorisation de se rendre à la rivière, et, en quelques instants, il y recueillit assez d'or pour s'en faire un anneau.

Le *Bulletin des Mines* annonce que six sociétés se sont formées dans le **Transvaal**, pour exploiter la **région aurifère** de Lydenbourg. Il donne en outre un tableau d'ensemble des gisements aurifères de cette république. Ceux de Spitzkop ont le développement superficiel le plus considérable; après eux viennent ceux de Pilgrim's Rest qui contiennent des endroits assez riches; puis ceux de Mac Mac, presque épuisés, mais dont deux ou trois points valent encore la peine d'être exploités; enfin ceux de Waterfall Creek, qui comportent cinq exploitations distinctes, dont trois sur la ferme Lisbonne et deux sur la ferme Berlin. MM. Hollard et Keet, de Capetown, ont reçu de Lydenbourg quelques caisses de quartz aurifère, dépassant en richesse tout ce qu'a fourni jusqu'ici le Transvaal. Quelques-uns de ces blocs contiennent plus d'or que de gangue. M. Hollard a l'intention d'apporter ces minerais en Europe. — D'autre part, le *Natal Mercury* annonce que M. Hollard, venant du Transvaal, s'est embarqué à Durban pour l'Angleterre, avec quantité d'échantillons d'or et de quartz aurifère, de différents points des mines de Lydenbourg. L'un d'eux est une pépite de 8 pouces de long et d'une largeur irrégulière, toute d'or, sauf un peu de matières terreuses, du poids de 25 onces et d'une valeur de 240 liv. sterl. environ. Il avait aussi avec lui une masse de minerai d'argent de 15 livres, presque toute de métal, trouvée à 25 kilom. de Prétoria, et estimée devoir contenir 240 onces d'argent par tonne. M. Hollard a été accompagné au Transvaal par un géologue ingénieur des mines, M. Stuart, délégué d'un syndicat de Londres, auquel il doit faire rapport sur ces gisements. M. Stuart dit qu'en aucun pays du monde il n'a vu des mines aussi riches. Il a fait une autre découverte; près de Wakkerstrom, il a trouvé de beaux spécimens de rubis et de grenats, et il dit avoir aussi trouvé, dans le Transvaal, des topazes, des diamants et d'autres pierres précieuses. Quant aux mineurs des environs de Lydenbourg, ils recueillent 5 onces d'or par jour, sans machines, simplement avec le pic et la bêche.

Jusqu'à présent, le besoin d'eau se faisait grandement sentir à **Kimberley**, pour l'exploitation des mines, et pour la population qui est de 80,000 habitants, dont 20,000 blancs. Le service des eaux a été concédé à une compagnie qui a fait une prise d'eau dans le Vaal, à plus

de 50 kilom. de Kimberley, y a établi des pompes à vapeur, refoulant l'eau dans d'immenses réservoirs, d'où elle est dirigée sur la ville et sur les concessions diamantifères. Elle fournit quatre millions de gallons¹ par an. Pour remédier aux difficultés que rencontrent plusieurs des sociétés minières, on a proposé de les fusionner toutes en une seule. D'après une lettre de Kimberley au *Bulletin des Mines*, une réunion des directeurs de celles de Dutoitspan a été provoquée par M. Granel, agent des Rothschild, qui a soutenu chaudement ce projet de fusion. Les avantages en seraient principalement de permettre d'exploiter toutes les concessions d'une même façon, de choisir celles qui seraient jugées les meilleures, et de permettre l'écoulement raisonné et graduel des diamants, ce qui aurait pour effet immédiat d'en relever le cours. Les sociétés de Dutoitspan semblent avoir accepté cette idée, mais sa réalisation, pour ce district seulement, exigerait un capital d'au moins 25 millions.

Depuis longtemps, le gouvernement de la **Colonie du Cap** et les particuliers se préoccupent des moyens de remédier aux funestes conséquences des fréquentes sécheresses, dont souffrent certaines parties de l'Afrique australe. M. Clark, de Beaufort, a cherché à découvrir des plantes fourragères qui pussent résister à la sécheresse, et il a réussi à en trouver une, le *bokhara clover* (trèfle de Bokhara), qui paraît réunir toutes les conditions nécessaires; elle croît comme la luzerne, et peut être coupée plusieurs fois par an. Les fermiers du district de Beaufort vont se mettre à la cultiver. Une botte de ce trèfle, soumise à l'inspection de M. Garcia, commissaire civil, mesurait 2 m. 60 de hauteur; le trèfle avait atteint cette taille en deux mois, sans recevoir une goutte d'eau, sauf la pluie tombée en décembre, alors qu'il avait déjà plus de 2^m,30. Il fournit un excellent fourrage. On espère que sa culture sera un grand bienfait pour les colons en général, et surtout pour les fermiers des karous dont le sol, riche d'ailleurs, demeure stérile, faute d'eau.

D'après l'*Export*, la **Compagnie belge du commerce africain**, fondée il y a un an à Bruxelles, et dirigée par M. Ad. Burdo, ancien agent de l'Association internationale africaine à la côte orientale, a établi une factorerie à **Ambrissette**, marché important de la côte de Guinée. Le premier voyage de l'*Akassa*, navire de la compagnie, a été très fructueux, et M. Rigod, agent de la société à Ambrissette, l'engage à fonder, sans délai, des factoreries sur d'autres points de la côte. Des agences ont été créées à Manchester, Hambourg, Lisbonne et

¹ Le gallon équivaut à 4,54 litres.

Amsterdam, pour la vente des produits africains et pour l'achat des articles de l'industrie européenne, destinés aux échanges avec les nègres, aux factoreries et aux expéditions. Parmi les articles d'exportation, l'*Export* mentionne particulièrement les cotonnades, les chemises teintes en coton et d'autres vêtements, les chapeaux de paille, les miroirs, la verroterie, le fil de fer et de laiton, les couteaux, les ustensiles en fer, les armes, les munitions, la viande, les liqueurs, etc. Le succès de la première opération de la Compagnie belge de commerce africain a engagé celle-ci à se transformer en Société anonyme. D'après une correspondance de Bruxelles à la *Frankfurter Zeitung*, une assemblée des actionnaires est convoquée à Bruxelles pour le 27 février, et des maisons anglaises et allemandes prendront part à cette entreprise.

La Chambre de commerce de Manchester s'est émue des négociations entamées entre le Portugal et l'Angleterre, au sujet de la reconnaissance par celle-ci des droits que le gouvernement portugais prétend avoir sur la côte du **Loango**, jusqu'au 5°, 12' lat. sud. Quoique cette reconnaissance n'ait pas encore un caractère définitif, le journal *O commercio de Portugal* annonce qu'on a reçu à Lisbonne le projet de la convention par laquelle ces droits seront reconnus. Le Portugal céderait à l'Angleterre le fort de Saint-Jean-Baptiste d'Ajoua, qu'il possède encore près de Whydah, sur la côte des Esclaves, ce qui compléterait la chaîne des établissements britanniques dans cette partie de l'Afrique, et il occuperait Cabinda et Molemba au nord de l'embouchure du Congo, jusqu'ici sans garnisons portugaises. Une escadre, à laquelle s'adjoindront les vaisseaux des stations de l'Angola, est déjà partie pour cette destination, ce qui hâtera sans doute la reconnaissance demandée à l'Angleterre, laquelle jusqu'à présent l'avait toujours refusée. La Chambre de commerce de Manchester avait, déjà le 13 novembre, présenté au Foreign Office une adresse, demeurée sans réponse, dans laquelle elle demandait que l'indépendance du territoire du Congo fût proclamée, et que le fleuve restât ouvert au commerce de toutes les nations. Elle est revenue à la charge, dans une nouvelle adresse à laquelle lord Grandville a promis d'accorder toute l'attention que le sujet mérite. En effet, les droits du Portugal une fois reconnus sur l'embouchure du Congo, le commerce de l'Angleterre, comme celui des autres nations de l'Europe, se trouverait placé sous le contrôle portugais.

L'incertitude qui, pendant longtemps, a régné au sujet de la réalisation de l'expédition **Rogozinski**, pour la baie de Cameroon et le lac Liba, en a modifié considérablement le personnel. La majeure partie de

ceux qui devaient y prendre part se sont retirés ; mais le chef de l'entreprise, Polonais d'origine, a trouvé parmi ses compatriotes de nouveaux compagnons de voyage, avec lesquels il s'est embarqué le 13 novembre au Havre, sur la *Lucie-Marguerite*, parfaitement aménagée pour le but qu'il se propose. M. Rogozinski a avec lui un géologue, un météorologiste, un mécanicien et un ingénieur.

M. Caquereau prépare à Bordeaux une expédition pour le **Fouta Djallon**, où il se propose de fonder une colonie. Le climat de ce plateau, de 500^m à 1000^m d'altitude, est salubre, le sol en est fertile, les minerais précieux ou utiles y abondent, ainsi que les bois de luxe et les objets de commerce. L'expédition partira de Bordeaux pour Saint-Louis, puis se rendra à Boké sur le Rio Nunez. De là elle se dirigera sur Timbo, et tâchera d'atteindre Babbila sur le Niger, où elle choisira un endroit convenable pour y créer un centre commercial, en communication directe avec Dinguirray, Timbo et Boké, d'une part, et avec Bamakou, Médine et Saint-Louis, de l'autre. A Babbila, l'expédition se divisera en trois sections : la première explorera le Niger au nord, jusqu'à Bamakou, pour rejoindre le colonel Borguis Desbordes et le D^r Bayol, et revenir ensuite au confluent du Tankisso et du Niger, et à Timbo, à travers le Bouré ; la seconde reviendra directement à Timbo par Dinguirray ; la troisième remontera le Niger au sud, jusqu'à Soulima, et rentrera par Farabana à Timbo ; là seront signés les traités et les concessions nécessaires, après quoi la première section regagnera Boké par le même itinéraire qu'à l'aller, la deuxième par le Rio Pungo, et la troisième, par le Rio Cachéo et Labé. Elles feront les études nécessaires à l'établissement d'une voie ferrée, sur celle des trois routes qui offrira le moins de difficultés. Au retour à Bordeaux, on organisera une seconde expédition, composée d'ouvriers de métiers, qui iront avec M. Caquereau jeter les bases de la nouvelle colonie.

M. C. Doelter, professeur à Gratz, a exploré les **îles du Cap Vert** et a reconnu que cet archipel ne doit pas sa formation exclusivement à une activité volcanique récente ; les anciennes roches, gneiss, ardoises, etc., sur lesquelles s'élèvent des masses calcaires, font naître l'idée qu'il est plutôt le reste d'un ancien continent qui, vraisemblablement, s'étendait fort loin le long de la côte d'Afrique, mais dont l'union avec le continent africain n'est pas certaine, les formations calcaires n'ayant pas été constatées, à cette latitude, le long de la côte d'Afrique. Les cartes topographiques des îles du Cap Vert faisaient défaut jusqu'à présent ; le D^r Doelter en a dressé qui, nonobstant l'imperfection des moyens dont

il disposait, font cependant faire un progrès marqué à la cartographie de ces îles. — Le professeur Doelter a ensuite remonté le **Rio-Grande** jusqu'au Fouta Djallon, mais il a été arrêté dans sa marche vers l'est, par une guerre des Foulahs et par l'hostilité des almamys de Labé. Il dut se hâter de rebrousser chemin, et redescendre aux îles Bissagos et Bissao, pour remonter ensuite le Rio-Géba jusqu'à la factorerie de ce nom. Il croit que le Rio Grande n'est pas exactement marqué sur les cartes, et doute de l'identité de cette rivière avec le Tomani.

Une colonne expéditionnaire, sous les ordres du colonel Wendling, est entrée dans le **Cayor**, pour assurer la construction du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis. Le roi Lat-Dior s'est retiré devant les troupes françaises et a rejoint Alboury, roi du Diolof, ennemi de la France, qui a conclu avec Abdoul-Boubakar un traité d'alliance offensive et défensive, auquel Ely, roi des Maures Trarsas, serait sur le point d'adhérer. La petite armée est arrivée à Soyrières, capitale du Cayor, et l'a brûlée par mesure d'intimidation. Le colonel Wendling a ensuite constitué un autre gouvernement, et conclu avec lui un traité qui porte la date du 16 janvier 1883. Par cet acte, les habitants du Cayor se sont placés sous le protectorat de la France et ont accepté sa suzeraineté. Le nouveau souverain, Ahmadi-N'Goué-Fal, porte le titre de *damel* et le pouvoir est déclaré héréditaire dans sa famille. Cette pacification du pays va permettre de commencer les travaux du chemin de fer.

La colonne du **Haut-Sénégal** est partie de Kita pour Bamakou, sur le Niger, où elle est arrivée le 1^{er} février. Toutefois elle n'a pas atteint son but sans rencontrer de la résistance. Après avoir passé le Baoulé le 13 janvier, elle arrivait le 16 devant Daba dont elle dut faire le siège. Pour faire brèche, il ne fallut pas moins de 214 coups de canon, et la colonne d'assaut se battit pendant une heure. La dépêche du colonel Borguis Desbordes, qui annonce ce fait d'armes, confesse que les pertes des Français ont été relativement très grandes.

Quant au chemin de fer du Haut-Sénégal, il a commencé à fonctionner sur un parcours de 2400 mètres, entre Khayes et Médine. Une première locomotive du moins a accompli ce trajet avec sept wagons, le 19 décembre dernier. Les nègres ont battu des mains en voyant la machine s'ébranler au milieu des sifflets retentissants et des tourbillons de fumée, et ils ont couru derrière le train jusqu'à perdre haleine. Les environs de Khayes sont déjà transformés. Dans la plaine inculte, où l'on ne voyait il y a quelques mois que des cases en pisé et des huttes servant au logement des officiers, s'élèvent aujourd'hui les bâtiments

réservés pour le commandant et le personnel des travaux, l'hôpital, les magasins, etc.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Une mission scientifique dirigée par M. Bourlier, membre du Conseil général de l'Algérie, s'est rendue à Touggourt, et devra explorer les environs d'Ouargla, où l'on se propose d'attirer des familles du Mزاب.

Le commandant Roudaire a télégraphié à M. de Lesseps que les opérations ont commencé à Tozeur, et qu'il a trouvé à l'est une dépression ayant 14^m de moins que celle de Kriz; un sondage y est établi; le sol paraît sablonneux. M. de Lesseps y enverra des entrepreneurs pour préciser les conditions de l'exécution et les dépenses de la création de la mer intérieure.

MM. Houdas et Basset, envoyés en mission en Tunisie pour y étudier les antiquités arabes, ont adressé à l'Académie des sciences de Paris une collection des estampages pris dans les principales mosquées de Kaïrouan. Ces textes coufiques fourniront quelques dates utiles pour l'histoire des nombreuses dynasties locales du nord de l'Afrique après la conquête arabe.

Afin d'empêcher la dégradation des monuments anciens en Tunisie, colonnes, statues, inscriptions historiques, etc., un musée sera créé à Tunis, pour y réunir toutes les antiquités qui pourront être trouvées, soit dans les propriétés de l'État, soit dans celles des particuliers.

Rohlf's écrit à l'*Antislavery Reporter*, que les missionnaires suédois de M'Kullo, près de Massaoua, l'ont informé que les Abyssiniens ont de nouveau pillé les provinces qu'ils estiment leur appartenir, quoiqu'elles soient occupées par les Égyptiens depuis l'annexion opérée par Munzinger. Les missionnaires sont sans cesse exposés à être chassés des villages qui sont situés dans la banlieue de Massaoua.

Un des deux Akkas amenés en Italie, en 1873, par le voyageur Miani, vient de mourir à Vérone, d'une maladie de poitrine.

M. Godio écrit à l'*Esplorazione* de Naples, que l'expédition dont il fait partie avec le comte Pennazzi, après avoir traversé rapidement les pays déjà connus des Bogos, des Barréas et des Barkas, explorera la région de 350 kilom. carrés, encore inconnue, entre le Gasch et le Takazzé, pour chercher à y ouvrir une route afin d'atteindre par là cette dernière rivière. Au delà, les voyageurs suivront un certain temps l'itinéraire de M. d'Abbadie, puis gagneront Galabat à travers les forêts vierges de cette partie de l'Abyssinie. Ils fixeront la suite de leur itinéraire à Métemma.

Le comte P. Antonelli écrivait d'Assab, le 23 novembre, à la Société italienne de géographie, qu'il allait se rendre au Choa, et n'attendait pour partir que l'arrivée de quelques chameaux qu'on devait lui envoyer de Aoussa pour compléter sa caravane. Il avait reçu d'Anfar, chef de Aoussa, la promesse de le protéger pendant son voyage à travers le territoire de ce prince.

Une société italienne a obtenu du gouvernement, pour 99 ans, une concession pour l'exploitation des salines d'Assab. M. Toselli, agent des salines piémontaises, compte y appliquer le système d'exploitation des salines de Sardaigne. Les produits en seront exportés aux Indes.

M. Pierre Sacconi a écrit à la société milanaise d'exploration commerciale en Afrique, qu'il fera très prochainement une excursion au S.E. de Harrar, dans l'Ougaden, chez les Amaden, très peu connus jusqu'ici.

M. Mancini proposera aux Chambres italiennes de conclure un arrangement avec la Société italienne de navigation, pour obtenir que ses malles directes pour les Indes touchent à Assab, et qu'elles y portent les marchandises et les lettres, que les colons doivent actuellement faire chercher à Aden.

Les environs de Mombas ont été dernièrement infestés par un parti de maraudeurs Wakuafis, de la grande tribu des Masais, dont M. J. Thomson doit traverser le territoire, pour se rendre de la côte au Victoria Nyanza par le Kilimandjaro. Couverts de leurs longs boucliers, ils s'avançaient avec hésitation dans l'intention d'enlever du bétail; les natifs auraient pu leur tirer dessus, mais M. Wakefield, de la station missionnaire, sachant le mauvais effet que le sang répandu pourrait avoir pour l'expédition de M. Thomson, leur ordonna de n'en rien faire. Après de vaines menaces, la troupe des Wakuafis prit la fuite, à l'ouïe d'un coup de fusil tiré par un fermier du voisinage.

D'après le *Central Africa*, la Société d'exploration belge se propose d'envoyer une expédition au nord de l'Ousambara, dans le pays des Gallas. Un ou deux des jeunes Gallas élevés dans les stations missionnaires de Kingani et de Mbouéni accompagneraient l'expédition comme interprètes, ainsi que l'a fait Robert Feruzi qui traversa l'Afrique avec Stanley.

M. Maluin, qui doit remplacer à Karéma le lieutenant Becker, est parti pour Zanzibar.

Le mouvement du port de Zanzibar augmente chaque jour. Le sultan vient d'acheter à la « Peninsula and oriental Company » trois grands bateaux à vapeur, à ajouter aux trois qu'il possède déjà. Ils feront des services réguliers le long de la côte, à l'expiration des contrats postaux de la « British India Company. » Le service de ces steamers est fait par des officiers et des machinistes allemands. L'élément allemand acquiert une certaine importance à Zanzibar et sur la côte orientale d'Afrique.

M. O'Neill, consul anglais à Mozambique, a obtenu du « Foreign Office » un congé, pour entreprendre un voyage de Mozambique à Blantyre, par Quilimane, le Chiré, la rive orientale du lac Kiloua et le pays montagneux inconnu à l'est de ce lac. La société de géographie de Londres lui a voté un subside de 200 l. st., et lui a remis les instruments nécessaires pour les observations géographiques.

Une convention passée entre la France et le Portugal ayant autorisé les indigènes libres du Mozambique à s'engager comme travailleurs agricoles dans les colonies françaises, le vapeur *Héloïse* est arrivé à Ibo pour y recruter des ouvriers; mais les natifs effrayés ont pris les armes, et se sont assemblés pour empêcher

l'engagement de leurs compatriotes. Les soldats portugais sont intervenus et ont dispersé les indigènes. Dans la lutte, 75 de ces derniers ont été tués ou blessés. L'*Héloïse* a dû repartir sans avoir pu engager aucun travailleur indigène.

Le *Daily News* publie une dépêche annonçant que le pavillon français flotte sur la côte N.O. de Madagascar. Vu l'irritation des indigènes, l'autorité de Tamatave a invité les membres des colonies étrangères à ne pas s'aventurer dans l'intérieur, où leur vie serait en danger.

Une famine terrible exerce de grands ravages aux Comores, par suite des guerres continuelles que se font deux prétendants, Saïd-Ali et Mossafoum, ce dernier patronné par le sultan de Zanzibar. A la faveur de ces désordres, la traite sévit de plus en plus dans ces parages; il ne se passe pas de semaine où le schooner anglais le *Harrier* ne capture quelque embarcation chargée d'esclaves. Les chaloupes à vapeur du *London* en ont délivré au moins 400 depuis le mois d'août.

Les partisans de l'abolition de la traite, sous toutes ses formes, s'efforcent d'obtenir l'abrogation du traité par lequel les habitants de Natal sont autorisés à aller recruter des travailleurs à Mozambique, ce qui a pour conséquence le rétablissement de la chasse à l'homme sur la côte orientale sud de l'Afrique.

Sous la conduite d'un guide indigène, et par des chemins de traverse très peu fréquentés, les missionnaires vaudois ont pu, de Prétoria, atteindre, sans mauvaise rencontre, la petite ville de Marabastad, dans le nord du Transvaal, assez éloignée du théâtre de la guerre pour qu'on n'ait plus d'inquiétude à leur sujet.

Un correspondant des Zoutpansberg, au nord du Transvaal, écrit au *Natal Mercury* qu'une grande famine règne aux Spelonken, aux Blueberg et dans le district de Mialiétzié; quantité de Cafres sont morts de faim.

Un nouveau combat a eu lieu entre les Boers et les partisans de Mapoch qui ont été défaits. Boshkop, une des clefs de leur forteresse, est occupée par les Boers, qui ont employé la dynamite pour faire sauter une des grottes qui leur servent de retraite.

Le major Machado, ingénieur portugais, est arrivé à Prétoria après avoir fait, pour l'étude du chemin de fer de Lorenzo Marquez à la frontière du Transvaal, deux reconnaissances, l'une par la vallée d'Incomati, l'autre par la Motalla; toutes deux offrent un tracé facile et peu coûteux; toutefois le major Machado donne la préférence au premier, qui serait un peu moins long.

Une dépêche de Capetown, reçue pendant que notre dernier numéro était sous presse, annonçait que le Conseil législatif de la Colonie du Cap venait d'abroger la loi d'annexion du Lessouto. Cette nouvelle était prématurée. M. Sprigg, ancien ministre a, il est vrai, demandé la révocation de l'acte qui a annexé le Lessouto à l'empire britannique, mais le Parlement du Cap a repoussé cette demande, et donné raison au cabinet actuel qui proposait de rouvrir des négociations avec les Bassoutos. L'indépendance du Lessouto ne pourrait, en tout cas, être prononcée qu'avec l'agrément du gouvernement britannique.

Le Dr Holub repartira en mai prochain pour l'Afrique australe.

M. Silva Porto vient de rentrer à Benguêla, après avoir fait à l'intérieur une

longue exploration, dont il a envoyé la relation à la Société de géographie de Lisbonne. MM. Pogge et Wissmann l'avaient rencontré, le 3 octobre 1881, sur la rive droite du Cassaï, au nord de Maï; il se rendait alors à Cabau, un des grands marchés de l'Afrique centrale.

M. le capitaine Cambier, agent de l'Association internationale africaine à Zanzibar, a touché à Capetown le 9 janvier, revenant du Congo où il avait conduit 300 Zanzibarites à Stanley qui y arrivait de Cadix avec 3000 tonnes de marchandises à transporter à Stanley-Pool. La veille de son départ de Banana, dans un repas auquel l'avait invité le chef de la factorerie hollandaise, Stanley ayant dit qu'il allait préparer une chaude réception à Savorgnan de Brazza, on lui a envoyé de Bruxelles pour lui et pour ses agents l'ordre de respecter, de la manière la plus scrupuleuse, les acquisitions faites par M. de Brazza sur le territoire du roi Makoko. La présence de Stanley à Banana a été démentie par le *Journal des Débats*, qui lui-même l'avait annoncée; mais les journaux hollandais sont si précis à cet égard, qu'il est difficile de révoquer en doute leur récit.

M. Joseph Palmarts, qui a fait partie de l'expédition américaine au pôle nord, a été envoyé au Congo, avec un officier autrichien, un négociant d'Anvers, M. Defrère, et un mécanicien. Tous quatre se proposent de rejoindre Stanley.

Savorgnan de Brazza a reçu du gouvernement français le matériel et les canonniers démontés destinés à naviguer sur le Congo moyen, et l'autorisation de faire choix de quatre officiers de vaisseau, de trois médecins et du personnel de maîtres et marins nécessaire à sa mission. Il doit s'embarquer le 7 mars à Lisbonne. — D'après une dépêche de Marseille plusieurs des officiers qui feront partie de l'expédition se sont embarqués, à bord du paquebot des messageries maritimes le *Niger*, partant pour le Sénégal.

Une lettre du consul de France à Naples annonce, dit l'*Exploration*, qu'une expédition commerciale est partie, sans bruit, de Naples pour le Loango.

La Société allemande de colonisation, fondée récemment, a l'intention de faire de l'île espagnole de Fernando-Po, dans le golfe de Guinée, le noyau d'un établissement allemand, et d'acheter plus tard cette île à l'Espagne.

Les *Missions catholiques* signalent les grands progrès faits par les musulmans au sud du Niger, par suite de la décadence du Yorouba et des guerres incessantes que les diverses tribus se livrent entre elles. Jusqu'à ces derniers temps, ils étaient tenus en respect sur la rive gauche du fleuve, mais ils ont pu le franchir, et s'avancent maintenant par Ilori, Ibadan, Abeokouta, Porto Novo, Whydah, jusqu'au Volta. Ils se fixent de préférence dans les centres commerciaux, y établissent des mosquées et y ouvrent des écoles.

M. Forbes, préparateur à la Société zoologique de Londres, envoyé au Niger pour y faire des collections, a été retenu par la fièvre à Chonga, petit entrepôt de commerce à 80 kilom. en aval de Rabba. Il comptait profiter du passage d'un bateau à vapeur, pour essayer de remonter jusqu'à Sokoto, puis revenir de là directement en Angleterre.

M. le Dr Mæhly a déjà rendu de grands services aux missionnaires bâlois de la

Côte d'Or et aux populations qui avoisinent leurs stations. Dès son arrivée à Christiansborg, il a trouvé des malades à soigner, et, chaque matin, petits et grands se pressent à la porte du « père des racines, » comme ils l'appellent, pour obtenir de lui la guérison, ou du moins le soulagement de leurs souffrances.

La section de la Société de géographie de Lisbonne, établie aux Açores, a fait imprimer, en français et en anglais, des instructions destinées aux navires qui se rendent dans le port de Horta, afin qu'ils puissent se mettre en garde contre les dangers des tempêtes subites qui se déchainent fréquemment dans ces parages.

M. Georges Pouchet, professeur au Museum d'histoire naturelle de Paris, qui, il y a 25 ans, accompagna Escayrac de Lauture dans la région du Haut-Nil, va se rendre aux Açores, pour une mission scientifique.

La commission espagnole chargée de déterminer les limites de la colonie que l'Espagne veut établir à Santa Cruz de Mar Pequena, s'est rendue à Mogador où l'ont rejointe les représentants du sultan du Maroc, qui doivent procéder à la remise du territoire cédé à l'Espagne. La Compagnie de colonisation anglaise, établie au cap Juby, en revendique la propriété, et s'oppose à la prise de possession par l'Espagne du pays que le Maroc doit lui remettre. Le ministre des affaires étrangères d'Espagne a réclamé l'exécution du traité de 1860, et la remise immédiate du cap Juby.

M. Bonelli a fait un voyage de Tanger à Fez par Salé et Mequinez, et a recueilli des observations intéressantes sur la climatologie, l'hydrographie, les ressources agricoles, l'exportation et l'importation, ainsi que sur l'administration de cette partie du Maroc.

VOYAGE DU LIEUTENANT WISSMANN A TRAVERS L'AFRIQUE ¹

A la fin de l'année dernière est arrivée à Berlin la nouvelle que le lieutenant Wissmann, envoyé avec le Dr Pogge dans l'Afrique centrale par la Société africaine allemande, était heureusement arrivé à Zanzibar, après avoir traversé le continent de l'ouest à l'est. Son nom vient ainsi s'ajouter à ceux de Livingstone et de Serpa Pinto qui, eux aussi, ont pris pour point de départ la côte occidentale, tandis que Cameron, Stanley, et plus récemment Matteucci et Massari sont partis de l'est, les deux premiers de Zanzibar et les deux derniers de la côte de la mer Rouge. Mais si, de Loanda et de Benguela, Livingstone et Serpa Pinto se sont dirigés vers le Zambèze supérieur pour gagner, l'un l'embou-

¹ Voir la carte à la fin de la livraison. Cette carte était déjà dressée, d'après le récit de M. Wissmann, lorsque nous avons eu connaissance de celle publiée par l'*Esploratore*, d'après la carte même de ce voyageur.

chure du grand fleuve, l'autre Port Durban, Wissmann, parti de Loanda, sous le 9° lat. S. environ, est remonté jusque près du 4°, à Nyangoué, au cœur du continent, pour redescendre de là à Zanzibar sous le 6°. Son itinéraire jusqu'à Nyangoué passe entre ceux de Cameron et de Stanley.

Son rapport n'a pas encore été présenté à la Société africaine allemande, ni publié dans les *Mittheilungen* de cette Société, mais la *St Galler Handels-Zeitung* vient de donner de lui deux lettres¹, d'où nous extrayons quelques détails.

Nous laissons de côté les détails qui, dans la première lettre² datée de Kidimba, résidence du prince tuchilangué Kinguengué, se rapportent au voyage des deux explorateurs allemands de Loanda par Malangué et Kimboundou, le long du Tchikapa jusqu'au Cassai, et dont nous avons déjà parlé (III^{me} année, p. 311-317). Après avoir quitté le Dr Pogge, qui se rendait chez Muquengué, Wissmann suivit Kinguengué vers le sud-est, jusqu'à la ville située sur la rive gauche du Louloua, par 6°, 8', 45" lat. S. et 22° (?) environ long. E. de Paris, à une altitude de 600^m. La rivalité des deux grands chefs des Tuchilangus ne l'empêcha pas de faire visite à son compagnon de voyage, à une bonne journée de marche au N.-O., ni d'échanger avec lui une correspondance, aussi régulière, dit-il, que si elle eût été placée sous la direction du Dr Stephan. Kidimba lui parut, comme Muquengué au Dr Pogge, une localité sûre et tranquille; la population en était bienveillante, et voyait dans l'homme blanc un être tellement supérieur, que toute difficulté avec les indigènes paraissait invraisemblable; aussi pouvait-il écrire: « d'ici la route est ouverte, non seulement vers le nord, jusque chez Louquengo, chef toukété, qui désire beaucoup avoir un blanc auprès de lui, mais encore vers l'est et vers le sud. » Nos lecteurs se rappellent que les voyageurs allemands choisirent la route du N.-E. pour atteindre Nyangoué par l'extrémité sud du lac Moucamba et par Cachéché. Laissant une partie de leurs marchandises à Muquengué, sous la garde de leur interprète Germano, qui devait en outre faire construire la maison de la station projetée par le Comité national allemand, ils quittèrent leurs postes

¹ Le n° 3 du *Compte rendu de la Société de géographie de Paris*, vient de donner une traduction de ces deux lettres in extenso, et les *Mittheilungen de la Société africaine allemande* nous apportent, au dernier moment, la seconde.

² Cette lettre, datée du 17 novembre 1881, a mis plus d'une année pour arriver à Berlin.

respectifs à la fin de novembre 1881, pour reprendre leur voyage ensemble, avec peu de porteurs, il est vrai, mais accompagnés par Muquengué lui-même et 200 Tuchilangués, formant une forte caravane.

Le Louloua marque la limite entre le territoire des savanes et des forêts de l'Afrique occidentale, et celui des vastes prairies à population très dense de l'Afrique centrale. Au milieu de décembre, les explorateurs atteignirent par 5° 45' 25", lat. sud, le lac Moucamba, moins grand que ne l'avaient prétendu les Tuchilangués. Là, une révolte parmi les porteurs les obligea à en renvoyer le plus grand nombre, et à remettre leurs charges aux Tuchilangués. Traversant alors le pays extrêmement peuplé des Bachilangués, de la famille des Baloubas, — comme toutes les tribus qui habitent à l'est du Cassaï, jusqu'au lac Moucamba (Sancorra) et au delà, — ils arrivèrent le 5 janvier 1882 au bord du Loubi, belle rivière, parée de la flore tropicale la plus riche, et qui se jette dans le Loubilache¹. Après l'avoir passé, ils se trouvèrent introduits dans un monde nouveau, où les villages sont propres et beaux, les maisons jolies et vastes, entourées de petits jardins enclos de haies, alignées les unes à côté des autres en rues bien droites, tirées au cordeau et ombragées de palmiers et de bananiers. Là vivent les Bassongués, race belle et forte, à l'abri jusqu'ici de toute influence du dehors, nombreux, abondamment pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, que leur fournit une nature luxuriante, habiles à travailler le fer, le cuivre, l'argile, le bois, à tisser des étoffes et à tresser des corbeilles. Ils sont déjà dépendants du roi de Cachéché, quoique cette dépendance ne soit guère que nominale. En deux fortes journées de marche, à travers une forêt vierge peuplée de beaucoup d'éléphants, de buffles et de phacochères (cochons à verrues), les explorateurs atteignirent le 14 janvier la résidence de Cachéché, sur la rive gauche du Loubilache, par 5° 7' 18", chef-lieu du royaume de Kotto, qui comprend les Bassongués et quelques autres tribus. Le souverain passe pour féticheur; c'est sur ce préjugé que repose la puissance de ce prince âgé, aveugle et mystérieux.

Au bout d'une semaine de séjour chez lui, Pogge et Wissmann voulurent se remettre en route vers l'est, mais Cachéché leur refusa la permission de passer le Loubilache, dans l'espoir qu'ils lui aideraient dans une expédition contre les Bakoubas (Louquengos) qui, du nord, avaient pénétré dans ses états. En outre, les porteurs qui leur restaient refu-

¹ C'est le nom donné en occident au Sankourou, affluent de la rive gauche du Congo.

sèrent, sauf cinq, d'aller plus loin, et de leur côté les Tuchilangués, déclarèrent qu'ils voulaient rebrousser chemin. Cachéché faisait circuler avec soin dans la caravane des histoires épouvantables de cannibales, pour effrayer les porteurs et les Tuchilangués, qui auraient tous pris la fuite si les voyageurs eussent tenté un coup d'état contre lui. Après lui avoir fait comprendre qu'ils ne l'appuieraient pas dans l'expédition qu'il projetait, et ne lui feraient point de cadeaux, Pogge et Wissmann cherchèrent, par des fusillades de nuit et des feux d'artifice, à lui rendre leur voisinage désagréable : puis ils refusèrent aux porteurs, pour le cas où ceux-ci retourneraient vers l'ouest, tout moyen de subsistance, et leur enlevèrent leurs armes. Quant à Muquengué, ils lui firent envisager ce qu'aurait de honteux son retour sans eux, et l'empressement avec lequel son rival Kinguengué, l'ami de Wissmann, leur amènerait une escorte ; en même temps ils le menacèrent de ne pas retourner chez lui : le D^r Pogge serait resté chez Cachéché avec les marchandises, et Wissmann aurait cherché tout seul une route vers l'est. Muquengué consentit enfin à continuer de les accompagner, et le 12 février ils passèrent le Loubilache, qui a 150^m de large et roule paisiblement ses eaux d'un jaune clair entre des parois abruptes de grès, ou, quand la vallée s'élargit, à travers des forêts vierges. Il est formé de deux rivières, le Loubiranzi et le Louembi.

Pendant six semaines les explorateurs durent traverser des prairies richement arrosées, habitées par les belliqueux Bassongués, par les Bénékis, dont les villages ont jusqu'à 17 kilom. de long, et par les Kaléboués, chez lesquels ont déjà pénétré les Arabes pillards, et qui, pour la plupart, évacuaient leurs villages à l'approche des blancs. Le 8 mars ils arrivèrent au bord du Lomami. Pendant tout ce trajet ils avaient dû, d'un village à l'autre, s'orienter au moyen de la boussole ; en outre, vu l'hostilité des villages entre eux, leurs guides les avaient souvent induits en erreur. Presque toutes ces tribus, comme les Tuchilangués eux-mêmes, sont cannibales.

Du Loubi jusqu'au Tanganyika, Wissmann a rencontré les restes d'une peuplade, les Batouas (les Watouas de Stanley), qu'il pense avoir été la population primitive de ce pays. Petits de taille, laids et maigres, malpropres et sauvages, les Batouas, méprisés des tribus Baloubas, n'habitent que de misérables huttes de paille, ne formant que des hameaux ; ils n'ont point de cultures, n'élèvent que quelques poules, et ne vivent que de chasse et de fruits sauvages. Ils ont un langage particulier ; leurs armes et leurs ustensiles témoignent d'une industrie de beaucoup infé-

rieure à celle de leurs voisins ; ils ont pour la chasse une bonne race de lévriers, mais ne se servent que de traits à pointes en fer.

Pogge et Wissmann passèrent le Lomami sous le 5, ° 42', 30", et, leurs articles d'échange étant complètement épuisés, ils se dirigèrent au N. N. E. vers Nyangoué, dans l'espoir d'obtenir, sur ce marché arabe, des marchandises à crédit. Des pluies abondantes ayant produit de véritables inondations, ils durent traverser des marécages, dans lesquels les herbes entrelacées rendaient la marche extrêmement difficile. Le 2 avril ils arrivèrent au bord du Loufoubou, nommé à tort par Stanley Kasoukou ; la rivière de ce nom coule plus au nord. Le Loufoubou était transformé en une vaste mer ; il fallut construire deux canots pour la traverser. Enfin, le 16 avril ils atteignirent le Loualaba et le 17 Nyangoué, par 4°, 13', 14". Les Arabes les accueillirent très bien et leur accordèrent le crédit nécessaire, en sorte qu'ils purent se restaurer dans cette oasis à moitié civilisée, au milieu du désert des populations cannibales. Là ils décidèrent que le Dr Pogge retournerait à la station de Muquengué avec la caravane, pour y attendre une nouvelle expédition allemande, ou, le cas échéant, repartir pour la côte, tandis que Wissmann continuerait sa marche vers l'est, afin d'étudier la voie la meilleure pour relier les travaux des explorateurs allemands à l'est du Tanganyika avec ceux qu'il venait d'accomplir dans l'Afrique centrale. Pogge quitta Nyangoué le 5 mai ; quant à Wissmann, n'ayant plus avec lui que quatre porteurs de la côte occidentale, il chercha d'abord à se joindre à une caravane d'Arabes qui devait partir pour Zanzibar, mais, les semaines s'écoulant dans une vaine attente, il se mit en route seul, le 1^{er} juin. Abed-ben-Salim, un des cheiks de la colonie arabe de Nyangoué, lui prêta 20 esclaves et 10 fusils, mais à Kassongo, établissement arabe, ces esclaves, qui déjà tout le long du chemin s'étaient conduits en vrais pillards, livrèrent bataille aux Arabes de la localité. Estimant ne pouvoir atteindre le Tanganyika avec de telles gens, Wissmann envoya un messager à leur maître Abed-ben-Salim qui, pour toute réponse, lui fit dire : « qu'il lui faisait cadeau de tout esclave désobéissant qu'il tuerait. » Il poursuivit sa marche avec sa petite caravane, mais, avant d'arriver au Tanganyika il eut des difficultés avec les Bena Wullos, qui lui avaient pris une de ses armes, et avaient répondu à sa demande de la restituer en lui lançant des traits empoisonnés ; un des pillards fut tué, plusieurs autres blessés, et il recouvra son fusil.

La route qu'il prit passe d'abord au sud de celle de Cameron et de Stanley, puis la coupe à Ca-Bambarré, d'où il arriva à Rouanda sur le

Tanganyika, à la station des missionnaires anglais, où M Griffith lui donna l'hospitalité la plus aimable, et d'où il fit au Loukougua une excursion de quatre jours, pour élucider la question encore controversée de cet émissaire du Tanganyika. Puis il se rendit à Oudjidji, où il échangea ses porteurs de Nyangoué contre 20 Ounyamouésis qui devaient le conduire à Tabora. Ayant l'intention de faire visite à Mirambo, il prit, à partir d'Oudjidji, une route au nord du chemin des caravanes, et conduisant à Ouha. Mais bien vite il dut, par des marches de nuit et des détours, chercher à échapper à une horde de Wawinzas, qui voulaient le rendre responsable des dévastations commises dans leur pays par Tippou-Tib, Arabe bien connu de Cameron et de Stanley. En outre, les Ouhas, qui méprisaient sa petite troupe, lui suscitèrent des difficultés, et cent d'entre eux, qui étaient ivres, l'enserrèrent de si près qu'il ne leur échappa, ainsi que les quatre porteurs de la côte demeurés avec lui, qu'en les menaçant de la vengeance de son ami Mirambo.

Celui-ci le reçut très cordialement (avec deux bouteilles de champagne et un bœuf gras). Il passa chez lui trois jours, et le quitta rempli d'admiration pour ce roi nègre, sur le compte duquel l'Europe, dit-il, se trompe complètement. Le 5 septembre il arriva à Tabora, où les missionnaires romains lui firent un accueil très amical. De là il visita la station du Comité national allemand à Gonda, où il rattacha ses travaux géographiques à ceux du Dr Kaiser, déjà parti en avant-garde pour l'exploration que comptaient faire à l'intérieur les Dr Böhm et Reichardt. Puis il se remit en route pour la côte avec Tippou-Tib, les expériences qu'il venait de faire lui ayant appris que, dans l'Afrique orientale, il ne faut voyager qu'avec une troupe suffisante. Jusqu'à Mpouapoua, ils suivirent la grande route des caravanes à travers l'Ougogo. Là ils se séparèrent : Tippou-Tib prit le chemin au sud vers Bagamoyo, et Wissmann, après quelques jours employés à chasser, prit celle du nord qui aboutit à Saadani. Enfin, en novembre il arriva à Zanzibar, d'où il renvoya dans leur pays les quatre porteurs de la côte occidentale, tandis qu'il expédia à Hambourg, par un voilier, ses collections ethnologiques. Lui-même s'embarqua sur un navire français jusqu'à Suez ; un refroidissement pris dans la mer Rouge le retint au Caire, d'où il écrivit à la Société africaine allemande la lettre à laquelle nous avons emprunté ces détails, en attendant le rapport complet qu'il ne manquera pas de donner sur l'exploration, si importante à tous les points de vue, du pays absolument inconnu jusqu'ici, compris entre le Louloua et Nyangoué.

L'ÉMIGRATION ITALIENNE EN AFRIQUE

Le programme du troisième congrès géographique international, qui a eu lieu à Venise en 1881, renfermait la question suivante : Quelles sont, dans les divers états de l'Europe, les classes qui fournissent le plus fort contingent d'émigrants, et quelles sont les causes qui dirigent le courant de l'émigration vers telle ou telle région déterminée ? M. L. Bodio, directeur de la statistique officielle en Italie, y a répondu d'une manière complète en ce qui concerne l'émigration italienne, dans un volume intitulé : *Statistica della emigrazione italiana all'estero nel 1881*, d'où nous extrayons les détails qui se rapportent à l'Afrique.

D'une manière générale, c'est surtout vers la Tunisie, l'Algérie et l'Égypte que se dirigent les émigrants italiens. L'émigration directe en Tripolitaine est à peu près nulle ; il y est bien arrivé, en 1881, 81 émigrants de langue italienne, mais, déjà la même année, 72 d'entre eux sont retournés à Sfax, d'où les événements de Tunisie les avaient obligés de s'enfuir. Au Maroc, il arrive, de Gibraltar, quelques Italiens qui ne font guère que passer.

Quant aux trois pays susmentionnés, la Tunisie, l'Algérie et l'Égypte, le nombre des immigrants est d'environ 2500 à 2600 par an, sans augmentation bien sensible pendant les cinq dernières années, qu'embrassent les études de M. Bodio : il était de 2544 personnes en 1876, et de 2654 en 1881 : 265 pour la Tunisie, 837 pour l'Égypte et 1552 pour l'Algérie.

En Tunisie, il est vrai, la construction du chemin de fer, de Tunis à la frontière algérienne, de 1876 à 1878, a fait monter le nombre des immigrants italiens à 585 ; mais, une fois les travaux finis, la plupart revinrent en Italie ou passèrent en Algérie. Ce sont les paysans de l'île de Pantellaria et de la Sicile qui fournissent à l'émigration directe en Tunisie le contingent le plus fort, et la cause en est souvent la misère. Ce sont essentiellement l'agriculture et le commerce qui engagent des émigrants italiens à se diriger vers Tunis et les environs, où ils trouvent une seconde patrie, la colonie italienne y comptant 8300 âmes.

L'Algérie en attire un beaucoup plus grand nombre. En 1866, la population de langue italienne y était de 32000 âmes environ ; elle diminua par suite de la guerre franco-allemande, mais elle est remontée et dépasse un peu aujourd'hui le chiffre sus-indiqué. La majeure partie des Italiens fixés définitivement dans le pays proviennent des régions méridionales du royaume, et sont établis dans la province de

Constantine, particulièrement à Philippeville, Bone et La Calle. Cette dernière ville est presque italienne, car, sur 4000 habitants, 2500 sont des Italiens. Parmi les Italiens d'Algérie, beaucoup appartiennent à des familles pauvres provenant d'une immigration ancienne; les familles, ayant perdu leurs chefs, ont mieux aimé rester en Algérie, où elles sont secourues par des sociétés de bienfaisance, que de retourner en Italie, où elles n'avaient plus d'appui. Les Gênois, qui étaient très nombreux dans les premières années de la conquête, sont rares maintenant, la plupart s'étant dirigés vers l'Amérique. Les Piémontais et les Lombards, presque tous terrassiers, mineurs et maçons, ne sont que des émigrants temporaires. L'Italie centrale et la Vénétie en fournissent très peu. L'émigration annuelle, qui s'élève à 1500 personnes environ, provient surtout des provinces méridionales, de la Sardaigne, du Piémont, de la Lombardie, du midi de la France, de l'Espagne, de la Tunisie et quelque peu de l'Amérique. Elle se compose de deux catégories bien distinctes: l'une de pêcheurs embarqués sur des bateaux français, soit pour se procurer, dans la pêche du corail, un travail mieux rétribué, soit pour se soustraire au service militaire: l'autre, de maçons, de tailleurs de pierre, de mineurs et de manœuvres, qui cherchent à être employés dans les travaux publics. Il y a aussi des marins et des cultivateurs, qui demeurent généralement longtemps dans la colonie et demandent la naturalisation française; les autres, quand ils ont trouvé du travail et qu'ils ont amassé un petit pécule, reviennent en Italie. Le gouvernement français n'empêche ni ne favorise l'immigration, quoiqu'il ne voie pas de bon œil la grande agglomération de population italienne dans la province de Constantine.

En Égypte, c'est la colonie italienne qui est la plus importante après celle des Grecs. D'après la statistique officielle d'Amici bey, directeur général de la statistique égyptienne, les Grecs étaient en 1878 au nombre de 29,963 et les Italiens à celui de 14,524; après eux venaient les Français (14,310), les Anglais (3,795), les Autrichiens (2,480) et les Espagnols (1,003). La colonie italienne y est une des plus anciennes, quoique, pendant les siècles qui suivirent la conquête musulmane, le courant d'immigration se soit arrêté, la vie des chrétiens n'y étant pas en sûreté. Elle se composait de Livournais, de Florentins, de Pisans et de Vénitiens voués au commerce. La tolérance religieuse de Méhémet Ali et de Saïd pacha, le commerce et les grands travaux publics, et surtout le percement de l'isthme de Suez ont attiré beaucoup d'Italiens, essentiellement des ingénieurs et des ouvriers. Cependant ce fut surtout

à l'époque de la guerre de sécession d'Amérique que l'Égypte vit affluer le plus d'émigrants. L'exportation du coton américain étant alors arrêtée, la culture et le commerce de ce produit végétal prirent en Égypte des proportions colossales et procurèrent à ce pays de grandes richesses, dont beaucoup d'étrangers cherchèrent à avoir leur part. Puis vinrent les fêtes splendides données à l'occasion de l'ouverture du canal de Suez, et la création de l'Opéra italien au Caire, doté avec une munificence royale par le khédive Ismaïl Pacha, qui augmentèrent le courant de l'immigration italienne. La crise financière fit repartir pour l'Italie une foule d'émigrants ; plus tard le rétablissement des finances, l'institution des tribunaux mixtes, l'introduction d'un système hypothécaire régulier, en attirèrent de nouveau un grand nombre. Sans doute la colonie italienne en Égypte n'est, ni pour la richesse ni pour l'influence, égale aux colonies française et anglaise ; mais elle y jouit d'une grande considération par les talents de beaucoup de ses membres, entre autres Amici bey, Sala Pacha auquel a été confiée la répression de la traite, Bonola, secrétaire général de la société khédiviale de géographie du Caire, et beaucoup d'autres, avocats, médecins, ingénieurs, architectes, etc. Les chefs d'industrie et les ouvriers italiens sont recherchés en Égypte pour leur habileté, leur intelligence et leur diligence. Il faut noter encore que c'est la langue italienne qu'ont adoptée les tribunaux mixtes, pour la rédaction des actes et documents, et que la colonie italienne a créé, au Caire et à Alexandrie, de bonnes écoles, parmi lesquelles se distingue surtout le collège national italien, fondé à Alexandrie en 1861. D'après l'*Essai de statistique générale de l'Égypte*, de toutes les colonies c'était celle des Italiens qui, en 1878, fournissait aux écoles d'étrangers, à Alexandrie, le plus grand nombre d'élèves (1773) ; les Grecs, 1477 ; les Français, 548 ; les Anglais, 453 ; les Maltais, 255 ; etc. Les derniers événements d'Alexandrie et du Caire ont dû modifier ces données ; mais nous n'avons pas encore les documents qui permettront d'apprécier l'étendue des changements qu'ils y ont apportés.

BIBLIOGRAPHIE ¹

J. FAHRNGRUBER. AUS DEM PHARAONENLANDE. Wien und Würzburg (Leo Woerl), 1882, in-32°, 339 p. avec illustrations.— Pendant un séjour

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

de cinq ans à Jérusalem, l'auteur de ce petit volume a fait en Égypte plusieurs excursions, dans lesquelles il a visité toutes les localités les plus intéressantes de la vallée du Nil jusqu'à Thèbes. Il a eu la bonne pensée de réunir les observations qu'il y a faites et les impressions qu'il en a rapportées, et de les présenter sous la forme d'un voyage, pour ceux qui ne peuvent se rendre en Orient, comme pour les nombreux pèlerins autrichiens et bavares qui, chaque année, visitent l'Égypte en allant à Jérusalem. Il n'a pas visé à leur fournir un guide ; en effet il n'y a dans son volume ni plans ni cartes ; mais il peut les préparer à leur excursion, en les promenant à l'avance dans les villes, le long du Nil, au milieu des monuments de l'empire des Pharaons, et en leur faisant bien connaître les divers types de la population, dont il décrit avec exactitude les mœurs et les usages. Nous avons regretté de ne rencontrer dans son livre que deux lignes sur les travaux des missions protestantes ; en revanche les catholiques y trouveront des renseignements complets sur les nombreux établissements de leur confession, non seulement sur ceux de la partie de la vallée du Nil visitée par l'auteur, mais encore sur les stations missionnaires de Khartoum et sur celles du Kordofan et du Darfour, avec d'intéressants détails sur les travaux de feu Monseigneur Comboni, l'apôtre du Soudan égyptien.

GEORGE PEARSE. *THE KABYLES*. London (Morgan and Scott), 1882, in-8°, 40 p. et deux cartes. — Nous avons mentionné dans notre avant dernier numéro (p. 17) l'œuvre missionnaire entreprise chez les Kabyles de l'Algérie. La brochure de M. Pearse en fait connaître les débuts et les premiers succès, ainsi que les rapports des missionnaires avec les colons de diverses nationalités établis dans la Grande Kabylie, entre Dellys et Bougie. La sympathie de l'auteur pour les indigènes, dont il loue spécialement l'amour du travail, la frugalité, l'intelligence prompte, ne pouvait manquer de lui gagner les cœurs. Dans les quelques pages qui précèdent son rapport, M. Pearse nous fait connaître les institutions des Kabyles ; il montre comment ils ont réalisé la démocratie pure sur la base la plus simple et la plus naturelle, et comment ils échappent à la recrudescence du fanatisme musulman qui se fait sentir tout le long de la côte septentrionale d'Afrique, du Maroc jusqu'à l'Égypte. M. Pearse a donné, dans un appendice, un itinéraire dans la Grande Kabylie, pour ceux qui voudraient voir par eux-mêmes les quatre groupes de tribus au milieu desquelles il travaille ; deux cartes, l'une générale l'autre spéciale, accompagnent l'ouvrage.

D^r JOSEF CHAVANNE. AFRIKAS STRÖME UND FLÜSSE. Wien, Pesth, Leipzig. (A. Hartleben), 1883, in-8°, 232 p. et carte. — La géographie de l'Afrique doit déjà au D^r Chavanne, non seulement son ouvrage sur le Sahara, et la belle carte murale physique dont nous avons déjà parlé (1^{re} année p. 160), mais encore un travail solide sur l'orographie et la géologie de ce continent (Afrika im Lichte unserer Tage). A l'aide de renseignements disséminés dans une foule de publications, le savant auteur avait comblé une grande lacune dans la géographie africaine, et redressé beaucoup d'erreurs qui régnaient encore au sujet du relief de l'Afrique. Cet ouvrage en appelle un sur l'hydrographie, et la détermination des bassins des grands fleuves, sur lesquels l'attention s'est portée dès la plus haute antiquité.

Après avoir tracé à grands traits l'histoire de l'hydrographie africaine depuis Hérodote, et montré la position relative des principaux cours d'eau, le D^r Chavanne expose, dans ce nouveau volume, les résultats auxquels il est arrivé dans l'étude de la nature de ces fleuves et de ces rivières, de leur importance pour les explorations et pour l'extension de la civilisation, et du développement des entreprises commerciales, en s'aidant de tout ce que l'on peut savoir aujourd'hui de leur navigabilité, de la périodicité de leurs crues, de leur profondeur et de leur vitesse. Il passe en revue toutes les rivières appartenant aux trois grands bassins extérieurs de la Méditerranée, de l'Atlantique et de l'Océan indien, puis celles des trois bassins intérieurs, du lac Tchad pour tout le Sahara, du lac Ngami pour le désert de Kalahari, et des lacs salés pour la plaine des Danakils. Pour l'étude de chacun des grands fleuves et de leurs principaux affluents, il a tenu compte de toutes les données fournies par les explorateurs, et cherché à résoudre les problèmes qui se rattachent aux parties encore inconnues, par ce que l'on sait de l'hydrographie des territoires voisins. On comprend, et le D^r Chavanne lui-même l'a compris, que les découvertes de Junker dans le cours moyen de l'Ouellé, dont il faisait, avant de les connaître, un affluent du Congo, modifieront vraisemblablement les résultats auxquels ses patientes études l'avaient conduit; la quantité d'eau qu'il attribuait, comme apport de l'Ouellé, au bassin de l'Atlantique, devrait être reportée au bassin du Chari. D'autre part, le tracé de quelques-uns des affluents de la rive gauche du Congo, entre Muquengué et Nyangoué, devra être corrigé dans la carte, et les données hydrographiques en seront modifiées dans le texte, quand MM. Pogge et Wissmann auront fait rapport à la Société africaine-allemande sur leur voyage du Louloua au Loua-

laba. Ces modifications, apportées à l'ouvrage du Dr Chavanne, en feront le volume le plus utile à consulter pour l'étude de toutes les questions relatives à l'hydrographie de l'Afrique. Oserions-nous cependant demander à l'auteur de bien vouloir, pour faciliter les recherches, joindre un index alphabétique de tous les cours d'eau et lacs étudiés par lui, à la prochaine édition qu'il donnera sans doute, lorsque les expéditions de Junker et de Casati d'un côté, et celles de Flegel, et de Rogozinski de l'autre, auront fait mieux connaître l'hydrographie de la région encore inconnue entre le cours moyen de l'Ouellé, le Chari, le Congo et le golfe de Guinée?

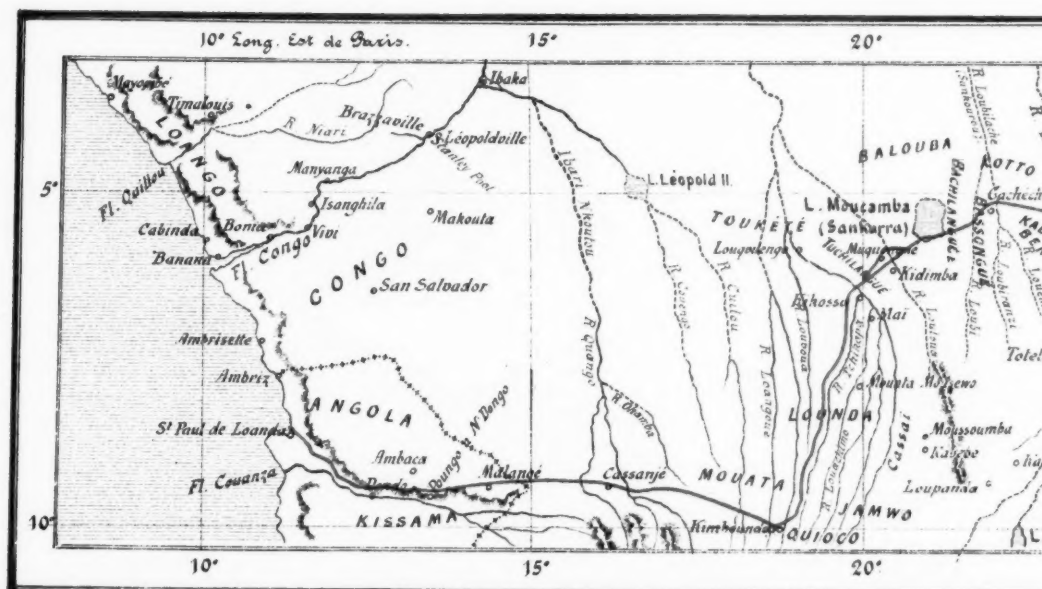
UN PEU PARTOUT. DU JURA A L'ATLAS, par J. de Chambrier. Paris (Sandoz et Thuillier), 1883, in-f2, 360 p., fr. 3,50. — Écrit d'un style léger et facile, ce livre sera lu avec beaucoup d'intérêt par tous ceux qui n'aiment pas les longues périodes, les dissertations et les théories abstraites. Les anecdotes y foisonnent, et, si toutes ne se lient pas, d'une manière bien rigoureuse, avec le sujet, l'auteur ne s'embarrasse pas pour si peu : pourvu qu'il fasse rire, il est satisfait. Néanmoins il fait preuve d'une grande justesse d'observation, ses remarques, le plus souvent, ne sont pas profondes, mais elles sont toujours fines et spirituelles, et, dans sa courte étude comparative entre les divers groupes de population d'Alger, les Juifs, les Kabyles, les Arabes et les Nègres, il fait toucher au doigt les analogies et les contrastes, rien que par la foule de petits faits qu'il cite et qui en apparence n'ont aucune liaison entre eux.

Cet ouvrage est le récit d'un voyage rapide accompli par deux amis, MM. de Chambrier et Jequier, de Neuchâtel en Algérie par la Grande-Chartreuse, Nîmes, etc. La partie africaine, forme un peu plus de 100 p., que M. de Chambrier consacre presque uniquement à la description de la ville d'Alger et des diverses races qui l'habitent, excepté toutefois des Européens dont il ne parle que fort peu. Il passe en revue les principaux édifices, tels que la Kasbah, la grande mosquée, le palais du gouverneur, celui de l'archevêque, qui ont un caractère mauresque très marqué. L'auteur s'attarde, pour le plus grand plaisir du lecteur, à décrire la vie à Alger, telle qu'elle se déroule dans les bazars, les boutiques des barbiers qui sont les médecins, les cafés, les ruelles, etc. Enfin, après le récit d'une visite dans le sanctuaire où la secte religieuse des Aïssaouas accomplit ses rites étranges, le livre se termine par la description de plusieurs localités voisines d'Alger.



TRACÉ PROVISOIRE DU VOYAGE DU LIEUTENANT

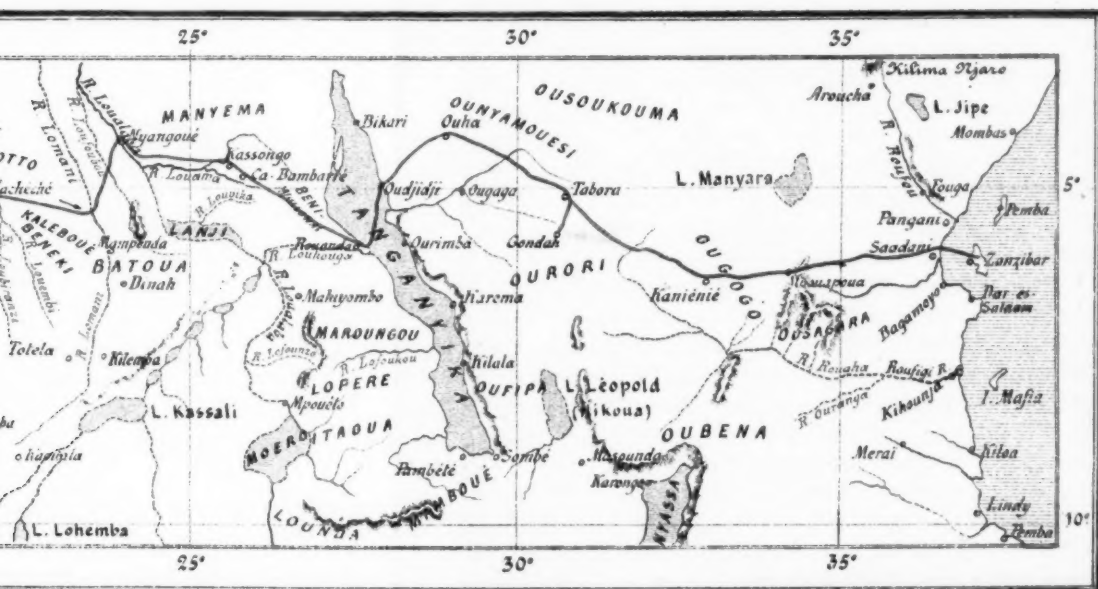
par W.



Autogr. Noverraz &

Échelle: 100

NT WISSMANN A TRAVERS L'AFRIQUE 1881-1882,
W. ROSIER.



raz & Fils, Commerce, 6, Genève

L'Afrique explorée & civilisée. IV^{ème} année. N° 3. Mars 1883.

100 Kilomètres.





BULLETIN MENSUEL (2 avril 1883.)

Nous avons fait une erreur, dans notre dernier numéro, en annonçant, d'après le *Bulletin géographique de Bordeaux*, que **Bougie** allait être relié directement à **Sétif**, par une voie ferrée concédée à la compagnie de l'est algérien. Des personnes parfaitement renseignées par leurs correspondants de Sétif, nous ont informés des retards que rencontre ce projet. En présence des frais énormes que coûterait l'établissement d'une voie large pour cette ligne, le gouvernement a demandé une nouvelle étude, pour un chemin de fer à voie étroite de Bougie à Biskra passant par Sétif. Mais le rapport de l'ingénieur en chef, M. Lebiez, ne paraît pas favorable à ce projet qui serait impraticable, ou du moins très dispendieux. — Le *Moniteur de l'Algérie* nous a apporté des nouvelles de l'exploration commencée dans l'oasis d'**Ouargla** par M. Bourlier, chargé de réunir les éléments d'un grand travail sur le Sahara, et de préparer les puits artésiens et le dégagement des anciennes sources actuellement obstruées, pour donner une vie nouvelle à cette région. M. Bourlier estime que l'on pourra rendre là plusieurs milliers d'hectares à la culture du palmier. — On a appris à Ouargla qu'il y a encore quatre survivants de la mission Flatters, en esclavage chez les Touaregs; l'Arabe qui en a apporté la nouvelle, est le même qui a recueilli les autres survivants trouvés sous sa tente par le goum d'Ouargla. Il se fait fort de les racheter tous les quatre pour une somme de 2000 francs, et de les ramener à Ouargla. — Le désastre de l'expédition Flatters ne décourage pas les voyageurs qui désirent faire pénétrer dans le Sahara la civilisation européenne. M. Foureau, qui a déjà exploré le désert avec MM. Largeau et L. Say, a quitté Ouargla en février, avec une petite troupe composée de deux Français parlant l'arabe et de quelques indigènes éprouvés. L'expédition se propose de traverser le Soudan; à cet effet elle a fait choix de chameaux vigoureux, capables de fournir de très longues courses en très peu de temps. Il est à craindre qu'elle ne rencontre de grandes difficultés, car, aux dernières nouvelles, les Ouled-Sidi-Cheiks menaçaient la frontière méridionale de la province d'Alger.

Depuis que le commandant Roudaire a recommencé ses opérations de sondages dans la région des **Chotts**, il en a envoyé presque tous les jours les résultats à M. de Lesseps, qui a pu annoncer à l'Académie des sciences que jusqu'ici on n'a rencontré partout que le sable. Toutefois,

avant de se prononcer sur la possibilité ou la facilité de creuser le canal entre la mer et les chotts, M. de Lesseps a voulu revoir une fois encore et étudier lui-même le terrain ; il est parti avec un habile ingénieur, M. Léon Dru, qui vérifiera les sondages déjà faits, et en fera d'autres aussi nombreux qu'il sera nécessaire pour constater d'une manière certaine l'état des terrains que devrait traverser le canal. Le 14 mars M. de Lesseps arrivait à Tunis ; le 21 il a visité l'oued Melah (v. carte des Chotts, III^{me} année, p. 248). Avant la reprise des travaux, il avait écrit à Abd-el-Kader pour réclamer son intervention en faveur des explorateurs européens ; et, comme il l'avait fait une première fois (voir I^{re} année, p. 81), l'émir a adressé à tous les chefs religieux et militaires des districts de la Tunisie et de l'Algérie que visiteront les ingénieurs français, une lettre qui doit être lue publiquement dans toutes les mosquées et dans tous les campements de la région des chotts, pour leur recommander d'accorder, à ceux qui ont conçu l'idée de percer l'isthme de Gabès, toutes facilités et secours de paroles et de fait.

Le peu de place dont nous disposons ne nous permet pas de donner à nos lecteurs tous les renseignements fournis par M. Hansal, consul général d'Allemagne à **Khartoum**, sur la révolte du Soudan, et publiés par l'*Oesterreichische Monatschrift für den Orient*. Nous devons nous borner à ce qui nous paraît le plus important. On avait espéré pouvoir envoyer directement au Kordofan les colonnes égyptiennes du Caire, pour abattre d'un seul coup la puissance de Mohamed Ahmed. Mais les rebelles surent manœuvrer de manière à les obliger à se diviser, pour se porter sur plusieurs points des environs de Khartoum. Abd-el-Kader s'avança sur Messalamié, mais il y rencontra une résistance qui lui fit comprendre qu'il ne pouvait être question d'envoyer des troupes au Kordofan avant que toute la presqu'île de Sennaar, entre les deux fleuves, fût complètement pacifiée. Tout en cherchant à organiser et à instruire le mieux possible les troupes et les officiers qui lui arrivaient, il fit fabriquer des boules, armées de quatre pointes et destinées à être jetées en avant de l'ennemi, afin de le retenir à distance, les révoltés combattant nu-pieds ou chaussés seulement de sandales très minces. En attendant, l'armée du *Mahdi*, qui s'était dispersée après sa défaite près d'El Obeïd, s'était reformée et interceptait les communications entre Khartoum et le Kordofan où, d'après les dépêches reçues au Caire, El-Obeïd et Bara sont tombées aux mains des insurgés, et où Mohamed Ahmed retient captifs MM. G. Roth et Robers, inspecteurs du service de la traite, qu'il ne veut relâcher que contre une forte

rançon. Tous deux, au reste, sont traités humainement, et peuvent circuler librement dans la ville de Bara. — Le colonel Stewart, arrivé à Khartoum pour étudier la situation politique du pays, promettre des secours de troupes et engager les sujets du khédive à demeurer fidèles au gouvernement, s'est occupé en même temps des moyens d'établir des communications commerciales avec la mer Rouge, pour le moment où la révolte sera complètement réprimée. M. Hansal estime peu avantageux le projet de chemin de fer de Souakim à Berber, le port de Souakim étant insuffisant, et Berber, station de passage des caravanes, ne pouvant prétendre à devenir une ville industrielle et commerciale. D'ailleurs les cataractes qui existent entre Berber et Khartoum ne peuvent que retarder la navigation et la rendre dangereuse. Le tracé le meilleur, le plus court et le plus économique serait, suivant M. Hansal, d'Akik à Khartoum par Gos Regeb. Un embranchement sur Gadaref attirerait sur cette ligne le commerce d'une partie de l'Abyssinie. M. Hansal voudrait que l'Angleterre profitât de sa position actuelle en Égypte, pour hâter la construction d'une voie ferrée qui mît la mer Rouge en communication avec le Soudan, et qu'elle fit nommer Gordon Pacha gouverneur de cette province, aucun autre chef militaire ne jouissant, parmi les classes inférieures de la population, d'une popularité égale à la sienne. Lui seul pourrait établir au Soudan la liberté commerciale, abolir le monopole, régler la question de l'esclavage, développer l'agriculture, remettre l'ordre dans les finances, réformer l'administration, ce dont le Soudan a le plus urgent besoin. — D'après des dépêches du Caire, Abd-el-Kader a réussi à reprendre Sennaar aux troupes du faux prophète, qu'il a rejetées au delà du Nil Bleu.

En envoyant à la Société khédiviale de géographie, au Caire, une carte manuscrite de la région au sud de Beni Schangol et de Fadasi, où sont les sources du Toumat, du Jabous et du Yal, **M. J. M. Schuver** y a joint des notes explicatives sur des observations de longitudes et de latitudes, de hauteurs, etc., ainsi qu'un vocabulaire de la langue des **Gomas**. Ces nègres sont de la même race que les Amams, mais plus nombreux et dans une situation plus propre à garantir leur indépendance et leur isolement. Ils habitent une chaîne de montagnes étendue et profondément ravinée, au N. O. des Légas Gallas, qui, quoique de beaucoup supérieurs en nombre et en organisation, n'ont jamais pu les subjuguier. Les Gomas n'entretiennent pas de relations avec les Denkas du lac Baro et du Sobat, desquels ils sont séparés par un désert boisé de trois à quatre journées de marche. M. Schuver croit qu'ils sont les

restes d'une race aborigène, refoulée dans les montagnes par les invasions successives des Gallas venant de l'est, puis des Denkas venus du sud, et qu'ils ont des affinités avec les Changallas, tribu nègre enclavée dans la partie occidentale du territoire des Gallas, au sud du Nil Bleu.

Le voyageur italien, L. Caprotti, écrit de Gudru, dans le Choa, à l'*Esploratore*, que M. Monti a réussi, dans ses excursions de chasse, à pénétrer dans le **pays des Gallas** au sud de Fadasi, en passant le Jabous, ce que n'avaient pu faire jusqu'à présent ni Marno, ni Gessi, ni Matteucci, ni Schuver. Mais il y a été retenu prisonnier et même vendu comme esclave, pour deux mulets chargés d'ivoire et 30 bœufs. Un général du roi du Godjam, ayant appris qu'un blanc était esclave chez les Gallas, voulut le racheter, et ordonna qu'on le lui amenât, ce qu'il obtint, non sans peine, car les Gallas le tenaient caché; ils n'osèrent cependant pas s'exposer au courroux du général qui avait 20,000 hommes sous ses ordres. Monti fut libéré et envoyé au roi du Godjam, qui l'engagea à rester auprès de lui, mais le voyageur ayant manifesté le désir de se rendre d'abord dans le Gallabat pour s'y pourvoir de différentes choses, le roi lui donna monture, serviteurs, argent et tout ce dont il pouvait avoir besoin pour ce long voyage, et le pressa amicalement de revenir ensuite auprès de lui. C'est déjà au roi du Godjam que Cecchi, retenu prisonnier par la reine de Ghéra, a dû sa libération. — Il résulte de renseignements recueillis par M. Caprotti, que le roi d'Abyssinie aurait décidé que des territoires des Gallas conquis par les rois du Choa et du Godjam, le Kaffa et les pays à l'ouest, seront réunis à ce dernier, tandis que les districts à l'est du Kaffa appartiendront à Ménélik. D'autre part le bruit courait que le pays des Gallas tout entier serait donné à un officier de l'armée du roi Jean. Dans tous les cas la conquête de ces territoires par l'Abyssinie les ouvrira à l'exploration et au commerce. — Une lettre de M. Brémond, chef de l'expédition française au Choa, nous informe que le roi d'Abyssinie est gravement malade, et qu'en vertu d'une convention conclue entre les deux souverains, Ménélik se prépare à le remplacer sur le trône.

Le courrier de Zanzibar a apporté de bonnes nouvelles de la station de **Karéma**, dont le personnel se compose actuellement de 65 askaris, et de 100 indigènes, hommes, femmes et enfants, établis à demeure sur les terrains appartenant à l'**Association internationale**. La partie cultivée par eux est déjà très étendue. Au départ de la lettre de M. Storms, le 10 novembre 1882, l'époque de la moisson était prochaine, et la récolte s'annonçait comme devant être abondante. L'état sanitaire

du personnel était satisfaisant. — De son côté M. Ledoux, consul de France à Zanzibar, communique que M. Cambier se proposait de nouveau de transporter 400 Zanzibarites au Congo, mais qu'il n'a pu en réunir que 230. — M. Giraud, après avoir formé sa caravane à Zanzibar, s'est transporté avec tout son matériel à Dar-es-Salam d'où il est parti le 10 décembre. Il comptait traverser l'Ousagara, passer entre le Nyassa et le Tanganyika, relever le Tchambési, le descendre sur son bateau démontable, jusqu'au lac Bangouéolo, puis se diriger vers le lac Moero, et de là essayer d'atteindre le Congo par la voie la plus praticable. Dans une lettre à M. Ledoux, M. Giraud exprimait sa satisfaction sur le début de son exploration, et sur les bonnes conditions de sa caravane.

Nous n'entrerons pas dans les détails du conflit soulevé entre les Hovas et les agents du gouvernement français à Madagascar; les journaux politiques en parlent suffisamment. Mais nous indiquerons, d'après une communication du Foreign Office à l'*African Times*, les modifications à l'article 5 du traité de 1865, adoptées le 16 février dernier : « Il est permis aux sujets anglais, aussi bien qu'aux sujets de la reine de Madagascar, et aux sujets de la nation la plus favorisée, de louer ou donner à bail, terres, maisons, magasins ou autres propriétés, dans les États de S. M. la reine de Madagascar, à condition que les baux conclus par des sujets anglais soient enregistrés au consulat britannique, et par un fonctionnaire malgache désigné à cet effet. S. M. la reine de Madagascar accorde à ses sujets le droit de louer leurs propriétés à leur gré, mais il est interdit aux sujets malgaches de faire aucune vente de terre aux étrangers. Les sujets anglais seront libres de construire à leur gré des maisons sur le terrain à eux loué, et la reine de Madagascar s'engage à faire tout ce qui sera en son pouvoir pour les protéger, eux et toute propriété qu'ils pourront acquérir à l'avenir ou qu'ils auront pu acquérir avant que le présent article ait eu force de loi. Les impôts seront les mêmes pour eux que pour les sujets malgaches ou pour ceux de la nation la plus favorisée. L'article aura force de loi dès le 1^{er} septembre 1883. » — Nous ne savons pas si, dans les négociations avec les autorités françaises et anglaises, les envoyés malgaches ont cherché à obtenir, pour le gouvernement de la reine de Madagascar, l'autorisation d'imposer fortement le rhum importé de Maurice et de la Réunion, mais les missionnaires déplorent les effets de ce trafic; ils le considèrent comme désastreux pour le commerce de la côte et de l'intérieur de l'île, non moins que ruineux pour la population, dont il détruit l'énergie, et qu'il

réduit à un état d'indifférence absolue pour tout ce qui est un peu supérieur à sa condition actuelle. La quantité de rhum importée l'année dernière, de Maurice seulement, s'est élevée à 2,116,183 litres. — Il eût été opportun également, nous semble-t-il, que les gouvernements de France et d'Angleterre profitassent de la présence des ambassadeurs malgaches à Paris et à Londres, pour insister auprès d'eux sur l'urgence de préparer à Madagascar l'abolition de l'esclavage, car, de l'aveu de ces envoyés, dit l'*Antislavery Reporter*, la proportion des esclaves et des hommes libres, dans l'île, est de trois pour un. Les sociétés missionnaires auraient sans doute appuyé les gouvernements, vu qu'elles souffrent d'un état de choses qui oblige les chrétiens de Madagascar à employer, pour leurs travaux domestiques ou autres, des hommes qui les servent volontairement et qu'ils payent, c'est vrai, mais qui, néanmoins, appartiennent à des propriétaires auxquels ils doivent remettre une partie de leur gain, ce qui rend assez illusoire la faculté que la loi leur reconnaît de se racheter. Mais la question de l'esclavage à Madagascar est assez importante pour que, malgré les détails dans lesquels nous sommes entrés dans notre article sur l'esclavage (III^{me} année, p. 139,) nous y revenions dans un prochain numéro.

La population de l'île **Maurice** prend de plus en plus une physionomie asiatique, par le fait de l'immigration hindoue; on y compte, en effet, sur 366,000 habitants environ, 250,000 Hindous, coolies, boutiquiers, trafiquants, colons, propriétaires, au milieu desquels sont noyés les créoles africains et malgaches, ainsi que quelques milliers de Chinois, d'ailleurs très entreprenants. Les enfants des coolies devant former la future population coloniale, le gouvernement commence à se préoccuper de leur éducation. Sur 116,000 enfants au-dessus de 14 ans, que compte l'île, d'après le recensement de 1881, 25,000 au plus reçoivent l'instruction, soit à la maison, soit dans les écoles officielles, soit dans celles des missions catholiques, anglicanes ou presbytériennes. Cette année, le budget colonial anglais contient, pour la première fois, une somme destinée à la création de cent écoles hindoues; c'est déjà une mesure importante, mais il en faudrait de 400 à 500, pour élever les enfants hindous de Maurice.

Depuis un certain temps l'attention des gouvernements anglais et français s'est portée sur la nécessité d'établir une communication télégraphique entre **Maurice** et la **Réunion**, surtout pour annoncer l'approche des cyclones et prévenir les grands dommages qu'ils causent aux vaisseaux, aux propriétés et aux personnes. A défaut d'un câble

sous-marin, on en est venu à l'idée de se servir de l'héliographe, employé avec tant de succès dans la campagne de l'Afghanistan, et entre l'Espagne et le Maroc, sur une distance de 288 kilom., par le général Ibanez. La distance entre les deux points les plus élevés des deux îles est de 215 kil. Le colonel Mangin a construit un appareil, au moyen duquel l'approche des cyclones pourra être annoncée de Maurice à la Réunion, 24 à 36 heures avant que ces ouragans atteignent cette dernière île.

On se souvient que dans la convention de Prétoria, le gouvernement anglais s'est réservé la question des intérêts des indigènes et de la politique des natifs. Mankoroan, chef Betchouana de l'ouest du **Transvaal**, auprès duquel se trouvait alors un agent britannique, qui maintenant s'est joint aux Boers, a fait appel à l'intervention anglaise contre ces derniers, qui ont occupé une partie de son territoire et menacent de s'étendre encore plus vers l'ouest. Des Boers ont en outre exercé des déprédations dans un territoire cédé aux Anglais par Mankoroan. La « question des Boers » a été posée devant le parlement, mais, soit dans la Chambre des Lords, soit dans celle des Communes, tout en reconnaissant l'obligation morale de protéger les tribus indigènes contre les envahisseurs, personne n'a proposé de recommencer la guerre contre les Boers. — Quant à la guerre intérieure du Transvaal, Mampoer et Mapoch ont attaqué plusieurs chefs cafres partisans de Secocoeni, auxquels ils tuèrent une vingtaine de personnes, hommes, femmes et enfants ; mais, à leur tour, les indigènes du pays de Secocoeni vinrent au secours de leurs chefs et firent la retraite aux gens de Mapoch ; ceux-ci se trouvèrent pris entre deux feux et perdirent 500 des leurs, entre autres un frère de Mampoer et un des principaux capitaines de Mapoch. La plus forte des positions de ce dernier a été prise par les troupes du gouvernement des Boers, et l'on ne doute pas que la guerre ne soit bientôt finie.

La paix, que les missionnaires de Barmen avaient réussi à rétablir entre les **Héréros** et un certain nombre de chefs **Namaquas**, n'a pas été de longue durée. Un de ces derniers, Jan Afrikaner, ayant continué à piller les Bastards, ceux-ci appelèrent à leur secours les Héréros avec lesquels ils attaquèrent les Namaquas. Jan Afrikaner fut battu et obligé de se réfugier dans une gorge d'un accès très difficile au cœur des montagnes. Ses adversaires se firent indiquer sa retraite, cherchèrent à l'y enfermer, et reprirent la plus grande partie du bétail qu'il leur avait enlevé, mais lui-même réussit à leur échapper en s'enfonçant toujours davantage dans les montagnes. Plus tard il en est sorti pour attaquer Rehoboth, avec des renforts Namaquas, mais les Héréros ont volé au

secours des Bastards, et, aux dernières nouvelles, une grande bataille était attendue à l'Est du pays des Héréros. Après la déception qu'ont eue les missionnaires au sujet de la paix, ils en sont venus à craindre que la tranquillité ne puisse être rétablie que lorsqu'un des partis aura été complètement battu. Les païens commettent de telles horreurs à l'égard des prisonniers, que les chrétiens, impuissants à les en empêcher, ne veulent plus se mettre en campagne avec eux. — Deux missionnaires suédois ont trouvé, à six journées de marche au Nord d'Omarourou, près de Otyomatanga, de grands clans de Damaras, dans un district assez pauvre en sources permanentes, mais où les pluies sont fréquentes et où le fourrage et les bois abondent. Un des missionnaires de Barmen s'y rendra pour explorer le pays, et, comme il serait très difficile de commencer une œuvre de mission pour les Damaras disséminés au milieu des Héréros qui les maltraitent, on leur conseillera de se rendre auprès de leurs frères ; ce serait là que la Société de Barmen mettrait à exécution son projet de mission en faveur des Damaras.

Une nouvelle expédition est partie d'Ostende pour Liverpool, où un steamer l'attendait pour la conduire à l'embouchure du Congo. Elle est commandée par M. le lieutenant Vankerekhoven et compte, outre plusieurs officiers belges, un capitaine de navire anglais, un lieutenant hongrois, et un mécanicien allemand. Ce dernier accompagnera M. Librechts, sous-lieutenant belge, qui se détachera du reste de l'expédition dès que les voyageurs auront mis le pied sur le sol africain. Il serait question, paraît-il, de relier l'embouchure du Congo à Zanzibar au moyen d'une poste à pigeons ; du moins l'expédition a emporté avec elle un certain nombre de pigeons voyageurs, pour les faire circuler sur la ligne des stations du Comité d'études du Congo et de l'Association internationale, et obtenir en quelques jours les nouvelles qui actuellement mettent quelques mois pour parvenir de la côte occidentale à la côte orientale. — M. Peschuël Loesche qui, pendant neuf mois, a tenu la place de Stanley sur le Congo, de retour en Europe, a donné à la Société de géographie de Brême, sur la région qu'il a explorée, deux conférences dans lesquelles il a entre autres rectifié les idées que l'on se fait généralement de la partie du fleuve où sont ce qu'on appelle les cataractes du Congo. En réalité il n'y a de chute verticale que celle d'Isanghila, de 5^m de hauteur ; celle de Yellala ne tombe pas verticalement, mais comme l'eau sur la roue d'un moulin ; ailleurs il n'y a que des rapides ; le fleuve court en écumant sur un plateau incliné de 15 p. ⁰⁰/₀₀, parsemé de rochers au milieu desquels il bouillonne et forme

des tournants. Les pluies au nord et au sud de l'équateur tombant à des époques différentes, il monte de septembre à décembre, et de juin à août. A l'époque des hautes eaux, de petits vapeurs de 10 à 15 tonnes, munis de fortes machines, peuvent passer à Isanghila où la chute a complètement disparu. M. Peschuël Loesche qui, on se le rappelle, a eu le bras gauche fracassé dans une lutte sanglante de six heures avec les indigènes, devra renoncer aux voyages; il consacra ses loisirs aux progrès de la science géographique.

Les combats qui ont eu lieu entre les gens de Stanley et les natifs, ont arrêté la marche en avant des **missionnaires de la Livingstone Inland Mission**. Après s'être portés à 50 kilomètres au delà de leur station de Moukimboungou, ils furent empêchés de passer par les villes des Ndoungas, et obligés de fonder une nouvelle station sur la Loukounga, au milieu d'une population d'ailleurs très bien disposée à leur égard. Pour le moment, ils s'estiment heureux de travailler dans un territoire que ne traverse pas la route ouverte le long des rapides du Congo, car les combats sus-mentionnés ont créé des sentiments d'hostilité entre les natifs et les blancs. D'après le numéro de mars des *Regions beyond*, on aurait tiré sur les gens de Brazza dont plusieurs auraient été tués, sur le territoire de Stanley, près de Vivi. Aussi les missionnaires de la société sus-mentionnée veulent-ils éviter autant que possible de se trouver mêlés à aucune troupe de gens armés, et, renonçant à s'établir à Stanley Pool, se borner actuellement à travailler dans la région qui avoisine leurs stations, à 50 ou 60 kilomètres l'une de l'autre, sur une étendue de 170 kilomètres. Depuis cinq ans qu'ils l'habitent ils n'ont jamais eu de conflits avec les indigènes, qui les respectent et leur confient leurs enfants. Ils ont appris la langue du pays, préparent plusieurs élèves à devenir instituteurs, et trouvent auprès des indigènes empressement à leur fournir les produits du pays et à leur servir de porteurs le long de la route d'une station à l'autre.

Les **missionnaires baptistes** établis à **Manyanga** et à **Stanley Pool**, où leurs stations prendront les noms de Wathen et de Arthington, en l'honneur de deux des principaux soutiens de leur œuvre, se sentent de plus en plus obligés de s'affranchir de la protection des Zanzibarites armés des expéditions belges. Après l'attaque dans laquelle M. Peschuel Loesche a été blessé, ils ont compris que la route le long de la rive septentrionale du fleuve, de Manyanga à Stanley Pool, ne serait plus sûre que pour des caravanes fortes et bien armées, et ils en ont cherché une sur la rive méridionale. Là les Belges, après avoir

brûlé la ville de Ngombi, dont le chef Lutété s'était montré disposé à attaquer les caravanes, ont fait une nouvelle route jusqu'à Stanley Pool, et le lieutenant Valeke, qui en était chargé avec 180 Zanzibarites nouvellement arrivés, a fondé une station à Ngombi, et organisé un service de caravanes entre ce point et Stanley Pool. Les missionnaires en ont un indépendant de celui des Belges, en sorte que, tous les quatre ou cinq jours, les natifs qui demeurent le long de la route voient passer une caravane. La sécurité des transports est plus grande, mais les prix de toutes choses ont beaucoup augmenté. Heureusement les missionnaires ont pu obtenir des natifs comme porteurs, ce qui les dispensera d'aller chercher à la côte des Krooboyes, comme ils devaient le faire les premières années. — A Stanley Pool, M. Comber a dû s'efforcer de faire comprendre à Ngaliéma que son œuvre était toute différente de celle des Belges, qu'il ne venait ni pour acheter de l'ivoire, ni pour trafiquer, mais pour instruire son peuple; qu'il ne lui donnerait ni fusils, ni poudre, ni rhum, mais qu'il apprendrait à lire aux enfants et soignerait les malades. Après avoir fait construire une maison sur le terrain concédé à la mission par le Comité d'études du Congo, il a commencé une école. Le petit vapeur le « *Peace* » ouvrira aux missionnaires la voie en amont du fleuve, où ils songent déjà à fonder une nouvelle station, près du confluent du Quango. Elle portera le nom de Liverpool.

Alors même que nous ne serions pas renseignés par les publications missionnaires sur les combats qui ont eu lieu entre les indigènes et des blancs ou des gens au service des expéditions belges, le fait que les caravanes des Zanzibarites amenées successivement à l'embouchure du Congo, sont immédiatement pourvues d'armes, et que, de son côté, de Brazza qui, pendant les huit années de ses explorations précédentes, n'a jamais entretenu que des relations pacifiques soit avec ses porteurs indigènes, soit avec les autres natifs des territoires qu'il traversait, a reçu pour son expédition des milliers de fusils, indique qu'il s'est produit un changement dans les dispositions des populations de cette région à l'égard des blancs. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, les actes d'hostilité se renouvellent, le monde civilisé devra se féliciter qu'il y ait, sur les deux rives du fleuve, des missionnaires pour guérir les maux causés par la concurrence commerciale. Le *Moniteur de l'Algérie* a eu connaissance d'un document émané de M. Braconnier, chef de la station de Léopoldville, qui aurait voulu imposer aux missionnaires l'engagement de ne secourir que les membres de la Société dont Stanley est l'agent. Il n'est pas besoin de dire que les missionnaires ont refusé de signer cet étrange

engagement. Pour le moment, les puissances de l'Europe ne semblent pas songer à se mettre d'accord pour garantir la neutralité du Congo et la liberté commerciale en faveur de toutes les nations. Le **Portugal** et l'**Angleterre** continuent à négocier. Contrairement à ce que nous avons annoncé dans notre précédent numéro, le Portugal a déclaré que, pendant les négociations, aucun vaisseau de guerre ne sera envoyé à Cabinda et à Molemba; et M. le sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères, lord Fitz Maurice, en réponse aux craintes manifestées par quelques membres des Communes, au sujet de la conclusion d'un traité qui pourrait compromettre le développement du commerce anglais dans l'Afrique équatoriale, a promis que le gouvernement ne fera rien qui puisse prendre la Chambre par surprise. Il est d'autant plus urgent de ne rien précipiter à cet égard, que les amis de l'Antislavery Society, ainsi que ceux des Sociétés missionnaires sont aussi anxieux que les commerçants anglais, de voir le gouvernement portugais maître du cours inférieur du Congo, et que tous sont d'accord pour demander la neutralité et la libre navigation du fleuve. — M. de Brazza s'est embarqué à Bordeaux le 20 mars. D'après une lettre du Gabon, du 2 février, une partie de l'expédition est arrivée heureusement dans la colonie et a dû repartir pour le Haut Ogôoué. M. Ballay, le compagnon de Brazza, était en route pour Brazzaville.

M. Gowans, directeur en Afrique de la **Gold Coast Company**, est venu en Angleterre, afin de faire choix des appareils les plus convenables pour appliquer à l'exploitation des mines d'Abboutuyakoon les procédés les plus rapides, les plus économiques et les plus efficaces. Il a vu occasionnellement en Australie d'aussi riches minerais, mais rien qui puisse, comme étendue, être comparé à ce gisement aurifère. Il n'éprouve aucune difficulté à se procurer à la Côte d'Or tous les travailleurs dont il a besoin, grâce à la fermeté et au tact avec lesquels il traite les indigènes; aussi n'approuve-t-il pas l'idée qui a été émise de faire venir pour le travail des mines des coolies hindous ou des Chinois. — M. Barham, l'ingénieur chargé des études préliminaires d'un **chemin de fer** à la **Côte d'Or**, a communiqué son rapport à une réunion tenue à Londres; il conclut à l'établissement d'une ligne d'Axim à Tacquah, sur une longueur de 64 kilomètres.

Le roi du **Bafing**, Sago Bamakha, a conclu récemment avec M. le capitaine Bonnier, revêtu de pleins pouvoirs par le colonel Borguis Desbordes, commandant supérieur du haut-fleuve, un traité par lequel le Bafing est placé sous le protectorat de la France, qui aura le droit

d'y exécuter les grandes voies de communication qu'elle jugerait utiles. Les Français pourront y faire librement le commerce, sur le pied d'une parfaite égalité avec les indigènes; les caravanes et les marchandises seront scrupuleusement respectées dans leurs personnes et dans leurs biens. Le roi s'est en outre engagé à donner aide et protection à tous les courriers et à tous les convois, par terre ou par eau, venant des postes français de Kita et de Bafoulabé. — A peine arrivé à **Bamakou** sur le Niger, le colonel Borguis Desbordes a fait commencer les travaux d'un fort qui sera bientôt en état de recevoir une garnison d'hivernage; la colonne expéditionnaire reviendra à Saint-Louis. — Quoique la mission du **D^r Bayol** fût absolument pacifique, elle n'en a pas moins subi le contre coup des événements du Haut-Sénégal. Ahmadou de Ségou ayant donné l'ordre formel de ne permettre à aucun Européen de traverser le Kaarta, le **D^r Bayol** pense qu'il sera obligé de descendre plus au sud, dans le Bambouk et le Fouta-Djalou, déjà parcouru par lui, mais où il reste, dit-il, encore beaucoup d'études à faire.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La Société khédiviale de géographie, au Caire, a été saisie de plusieurs propositions : 1° de fonder un musée ethnographique africain, auquel serait rattaché un musée commercial; 2° de faire des études sur les voies de communications les plus rapides avec le Soudan et la région des lacs; 3° d'explorer le pays entre Fadasi, Lado et le cours du Sobat.

Un groupe de commerçants napolitains a chargé M. le professeur Licata de se rendre à Assab, pour y recueillir des renseignements scientifiques et commerciaux sur cette possession italienne.

La Société italienne, qui a obtenu une concession pour l'exploitation du sel à Assab, a l'intention de conclure avec les souverains d'Abyssinie, du Choa et du Godjam, des contrats pour leur fournir la quantité de sel nécessaire à leurs États. Ce condiment qui, vu son prix élevé (Fr. 0,75 le kilogramme), est un article réservé aux classes aisées, pourra ainsi devenir d'une consommation générale. En outre, les souverains étant intéressés à garantir leurs caravanes contre la rapacité des tribus indépendantes au milieu desquelles elles devront passer, la route d'Assab au Choa et au Godjam deviendra sûre.

La Société africaine allemande a pourvu à ce que ses explorateurs reçussent le plus promptement possible tous les objets nécessaires au remplacement de ce qu'a détruit l'incendie de Weidmannsheil, pour qu'ils puissent reprendre immédiatement leur projet de voyage au lac Moero. Malheureusement, le **D^r Kaiser** est mort en novembre sur les bords du Tanganyika.

La caravane des missionnaires anglais, conduite par M. Stokes, a atteint l'extrémité sud du Victoria Nyanza, un peu à l'ouest de Kagheï.

M. Last, de la station de Mamboia, a fait une nouvelle excursion au delà de Ngourou, et visité quelques villages des Masai où il a été bien reçu ; il a pu recueillir beaucoup de renseignements sur la langue, les coutumes, les conditions sociales de ces tribus, réputées si féroces, et sur le meilleur moyen d'établir avec elles des relations amicales.

M. Selous a traversé de nouveau la partie septentrionale du pays des Matébélés jusqu'au Zambèze, le long de la Panyane ou Hanyane. Il a atteint le Zambèze près de l'embouchure de l'Oumsengaisi, d'où il a suivi la rive méridionale du fleuve jusqu'à Zoumbo ; puis il est revenu à son campement de chasse, près de l'Oumfoulé. La plus grande partie du territoire qu'il a parcouru était inconnue jusqu'ici. La géographie lui devra à cet égard des renseignements aussi utiles que ceux qu'il a fournis précédemment sur la région du confluent du Chobé et du Zambèze.

Le chef Letsié a écrit, au nom de ses fils et des principaux Bassoutos, au Parlement du Cap, pour demander que le Lessouto ne fût pas abandonné, la plus grande partie de la tribu désirant demeurer sous la protection du gouvernement. Une commission, présidée par M. Sauer, ministre des affaires indigènes, s'est rendue au Lessouto pour recueillir les avis des Bassoutos.

Une dépêche de Maritzbourg annonce que Mnyamana et seize autres puissants chefs zoulous ont publié la déclaration suivante : « Comme chefs zoulous, nous protestons auprès de la reine contre le partage de notre pays, dont on n'a laissé qu'un tiers à Cettwayo, tandis que tout le peuple désire rester sous son autorité. »

Le P. Depelchin est arrivé du Zambèze à Port Elisabeth, amenant avec lui deux lions.

M. P. Ewald, naturaliste d'Halberstadt, partira prochainement pour faire des études dans la colonie du Cap, l'État libre de l'Orange et le Transvaal, d'où il reviendra, à travers le désert de Kalahari, chez les Damaras, pour remonter ensuite le long de la côte occidentale jusqu'au Congo.

Le gouverneur de la Colonie du Cap, Sir Hercules Robinson, a fait remettre aux membres du Parlement colonial un recueil des lois et coutumes des indigènes, préparé par une commission spéciale, pour servir de base à des relations internationales, où l'on ait, autant que possible, égard aux idées et aux besoins des populations, et où les cas de mécontentement, pour ne s'être pas bien compris, soient moins fréquents.

M. Resteau va revenir d'Ambrissette, où il a installé la première factorerie de la Compagnie belge du commerce africain ; en attendant, il a envoyé les plans d'autres établissements que la Compagnie fondera dans la région au sud du Congo.

M. L. Petit, naturaliste, a fait de Landana une excursion sur le Haut Chiloango jusqu'à Toumby ; il en a rapporté de belles collections d'oiseaux, et plusieurs spécimens de chimpanzés et de gorilles mahiéma. Pendant son séjour à Toumby, il a assisté à l'ensevelissement du prince Macaille N'Gom, mort depuis plus d'un an,

mais qu'on avait, selon l'usage, conservé dans sa case, fumé et enveloppé dans des tissus, jusqu'après la nomination d'un successeur.

La « British and African Steam Navigation Company, » qui a déjà 20 navires pour le service de la côte occidentale d'Afrique, en a fait construire deux autres, d'un faible tirant d'eau, pour pouvoir leur faire franchir les barres des rivières basses. Ils seront appelés le *Lagos* et le *Calabar*.

Le Comité des Missions anglicanes a accepté, pour ses stations du Niger, les services de M. le Dr Percy Brown, qui s'est offert pour travailler dans une partie du champ des missions.

Ne pouvant consentir à renoncer à aucun des territoires de la république de Libéria, le sénat de Monrovia paraît disposé à soumettre la question des limites septentrionales de cet État, au sujet desquelles il est en désaccord avec l'Angleterre, à l'arbitrage des États-Unis ou des grandes puissances civilisées.

Le *Wyoming* amène des États-Unis en France le prince Ulysse Parklew, futur souverain du royaume de Pessah, allié à la république de Libéria. Ce prince, âgé de 16 ans, est élevé à l'européenne; deux précepteurs, MM. Brown et Stewart, l'ont conduit en Amérique; après lui avoir fait visiter la France, l'Angleterre et l'Allemagne, ils le reconduiront au Pessah.

Le nouveau roi du Cayor a fait visite au gouverneur de Saint-Louis, auquel il a promis d'aider de toutes ses forces à la construction de la voie ferrée. Dans deux ou trois semaines la section de Dakar à Rufisque sera terminée.

Les travaux du chemin de fer du Haut-Sénégal continuent avec activité; Médine est relié à Kayes.

Jusqu'ici la pêche du corail sur les côtes d'Afrique se faisait surtout dans la Méditerranée, devant la Calle. Depuis quelques années les pêcheurs vont dans l'Atlantique, spécialement aux îles du Cap Vert, dont le professeur Greef a étudié les coraux, qu'il a trouvés identiques à ceux de la Méditerranée. En 1879 et 1880, le produit de la pêche à l'île de Thiago a été de 3000 kilog.; il y avait en particulier des coraux rouge pâle très estimés. Dès lors il s'est formé des sociétés pour exploiter les côtes du Cap Vert.

M. Piazzly Smith a communiqué au journal anglais *Nature*, d'après une correspondance de Santa Cruz, capitale de Ténériffe, que le pic de Teyde, qui n'avait pas eu d'éruption depuis 1798, est de nouveau entré en activité au commencement de 1883; un fleuve de lave est descendu de son sommet encore couvert de neige.

EXPLORATIONS DU D^r JUNKER SUR LE HAUT OUELLÉ¹

Dès la plus haute antiquité, les problèmes relatifs à l'hydrographie de l'Afrique ont occupé les esprits. Hérodoté, Ptolémée et ses successeurs,

¹ Cette livraison est accompagnée d'une carte dressée sur celles du D^r Junker,

ont porté leur attention sur le système du Nil ; après eux l'étude générale du cours inférieur des grands fleuves fut reprise par les Portugais, qui lui firent faire des progrès. Mais c'est surtout à Livingstone que se rattachent les travaux qui devaient permettre de résoudre les grandes questions du Zambèze, du Nil et du Congo ; l'impulsion donnée par lui fit surgir la pléiade des Speke, des Grant, des Burton, des Baker, des Cameron, des Stanley, des Serpa-Pinto, et aujourd'hui, quoiqu'il reste beaucoup à faire, on peut dire que les bassins de ces grands fleuves sont assez approximativement déterminés. Celui de l'Ouellé en revanche l'est encore fort peu ; aussi est-ce vers lui que se portent actuellement les regards. Ce n'est pas qu'il ait été complètement laissé de côté jusqu'ici. Déjà en 1855, Escayrac de Lauture, et après lui les frères Poncet, Heuglin, Miani, Piaggia, Schweinfurth surtout, avaient fourni des renseignements qui auraient pu faire comprendre l'importance de cette étude ; mais il est difficile de pénétrer au delà du bassin du Nil, où les brigandages exercés par les chasseurs d'esclaves, et par les expéditions égyptiennes en quête de l'ivoire, dont le gouvernement a le monopole, ont causé chez les Niams-Niams et les Mombouttous une défiance bien naturelle. En outre le danger auquel le cannibalisme de ces populations expose les voyageurs explique pourquoi ils ont été, jusqu'à présent, si peu nombreux dans cette région.

Tout le monde se rappelle la marche de Schweinfurth « au cœur de l'Afrique » de 1868 à 1870, ses relevés des affluents du Nil Blanc, sa découverte des sources du Djour au mont Baginsé, et celle des Akkas, peuple de pygmées déjà mentionnés par Aristote. On n'a pas oublié non plus l'enthousiasme dont il fut saisi à son arrivée au bord de l'Ouellé, le 19 mars 1870 ; celui de Mungo Park, posant la première fois le pied sur les rives du Niger, n'avait pas été plus grand. « Depuis mon départ de Khartoum, dit Schweinfurth, la même question agissait mon esprit : le fleuve coulait-il de l'est à l'ouest ? Si ses eaux se dirigeaient vers l'est, le problème jusqu'alors inexpliqué de la plénitude du lac Mvoutan était résolu ; si elles coulaient à l'ouest, elles n'appartenaient pas au système du Nil. Enfin l'Ouellé m'apparut, il envoyait au couchant ses flots sombres et profonds. » C'est à ce voyageur que nous

de Schweinfurth et de Potagos. Pour les dernières explorations, nous avons dû nous contenter d'indications approximatives, la carte du Dr Junker, qui accompagnait un de ses rapports aux *Mittheilungen de Gotha* ne leur étant pas parvenue, non plus que ce rapport.

devons nos premières informations sur la Gadda et le Kibali, qui forment l'Ouellé, sur le volume de leurs eaux, leurs crues, leur altitude (de 700 m. environ), comme sur les montagnes au sud de la résidence de Mounza, contreforts occidentaux de la chaîne que Baker avait vue au N.-O. du Mvoutan, et dont il estimait la hauteur à 2500 m. De toutes les observations qu'il avait faites et des renseignements qu'il avait recueillis, il concluait que l'Ouellé ne pouvait appartenir qu'au bassin du Chari. Les Mombouttous et les Niams-Niams donnaient tous à l'Ouellé une direction O. N.-O. ; plusieurs d'entre eux l'avaient suivi pendant des jours et des jours, jusqu'à un endroit où il s'élargit au point que les arbres de l'autre rive ne sont plus visibles, et qu'enfin on ne voit que l'eau et le ciel. Ils affirmaient que les riverains de la partie méridionale de ce lac, car ça devait en être un, étaient vêtus d'étoffes blanches, et se mettaient à genoux pour dire leurs prières. Mais toutes les questions par lesquelles Schweinfurth chercha à résoudre le problème n'aboutirent qu'à cette réponse dérisoire, que lui donna un jour son interprète mombouttou, qu'à l'O. S.-O., où naquit Mounza, en un endroit appelé Madimmo, il y avait une étendue d'eau aussi grande... que le palais du roi ! Malgré son ardent désir d'arracher au cœur de l'Afrique son secret, il dut revenir vers le nord, au Bahr-el-Ghazal, laissant à d'autres le soin de continuer les recherches commencées.

Miani s'est avancé vers l'ouest jusqu'à Bakangai, par 24° 10' long. E. de Paris. Potagos a fourni, sur les affluents septentrionaux de l'Ouellé jusqu'au 20° 40', des renseignements qui ne peuvent être négligés dans l'étude du cours moyen de ce fleuve. Mais aujourd'hui, nous voulons nous en tenir aux parties explorées par le Dr Junker, en amont du point touché par Potagos, en exposant d'abord les études du voyageur russe dans la région des sources du Kibali et de la Gadda. C'est là en effet que le conduisit son premier voyage, en 1877 et 1878. Encore nous bornerons-nous à relever, dans cette première exploration à l'ouest du Nil Blanc, dans les mudiriehs de Rohl et de Makaraka, les recherches qui eurent pour but de déterminer le bassin et les sources du Djei, affluent du Bahr-el-Ghazal, et la ligne de partage des eaux de ce tributaire d'avec celles du Kibali, partie supérieure de l'Ouellé.

Dans ce premier voyage il était descendu de Kabayendi, dont il avait fait son quartier général jusqu'à la sériba de Wau, près du Djour, tantôt coupant, tantôt suivant l'itinéraire de Schweinfurth ; et l'observation qu'il fit déjà alors, des fréquents changements de place des établissements arabes pour l'exploitation de l'ivoire et de la traite, n'est pas sans

importance pour la cartographie. Un très petit nombre des séribas indiquées dans la carte de Schweinfurth se trouvaient encore, en 1877, à l'endroit où elles étaient sept ans auparavant. Tel était le cas de celles de Roumbeck, dans le mudirich de Rohl, et de Ghattas dans celui du Bahr-el-Ghazal. Par suite de la mauvaise administration de Abd-es-Ssammat et de ses gens, des 17 stations qui, à l'époque de Schweinfurth, existaient de Ghattas à Gosa, il n'en restait plus que quatre en 1877 : celles de Gosa, de Mandougou, de Kanna et de Siruhr. Là où en 1868 régnait, dans les séribas, l'abondance en grain et en bétail, Junker trouva la misère. Sur tout ce parcours il ne vit pas une pièce de bétail, et souvent même il dut céder de son blé aux propriétaires des séribas actuelles. De grandes étendues de pays avaient été dépeuplées et ruinées, tous ceux qui avaient pu échapper aux corvées et à l'esclavage avaient émigré et trouvé un refuge chez Mbio, chef niam-niam. Mais nous laissons de côté cette région déjà parcourue par Schweinfurth, pour suivre Junker dans le Makaraka, où les principales stations étaient alors celles de Wandy, de Makaraka, de Kabayendi, de Rimo et de Ndirfi.

Depuis que le gouvernement égyptien avait monopolisé le trafic de l'ivoire, elles étaient entre les mains de fonctionnaires égyptiens, appuyés chacun de 150 soldats environ, chargés de veiller à l'exécution des ordres donnés aux chefs nègres, et d'aider à la perception des impôts. Au sud du Makaraka s'étend un territoire demeuré, jusqu'en 1877, fermé aux explorations géographiques, quoique depuis longtemps les agents des trafiquants arabes y fissent des incursions et des razzias pour se procurer de l'ivoire, des esclaves et du bétail. Pour obtenir l'ivoire, ils entretenaient des relations amicales avec quelques chefs puissants en pays éloignés ; ceux-ci l'acquéraient en forçant les chefs moins forts à le leur livrer, puis chaque année le gouvernement envoyait des expéditions pour le chercher : c'est ainsi que ces expéditions visitaient les chefs de Ganda chez les Kakouak, de Lemihn chez les Kalika, et de Luggar au sud du Kibali.

De Kabayendi le Dr Junker fit une excursion vers le S.-O., pour déterminer la ligne de partage des eaux entre le Rohl, le Djau, le Tondj, affluents du Bahr-el-Ghazal, et l'Akka, la Garamba et le Kotschou qui, par le Dongou, portent leurs eaux à l'Ouellé.

Du côté du S.-E. le pays va en s'élevant, jusqu'aux sources du Kibali. Le long de sa route le voyageur signale, à l'est les monts Keni, Korbé, Mouga et Maja, et à l'ouest l'Ottogo et le Ouado, dans le voisinage duquel le Djei prend sa source. Un peu au sud du Mouga s'ouvre la

belle vallée du Kindé, affluent du Bibé, le principal tributaire de la rive droite du Djéi. Les palmiers, les dattiers, les bananiers, que l'on y retrouve après en avoir été privé longtemps, et de hauts acacias lui donnent l'aspect d'un parc. Au delà se trouve la ligne de faite entre le Nil et l'Ouellé, sans hautes montagnes, dans un terrain rocheux, très coupé. La végétation arborescente est moins abondante chez les Kalika, qui sont essentiellement agricoles et élèvent du bétail ; nulle part Junker n'a vu chez les nègres autant de bestiaux. Au sud de Lemih, les bois de haute futaie reparaissent dans la vallée du Kibali, mais plus loin les arbres sont remplacés par des prairies et des champs cultivés de doura à tiges de la hauteur d'un homme, de fèves, de courges, de patates douces, etc. ; les collines en pente douce sont arrosées dans toutes les directions par de petits cours d'eau, le long desquels seulement croissent de magnifiques arbres ; tout y rappelle un district agricole de notre Europe. Quant au Kibali il est formé d'une multitude de petites rivières qui descendent du versant occidental des montagnes situées au N.-O. de l'Albert Nyanza, et que Junker a appelées : monts Gessi, Gordon, Baker, Emin, Speke, Schweinfurth, Junker, etc. Aux endroits où il l'a traversé, chez les Kalika, près du 2° 40' lat. N., le Kibali n'avait qu'une vingtaine de pas de large, et 0^m,70 de profondeur, mais courait rapidement sur un lit de sable.

Les recherches du Dr Junker sur le cours supérieur de l'Ouellé ne devaient pas se borner à ce premier voyage. Revenu en Europe pour se reposer quelques mois, il en repartit vers la fin de 1879, pour le pays des Niams-Niams et des Mombouttous. Grâce aux recommandations de Schweinfurth et aux soins de Gessi pacha, alors gouverneur du Bahr-el-Ghazal, il gagna rapidement la sériba de Wau, point extrême N.O. de son expédition antérieure, et de là, jusqu'à Dem-Békir, il suivit la route de son prédécesseur. Mais, à peine y était-il arrivé, que le bruit de sa venue se répandit chez les Niams-Niams et y jeta l'effroi. Accoutumés à voir leur territoire parcouru et dévasté par les expéditions égyptiennes, devant lesquelles parfois ils s'enfuient de leurs habitations et laissent leurs champs sans culture, leurs inquiétudes se réveillèrent à l'ouïe de l'arrivée de Junker, qu'ils prenaient pour un frère du gouverneur Gessi, se le représentant suivi d'une nombreuse escorte militaire. Il fallut que Ndorouma, un de leurs grands chefs, qui perçoit lui-même des autres princes niams-niams indépendants, l'ivoire à livrer au gouvernement égyptien, et qui personnellement était disposé à satisfaire aux demandes de celui-ci, vint à Dem-Békir, pour s'informer des intentions

de l'explorateur. Junker eut beau lui donner l'assurance qu'il ne viendrait chez les Niams-Niams qu'avec son compagnon de voyage, Bohn-dorf, et quelques serviteurs, Ndorouma ne fut tranquilisé que lorsque dix soldats qui l'avaient escorté jusqu'à Dem-Békir eurent été renvoyés. Après cela Junker put commencer, le 7 mai 1880, sa marche vers le S. E., à travers le haut pays d'où descendent plusieurs affluents du Djour, à l'est de la ligne de faite du bassin des principaux affluents de l'Ouellé mentionnés par Potagos, le Tsigo, le Proungo, le Béti. Il franchit l'un de ceux-ci, le Rongo, sous le 6° lat. N., près de la résidence du chef Issa, et en entrant dans le bassin de l'Ouellé remarqua un changement dans la végétation; ce fut là en particulier qu'il rencontra les galeries si admirablement décrites par Schweinfurth; tandis que plus au nord, les plantes disparaissent à l'époque de la saison sèche, ici, par suite de l'abondance des eaux en toute saison, elles deviennent permanentes, et s'ajoutent à la flore de l'équateur pour donner à toute la végétation un caractère spécial. Des arbres énormes, plus élevés que les palmiers d'Égypte, croissent le long des rives des nombreux cours d'eau, et y abritent des tiges moins élevées dont les cimes s'échelonnent sous leur ombre. Vus du dehors, ces bois ressemblent à un mur de feuillage, l'enceinte franchie, on se trouve dans une avenue, ou plutôt dans un temple dont la colonnade soutient la triple voûte. Les piliers de cette nef ont en moyenne 30 mètres de hauteur, les plus bas de 20 à 25 mètres. Des galeries moins grandes s'ouvrent à droite et à gauche, et donnent accès à des bas côtés remplis, comme l'avenue principale, des murmures harmonieux du feuillage. Il passa ensuite près des sources du Bokou, affluent du Mbomou qui, contrairement aux renseignements fournis à Schweinfurth, pour sa carte, coule aussi vers l'ouest, et enfin il s'arrête à la sérieba Lacrima, non loin de la résidence de Ndorouma, près de laquelle jaillit l'Ouerré, qui se dirige vers l'ouest, au nord des monts Gangaras. Une fois établi là, il vit arriver des messagers d'un grand nombre de princes niams-niams, qui commençaient à voir en lui un protecteur contre les violences des expéditions égyptiennes.

Nous ne reviendrons pas sur les détails que nous avons donnés (II^{me} année, p. 131 et 211) de son séjour chez les Niams-Niams; nous avons hâte de le suivre vers l'Ouellé et chez les Mombouttous. Mentionnons cependant auparavant les indications qui lui ont été données sur l'existence, à l'ouest du pays de Ssassa, d'une grande rivière, au delà de laquelle les habitants prient selon le rite mahométan; ils seraient en

rapport avec l'Adamaoua, d'où on leur amènerait des chèvres et des moutons très beaux.

Profitant d'une expédition conduite par Sémi, chef niam-niam, habitant au nord du Mbomou, et vassal du gouvernement égyptien qui lui fournit des armes et des soldats nègres pour recueillir l'ivoire, il la suivit à travers le territoire de Ndorouma, qui s'étend au S.-O. sur une longueur de 85 kilom., et d'où descendent une quantité de rivières coulant vers l'ouest pour se jeter dans l'Ouerré; d'autres se rendent à la Gourba, qui a 25 pas de large au sud de Palembang, et que l'on ne peut passer, non plus que le Mbrouélé qui en a 75, qu'avec l'agrément des Mangballés, tribu mombouttou de la rive septentrionale de l'Ouélé, possesseur des bateaux nécessaires pour passer ces deux rivières. Deux princes de cette tribu, hostiles aux Abarmbos, Mombouttous encore indépendants de l'autre rive de l'Ouélé, cherchèrent à entraîner l'expédition égyptienne dans leur parti contre leurs adversaires. Junker déclara qu'il garderait une stricte neutralité. Il n'en passa pas moins, avec Sémi et ses gens, la Gourba et le Mbrouélé, dans les bateaux des Mangballés, ce qui fit croire aux Abarmbos que les Mangballés et l'expédition égyptienne faisaient cause commune. Les Mangballés ayant fait entrer leurs bateaux dans l'Ouélé, le cri de guerre retentit de toutes parts. Sémi attaqua imprudemment les canots des Abarmbos, pendant que Junker parlementait avec Mambanga, prince mombouttou, indépendant aussi, qui refusait à Sémi l'entrée sur son territoire. Il se détacha de l'expédition égyptienne, passa chez Mambanga, et, de sa résidence, par 3°45' lat. N. et 24°40' long. E. de Paris, il envoya chez les Abarmbos un message pour les engager à faire la paix et à livrer l'ivoire qu'ils avaient en leur possession. Il réussit à les persuader, mais il dut renoncer temporairement à se rendre vers l'ouest, à travers le pays des Amadis, aux monts Gangaras et Badindés, jusque chez Rafaï, et passer des semaines chez Mambanga. Depuis la mort de Mounza, si cruellement assassiné par Youssouf pacha¹, c'est le plus puissant prince mombouttou, il n'a point de rapports avec les stations égyptiennes, Ali, Abdallah et Abd-el-Mihn, établies à l'est du Mombouttou, et s'oppose à la venue de soldats sur son territoire; mais il est cannibale comme tous ses gens; on n'enterre aucun mort et chaque décès est expié par le meurtre d'une victime humaine que l'on mange. Sous tous les autres rapports, Junker a trouvé cette tribu supérieure aux autres nègres, surtout par l'administration,

¹ V. II^{me} année, p. 131.

les usages domestiques et la considération accordée aux femmes. Il fut témoin, comme Schweinfurth l'avait été, des horreurs commises par ces cannibales. Pour s'y soustraire, il envoya son serviteur Faradj-Allah avec ses bagages, par bateau, à la sériba Ali, au confluent de la Gadda et du Kibali, tandis que lui s'y rendit par terre, malgré les obstacles considérables que présente l'état des chemins au sud de l'Ouellé pendant la saison des pluies. En effet, quoique le fleuve ait des bords élevés de 6 m. à 8 m. au-dessus du niveau des hautes eaux, ses petits tributaires du sud débordent presque tous. Il visita la station de Abd-el-Mihn, puis remonta vers le nord, à l'emplacement de la résidence de Mounza près de laquelle mourut Miani. Plus à l'est, ont été fondées, dans le pays des Gambaris, des stations destinées à amener la soumission des princes indigènes. Les difficultés que les fonctionnaires égyptiens suscitèrent à l'explorateur lui firent comprendre la nécessité d'éviter à l'avenir les employés arabes, et de se rendre à Bakangaï, plus à l'ouest, où n'en stationne aucun, quoique le chef de cette localité livre son ivoire au gouvernement égyptien. Auparavant cependant, il revint, le 3 décembre 1880, à son quartier général près de Ndorouma. Il y reçut la visite du prince Ssassa qui habite au sud du Mbomou, ainsi que celle du chef Kipa, qui réside dans la partie occidentale du territoire des Niams-Niams et l'invita à venir chez lui ; il résolut de s'y rendre et de nouer de là des relations avec Bakangaï, au delà de l'Ouellé. Pendant son absence, Bohndorf avait mesuré, à l'aide de la montre et de la boussole, la route depuis la frontière du territoire de Ndorouma jusqu'à Kipa, et l'avait trouvée de 200 kilom. ; en cet endroit, l'Ouerré avait 50 m. de large.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE ¹

LA QUESTION DU ZAÏRE. Droits du Portugal. Mémoire. (Lallemant frères), Lisbonne, 1883, in-8°, 79 p. — Cette publication datée du 24 décembre dernier émane du Comité africain de la Société de géographie de Lisbonne, et tend à établir les droits du Portugal sur tout le cours inférieur du Congo. Elle pose en principe, tout d'abord, que la souveraineté d'un État civilisé sur les territoires qu'il déclare lui appartenir se fonde, d'après le droit international, sur la découverte, la possession et la reconnaissance de ces territoires, et montre, par des exemples empruntés à l'histoire, que la Russie, les États-Unis, la France, l'An-

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

gleterre se sont, en diverses circonstances, appuyés sur ces principes pour faire reconnaître leur autorité sur certaines contrées. Reprenant ensuite l'histoire de la Guinée méridionale, depuis les premiers voyages des Portugais au XV^m siècle jusqu'à nos jours, le mémoire expose que ces trois conditions sont remplies pour toute la région baignée par l'Océan Atlantique, au sud du 5° 12' latitude sud. Cette ligne de démarcation est établie pour la côte, mais, en ce qui concerne l'intérieur « la ligne réelle de la frontière portugaise, dit le memorandum, se conserve indéterminée et dépendante des besoins et des résolutions de notre administration et de notre politique coloniale. En ce qui concerne le Zaïre proprement dit, il est clair que tout son cours inférieur est compris dans notre province, et que celle-ci s'étendant vers l'est jusqu'à la région de Iacca et de Lunda, embrasse, de droit, une partie du cours supérieur du même fleuve. » On le voit, si les revendications du Portugal étaient admises dans leur entier, les stations de Brazzaville et de Léopoldville, quoique se trouvant au nord du 5° 12' lat. sud auraient été établies sur territoire portugais. Mais, d'après une lettre adressée au *Mémorial diplomatique*, par M. le ministre de Portugal en France, les terres cédées par Makoko à Savorgnan de Brazza se trouvent au delà des limites des possessions portugaises. Il y a néanmoins là une question de droit international des plus délicates et l'on ne peut, en aucune manière, préjuger la solution qui lui sera donnée par la diplomatie.

JOSEF CHAVANNE. AFRIKA IM LICHTE UNSERER TAGE. Wien, Pest, Leipzig. (Hartleben's Verlag), 1881, in-8°, 184 p. et carte, 3 fr. 75. — En rendant compte, dans notre dernier numéro, de l'ouvrage du savant géographe viennois sur l'hydrographie de l'Afrique, nous avons fait allusion à celui qu'il avait publié l'année précédente sur l'orographie de ce continent, pour rectifier les erreurs dans lesquelles on était généralement quant au relief de cette partie du monde, si différente, à cet égard, de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique. Avant Livingstone il eût été impossible de se faire une idée tant soit peu exacte de ses altitudes relatives, des terrasses qui la bordent, des montagnes qui supportent le plateau central, des dépressions de celui-ci, du caractère tout à fait spécial des montagnes qui, à part dans l'Atlas, dans les monts de Kong et dans les monts Drakenberg, n'offrent rien de semblable aux chaînes de l'Himalaya, des Alpes ou des Andes. Mais, depuis une dizaine d'années, l'Afrique a été traversée de l'ouest à l'est et de l'est à l'ouest ; du nord et du sud, les explorateurs se sont avancés presque jusqu'à l'équateur, et les nombreuses expéditions qui se sont succédé ont fourni

assez d'indications précises pour que la lacune qui existait jusqu'ici dans la géographie africaine pût être comblée. Seulement, ces indications étaient disséminées dans la foule des publications que l'exploration africaine fournit chaque jour en nombre plus considérable. Il a fallu les soins les plus scrupuleux et une patience admirable, pour recueillir toutes ces données, les classer avec ordre, et un grand talent d'exposition pour présenter d'abord dans ses traits généraux le relief du continent, puis celui de ses parties principales : l'Atlas, le Sahara, les différents plateaux du Soudan, de l'Afrique australe et de l'Afrique centrale, celui de l'Abyssinie et enfin les montagnes qui s'élèvent à l'ouest de la mer Rouge. Après avoir décrit en détail chacune de ces parties, avec les traits spéciaux qui la caractérisent, le Dr Chavanne résume les développements dans lesquels il est entré, dans quelques lignes qu'on pourrait appeler des profils, avec les principales cotes de hauteur, ce qui permet de se représenter, même sans dessin, les accidents du terrain que l'on vient de parcourir. Pour compléter l'impression que laisse l'étude de son ouvrage, il a dressé une carte qui offre à l'œil les détails du relief africain, au moyen de teintes nuancées indiquant les différentes altitudes de 300^m à 2500^m et au delà. Mais, comme pour le volume de l'hydrographie, un index de toutes les hauteurs indiquées dans celui-ci en faciliterait beaucoup la consultation.

LES ÉGLISES MONOLITHES DE LA VILLE DE LALIBÉLA (Abyssinie), par *Achille Raffray*, vice-consul de France. Album gr. in-4° de 20 planches lithogr. et 14 p. de texte. Paris (Veuve A. Morel), 1882, fr: 30. — La ville de Lalibéla, capitale de la province de Lasta dans le Tigré, était déjà connue pour ses églises coptes taillées dans le roc, mais c'est M. Achille Raffray qui le premier a fait une étude complète de ces constructions si étonnantes. Il avait déjà visité dans son premier voyage, en 1873-74, une église monolithe près de la ville de Solsota, et avait en outre appris des naturels que, dans la ville de Lalibéla, on trouvait beaucoup d'églises de ce genre; mais il ne put les voir alors. Dans son dernier voyage, grâce à une permission du roi, il fut plus heureux.

Lalibéla est une ville religieuse, et par suite se trouve en dehors des routes parcourues par les Européens et les marchands. Gouvernée par un moine, sa population se compose surtout de pèlerins qui viennent prier dans les sanctuaires vénérés. Lalibéla renferme dix églises monolithes, qui font, à proprement parler, partie intégrante de la montagne. « L'architecte, dit M. Raffray, a fait creuser des carrières à ciel ouvert, au milieu desquelles il a laissé un bloc qui ne tient plus à la montagne

que par sa base; puis ce bloc a été travaillé extérieurement jusqu'à simuler des murailles; enfin on a fouillé l'intérieur, ménageant des colonnes, des pleins cintres pour soutenir le plafond, et on a en dernier lieu, percé des fenêtres pour y laisser parvenir l'air et la lumière. On a ainsi des églises qui sont monolithes dans toute l'acception du terme. » Le travail des ouvriers a donc été ici l'inverse de ce qu'il est d'ordinaire, au lieu de construire on a creusé, et l'édifice ne se compose pas de pièces ajustées, mais il est au contraire tout d'une pièce.

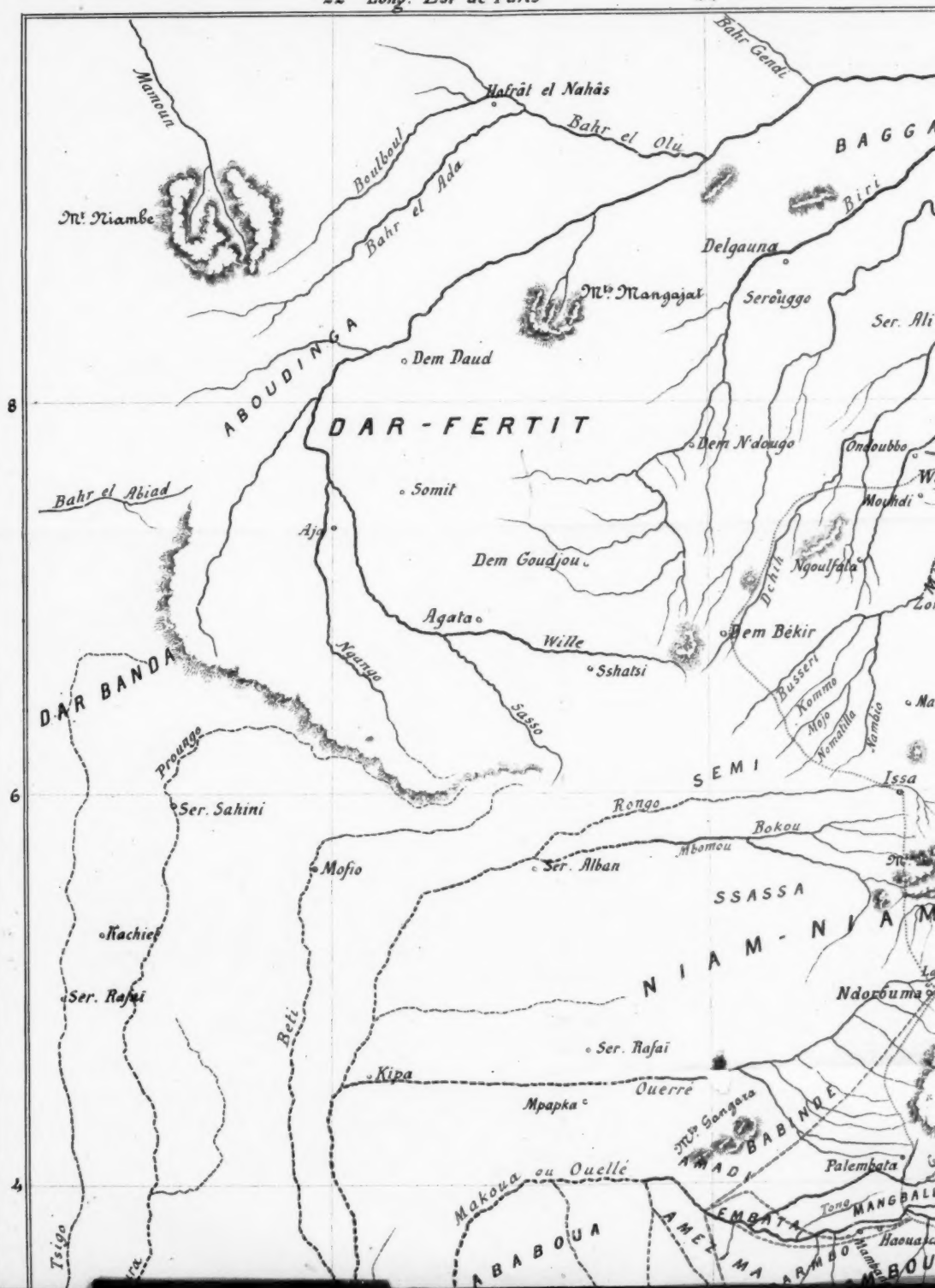
Taillées dans une roche rouge assez friable, et malgré cela parfaitement intactes à l'intérieur, les églises présentent à l'extérieur beaucoup de colonnes brisées; plusieurs d'entre elles ont souffert de l'invasion musulmane.

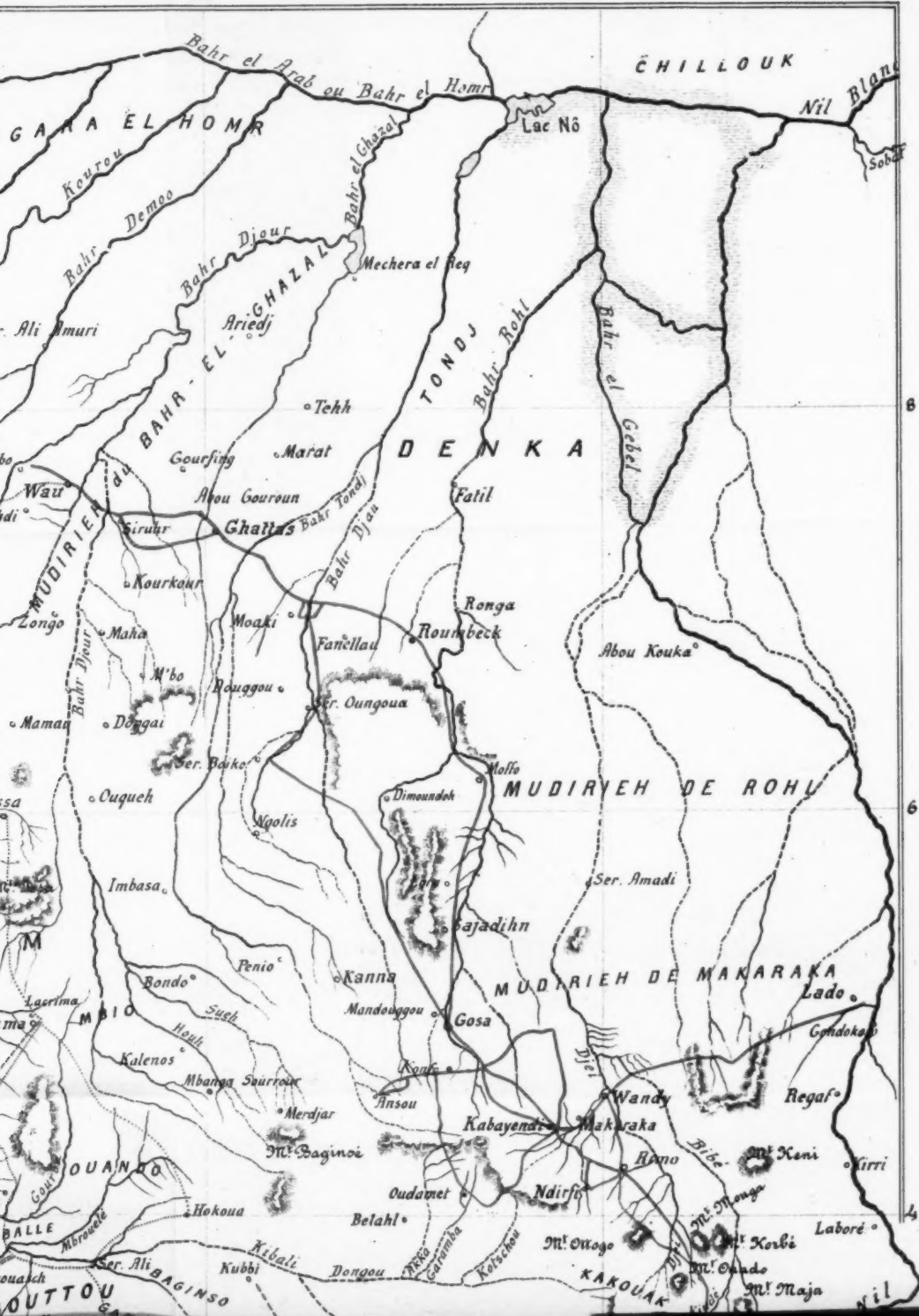
Pour faire ressortir toutes les beautés et les traits caractéristiques de ces églises, tels qu'ils nous sont représentés par les dessins de M. Raffray, il faudrait des connaissances spéciales en architecture. Les différents types d'ornementation que l'on remarque à Lalibéla ont conduit des personnes compétentes à penser qu'elles ont été exécutées vers le ^{xii}e siècle, probablement au temps où régnait le négous qui a donné son nom à la ville. Les églises sont le travail, non des Abyssins mais d'ouvriers égyptiens et syriens, sous la direction de Sidi-Meskal, dont le corps repose sous le dallage de la principale de ces églises.

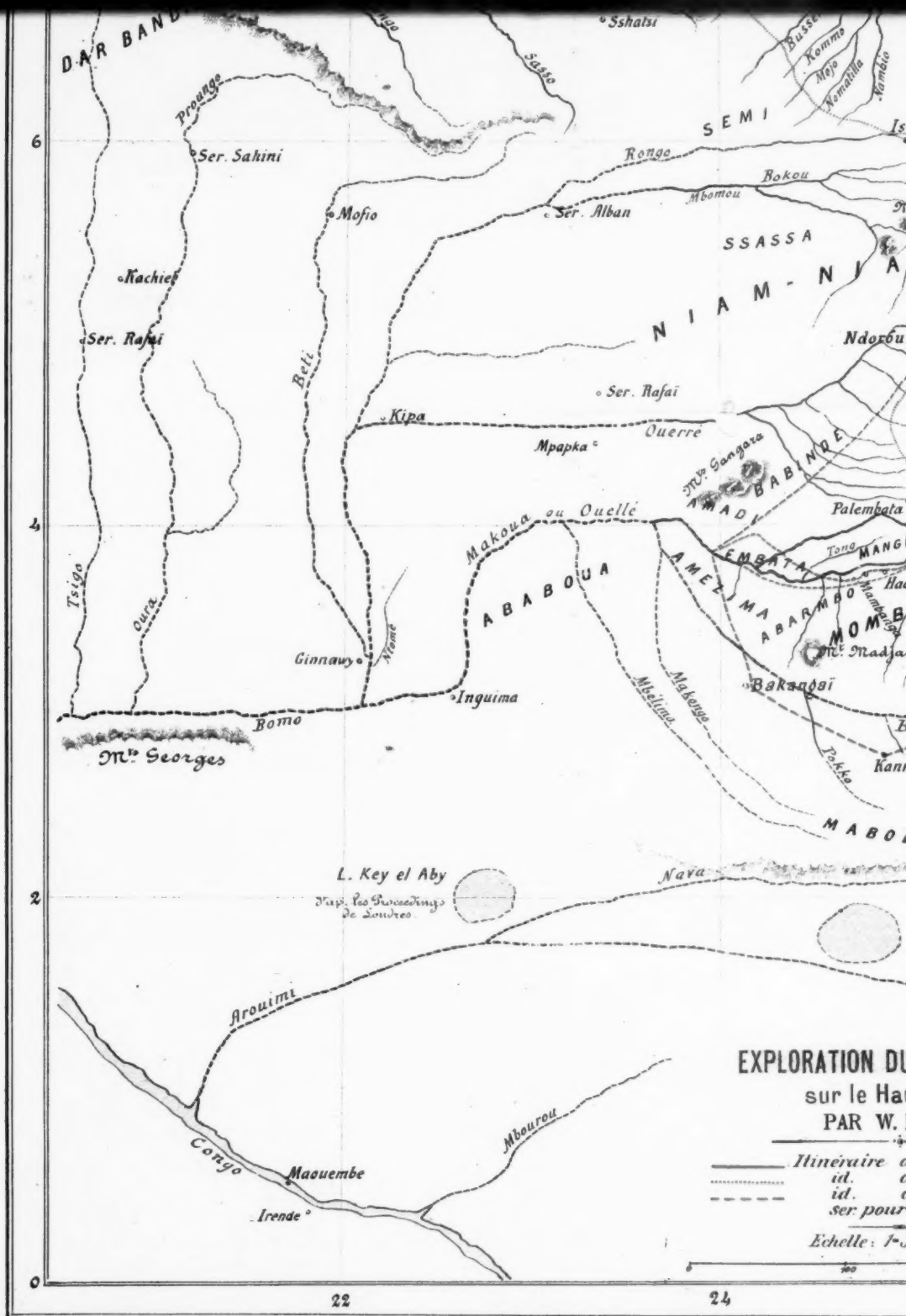
Le texte de l'ouvrage que nous venons de résumer pour nos lecteurs comprend dix pages. Il est accompagné de 20 planches ou dessins, qui représentent non seulement chaque église dans son ensemble, mais encore les traits caractéristiques de sa composition architecturale.

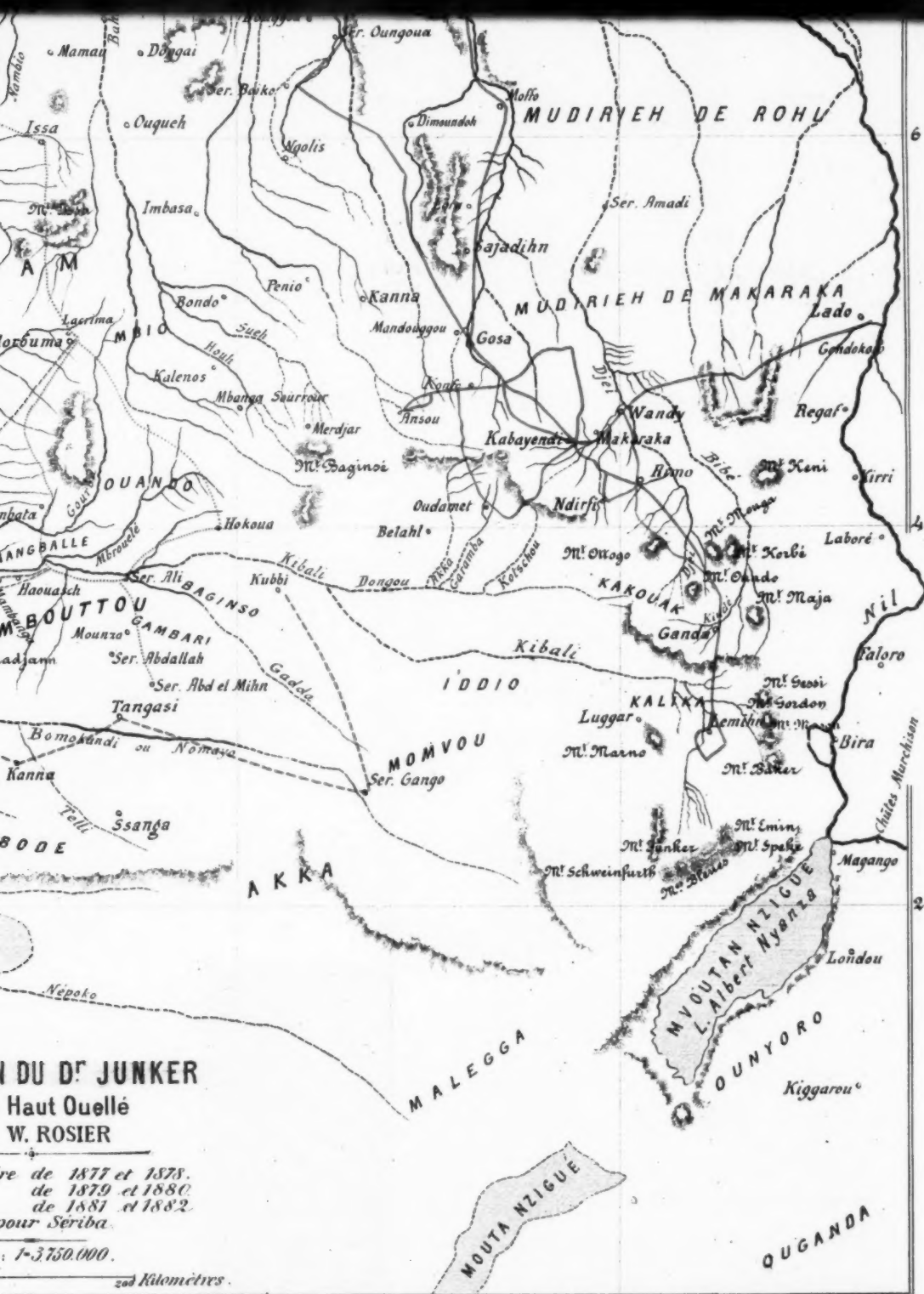
Ces dessins, qui se font remarquer par leur fini et leur élégance, sont de M. Raffray lui-même, artiste aussi distingué, paraît-il, que voyageur consciencieux. L'aspect des façades de chaque église, leur distribution intérieure, leur plan général, leur coupe, et leur vue d'en haut, permettent de se faire une idée exacte de ces édifices, qui diffèrent beaucoup les uns des autres dans leur aménagement et leur apparence générale. En outre, M. Raffray a dessiné un bas-relief de l'église de Golgotha représentant une statue de saint Georges, puis les détails des décorations intérieures, dont les couleurs sont d'un fort bel effet, des croisées, des colonnades, etc.

Tout cela est fort bien fait, et l'on doit remercier M. Raffray d'avoir fait connaître des constructions si originales, uniques au monde, et qui forment certainement une des particularités les plus intéressantes de l'Abyssinie.

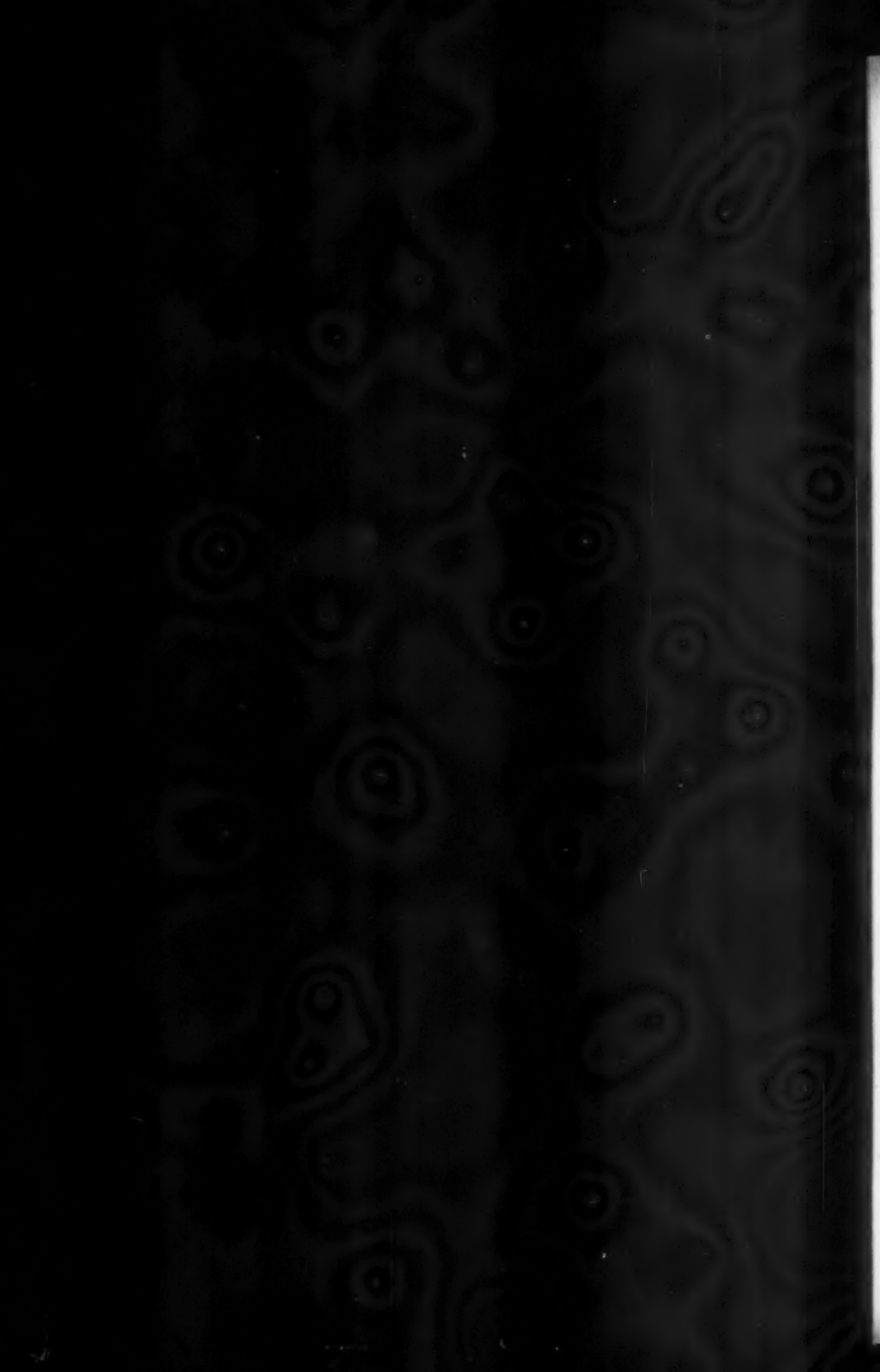








DU D^r JUNKER
Haut Ouellé
W. ROSIER
de 1877 et 1878.
de 1879 et 1880
de 1881 et 1882
pour Seriba.
1-3750.000.





BULLETIN MENSUEL (7 mai 1883.)

Le voyage de M. de Lesseps dans la région des **Chotts**¹ a pleinement réussi, et le rapport des ingénieurs invités par lui et par M. Roudaire à se rendre sur les lieux, pour donner leur avis sur le projet de mer intérieure, lui a permis d'affirmer, dans une séance extraordinaire de la Société des études maritimes et coloniales, que ce projet est parfaitement réalisable. Il sera facile de créer, à l'embouchure de l'Oued Melah, un port à l'abri de tous les vents et pour la construction duquel, ainsi que pour les jetées, les matériaux seront extraits de la roche calcaire, constatée par les sondages de M. Roudaire, à la base du seuil de Gabès, dont le volume est relativement peu important. Dans tout le parcours du canal, en ligne droite, au travers du chott Djérid, l'absence complète de roches permettra à tout bâtiment de naviguer avec une entière sécurité. Au seuil qui sépare le chott Djérid du chott Rharsa, M. Roudaire a découvert un passage qui évite complètement les roches signalées précédemment à Kriz, et dont la commission avait estimé le volume à vingt-cinq millions de mètres cubes. L'altitude du col de Tozeur est en outre inférieure de 12 m. à celle du col de Kriz, et le nouveau tracé du canal en cet endroit aura 4 kilom. de moins. Le sondage fait au point culminant de ce passage a démontré qu'on ne rencontrerait que des sables. Vu la nature des terrains à traverser, il suffira de creuser dans la partie d'alluvions un canal d'une largeur moyenne de 25 à 30 mètres, qui sera agrandi par le courant lui-même. Cette tranchée pourra être exécutée en cinq ans et pour le prix de cent cinquante millions de francs. M. Cosson, dans une séance de l'Académie des Sciences, a présenté les mêmes objections qu'il avait déjà faites au projet de M. Roudaire, mais M. de Lesseps ne doute pas que ses amis ne mettent à sa disposition les sommes nécessaires, et va demander au gouvernement, sans garantie d'intérêt, la concession d'une bande de terre de 30 kilom. autour des chotts; ce terrain est sans valeur actuellement, sauf les oasis qui resteront naturellement à leurs légitimes propriétaires, mais il deviendra propre à la culture quand la mer intérieure lui fournira l'eau qui lui manque. M. de Lesseps demandera également la concession de 100,000 hectares de forêts dans les monts Aurès, au nord du chott Melhir, jusqu'à présent inexploitées faute de voies de communication. On sait l'ardeur que M. de

¹ V. III^{me} année, p. 248, carte du bassin des chotts algéro-tunisiens.

Lesseps apporte à l'exécution de ses projets, aussi peut-on s'attendre à le voir commencer prochainement des travaux qui, indépendamment de leurs résultats agricoles, politiques ou militaires, ne pourront qu'exercer une influence civilisatrice sur les populations du sud de l'Algérie et de la Tunisie. Lors de son passage à Tozeur, elles lui ont exprimé leur satisfaction de le voir arriver dans leur pays, et ont promis de lui aider dans ses travaux.

M. le ministre de l'instruction publique de France prépare une grande mission scientifique et archéologique en **Tunisie**, pour laquelle il demandera aux Chambres un crédit de 115,000 fr. Elle durera trois ou quatre ans; une partie de la mission, composée de naturalistes, sous la direction de M. Cosson, membre de l'Institut, parcourra la Tunisie pour l'étudier à un point de vue scientifique et pratique; elle doit en effet rechercher les moyens de rétablir un régime des eaux conforme aux besoins de l'agriculture, et de reboiser les montagnes et les plateaux, de façon à rendre à la Régence la prospérité dont elle jouissait autrefois; l'autre partie, qui compte de jeunes savants déjà rompus aux fouilles et aux recherches archéologiques, sera placée sous l'autorité de MM. Tissot, Perrot et Desjardins, membres de l'Institut.

D'autre part, un crédit de 120,000 fr. sera demandé aux Chambres, pour rendre permanente la mission temporaire envoyée au **Caire** en 1880, et en faire un « Institut d'archéologie orientale. » Dirigée au début par M. Maspero, cette dernière mission a passé sous la direction de M. Lefébure, lorsque son chef fut chargé de la direction du musée de Boulaq. Les membres du nouvel Institut devront présenter tous les ans les résultats de leurs travaux à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Une imprimerie sera annexée à la mission.

Il résulte d'un message de lord Dufferin à lord Granville sur la question de l'**esclavage**, publié par l'*Antislavery Reporter*, que la **Convention de 1877 entre l'Angleterre et l'Égypte** s'est montrée défectueuse, en ce qu'elle n'indiquait pas la peine applicable aux différents cas de contravention. Les bureaux d'affranchissement au Caire ont libéré, en un peu plus de cinq ans, plus de 8000 esclaves; mais un grand nombre de ceux-ci ont été envoyés au Soudan, où il est possible qu'ils aient été vendus de nouveau. Sous la direction du comte Sala, le service pour l'abolition de l'esclavage a presque arrêté l'introduction de nouveaux esclaves dans l'Égypte proprement dite, du moins celle de grandes caravanes; mais il y en arrive toujours quelques-uns de contrebande et il en vient aussi quelques blancs à Alexandrie. En revanche, dans la

mer Rouge, il en est expédié de 2000 à 5000 annuellement de Massaoua et surtout de Zella; les vaisseaux anglais ne peuvent arrêter la traite; la mer Rouge étant très étroite, les bateaux peuvent, par un bon vent, la traverser à la faveur de la nuit et de la tolérance des autorités égyptiennes et turques. Les équipages anglais ne peuvent pas débarquer et agir sur territoire égyptien, même lorsqu'ils savent que des esclaves sont rassemblés sur un certain point pour être transportés en Arabie au premier moment favorable. Les fonctionnaires des diverses provinces tirent, directement ou indirectement, de la traite une bonne partie de leur revenu; le gouvernement égyptien n'a d'ailleurs jamais essayé de les révoquer ni de les punir, quoique son attention ait été souvent attirée sur leurs méfaits. Dans l'Égypte propre, où les esclaves blancs sont, à peu d'exceptions près, en la possession de membres de la famille du khédivé et de riches pachas, l'abolition immédiate de l'esclavage serait, dit lord Dufferin, très mal vue dans cette classe et causerait une perte d'argent considérable, pour laquelle il faudrait trouver une compensation. Il y a cependant en Turquie une coutume très générale, en vertu de laquelle les esclaves peuvent, au bout de sept ans de service, réclamer leur liberté ou même la recouvrer spontanément; il ne semblerait pas très difficile d'introduire cette coutume en Égypte. Au Soudan, où l'esclavage prévaut partout, l'abolition causerait beaucoup de mécontentement et peut-être des troubles, quoique aucune mesure abolitionniste ne pût occasionner un désordre plus grand que celui qui existe aujourd'hui dans ce malheureux pays. Lord Dufferin propose que l'Angleterre fasse avec l'Égypte une nouvelle convention, par laquelle l'esclavage cesserait entièrement dans cet État et ses dépendances, sept ans après la signature du traité.

Quant aux moyens de préparer l'abolition, l'enregistrement qu'on a souvent proposé est presque impossible dans l'Égypte propre, la plupart des esclaves étant dans les harems, et au Soudan il est impraticable. Pour y supprimer la traite, il faudrait déclarer Massaoua port franc, puis construire des routes avec des stations de Souakim à Berber, et de Souakim à Kassala et à Galabat, afin d'amener le commerce sur des routes déterminées et de rendre la surveillance plus facile; cependant la construction d'une voie ferrée de Souakim à Berber ferait plus, pour la suppression de la traite, que toute autre mesure. Il faudrait aussi établir des bureaux d'affranchissement à Khartoum, El-Obeid, Kassala, Berber Souakim, et dans d'autres localités importantes, et un service pour l'abolition de l'esclavage, analogue à celui que commande le comte

Sala, devrait être créé et dirigé par des Européens, au service desquels seraient mis des bateaux à vapeur pour faire la police du fleuve. Aucun Arabe ne devrait être autorisé à se rendre au Soudan ou au Bahr-el-Ghazal sans passe-port, et sans quelque garantie qu'il n'y achètera pas d'esclaves. Mais avant tout, il est nécessaire que le gouvernement égyptien sache que l'Angleterre veut sérieusement la suppression de la traite, et que tous les fonctionnaires, depuis le gouverneur général jusqu'à l'employé subalterne, comprennent que leur intérêt est d'empêcher la traite et non de l'encourager. Il faudrait encore nommer des consuls anglais à Khartoum, Souakim et Massaoua, et des agents consulaires pour d'autres localités. Quant à la mer Rouge, il serait urgent de former un corps de police suffisant à Souakim, Massaoua et en d'autres villes, qui devraient le payer aussi long'emps que des esclaves seraient exportés de la côte dont ces villes auraient le contrôle, et aussi de rétablir, sous le commandement d'officiers anglais, un service de la mer Rouge pour la suppression de l'esclavage ; le commandant aurait pleins pouvoirs pour agir sur terre aussi bien que sur mer, et le corps de police spécial sus-mentionné serait à ses ordres ; il occuperait dans les provinces de la côte la même position que le comte Sala dans l'Égypte propre. Les gouverneurs résidant dans des forteresses d'où l'on exporterait des esclaves devraient être révoqués.

Pour pouvoir songer à appliquer ces mesures au **Soudan**, il faudrait que ce pays fût pacifié ; malheureusement, il n'en est rien. D'après une lettre de M. Hansal, de Khartoum, aux *Mittheilungen* de la Société de géographie de Vienne, la révolte, née d'un prétexte religieux, devient de plus en plus nationale, et le mot d'ordre des rebelles est l'extermination des étrangers. L'Égypte devra mettre tout en œuvre pour empêcher l'incendie de s'étendre au delà des frontières du Soudan. Il existe dans le monde mahométan une sorte de parti protestant, qui veut réformer les doctrines existantes soi-disant falsifiées. Le *mahdi* appartient à ce parti, qui a en Perse des représentants très savants ; il a déjà réformé les prières, le nombre des services religieux et plusieurs dogmes. Son père, Nubien de Dongola, vint, il y a 40 ans, à Khartoum avec ses fils ; ouvrier charpentier, il établit, pour construire des bateaux, un chantier dans la forêt vierge près de Lahauin, qui fournit d'excellent bois de construction. Le père mort, les fils continuèrent son travail, et, quand la forêt eut été complètement exploitée, ils transportèrent leur chantier dans l'île d'Aba, où le bois abondait. Pendant que les aînés travaillaient ainsi, le plus jeune des fils, Mohamed-Ahmed, né à Khartoum en 1848,

suivait les leçons du scheik Fakit-el-Emin, le plus grand poète du Soudan, établi dans l'île de Tenté, vis-à-vis de Khartoum, sous lequel il étudiait le Koran et les sciences. Ses études terminées, il se rendit auprès de ses frères à Aba, avec des marchandises pour en trafiquer. Par ses connaissances et sa piété, il acquit une grande autorité sur les Baggaras; puis sa réputation se répandit parmi les tribus établies à l'est du Nil Blanc; enfin, profitant des faiblesses et de l'incapacité du gouverneur général du Soudan, il se présenta comme prophète. — Malgré l'annonce de victoires remportées sur le Nil Bleu par Abd-el-Kader, gouverneur de Khartoum, le khédive a rappelé celui-ci et l'a remplacé par Ali-Addin pacha. Un télégramme du 28 avril, envoyé au *Daily Chronicle*, annonce que le faux prophète est campé avec ses troupes à sept heures de marche de Khartoum. Il demande la reddition de la place, menaçant de livrer un assaut dans quelques jours.

Les *Missions catholiques* nous ont apporté des renseignements sur le **Kordofan** et le **Darfour**, d'où Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale en remplacement de feu Mgr Comboni, a reçu des nouvelles des missionnaires du Gebel Nouba et d'El-Obeïd. Un Israélite, qui, jusqu'au 12 février, avait partagé avec les missionnaires d'El-Obeïd les rigueurs du blocus de cette ville, lui a appris que ceux du Gebel Nouba ont été pris, vers la mi-septembre 1882, par quelques officiers arabes du mahdi, et conduits devant celui-ci, qui les exhorta avec courtoisie et chercha, mais en vain, à leur persuader de renoncer au christianisme pour embrasser l'islamisme. Ils durent le suivre jusque près d'El-Obeïd, qui était bloquée et souffrait de la disette : le *dokhon* (espèce de millet) se vendait 12,000 fr. le quintal, la viande de chien 80 fr. le kilog., un œuf 5 fr., une poule 150 fr. Le mahdi envoyait les siens jusqu'au second fossé, creusé autour de la résidence du mudir d'El-Obeïd, pour engager les habitants qui s'y étaient réfugiés à se donner à lui avec leurs biens, et les soldats à céder toute résistance. Le 19 janvier, la famine les obligea de se rendre; le mahdi leur promit qu'il ne serait touché ni aux personnes ni aux biens. L'occupation s'effectua avec un ordre qu'il eût été impossible de désirer plus parfait de la part d'une population civilisée. Ce n'était toutefois qu'une ruse du mahdi pour soustraire tout le butin à la rapacité des soldats et des Arabes; il ordonna aux habitants de tout laisser dans leurs maisons, les fit sortir de la ville et les réunit dans un lieu où ils furent entourés et surveillés; mais au fur et à mesure qu'ils passaient, ils étaient visités et dépouillés de l'argent ou des objets précieux qu'ils possédaient. Lorsque la ville fut entièrement

évacuée, le mahdi commanda à ses plus fidèles serviteurs de rassembler tout le butin dans la forteresse d'El-Obeïd, et, s'étant imaginé qu'avant le départ quelques-uns avaient enfoui leur argent, il fit faire des perquisitions partout, dans les tombes, dans les puits et même dans les cloaques. Les missionnaires d'El-Obeïd furent pris et réunis à ceux du Gebel-Nouba. Aux dernières nouvelles, ils étaient en bonne santé; Mgr Sogaro espérait pouvoir les racheter pour une forte rançon.

L'expédition du comte **Pennazzi** est heureusement arrivée à Kas-sala, d'où elle comptait repartir vers la fin de février pour remonter pendant quelques jours le Gasch, jusque sous le méridien d'Alghedem, et traverser de là le pays inconnu de la tribu des Basen pour rejoindre le Bahr-Setit, au point extrême atteint par d'Abbadie dans sa marche de Gondar vers le N.-O. Cette exploration faite, M. Pennazzi se proposait de prendre une route S.-O. vers Galabat, à travers les forêts vierges de la *mahzaga* ou *kolla* d'Abyssinie. S'il rencontrait trop d'obstacles dans cette direction, soit par suite de la nature du terrain, soit par le fait des bêtes sauvages qui infestent ces lieux déserts, il devait descendre le Bahr-el-Salaam jusqu'au confluent de l'Atbara, et remonter celui-ci jusqu'à Galabat, d'où, par le Sennaheit, l'expédition reviendra à Massaoua. Quoique le voyage à travers le pays des Basen barbares et pillards soit relativement dangereux, elle espérait pouvoir le parcourir sans suites fâcheuses, grâce aux lettres du gouverneur général de Kas-sala, par lesquelles il ordonnait aux chefs de tribus de fournir aux voyageurs, contre paiement, les guides et les chameaux nécessaires; il avait en outre mis à leur disposition une escorte de quatre bachi-bozouks.

Arrivé à Massaoua vers le milieu de février, avec le personnel de la troisième expédition de la Société milanaise d'exploration en Afrique, **Bianchi** a pu organiser très rapidement sa caravane pour l'**Abyssinie**, le gouverneur de Massaoua ayant donné l'ordre de tenir prêts à cet effet une quarantaine de chameaux. Bianchi a en outre été favorisé par l'arrivée des gens qui l'avaient servi dans son expédition précédente, et qui, informés de sa venue, lui avaient amené d'Abyssinie douze mulets de selle. Il est parti pour Aïlet, où il comptait compléter sa caravane, mais au lieu d'y trouver des mulets, il a dû louer des bœufs pour monter jusqu'à Adoua. De là il se rendra chez les Wollo Gallas, au sud de l'Abyssinie, où le roi Jean se trouve actuellement.

Le comte **P. Antonelli** est parti d'Assab pour le **Choa**, après avoir obtenu du sultan Mohammed-ben-Anfari le passage à travers le territoire des Aoussas, à la condition d'être adopté par les tribus du sultan.

Cette adoption a lieu au moyen d'une incision sur le bras du parent futur, et sur celui d'un indigène désigné par le sultan, après quoi ils se sucent réciproquement la plaie. Cette cérémonie équivaut à celle de l'échange du sang dans l'Afrique centrale. Le sultan a donné en outre une garantie certaine de sa protection, en envoyant à Antonelli son sceptre ou bâton de commandement, respecté à l'égal de la parole du souverain. Grâce à cette bienveillance, Antonelli a pu, sous la conduite de Bassito, son frère de sang, chargé du transport et de la surveillance des bagages, traverser un territoire très peu hospitalier jusqu'ici, en recevant partout l'accueil le plus sympathique. La route suivie passe à l'ouest du mont Mussali (2062^m); escarpée et accidentée, par suite des bouleversements volcaniques, elle est fatigante pour les chameaux; mais l'eau y abonde, ainsi que les pâturages. Bassito conduisit d'abord la caravane d'Antonelli à sa résidence de Madghul, dans une vallée située entre le Mussali et les monts Wehema; fermée à l'est, elle reçoit les eaux de la saison des pluies, qui y forment un lac de 5 kilom. de long sur 2 kilom. de large. Le terrain d'alluvion du lit de ce lac serait très productif s'il était cultivé, mais les Danakils estiment que travailler à la terre c'est se dégrader; aussi se contentent-ils de l'élève du bétail dans leurs gras pâturages. Le climat de cette région est salubre, la température modérée; dès lors, Antonelli croit cette route pour le Choa de beaucoup préférable à celle de Zeïla par Harar. Il en loue surtout la sécurité; chameaux et mulets sont envoyés au pâturage sans gardiens. L'autorité du sultan Mohammed-ben-Anfari est reconnue et respectée, tandis que, sur la route de Zeïla, chaque petit chef est roi, et, suivant son caprice, protège les voyageurs ou les fait dépouiller. Antonelli s'est efforcé, sur sa route, de faire comprendre aux populations qu'accorder le passage aux caravanes pour Assab est une source de gain qui n'est pas à dédaigner, et à les rassurer contre l'appréhension qu'elles ont de voir les Italiens se répandre dans l'intérieur pour occuper ensuite le pays militairement. Elles ne sont pas opposées au commerce, mais elles ont besoin d'être persuadées que, par la prise de possession d'Assab, l'Italie ne s'est proposé que la protection et le développement du commerce, et non la conquête des territoires danakils. Antonelli n'était pas parfaitement sûr de l'accueil que le sultan ferait à sa demande de lui présenter lui-même les cadeaux du roi d'Italie, un des prêtres de Mohammed-ben-Anfari lui ayant prédit que le jour où il verrait volontairement un chrétien blanc il mourrait. C'est pour cette raison que jusqu'ici il n'a jamais voulu admettre aucun Européen en sa présence.

Outre ces données, Antonelli a communiqué à la Société de géographie de Rome plusieurs lettres du Choa : l'une, de l'interprète indigène du marquis Antinori, annonçant qu'après la mort de son maître, et avec l'aide de M. Teyssier et du D^r Alfieri, il a numéroté et déposé dans une cabane, dont la porte a été fermée, tout ce qui appartenait au défunt, y compris ses livres et ses collections, pour être remis au nouveau chef de la station de Let-Maréfa; une autre lettre écrite en italien par le jeune Nakeri, indigène auquel Antinori a appris à lire et à écrire et qu'il aimait beaucoup. Brave, fidèle, intelligent, il adoucissait un peu, pour le pauvre vieillard, la perte de sa main droite; c'est lui qui a fait presque toutes les collections d'oiseaux et de mammifères qui viendront enrichir le musée italien. Attaché à Antinori comme un fils à son père, il n'avait d'autre ambition que celle de venir avec son maître en Italie. Il écrit de Let-Maréfa le 11 novembre 1882 :

« Cher comte Antonelli,

« Si vous venez vite j'en aurai un grand plaisir. Depuis la mort de M. le marquis, je suis demeuré comme un imbécile, je ne puis rien faire; je ne peux pas même aller à la chasse. Tout est fermé; nous sommes restés bouche bée. Avant votre arrivée, je ne peux venir avec aucun manuscrit ni avec les collections. Je vous salue. — Nakeri. »

Antonelli a encore reçu une lettre de Ménélik, lui exprimant la joie qu'il éprouve de son prochain retour, et une de Walde Tzadek, officier du roi, qui lui parle du mariage de la fille de Ménélik avec le fils du négous, et lui annonce que la maison de Let-Maréfa est gardée par un soldat du roi, que tous les serviteurs du marquis Antinori sont à leur poste comme auparavant, et qu'il est attendu avec impatience.

Soleillet a écrit d'Ankober à M. G. Gravier, président de la Société normande de géographie, qu'il a assisté aux fêtes du mariage de la fille de Ménélik. Après cela il est allé voir Ras-Goubana, qui a soumis à Ménélik tous les pays Gallas jusqu'au Kaffa. Ce dernier royaume fit partie autrefois de l'empire d'Abyssinie; les négous y résidèrent à plusieurs reprises; de nos jours il n'a été visité que par M. Arnaud d'Abbadie. Stecker, que Soleillet a rencontré dans le pays de Iguen, devait s'y rendre; il a adopté la coutume abyssine de jeûner le mercredi et le vendredi, et porte au cou une croix en or avec le cordon chrétien en soie bleue. Soleillet a été bien reçu par Ras-Goubana qui avait chez lui, en villégiature, M. Éloi Pineaud, capitaine au long cours, au service de la maison Tramier Lafage et C^{ie} de Marseille. Ras-Goubana a permis à

Soleillet de voyager dans tout le territoire où il commande, mais pas au delà du Kaffa où son autorité n'est pas reconnue. Les lettres venues directement du Choa ne font aucune mention d'un projet de Ménélik d'attaquer le Aoussa, et d'étendre ses états jusqu'à Tadjoura et à Harar. Cette nouvelle, envoyée de Harar par M. Sacconi à l'*Esploratore*, ne repose vraisemblablement sur aucun fondement.

La mission française au Choa, dirigée par M. Brémont, dont nous avons parlé (p. 37 et 38), est envoyée par la société nouvelle des « Factoreries françaises du golfe Persique et de l'Afrique orientale, » fondée par M. Denis de Rivoyre avec l'appui de M. Pierson, négociant. Cette société se propose de nouer des relations commerciales avec le Choa par **Obock**, où elle a installé un comptoir dirigé par M. Picard qui y a déjà séjourné plusieurs mois. Les indigènes d'une tribu voisine sont venus le trouver, leur chef Diny en tête; ils se sont mis à sa disposition, et, chose rare pour des indigènes, ils se sont empressés de travailler, sous sa direction, à l'installation matérielle du comptoir, ainsi qu'aux réparations des bâtiments acquis de la « Société franco-éthiopienne » qui les avait abandonnés après le meurtre de M. Arnoux. Ils apportent déjà des peaux, des plumes d'autruche, de la gomme, etc., en sorte que le commerce d'échange s'établira facilement. M. Aubry, ingénieur des mines au service de la nouvelle société, écrit à M. Pierson qu'il a fait des sondages à l'effet d'obtenir de l'eau potable pour la factorerie, et que son opération offre toutes chances de réussite, des nappes d'eau douce étant répandues sous toute la contrée. En outre, la possession d'Obock est en grande partie sur des bancs de coraux, qui forment des falaises, contiennent beaucoup de coquillages marins, et sont composés essentiellement de carbonate de chaux. De la sorte, la factorerie aura sous la main la chaux pour les constructions et l'eau pour l'alimentation. Il sera facile d'établir à Obock un dépôt de charbon pour les vaisseaux français, qui pourront s'y approvisionner d'eau potable.

La Société de géographie de Marseille a reçu de Zanzibar des nouvelles des expéditions parties de la côte orientale. Nous extrayons du *Sémaphore* qui les a publiées ce qui nous a paru le plus important. M. Storms, chef de la dernière des **expéditions internationales**, est parvenu à Karéma en trois mois et demi; c'est le plus court laps de temps employé à ce parcours. M. Becker est revenu à Zanzibar. M. Maluin qui devait accompagner M. Storms a été forcé par une hépatite aiguë de revenir en Europe. Le sultan Saïd-Bargasch ne voit pas de bon œil les enrôlements de Zanzibarites opérés pour le compte du Comité

d'études du Haut-Congo. Il s'est d'abord opposé à ce que M. le capitaine Cambier, agent de l'Association internationale à la côte orientale, engageât les derniers porteurs demandés par Stanley; il a fallu de puissantes interventions pour l'obliger à y consentir, et encore il n'en est parti que 200, au lieu de 400 que cherchait à réunir M. Cambier. En l'absence de celui-ci, c'est M. Becker qui a rempli à Zanzibar les fonctions d'agent de l'Association.

M. **Bloyet**, chef de la station du **Comité national français**, a fait visite aux missionnaires anglais de Mamboya, pour obtenir d'eux des graines de différentes sortes. Sa femme a été gravement atteinte par la fièvre; actuellement elle en est remise.

M. **Giraud**, parti de Dar-es-Salam le 10 décembre, a dû renvoyer à la côte, à la dix-septième étape, son compagnon de voyage, M. Lapert, qui souffrait d'un gonflement énorme à la tête, pris d'abord pour une hydropisie. M. Ledoux, consul de France à Zanzibar, a reçu des nouvelles de M. Giraud, du 18 janvier, de Mounda, dernier village S.-O. du Mkoutou, par 7° 27' lat. S. et 34° 33' long. E. Vu son éloignement de la côte, il ne pourra sans doute plus envoyer de courrier jusqu'à son arrivée à Karéma, où il comptait s'arrêter quelque temps. Un bruit répandu par des Arabes a fait croire un moment à la mort violente de l'explorateur français, mais, d'après les indications de latitude et de longitude, on peut espérer que cette nouvelle n'est pas fondée.

M. **Hore**, de la station des missions anglaises d'**Oudjidji**, a dû renvoyer en Europe sa femme et son enfant, pour ne pas perdre ce dernier. Après l'avoir remis en bonnes mains, M^{me} Hore est repartie pour rejoindre son mari, qui doit avoir mis à flot, sur le Tanganyika, l'embarcation à voiles construite en Angleterre sur ses indications. L'autre bateau à vapeur, démonté et destiné à être transporté au Tanganyika par le Chiré, le Nyassa et la route que construit M. J. Stewart, est arrivé à Zanzibar. — Le Dr **Baxter**, de la station missionnaire de **Mpouapoua**, a fait une excursion chez les Masai. — M. **Révoil** doit avoir terminé ses préparatifs de départ pour l'intérieur. Le but de son expédition n'a pas encore été indiqué.

Le comité de la mission de **Livingstonia** a pris une mesure importante pour le développement de l'institution des agents missionnaires natifs. Il a décidé de faire élever à Lovedale quatre jeunes Cafres chrétiens, qui se consacreront ensuite à l'évangélisation et à l'éducation industrielle de leurs compatriotes dans l'Afrique centrale orientale. D'après des lettres du Dr Laws, de Bandaoué, le lac Nyassa a été agité

par de violentes tempêtes, et l'*Ilala* a été très exposé. Les missionnaires ont été aussi inquiets par suite de mouvements des Angones. Un des fils de Mombera et un autre chef étant morts, la cause en fut attribuée aux Anglais; le poison d'ordalie fut administré à deux poules, qui heureusement le vomirent, sur quoi les Anglais furent reconnus innocents. Dès lors Mombera s'est montré plus amical que jamais.

Laissant aux journaux politiques le soin de renseigner nos lecteurs sur ce qui a rapport aux négociations des ambassadeurs malgaches à Londres, à Washington et à Berlin, nous nous bornons, en ce qui concerne **Madagascar**, à ce qui appartient plus directement à l'exploration et au développement de la civilisation dans cette île. M. Cowan qui s'est déjà fait connaître par les informations qu'il a publiées sur Madagascar, après y avoir fait plusieurs voyages, se propose d'y retourner pour en explorer la partie méridionale encore peu connue. Il consacrera deux ans à ces nouvelles études, en commençant à Ambahy, sur la côte S. E.; de là il gagnera, en traversant l'intérieur de l'île, le point le plus méridional qu'il ait atteint dans un précédent voyage, puis il poussera au sud-ouest vers la contrée habitée par la tribu des Mahafalis et s'arrêtera à la rivière Anoulouhy. De là, il remontera vers le Nord à travers le pays des Sakalaves, jusqu'à Majanga. Comme il sera continuellement en rapport avec les indigènes, et rencontrera dans son exploration les différentes formations géologiques de l'île, il espère obtenir, de son nouveau voyage, des résultats de nature à faciliter la solution de problèmes importants. Quant au développement de la civilisation à Madagascar, les essais faits pour y implanter l'industrie du sucre réussissent, et cette fabrication pourra prendre une grande extension, lorsque les lois foncières malgaches auront été réformées dans le sens de la liberté d'achat du sol par les étrangers. Un correspondant du *Standard* lui donne à ce sujet les renseignements suivants. Deux maisons anglaises et deux maisons créoles de Maurice ont créé, non loin de Tamatave, des exploitations qui, l'année dernière, ont exporté 5000 tonnes de sucre. Le sol vierge de l'île a une couche d'humus de 2^m à 3^m, et n'a pas besoin d'être fumé pour recevoir des plantations de cannes; celles-ci y atteignent de 6^m à 10^m de haut, ce qui n'arrive jamais à Maurice. Le correspondant n'a rien vu non plus d'aussi riche dans les parties les plus fertiles de l'Inde, même dans celles où l'irrigation vient en aide aux efforts de la nature et de l'homme; à Madagascar la pluie suffit. Il n'y a pas là de cyclones comme à Maurice, où tous les trois ou quatre ans un de ces ouragans terribles balaie le sol, et, pour deux ou trois années fait sentir ses tristes effets

sur la culture des cannes. Pour le moment le travail est fait par des Malgaches, de beaucoup supérieurs aux Zoulous et aux Cafres; à Natal il y a aussi des fabriques de sucre, mais les ouvriers sont moins bons que les coolies de l'Inde. Le correspondant suggère l'idée de faire venir de ces derniers à Madagascar. Quoique le Malgache ne coûte que 17 shellings par mois, travail et nourriture compris, et que l'on en paye au coolie 33 à Maurice, il y aurait encore une économie à employer des coolies, deux de ces derniers faisant plus de travail que trois Malgaches, et la qualité étant supérieure. En outre, il n'y a pas de démarches préliminaires à faire pour amener des coolies à Madagascar, ni pour les renvoyer au terme de leur engagement; aussi les regards des créoles de la Réunion et de Maurice se tournent-ils vers cette île, où ils forment déjà le noyau de l'élément étranger.

M. Wilcox, missionnaire américain chez les Zoulous, a visité **Inhambané**, dans les possessions portugaises, dans l'intention de fonder une mission pour les indigènes des villages situés le long de la baie du même nom. Il y a là environ 10,000 habitants, dont les plus éloignés pourraient être atteints, en 3 ou 4 heures. L'entretien de la station coûterait peu, les navires pouvant y aborder; le travail et les provisions, oranges, citrons, figues, bananes, maïs, riz, noix de coco, patates douces, cannes à sucre y abondent; les ananas sauvages y croissent partout. La population, dont le noyau est formé d'Amatongas, est sédentaire et agricole; l'instruction des enfants serait plus facile que chez les Zoulous, où beaucoup d'enfants sont employés à la garde des bestiaux. Les indigènes fabriquent plusieurs boissons enivrantes, entre autres une eau-de-vie d'un fruit nommé *caju*; tous les trafiquants vendent surtout du rhum et des spiritueux, et cependant ils se plaignent que les natifs sont paresseux et aiment mieux boire que travailler. Quelques Portugais étaient favorablement disposés à l'égard de M. Wilcox et de son projet: ils ont besoin d'instituteurs, et, le gouvernement n'en envoyant point, ils seraient heureux de voir s'ouvrir des écoles tenues par des missionnaires; mais le gouvernement n'a pas voulu autoriser M. Wilcox à fonder une station.

Les missionnaires du **Transvaal** se sont émus de la position faite aux missions établies dans ce pays par une loi nouvelle, en opposition à la convention passée avec le gouvernement anglais, d'après laquelle entière liberté de religion doit être accordée à tous, ainsi que protection contre toute vexation. Une commission a été nommée pour inspecter, au nom du Volksraad, toutes les stations missionnaires, pour savoir ce

qu'on y enseigne, et limiter les droits des missionnaires sur leurs églises; on exige qu'ils remettent la liste complète des noms des membres et des catéchumènes de leurs communautés. Le missionnaire doit indiquer le salaire de ses catéchistes et le sien propre; il devra enseigner dans la langue des Boers à l'école; aucun missionnaire étranger ne pourra fonder de nouvelles stations. — M. Creux, de la station d'Elim, dans les Spelonken, écrit à la Commission de l'Eglise libre vaudoise, que, pour la population noire et blanche, il y aurait grand avantage à ce que la mission pût enseigner aux noirs des métiers, et procurer aux blancs des légumes, de la farine et des denrées. En réponse à ce désir, M. le missionnaire P. Berthoud, revenu en Suisse pour cause de santé, a provoqué la fondation d'une société industrielle, auxiliaire de la mission vaudoise, dont les opérations consisteraient surtout dans une exploitation à entreprendre dans les Spelonken, en vue de développer les ressources du pays et de le civiliser, tout en soutenant l'œuvre missionnaire. Un agent chargé de faire une expertise partira très prochainement. En même temps M. Berthoud enseigne la langue sigwamba aux élèves qui se préparent à aller renforcer la mission vaudoise; la Commission vient d'en faire autographier les éléments, préliminaires d'un travail beaucoup plus étendu que prépare M. Berthoud sur les langues des Bantous. M. et M^{me} Jacques et M. Mingard sont heureusement arrivés aux Spelonken.

Le département des mines de **Natal** a publié, avec cartes d'ensemble et cartes spéciales, profils géologiques et tracés de chemins de fer, le rapport de M. F. W. North sur les **gisements houillers** de cette colonie. Ils se trouvent très étendus, surtout dans le comté de Klip River, dans la partie septentrionale de la colonie, près de Newcastle; en quantité moins considérable aux sources de l'Oumwoti et sur une bande au bord de la mer, de la Tugela jusque près de Durban. Il ressort de ce rapport qu'il existe dans le comté de Klip River des charbons de différentes qualités, en couches exploitables de 1 à 3 mètres d'épaisseur, et pouvant être employés, soit pour le chauffage des locomotives, soit pour la préparation du gaz; que la superficie de ces gisements est de 1350 milles carrés, contenant plus de deux milliards de tonnes de charbon. Une grande partie de ces houillères se trouvent sur des terres de la couronne, ou sur des propriétés privées, sur lesquelles le gouvernement s'est réservé le droit de les exploiter; mais pour que l'exploitation en soit lucrative il est absolument nécessaire de créer des communications par voies ferrées.

Le Dr **Holub** compte partir pour l'**Afrique australe** à la fin de mai ; pour le moment, il termine à l'Institut militaire géographique de Vienne les études nécessaires pour acquérir la connaissance pratique des observations scientifiques. Son expédition prendra le nom d'Expédition austro-hongroise. Dans une conférence qu'il a donnée à Vienne le 20 mars, il a engagé ses compatriotes à se rendre dans le sud de l'Afrique comme colons. Il essaiera de diriger vers les territoires des Betchouanas les émigrants autrichiens qui aujourd'hui se rendent en Amérique. Il fera avec les chefs des contrats pour obtenir, en propriété ou à bail, des terres dans des contrées fertiles et salubres, pour y installer des agriculteurs laborieux et des artisans actifs ; chaque colonie aurait son comité élu par elle, et ne devrait pas compter plus de 200 familles ; peu à peu ces établissements pourraient former une chaîne du sud au nord, jusqu'au Zambèze, par lequel ils pourraient se mettre en communication avec l'Océan indien.

En présence des intérêts différents du Portugal, de la France, de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne et des États-Unis, dans les territoires du cours inférieur du **Congo**, il semble de plus en plus urgent que la question de la navigation de ce fleuve soit traitée dans une réunion spéciale de délégués des puissances susnommées. Le Vatican lui-même se trouve en conflit avec le Portugal, à l'occasion de la juridiction spirituelle qu'il a accordée au cardinal Lavigerie, le promoteur des missions d'Afrique, sur les stations qu'il a fondées dans l'Afrique équatoriale et sur les territoires qui les avoisinent. Nos lecteurs sont suffisamment renseignés par les journaux politiques sur les prétentions des puissances ; nous pouvons donc nous en tenir aux faits nouveaux concernant l'exploration et la civilisation de cette région. — Mentionnons d'abord le départ d'une nouvelle expédition, pour le compte du Comité d'études du Haut Congo, sous la direction de M. Théodore Westmar, attaché au consulat général de Suède et Norvège à Bruxelles, accompagné de M. Sundvalson, officier dans la marine marchande suédoise, et de M. Waverings, sous-officier dans l'armée belge. — Puis, la formation à Londres d'une société commerciale, la « Congo and central African Company », pour exploiter la côte occidentale d'Afrique et les territoires que traverse la route de Stanley. — Quant à l'œuvre de **Stanley**, les dernières nouvelles communiquées à l'*African Times* nous ont appris que l'on fait à Vivi de grands préparatifs pour la construction d'un chemin de fer, système Decauville, destiné à relier cette station située sur la hauteur, à plus d'un kilomètre du Congo, avec les bords du

fleuve où abordent toutes les provisions et le matériel des expéditions dont elle est le dépôt général. Une nouvelle station créée à Bolobo, à 1100 kilomètres de la côte, est venue s'ajouter aux six qui existaient déjà à Vivi, Isanghila, Manyanga, Lutété (Ngombi), Stanley Pool (Léopoldville) et Ibaka. Quatre petits vapeurs ont été envoyés au Congo, dont trois étaient déjà à flot, et le quatrième était transporté par sections, de Manyanga à Stanley Pool. Les stations anciennes exercent déjà leur influence civilisatrice sur les indigènes du voisinage. A Vivi on a introduit des bêtes à cornes, inconnues jusqu'ici dans la contrée; à Léopoldville on s'occupe beaucoup d'agriculture; des essais ont été faits pour y introduire les légumes d'Europe, et ils ont réussi; on a été moins heureux avec les pommes de terre. Enfin, la station de Bolobo a été fondée, au milieu d'un pays fertile et très peuplé. Stanley se hâte d'en créer de nouvelles pour assurer, par des contrats avec les chefs indigènes, le droit de route et les positions les plus favorables à ses établissements. — Les missionnaires romains ne se hâtent pas moins. Le cardinal Lavigerie a envoyé les PP. Guyot et Baudonnet au Congo, pour explorer le cours du fleuve, de Stanley Pool à Nyangoué, afin d'y préparer l'établissement de deux stations nouvelles. Les missionnaires d'Alger sont déjà établis dans le Massanzé, à l'ouest du Tanganyika. Une caravane en est partie il y a quelques mois pour descendre le Congo, mais elle a été détruite par des nègres pillards; aussi le cardinal Lavigerie a-t-il résolu de faire prendre désormais à ses missionnaires du Haut Congo la route de l'ouest, au lieu de celle de Zanzibar. — Mais, à mesure que la navigation à vapeur s'établit sur le cours moyen du fleuve¹, et que des stations missionnaires y sont créées, il importe que la civilisation portée aux indigènes soit protégée contre le danger d'être ruinée par le trafic de gin et de rhum des marchands européens. Nous espérons que ceux qui auront à régler la question de la liberté commerciale et religieuse dans cette région, sauront prendre les mesures nécessaires pour assurer aux indigènes les bienfaits de notre civilisation, sans les exposer à ses inconvénients. Nous espérons aussi que, malgré les provisions d'armes dont sont pourvues les expéditions de Stanley et de Brazza, la concurrence que se font les deux explorateurs conservera un caractère pacifique.

Il est vrai qu'une partie de l'avant-garde de l'expédition de **Brazza**, arrivée à Libreville, au **Gabon**, à la fin de janvier, prévoyait, en par-

¹ Au dernier moment nous apprenons que les Hollandais ont fait construire à Londres trois chaloupes démontables pour le Congo.

tant pour le Haut-Ogôoué, des difficultés de la part des Pahouins des bords du fleuve, irrités contre les blancs à l'occasion d'attaques survenues depuis le départ de Brazza pour l'Europe. Après de longs préparatifs, celui-ci est reparti pour reprendre son exploration au point où il l'avait laissée, et assurer, par la fondation de stations et de postes, le parcours des deux voies qu'il a suivies, l'Ogôoué et le Niari (Quillou). Les établissements de cette dernière vallée devaient, dans le plan primitif de Brazza, être reliés à l'Atlantique par deux stations de premier ordre à fonder à la côte, à Mayombé et Punta-Negra¹, non loin du point où le Quillou débouche dans l'Océan et au nord du 5° 12', par conséquent en dehors des limites du territoire réclamé par le gouvernement portugais. C'est sans doute en exécution de ce plan, qu'une autre partie de l'avant-garde de Brazza a débarqué à Punta-Negra, ce qui a amené la protestation du commandant portugais de la canonnière *Bengo*, dont ont parlé les journaux politiques, et l'envoi dans ces parages de vaisseaux anglais et portugais. Il ne paraît pas que le gouvernement britannique veuille tenir compte de l'opposition des chambres de commerce, ni de celle des sociétés philanthropiques et missionnaires de l'Angleterre, à la conclusion d'un traité reconnaissant les droits du Portugal dans le district du Congo. S'il faut en croire une dépêche de Londres à la *Correspondance politique*, l'arrangement est déjà conclu, et le traité sera avant peu soumis aux Chambres.

Depuis un certain temps, le gouvernement colonial anglais se préoccupe sérieusement de la question de l'établissement d'une route ou d'une voie ferrée, reliant ses possessions de la **Côte d'Or** avec l'intérieur. Divers motifs l'ont déterminé à adopter le tracé de Cape Coast Castle à Denkera, au sud du pays des Achantis, dont le roi Mensah vient de donner sa démission; une députation chargée d'en informer officiellement le gouverneur, Sir Samuel Rowe, est en route pour la côte. Les exploitations minières et les établissements européens à Wassaw pourront en retirer de grands avantages, si le gouvernement colonial en profite pour hâter l'exécution de son projet; la voie ferrée, partant de Cape Coast Castle, traverserait les districts aurifères de Taquah et d'Aboisso.

D'autre part, M. A. Verdier, résident de France à **Assinie** et **Grand Bassam**, qui possède déjà de grands établissements sur ces deux points de la côte, se propose d'établir des relations commerciales avec **Cou-**

¹ Voir p. 42.

massie, au moyen de quelques postes de commerce échelonnés sur la route qui mène d'Assinie au pays des Achantis. Les Séfuis, autrefois tributaires des Achantis, mais, depuis la guerre de 1873, indépendants et reconnus comme tels par les Anglais, pourraient susciter des obstacles à ce projet ; toutefois on espère qu'il n'en sera rien. M. Brun, résident français à Elmina, qui, l'année dernière, a fait un voyage à Coumassie et a noué de bons rapports avec les chefs du pays, dit qu'il est facile d'obtenir d'eux toutes les concessions désirables. Coumassie pourrait devenir un entrepôt central, d'où les relations s'étendraient, soit du côté du Soudan en traversant les monts de Kong, soit vers Salaga, à dix jours au N.-E. de Coumassie, point très important pour les caravanes de l'intérieur qui s'y réunissent. Trois jeunes français, MM. Prost, Lanchier et Veuve, encouragés par M. Brun, ont résolu d'aller se fixer à Coumassie, emportant avec eux une forte pacotille commerciale et industrielle. Ils ont en outre appris des professions manuelles qu'ils se proposent d'enseigner aux indigènes : M. Prost, l'art de fabriquer des briques et des tuiles et de les durcir par la cuisson ; M. Lanchier, l'art de distiller, et de fabriquer de l'alcool ; M. Veuve, l'art de manier les outils employés dans la grande et dans la petite industrie des métaux. M. Brun leur facilitera l'entrée dans la ville de Coumassie. Ils trouveront à Elmina des porteurs achantis commandés par un officier du roi, qui les introduiront dans la capitale. Le roi a promis à M. Brun de bien recevoir ceux de ses compatriotes qui viendraient enseigner à son peuple quelque chose des arts industriels européens. — M. Brun a appris que, dans les endroits les moins fréquentés des monts de Kong, se trouvent des blancs qui ne vivent qu'entre eux et dont l'origine est inconnue ; on suppose qu'ils viennent du nord de l'Afrique, d'où ils auraient été chassés par les Arabes à l'époque de leur grande invasion.

Un chef indigène nommé Nippy, qui habite à l'Est de la rivière Sanquin, entre les comtés de Bassa et de Sinoe, et dont le territoire s'étend jusqu'à la baie de Baffoo, dans la partie orientale de la république de **Libéria**, s'est adressé à M. Roberts, sénateur, pour le prier de demander à « l'American colonisation Society, » de lui envoyer un pasteur, un instituteur et des colons. « Mon pays est beau, » dit-il, « bien boisé, riche en arbres à caoutchouc ; la rivière est très poissonneuse ; mes bestiaux prospèrent ; il n'y a pas dans le voisinage de tribus belliqueuses pour me tourmenter. Je ne voudrais pas mourir avant d'avoir vu ériger ici un temple et une école pour mes enfants. Je voudrais qu'il vint ici des émigrants ; je suis convaincu que les nègres d'Amérique sont mes frères. »

M. Roberts, en appuyant cette demande, ajoute qu'aucune partie de Libéria n'est plus salubre ; le sol en est fertile, le café y est indigène, le caoutchouc y abonde, le riz, la canne à sucre, toutes les plantes des tropiques y croîtraient parfaitement. La baie de Baffoo forme un port excellent ; ce serait même le meilleur point de la côte pour y établir un chantier de construction de navires. M. Roberts propose de donner le nom de Lincolnville à la future colonie. — Pendant l'année dernière le commerce de Libéria s'est étendu à l'intérieur et développé le long des côtes : une maison américaine a établi des agences de Robertsport à Harper ; une maison hollandaise en a créé à Manna, un des territoires de la république au N. O. Trois nouveaux ports ont été ouverts au commerce, ce qui porte à neuf le nombre de ceux où les étrangers n'ont aucun droit à payer. Une loi a été votée par le sénat, autorisant l'établissement d'une ligne télégraphique de Monrovia à Harper, et garantissant aux employés anglais des stations intermédiaires la protection du gouvernement. On a fait beaucoup aussi pour s'opposer à l'intempérance ; un certain nombre de groupes d'abstinents se sont formés, pour lutter par tous les moyens légaux contre la fabrication, la vente et l'usage des liqueurs fortes comme boissons, dans le territoire de la république. — Deux pasteurs américains, MM. Stewart et Browne, qui ont accepté des places au collège de Libéria, ont été chargés d'accompagner en Angleterre, en France et en Allemagne, le jeune prince Ulysse Parcoulo, âgé de 16 ans, qui doit être investi du gouvernement du **Pessah**, au N.-O. de Libéria. Il avait été conduit en Amérique par un riche Libérien, qui est mort il y a peu de temps. Il a promptement acquis de l'instruction, et se vouera à la civilisation de sa tribu. — Il s'est formé à Saint-Paul, dans le Minnesota, sous le nom de « Liberia Educational Aid Society, » une société qui a pour but de soutenir les fils des chefs natifs pendant leurs études au collège de Libéria.

Le Sénat de la république française sera prochainement appelé à voter sur le projet de loi relatif aux limites des possessions de la France et de l'Angleterre dans la partie de la côte occidentale d'Afrique qui s'étend de **Sierra Léone au Rio Nunez**. La convention rédigée par les délégués des deux états a établi, entre les bassins des rivières Mellacorée et Scarcies, une ligne de démarcation qui assure à l'Angleterre le contrôle complet des Scarcies, et à la France celui de la Mellacorée. En outre, l'Angleterre reconnaît à la France la possession de l'île de Matakong et des îles au nord de la dite ligne de démarcation, à l'exception des îles de Los qui continuent d'appartenir à l'Angleterre,

ainsi que celle de Yellaboy et les autres de la côte jusqu'à Sierra Léone. Les deux gouvernements s'engagent réciproquement à s'abstenir d'occuper aucun territoire, d'exercer ou de favoriser l'exercice de leur influence politique au delà de la ligne de démarcation sus-mentionnée. La Chambre des députés a déjà adopté cette convention, qui mettra un terme aux nombreuses contestations soulevées quant à la souveraineté de tel ou tel point de cette partie de la côte.

Le capitaine Delanneau, chargé par le colonel Borguis-Desbordes d'une **mission topographique** dans le bassin du **Badingho**, a envoyé à son chef un rapport d'où nous extrayons les renseignements suivants, relatifs à l'orographie et à l'hydrographie de cette région. Quoiqu'elle soit montagneuse les mouvements de terrain sont peu accentués; les sommets sont arrondies; les vallées larges sont arrosées par des ruisseaux ou des rivières, qui, à l'altitude de 400^m environ, acquièrent de l'importance. Ce ne sont plus des marigots, desséchés quinze jours après l'hivernage; une eau courante y entretient une belle végétation arborescente, mais les difficultés du passage augmentent d'autant. On peut en conclure que les grands fleuves du pays, le Bakhoy, le Baoulé, le Badingho et le Sénégal, sont alimentés par des affluents qu'ils reçoivent dans la partie supérieure de leur cours, tandis que dans leur cours moyen ou inférieur ils ne reçoivent que peu ou même pas de tributaires. Le capitaine Delanneau a relevé deux passages difficiles : celui du Badingho, qui coule au nord de Bintandian, où il forme un vaste marécage que les animaux, même déchargés, ont de la peine à traverser; cependant l'eau s'évapore dans la saison sèche; et celui de la montagne entre Bintandian et Balandougou, dont les pentes sont rapides et rocheuses; toutefois la difficulté n'en est pas insurmontable.

Le docteur **Bayol** n'a pas pu pénétrer dans le **Kaarta**, dont le chef de Kouniakary lui a refusé l'entrée. Parti de Bafoulabé le 15 janvier, il parcourut d'abord le **Khasso oriental** et le **Tomara**, où il fit une riche collection de roches, de bois et d'oiseaux. Arrivé à Touba, capitale du pays, le chef toucouleur de Diala l'obligea à rebrousser chemin vers Bafoulabé. Son excursion n'aura cependant pas été inutile pour la géographie. Il a pu relever exactement 71 kilom. d'un pays inexploré et très montagneux, et faire une collection minéralogique complète. Il a trouvé dans le lit du Ganboma, grande rivière venant de Dialafara, une roche métallifère blanche, sur laquelle il n'ose pas se prononcer. La flore est belle, il a traversé une forêt d'ébéniers du Sénégal de 10 kilom. d'étendue. Les oiseaux ont un plumage magnifique; les antilopes, les lions, les

panthères sont les hôtes des forêts d'acacias épineux et de caïlcédrats qui couvrent le pays. Sa collection de bois comprend 45 espèces différentes; celle d'oiseaux 150 espèces. Si la position du Kaarta ne s'améliore pas, il reviendra en France.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Un projet de loi, affectant 50 millions de francs à l'achat de terrains pour la création de 200 nouveaux villages en Algérie, sera présenté aux Chambres françaises à la reprise de leur session.

M. Yves Guyot, membre du Conseil municipal de Paris, et M. Brunière, fonctionnaire supérieur de l'assistance publique, se sont rendus en Algérie pour y étudier les conditions d'installation de colonies agricoles, à l'usage des enfants assistés du département de la Seine.

Le conseil général de Constantine a émis le vœu que le chemin de fer de Biskra à Touggourt, première section de la ligne Biskra-Ouargla, soit exécuté dans le plus bref délai; la longueur de cette section serait de 210 kilomètres environ.

On a commencé cette année à creuser des puits dans l'Oued Mya, aux environs d'Ouargla, et cet essai a bien réussi; aussi songe-t-on à coloniser cette vallée. — M. Tarry, qui a déjà exploré cette région, va de nouveau entreprendre un voyage dans le sud pour y créer, dans le Sahara, des pépinières qui permettent de reconstituer les massifs boisés de ces contrées, et de régulariser les cours d'eau des ouadi Mya, Igharghar, Djeddi, Mzab et Nça.

M. Bourlier, envoyé en mission à Ouargla, a fourni à M. le gouverneur général de l'Algérie d'utiles renseignements sur l'état des populations du sud: les Touaregs d'Insalah sont en guerre avec ceux qui campent au delà du Hoggar et qui, alliés aux habitants du Fezzan, marchent sur Insalah. C'est sans doute à ces hostilités qu'il faut attribuer le retour à Biskra de M. Foureau, qui était parti pour un voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

Une compagnie franco-anglaise s'est constituée pour explorer de vastes étendues de terrains à alfa, dont elle a obtenu la concession, près de Gabès.

Une nouvelle mission hydrographique, dirigée par M. l'ingénieur Manem, a été envoyée par M. le ministre de la marine sur les côtes de Tunisie.

Il s'est fondé à Naples un « Comité italien pour la Tripolitaine, » où il se propose de provoquer et d'encourager les établissements italiens, en même temps qu'il étudiera tout ce qui pourra contribuer au développement des relations entre ce pays et l'Italie. Il a aussi l'intention d'y créer des stations scientifiques et industrielles, et de populariser la connaissance de tout ce qui concerne cette région.

Luléma turc Ahmed Tewfik Effendi, devenu chrétien, a été envoyé au Caire, pour y travailler parmi les mahométans sous la direction du missionnaire Klein.

Le khédive a donné à miss Whately du terrain à bâtir, pour ses écoles du Caire, qui comptent 200 filles et 300 garçons; plus des deux tiers des filles et la moitié des garçons sont musulmans.

Le *Daily-News* annonce que le gouvernement égyptien a décidé d'envoyer au Soudan un ingénieur, pour examiner un projet de chemin de fer de Khartoum à Souakim.

Mgr. L. de Gonzague-Lasserre, coadjuteur du vicaire apostolique des Gallas, Mgr. Taurin, n'ayant pu obtenir du gouverneur égyptien de Harar l'autorisation de fonder des établissements dans les pays gallas limitrophes, a été envoyé avec quelques missionnaires au Choa, pour chercher à ouvrir une mission chez les Gallas du voisinage.

Les deux expéditions du Dr Fischer et de J. Thomson, pour le Kilimandjaro et le Kénia, ont eu de la peine à se procurer le nombre nécessaire de porteurs. Thomson a quitté Mombas le 10 mars, après avoir réussi à engager Many Sera, l'ancien chef-porteur de Stanley. Le Dr Fischer était parti peu auparavant.

Le *Henry Wright*, destiné à la mission de Frere Town et aux stations de la côte orientale d'Afrique, a été lancé le 10 mars à Blackwall; les parties en bois sont en bois de teck, pour pouvoir résister à la chaleur des climats tropicaux.

Les Magwangwaras ont rendu, sans rançon, 23 des prisonniers chrétiens qu'ils avaient faits à Masasi. Les marchandises destinées à les libérer ont été employées à racheter des Makouas et des Yaos, leurs voisins qui, comme eux, avaient été réduits en captivité. Les colons de Masasi, qui avaient été amenés à Zanzibar, retourneront à leur station dès que le moment paraîtra opportun.

D'après un rapport du P. Guillet aux *Missions catholiques* sur son voyage de Tabora au Massanzé, le manque de troupeaux de bœufs dans les campagnes de l'Afrique équatoriale doit être attribué beaucoup moins à la tsétsé qu'aux incursions des Rougas-Rougas. Les indigènes en possédaient autrefois, mais, attaqués continuellement par ces pillards qu'attirait l'appât du butin, ils ont cessé d'en élever. Les tribus qui se sentent en force pour défendre leurs troupeaux en possèdent; les tribus faibles et timides préfèrent vivre en paix et n'en pas avoir.

M. O'Neill va entreprendre un voyage d'exploration dans la région entre Mozambique et le Nyassa. Son but principal sera l'étude des rives orientale et septentrionale du lac Chiroua, et l'ascension de la montagne un peu au N.-E., qu'on lui a dit être couverte de neige. La Société de géographie de Londres lui a fourni un subside de 200 livres sterling.

Un comité s'est formé en Norvège pour soutenir la mission médicale déjà commencée à Madagascar, afin d'attirer au christianisme la population indigène par une activité médicale exercée dans un esprit chrétien.

Un jeune médecin de Rostock, M. le Dr Havermann, a été nommé médecin particulier de la reine de Madagascar, à laquelle il portera quantité de meubles, entre autres un trône commandé par elle.

Un vaisseau de Durban ayant échoué sur la côte S.-O. de Madagascar, a été pillé par les Sakalaves, qui comptaient réduire l'équipage en esclavage, lorsqu'un

négoçiant blanc vint au secours de celui-ci; il en prit le personnel sur son navire, et put le renvoyer à Natal par un autre bâtiment.

Les partisans de Mapoch ont évacué plusieurs des grottes d'où ils résistaient aux Boers. Deux de leurs principaux chefs négocient avec le général des troupes du Transvaal.

Un représentant du Transvaal est venu en Angleterre, pour demander au gouvernement anglais de renoncer à la suzeraineté que celui-ci s'est réservée par la convention de 1881.

Le gouvernement britannique accordera des pensions aux chefs betchuanas, Mankoroane et Montsia, dont les Boers ont envahi le territoire, et les installera dans les possessions anglaises.

Un éboulement considérable a eu lieu dans les mines de diamants de Kimberley; il a recouvert une grande partie des concessions des principales compagnies et a arrêté le fonctionnement des machines de plusieurs autres.

Il s'est fondé à Londres, au capital de 3,000,000 fr., et sous le nom de « Diamond Fields Collieries Company, » une société pour l'exploitation d'importants gisements houillers dans le district de Kronstaadt (État libre de l'Orange). Le principal débouché sera Kimberley. Ces houillères étaient déjà exploitées, mais, faute d'un capital suffisant pour acheter et installer les machines nécessaires, elles ne pouvaient fournir jusqu'à présent que des quantités très restreintes de combustible.

Cettwayo reconstruit des kraals militaires, et réclame comme ses sujets des Zoulous établis dans le territoire de réserve, qu'il prétend lui appartenir. John Dunn proteste contre l'arrangement actuel à l'égard du Zouloulund, et attend la réponse du gouvernement anglais pour régler sa ligne de conduite.

Par suite de la décision du parlement du Cap de reprendre les rapports avec les Bassoutos, en leur accordant une grande liberté de se gouverner eux-mêmes, M. Scanlen, président du Conseil des ministres, et M. Sauer, ministre des affaires indigènes, se sont rendus au Lessouto pour conférer avec les chefs et le peuple. C'est le capitaine Blyth, ami de feu le major Malan, qui a été nommé agent du gouvernement dans le Lessouto. Les Bassoutos voudraient être placés directement sous la protection du gouvernement anglais, mais si celui-ci refuse d'accéder à leur désir, ils aimeront mieux dépendre du gouvernement colonial du Cap que d'être abandonnés. Ils ont reçu très favorablement la proposition de constituer un Conseil des natifs.

Ensuite d'une grande sécheresse dans le Namaqualand, où il n'est pas tombé de pluie depuis le 15 août 1881, la disette y est extrême; bœufs, moutons et chèvres meurent faute de fourrage; le gouvernement du Cap a envoyé, aux Namaquas, aux Bastards et aux Hottentots qui l'habitent, du blé et des semences, et un comité s'est formé pour leur venir en aide.

Lord Mayo a fait un voyage et un long séjour dans la région du Cunéné, d'où il a rapporté de nombreux matériaux géographiques.

Quoique la loi portugaise interdise l'esclavage dans les colonies africaines, le Dr Nichols écrit, au *Foreign Missionary*, qu'à Catoumbella, dans la province de

Benguéla, des Portugais possèdent des esclaves, et qu'il ne peut décrire les brutalités dont il a été le témoin dans cette province.

La mission bâloise à la Côte d'Or a de nouveau perdu, dans l'espace d'un mois, trois de ses missionnaires. M. Prætorius, dans son voyage d'inspection, a souffert de la dysenterie et de la fièvre; actuellement il est en route pour revenir en Europe. Le Dr Machly est resté à la Côte d'Or pour y continuer son œuvre médicale très difficile, tout manquant aux nègres pour faire un traitement raisonnable.

Le gouvernement anglais a accepté l'offre que lui ont faite plusieurs rois du pays situé entre la république de Libéria et Sherbro, de lui céder une bande de territoire de 30 kilomètres de long et de 2 kilomètres et demi de large. La domination anglaise s'étendra donc sans discontinuité de Sierra Léone aux frontières nord de Libéria.

Les chefs de la rivière Magbeli, près de Sierra Léone, se sont réunis et ont conclu entre eux une paix qui a rouvert au commerce le cours de cette rivière, par laquelle quantité de produits de l'intérieur sont amenés à la côte.

M. Caquereau organise son expédition au Fouta Djalon; il s'est assuré le concours d'hommes possédant des connaissances scientifiques, commerciales et industrielles. Il compte que la colonie qu'il va fonder pourra servir, dans la suite, de trait d'union entre celles d'Assinie et du Sénégal, par les sources du Niger, le Bouré, Bamakou et Kita.

Les chemins de fer du Sénégal avancent rapidement; la section de Dakar aura bientôt rejoint Rufisque; sur le haut fleuve, on compte avoir posé à la fin de la campagne de 16 à 20 kilomètres de rails.

Un traité a été conclu entre le gouverneur du Sénégal et le roi du Baol, par lequel ce royaume est placé sous le protectorat de la France, qui acquiert le droit d'y créer un chemin de fer, des routes, des lignes télégraphiques, et garantit au roi ses états contre toute tentative de la part du damel du Cayor. L'ancien damel Lat N'dior a cherché à reprendre son royaume et a obligé son successeur à se réfugier dans le poste français de Betelar; le capitaine Dupré a dès lors battu Lat N'dior et l'a rejeté sur le Djolof.

Le nombre des esclaves libérés par le fait de leur arrivée sur terre française augmente rapidement à St-Louis. Il y a parmi eux beaucoup d'enfants les plus jeunes restent aux soins de leurs mères; ceux qui ont atteint l'âge où un enfant peut déjà rendre quelques services sont placés dans des familles de colons.

Lors de la pose de la première pierre du fort de Bamakou, sur le Niger, le colonel Borguis-Desbordes a exprimé le vœu que tous les travaux des expéditions françaises, du Sénégal au Niger, servent à faire disparaître l'esclavage qui fait partie intégrante de l'organisation sociale des populations de cette région.

Le ministre de la marine a chargé d'une mission au Bouré, M. Colin, qui a déjà visité les possessions françaises du Sénégal, et qui s'est embarqué à Saint-Nazaire, le 20 avril.

Un décret du gouvernement de Madrid a autorisé la pose d'un cable télégraphique reliant Cadix aux Canaries, et celles-ci au Sénégal.

M. Jacotin, aspirant de marine et membre de la Société de géographie de Paris, est reparti pour les Canaries, où il avait commencé des levés qu'il veut terminer.

Une compagnie anglaise a obtenu par traité, au Maroc, la concession d'une bande de terrain, où elle a fait choix d'un point appelé à devenir le port de la province de Sous. Les chefs indigènes avec lesquels l'agent anglais a fait marché, lui ont promis qu'ils parviendraient à détourner du côté de l'établissement anglais tout le commerce de l'intérieur de l'Afrique qui a pour objectif Tombouctou, et qui passe actuellement par le Maroc et par le port de Mogador.

Le Maroc a enfin permis à l'Espagne d'envoyer des officiers et des topographes, pour étudier le territoire de Santa-Cruz de Mar Pequena qu'elle veut occuper, vis-à-vis des Canaries. Un délégué de l'empereur du Maroc, chargé de faire la remise de ce territoire à l'Espagne est arrivé à Mogador.

EXPLORATIONS DU D^r JUNKER SUR LE HAUT OUELLÉ¹

(Suite et fin.)

Junker se remit en route le 7 janvier 1881, dans la direction S.-O. ; en février il passa l'Ouellé et arriva chez les Amézimas qui habitent entre ce fleuve et le Bomokandi, le plus puissant de ses affluents méridionaux. Les Amézimas, parents des Abarmbos, le dépouillèrent de presque tout ce qu'il avait, en sorte qu'il dut repasser l'Ouellé et demeurer plusieurs mois chez les Amadis dans une inaction forcée. Le sud de l'Ouellé était en guerre ; plusieurs chefs des séribas égyptiennes établies dans le Mombouttou attaquèrent Mambanga, qui leur tint tête et réussit même à leur enlever 50 fusils. Il fit appel à la médiation de Junker, qui préféra ne pas intervenir. Mais, après ce premier succès, il dut se retirer devant des renforts égyptiens envoyés par Emin-bey, et commandés par le colonel Haouasch, qui établit une station fortifiée non loin de l'endroit où Junker avait passé l'Ouellé en 1880. Il soumit les Abarmbos, puis fit demander à Junker, retenu chez les Amadis, de venir à sa station pour s'employer à la pacification. En même temps que l'appel d'Haouasch, Junker reçut une lettre de Casati, qui venait d'arriver dans cette région ; cela le décida à quitter les Amadis. Il se dirigea à l'est vers l'Ouellé, et arriva en un endroit où la rivière offre un coup d'œil très pittoresque, grâce à des rives abruptes dominant un groupe d'îles habitées par les Embatas, tribu mombouttoue qui a pour chef Errouka. De la rive septentrionale il put mesurer le mont Madjann, au sud de l'Ouellé, dans le pays des Abarmbos ; il trouva aussi un lieu favorable pour déterminer la

¹ Voir p. 107, et la carte, p. 116.

hauteur du groupe de montagnes des Amadis, et obtenir ainsi une bonne triangulation pour la construction exacte de la carte de ce pays. Le terrain ondulé est traversé par une multitude innombrable de petites rivières, coulant toutes vers le S.-O. et tributaires du Tong, affluent de l'Ouellé qui en cet endroit forme un coude vers le sud. Se dirigeant au N. E. Junker atteignit la station de Haouasch, en traversant le territoire très peuplé des diverses tribus soumises des Abarmbos. Il n'y trouva pas Casati, qui était encore chez les Mombouttous de l'est. Les troupes de la station qui avaient dû repousser un assaut de Mambanga, et voyaient les munitions sur le point de leur manquer, espéraient que l'arrivée de Junker ferait prendre aux affaires une meilleure tournure. Junker usa de toute son influence sur Mambanga pour l'engager à faire la paix. Il lui envoya des présents par un messager chargé en même temps de lui demander un rendez-vous, auquel il promit de se trouver sans escorte militaire. Une entrevue eut lieu dans laquelle Junker n'avait avec lui qu'un interprète, tandis que Mambanga était entouré de guerriers armés de lances ; sans pouvoir le décider à venir à la station, il obtint cependant une suspension des hostilités, mais pour cela il dut faire l'échange du sang avec Mambanga, et promettre de se rendre à sa résidence pour des négociations ultérieures. Comme il tenait beaucoup à établir une paix définitive, qui seule pouvait lui ouvrir les routes de Bakangaï et de Kanna plus au sud, il alla à cette résidence, à 20 kilom. à l'ouest de la station d'Haouasch. Il y passa 7 jours, pendant lesquels il chercha par tous les moyens possibles à persuader Mambanga de venir à la station égyptienne. Mais il eut beau dire que le temps des brigandages était passé, que le gouvernement égyptien voulait trafiquer en paix avec les princes nègres, que ceux-ci auraient à traiter désormais avec les troupes régulières d'un puissant état bien réglé, que l'ordre était donné de respecter son autorité de chef et, le cas échéant, de le protéger contre ses ennemis du dehors, toutes ces paroles et beaucoup d'autres furent inutiles, le sorcier mombouttou ayant prophétisé malheur à Mambanga, pour le cas où il se rendrait à la station. Junker dut se contenter de la promesse du prince nègre de cesser temporairement toute hostilité ; mais il profita de ces longues négociations, auxquelles Casati, arrivé du Mombouttou, put assister, pour décider à la paix quinze chefs Abarmbos, alliés de Mambanga. Peu rassurée par les promesses de celui-ci, la garnison de la station d'Haouasch ne voulut pas laisser repartir Junker avant d'avoir reçu des renforts. Casati alla à Tangasi et de là chez Ssanga, frère de Mounza, à deux jours de marche plus au sud.

Ces négociations avaient absorbé les mois de septembre à décembre 1881. Bahid-bey, mudir du Makaraka, ayant amené des renforts à Haouasch, Mambanga s'enfuit vers l'ouest; Junker suivit les troupes envoyées pour le poursuivre et pour occuper le territoire le long de la rive méridionale de l'Ouellé; il marcha avec elles jusqu'au point où, en février 1881, il avait passé le fleuve, et réussit à recouvrer une partie de ce dont il avait été dépouillé par les Amézimas. Bahid-bey ayant donné aux troupes l'ordre de revenir à la station, il dut renoncer à poursuivre sa marche vers l'ouest, mais, pendant son séjour chez les Amézimas, il avait expédié un de ses serviteurs et quelques hommes de cette tribu, avec des présents, à Bakangaï, qui demeure à quatre jours de marche plus au sud, et lui envoya en retour un chimpanzé, ainsi que des défenses d'éléphant, avec une invitation à se rendre à sa résidence. Marchant alors directement vers le sud, Junker atteignit en deux jours le Bomokandi (le Nomayo de Schweinfurth), qui se jette dans l'Ouellé à 4 ou 5 journées plus à l'ouest, par 4° lat. N. environ et 23°, 40' long. E. de Paris. Au point où Junker le passa il n'a pas moins de 175 pas de large; les mots Nomayo et Ouellé signifient tous les deux fleuve, rivière, grande eau, l'un en mombouttou, l'autre en niam-niam, le vrai nom de l'Ouellé est Makoua (le Bahr-el-Makoua de Lupton). Le pays compris entre le Makoua et le Bomokandi est habité par les Abarmbos; à l'ouest de ceux-ci et au delà du Bomokandi, le long de la rive méridionale du Makoua, vivent les A-Babouas (les Barboas de Lupton) qui parlent une langue parente de celle des Mombouttous. Du Bomokandi à la résidence de Bakangaï, Junker ne mit qu'une journée; reçu par lui avec beaucoup d'affabilité, il y resta 15 jours, et en emporta l'impression que c'était le prince le plus puissant qu'il eût jusque-là rencontré dans l'Afrique centrale.

Partant de là dans la seconde moitié de janvier, Junker continua son voyage vers l'Est, en se tenant à un ou deux jours de distance au sud du Bomokandi; au bout de dix jours il arriva chez Kanna, chef dont le territoire n'a pas encore été visité par les expéditions égyptiennes; Kanna et ses voisins, ne connaissant que leur système de pillage, ne veulent rien avoir à faire avec elles. A deux fortes journées de marche vers le sud, habite Ssanga, chez lequel Casati s'était rendu. Les deux voyageurs se rencontrèrent de nouveau à Tangasi, au delà du Bomokandi.

Pour employer le temps qui lui restait avant la saison des pluies, Junker se rendit en mars dans le pays montagneux des Momvours, à six jours de marche à l'est de Tangasi; là se trouvent la sériba de Gango,

et les sources de la Gadda. Dans cette excursion il retraversa le Bomokandi, qui a là encore 60 pas de large, puis il revint à la station de Kubbi, entre la Gadda et le Kibali, par 3°, 40' lat. N. et 26°, 5' long. E. de Paris. De là il comptait se diriger de nouveau vers le sud, traverser une quatrième fois le Bomokandi pour atteindre une petite station égyptienne, revenir vers l'ouest à travers les territoires des princes momboutous indépendants, frère et fils de Mounza, qui lui avaient envoyé des messagers, et terminer ses explorations vers le sud à la résidence de Mbélia et de Ssanga, au sud du Haut-Bomokandi, pour rentrer à Tangasi vers la fin d'avril 1882.

Comme Junker a eu soin de relever tous les itinéraires et de recueillir tous les renseignements possibles, pour la construction d'une carte de territoires encore plus méridionaux, nous pouvons espérer connaître prochainement la topographie exacte de cette région. En attendant, il nous apprend que le Bomokandi, d'après la largeur qu'il a au sud de la résidence de Mounza, doit prendre sa source au loin à l'est; il court d'abord parallèlement à l'Ouélé, à 50 kilom.; ses trois principaux affluents méridionaux sont le Makongo, le Pokko et le Telli, tous trois de plus de 50 pas de large. Le Makongo prend sa source au sud du territoire de Bakangai qu'il limite à l'ouest, tandis que le Pokko, traversé par Junker dans sa marche de Bakangai à Kanna, le limite à l'est, et a ses sources dans le pays des Mabodes, à trois journées au sud de Kanna; quant au Telli, il vient du territoire de Ssanga; Junker l'a passé en allant de Kanna vers le Bomokandi. A trois ou quatre jours de marche au sud de Bakangai, coule vers l'ouest la Mbélina, qui va se jeter directement dans l'Ouélé en aval du Bomokandi. Les A-Babouas la nomment Nandou. D'après tous les renseignements reçus par Junker, c'est au sud de la Mbélina qu'il place la ligne de partage des eaux entre l'Ouélé, qui est, suivant lui, indubitablement le cours supérieur du Chari, et l'Arouimi de Stanley, affluent du Congo. L'Arouimi a pour origine une rivière plus forte que l'Ouélé, la Népoko, qui coule vers le S.-O. et reçoit sur sa rive septentrionale un autre cours d'eau considérable, la Nava, qui court vers l'ouest à quatre jours au sud de la route suivie par Junker. D'après divers renseignements qu'il a recueillis, il doit exister un lac au sud de la Nava; les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres le placent par 2° lat. N. et 22° 40' long. E. de Paris; ce ne pourrait être le lac Key-el-Abi qui, d'après le rapport de Lupton-bey, devrait se trouver par 3° 40' lat. N. et 20° 40' long. E. de Paris.

Ses provisions étant épuisées, Junker a dû revenir à son quartier géné-

ral près de Ndorouma, pour visiter encore les pays à l'ouest, et chercher à résoudre le problème du cours inférieur du Makoua.

D'après une lettre de Lupton-bey, le D^r Junker se trouvait, aux dernières nouvelles, à quatre jours de marche de la résidence de Zimio, un des chefs Niams-Niams ¹.

S'il a mis un tel soin à l'étude hydrographique de cette région, c'est qu'elle lui paraît avoir une très grande importance au point de vue commercial, surtout pour le transport de l'ivoire des provinces équatoriales, en particulier de celle du Bahr-el-Ghazal, dont Lupton-bey est le gouverneur, résidant à Djour Ghattas, tandis que celle du Bahr-el-Gebel est placée sous l'autorité d'Emin-bey, qui réside à Lado. Le Makoua peut offrir un grand avantage au commerce, si l'on établit des stations le long des rivières du pays des Abarmbos. On a déjà expédié de l'ivoire par canots jusqu'au confluent de la Gadda et du Kibali, mais les bateaux pourront, du Kibali, remonter dans le Dongou, et de celui-ci dans l'Akka, dont le cours supérieur se rapproche beaucoup des tributaires du Nil Blanc. Quand au développement de l'exploitation de l'ivoire, Junker estime qu'il est de toute nécessité, pour le gouvernement égyptien, d'occuper ces régions le plus loin qu'il pourra vers le sud, le terrain pouvant lui être disputé par les marchands de Zanzibar établis à Nyangoué, car leur approche est déjà signalée par l'apport, dans le pays au sud du Makoua, de marchandises provenant de ce grand marché de l'Afrique centrale. A notre avis, et au point de vue de la civilisation, il y a mieux à faire qu'à encourager le gouvernement égyptien et ses agents dans l'extension à de nouveaux territoires du système de ce monopole pratiqué par les moyens mentionnés plus haut. Puisque l'Angleterre s'est chargée de réformer l'administration égyptienne, nous espérons qu'elle ajoutera à son programme, renfermant déjà la suppression de la traite et de l'esclavage, celle des abus qu'entraîne le monopole de l'ivoire. Puisse-t-elle obliger le gouvernement du khédivé à laisser aux populations de l'Afrique équatoriale la libre disposition de leurs biens, pour dissiper leur méfiance bien naturelle à l'égard des blancs, et les disposer à recevoir les philanthropes et les missionnaires qui iront leur porter les bienfaits de la civilisation chrétienne.

¹ Dans la séance du 23 mars de la Société de géographie de Vienne, le D^r Lenz a annoncé que le D^r Junker est de retour de son voyage à l'Ouélé, et qu'il tâchera de regagner l'Égypte.

BIBLIOGRAPHIE ¹

SOCIETÀ D'ESPLORAZIONE COMMERCIALE IN AFRICA. Milano (Tipogr. P.-B. Bellini et C^{ie}), 1883, in-8°, 14 p. — Après avoir contribué plus que personne à la fondation et au développement de la Société d'exploration commerciale en Afrique, le président de son comité, M. Manfred Camperio, le savant directeur de *l'Esploratore*, a exposé d'une manière très concise, dans ces quelques pages, le but qu'elle s'est proposé en faveur du commerce italien, et les expéditions qu'elle a envoyées, dans la mer Rouge d'abord et en Abyssinie, puis en Cyrénaïque, enfin celle qui vient de partir de Naples, sous la direction de G. Bianchi. Ce dernier, accompagné de l'ingénieur C.-A. Salimbeni, devra établir dans le Godjam, à Baso, une station destinée à servir d'intermédiaire au commerce entre les pays Gallas et Assab; puis il construira un pont sur le Nil Bleu. De Baso l'expédition descendra à Assab, par Sokoto et la Plaine du sel. M. Salimbeni, ainsi que M. Monari qui s'est joint à l'expédition, contribue aux frais de l'entreprise, pour laquelle a été dressée une carte de l'Abyssinie, corrigée d'après les indications de Cecchi et de G. Bianchi et publiée dans *l'Esploratore*.

L'AFRIQUE CENTRALE ET LA CONFÉRENCE DE BRUXELLES, par *Émile de Laveleye*, avec deux cartes, Bruxelles, (librairie européenne de C. Muquardt), 1878, in-12, 219 p. — Ce livre a été écrit au lendemain de la Conférence de Bruxelles, alors que tous les regards se portaient vers l'Afrique centrale, pour l'exploration de laquelle venait d'être fondée l'Association internationale. M. de Laveleye montre quelle est l'œuvre à accomplir en Afrique, décrit les avantages que présente ce continent en ce qui concerne sa flore, sa faune et ses richesses minérales; il parle enfin des brillantes espérances qui étaient dans le cœur de chacun, en voyant l'élan qui avait accueilli l'idée de S. M. le roi des Belges. Sans doute elles n'ont pas été complètement réalisées; il n'en est pas moins intéressant de relire, à quelques années de distance, les appréciations émanant d'une plume autorisée.

Cette étude est accompagnée d'un exposé des premières découvertes de Stanley sur le Congo, d'un article de M. Bujac sur les Égyptiens dans l'Afrique équatoriale, article dans lequel l'auteur se prononce pour

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

l'annexion du bassin du Haut-Nil à l'Égypte, enfin d'une carte du Congo d'après Stanley, et d'une carte générale de l'Afrique.

CARTE DE L'ILE DE LA RÉUNION, d'après la carte de M. L. Maillard et plusieurs plans parcellaires. Revue et augmentée par R. M. et A. M. G. Paris et St-Denis (de la Réunion) 1883. — Cette carte a été faite surtout au point de vue des missions catholiques; elle donne en effet la désignation des paroisses et des établissements religieux. Mais, étant à l'échelle de $\frac{1}{200000}$, elle peut fournir une idée très complète de la configuration de l'île, et des villes, des villages, même des hameaux. Les grandes routes, les chemins vicinaux, et jusqu'aux sentiers sont scrupuleusement indiqués. Les lignes ferrées, achevées en 1881, sont aussi marquées, et l'on voit que, déjà à cette époque, les villes de St-Pierre et de St-Benoît étaient ou allaient être reliées avec la capitale, St-Denis, par une ligne contournant la partie N. E. de l'île; la voie ferrée ne doit pas s'étendre à la partie S. E. et E. où, comme l'on peut s'en rendre compte en examinant la carte, les difficultés sont plus grandes, à cause de la nature montueuse du pays, et l'utilité moins directe, attendu que les localités de cette région sont moins importantes. En 1881 le chemin de fer ne circulait pas encore entre le nouveau port, situé à la Pointe des Galets, et St-Denis. Enfin, le système complet des montagnes et des rivières qui en découlent est donné d'une manière très nette, grâce à la teinte spéciale des montagnes, et l'on distingue fort bien la grande chaîne centrale, avec le Piton des Neiges pour principale sommité, ainsi que les bassins des rivières des Galets, du Mât et de St-Etienne, qui y prennent leur source et ont creusé trois vastes cirques à sa base.

L'ALGÉRIE. Impressions de voyage, suivies d'une étude sur les institutions kabyles et la colonisation, par J.-J. Clamageran. 2^{me} édition. Paris (Germer-Baillière et C^{ie}), 1883, in-18, 421 pages, 3 fr. 50 avec carte. — La première édition de ce livre renfermait la relation d'un voyage effectué par M. Clamageran en 1873, à travers les trois provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, et les impressions de l'auteur en ce qui concerne le développement matériel et moral de l'Algérie, le régime commercial, le régime des terres, la colonisation, etc. Dès lors, M. Clamageran a fait en Algérie une courte excursion, à l'occasion du Congrès des sciences, réuni à Alger en avril 1881. Après avoir pris part aux travaux de cette assemblée, il consacra quelques jours à visiter les environs de la ville, afin de se rendre compte des progrès accomplis depuis 1873. C'est au Congrès lui-même et aux résultats de ses observations

qu'il consacre les six chapitres nouveaux qui terminent le volume. Cet examen comparatif présente le plus vif intérêt, car il permet de constater qu'un grand pas en avant a été accompli, pour tout ce qui tient au commerce, à la culture de la vigne, aux chemins de fer, à l'instruction publique, etc. Mais il reste encore beaucoup à réformer, et l'honorable sénateur, sans faire d'une manière aussi vive que M. Leroy-Beaulieu le procès de l'administration coloniale, énumère dans le dernier chapitre, intitulé *desiderata*, tous les points faibles du régime algérien ; il demande en particulier au gouvernement d'accorder aux indigènes une protection plus efficace et quelques droits politiques.

ALGÉRIE ET SAHARA. Le général Margueritte par le général Philebert. Paris (direction du *Spectateur militaire*), 1882, in-8°, 468 pages, 7 fr. 50. — Le général français Margueritte était un soldat africain dans toute l'acception du mot. Il prit, il est vrai, une part brillante à l'expédition du Mexique et vit les débuts de la guerre franco-allemande, mais la presque totalité de sa vie se passa en Afrique, soit à combattre les Arabes, soit à administrer les districts algériens. Il est vraiment le fils de ses œuvres, car, à 15 ans, il prenait du service dans la gendarmerie maure, n'ayant d'autres titres que son courage, son intelligence et sa connaissance de la langue arabe ; mais son intrépidité et son adresse le firent bientôt mettre à plusieurs reprises à l'ordre du jour de l'armée, et lui permirent de s'élever de grade en grade, à travers les luttes sans cesse renaissantes dont l'Algérie fut le théâtre, jusqu'à la dignité péniblement gagnée de général de brigade (1867). La guerre franco-allemande le trouva commandant de la division d'Alger. Rappelé en France, il fut placé à la tête de la première brigade de la division Du Barail, et mourut des suites d'une blessure reçue à Sedan.

C'est un de ses compagnons d'armes, le général Philebert, qui a écrit la biographie de Margueritte. Il a composé ce livre pour montrer, dit-il, que le travail et l'intelligence suffisent pour se faire ici-bas une large place, et que les hautes destinées sont à la portée de tous.

À côté du récit des luttes algériennes, on lira avec plaisir les chapitres qui traitent de l'administration de l'Algérie, des chasses de Margueritte dans l'Atlas et de son Essai sur la poésie arabe.

LA HOLLANDE ET LA BAIE DE DELAGOA, par M. L. Van Deventer. La Haye (Martinus Nijhoff), 1883, in-8°, 80 pages, 2 fr. 70. — Les territoires arrosés par le Congo ne sont pas les seuls, en Afrique, qui donnent lieu actuellement à contestation quant au droit de propriété. M. Van Deventer, par la brochure que nous avons sous les yeux, introduit une sorte

de question de la baie de Delagoa. Il prétend que le Portugal détient indûment la région que baigne ce petit golfe, attendu que l'occupation portugaise de cette contrée n'eut lieu qu'à la fin du XVIII^{me} siècle, époque à laquelle les Hollandais s'y étaient établis depuis longtemps et y avaient fondé une factorerie qu'un fort protégeait. La question a son importance, surtout en ce qui concerne le Transvaal, dont la baie de Delagoa est le débouché naturel; il est évident que si ce territoire appartenait à la Hollande, il serait depuis longtemps relié au pays des Boers par un chemin de fer. L'auteur demande donc que la Hollande et le Portugal s'entendent à l'amiable à ce sujet, pour arriver à une solution qui permette au Transvaal d'écouler facilement les produits de son sol.

Tout en souhaitant, nous aussi, l'établissement d'une voie ferrée dans ces parages, nous nous demandons si la Hollande serait bienvenue à revendiquer des droits sur la baie de Delagoa, puisque, d'après l'auteur lui-même, elle avait abandonné son comptoir lorsque le Portugal s'est emparé du golfe; elle a d'ailleurs, en 1875, laissé sans protester le maréchal de Mac Mahon, pris pour arbitre par le Portugal et l'Angleterre au sujet de ces mêmes territoires, les adjuger à la première de ces puissances.

L'AVENIR COMMERCIAL DE LA FRANCE EN AFRIQUE. Conférence de M. Pigeonneau. Paris (Vve Eugène Belin et fils), 1882, in-8°, 16 pages et carte. — C'est un sujet bien souvent traité, et cependant loin d'être épuisé, que celui de l'importance du continent africain comme débouché pour les produits des manufactures européennes. M. Pigeonneau, dans une conférence qu'il a faite au mois de novembre dernier, a su résumer d'une façon très claire, spécialement au point de vue français, l'état actuel de la question. Il a montré qu'il est nécessaire de trouver de nouveaux marchés extérieurs pour les exportations françaises, et que la seule région où s'ouvre au commerce un avenir illimité, est l'Afrique centrale; mais le grand obstacle consiste dans le manque de voies de pénétration conduisant sur le plateau intérieur. Il faut donc s'occuper en premier lieu des régions africaines qui se présentent dans les meilleures conditions au point de vue des routes d'accès, c'est-à-dire de celles qui sont baignées par des fleuves navigables dans leur cours moyen : le Niger et le Congo. Aussi le conférencier exhorte-t-il le gouvernement français à poursuivre dans ces parages l'œuvre commencée par de hardis explorateurs, et le commerce à en profiter.

BULLETIN MENSUEL (4 juin 1883.)¹

L'influence acquise par l'Angleterre en **Égypte** ne peut manquer d'y donner une grande impulsion aux travaux pour voies de communication, soit par eau, soit par chemins de fer. De quelque manière que soit résolue la question du **canal de Suez**, par l'élargissement du canal actuel, ou par le creusement d'un second canal le long du premier avec des ouvertures dans celui-ci, ou enfin par le percement d'un nouveau canal à travers le delta, d'Alexandrie à la mer Rouge, comme le voudraient les armateurs anglais, il n'est pas douteux qu'il ne soit répondu aux besoins croissants de la navigation. Quant aux **voies ferrées**, Masonbey propose au gouvernement égyptien d'en construire une de Wadi-Halfa à Amarah en Nubie, d'où le Nil est navigable jusqu'à Meravoui, sauf sur quelques points où l'on établirait des tramways; pour le Soudan oriental, il recommande une ligne de Tokar, au sud de Souakim, par le Khor Baraka, à Kassala, puis à Khartoum ou à Abou Haras; elle aurait l'avantage de traverser un pays fertile et cultivé. Les conseils de l'Angleterre pour une ligne ferrée de Souakim à Berber semblent devoir l'emporter. D'après le *Standard*, une compagnie serait déjà constituée à cet effet.

Avant tout il faudrait, pour réaliser ce projet, que le **Soudan** demeurât possession égyptienne. Or, malgré la victoire remportée par le général Hicks sur les troupes du mahdi, il n'est nullement certain que celles-ci, maîtresses déjà de la capitale du Kordofan, ne finissent pas par s'emparer de Khartoum. La dernière lettre de M. Hansal à l'*Oesterreichische Monatschrift für den Orient* annonce, qu'après la capitulation d'El-Obeïd, les soldats égyptiens ont dû prêter serment de fidélité au mahdi et ont été incorporés à ses troupes; gouverneur, fonctionnaires, armée, trésor, armes et munitions, tout est au pouvoir de **Mohamed-Ahmed**, qui répartit ses troupes entre le Darfour et le Sennaar, d'une part pour économiser ses provisions, et de l'autre pour y attiser la révolte. Les ulémas de Khartoum ont composé un mémoire pour prouver qu'il n'est pas le vrai prophète; ils l'ont fait imprimer et répandre dans

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.



le pays; un exemplaire est tombé entre les mains du mahdi, qui en a appelé à ses victoires pour prouver que lui, pauvre fakir, n'aurait pas pu accomplir ces exploits s'il n'était pas le prophète, et si Allah ne lui avait pas conféré l'autorité en lui donnant son appui et sa protection. Ce langage exerce sur le peuple une influence beaucoup plus grande que les arguments des lettrés, et affermit la foi au mahdi. M. Hansal a fait son possible pour obtenir la mise en liberté des missionnaires prisonniers du mahdi, auquel il a adressé un message amical, sans allusions politiques ni religieuses. D'autre part, des démarches ont été faites par la Société de géographie commerciale de Saint-Gall, et par un de ses membres correspondants au Caire, M. Wild, en faveur de notre compatriote M. G. Roth, aussi prisonnier du mahdi. Malheureusement, les explications données par le khédivé ne sont pas absolument rassurantes, car il n'a pas pu obtenir la libération des pachas égyptiens détenus par Mohamed-Ahmed. Néanmoins il a promis d'écrire au nouveau gouverneur du Soudan, Aladdin pacha, pour lui recommander de prendre tout particulièrement à cœur cette affaire.

Les *Mittheilungen* de Gotha ont reçu de M. J.-M. Schuver des renseignements, qui complètent les données qu'il a fournies précédemment sur l'ethnographie de la région qu'il a parcourue entre le Jabous et le Sobat. Afillo, à trois jours de marche au S.-E. de Léga, est gouvernée par une aristocratie galla; les Siebou, les Korro et les Zeyau-Gallas, comme les Wallégas, ont une organisation républicaine, tandis que, à l'ouest des Légas, d'autres tribus ont une constitution monarchique. Le voyageur hollandais a obtenu d'un jeune nègre *gambil*, que lui vendirent les Gallas, d'utiles informations sur son pays qui se trouve sur un affluent de la rive droite du Sobat, par 9°20' lat. N. et 31°40' long. E. de Paris. Les **Gambils** nomment leur rivière Comandchie, ou *Fleuve des vaches*, parce que, dans les mois de sécheresse, leurs nombreux bestiaux ne trouvent de fourrage que dans le voisinage de ce cours d'eau. Le pays est riche en autruches et en éléphants; il y a aussi dans les forêts des arbres dont le fruit (*kigélien*), de 0^m,60 de long, pèse de 5 à 7 kilog.; les indigènes l'amollissent dans l'eau, puis le font cuire et le mangent. Le principal village des Gambils est Comandschog, sur la Comandchie, mais le jeune nègre de M. Schuver lui en a nommé une trentaine d'autres, en particulier Kepil, marché auquel se rendent les Légas-Gallas, qui fournissent aux Gambils le fer, le cuivre et les perles de verre dont ils ont besoin. Ceux-ci évitent le Nil Blanc, dont ils sont séparés par de vastes forêts. Il y a quelques années, les Denkas, assail-

lis et pillés par les Arabes du Sobat, se dédommagèrent de leurs pertes en attaquant les Gambils, auxquels ils enlevèrent tous leurs bestiaux après de sanglants combats; les survivants s'enfuirent chez les Légas et dans les pays gallas méridionaux, où ils se livrèrent volontairement comme esclaves; d'autres errent encore dans les solitudes, entre le pays des Légas et le fleuve Baro; peu d'entre eux sont restés dans leur pays d'origine. Les Gambils élevaient des porcs et mangeaient des poules et des œufs, ce que beaucoup de Légas-Gallas et de tribus Denkas ont en abomination. Pour obtenir de la pluie, ils jetaient dans la Comandchie une vache écorchée; plus elle saignait et rougissait l'eau de la rivière, plus l'oracle devait être favorable. Quant au type des Gambils, d'après le nègre de M. Schuver, ils se distinguent avantageusement de la masse des esclaves des Denkas; ils ont la charpente solide, les extrémités bien formées, le visage rond et bienveillant; ils se brisent les deux incisives du milieu de la mâchoire inférieure, et portent sur le front deux petites cornes de gazelle ou de chèvre attachées ensemble.

Le comte **P. Antonelli** continue heureusement son voyage difficile; aux dernières nouvelles reçues par la Société italienne de géographie, il était à Gombo Koma, résidence de Mohamed Anfari, célèbre chef des Aoussas. Ce sultan, qui n'a jamais voulu recevoir des blancs, lui a fait très bon accueil, l'a traité avec beaucoup de courtoisie et lui a fourni des chameaux de rechange, pour la poursuite de son voyage vers le Choa. Le district de Gombo Koma est montagneux; de là au Choa le pays doit être plat, et riche en lacs qu'Antonelli a l'intention d'explorer. Il espère que le reste du chemin sera moins fatigant que la première partie, surtout pour le chameau, peu fait pour les routes de montagnes.

Un correspondant de la *Vossische Zeitung* communique à ce journal que, le négous étant gravement malade, **Ménélik** prend toutes les dispositions nécessaires pour lui succéder et se faire couronner roi d'Abyssynie. Il appartient aux Abyssins-unis, catholiques. Ses relations d'amitié avec la France et l'Italie ouvriront l'Abyssinie tout entière au commerce. Il sera beaucoup plus empressé que le roi Jean à favoriser l'introduction des arts et des sciences dans son royaume, et à y attirer des Européens, pour gagner l'amitié de l'Europe et un appui contre ses voisins musulmans, en particulier contre l'Égypte et contre les chasseurs d'esclaves. Sans doute, le négous actuel n'est pas insensible aux procédés bienveillants des princes européens, et fait bon accueil aux voyageurs, toutefois il ferme strictement ses états à l'importation des marchandises et des coutumes européennes.

Les missionnaires de Saint-Crischona, MM. Mayer et Greiner, se sont définitivement établis à Balli chez les **Gallas**, à sept jours de marche au sud d'Ankober, et à cinq au nord du lac Zouaï, près de la rivière Modocho, tributaire de l'Haouasch. Jusqu'à ce fleuve, tout le pays appartient à Ménélík, et la population est composée de gens du Choa et de Gallas. Le roi a fait baptiser par centaines des Gallas, qui ont aboli l'infanticide et le meurtre des parents âgés, usages du pays. La langue galla disparaît devant l'amharique que doivent parler les fonctionnaires. La traite a beaucoup diminué, depuis que le gouvernement a interdit l'exportation d'esclaves par les ports de Tadjoura et de Zeïla, mais elle existe encore au Choa. Les missionnaires ont dû commencer par faire une clôture autour de la propriété que Ménélík leur a donnée, pour se garantir contre les hyènes ; puis ils ont construit une habitation pour laquelle ils se sont servis de branches d'un grand figuier sauvage, révéralé comme sacré par les Gallas, auxquels ils ont expliqué que le bois a été donné aux hommes pour leur usage et non pour l'adorer ; ils comptent défricher et convertir en culture une partie d'une grande forêt qui abonde en sangliers. Il existe dans le lac Zouaï cinq îles, où les descendants de l'ancienne famille royale d'Abyssinie vivent dans la retraite. Les insulaires ont un roi, et sont indépendants des tribus voisines.

Le dernier numéro de l'*Esploratore* renferme une correspondance de M. **P. Sacconi**, de **Harrar**, qui donne une triste idée de l'administration égyptienne dans cette province, annexée depuis quelques années aux états du khédive. Le peu de place dont nous disposons ne nous permet d'en donner qu'un très court extrait. Quoique la garnison de Harrar se compose de 5000 soldats, sans compter les fonctionnaires civils et les bachi-bozouks, le gouvernement du Caire n'a envoyé depuis quatre ans aucune solde pour tout ce personnel. Les soldats jettent les hauts-cris ; le gouverneur, pour se les attacher et sortir d'embarras, augmente les tributs déjà très lourds, et paye les troupes avec des denrées et des bestiaux à un prix qui dépasse le double de leur valeur. Le soldat se dédommage dans les achats qu'il fait aux indigènes. Le système d'extorsion se propage. Les natifs, de leur côté, irrités et découragés, cherchent à se venger. Un chef de tribu laisse-t-il paraître son mécontentement, ou bien est-il accusé par l'un de ses subordonnés, vite on l'emprisonne ; on lui laisse cependant une certaine liberté, dont il se sert d'ordinaire pour correspondre avec ses anciens sujets ; bientôt la tribu se soulève et fournit le prétexte d'une de ces razzias énormes, dont M. Sacconi cite plusieurs exemples pour montrer comment les gouverneurs de

Harrar civilisent leur province ; nous regrettons beaucoup de ne pouvoir en parler d'une manière détaillée. Cependant disons encore que, d'après le *Bulletin de la Société italienne de géographie*, le gouvernement égyptien a destiné 200,000 fr. à l'établissement d'une ligne télégraphique de Zeila à Harrar, et que Nahdi pacha, gouverneur de Harrar, dans une conférence de la Société khédiviale de géographie, a présenté cette province comme ayant un grand avenir ; il a engagé les voyageurs et les négociants européens à s'y rendre pour étudier le pays des Gallas, où le climat salubre, le sol fertile, le travail assidu et l'industrie des habitants leur promettent de grands avantages.

D'après un télégramme de Zanzibar au journal *Le Soir*, **M. G. Révoil** s'est rendu à Magadaxo, pour pénétrer de là dans la région au sud du pays des Gallas. Magadaxo, située sous le 2° lat. N., appartient au sultan Saïd Bargasch, qui a accordé au voyageur français tous les moyens possibles pour assurer le succès de sa mission. La population est un mélange de nègres, d'Abyssins chrétiens et d'Arabes. M. Révoil se dirigera probablement vers le Webbi Sourrali, qui se jette dans le lac Balti, et de là, vers Chitti, au sud des pays Somalis qu'il a visités trois fois. S'il peut pénétrer jusqu'aux montagnes qui bordent le Choa méridional, il nous rapportera des informations toutes nouvelles sur cette région, jusqu'ici fermée aux explorateurs.

Les missionnaires de la station de Ribé, près de **Mombas**, ont acquis la certitude que les indigènes qui ont répandu l'effroi dans le pays, il y a quelques mois, ne sont pas des Masaïs comme on le croyait, mais des gens d'Aroucha, au sud du Kilimandjaro et à l'ouest de la Louvou. Leurs traces ont été rencontrées entre Pangani et Jomva, une des stations de la mission ; sur une distance de plusieurs milles, l'herbe était foulée. Dans le district de Giriama, ils se sont nourris des fruits du papayer, et ont mangé tous les légumes qu'ils ont trouvés sur leur passage, ce que n'auraient fait ni les Masaïs ni les Wakuafis, qui se nourrissent de viande et boivent du lait. Ils ont aussi pris dans les huttes des natifs des instruments d'agriculture, ce que n'auraient pas fait non plus des Masaïs ni des Wakuafis, qui ne retournent jamais une motte de terre. C'était la première fois que les gens d'Aroucha venaient jusqu'à Ribé, qui a été la limite de leurs incursions vers le nord. — M. Wakefield, de la station de Ribé, a demandé au Comité des méthodistes-unis, dont il relève, de pouvoir établir une mission chez les Gallas méridionaux, dont il a visité déjà quatre fois le pays. Le comité a pris sa proposition en sérieuse considération, et des arrangements ont été combinés avec

Abou Chora et Chakala, deux prédicateurs indigènes, qui partiront de la Dana pour aller frayer les voies à la mission.

A l'occasion d'une visite à Maandja, grand prince de l'**Ouganda**, dont le nom est aussi celui du léopard, les missionnaires romains ont rapporté aux *Missions d'Afrique* une superstition du pays, qui fait de tous les hommes des esclaves du léopard. Il a, au milieu d'un bois sacré, sa hutte entourée de roseaux; tout individu qui passe par là coupe religieusement un peu d'herbe qu'il jette près de la case du *maandja* en guise de tribut, et comme témoignage de sujétion; s'il y manquait, il craindrait qu'avant peu de jours le féroce seigneur ne lui fit payer cher sa rébellion. Parfois, durant la nuit, le léopard vient visiter les maisons où l'odeur des chèvres l'attire; il essaie d'abord de s'ouvrir un passage à travers la palissade de roseaux; les indigènes pourraient l'assommer d'un coup de hache, lorsqu'il n'a encore pu passer que la tête au travers du trou, mais ils aiment mieux faire du tapage pour l'épouvanter; ils se croiraient perdus s'ils touchaient à un poil de la bête. Si le léopard ne se sauve pas, ce sont les natifs qui s'enfuient, en laissant leurs chèvres entre ses griffes. Après cela ils croient que le léopard ne saurait leur faire aucun mal: « Maandja, » disent-ils, « a pris nos chèvres, c'est son bien; mais maandja ne mange pas les hommes; nous sommes ses esclaves; s'il nous mangeait, il mangerait son bien, et alors qui lui fournirait des chèvres? »

L'influence des missionnaires anglais établis à **Mpouapoua** leur a valu l'affection des indigènes, qui voient en eux de véritables protecteurs; en effet, depuis leur installation, les caravanes s'abstiennent de piller les récoltes comme elles le faisaient auparavant; les tribus belligérantes ont aussi renoncé à faire des incursions sur le territoire voisin de la station. Les missionnaires ont acquis un terrain très fertile, pour fournir des légumes à leur personnel et aux Européens de passage. En revanche, ils ont de la peine à avoir régulièrement, à l'école, les enfants, qui sont généralement employés à garder les vaches et les chèvres de leurs parents. M. Price, qui a exploré l'Ousagara proprement dit, voudrait que la Société des missions anglicanes y fondât une station; les natifs lui ont paru plus intelligents que ceux de l'Ougogo, et, comme il n'y a pas de troupeaux à garder, il serait plus facile d'y instruire les enfants. M. Last, de la station de **Mamboia**, écrit à la *Church missionary Society* que les soldats du sultan de Zanzibar, placés sous le commandement du capitaine Matthews, ont gâté les villages de l'Ounya-mouézi, où ils ont été cantonnés. Il a visité les tribus des Mégis, des

Mangahéris, des Waïtombas, des Wasagalas, des Wangourous et des Masais au nord, et il a pu étudier sept langues ou dialectes différents, dont plusieurs sont de la même famille : le magi et le sagala sont assez semblables entre eux, ainsi que le ngourou et le zegouha ; le kamba est plus distinct ; enfin le houmba et le masai sont parents entre eux, mais tout à fait différents des cinq autres. M. Last a fait des vocabulaires de plusieurs milliers de mots pour quatre de ces langues, fera de même pour les autres, et rédigera la grammaire de chacune d'elles ; les grammaires megî, kamba et ngourou, sont déjà terminées.

Les missionnaires romains établis dans le **Massanzé**, à l'ouest du Tanganyika, ont aussi rédigé une grammaire et un vocabulaire de la langue des indigènes de cette région. Au reste, les hommes de ce district, grands voyageurs, savent un peu les langues de tous les pays, et ne parlent presque jamais la leur qu'ils laissent aux femmes. Leur langage à eux n'est qu'un mélange de kisouabeli, de kironi, de kijiji, de kivira et de kimassanzé, compris dans toute cette partie de l'Afrique. Quand un missionnaire leur parle dans la langue du pays, ils lui répondent dans cet idiome universel qu'ils trouvent plus à leur goût. — Les orphelins recueillis par les missionnaires leur sont très attachés, et recourent à eux pour juger toutes leurs contestations ou leurs paris. Un jour ils vinrent leur soumettre une gageure assez curieuse. Il s'agissait de savoir si, oui ou non, les blancs avaient des doigts aux pieds. La raison de ce démêlé était qu'un des élèves avait vu, entre les mains d'un des missionnaires, un pied de fer dont on se sert pour ressemeler les souliers ; ce pied étrange n'avait point de doigts ; pour les noirs, ce ne pouvait être que le pied d'un des blancs qui avait été coupé. — Les missionnaires ont fait récemment une excursion dans les montagnes de leurs voisins, les **Wabembés**, réputés cannibales. Aucun d'eux cependant ne s'est enfui à l'approche des blancs, comme les Wamassanzés l'avaient prédit. Au contraire, ces fiers et rudes montagnards, qui n'ont jamais laissé les étrangers pénétrer chez eux, ont accueilli avec empressement les missionnaires, et leur ont offert droit de cité dans les villages de trois de leurs principaux chefs. — Une quatrième caravane de missionnaires d'Alger est partie pour aller renforcer la station du Massanzé.

Le dernier *Blue Book* soumis au Parlement anglais renferme de nombreux documents relatifs aux îles **Comores**, et en particulier aux négociations dont le consul britannique, M. Holmwood, a été chargé pour y préparer la suppression de la traite. Il existe déjà, depuis 1844, des traités par lesquels les rois de ces îles se sont engagés à ne plus per-

mettre l'importation de nouveaux esclaves, et, à plusieurs reprises, ces engagements leur ont été rappelés ; mais, comme rien jusqu'ici n'a été fait pour les obliger à les tenir, ils se sont imaginés que l'Angleterre n'était pas fermement décidée à mettre fin à ce trafic ; ils n'ont cherché qu'à éviter les croiseurs anglais, et, grâce à la position favorable de ces îles, ils y ont parfaitement réussi, car le nombre des esclaves y est actuellement de 27,000. M. Holmwood a pu constater qu'il y arrivait plus d'esclaves que les travaux de la terre n'en réclamaient, que le surplus était revendu, ou échangé pour recruter les harems, bref que tous les propriétaires étaient compromis dans ce genre d'affaires. Dans les îles Johanna et Mohilla, en particulier, où les plantations de cannes à sucre sont une source de gros revenus, la proportion des esclaves est très forte. Dans la première, sur une population de 15,000 à 16,000 habitants, il n'y a pas moins de 5000 esclaves, dont 1500 sont des domestiques, les autres travaillent sur les plantations, et 1500 d'entre ces derniers sont employés par des planteurs européens et américains, entre autres par M. W. Sunley, ex-consul de Sa Majesté britannique. Quoique ceux-ci soient généralement bien traités, ils n'en sont pas moins exposés à être vendus, sans égard pour les liens de la famille. L'île de Mohilla, beaucoup plus petite que celle de Johanna, a environ 2000 esclaves ; Grande Comore en a un beaucoup plus grand nombre. A une seule exception près, les sultans actuels de ces îles ont paru ignorer les engagements pris par leurs prédécesseurs. D'après les directions de lord Granville, M. Holmwood a conclu avec eux de nouveaux traités, par lesquels ils se sont engagés à supprimer immédiatement tout trafic d'esclaves, à faire enregistrer les 27,000 esclaves actuels de ces îles, à les libérer complètement le 4 août 1889, et à proclamer, à cette date, l'abolition de l'esclavage lui-même. D'ici là, des mesures seront prises pour protéger tous ceux qui sont encore esclaves, en les plaçant sous la surveillance de consuls anglais. L'*Antislavery Reporter*, auquel nous avons emprunté ces renseignements, a publié, outre de nombreux extraits du Blue Book, une lettre du sultan de l'île Johanna à lord Granville, pour lui exposer les dangers auxquels l'expose, de la part de ses sujets et des Européens propriétaires et trafiquants d'esclaves, le traité qu'il vient de conclure, et pour réclamer la protection britannique.

Le numéro de mai du *Central Africa* nous a apporté le compte rendu de M. Porter sur sa mission auprès des **Magwangwaras**, pour le rachat des prisonniers faits par ceux-ci à Masasi. Il a eu affaire surtout avec le chef Sonjela, soumis lui-même à un suzerain qui habite dans la

région du cours supérieur de la Rovouma. Sonjela lui a témoigné du plaisir de sa venue, et le désir de faire la paix. D'un âge moyen et d'une intelligence supérieure, ce chef a de la dignité et un certain sentiment du droit. Il rendit immédiatement les captifs qui se trouvaient dans son voisinage immédiat, mais il ne fut pas facile de trouver les autres, les Magwangwaras se les étant partagés, et leurs villages étant très disséminés; en outre, une fois les captifs retrouvés, on eut beaucoup de peine à persuader à ceux qui les avaient pris de les rendre. L'autorité de Sonjela dans ces matières paraît très limitée. Il a posé, comme condition de paix, le paiement d'un tribut annuel en sel et en marchandises, et, considérant les missionnaires comme étant virtuellement les maîtres du district où se trouvent les stations de Masasi et de Neouala, il a insisté pour que ce fussent eux qui payassent ce tribut au nom de la communauté chrétienne et de tout le district. Il est vrai que les Makouas de cette région se reconnaissent comme vassaux des Magwangwaras. Aussi M. Maples a-t-il réuni à Masasi les chefs et les anciens du voisinage, pour leur expliquer que le tribut de sel réclamé par les Magwangwaras, comme condition de paix, devait être payé par eux, les maîtres du sol, et non par les missionnaires qui ne le sont point. Sonjela a demandé à M. Porter de venir s'établir dans un de ses villages et d'y fonder une station. Mais la question n'est point résolue. M. Porter est persuadé que, malgré les protestations d'amitié et de paix, il y aura de nouvelles incursions des Magwangwaras, comme celle de l'année dernière. Dans ce cas, et si la station de Masasi ne peut être maintenue, celle de Neouala, par sa position forte, pourra devenir un lieu de refuge pour les chrétiens de la première.

Le transfert de la station de **Livingstonia** à **Bandaoué** a été heureux pour la santé des missionnaires, et aussi pour la nombreuse population du nouveau district où ils sont établis. Préoccupés du développement industriel des indigènes et des soins médicaux à donner aux malades, en même temps que de leur œuvre proprement dite, ils en emploient un grand nombre à défricher le sol, à couper et à préparer le bois pour bâtir, à faire des briques, à aider aux constructions, à semer du maïs ou d'autres céréales. Il est vrai que les indigènes qu'ils emploient ne se montrent pas encore très disposés à travailler avec suite; après une quinzaine de jours de labeur, ils se reposent pendant une quinzaine également. Les maladies sont nombreuses, et beaucoup de malades viennent de 20 kilom. à la ronde consulter les missionnaires; le Comité des missions de l'église libre d'Écosse enverra un médecin pour les secourir.

— De son côté, **M. J. Stewart** est assez avancé dans la construction de la route entre les deux lacs, pour pouvoir y faire passer le steamer *La Bonne nouvelle*, déjà transporté à l'extrémité N.-O. du Nyassa. Il a écrit de Mouembera, à 110 kilom. de la côte, sur les bords d'une rivière permanente, petite, mais d'une eau de montagne pure et fraîche, qu'il a choisi un très bon emplacement pour une nouvelle station, près de **Maliwandou**, et y a construit une habitation suffisante pour les deux premières années ; il compte aussi y créer une école, pour les Choun-gous, dont il a appris la langue, et avec lesquels il vit en bonne intelligence. L'altitude du plateau est de 1300^m, et celle des montagnes de 1800^m ; elles sont couvertes d'arbres verts toute l'année ; vers l'ouest, cependant, la vue n'est bornée par rien, le sol n'est pas très bon pour la culture, mais l'éleve des moutons et des vaches y prospère. — Lorsque la route du Nyassa au Tanganyika sera terminée, M. Stewart se rendra au Tchambésy pour en faire le relevé.

M. F.-C. Selous dont nous avons précédemment mentionné les explorations sur les deux rives du Zambèze moyen, a envoyé, aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres, un rapport sur un nouveau voyage qu'il a fait l'année dernière au nord du pays des **Machonas**, entre l'Oumfoulé et le Zambèze, dans une région que n'avait encore parcourue aucun Européen, et dont la géographie physique était indiquée par les cartes antérieures d'une façon tout à fait erronée. Traversant la région qui s'étend du cours supérieur de l'Hanyane jusqu'au Zambèze, près du confluent de l'Oumsengaïsi, il suivit de là la rive méridionale du fleuve jusqu'à Zoumbo, et constata que, tandis que les cartes placent l'embouchure de l'Hanyane à l'ouest de Zoumbo, cette rivière se jette dans le Zambèze, à plus de 20 kilom. en aval, à l'est. La chaîne des monts Oumvougoués, qu'il suivit à distance, se dirige en ligne droite vers le Zambèze, jusqu'à Kebrabasa. A l'ouest de cette chaîne, s'en élève une autre, courant de l'est à l'ouest, et qui se dresse comme une muraille à 300 m. de hauteur. Entre ces montagnes et le fleuve le pays est parfaitement plat ou légèrement ondulé, mais non pas montagneux comme le présentaient les cartes dressées jusqu'ici. Le long du pied des montagnes l'eau est assez abondante, mais plus loin, l'Oumsengaïsi, l'Hanyane et leurs tributaires deviennent des rivières sablonneuses, à lit très large, avec peu ou point d'eau apparente ; la Voangoua qui se jette dans l'Hanyane, près de l'embouchure de celle-ci dans le Zambèze, a 200 m. de large, mais très peu d'eau. Tout le pays parcouru par M. Selous est plus ou moins peuplé de Machonas, ou de tribus

alliées. Près du mont Inyambaré, et en d'autres endroits, il y a de grands troupeaux de bestiaux. La tssetsé abonde au pied des montagnes ; aussi, quand le voyageur arriva à Zoumbo, était-il, ainsi que ses compagnons cafres, très affaibli par suite des piqûres incessantes de la mouche.

Nous extrayons d'une lettre de **M. Coillard** à **M. le missionnaire P. Berthoud**, qui a bien voulu nous la communiquer, les renseignements suivants sur le **Lessouto**. **M. Germond**, de la station de Thaba-Morena, va revenir en Europe pour raison de santé. Les églises du Lessouto ont célébré le cinquantième anniversaire de la fondation de la mission française dans cette partie de l'Afrique. Dans une conférence qui a eu lieu en mars à Hermon, il a été décidé d'ajourner, jusqu'en octobre ou novembre prochain, le départ de l'expédition du Zambèze que doit diriger **M. Coillard**, accompagné de **MM. Christol, Jeanmairet et Gautier**. Le Transvaal étant trop agité pour pouvoir le traverser en sécurité, les voyageurs reprendront le chemin du désert de Kalahari. **M. Coillard** est très encouragé par les nouvelles qu'il reçoit du Zambèze ; un jeune artisan anglais, plymouthiste, a réussi à pénétrer jusque-là ; il se propose d'y commencer une mission, indépendante de toute société, et travaille à garder la porte franchement ouverte aux missionnaires du Lessouto. En revanche, les détails que **M. Coillard** fournit sur l'état des Bassoutos sont attristants ; beaucoup des hommes les meilleurs ont été tués pendant la guerre, et la jeunesse a perdu son sérieux dans la vie des camps. La situation était très tendue entre les Bassoutos, qui voudraient s'affranchir complètement de l'autorité coloniale et les partisans des Anglais. Les ministres du gouvernement du Cap ont essayé de convoquer des *pitsos* qui n'ont eu aucun succès, les chefs du parti national n'ayant pas voulu y assister. On a cependant ébauché un projet de constitution rendant aux chefs à peu près toute leur autorité et leurs privilèges. Si Masoupa l'eût accepté, un essai en aurait été fait, sinon le pays devait être abandonné par la Colonie du Cap ; le seul espoir qui fût alors resté aux partisans des Anglais eût été que le gouvernement de la reine reprît le Lessouto comme colonie de la couronne. D'après les derniers télégrammes de Durban, les deux partis en sont venus aux mains ; les partisans des Anglais ont remporté la victoire. Quant à l'autonomie que le gouvernement colonial voudrait accorder au Lessouto, les Boers de l'État libre du fleuve Orange ont rappelé que les Anglais ont promis de les protéger contre les Bassoutos. D'autre part, les Boers du Transvaal se plaignent des désordres provoqués dans le Zouloulouland par le retour de Cettiwayo. Deux chefs zoulous, Oham et Usibepu, ont attaqué celui-ci et ont fait subir à ses troupes des pertes importantes.

Le Dr **Holub** a dû s'embarquer en mai à Hambourg pour Capetown, où il fera d'abord une exposition de tout ce qu'il emporte, afin de donner une idée des produits de l'industrie austro-hongroise. Pendant ce temps, il fera avec MM. Bolus et Mac Owen, botanistes, et M. Trimen, entomologiste, des excursions le long de la côte, à l'est de Capetown, pour en étudier l'histoire naturelle. Ensuite, il se rendra à Clan-William, où il étudiera, sur les pentes du haut plateau, la formation silurienne qui y est très riche ; puis, aux mines de cuivre de Springbokfontein, dans le pays des Petits Namaquas, pour y recueillir des échantillons de minéraux africains, en faveur des musées de l'Europe généralement peu riches en objets de ce genre. Après cela, il se dirigera vers les monts Katkop, à l'est, où doivent se trouver encore des Bushmen demeurés dans leur état primitif, sans contact avec les Européens. De là, par Beaufort et Graaff-Reinet, au cœur de la Colonie du Cap, il explorera le Karrou au point de vue de la flore et de la faune, en même temps qu'il étudiera les gisements dans lesquels se trouvent les grands sauriens qu'on y a signalés. A Port Elizabeth et à Grahamstown, il fera une nouvelle exposition, avant de se lancer dans l'intérieur, où il compte explorer d'abord la Cafreterie, l'État libre, le Griqualandwest, puis le pays des Betchouanas et le Transvaal occidental, ainsi que les lacs salés des territoires des Bamangwatos de l'est et de l'ouest, jusqu'au lac Ngami et au pays des Matébélés. Pousant alors jusqu'aux cataractes du Zambèze, il s'établira en amont dans la vallée du grand fleuve, pour en explorer la flore au point de vue pharmaceutique, et pour étudier, plus complètement qu'il n'a pu le faire la première fois, l'état des Maroutsés-Maboundas. Si le successeur de Sepopo lui refuse l'entrée de son royaume, il se tournera vers l'est où habitent les Machoukouloubés, tribu très intéressante au point de vue ethnographique, et de chez eux il se dirigera vers le lac Bangouéolo. Enfin, si les circonstances le lui permettent, il descendra le Louapoula jusqu'au lac Moero, puis le Loualaba jusqu'à l'endroit où le Congo tourne à l'ouest, et cherchera à gagner le Soudan par le plus court chemin.

Après l'installation de l'avant-garde de l'expédition de Brazza à Punta-Negra, Brazza lui-même est arrivé à **Loango**, un peu plus au nord, et plus près de l'embouchure du Quillou, par la vallée duquel, ainsi que par celle de son affluent, le Niari, il compte établir la communication la plus directe et la plus facile entre l'Atlantique et Brazzaville sur le Congo moyen (v. la carte, III^{me} année, p. 288). D'après un article du *Temps*, en arrivant en vue du Quillou, il a trouvé ce point déjà occupé par les agents de Stanley ; de son côté, le *Standard* a annoncé que le drapeau

français aurait été substitué à celui de l'Association internationale africaine, sur un poste établi par Stanley dans une localité dont on ne dit pas le nom. Les détails nous manquent pour constater ce qu'il peut y avoir de fondé dans les nouvelles données par ces deux journaux. Nous aurions de la peine à comprendre que, malgré les recommandations de S. M. le roi des Belges à l'agent du Comité d'études du Congo, Stanley qui, jusqu'ici, n'a travaillé qu'en vue d'ouvrir l'Afrique au commerce par la route du Congo inférieur, fût allé fonder, à l'embouchure du Quillou, une station qui ne peut en aucune façon être rattachée à l'ensemble de celles qu'il a créées le long du Congo, de Vivi à Stanley Pool et au delà. D'autre part nous ne pouvons nous empêcher d'appréhender que les 100,000 fusils à pierre cédés à la mission de Brazza par la Chambre française, ne servent à des opérations militaires. M. Ferry a motivé, il est vrai, cette mesure en disant que ces armes, hors d'usage en Europe, sont la monnaie courante auprès des indigènes. Elles constituent en effet un des principaux articles d'importation à la côte occidentale d'Afrique ; depuis nombre d'années, Birmingham en fait un commerce considérable. Les chasseurs eux-mêmes, dans les plaines de l'Afrique, les préfèrent aux fusils à percussion, parce qu'on y trouve partout des silex, tandis que, lorsque les capsules sont épuisées, on ne peut pas les remplacer, et que l'arme devient alors inutile. Si le fait de l'établissement d'un poste à l'embouchure du Quillou, sous le patronage du Comité d'études et à l'ombre du drapeau international se confirmait, nous y verrions un motif de plus de regretter que la Commission exécutive de l'Association internationale africaine ait permis à Stanley et à son Comité d'abriter leur entreprise particulière sous cette noble bannière, emblème d'une œuvre exclusivement philanthropique et civilisatrice.

La mission des Presbytériens-unis d'Écosse au **Vieux Calabar** poursuit ses efforts, pour pénétrer dans l'intérieur par la Cross River. M. Edgerley a fait, avec trois de ses collègues, une exploration en amont de la rivière, jusqu'à 400 kilom. de Calabar, et à 160 kilom. du point qu'il avait atteint dans un précédent voyage. Les tribus du haut fleuve l'ont reçu comme un libérateur, dont elles espéraient qu'il saurait mettre fin à l'état d'hostilité dans lequel elles vivent depuis longtemps. Elles ont demandé que des missionnaires allassent s'établir au milieu d'elles. Malheureusement, M. Edgerley, atteint de la fièvre et épuisé par les fatigues du voyage, est mort à son retour à Duke Town. En revanche, la Société a engagé, pour son œuvre au Vieux Calabar, M. Carl Ludwig, Suisse, ancien élève du polytechnicum de Zurich, qui, après avoir tra-

vaillé un certain temps, comme mécanicien et architecte, a demandé à être employé comme missionnaire en Afrique.

D'après une correspondance de Bida à l'*Exploration*, la Compagnie française de l'Afrique équatoriale, établie sur le **Niger**, entretient de très bons rapports avec les chefs indigènes. Le sultan de Bida, Moleki, a compris qu'il ne devait pas garder le monopole du commerce avec les Européens; il a accordé à tous le droit de trafiquer librement dans ses états, et a promis à M. Mattéi, consul de France et agent de la Compagnie sus-mentionnée, de le laisser remonter le cours du fleuve jusqu'à Chenga, pour y établir une factorerie. Les directeurs ont fait construire un vapeur spécial, auquel, par reconnaissance, ils ont donné le nom de *Sultan Moleki*.

Le gouverneur de la **Côte d'Or** témoigne un vif intérêt pour l'industrie minière; il visite chacun des districts de cette région, pour se rendre compte par lui-même de la valeur des gisements et pour étudier en quelle mesure le gouvernement peut hâter l'ouverture du pays, et développer l'exploitation des mines par l'établissement de bonnes routes. D'autre part, M. Barham, ingénieur de la « Wassaw light railway Company » a présenté son rapport sur les tracés qu'il a étudiés, en vue de la construction d'un chemin de fer à voie étroite pour cette exploitation. Il a relevé deux tracés : l'un partant de Bushna, près de Dixcove, l'autre d'Axim, et recommande surtout ce dernier, qui toucherait les concessions de plusieurs des compagnies minières, et serait vraisemblablement la première section du chemin de fer qui, un jour, se prolongera jusqu'aux monts de Kong. M. P. Dahse a réussi à s'assurer pour cinquante ans la possession d'un gisement d'étain qu'il a découvert près de sa concession, et compte pouvoir en commencer l'exploitation dès l'automne prochain. — Un ingénieur de mines australien a trouvé un riche gisement dans une des concessions de la Compagnie minière de la Côte d'Or d'Afrique, au bord de la mer, à l'embouchure de l'Ancobra, dans une situation très favorable aux transports et aux approvisionnements.

Jusqu'ici il n'y avait pas de ligne directe de **navigation entre Londres et la côte occidentale d'Afrique**. Quoique les neuf dixièmes des passagers et une forte proportion des marchandises provinssent de Londres, c'était Liverpool qui avait monopolisé ces communications. Le développement du trafic entre la métropole, le Niger et le Congo, a amené la constitution d'une Société « Anglo African Steamship Company, » au capital de 500,000 liv. sterl., qui fera construire des steamers répondant aux exigences du commerce africain, c'est-à-dire d'un

fort tonnage quoique d'un faible tirant d'eau, pour franchir les barres des principales rivières d'Afrique, et diminuer les avaries et les frais causés par le mode actuel du transbordement.

M. le D^r **Colin** dont nous annonçons dans notre dernier numéro le départ pour le Sénégal, a été chargé par le ministre de la marine de se rendre au Bouré, au Ouassalou, et dans tous les pays aurifères qui entourent le Haut Niger. Il a pour instruction de s'assurer de l'existence des gisements aurifères dans ces districts, et le cas échéant, de passer avec les chefs des traités concédant ces terrains au gouvernement français; si les chefs refusent d'aliéner le sol, il s'efforcera d'obtenir, pour les Français, l'autorisation d'y trafiquer en toute sécurité. Enfin, il devra fournir sur ces pays tous les renseignements géographiques et scientifiques qu'il pourra recueillir. Il compte être au Niger en juillet, consacrer toute la saison des pluies à des excursions dans les pays voisins et rentrer en France au mois d'avril de l'année prochaine.

La brigade télégraphique de l'expédition **Borguis-Desbordes**, chargée de la construction de la ligne qui doit relier Kita à Bamakou, a été attaquée sur les bords du Niger, par la population d'un village hostile à l'installation du télégraphe dans cette contrée. Elle a réussi à repousser l'ennemi. D'autre, part un combat a eu lieu entre la colonne expéditionnaire et Samory, à 6 kilom. au sud de Bamakou; les troupes de ce dernier ont été battues. Les travaux des deux sections du chemin de fer Dakar-Saint-Louis et Khayes-Bamakou se poursuivent régulièrement; 16 kilom. de la voie sont posés dans le Cayor, et le pont qui doit traverser le haut fleuve l'est également; un train y a passé le 4 avril. Le gouvernement a présenté à la Chambre un projet de loi ouvrant un nouveau crédit de 4,667,000 fr. pour la continuation de ces travaux.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le gouvernement français soumettra prochainement aux Chambres un projet de loi, pour la construction d'une voie ferrée de Soukarras à Tébessa.

M. de Hérisson a rapporté, de sa nouvelle exploration archéologique en Tunisie, deux grandes mosaïques provenant de Carthage, les plus belles que l'on ait trouvées jusqu'ici en Afrique.

Dans l'assemblée annuelle de la Société de topographie de Paris, M. de Lesseps a proposé de donner à la mer intérieure le nom de mer de Roudaire.

M. Waille, professeur à l'Ecole des lettres à Paris, a été chargé par M. le ministre de l'instruction publique d'une mission dans la Cyrénaïque.

La vallée du Chor Baraka, qui aboutit à la mer Rouge au sud de Souakim, et que n'avait pu explorer l'expédition de Heuglin et Munzinger, a été visitée, de janvier à mars, par deux chasseurs anglais, MM. Gascoigne et Melladew. Le Chor Baraka descend des montagnes du Dembela en Abyssinie, et reçoit, dans le voisinage de la frontière, l'Aradeb sur sa rive gauche et le Garasit sur sa rive droite.

Le capitaine Casati a parcouru le pays des Niams-Niams, en suivant plusieurs routes non fréquentées jusqu'ici par les voyageurs européens. Il a couru de grands dangers, a été retenu prisonnier pendant deux mois chez le prince Azanga, et n'a pu se soustraire à sa captivité que par la fuite.

D'après une communication de Rohlf's à la Société de géographie de Berlin, le Dr Stecker a vainement essayé de traverser les pays gallas, et devra revenir en Europe.

Le Dr Schweinfurth viendra prochainement à Halle, pour conférer avec le Dr E. Riebeck sur les résultats de leur exploration de Sokotora.

J. Thomson, parti de Mombas, était à la fin de mars à Boura, à 160 kilom. de la côte; il comptait arriver le 1^{er} avril à Tavata, au pied S.-E. du Kilimandjaro, et passer au nord de cette montagne en allant à Kavirondo. — Le Dr Fischer a atteint une localité au sud de Chaga, et y est resté pour attendre une caravane.

Les missionnaires anglais, envoyés pour renforcer la station de Roubaga, ont tous été retenus par la fièvre à Msalala, au sud du Victoria-Nyanza.

Le P. Livinhac, des missions d'Alger, qui depuis cinq ans dirige la station de Roubaga, a été nommé vicaire apostolique du Victoria-Nyanza.

M. Giraud, qui se rend au lac Bangouéolo, descendra le Tchambésy sur son bateau démontable; puis, par le Louapoula, il gagnera le lac Moero, et par le Louvoua et le lac Kamolondo, rejoindra le Lonalaba et le Congo.

D'après un projet de traité entre le Portugal et le sultan de Zanzibar, les deux gouvernements s'engageraient à ce qu'aucun de leurs sujets ne vendit ni n'achetât d'esclaves dans leurs territoires respectifs. Quiconque serait pris et convaincu d'avoir pratiqué la traite serait livré à son gouvernement, puni en conséquence, et ses esclaves seraient mis en liberté.

Une insurrection ayant éclaté parmi les chefs indigènes des bords du Chiré, une canonnière portugaise et des troupes ont été envoyées pour la réprimer.

M. F. Moir, de la « Lakes african Company, » a réussi à remonter le Zambèze, de Quilimane jusqu'à Tété, malgré les rapides de Lupata et la hauteur des eaux du fleuve, qui dans une seule nuit a monté de 10 pieds.

Le port de Saint-Pierre, à la Réunion, sera prochainement ouvert au commerce.

Au nord du Transvaal, il y a eu guerre en mars. Makatou, chef des Bavendas des Zoutpansberg a attaqué ceux des Spelonken, ainsi que les Magwambas et les blancs de ce district, mais il a été repoussé avec perte et demande la paix.

MM. les Drs Bachmann et Wilms, de Münster, ont dû partir en mai pour un voyage de plusieurs années en Afrique, spécialement dans le Transvaal, qu'ils comptent explorer au point de vue botanique et zoologique; ils s'efforceront aussi de développer les relations commerciales entre l'Afrique australe et l'Allemagne.

Mapoch, fatigué de la guerre, a fait demander aux Boers les conditions qu'ils mettraient à la paix. Le chef des Boers exige qu'il se rende sans conditions.

Dans les dix dernières années, la production des plumes d'autruche dans la colonie du Cap s'est élevée de 26,685 livres, pour une valeur de 158,124 liv. sterl. à 253,951 livres, valant 1,093,989 liv. sterl., mais le prix moyen en est descendu de 6 à 4 liv. sterl., ce qui a forcé beaucoup de fermiers à renoncer à l'élevage des autruches.

Le consul des États-Unis à Saint-Paul de Loanda a fait, sur la Quanza, une excursion dans laquelle il a rencontré des gisements de houille, de cuivre et d'or. Il compte en faire en juin une nouvelle, en amont de Dondo, au moyen d'un radeau de caoutchouc, muni de voiles et de rames. Il croit que ce sera le chemin le plus court et le meilleur pour parvenir au Bihé.

L'ambassadeur anglais à Lisbonne a dû faire au gouvernement portugais des représentations, sur le mode de recrutement de travailleurs pour l'île Saint-Thomas. On les prend dans l'intérieur, puis on les amène à Benguela ou à Novo Redondo, où, au vu et au su des autorités, on les vend à des agents de l'île, de 4 à 6 liv. sterl. en marchandises, pour cinq ans, à l'expiration desquels il devrait être pourvu au retour de ceux qui voudraient rentrer dans leur patrie; mais cela n'a jamais lieu; ils doivent se réengager forcément et ne peuvent jamais devenir travailleurs libres.

Le P. Bichet, de la station des missions de saint François Xavier, dans une île du lac Ajingo, a fait, du Rhemboë, affluent de la rive gauche de l'estuaire du Gabon, une exploration par terre jusqu'à l'Ogôoué, accompagné d'un médecin, d'un naturaliste et de deux officiers de marine, qui ont fait le relevé cartographique de l'itinéraire et déterminé la position de plusieurs localités.

L'explorateur allemand Robert Flegel a réussi à découvrir la source du Bénoué, et a aussi reconnu celle du Logone, tributaire du Chari; il a déterminé à 1600^m d'altitude la ligne de faite entre les deux bassins du Niger et du lac Tchad, distinction qui n'a rien d'absolu, puisque, d'après une précédente découverte du même explorateur, à l'époque de la crue des eaux, le Chari déverse une partie des siennes par les marais de Toubouri dans le Bénoué, et par celui-ci dans le Niger.

A la suite de négociations conduites par le capitaine de la corvette française le *Dupetit*, le gouvernement de la république a rétabli son protectorat sur le royaume de Porto-Novo et les localités dépendantes.

Nous annonçons dans notre dernier numéro que M. Prætorius, après avoir terminé l'inspection des stations missionnaires bâloises à la Côte d'Or, était en route pour revenir en Europe. Mais la maladie dont il avait souffert s'est aggravée, et la mission bâloise, déjà si cruellement éprouvée l'année dernière, a encore eu la douleur de le perdre; il est mort à Accra le 7 avril. Un de ses compagnons de voyage, M. Preiswerk, est seul revenu à Bâle.

D'après le *Gold Coast Times*, tout l'Achanti est en révolte ouverte contre le roi Mensah, prisonnier de ses sujets et dont on ne sait s'il est vivant ou mort, les communications avec Coumassie étant interrompues. Une députation des chefs les

plus puissants et les plus influents est venue à Cape Coast Castle, où elle attend l'arrivée du gouverneur pour lui présenter une pétition, à l'effet d'être admis dans le protectorat anglais. Ils ont amené avec eux 6000 guerriers, et proclamé leur résolution de ne reconnaître aucun roi en remplacement de Mensah.

Un correspondant de Sierra Léone a annoncé au *Standard* que Gbow, chef d'une des tribus des territoires récemment annexés par l'Angleterre, entre Libéria et Sierra Léone, a attaqué les nouveaux établissements anglais, s'est emparé de la ville de Banyah près de Camalay, en a fait massacrer un grand nombre d'habitants, et a envoyé les autres à l'intérieur pour y être vendus comme esclaves. Il a immédiatement fortifié la ville conquise et fait annoncer aux Anglais qu'il compte s'y maintenir. Ses guerriers ont pillé et saccagé les villages environnants. Une colonne est partie de Sierra Léone, et d'autres troupes seront envoyées de Sherbro à son secours si l'affaire prend de l'importance.

Trois nouveaux explorateurs, MM. Artaut, Squirion et Ruck sont partis de Marseille avec des marchandises d'échange pour Boké, où ils ont installé un comptoir. Après cela, ils ont réuni les porteurs et les interprètes nécessaires pour pénétrer dans l'intérieur et aller en fonder à Bombaïa un second, qui correspondra et fera des échanges avec celui de Boké. Si leurs affaires prospèrent, ils en établiront un troisième à Timbo, et étendront ainsi successivement le cercle de leur exploration commerciale.

Des missionnaires catholiques se proposent de partir prochainement pour le Haut-Sénégal, afin d'y fonder une station.

La commission scientifique, chargée des dragages qui seront exécutés cette année sous la direction de M. Milne Edwards, partira le 1^{er} juin pour explorer la côte occidentale d'Afrique jusqu'aux îles du Cap Vert, et reviendra faire une station aux Açores.

Une société de navigation s'est constituée à Barcelone sous le nom de « *Compania hispano africana*, » au capital de dix millions de francs, pour établir deux lignes de steamers, entre les principaux ports espagnols de la Méditerranée et les Canaries, l'une d'elles touchant aux escales de la côte occidentale d'Afrique.

L'archipel des Açores va être doté d'une ligne de communication télégraphique avec le continent; le câble sera atterri à San-Miguel, l'île la plus rapprochée de Lisbonne, et à Florès, la plus distante du continent.

L'expédition scientifique envoyée au Maroc par le gouvernement espagnol, sous la direction de M. Bolivar, est revenue à Madrid après avoir exploré les parties les plus remarquables de l'empire nord-africain.

M. Bonelli, revenu récemment du Maroc, dont il a exploré la partie septentrionale, de Rabat à Mequinez et à Fez, a publié une carte au 1/1000000, d'après laquelle les affluents méridionaux du Sebou diffèrent du tracé des cartes antérieures.

M. Saturnino Jimenez, voyageur espagnol, est parti pour aller explorer plusieurs points du littoral nord-ouest de l'Afrique. Il reviendra par Santa-Cruz de Mar Pequena.

L'ESCLAVAGE A MADAGASCAR

En même temps que l'attention publique a été attirée sur Madagascar, par le retrait de la liberté accordée auparavant aux étrangers d'acquérir des terres dans cette île, l'intérêt des sociétés missionnaires et des philanthropes a été sollicité en faveur des multitudes qui, malgré les efforts tentés pour l'abolition de la traite, y sont encore tenues en esclavage. Plusieurs fois déjà nous avons fait allusion à telle ou telle mesure prise pour diminuer les maux qui en résultent; mais les aveux des ambassadeurs malgaches à Londres, sur l'énorme proportion de la population servile des états de leur souveraine, et la position difficile qu'elle crée aux blancs, aux missionnaires et aux Malgaches les plus éclairés et les mieux pensants, nous font croire que le moment est opportun pour étudier en détail cette question, dont nous voudrions pouvoir hâter par nos vœux une solution conforme aux principes de la civilisation chrétienne.

D'après l'*Antislavery Reporter*, les envoyés de la reine de Madagascar ont avoué que les $\frac{3}{5}$ de la population de cette île, grande comme la France, la Belgique et la Hollande réunies, sont des esclaves; sur 4,000,000 d'habitants environ, il y en aurait 2,400,000 privés de la liberté.

Avant 1877, on distinguait parmi eux trois classes :

1° Celle des *Zazas-Hovas*, de même origine que les Hovas, les maîtres actuels de la plus grande partie de l'île, mais réduits aujourd'hui en servitude, soit comme débiteurs insolvables, la loi malgache autorisant le créancier à vendre un débiteur, ainsi que sa femme et ses enfants, soit comme coupables de crimes politiques ou d'autres délits. Naguère encore, la femme et les enfants d'un homme condamné à mort étaient vendus comme esclaves, et la loi prononçait la peine de mort contre tous ceux qui passaient à l'ennemi, cherchaient à se procurer les femmes des princes et des ducs, cachaient une arme quelconque sous leur vêtement, fomentaient une révolution, entraînaient des hommes hors du territoire hova, volaient les cachets ou contrefaisaient les signatures, découvriraient, fouillaient ou dénonçaient une mine d'or ou d'argent, etc. Beaucoup d'esclaves de cette première classe étaient libres autrefois ou descendent de parents nés libres;

¹ V. I^{re} année, p. 65; II^{me} année, p. 95; III^{me} année, p. 139.

2° La classe des *Andevos*, les esclaves proprement dits, forme le plus fort contingent de la population servile ; elle est composée surtout des descendants des prisonniers faits par les Hovas dans leurs nombreuses expéditions guerrières, surtout sous Radama I et Ranavalona I, pendant la première moitié de ce siècle. En effet ces immigrants, les derniers venus dans l'île, étaient encore, au commencement de ce siècle, tributaires des chefs sakalaves ; mais, par la force et par la ruse, ils réussirent à s'affranchir et à subjuguier leurs maîtres ; sous les règnes des deux souverains susnommés, ils étendirent leur domination sur le centre, l'Est et une partie du Nord-Ouest de l'île, où ils commirent des atrocités inouïes, ravageant le pays par le fer et le feu, massacrant impitoyablement les hommes des districts conquis, même quand ils se soumettaient, et traînant dans l'Imérina des multitudes de femmes et d'enfants qu'ils vendaient comme esclaves ; aussi sont-ils encore détestés par les descendants de leurs victimes, 40 et 50 ans après leur conquête ;

3° Les esclaves dits *Mozambiques*, provenant des innombrables Africains achetés par les Arabes, sur la côte d'Afrique, pour un mousquet à pierre d'une valeur de 12 à 15 fr., ou pour quelques brasses d'une mauvaise cotonnade, transportés dans les *dhows* à travers le canal de Mozambique, et débarqués sur toutes les côtes de Madagascar, d'où on les conduisait sur les marchés de l'île ; là, ils étaient revendus facilement de 100 à 150 francs. Sans doute, déjà en 1865, l'Angleterre avait conclu avec le souverain de Madagascar, la reine Rasouahérina, un traité en vertu duquel il ne pouvait plus être amené dans l'île d'hommes d'au delà des mers pour y être vendus comme esclaves. Mais, malgré les efforts du gouvernement pour appliquer ce traité et malgré les croisières britanniques, les dhows arabes n'en continuèrent pas moins l'importation d'Africains sur la côte occidentale, d'où ils se répandaient dans toutes les parties du pays où l'autorité des Hovas n'était pas reconnue, et aussi dans celles où ils étaient établis, beaucoup de fonctionnaires étant intéressés à cet odieux trafic¹. En 1874, la reine Ranavalona eut beau rappeler ce traité, ordonner que les Mozambiques amenés dans son royaume depuis 1865 devinssent *isanny ambanianandro* (hommes libres), sujets de la reine, ne pouvant plus être considérés comme esclaves, et menacer de jeter dans les fers pour dix ans ceux qui cachaient des

¹ D'après une note fournie par M. Alfred Grandidier, l'éminent explorateur de Madagascar, au Bulletin de la Société de géographie de Marseille, les Arabes importaient alors dans l'île de 7 à 8000 esclaves annuellement.

Mozambiques récemment amenés comme esclaves ou ne les affranchissaient pas, Madagascar n'en demeura pas moins, jusqu'en 1877, un des principaux marchés de la traite dans l'Afrique orientale. Un grand nombre d'Africains continuèrent à être transportés par les Arabes dans les ports de l'île, où ils étaient introduits furtivement ; on leur enseignait le malgache, puis quand ils savaient la langue, on les faisait monter vers l'intérieur, où l'on pensait qu'ils ne seraient pas reconnus, et où on les faisait passer pour d'anciens esclaves.

Voyant que son ordonnance demeurait sans effet, la reine de Madagascar, cédant aux instances de l'Angleterre, résolut d'affranchir, non seulement les Africains introduits par contrebande depuis 1865, mais tous les esclaves dits Mozambiques, et de donner à sa proclamation une solennité inusitée. Elle la fit imprimer et envoyer dans toutes les parties du royaume, pour y être lue partout le même jour et à la même heure, et, le 20 juin 1877, en donna lecture devant une assemblée (*kabari*) de 50,000 personnes, à Andahala, vaste plaine au milieu d'Antananarivo.

Pour prévenir le mécontentement des possesseurs d'esclaves mozambiques, la reine commençait par dénoncer les violations du traité passé avec l'Angleterre ; elle déclarait coupables ceux qui achetaient des Africains aussi bien que ceux qui les vendaient, et aussi ceux qui cachaient les vendeurs et les acheteurs ; enfin elle proclamait l'affranchissement de tous les Mozambiques arrivés dans son royaume, soit les anciens soit les nouveaux, dont elle faisait ses sujets. Personne ne pouvait réclamer l'argent donné pour l'achat d'un Mozambique ; quiconque le réclamerait serait puni par elle. En même temps, et pour pourvoir aux besoins de ses nouveaux sujets libres, dont les gouverneurs, officiers, juges, chefs de cantons et chefs nobles devaient inscrire le nombre exact, afin de le lui faire savoir, elle leur prescrivit de donner aux Mozambiques de leur district des terres à cultiver, afin qu'ils pussent vivre, en prévenant ceux-ci toutefois qu'ils ne pourraient les vendre, ces terres étant à elle. Les Mozambiques étant ignorants, il aurait été à craindre qu'on ne les trompât, et qu'on n'achetât à vil prix les terrains qu'elle leur concédait ; ils auraient risqué de ne plus rien avoir pour se nourrir. Ceux qui achèteraient des terres aux Mozambiques, en seraient pour leur argent. Les gouverneurs devaient engager ces affranchis à bien travailler pour vivre. S'il y en avait qui ne pussent pas se procurer leur subsistance, les gouverneurs devaient leur donner de quoi manger, et les encourager à travailler avec énergie. Enfin, si la reine apprenait que des Mozambiques fussent morts de faim ou à la suite de mauvais traitements, quel

qu'en fût l'auteur elle l'en rendait responsable et le menaçait de châtiement.

Les anciens esclaves mozambiques importés par les Arabes sont donc en grande majorité libres aujourd'hui¹, mais beaucoup de femmes sont restées chez leurs anciens possesseurs. On se tromperait cependant si l'on s'imaginait qu'il n'y a plus d'esclaves africains dans l'île de Madagascar. En dehors du territoire sur lequel s'étend le pouvoir des Hovas, il reste, à l'ouest et au sud, un tiers de l'île dont les tribus sont encore indépendantes, et, dans beaucoup de parties éloignées du centre, l'autorité de la souveraine est très précaire. Grâce aux facilités que la côte occidentale offre aux Arabes pour échapper aux croiseurs anglais, leurs dhows continuent à importer des captifs nègres. En 1881, le gouverneur portugais de Mozambique informait l'*Antislavery Reporter* qu'il se faisait encore une exportation considérable d'esclaves africains à Madagascar et aux Comores ; et, plus récemment, un rapport du capitaine Molyneux, de la corvette anglaise *Ruby*, évaluait à un millier le nombre d'esclaves africains importés annuellement chez les Sakalaves, où l'esclavage est une institution reconnue par la loi, institution qui a tellement pénétré dans leurs habitudes et dans leurs lois, ainsi que dans leur vie civile et politique, qu'il faudra une réforme complète avant d'y faire cesser la traite. Il est même vraisemblable que celle-ci se poursuivra clandestinement dans le royaume des Hovas, aussi longtemps que l'esclavage y subsistera. D'après la correspondance du consul britannique de Mozambique, publiée dans le dernier *Blue Book* présenté au Parlement, il est encore exporté à la côte occidentale de Madagascar environ 4000 esclaves africains.

(A suivre.)

CORRESPONDANCE

Aux renseignements donnés (p. 149) sur le Soudan, nous ajoutons les détails suivants, extraits d'une lettre de Khartoum écrite, le 21 avril, par l'un de nos correspondants particuliers.

¹ M. G. Kurze, rédacteur des *Mittheilungen der geographischen Gesellschaft für Thüringen, zu Iena*, rapporte, à l'occasion d'un récit de voyage de deux missionnaires norvégiens dans la partie Sud-Est de Madagascar, que les esclaves mozambiques, retenus par leur maîtres contre l'ordre de la reine, se sont enfuis, et ont fondé, dans la forêt vierge, sur le cours supérieur de l'Inamorona, un état libre, que les Hovas, pour de bonnes raisons, n'osent pas attaquer.

Des 9,000 hommes de renfort qui nous sont arrivés récemment d'Égypte, et qu'il faut porter à 11,000, en y ajoutant les esclaves noirs enrôlés de force pour le service, 2,500 sont occupés sous Abd-el-Kader (l'ex-gouverneur général) à la pacification du Nil Bleu ; 7,000 ont été emmenés il y a 15 jours à Kawa, où le général Hicks avec son état-major anglais poursuit ses préparatifs pour la campagne du Kordofan ; 1500 ont dû être laissés à Khartoum pour protéger la ville contre quelque coup de main de la part des bandes d'Arabes pillards, réunis aux monts Haraza, à quatre journées à l'ouest de Khartoum.

La route du Sennaar soit par eau, soit par terre est libre, mais, pour la maintenir telle, il a fallu immobiliser 1200 soldats répartis sur différents points. Abd-el-Kader est allé jusqu'à Karkodj et au Gebel Goulé, et a eu avec les insurgés quelques escarmouches, transformées en victoires éclatantes dans les bulletins télégraphiés au Caire. Les chefs de plusieurs grandes tribus fidèles, telles que les Abou-Rôfs, les Hamadas, les Chongrias, qui avaient fourni plusieurs milliers d'auxiliaires à Abd-el-Kader, se sont retirés, dégoûtés de la mollesse avec laquelle se poursuit cette campagne.

Du côté du Nil Blanc, le général Hicks qui, avant-hier a fait une courte apparition à Khartoum, afin de correspondre directement par télégraphe avec le Caire, a reconnu que la campagne du Kordofan, c'est-à-dire la marche sur El-Obeïd, ne pourra pas commencer avant la mi-juin, lorsque la saison des pluies aura pourvu les déserts à traverser de flaques d'eau et de pâturages. Outre les six mitrailleuses Nordenfeldt dont il dispose, il attend encore 12 pièces Krupp de montagnes, 2000 bachi-bozouks et 800 cavaliers. D'ici à la mi-juin les opérations se borneront à harceler les Arabes, en leur fermant le plus possible l'accès des *méchéras*, endroits où les rives, ordinairement escarpées, du fleuve offrent une pente douce qui permet de mener les troupeaux à l'abreuvoir. Les bachi-bozouks ayant donné des signes peu rassurants de mécontentement, par suite de l'arriéré de leur solde, Hicks s'est emparé ici de tout l'argent qu'il a trouvé en caisse, et a prouvé au Caire la nécessité de nouveaux secours pécuniaires.

Les nouvelles qui nous parviennent du Kordofan sont assez contradictoires. Les unes prétendent que les insurgés sont fortement impressionnés par les arrivages continuels de renforts égyptiens ; d'autres disent qu'ils combattront à outrance, ou qu'ils ne s'opposeront à la marche sur El-Obeïd que dans le cas où ils auraient la chance de pouvoir enlever par surprise les chameaux de l'expédition, et qu'ils se contenteront de ruiner El-Obeïd de fond en comble, après quoi ils se retireront dans les montagnes, pour harasser de là les convois qu'il faudra envoyer du Nil Blanc à El-Obeïd. Comme toujours il y a ici des timides et des exaltés. Il paraît cependant certain qu'une partie des Arabes du Kordofan a conduit la masse des vieillards, des femmes et des enfants sur la rive droite du Nil Blanc, et a installé ces bouches inutiles dans le pays inaccessible qui s'étend entre le Kor-Adar et le Sobat, ce qui paraît indiquer une résolution de combattre à outrance. On se préoccupe aussi, mais pas assez, de la probabilité de voir les Arabes, au lieu de s'opposer à la marche sur El-Obeïd, profiter de la saison pluvieuse pour se jeter

en masse sur le riche pays de Dongola, patrie de Mohamed-Ahmed, qui y compte de nombreux adhérents. Ce dernier a été bien faussement représenté comme un ennemi des chrétiens et surtout des Européens. Aucun des excès, peu nombreux, commis jusqu'à ce jour contre ces derniers dans le Soudan ne peut être mis à sa charge; au contraire, il a toujours donné les ordres les plus stricts pour qu'il ne fût touché ni à la personne, ni à la propriété des Européens. Sennaar n'a point été brûlé par les Arabes, et ne garde aucune trace de l'occupation par les insurgés l'année dernière; au contraire, ils ont maintenu l'ordre, et le pillage des magasins européens n'a eu lieu que pendant les jours d'anarchie qui ont suivi leur départ; le massacre de quatre Européens, entre Sennaar et Khartoum, a été le fait de la tribu turbulente et adonnée au brigandage, même en temps ordinaire, des Gawa-glas, qui ne sont point des partisans du mahdi. Le lieutenant de ce dernier, qui visita Karkodj l'année passée, ne suggéra l'idée d'aucun acte de violence contre les résidents chrétiens, et, si les missionnaires prisonniers à El-Obeid ont été persécutés pour leur faire changer de religion, c'est absolument contre les intentions de Mohamed-Ahmed. Il lui est souvent impossible de contrôler le fanatisme ou la haine des étrangers parmi les éléments si divers qui constituent son armée. Plusieurs de ses gens sont à bon droit exaspérés des mauvais traitements qu'ils ont subis de la part des représentants du gouvernement égyptien. Je connais personnellement deux Européens qui, ayant fait naufrage, il y a deux ans, non loin de l'île où résidait Mohamed-Ahmed, ont été recueillis et traités par lui avec la plus grande hospitalité. La majeure partie des Arabes comme il faut qui ont pris part au mouvement nient formellement que Mohamed-Ahmed se soit proclamé mahdi; ils disent qu'il prétend seulement être envoyé de Dieu pour affranchir le Soudan de la domination égyptienne et réformer les abus qui se sont peu à peu introduits dans l'islam.

Le nouveau gouverneur général Aladdin pacha déploie une activité fiévreuse, comme c'est d'ordinaire le cas chez chaque nouveau gouverneur, pendant les deux premiers mois; malheureusement il connaît peu les langues européennes. La colonie européenne et les Arabes intelligents demeurent unanimes à réclamer avec instances la venue de Gordon. Le Bahr-el-Ghazal et la Province équatoriale sont restés en dehors du soulèvement, qui est essentiellement musulman et antiégyptien. Dans chacune des provinces de grandes quantités d'ivoire sont prêtes à être dirigées sur Khartoum, mais les bateaux à vapeur sont à présent exclusivement occupés au transport des provisions, pour les 7 ou 8000 hommes de troupes campées sur le fleuve Blanc, aux environs de Kawa.

M. Marquet, chef de la principale maison de commerce de Khartoum, vient d'installer à Souakim une machine pour égrener le coton; il en existe déjà une à Tokar, à 60 kilom. au sud de Souakim, et à 10 kilom. de l'embouchure du Khor-Baraka. La même maison montera prochainement à Khartoum une fabrique de savon d'huile de sésame, et un moulin à vent à farine, entreprises auxquelles sont assurés des bénéfices considérables.

On se plaint beaucoup de l'introduction par la « Société italienne de commerce

africain » de produits de contrefaçon et de mauvaise qualité, bougies, sucre, etc., surtout de boissons alcooliques, dont elle importe des quantités énormes; leur effet à lui seul compromet tous les avantages que le Soudan pourrait retirer de ses relations multipliées avec l'Europe.

P. S. Le mahdi se trouve solidement établi sur le Gebel Ghedire (Gebel Gadero des cartes), à cinq jours de marche au S. O. d'El-Obeïd, où il a fait bâtir une ville, centre d'un commerce immense en esclaves, chameaux, bœufs, or, etc., et qui a reçu le nom de *koursi* (siège) de Mohamed Ahmed. Les lettres aux Gallas et aux Abyssins, publiées sous son nom par plusieurs journaux, sont apocryphes, et ont été rédigées par des derviches du Soudan oriental; mais il est certain qu'il est en relations suivies avec les sultans du Ouadaï et du Baghirmi.

BIBLIOGRAPHIE ¹

MEINE MISSION NACH ABESSINIEN, auf Befehl Sr. Maj. des deutschen Kaisers im Winter 1880-81 unternommen von *Gerhard Rohlfs*. Leipzig, (F. A. Brockhaus,) 1883, in-8., 348 pages, 20 gravures et carte. 16 fr. — Nos lecteurs se souviennent de l'échec éprouvé par le voyageur Rohlfs, dans son projet de traverser le Sahara pour arriver au Soudan par la Tripolitaine. Ayant dû revenir en Europe, après s'être contenté de visiter la grande oasis de Kufra, il n'y fit qu'un assez court séjour et en repartit bientôt pour l'Abyssinie, chargé de porter au négous des présents de la part de l'empereur d'Allemagne. Le D^r Stecker, qui avait accompagné Rohlfs dans son excursion à Kufra, fut aussi son compagnon de voyage pendant la première partie de son expédition en Abyssinie.

Comme le dit l'auteur dans sa préface, l'Abyssinie est aujourd'hui un pays que l'on peut considérer comme découvert, grâce aux nombreux explorateurs portugais, anglais, français, allemands et italiens qui l'ont parcouru dans presque tous les sens. Cependant, le voyage d'un homme de la compétence de Rohlfs, même s'effectuant dans des régions déjà visitées, est de la plus haute importance. Tout le monde connaît son érudition, la précision qu'il apporte dans ses descriptions, la profondeur de ses vues et la justesse de ses jugements. C'est l'explorateur accompli. Nous voudrions pouvoir parler d'une manière complète de sa dernière expédition, d'autant plus que les recueils périodiques n'ont fait que la mentionner sans la suivre dans ses détails.

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

Le voyage s'est effectué de novembre 1880 en avril 1881. Parti de Massaoua, Rohlfs séjourna quelque temps à Hotumlou, d'où il fit l'ascension du mont Guédem, qu'il décrit dans tous ses détails. Puis il gagna l'Hamasen, la province la plus septentrionale de l'Abyssinie, et visita sa capitale Zazéga, dont le gouverneur Ras-Aloula lui fit les honneurs. C'est là qu'il trouva M. Gustave Lombard, envoyé par le gouvernement français. Continuant sa route vers le sud, le voyageur arriva le 17 janvier à Adoua, et de là, traversant un assez grand nombre d'affluents du Takazé, à Sokota, le plus grand marché de sel du pays. Puis, en 13 jours, il atteignit la résidence du négous dans le Débra-Tabor, nom qui est celui d'un district entier et non d'un lieu particulier. La réception du roi Jean fut très cordiale; des cadeaux furent échangés, et Rohlfs fut chargé par le souverain de négocier un traité entre ce dernier et le khédive. Les événements qui ont eu lieu dès lors en Égypte ont fait ajourner ces projets. Quittant le Débra-Tabor le 17 février 1881, Rohlfs revint par Gondar et Axoum à Adoua, et de là à la côte, par une route qui diffère peu de celle qu'il avait suivie à l'aller.

On sait que Stecker se sépara de l'expédition dans le Débra-Tabor, et qu'il fit en deux fois l'exploration complète du lac Tzana, exploration dont nous avons rendu compte en son temps dans notre journal (Voir III^e année, p. 157). Les deux voyageurs ont été grandement aidés dans leur mission par les frères Naretti, dont l'un remplit les fonctions de ministre de la maison du négous.

L'ouvrage de Rohlfs qui renferme, outre le récit du voyage, deux chapitres sur l'histoire contemporaine de l'Abyssinie, est accompagné d'une très belle carte dressée par Hassenstein, un des nombreux élèves de Petermann. Inutile de dire qu'elle a été mise au courant de toutes les explorations récentes, et qu'elle est la meilleure que l'on puisse consulter pour cette partie de l'Abyssinie.

TUNIS, par *Léon Michel*. Deuxième édition. Paris (Garnier frères), 1883, in-12, 314 pages, 3 fr. — Il ne faudrait pas s'attendre à trouver dans ce livre un tableau de l'état actuel de la Tunisie, car sa première édition date de 1867. Celle d'aujourd'hui a été, il est vrai, revue et corrigée, et, par l'adjonction d'un chapitre et de quelques notes, les éditeurs ont tenu compte dans une certaine mesure des événements survenus depuis peu. Malgré cela, cet ouvrage ne peut être regardé que comme une étude de mœurs, et l'on sait qu'à cet égard les descriptions sont toujours vraies, car l'Orient ne change guère.

Les premières pages sont consacrées aux ports de Stora et de Philip-

peville. Là, depuis quinze années, la transformation a été considérable, et les renseignements donnés sur le commerce, l'industrie et les transports ne sont plus exacts aujourd'hui. Il en est de même pour ce qui concerne l'activité et l'aspect de la Goulette, le port de Tunis. De grands paquebots et de nombreux navires de commerce ont pris la place des quelques bricks et goëlettes qu'y vit l'auteur du récit, le gendarme français celle de l'ancien douanier tunisien, et la nouvelle milice créée par le général Forgemol s'est substituée aux misérables sentinelles tunisiennes.

C'est la description de Tunis, de ses environs, des ruines de Carthage, du palais du Bardo, qui occupe la plus grande partie du volume. Plusieurs chapitres parlent des habitants; d'autres donnent le récit de la visite du voyageur au café arabe, à l'hôtel maure, aux soutes ou bazars, à la kasbah, au palais de Dar el Bey, etc. Tout cela est écrit dans un style facile et clair, en même temps que fleuri, et nous nous expliquons très bien la sympathie avec laquelle la première édition de ce livre fut accueillie par le public.

MADAGASCAR, LA REINE DES ILES AFRICAINES, par *Charles Buet*. Paris (Victor Palmé), 1883, in-8°, 391 pages, avec illustrations, 6 fr. — La reine des îles ou des côtes africaines (car le livre porte alternativement ces deux titres) c'est sans contredit Madagascar, qui se place immédiatement après Bornéo et la Nouvelle-Guinée pour la grandeur, et dont l'avenir est certainement plus brillant que celui de ces deux terres malsaines et si peu connues. M. Buet ne nous donne pas un récit de voyage à Madagascar. Il a pensé qu'au moment où une ambassade malgache visite l'Europe et l'Amérique, il était bon de faire connaître la reine des îles africaines, surtout, dit-il, de montrer quels intérêts considérables la France y possède, et quels moyens elle devrait employer pour les servir. Pour cela, il a résumé les renseignements donnés par quelques auteurs et par les *Annales de la propagation de la foi*, journal des missions catholiques. On le voit, ce livre a été écrit spécialement à un point de vue français et catholique; en effet, il étudie aussi bien l'histoire politique et missionnaire de Madagascar, l'organisation sociale des peuples qui l'habitent et les questions qui se rattachent à ses destinées politiques, que sa géographie, sa constitution, ses productions, ses richesses zoologiques ou minérales, etc. Madagascar, chacun le sait, est une terre spéciale, tout à fait distincte de l'Afrique par sa faune, sa flore et sa formation géologique, et, chose heureuse au point de vue de la colonisation, à part le caïman, les animaux féroces ne s'y rencontrent pas.

D'autre part, comme elle présente des plaines basses, des plateaux et

des montagnes, on peut y cultiver presque toutes les plantes de la terre, grâce à la superposition des climats. Mais le littoral est loin d'être salubre; les miasmes qui s'élèvent des marais côtiers empoisonnent l'air, et les fièvres y sont plus à craindre que les armées indigènes. Les gouvernements européens ne s'en préoccupent pas et, profitant des dissentiments qui existent entre les nombreux peuples de l'île, plus d'un cherche à dominer sur une partie au moins de cette magnifique terre. Il faut reconnaître toutefois que Madagascar, pour des causes assez difficiles à comprendre, n'avait pas excité, jusqu'à une époque bien récente, les jalousies des puissances. Le feu probablement couvait sous la cendre; aujourd'hui il vient d'éclater.

M. Buet a joint à sa description un chapitre sur les colonies anglaises de l'Océan Indien, et une étude très intéressante de l'île de la Réunion, dans laquelle il traite, en particulier, la question des travailleurs et des engagés noirs, hindous, chinois ou annamites, si importante pour les colons.

Notons que l'ouvrage est enrichi de nombreuses gravures.

SOUVENIRS DE L'EXPÉDITION DE TUNISIE, par M. B. Girard. Paris, (Berger-Levrault et C^{ie}), 1883, in-8, 56 pages, 2 fr. — Le contenu de cette brochure a été extrait de la *Revue maritime et coloniale*, publication du ministère français de la marine. Cet opuscule renferme, sous une forme simple, des renseignements spécialement destinés aux marins et aux voyageurs. L'auteur décrit le port de la Goulette, les ruines de Carthage, la ville de Tunis, la côte de Tunisie, et dit quelques mots, en terminant, de la Tripolitaine et de l'île de Crète. Cet ouvrage sera très utile à consulter, en particulier le chapitre qui traite de l'administration de la Tunisie, de sa statistique, de son climat, de son agriculture, de son commerce, en un mot de l'état actuel du pays. On y trouvera des indications précieuses sur le climat, qui est parfaitement salubre et l'un des meilleurs du monde, car le thermomètre se maintient entre 7° et 31° centigrades; sur les productions, dont les principales sont une huile d'olives très estimée, des dattes qui passent pour les meilleures de l'Afrique, et l'alfa; sur l'industrie, la fabrication d'articles de sellerie et d'étoffes; la pêche des éponges, renommées pour leur finesse et leur solidité; le commerce, qui a beaucoup augmenté depuis l'occupation française. Lorsqu'on voudra faire valoir toutes ces richesses, que la Tunisie sera dotée d'un gouvernement régulier et d'une plus grande liberté de commerce, elle deviendra l'un des pays les plus prospères; cela ne fait de doute pour personne.

BULLETIN MENSUEL (2 juillet 1883.)¹

Le général Hicks a remporté une grande victoire sur les indigènes du Nil-Bleu, mais il est obligé, par la saison des pluies, d'ajourner jusqu'au mois d'août son projet d'expédition contre l'armée du mahdi concentrée dans le Kordofan. En outre d'après des lettres de **Khartoum** du 5, du 12 et du 26 mai, de M. **J.-M. Schuver**, les rencontres des troupes égyptiennes avec les bandes du Nil-Bleu n'ont qu'une importance secondaire. Le manque de place ne nous permettant pas de publier ces lettres *in extenso*, nous n'en extrayons que ce qui nous paraît le plus important. Le susdit engagement a eu lieu le 29 avril à Marabieh, sur la rive orientale du Nil-Blanc, près de l'île d'Aba qui a été le berceau de l'insurrection. Les insurgés durent abandonner leurs positions, en laissant sur le terrain 200 morts, parmi lesquels deux des chefs influents du Nil-Bleu, depuis longtemps en hostilité ouverte avec Mohamed-Ahmed, qui ne leur avait pas permis de passer dans ses territoires à l'ouest du Nil-Blanc. Les survivants se retirèrent vers le sud, jusqu'au Gebel-Aïn ou Gebel-Nyemati, où le général Hicks les poursuivit, les battit de nouveau, leur enleva 2,000 bœufs, et détruisit les radeaux qu'ils avaient préparés pour passer le Nil-Blanc afin de se rendre dans le Kordofan. Néanmoins le gros des troupes de Mohamed-Ahmed, celles qui ont une certaine discipline et sont pourvues d'armes européennes, sont intactes, et se recrutent incessamment.

Outre ces détails sur la révolte du Soudan, M. Schuver nous annonce le retour à Khartoum, par un steamer arrivant de Lado sur le **Haut-Nil**, de M. Eraldo Dabbene, officier piémontais, parti il y a plus d'une année en compagnie d'Emin-bey ; il rapporte une collection importante d'insectes, mais sa santé est délabrée. Le capitaine Casati était de retour à Lado le 1^{er} avril, et se disposait à repartir pour l'intérieur afin d'explorer le cours de l'Ouellé. Emin-bey se préparait à se rendre dans le Makaraka. Le vapeur susmentionné a apporté 200 quintaux d'ivoire. Il y a eu quelques désordres sur le Haut-Nil, les nègres Baris ne voulant ni payer le tribut ni fournir des porteurs. Le gouverneur de

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.



Fachoda signalait une disette terrible dans cette ville, les Chillouks refusant depuis longtemps d'y apporter des vivres.

Plusieurs des **missionnaires romains**, prisonniers du mahdi, amenés du Gebel-Nouba à El-Obeïd, sont morts par suite des fatigues de la marche et des privations qu'ils ont dû subir. La Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique a fait un appel pressant à la sympathie des Italiens en leur faveur, et a envoyé une première somme de 2,000 fr. à Mgr Sôgaro, vicaire apostolique du Soudan, pour racheter les survivants. L'évêque de Vérone, protecteur de la mission de l'Afrique centrale, a aussi organisé à cet effet des quêtes dans toute l'Italie. En même temps, M. Mancini a chargé le représentant de l'Italie au Caire de rechercher, d'accord avec le gouvernement égyptien, les moyens de sauver ces missionnaires, et lord Granville a promis d'y coopérer. D'autre part M. G. Wild, membre correspondant de la Société de géographie commerciale de la Suisse orientale à Saint Gall, écrit du Caire, que, d'après des nouvelles récentes, notre compatriote, **M. Gottfried Roth**, inspecteur du service de la traite au Soudan, n'est point, et n'a jamais été prisonnier du mahdi, et qu'il se trouve dans le Darfour, province qui jusqu'ici est demeurée fidèle à l'Égypte. Toutefois M. Wild ne peut garantir cette nouvelle.

Le Dr Schweinfurth a reçu du Dr **Junker** une lettre du 16 octobre datée du territoire de Semio, à quelques jours au sud du district de Mfio. Depuis le 14 avril de l'année dernière l'explorateur paraît avoir continué son voyage au sud de l'Ouellé, dans le pays autrefois régi par Mounza. Le résultat de cette dernière excursion a été le relevé de la grande rivière Nepoko (v. la carte, p. 116), à sept jours de marche au S.-E. de l'ancienne résidence de Mounza. Junker n'hésite pas à l'identifier avec l'Arouimi de Stanley ; il aurait donc pénétré dans le bassin du Congo. Ensuite il quitta le pays des Mombouttous, pour revenir, après une absence de 17 mois, à son quartier général de Ndorouma, où il avait laissé ses provisions et ses collections sous la garde de Bohndorff. De là, après 27 jours d'une marche rendue fatigante par la saison des pluies, il atteignit, le 27 septembre, le pays de Semio, chef niam-niam, chez lequel s'était rendu Bohndorff. Ayant souffert plus d'une année de privations de toutes sortes, il fut extrêmement content de retrouver intactes, provisions et collections. Malheureusement Bohndorff avait payé son tribut au climat insalubre de cette région, et était réduit à un état si misérable, que, sur les instances de Junker, il se décida à revenir en Europe. Pour envoyer ses collections à Khartoum il fallut une trentaine de porteurs ;

elles auraient été plus complètes si, pendant ses explorations, il avait pu en trouver un nombre suffisant. Il comptait passer encore un mois chez Semio, pour rédiger ses notes de voyage, puis reprendre la suite de son exploration vers l'Ouest, et revenir en Égypte cette année-ci avec deux pygmées Akkas.

La Société de géographie de Paris a reçu communication d'une lettre de M. **Révoil** au ministre de l'Instruction publique de France, qui l'a chargé d'une nouvelle mission au pays des **Somalis**. Cette exploration semble devoir s'accomplir dans les meilleures conditions. Tout en préparant son expédition à Zanzibar, M. Révoil a exploré l'intérieur de l'île, pour former ses gens aux préparations zoologiques, et déjà il a pu envoyer, au Museum d'histoire naturelle de Paris, des collections ethnographiques et zoologiques de l'île, peu étudiée jusqu'ici au point de vue scientifique, les voyageurs n'en faisant guère que leur point de départ pour l'intérieur du continent. Pendant ce temps, les boutres, descendant la côte Somali par la mousson du N.-E., ont amené à Zanzibar les chefs influents du littoral, avec lesquels il a pu, avec l'aide du consul de France et de M. Greffulhe, entrer en relation, pour préparer le terrain de son exploration future. Il comptait partir de Zanzibar avec un Arabe, frère du secrétaire particulier de Saïd-Bargasch, agent de la maison Roux de Fraissinet, établi depuis longtemps à Magadoxo, point de la côte par lequel il pénétrera chez les Somalis. Le sultan de Zanzibar lui a donné des lettres de recommandation pour les chefs de la côte et de l'intérieur, sur lesquels son autorité peut avoir de l'influence. De Magadoxo il se rendra à Guélédi sur le Ouébi, pour atteindre ensuite Gananeh, sur le Djoub ; il y séjournera assez longtemps pour étudier et déterminer avec exactitude le cours de ce fleuve, et pour réunir et classer les collections qu'il enverra à la côte. De Gananeh il remontera vers le nord chez les Ougadines, puis se dirigera sur Harrar et Zeïla, ou bien, si les circonstances et l'attitude des populations le lui permettent, il reviendra vers le Kaffa, et pourra continuer l'étude hydrographique de cette région, commencée il y a quelques années par Cecchi et Chiarini.

Aux renseignements que nous avons donnés dans notre précédent numéro sur l'**esclavage aux Comores**, nous devons en ajouter de nouveaux publiés par le *Times*, d'après un récent rapport du consul anglais, M. Holmwood. L'agent le plus actif de la traite dans ces parages est un Arabe nommé Ali-ben-Omer, qui a fait de Grande-Comore le centre de ses opérations, et s'est efforcé d'évincer les deux souverains de l'île, les sultans Moosa-Fum et Abdullah, auxquels il reprochait

d'avoir fourni aux croiseurs anglais des informations qui leur avaient permis de saisir plusieurs de ses bateaux négriers. Le sultan de l'île Johanna lui a fourni de l'argent, des armes et des soldats. De son côté, Saïd-Bargasch a soutenu Moosa-Fum, qui a dû s'enfuir de sa ville assiégée, dont toutes les maisons étaient remplies de cadavres ; il a été fait prisonnier par les gens d'Ali-ben-Omer, et empoisonné le même jour. Les survivants de son parti se sont réfugiés dans les montagnes, où ils se sont nourris d'herbes aussi longtemps qu'ils l'ont pu ; il en est mort un nombre considérable. Plus de 1,500 personnes, chefs, femmes, enfants, ont également péri de faim à Iconi. Les soldats de Saïd-Bargasch ont dû capituler, et ont été vendus comme esclaves ; le sultan de l'île Johanna en a été le principal acheteur.

Un chasseur hollandais, M. Botha, s'est rendu du Transvaal au **Kaoko**, pour y chasser l'éléphant, et a visité la **colonie des Boërs** établis dans cette partie des possessions portugaises (province de Mossamédès). Il a trouvé le pays excellent pour l'agriculture, bien arrosé, mais peu propre à l'élevage du bétail, vu son insalubrité pour ce dernier. Les moutons qu'y ont importés les Boërs sont presque tous morts, et, de leurs chevaux, ceux-là seuls survivent qu'ils ont gardés dans les écuries. La route de Humpata à Mossamédès, construite par le gouvernement portugais, est terminée, et les fermiers peuvent maintenant conduire leurs céréales à ce port de mer. Avec un wagon traîné par des bœufs on peut s'y rendre en huit jours. On construit une église pour les colons ; le Rev. Cachet, qui les a visités l'année dernière, a promis de leur envoyer un pasteur et un maître d'école ; pour le moment, c'est un des Boërs qui remplit ces fonctions. Nos lecteurs se rappellent les souffrances endurées par les Boërs, dans leur migration du Transvaal à Humpata, à travers le désert de Kalahari ; M. Botha croit qu'en choisissant une saison favorable, et la route qui passe par le lac Ngami, on peut faire ce voyage sans difficultés.

Le P. **Duparquet**, auquel la géographie doit déjà des renseignements si détaillés sur l'Ovampo, a transmis aux *Missions catholiques* une lettre de feu M. Dufour, son ancien compagnon de voyage, sur le **pays des Amboellas**, où celui-ci fut assassiné, et où le missionnaire fonde en ce moment une nouvelle station, entre le Cunéné et le Coubangou. Nous en extrayons ce qui nous a paru le plus intéressant. Les masses d'eau qui inondent l'Ovampo ne proviennent pas du Cunéné ni du Coubangou, mais des hauts plateaux plus au nord ; ceux-ci se succèdent de l'ouest à l'est, et sont séparés par de larges vallées (*oma-*

rambas), au fond desquelles se trouve en toute saison, en abondance, l'eau qui filtre des hauteurs. Le plus important de ces omarambas est celui qui descend du plateau central d'Obambi, à 1,500^m environ d'altitude, et, après un parcours de 80 kilomètres, forme, à 250^m plus bas, le soi-disant lac d'Évaré, simple rivière formant sur presque tout son parcours de larges flaques d'eau, remplies de poissons, de crocodiles et même d'hippopotames. Les Amboellas occupent les deux rives du Cou-bango ; ils diffèrent par le type et la langue des tribus de l'Ovampo, avec lesquelles ils n'entretiennent pas beaucoup de rapports, tandis qu'ils ont avec les Bangaras, au nord, des relations commerciales régulières ; ils échangent avec eux de la cire et du miel qu'ils ont en abondance, et un peu d'ivoire, contre de la toile et des perles. Ils cultivent du maïs, du blé, des haricots, et ont des troupeaux, mais peu nombreux. La végétation n'est plus la même que dans l'Ovampo où prospère le palmier, remplacé le long de la Quitanda, qui traverse leur pays, par des saules, et par le *figus elastica* (arbre à caoutchouc), dont ils ne savent pas tirer parti. L'altitude de ce district le rend salubre. L'organisation politique diffère aussi de celle de l'Ovampo. Les villages, qui ont souvent de 200 à 300 habitants, sont distants les uns des autres de 10 à 12 kilomètres ; chacun d'eux a son chef complètement indépendant.

La Société africaine allemande a reçu de **Muquengué** un rapport du Dr **Pogge**, qui complète sur beaucoup de points celui du lieutenant Wissmann, dont nous avons donné un extrait accompagné d'une carte provisoire, (p. 81 et 92). Quelque intéressants que soient les détails nouveaux qu'il renferme, le manque de place ne nous permet pas de les publier. Nous devons nous borner à ceux qui se rapportent à la station de Muquengué. Celle-ci fut fondée par l'interprète Germano, préposé à la garde des marchandises pendant le voyage à Nyangoué. A son retour, le Dr Pogge fut charmé de trouver toute construite une habitation spacieuse, solide, au milieu d'une grande place carrée, bien propre, à laquelle aboutissent de larges chemins, et qu'entourent des plantations de bananiers entre lesquels paissent des troupeaux de chèvres. La maison est située à 200^m de la résidence du chef, et à proximité d'un ruisseau, d'une eau potable très bonne, qui coule dans une large gorge, profonde de 20^m à 25^m, dont les flancs sont couverts d'une forêt vierge. Le terrain sablonneux convient à la culture du manioc, du maïs, des lentilles, etc. Pogge a fait une plantation de riz, et a vu son exemple suivi par les indigènes ; il a aussi planté des goyaviers, des limoniers, des caféiers ; au delà du Louloua, on trouve beaucoup d'ananas sauvages.

Le seul animal domestique que l'on rencontre actuellement à Muquengué est le pigeon. Jusqu'en 1874 on y élevait beaucoup de chèvres et de porcs, mais, à cette époque, les Baloubas, qui habitent entre les Tuchilangués et les Bachilangués, et dont les principaux chefs sont Muquengué et Kissengué, introduisirent chez eux une sorte de culte du *riamba* (chanvre sauvage), que l'on fume dans presque toute l'Afrique mais nulle part autant que chez eux, et qui produit chez les fumeurs une sorte d'ivresse. Le pays où règne le culte du *riamba* s'appelle le Louboukou (Amitié); les hostilités y sont interdites, même le port d'armes; l'hospitalité y est de règle; une sorte de vie publique, de camaraderie s'est établie entre tous les *bena riamba* (fils du chanvre sauvage), et exerce son influence sur tous les événements importants de la vie. Devenu *bena riamba* en 1874, Muquengué, selon le désir de sa sœur, Sangoula, renonça à tous les usages et à la nourriture des *tchiplumbas* (non fumeurs de chanvre), proscrivit tous les animaux domestiques à l'exception du pigeon, et les fit détruire, ainsi que les plantations d'ananas, de bananiers et de palmiers, le vin de palmier étant interdit; la seule boisson fermentée permise est la bière de lentilles. Lors de l'arrivée des voyageurs allemands à Muquengué, en octobre 1881, ils n'y trouvèrent ni poules, ni chèvres; mais, depuis le retour de Pogge, Muquengué a donné l'ordre à ses gens d'avoir des poules et des chèvres, et de replanter des bananiers; les chefs d'au delà du Louloua lui ont déjà apporté plusieurs tributs de chèvres. L'explorateur dépeint ce chef comme très-favorable aux blancs, prêt à écouter leurs conseils, point mendiant comme la plupart des chefs indigènes, et disposé à fournir aux voyageurs guides et gens pour les accompagner. Pogge a envoyé Germano à Malangé pour y chercher des lettres du Comité national allemand, et, dans le cas où celui-ci enverrait à Muquengué de nouveaux voyageurs, pour y enrôler des porteurs afin d'amener ceux-ci à la station par le plus court chemin. Si le Comité n'a personne à envoyer, Pogge reviendra en Europe, au terme des trois ans pour lesquels il s'est engagé. On peut espérer qu'en attendant il profitera de son séjour à Muquengué pour étendre ses découvertes vers le nord, où le grand marché de Cabau, sur le Louloua, et le cours inférieur du Cassai doivent attirer son attention. A propos de ce dernier, il n'a entendu parler d'aucune cataracte, depuis son confluent avec le Quicapa jusqu'à son embouchure dans le Congo.

Les journaux belges nous apportent les nouvelles suivantes des agents du **Comité d'Études du Haut-Congo**. M. Avert complète les installations d'Isanghila, où est arrivé M. Roger amenant deux balei-

nières, destinées à assurer les communications entre cette station et Manyanga. — M. Parfoury, occupé à la reconnaissance d'une route au sud du fleuve, ayant commis l'imprudence de sortir sans casque, avec un simple chapeau de feutre, a été frappé d'insolation. Transporté à Manyanga, il a succombé au bout de peu de jours, malgré les soins dévoués de M. Gillis et du Dr Van den Heuvel. — M. Kallina, chef d'une des stations, s'est noyé à Stanley Pool, en passant le fleuve en pirogue. Stanley a transporté à Stanley Pool le canot à vapeur *Le Royal*, ce qui, avec l'*Association internationale africaine* et l'*En avant*, porte à trois le nombre des embarcations à vapeur dont il dispose actuellement pour remonter la partie navigable du fleuve. Plusieurs journaux ont annoncé comme imminent un conflit entre lui et Savorgnan de Brazza, mais aucun fait n'est venu confirmer ce bruit. Le Comité d'Études paraît très désireux de ne rien permettre à ses agents qui puisse troubler l'accord qui doit régner entre les explorateurs du Congo. D'après une brochure (*Le Congo*) qui vient de paraître à Bruxelles, un des chefs de Stanley-Pool, Poumou Mtaba, ayant reçu du roi Makoko des territoires considérables, conclut, le 21 décembre 1882, avec les représentants du Comité, un traité qui les autorisait à bâtir une nouvelle station indépendante à Mfiva, entre les rivières Impila et Djoué, sur la concession de Makoko à Savorgnan de Brazza. Lorsque Stanley arriva au Congo, le 14 janvier suivant, il fit évacuer Mfiva, où ses agents s'étaient établis.

Les procédés de M. Van de Velde, chef de la station du Comité d'Études à l'embouchure du **Quillou**, envers l'agent de Brazza chargé de reconnaître la côte depuis le Gabon jusqu'à Loango, permettent aussi d'espérer que, sur ce point non plus, il n'y aura pas de conflit, quoique nous ne comprenions pas encore le motif pour lequel Stanley a créé cette station, sur une voie qu'il sait être la base d'opération de Brazza pour atteindre Brazzaville par la vallée du Niari. Lorsque le *Sagittaire* arriva à cette station, la mer étant mauvaise et l'accès de la côte dangereux, M. Van de Velde s'empressa de venir en aide à l'équipage du vapeur français pour le débarquement. Le commandant visita deux factoreries, l'une française, l'autre hollandaise, établies au bord du Quillou, prit les renseignements dont il avait besoin sur les ressources de la localité et sur la navigabilité du fleuve, et repartit ensuite pour Punta-Negra et Loango. Quant à **de Brazza** lui-même, il est arrivé au **Gabon** le 21 mai; son personnel était dans de bonnes conditions et a dû être immédiatement acheminé sur Lambaréné, station située sur l'Ogôoué, à 200 kil.

de l'embouchure du fleuve. D'après des renseignements du Gabon, publiés par le *Temps*, les maisons étrangères, dont les factoreries sont établies sur le bas Ogôoué, ont cherché à agir sur les populations riveraines dans un sens hostile aux Français, en sorte que le commandant du Gabon s'est vu obligé d'interdire à leurs factoreries de vendre aux indigènes des armes et des munitions. On espère beaucoup que la venue de Brazza, très populaire parmi les tribus de l'intérieur, neutralisera les mauvais effets de ces agissements malveillants. — Deux jeunes Français entrepreneurs viennent de fonder au Gabon la première exploitation agricole qui ait été établie dans ces parages par des Européens.

Dans notre dernier numéro, nous annoncions la découverte faite par **Flegel** des sources du **Bénoué**. Dès lors les *Mittheilungen* de la Société africaine-allemande nous ont apporté des détails sur son voyage, et sur ses projets d'exploration future. De Yola, au sud du haut Bénoué, où il se trouvait à la fin de juillet 1882, il s'avança jusqu'à Boundang sur le Faro, qui y forme trois bras et inondait le pays; puis, l'ayant traversé et se dirigeant vers le mont Borongou, il découvrit la ligne de faite entre cette rivière et le Bénoué. Continuant sa marche vers le sud-est, tantôt dans le bassin du Faro, tantôt dans celui du Bénoué, il atteignit, le 17 août, la première des sources de ce fleuve, et les jours suivants d'autres encore, jusqu'à ce que, ayant gravi une pente abrupte, arrivé sur le sommet de la montagne, en forme de dos, il apprit des indigènes que c'était là que se trouvait la source proprement dite du Bénoué. Ses ressources étant épuisées, il est redescendu à Lokodja pour les renouveler, en même temps que pour compléter ses observations, afin que la carte qu'il prépare soit plus exacte, et aussi pour accoutumer les populations aux allées et venues des blancs et leur inspirer confiance, enfin, pour expédier ses collections au Musée de Berlin. La première partie de la mission dont il avait été chargé, la détermination du bassin du Bénoué, est remplie. Si la Société africaine allemande lui accorde les subsides dont il aurait besoin pour poursuivre ses explorations, il étudiera les rapports du lac Tchad et du Bénoué, par le marais de Toubouri et le Mayo-Kebbi, ainsi que les conditions politiques et ethnographiques des populations des territoires situés entre le lac Tchad et le Niger, l'histoire du commerce et de l'industrie des Haoussas et des Fouldes, comme porteurs de la civilisation dans le Soudan oriental. Mais, avant tout, il retournera dans l'Adamaoua, pour explorer plus complètement le pays au sud du Bénoué, et tâcher d'atteindre par là Bagno, la clef du Vieux Calabar, puis le pays des peuples nains Gandafous, et l'Océan.

Après avoir laissé à Bamakou une garnison de 100 tirailleurs sénégalais, le colonel **Borguis-Desbordes** a remonté, pendant une centaine de kilomètres, la rive du Niger, pour rejeter les bandes de Samory dans la direction du Bouré. Il a ensuite regagné, par Koundou, le bassin du Sénégal, et est arrivé à Badombé près de Bafoulabé, le 17 mai ; le 2 juin il était à Khayes. Un transport a été envoyé au Sénégal pour recevoir le personnel de l'expédition dès son arrivée à Saint-Louis. Le colonel et ses hommes sont attendus en France prochainement. — De son côté, le Dr **Bayol** écrit à un ami de Marseille que les circonstances politiques ne lui ont pas permis d'aller à Nioro dans le Kaarta, les indigènes redoutant de voir les Français s'installer sur le Niger. Après trois mois d'attente, le gouvernement a renoncé à l'envoyer dans ce pays, et en revanche l'a chargé d'une exploration dans une région encore inconnue, voisine du Sahara. Il a dû quitter Bamakou le 16 avril, pour se diriger vers le Nord-Est. — Quoique Bamakou ait beaucoup perdu de son importance depuis l'époque de Mungo-Park, où c'était un grand marché en même temps que la résidence du chef, c'est encore un lieu de passage pour les caravanes du Kaarta qui se rendent dans les pays situés aux sources du Niger, afin d'y échanger du sel contre des esclaves. On peut espérer que la traite cessera lorsque le prix du sel baissera. Aujourd'hui, une banne de sel s'échange contre un esclave de 200 ou 250 fr. Quand on pourra fournir la même quantité de sel pour 5 ou 6 fr., les esclaves perdront toute leur valeur. L'apport, à des prix modérés, des marchandises d'Europe, sera donc un des moyens de faire disparaître l'esclavage. Quant à la navigation du Niger en aval de Bamakou, sur une étendue de 15 kilom. le fleuve s'étend beaucoup, et a de nombreux rapides et des barrages de pierres et d'herbes ; à Sotuba les eaux se précipitent par trois chenaux creusés entre les rochers, et dont aucun n'est praticable dans la saison sèche ; aux hautes eaux les pirogues passent en suivant les bords du fleuve. Après Sotuba, le Niger reprend son cours normal, et jusqu'à Segou, ne présente plus de barrages aux eaux basses.

Un de nos compatriotes, **M. Demaffey**, ingénieur des mines, attaché aux expéditions du colonel Borguis-Desbordes et du Dr Bayol, a projeté, avec l'appui de son chef, une exploration dans une partie du territoire du Haut-Sénégal inconnue jusqu'ici. De Bakel, il compte se rendre par terre à Senoudebou, capitale du **Bondon**, sur la rive gauche de la Falémé, presque à sec au commencement de mai, puis explorer le **Bambouk**, entre cette rivière et le Bafing. Son voyage doit durer une trentaine de jours.

*

M. le Dr Bourru, secrétaire général de la Société de géographie de Rochefort, a bien voulu nous donner des détails sur l'**expédition scientifique du Talisman** confiée à M. Milne Edwards et annoncée dans notre dernier numéro (p. 166). Nous regrettons de ne pouvoir communiquer sa lettre tout entière à nos lecteurs. Faute de place, nous ne pouvons que mentionner les appareils de sondage et de draguage dont le *Talisman* est pourvu, et avec lesquels on peut atteindre jusqu'à 8000^m. de profondeur. L'un des plus remarquables est celui qui permet de stopper instantanément la sonde au moment où elle touche le fond, par les plus grandes profondeurs, ce qui est la principale difficulté des sondages; aussi l'appareil susmentionné est-il particulièrement précieux. Ajoutons encore, aux renseignements que nous avons donnés le mois passé sur cette exploration, que le *Talisman* relâchera à Mogador, et que, dans l'archipel du Cap Vert, il explorera en particulier, certains îlots, habités par des sauriens inconnus ailleurs.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'état-major français fait faire, sur la frontière de la province d'Oran, des études relatives à l'établissement de voies de communication entre Oran et Fez.

Depuis l'annexion du Mزاب à l'Algérie, la traite des nègres, amenés naguère dans ce district d'où ils étaient expédiés au Maroc et en Tripolitaine, a cessé, ainsi que le commerce clandestin de la poudre avec les indigènes.

La Ligue de reboisement de l'Algérie se propose de concourir à l'œuvre de création de la mer intérieure, en reboisant les sources et les rives des anciens affluents des chotts, pour leur rendre l'abondance d'eau qu'ils avaient autrefois.

Un survivant de la mission Flatters a été ramené à Ghardaïa, avec des papiers de peu d'importance.

Un indigène de Touggourt a écrit à M. H. Duveyrier, que le commencement de cette année a été exceptionnellement favorable pour le Sahara, où il est tombé vingt fois de la pluie en quelques mois. — En revanche une caravane de Trouds, venant de Ghadamès, a rapporté que les Touaregs Azdgers organisent une expédition contre les Hoggars qui leur ont razzîé 60 chameaux, ainsi que des esclaves qu'ils escortaient, et tué un certain nombre de leurs gens.

M. le Dr Pasqua, établi à Tripoli, a envoyé à la *Revue de Géographie*, rédigée par M. L. Drapeyron, quelques notes sur une excursion de 32 jours qu'il a faite avec des officiers supérieurs du génie, de Tripoli à Urfell, en passant par Tadjoura, l'oued Msid, la belle plaine de Djéffara, et le riche district de Misrata.

M. G. Ruhner, attaché au musée botanique de Berlin, a fait un séjour de quatre mois à Bengasi, d'où il a rapporté des collections botaniques importantes. De son

côté, le Dr Schweinfurth a exploré la baie de Tobrouk, et ses recherches au point de vue botanique, jointes à celles de M. Buhner, ont ajouté à la flore de la Cyrénaïque une centaine de plantes nouvelles.

Quoique la question du canal de Suez ne soit pas encore résolue, il ressort cependant du rapport présenté par M. de Lesseps à l'assemblée des actionnaires, le 4 juin, que la Compagnie est disposée à répondre aux besoins croissants du commerce, soit en facilitant la circulation, soit en abaissant les tarifs.

Une commission a été nommée par le gouvernement égyptien, pour examiner le projet de chemin de fer de Souakim à Berber. Les négociants du Caire, intéressés dans le commerce avec le Soudan, préféreraient l'achèvement de la ligne de Wadi-Halfa à Hamara, qui leur conserverait le transit dont bénéficie l'Égypte.

L'expédition italienne dirigée par Bianchi est arrivée à Adoua, d'où elle a dû se rendre à Samera où se trouvait le négous, auquel elle devait remettre les présents du roi d'Italie. Bianchi estime avantageux, pour la station qu'il est chargé de fonder dans le Godjam, que le roi Jean ait maintenu comme gouverneur de cette province, ainsi que du Damot et des pays gallas tributaires, Ras Adal, le libérateur de Cecchi. Il espère recevoir de lui tout ce dont il aura besoin.

M. Soleillet est revenu de Kaffa au Choa, rapportant de son voyage de trois mois de nombreux renseignements géographiques et ethnographiques. En rentrant à Ankober, il a appris que le pacha de Zeïla, Abou-Beker, avait formé le projet de le faire assassiner, comme Lucereau et Arnoux. Ménélik, désigné par le négous pour lui succéder, enverra en France une ambassade qu'accompagnera M. Soleillet.

M. Franzoi, rédacteur de la *Gazette de Turin*, fait dans ce moment un voyage en Abyssinie et au Choa. Ménélik l'a reçu à Debra-Beheran.

MM. Binns et Wray, missionnaires de la station de Rabai, près de Mombas, se sont avancés dans l'intérieur jusqu'au village du chef Mouakimsoutou, sur le versant occidental d'une montagne de 1500^m de hauteur, à plus de dix journées de marche de la côte. Le bon accueil du chef les a engagés à y construire une habitation, pour laquelle le bois et le fer avaient été apportés par la caravane.

Les troubles du Soudan ayant rendu les Arabes de l'Ouganda plus audacieux, les missionnaires romains ont quitté temporairement Roubaga, et sont allés fonder deux nouvelles stations à l'extrémité S.-E. du Victoria Nyanza.

M^{me} Last, femme du missionnaire de Mamboïa, et la première Anglaise qui ait résidé si avant dans l'intérieur, est morte des suites d'une insolation.

M. Hannington, un des missionnaires anglais destinés à renforcer la station de l'Ouganda, a dû revenir en Angleterre pour cause de santé. Aux dernières nouvelles, ses collègues se disposaient à traverser le lac pour se rendre à Roubaga.

Le *Henri Wright*, destiné au service des missions anglaises de la côte orientale d'Afrique, est parti pour sa destination le 5 mai.

L'association internationale africaine a envoyé M. Beine remplacer M. Maluin, obligé par la maladie de revenir en Europe.

M. Bloyet, chef de la station du Comité national français à Condoa, signale une incursion des Mafitis à cinq jours de marche du village. Cette peuplade turbu-

lente, dont les méfaits sont nombreux, a détruit un grand village, et massacré ou réduit en esclavage une partie de la population. M. Bloyet travaille à la carte de l'Ousagara, et enverra prochainement de nouvelles collections.

Les missionnaires romains de Bagamoyo ont fondé à Mrogoro une nouvelle station qui prend déjà un certain développement; les cases primitives de torchis et de chaume sont successivement remplacées par des constructions en pierre; le terrain couvert de broussailles et de forêts se défriche, et sera planté de caféiers.

Le bateau de sauvetage, transporté par sections de Zanzibar au Tanganyika, par la caravane des missionnaires anglais, sous la direction de M. Hore, est arrivé à Oudjidji le 23 février. Dès qu'il aura été remonté, le Rev. Dineen se rendra à l'extrémité sud du lac, où il choisira un emplacement pour une nouvelle station, et fera les préparatifs nécessaires pour la réception du vapeur la *Bonne Nouvelle*, amené par la route du Nyassa au Tanganyika.

Le *Créole* annonce que l'établissement de signaux optiques entre la Réunion et Maurice a réussi.

M. Antonio Cardoza, lieutenant de vaisseau de la marine portugaise, et ancien gouverneur de Quilimane et d'Inhambane, est rentré en Europe pour se reposer d'un voyage d'exploration de huit mois, exécuté par ordre de son gouvernement. D'Inhambané il s'est dirigé, par Mulama et Pachano, vers la chaîne de montagnes qui court ensuite au nord. Il a atteint Maringa, traversé le Sabi, et est arrivé à Goanha dans le voisinage du kraal d'Oumzila. De là il a descendu le Gorongosa, puis il est revenu à Inhambané en suivant le littoral.

Une réunion nombreuse de membres de la Société de géographie de Lisbonne, de commerçants et d'industriels portugais, convoquée par M. l'ingénieur Machado, s'est occupée de la question du chemin de fer de Lorenzo Marquez à Prétoria.

Dans la séance d'ouverture du Volksraad du Transvaal, le secrétaire d'État a annoncé que, dans l'opinion du gouvernement, le moment était venu d'ouvrir des négociations avec l'Angleterre, en vue de modifier la convention par laquelle le Transvaal a recouvré son autonomie sous la suzeraineté de S. M. la reine Victoria.

Lord Reay, écossais d'origine et hollandais de naissance, actuellement pair d'Angleterre, vient d'être nommé commissaire du gouvernement au Transvaal, avec des pleins pouvoirs pour traiter toutes questions et conflits qui pourraient surgir entre les Boërs, les Bechuanas et d'autres tribus.

Un corps de partisans de Cettiwayo a fait irruption dans le Transvaal.

Deux missionnaires allemands, MM. Schroeder et Hoermann, ont été assassinés dans le Zoulouland.

Les églises du Lessouto ont célébré, le 31 mai, le cinquantième anniversaire de la fondation de la mission française dans ce pays. — M. Paul Germond, a dû quitter temporairement sa station de Thaba Morena, pour venir en Suisse se reposer de ses travaux de 23 années au service de cette mission. — Un armistice a été conclu entre les partisans de l'indépendance du Lessouto et ceux de la soumission à l'autorité anglaise.

Une société s'est formée en Angleterre, sous les auspices de plusieurs philan-

thropes chrétiens, pour établir une sorte de colonie chrétienne dans l'Afrique méridionale, d'après les principes déjà appliqués dans divers pays païens par les Frères Moraves. Le gouvernement de Natal a accordé à cette société 3,400 acres de terrain à des conditions avantageuses. Six familles chrétiennes ont déjà été établies sur ces terres, et d'autres se préparent à suivre ces pionniers. Mais le gros de la colonie consistera en jeunes gens des deux sexes, âgés d'à peu près 15 ans, pris dans la classe indigente de l'Angleterre et préalablement formés à diverses industries.

Le vapeur le *Henry Reed* destiné au service de la « Livingstone inland mission, » sur le cours moyen du Congo, a dû quitter l'Angleterre en juin. M. Billington missionnaire ingénieur qui en a dirigé la construction, l'accompagne, et, après l'avoir fait transporter par sections à Stanley Pool, devra le faire remonter. Les missionnaires se sont assuré un terrain, et ont fait construire une maison et un hangar pour cette opération. Ils n'auront pas là de station permanente, les missionnaires baptistes en ayant déjà une à Léopoldville.

D'après une communication faite à la Société de géographie de Stockholm, l'expédition de M. Rogozinsky, qui devait explorer la région encore inconnue comprise au sud des sources du Faro et du Bénoué, en partant du golfe de Guinée, n'aura pas lieu. Un de ses membres, M. le capitaine Een, voyageur suédois, s'est rendu auprès de Stanley sur le Congo.

La Compagnie française de l'Afrique équatoriale a fait prier le ministre de la marine d'envoyer un navire de guerre à Brass, à l'embouchure du Niger, où elle possède aujourd'hui une vingtaine de factoreries.

Les négociations entamées entre l'Angleterre et le Portugal au sujet de Whydah, ont eu des inconvénients pour le commerce de la localité. Le roi du Dahomey, prenant ombrage du projet des Portugais de la céder aux Anglais, a consigné dans leurs maisons tous les blancs de ses états. Le trafic est ainsi suspendu.

M. J. Barber, explorateur indigène, est revenu du Niger à Cape Coast Castle.

Les négociants de Cape Coast Castle ont conçu le projet de faire construire un chemin de fer, de la côte à Denkira dans le pays des Achantis, et ont demandé au gouverneur, Sir Samuel Rowe, l'autorisation de constituer pour cela une compagnie. Ils sollicitent du gouvernement une garantie d'intérêt de 5 %.

Le gouverneur de la Côte d'Or ayant reçu plusieurs députations d'Achantis, a envoyé deux délégués, MM. Kirby et Barrow, pour visiter les districts agités de ce pays. Ils doivent recueillir tous les renseignements possibles sur la situation actuelle des affaires dans l'Achanti, et sur les questions qui divisent le roi et ses sujets. Cette mesure avait d'ailleurs été sollicitée par le roi lui-même, qui avait dernièrement envoyé un agent confidentiel à Sir Samuel Rowe, pour le prier de déléguer quelques officiers chargés de faire une enquête.

Les troubles du Cayor sont terminés; le chef Samba Lobé a fait sa soumission entre les mains du gouverneur du Sénégal, M. Servatius, qui lui a accordé l'autorisation de retourner dans le Cayor comme simple particulier.

Une ligne télégraphique sera établie pour relier Saldé à Bakel, afin de complé-

ter les communications télégraphiques avec le haut fleuve, et de faciliter les rapports commerciaux de Dakar, Rufisque et Saint-Louis avec Bakel, centre important où se font, à l'époque de la traite de la gomme, de nombreuses transactions par l'échange de marchandises françaises contre les produits indigènes.

La commission du budget des Chambres françaises a décidé d'accorder de nouveau quatre millions et demi, pour la continuation de la voie ferrée de Khayes à Bafoulabé, réservant la question du prolongement jusqu'à Bamakou.

Le marquis Risoal, directeur du journal espagnol *El Dia*, vient d'envoyer au Maroc une expédition chargée d'explorer l'intérieur du pays, surtout la côte méridionale, de nouer des relations commerciales avec les indigènes, et de préparer les voies à l'influence colonisatrice de l'Espagne.

D'après l'*Allgemeine Zeitung*, Tanger a encore un marché d'esclaves, où les prix indiqués sont de 275 fr. pour une esclave, 175 fr. pour un garçon de 8 ans, et 270 fr. pour une jeune fille de 20 ans. L'expédition espagnole d'exploration au Maroc a signalé des marchés semblables à Tetouan et à Rabat. Le nombre des esclaves vendus annuellement dans cette dernière ville est évalué à 800.

L'ESCLAVAGE A MADAGASCAR

(Suite et fin. — Voir p. 170.)

Quoi qu'il en soit de la traite des Mozambiques, les esclaves Zazas-Hovas et Andevos sont loin d'être égaux entre eux. Non seulement le mariage n'est pas permis entre un homme libre et une esclave, mais les Zazas-Hovas qui, d'hommes libres qu'ils étaient sont devenus esclaves pour insolvabilité ou pour quelque autre cause, ne contractent pas mariage avec les esclaves proprement dits, les Andevos, dont ils se tiennent séparés, les regardant comme leurs inférieurs.

De même, les esclaves du souverain se distinguent de ceux des chefs et des particuliers. Les premiers se divisent en Malgaches et en Noirs; les Malgaches remplissent les fonctions d'écuyers, de pages, de valets de chambre et peuvent épouser des femmes libres; les Noirs servent dans l'armée, et peuvent y arriver à des grades élevés; il y en a qui sont officiers du palais, d'autres occupent des emplois civils. Les esclaves des chefs occupent une position supérieure à celle des esclaves des simples hommes libres, et ceux des hommes libres sont estimés à un plus haut prix que ceux des soldats; si, par exemple, l'esclave d'un homme libre s'enfuit et est repris, le propriétaire doit payer 10 shellings à celui qui l'a repris, tandis que, s'il s'agit de l'esclave d'un soldat, celui-ci ne doit donner que 7 shellings à celui qui le lui ramène. Parmi les esclaves de la

même classe, le droit d'aïnesse joue un certain rôle; ainsi, dans un voyage, de deux frères esclaves, c'est toujours le plus jeune qui, si ses forces le permettent, doit porter tout le bagage. Il y a aussi des esclaves qui possèdent eux-mêmes des esclaves.

Quant à la condition des esclaves en général, elle était sans doute autrefois plus dure qu'aujourd'hui. Nous ne pensons pas que l'on rencontre encore à Madagascar des scènes semblables à celle dont M. Désiré Charnay fut témoin en 1862, sous le règne de la reine Rasouahérina. Un matin il fut réveillé par le son d'une cloche sinistre, appelant au travail des esclaves de la reine, rebelles et fugitifs, et par le bruit de chaînes lourdement traînées, sur le sol d'une cour où se déroulait une longue colonne de nègres attachés deux à deux; leurs jambes, également reliées par de gros anneaux, ne se mouvaient qu'avec peine; leurs pas ne pouvaient dépasser la longueur de leurs pieds; des guenilles informes couvraient leurs membres déchirés; quelques-uns n'avaient pour tout vêtement qu'un lambeau de paillason, noir de fange; leurs figures étaient abruties par la souffrance.

Depuis la conversion de la reine Ranavalona II et d'une partie des Hovas au christianisme, l'adoucissement des mœurs s'est fait sentir en ce qui concerne l'esclavage. Et d'abord, dans leurs dernières expéditions guerrières contre les Sakalaves, en 1873, les Hovas n'ont pas fait d'esclaves comme précédemment; aussi les indigènes des territoires envahis par les conquérants se demandaient-ils avec étonnement ce qu'était la nouvelle religion de l'Imérina, pour qu'on ne les emmenât plus violemment comme esclaves. En outre, dans le cas d'un délit politique commis par un Hova, sa femme et ses enfants ne sont plus, comme autrefois, condamnés à être vendus. Quoique les Hovas soient généralement d'une nuance moins foncée que les Sakalaves, le préjugé de couleur n'existe pas à Madagascar, comme c'était le cas en Amérique, où les blancs, s'estimant de beaucoup supérieurs aux noirs, s'arrogeaient le droit de les posséder et de les maltraiter à leur gré. D'ailleurs, comme nous l'avons vu, beaucoup de Hovas, de libres qu'ils étaient sont devenus esclaves. Enfin, il n'y a pas de grandes plantations de coton ou de cannes à sucre et de café, comme en Amérique, et, quand on parle de l'esclavage à Madagascar, il ne faut pas se représenter des troupes d'hommes et de femmes travaillant dans de vastes plantations, toujours tremblants sous le fouet d'un inspecteur brutal, ou craignant de voir leurs enfants arrachés de leurs bras pour être vendus dans des parties éloignées du pays.

Sans vouloir amoindrir les maux qui découlent pour l'esclave du fait seul de la perte de la liberté, et tout en admettant que les rapports qui nous viennent de Madagascar respirent un peu le même esprit que ceux qui, pour excuser l'esclavage aux États-Unis, représentaient les relations entre maîtres et esclaves, dans les États du Sud, comme tout à fait patriarcales, nous croyons qu'actuellement on ne trouve plus dans le royaume des Hovas que l'esclavage domestique. Les esclaves sont généralement traités avec humanité, comme des membres inférieurs de la famille, souvent même comme les enfants de la maison, et, d'autre part, les esclaves âgés, hommes ou femmes, sont considérés par les enfants de leurs maîtres comme des parents, auxquels ils donnent les noms de « petit père » et de « petite mère. » A l'exception de ceux qui sont attachés à la personne des maîtres, pour les soins domestiques et pour les travaux agricoles, que partagent souvent avec eux les femmes et les enfants de la maison, beaucoup sont libres de leur corps et de leur temps ; on ne réclame d'eux qu'un simple hommage de vassalité le jour de l'an hova (fête de Fandroana), l'apport d'un fagot, par exemple. Dans la maison, on leur laisse une certaine liberté d'action ; à table, ils prennent part à la conversation de leurs maîtres et donnent leurs avis avec une assez grande liberté. Dans la campagne, ils possèdent leurs champs de riz qu'ils cultivent pour eux et leur famille, et peuvent ainsi se procurer la nourriture la plus nécessaire. A Antananarive il n'en est pas de même, les terrains étant trop chers, mais ils ont d'autres moyens de gagner de l'argent. Madagascar manquant complètement de grandes routes et de voitures à roues, tous les transports de voyageurs, de bagages et de marchandises se font à dos d'hommes, et par des esclaves. Mais ceux-ci peuvent se louer comme porteurs, ainsi que comme ouvriers, comme domestiques, et généralement pour toutes sortes de travaux, en traitant directement avec ceux qui veulent les occuper.

Il est vrai qu'il n'y a rien de fixe en ce qui concerne le quantum que l'esclave doit remettre à son possesseur sur son gain ; parfois le maître n'en prend qu'une partie, petite ou grande ; parfois il ne prend rien, mais alors l'esclave doit louer un autre homme pour faire son service auprès de son maître ; parfois un maître dur prend tout ; la loi lui en donne le droit. L'argent gagné par l'esclave peut servir à le racheter, quoique ce rachat lui soit très difficile, surtout lorsqu'il est marié et qu'il a des enfants, le prix payé pour le travail étant extrêmement modique ; en effet, pour une marche qui peut varier de six à huit heures par jour, un porteur reçoit 60 centimes, et 20 centimes en sus pour sa nourriture.

Quant le propriétaire a prélevé sa part, combien l'esclave peut-il économiser? Et combien d'années devra-t-il servir avant de pouvoir se racheter? Quant à l'esclave loué comme domestique, nous ne savons pas quel salaire il reçoit, mais ce doit être assez peu de chose, à en juger par ce que rapporte M. Sewell (éditeur du *Friend*, journal de la mission quaker) qui, après avoir eu à son service, pendant neuf ans, un homme et une femme esclaves, dut payer, à son départ de l'île, 1500 francs pour les affranchir; il ne paraît pas qu'ils eussent pu économiser beaucoup sur leur salaire. La somme exigée pour le rachat des enfants étant trop élevée, ceux-ci durent rester en esclavage. D'après l'organe de la mission quaker qui, la première, a lutté contre l'institution de l'esclavage à Madagascar, et s'est efforcée d'en adoucir les rigueurs, le prix moyen de la rançon serait de 2250 francs pour un mari, sa femme et deux enfants. Mais ici encore il n'y a rien de fixe; tout dépend du plus ou moins d'humanité du propriétaire. Aussi n'a-t-on eu que rarement recours au rachat. Les missionnaires romains cependant ont racheté des enfants pour leurs orphelinats.

Quelque patriarcal que puisse être le traitement des maîtres à l'égard de leurs esclaves, il n'est pas moins certain que ceux-ci sont la propriété de possesseurs qui peuvent les vendre selon leur bon plaisir, par contrat privé, séparant soit la femme de son mari soit les enfants de leurs parents¹. Quoique la vente des Mozambiques ait été interdite, celle des Zazas-Hovas et des Andevos est autorisée, entourée toujours de quelques formalités légales pour en écarter les traits les plus odieux. Le possesseur d'esclaves peut les vendre à telle personne qui en a besoin pour son propre service, sans toutefois séparer les *jeunes* enfants de leurs parents; acheteur et vendeur doivent se rendre à un bureau désigné par le gouvernement pour y faire enregistrer la vente. En outre, les propriétaires d'esclaves de la province d'Imérina ne peuvent pas les faire vendre dans les provinces lointaines; et celui qui loue des esclaves ne peut pas les

¹ M. Cameron, correspondant du *Standard*, lui écrit : Il y a encore à Antananarive, tous les vendredis, jour où se tient le grand marché de la semaine, une place pour les esclaves; hier j'y ai vu plus de 150 personnes mises en vente. C'étaient surtout des jeunes garçons et des jeunes filles; leur expression de désespoir, pendant que les acheteurs les tâtaient, examinaient leurs dents, les faisaient marcher ou courir, faisait pitié. J'ai vu des scènes lamentables, de mères pleurant lorsqu'elles étaient séparées de leurs enfants, et d'enfants criant amèrement de devoir quitter leurs compagnons d'enfance.

envoyer travailler dans des parties éloignées du pays, sans l'autorisation du propriétaire ; toute infraction à la loi est punie.

Il n'est pas moins vrai que la vente subsiste, et que l'esclavage, en tant qu'institution légalement reconnue, ainsi que la présence d'une population servile considérable, jette du discrédit sur le travail libre et encourage la paresse des hommes libres. Au lieu de mettre leur honneur à travailler, les Hovas envisagent comme au-dessous de leur dignité de faire aucun travail quelconque, et se croient d'autant plus grands qu'ils ont un plus grand nombre d'esclaves à leur service ; pasteurs, diacres, prédicateurs indigènes, membres de l'église, tous sont propriétaires d'esclaves, et, dans le collège destiné à former des aides indigènes, chaque étudiant aura un appartement avec une chambre pour ses esclaves.

D'après une publication de M. Robert Needham Cust, (*Madagascar, Slavery and Christianity*), les plus vigoureux champions de l'esclavage dans l'île sont les pasteurs natifs des églises non conformistes. Les missionnaires anglais de toutes dénominations ont protesté contre l'institution, mais ils ne se sont pas trouvés assez forts pour obtenir qu'aucun fonctionnaire de l'église ne possédât ou n'employât d'esclaves. M. Cust relève le fait étrange que des pasteurs sont eux-mêmes esclaves, et qu'une portion du traitement qui leur est fourni par les collectes, dans leurs églises et leurs chapelles, s'en va dans la caisse de propriétaires d'esclaves. Il arrive aussi qu'un esclave qui devient successivement instituteur puis pasteur, voit son traitement s'augmenter à proportion, au profit de son propriétaire. S'il épouse une femme chrétienne, leurs enfants seront une source de revenus pour le propriétaire, chrétien et peut être même pasteur natif. Jamais le Hova ne sort de chez lui sans être suivi d'un ou de plusieurs esclaves, ni ne porterait le plus petit objet, pas même sa bible ou son livre de cantiques ; il en charge un jeune esclave, garçon ou fille, et trouve que le missionnaire blanc, qui porte quoi que ce soit ou qui sort sans suite, se compromet.

Cette déconsidération jetée sur le travail libre rend très difficile la position des missionnaires. Quoiqu'il doive y avoir dans l'île un certain nombre de travailleurs libres, depuis l'affranchissement des nombreux esclaves mozambiques, ils disent ne pouvoir trouver parmi ceux-ci tous les employés dont ils ont besoin ; du moins le *Friend* affirme que personne ne veut faire les travaux qu'ils réclament¹. Aussi sont-ils obligés

¹ Une des grandes difficultés que rencontrent les Européens, dans l'emploi des travailleurs à gages, provient du droit qu'ont la reine et les gouverneurs de pro-

de traiter avec des esclaves, comme porteurs, ouvriers, domestiques, dans l'espoir que le salaire qu'ils leur payeront aidera à leur affranchissement. Mais nous avons vu qu'au bout d'un grand nombre d'années de service il en reste fort peu de chose, la plus grande partie ayant été réclamée par le propriétaire. Cependant les missionnaires emploient aussi des travailleurs libres; la femme de M. Peill écrit à l'*Antislavery Reporter* que, pendant son séjour à Madagascar de 1873 à 1879, elle a eu dans sa maison des domestiques libres et d'autres de condition servile, et que tous étaient traités de la même manière. Dans son rapport présenté récemment au Parlement, l'amiral Gore Jones dit que la reine de Madagascar a libéré 150,000 Mozambiques. Il y a donc des travailleurs libres et, pour le petit nombre de blancs établis dans l'île, il ne doit pas être impossible d'en trouver en nombre suffisant. L'emploi par les blancs, et par les missionnaires tout d'abord, de cette classe de serviteurs, serait d'un bon exemple aux Malgaches, surtout aux Malgaches chrétiens, en leur apprenant à honorer le travail et celui qui l'accomplit, à reconnaître qu'après tout l'esclave est à la merci de son maître, qui se rend souvent coupable à son égard des torts les plus graves, et à comprendre l'incompatibilité qu'il y a entre le christianisme et l'esclavage. Les meilleurs Malgaches en ont déjà conscience, et se disent qu'ils ne seront complètement chrétiens que lorsque l'esclavage aura disparu. Malheureusement il sont en très petit nombre, et il ne serait pas prudent à eux de le dire publiquement à Antananarive.

Si le recrutement ne s'opérait plus, on pourrait espérer voir l'esclavage mourir de mort naturelle; mais toutes les lois qui condamnent des hommes libres à l'esclavage ne sont pas abolies, et, en outre, les enfants qui naissent de parents esclaves le deviennent eux-mêmes. Si le gouvernement ne veut pas laisser l'institution se perpétuer indéfiniment, il doit commencer par déclarer libres tous les enfants nés de parents esclaves; mais, comment leur accorder la liberté tout en les laissant aux soins de pères et de mères esclaves? L'affranchissement en masse ne se présente pas à Madagascar dans les conditions où a pu se faire celui des esclaves aux États-Unis ou ailleurs,

Ce ne sera guère que lorsque l'esprit de justice, de compassion et de

vincence de les reprendre pour la corvée, c'est-à-dire pour la construction des maisons qu'ils se font bâtir. Ils enlèvent ainsi toute sécurité aux entreprises sérieuses, qui ne peuvent point compter sur les travailleurs qu'elles engagent à l'année. L'abolition de la corvée pourrait acheminer à la suppression de l'esclavage.

charité propagé par le christianisme aura pénétré la masse du peuple Hova, que la législation pourra abolir l'esclavage qu'elle sanctionne encore. Aussi importe-t-il qu'aux efforts faits tout spécialement par les missionnaires quakers, dignes descendants des Fox, des Penn et des Wilberforce, les agents des Sociétés de Londres et de l'Église d'Angleterre, ainsi que ceux des missions norvégienne et romaine qui travaillent dans l'île, joignent les leurs, pour entraîner la mission indigène à renoncer à l'esclavage, et à agir de manière à faire comprendre à tous que, quelle que soit la bonté du maître pour ses esclaves, elle ne supprime pas l'injustice de l'institution, et que le travail honore celui qui l'accomplit.

Quoi qu'il en soit, la question de l'attitude que les missionnaires anglais ont à prendre en face de l'esclavage a été traitée dans une réunion de la « Society for promoting christian knowledge, » où Sir Bartle-Frere a fait comprendre aux missionnaires qu'un jour viendra, où ils remercieront ceux qui signalent ce mal pour le faire disparaître de l'église. Madagascar est la seule des missions de l'Église anglicane où un missionnaire anglais ait ou emploie des esclaves. Partout ailleurs en Afrique, à Zanzibar comme à Magila et à Mombas sur la côte orientale, à Sierra Léone comme à Lagos sur la côte occidentale, dans les régions où l'atmosphère est le plus imprégnée des influences de l'esclavage, où les agents des missions sont eux-mêmes des esclaves rachetés, les missionnaires n'emploient que des serviteurs ou des travailleurs libres. Dans les circonstances particulières où se trouve Madagascar, au moment où les Anglais reprochent aux Français d'agir contre le gouvernement Hova, en vue de pouvoir tirer de cette île des esclaves pour leur colonie de la Réunion, rien n'est plus propre à étouffer la sympathie des philanthropes anglais pour les Malgaches, que le maintien de l'esclavage et l'emploi d'esclaves par des agents et des missionnaires de l'Église anglicane. Si ces derniers ne peuvent pas ouvrir une croisade contre cette institution, qu'au moins ils adoptent comme devise : « Pour nous et nos familles nous ne nous servirons pas d'esclaves. » Comme le dit M. Cust, si l'on appuie les missionnaires non conformistes dans leurs réclamations auprès de la reine, pour qu'elle décrète l'enregistrement des esclaves rachetés et fixe un prix raisonnable auquel le rachat ne pourra pas être refusé, on ne tardera pas à voir la fin de l'institution servile à Madagascar.

NOTE SUR LA CARTE DE LA SÉNÉGAMBIE AU NIGER¹

Depuis un certain nombre d'années, la France a compris que le développement de sa colonie du Sénégal dépend de celui des communications avec le Niger, et elle a multiplié les expéditions qui peuvent assurer l'ouverture de la voie de ce grand fleuve, sur lequel la navigation à vapeur ne tardera pas à être établie. Il nous a paru qu'une carte qui donnerait l'état des connaissances actuelles, pour le grand triangle compris entre Saint-Louis, Freetown et Tombouctou, ne manquerait pas d'intéresser nos lecteurs, d'autant plus, qu'à notre connaissance il n'en existe pas de bien satisfaisante pour cet ensemble. Nous avons voulu, en même temps, mettre sous leurs yeux les quatorze itinéraires suivis par les principaux voyageurs, de Mungo-Park à Borguis-Desbordes.

Quant aux communications, le chemin de fer à travers le Cayor conduira bientôt de Dakar à Saint-Louis, et permettra d'éviter les obstacles que l'on rencontre pour débarquer à l'embouchure du Sénégal, dont l'accès est rendu difficile par une barre. De là les vapeurs peuvent atteindre Khayes pendant trois mois de l'année. Aussi est-ce de ce dernier point que partira une nouvelle section de la voie ferrée, qui se construit en ce moment et qui mènera directement à Bafoulabé; elle sera probablement prolongée plus tard jusqu'à Bamakou, sur le Niger.

Une ligne praticable de 1600 kilomètres sera donc ouverte, et, si l'on y ajoute la partie navigable du Niger en aval de Sotuba, près de Bamakou, qui ne compte pas moins de 1200 kilomètres, on comprendra toute l'importance des travaux qui permettront sous peu de pénétrer jusqu'au cœur du Soudan, détournant ainsi vers Saint-Louis le mouvement commercial de Tombouctou qui, à l'heure actuelle, suit la voie du Nord par le Sahara, le Maroc et Tripoli.

D'autre part, au point de vue géographique et commercial, les tentatives faites plus au sud, dans le Fouta-Djallon et le bassin supérieur du Niger, ne présentent pas moins d'intérêt. Notre carte, dressée d'après les publications les plus récentes des *Mittheilungen* de Gotha, fait ressortir tout ce qui reste à découvrir dans cette région : les affluents de droite du Haut-Niger sont inconnus ; les données que nous possédons sur la zone située entre l'itinéraire de Caillé et celui d'Anderson, de même que sur le Khabou, et les pays des Soussous et du Mindi, sont très

¹ Voir la carte qui accompagne cette livraison.

approximatives. Espérons que des imitateurs prochains de Zweifel, Moustier, Gouldsbury, Sanderval, etc., nous fourniront des renseignements sur ces régions importantes. Nous en attendons de Zweifel lui-même, qui s'est remis en route pour les sources du Niger.

CORRESPONDANCE

Au rédacteur de l'Afrique.

Lisbonne, 9 juin 1883.

Dans votre excellent journal *L'Afrique explorée et civilisée*, du 6 de ce mois, je trouve, Monsieur, cette nouvelle complémentaire :

« L'ambassadeur anglais à Lisbonne a dû faire au gouvernement portugais des représentations, sur le mode de recrutement des travailleurs pour l'île Saint-Thomas. On les prend dans l'intérieur, puis on les amène à Benguela ou à Novo Redondo, où, au vu et au su des autorités, on les vend à des agents de l'île, de 4 à 6 liv. sterl., en marchandises, pour cinq ans, à l'expiration desquels il devrait être pourvu au retour de ceux qui voudraient rentrer dans leur patrie; mais cela n'a jamais lieu; ils doivent se réengager forcément et ne peuvent jamais devenir travailleurs libres. »

J'ignore, Monsieur, si l'ambassadeur anglais à Lisbonne a fait ou dû faire des représentations à ce sujet, mais je peux vous affirmer que, pendant ma résidence à Loanda et à Saint-Thomas, on a observé strictement les prescriptions de la loi qui règle à présent le travail libre, et je vous assure, avec l'autorité de mes connaissances pratiques, que :

1° Les travailleurs engagés dans l'intérieur de la province d'Angola sont considérés sous tous les rapports comme des hommes libres, et ceux qu'on amène d'autres pays, quand ils arrivent dans nos possessions, le sont également. Ainsi, les uns et les autres, sous la garde des lois portugaises, sont engagés pour le compte du propriétaire devant les autorités respectives, afin de servir dans les fermes de la province d'Angola ou de celle des îles de Saint-Thomas et du Prince.

2° Les autorités qui ont, d'après la loi, le devoir de faire les contrats et de les faire observer rigoureusement, sont nommées par le gouvernement, et ne peuvent jamais admettre une condition qui ne soit pas prévue par la loi.

3° Les travailleurs qui sont engagés pour Saint-Thomas ne peuvent s'embarquer qu'après avoir fait ce contrat, et ne peuvent pas commencer leur travail sans que le dit contrat ait été ratifié par les autorités compétentes de l'île.

4° Les premiers travailleurs engagés en vertu de cette loi l'ont été en 1877, après la prise du brick *Ovareuse* à Sierra Léone, prise considérée comme illégale par les tribunaux anglais à Londres; par conséquent ces contrats ne sont échus que maintenant. Je sais qu'il n'y a eu qu'un nombre très limité de travailleurs qui

aient voulu retourner dans la province d'Angola, et pas un dans son pays à l'intérieur, ce que je n'admire pas; ils ont fait leur choix en toute liberté; presque tous ont préféré de nouveaux engagements et sont restés dans l'île, où ils s'habituent à vivre en bonne harmonie avec les Européens, jouissant de tous les bénéfices qui résultent des lois d'un pays humain et civilisé comme le Portugal.

5° Les Krooboyes de Libéria et les naturels d'Accra qui, à la fin de 1875 et 1876 ont été engagés pour les travaux agricoles de Saint-Thomas, fourniraient beaucoup d'exemples à l'appui de mes assertions. La plupart de ces gens, rapatriés à l'expiration de leur contrat, sont retournés librement dans l'île quelques mois après, pour s'engager de nouveau, en déclarant qu'ils préféraient les possessions portugaises, ne trouvant nulle part ailleurs des avantages et des salaires équivalents.

6° Les agents qui vont chercher des travailleurs à l'intérieur de l'Afrique ont besoin certainement, comme vous le savez bien, de donner des présents et des gratifications aux chefs et aux roitelets des territoires d'où ils tirent ces indigènes, et de ceux par lesquels ils transitent; en outre, ils doivent fournir des aliments et des vêtements aux engagés et payer d'autres frais encore, jusqu'au moment de leur embarquement sur les paquebots à destination de l'île; à toutes ces dépenses s'ajoute naturellement leur commission; mais l'argent qu'ils dépensent ne peut être considéré, en aucune manière, comme le *prix de vente d'un esclave*, ainsi qu'on pourrait le déduire de votre « nouvelle, » sûrement due à des renseignements erronés.

Je vous prie, Monsieur, de publier ces informations dans votre prochain numéro; j'en prends l'entière responsabilité et vous prie d'agréer mes salutations empreintes.

Henrique de Carvalho.

En regard de la lettre qui précède, on nous permettra de donner *in extenso*, pour notre justification, le texte du document officiel dont notre « nouvelle » n'était, comme on en pourra juger, que le fidèle résumé. Il est extrait des *Dépêches sur la traite*, soumises au Parlement anglais dans le Blue-Book de janvier 1882 à mars 1883, sous le n° 53.

M. Baring à Senhor Serpa.

Lisbonne, 7 décembre 1882.

M. le Ministre, le premier secrétaire d'État de S. M. pour les affaires étrangères m'a chargé d'attirer l'attention du gouvernement de S. M. Très Fidèle, sur le système adopté dans l'île de Saint-Thomas, pour fournir aux planteurs des travailleurs indigènes du continent africain.

Pendant les deux dernières années, 3000 personnes des deux sexes ont été importées dans l'île.

On les prend dans l'intérieur (they are first captured in the interior), puis on les amène à Novo Redondo et à Benguela, où on les vend aux agents des planteurs de Saint-Thomas, à des prix qui varient de 4 à 6 liv. sterl. en marchandises. Ils sont enregistrés et engagés par l'autorité gouvernementale pour une période de

cinq ans, à l'expiration desquels on doit fournir le passage de retour à ceux qui veulent retourner dans leur pays. Comme l'offre n'est jamais faite, ou que l'occasion n'est jamais offerte, ils ne peuvent jamais quitter l'île; ils sont donc obligés de s'engager de nouveau, et ne deviennent jamais travailleurs libres.

Il est vrai que, généralement, l'on prend grand soin de ces travailleurs, et que les autorités font preuve d'un zèle recommandable à veiller à ce qu'ils reçoivent régulièrement leur salaire mensuel. Les plaintes pour abus ou mauvais traitements de la part d'employés sont aussi soigneusement examinées.

Toutefois, le gouvernement de S. M. en admettant pleinement les bons traitements accordés aux soi-disant immigrants à leur arrivée à Saint-Thomas, a de bonnes raisons de craindre que le procédé employé actuellement, pour recruter des travailleurs, n'encourage directement les chefs indigènes à entreprendre des guerres et à faire des prisonniers dont ils puissent disposer à leur profit.

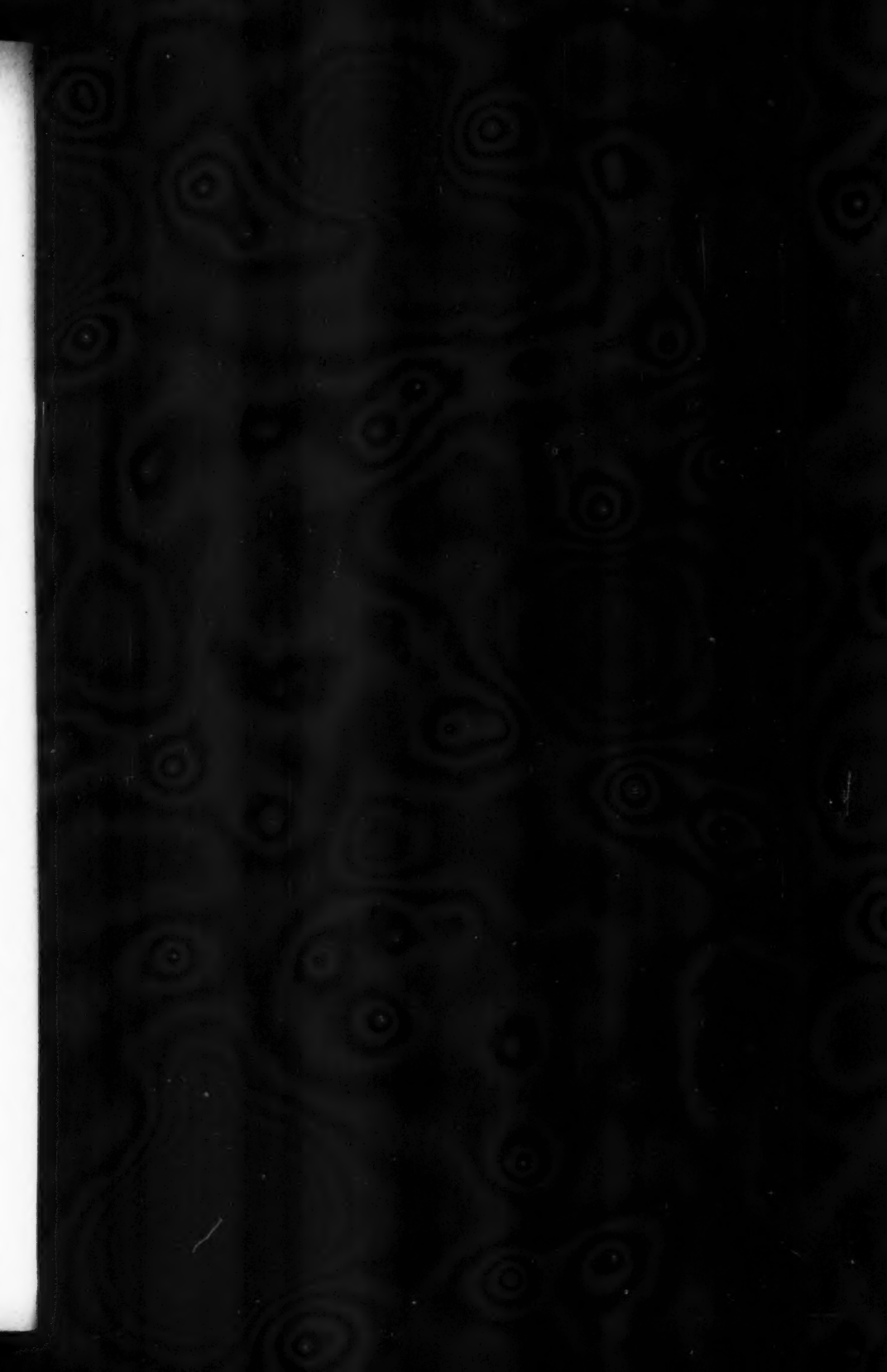
En conséquence, lord Granville m'a chargé de faire à V. Exc. des représentations à ce sujet, et j'ose vous exprimer l'espoir que, dès que les faits arriveront à la connaissance du gouvernement de S. M. Très Fidèle, des mesures seront prises pour prévenir les maux qu'appréhende le gouvernement de S. M.

(Signé) Walter Baring.

BIBLIOGRAPHIE ¹

SOCIÉTÉ FRANÇAISE ET AFRICAINE D'ENCOURAGEMENT. Rapport annuel du 1^{er} mars 1882 au 1^{er} avril 1883. Paris (Imprimerie Chaix), 1883, in-8°, 12 p. — Nous avons annoncé, il y a environ un an (III année, p. 267), la fondation de la « Société française et africaine d'encouragement, » destinée à venir en aide, par tous les moyens en son pouvoir, à la grande cause du relèvement de l'Afrique par le christianisme. Son premier rapport rend compte de l'activité déployée par le Comité en faveur de la mission du Zambèze, sous les ordres de M. Coillard, des émigrés des Hautes-Alpes aux Trois-Marabouts dans la province d'Oran, de la mission du Sénégal dirigée par M. Taylor, et de celle du Lessouto. Les objets fournis à ces vaillants pionniers du christianisme et de la civilisation : canot portatif, tente perfectionnée, graines de plantes et arbres fruitiers, armes de chasse, secours en vêtements, linge, médicaments, etc., répondent bien au but de la Société d'encouragement, d'améliorer le plus possible leur sort matériel et leurs moyens d'action.

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.



20 Long 0 de Paris

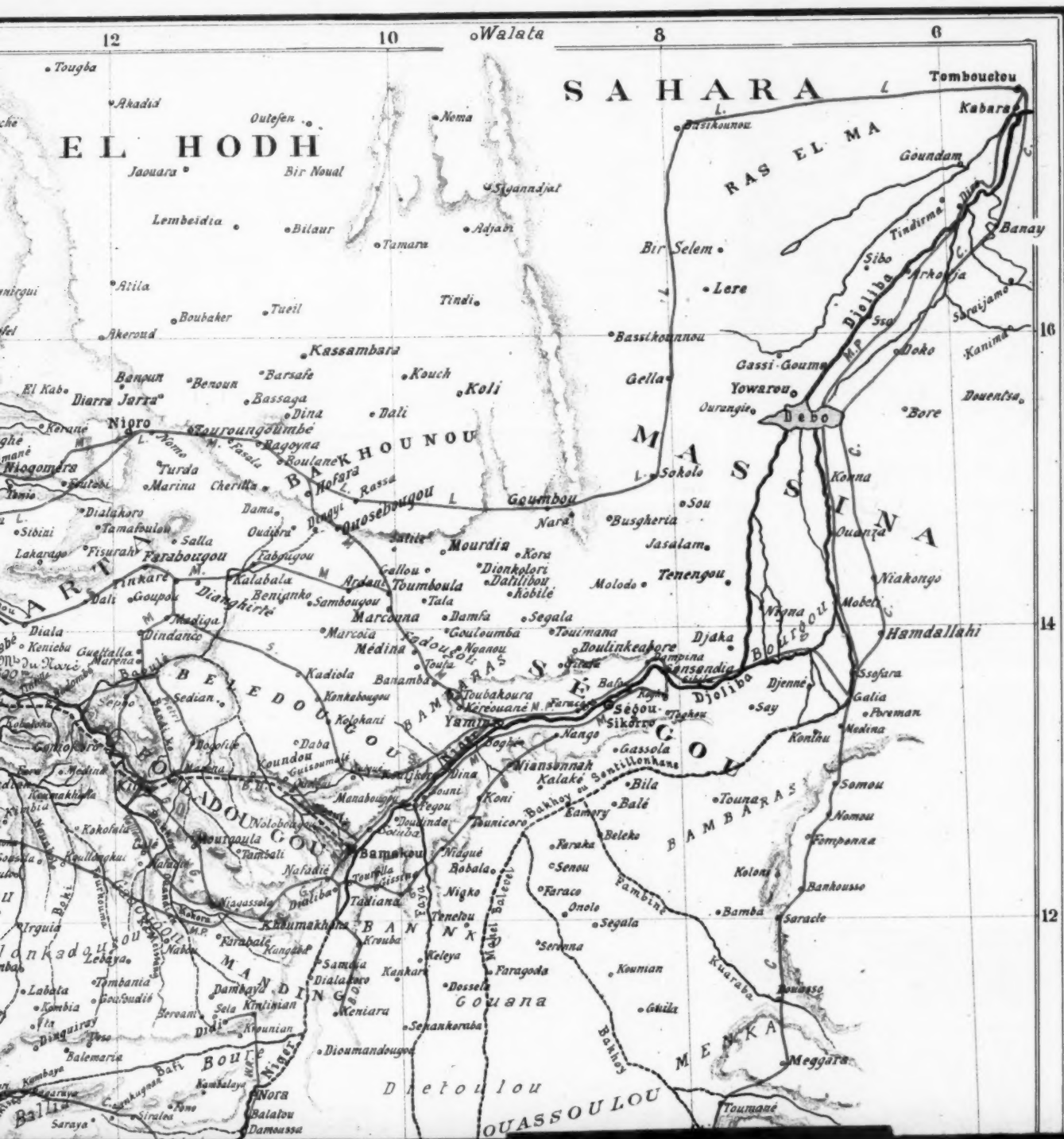
18

16

14

OCEAN ATLANTIQUE





ATLANTIQUE

ROUTES SUIVIES PAR DES EUROPÉENS
entre la Côte de Sénégambie et le Niger
par W. ROSIER.

Echelle 1-4,000,000 0 50 100 150 kilomètres

— Chemins de fer
— Itinéraires des Voyageurs

M.P. Mungo Park	1796-97	S. Steillet	1879.
C. Caillie	1827.	L. Lenz	1880.
M. Mage	1864.	G. Gallieni	1880-81
A. Anderson	1868.	G.A. Caborland & Ansaldo	1881.
W.R. Winwood-Read	1869.	Go. Gouldsbury	1881.
Bt. Blyden	1872.	B. Bayol	1881-82
Z.M. Kneifel et Moustier	1879.	B.D. Borquis-Desbordes	1882.



BULLETIN MENSUEL (6 août 1883.)¹

M. Tirman, gouverneur général de l'**Algérie**, a obtenu du gouvernement la présentation d'un projet de loi, pour convertir, en un capital immédiatement disponible de 50 millions, le crédit de 2 ou 3 millions inscrit chaque année au budget pour la colonisation de l'Algérie. Cette somme sera employée à la création de 165 centres de colonisation. Pour prévenir le retour d'abus comme ceux qui se sont produits dans des cas analogues, les terrains enlevés aux indigènes par voie d'expropriation devront leur être payés intégralement avant la prise de possession. Ces nouveaux villages seront créés surtout en faveur des cultivateurs français atteints par le phylloxéra. Le gouverneur général a reçu plus de 22,000 demandes de concession, provenant pour la plupart des départements phylloxérés.

La question du **canal de Suez** est suffisamment traitée par les journaux politiques, pour que nous puissions nous dispenser d'en parler.

Les rapports officiels publiés en Égypte, sur les événements du **Soudan**, ne pouvant être accueillis avec une entière confiance, nous extrayons des lettres de notre correspondant à Khartoum, M. J.-M. Schuver, ce qui nous paraît le plus important. La région du Nil-Bleu est tranquille. La garnison de Sennaar a remporté un avantage sur les partisans du mahdi, qui étaient revenus se fixer dans les monts Moyé et Sagadi, à l'O.-S.-O. de Sennaar. Le 23 mai, le général Hicks est rentré de Kawa à Khartoum, estimant que, pour le moment, l'ouverture de la campagne du Kordofan n'est pas possible. M. Schuver craint que, pendant cette période d'inactivité et de pluies, quantité de soldats ne soient mis, par la maladie, hors d'état de reprendre les armes quand il faudra commencer une nouvelle campagne. Une partie des tribus du Kordofan semble vouloir se soumettre, mais notre correspondant ne s'y fie pas. — Des Grecs d'El-Obeïd sont devenus musulmans et reçoivent, par tête, chaque mois, 70 fr. pour leur subsistance. Un Syrien, nommé Stambouliades, en grande faveur auprès du mahdi, les protège, ainsi que les autres Européens. Loin de se laisser abattre par la défaite de ses adhérents, Mohamed

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Ahmed a envoyé de nouvelles lettres à Khartoum pour annoncer sa prochaine arrivée. Le général Hicks fait transformer les travaux de défense du précédent gouverneur, Abd-el-Kader, en enceinte formidable, pourvue de bastions à feux croisés¹. Ces renseignements s'accordent avec ceux que transmet à un journal arabe d'Égypte, le *Mar-el-Aschvak*, un de ses correspondants de Khartoum, d'après lequel le mahdi réunit ses partisans et se dispose à prendre l'offensive contre les troupes égyptiennes, que les pluies empêchent de manœuvrer et tiennent enfermées dans Khartoum. Ce même journal signale la présence au Soudan d'un reporter du *Daily News*, M. W.-C. Donovan, qui semble être en même temps chargé par le gouvernement britannique d'une mission particulière. D'après ce reporter, et contrairement à tout ce qui a été dit jusqu'à présent, le mahdi travaillerait à l'abolition de l'esclavage. Mgr Sogaro, qui a été obligé par le climat de Khartoum de revenir au Caire, n'est pas de cet avis. Il a écrit de Souakim, aux *Missions catholiques*, que, d'après les dires de quelques négociants grecs venus du Sennaar, les missionnaires prisonniers du mahdi ont été achetés par un cheik, qui compte en faire une spéculation en exigeant d'eux une forte rançon. On hésitait d'abord à vendre le supérieur, le R. P. Louis Bonomi, mais, à la fin, il fut cédé à un prix quadruple des autres. Toutefois, ces nouvelles méritent confirmation. Le bruit qui avait couru, et d'après lequel le mahdi aurait fait massacrer les chrétiens prisonniers, a été démenti par l'agence Stephani, sur des nouvelles reçues de Khartoum. Le général Hicks a télégraphié au Caire que les missionnaires italiens sont tous vivants.

Le Dr Schweinfurth, au Caire, et M. Hansal, à Khartoum, ont reçu d'**Emin-bey** et du **Dr Junker** des lettres dont nous ne pouvons donner qu'un extrait. Le courrier qui les a apportées de Lado au Caire n'a mis que 45 jours pour franchir cette distance de 3000 kilom. Sous l'administration d'Emin-bey, les provinces équatoriales deviennent une source de revenus pour le gouvernement égyptien. Il a su inspirer aux indigènes le goût du travail ; le blé, le maïs prospèrent ; les arbres fruitiers des Indes, le bambou de Birmanie et de Chine ont été introduits et répandus le plus possible ; des animaux domestiques : dindes, canards, oies, lapins, etc., ont été acclimatés. Les magasins du gouvernement regorgent des produits du pays : ivoire, tamarin, plumes d'autruche, beurre de Galam,

¹ D'après le *Morning Post*, des pourparlers ont lieu entre des émissaires anglais et le faux prophète, relativement à la cession de Khartoum, et à l'établissement d'un royaume nègre sur le Haut-Nil sous le protectorat de l'Angleterre.

huile d'arachides, peaux, etc., dont Emin-bey envoie à Khartoum des quantités considérables. Profitant des conseils du D^r Junker au sujet des facilités offertes pour le transport des produits du pays des Mombouttous, par l'Ouélé et le Kibali, il en a abrégé de beaucoup la durée. Après avoir reconnu la route du Kalika au Nil¹, il a fait une excursion par Rimo et Kabayendi vers l'ouest, pour visiter le pays du sultan Mbio. Mais, en y arrivant, il apprit que ce prince, malgré les promesses de Lupton-bey, gouverneur du Bahr-el-Ghazal, de s'abstenir de toute mesure violente à son égard, avait été attaqué et fait prisonnier par les forces réunies dans cette province. En outre, les Denkas, dans le voisinage de Djour-Ghattas, résidence de Lupton-bey, et les Bongos qui habitent plus au sud, s'étaient révoltés contre le gouverneur, qui s'était trouvé dans l'impossibilité d'envoyer à Slatin-bey, au Darfour, les renforts que celui-ci demandait contre les partisans du mahdi. Emin-bey a dû établir une nouvelle route par le Makaraka, Gosa, Mandougou et Wau, pour l'échange des communications entre Lado et le Bahr-el-Ghazal. Les envois de lettres, du pays de Semio, où a été le D^r Junker, à Lado, et retour, se sont faits très régulièrement, grâce à la fidélité des chefs nyams-nyams, auxquels Junker a su inspirer confiance, et qui se sont transmis consciencieusement de l'un à l'autre toutes les dépêches adressées à l'explorateur, ainsi que les caisses des collections envoyées par celui-ci, de chez Semio à Lado, sur une distance de plus de 800 kilom. en ligne directe. Lado paraît devoir devenir le centre des communications de cette partie de l'Afrique centrale avec la Méditerranée et la mer Rouge. Aujourd'hui le trajet de Lado au Caire se fait en 45 jours; lorsque la voie ferrée unira Souakim à Berber, il sera abrégé de 15 jours. La lettre du D^r Junker, du 1^{er} août 1882, à M. Hansal, ne contient pas de renseignements nouveaux sur ses explorations dans le bassin de l'Ouélé, si ce n'est qu'étant parti de Kubbi (voir la carte) pour se diriger vers le sud, il traversa le Bomokandi; puis, continuant à marcher vers l'ouest par un chemin très difficile, il passa la ligne de partage des eaux de cet affluent de l'Ouélé, et arriva dans le territoire d'un prince mombouttou nommé Mombélé; là il atteignit, à 6 fortes journées de marche de Tangasi, la Népoko, cours supérieur de l'Arouimi, probablement à son coude le plus septentrional, avant qu'elle tourne au S.-O. pour se rendre au Congo. Dans une lettre adressée à Emin-bey, le D^r Junker exprime le désir de se rendre à une sèriba de Rafai-Agha, au delà de l'Ouélé, dans le pays des Ababouas, à l'ouest de Bakangai.

¹ Voir la carte de l'exploration du D^r Junker sur le Haut-Ouélé, p. 116.

L'*Esploratore* a enfin reçu du capitaine **Casati** des lettres qui vont du 10 septembre 1881 au 13 avril 1883. Parti pour le Bahr-el-Ghazal, il a exploré le pays des Abacas, des Nyams-Nyams et des Bambas, visité les séribas de Kubbi, de Gango et de Tangasi, et relevé le Bomokandi. Retenu prisonnier chez le sultan Ssanga, il réussit à s'échapper et se rendit à Kanna et à Bakangaï, puis dans le territoire des Nyams-Nyams, d'où il tenta de pénétrer chez les Ababouas, mais il ne put y réussir, alors il campa le long de l'Ouellé, dont il fit le relevé, avec une escorte de 30 hommes mis à sa disposition par Emin-bey.

L'expédition **Godio-Pennazzi** est rentrée en Italie, après avoir exploré un territoire nouveau entre Kassala et Matama. De Souakim, elle atteignit Kassala par la route des caravanes, puis remonta le Gasch jusqu'aux monts Sogoda, et, par le pays des Basens, elle arriva aux monts Tokora et à la station d'El-Héféra sur le Taccazzé. Après une excursion dans la *mazaga* d'Abyssinie, elle se dirigea vers le S.-S.-O., franchit le Salaam et parvint à Matama. Le retour s'opéra par la vallée de l'Atbara jusqu'à Kassala, et, de là, par la vallée de Barka et par Keren à Massaoua. L'expédition a fait d'importantes collections d'histoire naturelle.

M. **Aubry** a employé le temps pendant lequel l'expédition française organisait à **Obock** sa caravane pour le Choa, à faire des études assez complètes sur la nouvelle colonie française. Le plateau qu'elle occupe est supporté par d'immenses falaises, et coupé par une vallée terminée par un delta où aboutissent les torrents ; au delà, du N.-E. au S.-O., s'étend une chaîne de hautes montagnes, dont M. Aubry a étudié la formation ; il a en outre exécuté des sondages et fait des recherches pour trouver de l'eau douce, et constaté la présence de sources chaudes et sulfureuses.

Dans son entrevue avec le sultan Mohamed-Anfari, **Antonelli** a demandé à ce prince d'engager ses sujets à porter leurs marchandises à **Assab**, de tenir ouverte une route allant de cette colonie italienne à Ifat, dans le Choa, d'établir des stations le long de cette route, et de permettre aux Italiens de voyager librement et en toute sécurité sur le territoire du sultan, qui punirait sévèrement tout Danakil coupable d'injures envers un sujet italien, de même que les autorités italiennes châtieraient tous ceux de leurs ressortissants qui feraient tort à des sujets d'Anfari. Celui-ci a répondu favorablement à ces demandes, et a promis d'envoyer, avec l'expédition italienne, un de ses représentants au roi Ménélik. Si celui-ci conclut un traité d'amitié avec le roi d'Italie, Anfari signera de son côté une convention avec ce même souverain, et tous les

Italiens qui voudront venir chez lui seront les bienvenus. — Ménélík a écrit, à la Société italienne de géographie à Rome, une lettre en amharique, dont Mgr Massaia a fait une traduction publiée dans le *Bulletin* de cette société. Le roi attendait avec impatience l'arrivée d'Antonelli, pour s'entendre avec lui au sujet des collections et des documents laissés par le marquis Antinori, et sur lesquels il veille avec soin.

M. Soleillet a adressé de **Kaffa**, à M. le ministre de l'instruction publique de France, un rapport sommaire sur son voyage à partir d'Obock. Nous y avons remarqué les particularités suivantes. De la mer à l'Haouasch, le vaste plateau que l'on traverse rappelle, par ses grandes ondulations, sa flore et sa faune, les plateaux du Sahara. Au point où Soleillet a passé l'Haouasch, par 10° lat. N. et 38° long. E. de Paris environ, la rivière coule au milieu d'un massif volcanique, remarquable par le grand nombre de sources thermales qui l'arrosent. D'Obock à **Kaffa**, l'explorateur a constaté presque partout la présence du fer ; mais les nombreuses pierres noires qui *brûlent*, au dire des indigènes, et qui ont fait croire à la présence de la houille, ne sont, du moins celles qu'il a vues ou qu'on lui a apportées, que des pierres schisteuses ou des lignites sulfureux. Partout encore, d'Obock à Kaffa, Soleillet a constaté que la protection de Ménélík suffit pour assurer la sécurité du voyageur ; toutes les tribus reconnaissent son autorité. D'autre part, une lettre écrite d'Ankober, depuis son retour du Kaffa, donne des détails sur son voyage et son séjour dans les territoires au sud-ouest du Choa. D'Ankober, il a traversé de grands plateaux cultivés et couverts de pâturages, et a atteint la Guébé, affluent de l'Oromo qui se jette dans l'Océan Indien. Après l'avoir franchie, il est entré dans le Djema, royaume musulman vassal du Choa, qu'aucun Européen n'avait encore visité. Le caféier y compose presque exclusivement le sous-bois des forêts ; les fruits sèchent sur les arbustes sans qu'on songe à les ramasser ; la population, qui ne fait pas de commerce à l'extérieur, n'en cueille que juste ce dont elle a besoin pour elle-même. Le roi du Djema et sa mère firent bon accueil à M. Soleillet et lui donnèrent une escorte pour l'accompagner jusqu'à Kaffa, où deux Européens seulement, M. d'Abbadie et Mgr Massaia, avaient pénétré avant lui. Le Kaffa est formé d'un réseau de petites vallées bien abritées, entourées de hautes montagnes ; à en juger par la beauté de sa végétation, il doit être extrêmement fertile ; le café y est indigène ; on l'y cultive en abondance ; il y est très beau, très bon et à vil prix. M. Soleillet est revenu à Ankober par le Guéra, le Limou et le Goma, pays tributaires du Choa.

Des deux explorateurs qui se rendent au Victoria Nyanza par le **Kilimandjaro**, **M. J. Thomson** a pris une route passant au nord de cette montagne, tandis que le **D^r Fischer** en a suivi une qui l'a conduit par le pied S.-O. de ce massif. Parti de Mombas, Thomson s'est rendu assez rapidement à Mdara et à Boura, en explorant, avec autant de soin que le lui permettait la vitesse de sa marche, la région du Taïta, la première terrasse que l'on rencontre à partir de la côte, et sur laquelle ses connaissances géologiques nous promettent d'instructifs renseignements. De Boura il s'est dirigé sur Taveta, pour remonter ensuite vers le nord, contourner le Kilimandjaro, et atteindre la rivière Sabaki pour la remonter et en explorer les sources. Le 5 mai il est arrivé à Dgare-na-Erobi, par 3° 5' lat. S. et 34°, 40' long. E. de Paris. Là il apprit que le **D^r Fischer**, parti de Tanga par une route plus méridionale, n'était qu'à quelques journées de marche en avant de lui. A la tête de 800 hommes (les 350 de sa caravane, et sans doute ceux d'une autre caravane, à laquelle la sienne s'était adjointe), il s'était ouvert, par la force, une route à travers le territoire des Masais, mais plusieurs de ceux-ci avaient été tués, entre autres un de leurs chefs. Dans ces circonstances, et ne se sentant pas en force pour tenter le passage au milieu de ces tribus surexcitées, Thomson quitta de nuit Dgare-na-Erobi, revint à Taveta, où il fit camper ses hommes, puis redescendit, avec quelques-uns seulement, à Mombas pour y prendre des renforts. Il comptait en repartir promptement pour Taveta, et passer de là à Aroucha, par une route au sud de celle qu'il avait suivie dans sa première tentative.

Nous sommes sans nouvelles des expéditions internationales, non plus que de celles des Comités nationaux français et allemand. En revanche nous avons appris par une lettre de M. Ledoux, consul de France à **Zanzibar** que Mgr. Lavigerie a fait partir six nouveaux missionnaires destinés à renforcer les stations du Victoria Nyanza, de Tabora, d'Oudjidji et du Massanzé. M. Ledoux ajoute que les missionnaires romains des stations de la côte ont enrichi la littérature souahéli, — qui, grâce aux missions protestantes, possède déjà quelques livres élémentaires, — d'un dictionnaire français-souahéli et souahéli-français, qui va être livré à la publicité¹. Cette œuvre a une importance majeure, la langue souahéli étant parlée du Cap Guardafui à Sofala, dans tout le territoire qui s'étend de la côte au Tanganyika, et en outre à Sokotora, aux Comores, à Mayotte, à Nossi-Bé et même à Madagascar.

¹ Nous rappelons qu'il existe déjà des grammaires de la langue souahéli, par Steere et Krapp, et que ce dernier en a laissé un dictionnaire qui est sous presse.

D'après une lettre de M. Maples au journal *Central Africa*, les missionnaires de **Masasi** ne croient pas prudent de conserver cette station, où la vie de leurs indigènes serait constamment exposée aux attaques des Magwangwaras. Ils songent même à renoncer à l'annexe de Néouala, et cherchent pour s'établir un point plus près de la côte. Un moment ils ont eu l'intention de se transporter sur le plateau de Makondé, au-dessus de la résidence du chef Matola, bienveillant à leur égard ; mais l'incertitude sur la question de savoir si des forages pourraient y amener de l'eau potable les empêcha de rien décider à ce sujet. Ils penchaient plutôt pour un établissement à Lilimbi, à une journée et demie de la côte, à égale distance de Kimbaré et de Sudi. L'eau y est abondante et excellente ; le sol fertile convient parfaitement à la culture du riz et de la canne à sucre. A 8 kilomètres de Lilimbi se trouve Msua, d'où l'on peut descendre en bateau jusqu'à Sudi, à 40 kilom. Le chef de Lilimbi est un Makondé, nommé Chikambo, favorable aux missionnaires. Les hommes envoyés à Lindi, pour y acheter des marchandises destinées à obtenir la liberté des derniers captifs des Magwangwaras, étaient attendus à Masasi, et devaient en repartir pour Ngoï.

Il résulte d'explications données à la Chambre des députés de Lisbonne par le ministre de la marine, que le gouvernement britannique a adressé au Portugal une note, pour appeler l'attention du cabinet de Lisbonne sur les périls que pourrait faire courir, aux missions anglaises de Blantyre et de Livingstonia, la prolongation des hostilités entre le chef **Chipitula** et les autorités portugaises, les nègres, dans leurs guerres contre les Européens, traitant indistinctement tous les blancs en ennemis. Au reste, au dire du ministre portugais, la prise d'armes de Chipitula n'a pas l'importance que lui ont attribuée certains journaux. Ce chef, poursuivant une de ses femmes qui s'était réfugiée au poste portugais de Messingir, attaqua ce poste ; mais le gouverneur de Quilimane prit immédiatement les mesures nécessaires pour repousser cette attaque. En outre, le gouverneur général de Mozambique lui envoya une canonnière, qui a dû lui permettre d'agir vigoureusement et promptement pour rétablir l'ordre dans ce district.

Laissant aux journaux politiques le soin de renseigner nos lecteurs sur les incidents du conflit franco-malgache, nous compléterons ce que nous avons dit dans nos deux précédents numéros sur l'**esclavage à Madagascar**, par les renseignements suivants que le missionnaire Moss, après un voyage à Mandritsara et à Anonibé, a communiqués au journal *The Chronicle*, de la Société des missions de Londres. Un voyage avec un

missionnaire, dans une partie reculée de l'île, est considéré par l'esclave comme une occasion favorable pour se soustraire aux tourments d'un maître dur et tyrannique. Pour obvier à ce danger, il faut que l'esclave présente au voyageur le consentement de son maître, par écrit, avant de pouvoir être engagé pour le voyage. En outre, il faut envoyer aux officiers du gouvernement son nom et ceux de son maître et du voyageur, avant de pouvoir obtenir le passeport nécessaire. Mais ces précautions servent à peu de chose, car l'esclave qui songe à s'échapper donne des noms supposés, ou présente un faux certificat de consentement, qu'on n'a pas le temps de changer ni même d'examiner. Pendant un certain nombre de jours, tout va bien; puis l'esclave se dit malade, il faut le renvoyer, le voyageur croit qu'il retournera chez son maître, mais en réalité ce n'est pas son intention, et le maître ne le voit pas reparaître. Deux fois, pendant son voyage, M. Moss en a fait l'expérience. Je ne sache rien, dit-il, de plus démoralisant, ni de plus contraire à tout progrès dans les institutions sociales des Malgaches, que l'esclavage domestique.

Une compagnie au capital de 300,000 L. st., s'est formée sous le titre de **Graskop Gold Mining company**, pour acheter la concession de Graskop Farm, située au centre des districts aurifères les mieux connus et les plus riches du district de Lydenbourg, dans le **Transvaal**, à 1500^m ou 2000^m au-dessus de la mer. Les études faites ont constaté que l'or est distribué à peu près partout sur la propriété. Dans les terrains élevés on trouve de nombreux filons dans une formation de quartz, tandis que dans les terrains bas il y a abondance de dépôts aurifères alluviaux, aussi bien qu'ample approvisionnement d'eau pour les travaux hydrauliques. La concession peut être atteinte, de la baie de Delagoa, par une bonne route de 190 kilomètres, ou de Capetown, en dix jours, par chemin de fer et voiture de poste, en passant par Kimberley, ou encore de Natal, en six jours seulement, par chemin de fer et voiture.

Les *Regions beyond*, journal de la Livingstone Inland Mission, nous apportent le récit du voyage d'un jeune missionnaire M. **Arnot**, de Durban à **Lea-lui**, résidence du roi des Barotsés, sur le **Haut-Zambèze**. Parti de Natal à la fin de l'année 1881, il passa les monts Drakensberg, puis le Vaal, et arriva à Potchefstrom, où il se reposa quelques jours. Traversant ensuite le Transvaal, il atteignit le Limpopo et Schochong à la fin de mars, après un voyage de 35 jours. Le chef Khamé le reçut très cordialement. La condition morale exemplaire de la ville, la stricte prohibition des spiritueux, la politique noble et désintéressée du

souverain, et la bonté comparative de son peuple le remplirent d'admiration. Là il apprit le sechuana, dans l'intention de pénétrer plus avant dans l'intérieur, puis, au bout de cinq mois, il se mit en route pour le Zambèze, à travers le désert de Kalahari, malgré les lions, les léopards et les hyènes qui y abondent, malgré les guerres intestines des indigènes, et surtout malgré la disette d'eau dont il eut beaucoup à souffrir. Heureusement sa santé fut toujours bonne pendant ce voyage, et, quoique souffrant de la faim et de la soif, il fit parfois 60 kilomètres par jour. Arrivé au Zambèze, il y trouva les Barotsés indisposés contre les missionnaires, qui, après leur avoir promis de les instruire les avaient quittés. Lorsqu'ils comprirent que M. Arnot était décidé à s'établir au milieu d'eux, ils l'accueillirent favorablement et lui permirent de traverser le fleuve; mais, avant d'arriver à Lea-lui, il tomba malade de la fièvre, et reçut les soins d'un Anglais, M. Blockley, marchand établi à Panda-ma-tenka. Au bout de quelques semaines il put se remettre en route, et, sur tout son passage, jusqu'à Lea-lui, il reçut l'accueil le plus empressé de la part des natifs. Sa dernière lettre, écrite de Lea-lui, raconte la réception amicale que lui fit le roi, auprès duquell'introduisit M. Westbeeck, autre marchand anglais, établi à Panda-ma-tenka, qui l'avait précédé et lui facilita son premier établissement.

Le gouvernement portugais a reçu de l'Angola un memorandum, signé par les principaux résidents et négociants de cette province, réclamant l'occupation effective des territoires situés au nord d'**Ambriz**, mesure indispensable, disent-ils, pour assurer la sécurité du commerce dans cette région, et afin d'y rendre possible le développement régulier de beaucoup d'entreprises, pour lesquelles l'incertitude de la situation actuelle constitue une entrave des plus sérieuses et des plus nuisibles. Cette demande semble prouver que l'occupation de cette région par les Portugais n'a point été effective jusqu'ici, ce que confirment les expériences faites par les membres de l'expédition allemande à la côte du Loango, du Chilongo au Congo, et les paroles de l'un d'eux, M. le Dr Güssfeldt, rappelées par M. G. Darmer, dans le dernier numéro des *Verhandlungen* de la Société de géographie de Berlin. D'après lui, jamais aucune puissance européenne n'a réussi à s'établir sur un point quelconque de la côte du Loango. Le Portugal l'a essayé, mais, de fait, les nègres y ont conservé leur complète indépendance. Ce fut toujours avec des chefs nègres que l'expédition allemande eut à traiter, comme Stanley l'a fait pour le Comité d'études du Haut-Congo, et de Brazza pour la France.

D'après une dépêche adressée de Londres au *Temps*, **Stanley** a

signé un traité avec le chef d'un territoire situé à plus de 200 kilomètres de Stanley-Pool. D'autre part, un correspondant du *Journal de Genève* lui écrit, d'Amsterdam, qu'il s'est procuré la copie de deux traités conclus, au nom de Stanley, par le lieutenant Valck et deux de ses collègues, lieutenants également. D'après l'un de ces traités, rédigé en français, le roi Jonga de Selo reconnaît la souveraineté du Comité d'études du Haut-Congo, aux agents duquel il accorde droit de séjour et de commerce, s'engageant à fournir la corvée, en échange de quoi, Stanley et le Comité promettent de donner à perpétuité à Jonga et à ses descendants deux pièces d'étoffe. L'attention du gouvernement belge a été attirée sur cette question de souveraineté reconnue au Comité d'études du Haut-Congo, et M. Frère-Orban a répondu que le gouvernement belge est étranger à l'œuvre du Comité. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là un nouveau sujet de complications dans la question du Congo, et un nouveau motif de désirer qu'elle soit étudiée par une commission, nommée *ad hoc*, de délégués des principaux états civilisés, chargés d'établir la neutralité de cette grande voie commerciale. Nous croyons savoir qu'elle sera prochainement traitée à Munich, dans la réunion annuelle des membres de l'Institut de droit international. — Quoi qu'il en soit, les Zanzibarites employés par Stanley ne paraissent pas devoir rendre facile la tâche de ceux qui travaillent à introduire la civilisation sur les rives du Congo. Armés de fusils à tir rapide, ils sont, pour les natifs et leurs chefs, un sujet d'effroi beaucoup plus que de considération. — La maladie continue à faire des victimes dans les rangs des employés du Comité d'études; l'*Étoile belge* a annoncé la mort de M. Grangh, sous-lieutenant au régiment des carabiniers, et de M. Roubinet, mécanicien. Mais Stanley ne cesse pas non plus de faire de nouvelles recrues. C'est ainsi que, d'après l'*African Times*, il a enrôlé 200 hommes de la tribu belliqueuse des Haoussas, qui se rendront au Congo à titre de travailleurs. Quelques centaines de Haoussas seront aussi conduits à Stanley par le capitaine Lonsdale, qui a déjà fait une expédition à Coumassie, et auquel le Colonial Office a permis de conclure, pour trois ans, un engagement avec la Société internationale d'exploration du Niger et du Congo (?) Le *Standard* annonce qu'il est déjà parti avec sa suite pour le Niger, et qu'il doit s'ouvrir une route par terre, jusqu'à ce qu'il rencontre Stanley sur le Congo. Il est autorisé à enrôler autant d'hommes qu'il le jugera nécessaire pour la sécurité de l'expédition. On annonce aussi, de Loanda, que Stanley se prépare à fonder à Molemba une station et de grands entrepôts pour le commerce de l'ivoire.

Au **Gabon**, arrivent des colons français, pour y fonder des établissements agricoles ; afin de favoriser l'extension des cultures locales, en les protégeant contre la concurrence du dehors, le commandant supérieur de la colonie a été autorisé à augmenter les droits d'entrée sur les produits similaires de provenance étrangère. D'autre part, il a interdit aux factoreries européennes d'importer des armes ou des munitions pour les vendre aux indigènes, devenus plus ou moins hostiles aux projets de **Brazza**. Celui-ci, après avoir remplacé les marins des postes de Loango et de Punta-Negra par des hommes faisant partie du personnel de la mission, est parti pour l'intérieur. Que trouvera-t-il sur le Haut-Congo, dans le territoire que lui a concédé Makoko ? Le *Jornal do Commercio*, de Lisbonne, a annoncé que ce chef a été déposé, non par sa tribu, mais par un suzerain dont le nom n'est point indiqué ; et une dépêche de Lisbonne donne le nom de son successeur, qui s'appelle Mpumo-Ntaba.

Le gouvernement de **Libéria** n'a pas reconnu l'annexion, à la colonie de **Sierra Léone**, du territoire sur lequel plusieurs rois de la côte avaient demandé à l'Angleterre d'étendre son protectorat. Le Sénat de Monrovia, croyant avoir des droits sur une partie de ce territoire, a demandé au gouvernement de Washington d'intervenir en sa faveur auprès du cabinet anglais, pour l'amener à renoncer aux prétentions basées sur la demande des rois sus-mentionnés. Le président des États-Unis a saisi avec empressement cette occasion de manifester son intérêt pour la république de Libéria, et des négociations ont été entamées avec l'Angleterre pour tâcher d'arranger le différend à l'amiable.

La Société de géographie de Rochefort a reçu, de Ténériffe, des nouvelles de l'expédition du *Talisman*. **De Mogador aux Canaries**, elle a fait pendant huit jours des draguages, de 5 h. du matin jusqu'au coucher du soleil, quelquefois même relevant la dernière drague à la lumière des lampes Edison. Elle a recueilli une ample moisson de choses curieuses : poissons rares, crustacés nouveaux, éponges siliceuses, etc. Entrée dans l'archipel des Canaries par le détroit de la Bocayna, entre Lanzarote et Fuerteventura, elle s'est ensuite dirigée vers le mouillage de Ténériffe. M. Milne Edwards s'est rendu à Orotava avec le personnel civil de l'expédition ; M. Filhol, professeur à la faculté des sciences, et M. Poirault, préparateur au Muséum et photographe de l'expédition, devaient effectuer l'ascension du pic de Teyde pour y faire des observations. De Ténériffe, le *Talisman* doit encore explorer l'archipel des Canaries, puis il se dirigera vers les îles du Cap-Vert, en fouillant pendant une vingtaine de jours la partie de l'Atlantique comprise entre ces

deux groupes d'îles. Après une relâche à Saint-Vincent, il fera route pour les Açores, en explorant la mer des Sargasses.

La commission espagnole envoyée à Mogador pour prendre possession du territoire de **Santa Cruz de Mar Pequena**, cédé à l'Espagne par le Maroc, se trouve dans un grand embarras, par le fait qu'il n'existe pas moins de quatre points désignés sous ce nom par les explorateurs et les Sociétés de géographie. Elle incline à occuper l'endroit de ce nom qui se trouve dans le sud du Maroc, mais les délégués marocains cherchent à l'en détourner, les tribus du littoral ayant déjà laissé la « North African Company » établir des comptoirs sur cette partie de la côte. Le sultan du Maroc offre à la commission espagnole le choix de l'emplacement qui pourrait le mieux convenir à l'Espagne pour y établir un port, sur une ligne de côtes de 160 kilom. au sud de Mogador ; mais le gouvernement espagnol, comprenant que la création d'un port et d'un établissement sérieux sur cette côte sera très coûteuse, et entraînera un déploiement de forces considérable, paraît disposé à se rattacher à la proposition faite par le sultan en 1882, d'échanger le Santa-Cruz introuvable, contre un territoire plus rapproché de la Méditerranée et du détroit de Gibraltar.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le gouvernement français a décidé de continuer la voie ferrée de Méchéria à Aïn-Sefra.

Le colonel Négrier a établi à Aïn-Aïssa, à 80 kilom. de Méchéria, dans une gorge encaissée entre de hautes montagnes boisées, un sanitarium, où les soldats malades sont envoyés en convalescence.

A la suite des travaux topographiques exécutés dans le Sud-Oranais, sous la direction du capitaine de Castries et des lieutenants Brosselard et Delcroix, une carte au 1/400000 a été dressée de cette région jusqu'à Figuig, dont la position se trouve pour la première fois déterminée par des observations scientifiques.

M. H. Duveyrier a communiqué à la Société de géographie de Paris, que les topographes français en Tunisie ont découvert, au S.-E. de Bahiret-El-Biban, tout près de la mer, un immense chott, nommé Boû-Guerâra, qui s'étend à peu près du S. au N. Dans le voisinage on a trouvé des ruines romaines importantes.

M. Linant de Bellefonds, un des plus anciens explorateurs de la vallée du Nil et du Soudan, père de celui qui a visité Mtésa, vient de mourir au Caire à l'âge de 83 ans.

Sous le titre de « Factoreries françaises du Golfe Persique et de l'Afrique orientale, » il s'est formé une société pour le commerce franco-oriental d'importation et d'exportation.

La mission italienne dirigée par Bianchi est heureusement arrivée à Samera, où se trouvait le roi d'Abyssinie auquel elle a remis les présents du roi d'Italie.

Mgr Lasserre, coadjuteur du vicaire apostolique des Gallas, a obtenu de Ménélik l'autorisation de s'établir, avec deux missionnaires, chez les Ittous Gallas qui lui sont soumis.

M. G. Revoil a quitté Zanzibar le 1^{er} mai pour son expédition chez les Somalis, mais la mousson du S.-O. n'a pas encore permis de recevoir de ses nouvelles à Zanzibar.

Le bruit s'est répandu de la mort du roi Mtésa, mais, d'après les dernières lettres reçues de l'Ouganda par la Société des missions anglicanes, datées du 28 février, il était toujours vivant et rien ne faisait pressentir sa fin.

Un traité d'amitié, de commerce et de navigation entre l'Italie et Madagascar a été signé à Londres, par M. Nigra et les ambassadeurs Hovas, sur la base du traitement de la nation la plus favorisée.

Malgré son aversion pour les missionnaires, Makatou, chef des Bawendas des Zoutpansberg, qui refusait de se soumettre aux Boers, a cédé aux invitations de MM. Creux et Beuster, missionnaires aux Spelonken, et a consenti à payer un tribut au gouvernement du Transvaal.

Le major Machado, qui était venu à Lisbonne pour conférer avec le gouvernement portugais au sujet du chemin de fer de la baie de Delagoa à Prétoria, est reparti pour le Transvaal, afin de compléter le tracé de la section d'Incomati à Prétoria. Une société s'est fondée à Lisbonne pour demander la concession de cette ligne.

Une dépêche de Durban a annoncé la mort de Cettiwayo, tué avec toutes ses femmes, son fils, son frère et la plupart de ses chefs par Usibepu, qui triomphe dans tout le Zouloulund.

La Colonie du Cap s'étant montrée impuissante à administrer le Lessouto, le gouvernement anglais s'est décidé à reprendre le protectorat sur cet État, à la condition que l'État libre d'Orange protège ses frontières, et que la Colonie du Cap paie une partie des dépenses passées.

M. Pettersen et M. le D^r Sims ont fondé à Stanley-Pool une nouvelle station pour la Livingstone Inland Mission. M. Sims a bien vite commencé à soigner les malades, ce qui lui a gagné la confiance des indigènes. Ceux-ci ne travaillant pas encore suffisamment pour faire produire à leurs terres les provisions nécessaires au nombreux personnel européen établi à Stanley-Pool, le prix des denrées y a beaucoup augmenté. Le vapeur le *Henri Reed*, destiné au Haut-Congo, partira au commencement d'août.

La Société de géographie de Berlin a chargé une commission d'élaborer un plan pour les explorations ultérieures en Afrique, sur la base des découvertes les plus récentes, et spécialement de celles faites par Flegel, Pogge et Wissmann dans leurs derniers voyages.

M. Mattéi, consul de France à Brass, a envoyé à la Société de géographie de Paris des notices sur plusieurs localités de la région du Niger : Onitza, Igbébé,

Egga, Loko, Lokodja, etc., ainsi qu'une carte photographiée du bassin du Niger.

Il ressort d'un rapport du Rév. Philipps, missionnaire natif à Ode-Ondo, dans le Yoruba, que le traité conclu il y a deux ans avec le roi de Ondo, par le gouverneur de Lagos, a été annulé. Le roi a écrit au gouverneur que ni lui ni ses chefs n'ont pu triompher de leurs appréhensions, quant aux résultats de l'abolition des sacrifices humains à Ésu et à Oramafé, deux divinités révérees depuis un temps immémorial.

Sur la demande de plusieurs chefs de la Côte des Esclaves, le protectorat de la France a été établi sur les territoires de Petit-Popo, Grand-Popo et Porto-Seguro, entre les possessions anglaises de la Côte d'Or et Whydah, au delà de laquelle se trouve le territoire de Porto-Novo, sur lequel le protectorat français était déjà reconnu.

La Compagnie française du Niger a perdu quatre de ses employés, MM. Fourtier, Clairambault, Robin et Thomas; l'un s'est noyé, les autres sont morts de la fièvre ou ont été empoisonnés.

Le Rév. D^r Flickinger a fait une excursion le long des rivières sur lesquelles doit naviguer le *John Brown* pour la mission américaine de Mendi. Après en avoir mesuré la largeur et la profondeur, il est revenu en Angleterre donner à M. Edward Hayes, de Stratford, des ordres pour la construction du steamer.

Le D^r Rück, qui était parti de Boké sur le Rio Nunez, pour se rendre au Fouta-Djallon, a été arrêté par l'almamy, qui ne veut plus laisser de blancs arriver dans son pays. Le voyageur eut beau en appeler aux traités conclus avec MM. Olivier de Sanderval et le D^r Bayol, il fut maltraité et dépouillé de tout ce qu'il possédait. Il dut revenir à Boké; cependant il n'était point découragé, et comptait faire une nouvelle tentative pour pénétrer dans l'intérieur.

Le chef indigène Ghowé ayant commis des incursions sur le territoire de Sherbro, voisin de Sierra Léone, le major Talbot a brûlé la ville de Kwatamaha, massacré les habitants de Kahun et fait raser Jalliah, après l'avoir pillée et brûlée.

Les membres de la première section de la Société de géographie commerciale de Paris ont protesté, au sujet de la convention franco-anglaise relative à la délimitation des possessions anglaises et françaises sur la côte occidentale d'Afrique. Ils trouvent cette délimitation défectueuse en ce qui concerne le Fouta-Djallon et les îles de Loos, et demandent que la ligne de démarcation passe par le 9° lat. N., sauvegardant le Fouta-Djallon et les sources du Niger.

M. Demaffey est revenu du Sénégal après avoir pu réaliser son projet d'exploration dans le Bambouk, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro. Nous y reviendrons. Il avait précédé à Saint-Louis la colonne expéditionnaire du colonel Borguis-Desbordes, qui ne put entrer dans la ville où on la croyait ravagée par le typhus. Ramenée en France par le *Richelieu*, elle est retenue en quarantaine au lazaret de Panilhac. Son chef est resté à Saint-Louis.

M. H. d'Arpoare, agronome du gouvernement portugais à la côte de Guinée, y a

fait des essais de cépages sur une vigne tubéreuse, à laquelle il a donné son nom : « vitis arpoarii. » Ses essais paraissent avoir très bien réussi.

M. Claude Trouillet, qui se rend au Fouta-Djallon, a passé à Bonlam, et a envoyé à la Société de géographie de Paris quelques notes intéressantes sur cette île, qui fait partie de l'archipel des Bissagos.

M. Seignac, commandant de Nossi-Bé, a été nommé gouverneur du Sénégal en remplacement de M. Servatius, décédé.

M. Jaques, déjà précédemment missionnaire à Sedhiou, retournera prochainement à Saint-Louis pour aider M. Taylor.

Quelques amis de la mission française au Sénégal ont fait venir en France trois jeunes nègres, qui seront élevés dans la colonie agricole de Sainte-Foy, et préparés à retourner à St-Louis comme cordonniers, tailleurs, menuisiers, peut-être même instituteurs et évangélistes.

Le projet de loi relatif à la pose d'un câble télégraphique sous-marin, entre l'île de Ténériffe et Saint-Louis du Sénégal, a été voté par les Chambres françaises.

Une expédition hydrographique a été faite aux côtes du Maroc par le capitaine de Kerhallet et M. Vincendon Dumoulin, ingénieur hydrographe.

A l'occasion du trafic des esclaves signalé récemment dans plusieurs places du Maroc, une interpellation a eu lieu dans le Parlement anglais. Lord E. Fitzmaurice a répondu que le Foreign Office s'occupe de ce sujet, et que les documents qui s'y rapportent seront prochainement soumis aux Chambres.

LA PART DES SUISSES

DANS L'EXPLORATION ET LA CIVILISATION DE L'AFRIQUE

Nous n'avons pas la prétention d'attribuer aux Suisses une part considérable dans l'œuvre africaine; comparée à celle qu'y ont prise et qu'y prennent encore les Portugais, les Anglais, les Français, les Allemands, les Italiens et les Belges, la nôtre paraît même fort restreinte; et sans doute, auprès des noms de Livingstone, de Cameron, de Stanley, de Serpa-Pinto, de Savorgnan de Brazza, de Lenz, de Pogge et Wissmann, de Matteucci et Massari, pour ne nommer que les plus réputés, les noms des explorateurs suisses pâlissent singulièrement. Cependant, le ciel étoilé ne nous présente pas seulement des astres de première grandeur, et, quelque modeste que soit notre place dans le champ de l'exploration et de la civilisation de l'Afrique, il est intéressant de voir combien un peuple petit comme le nôtre, sans colonies sur la côte d'Afrique, et sans subsides de la part des gouvernements ou des sociétés de géographie, a pu fournir de voyageurs et de missionnaires, pour concourir à la décou-

verte de ce continent et au relèvement intellectuel et moral de ses habitants. Aussi croyons-nous que, même pour nos abonnés de l'étranger, l'exposé que nous allons faire ne sera pas sans intérêt.

Il va sans dire que nous ne renoncerons pas à parler de ceux des Suisses qui, ne pouvant organiser d'expéditions personnelles, se sont mis au service de sociétés étrangères, telle que la Société africaine de Londres, de gouvernements étrangers comme celui de Berlin, ou de sociétés missionnaires protestantes comme celle de Paris. A cet égard nous aurons à réclamer comme Suisses plusieurs voyageurs, originaires de la partie allemande de notre patrie, et que M. W. Koner, le savant rédacteur de la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde* de Berlin, dans un mémoire sur la part des Allemands dans la découverte et l'exploration de l'Afrique, a classés parmi ses compatriotes.

Ce fut au service de la Société africaine de Londres qu'entra J.-L. Burckardt, Bâlois d'origine, quoiqu'il fût né à Lausanne et qu'il eût fait une partie de ses études à Neuchâtel. Mungo-Park, parti de la côte de la Sénégambie, venait d'ouvrir la route du Soudan et de faire connaître une partie du cours supérieur du Niger, lorsque, en 1806, échappant au service militaire français auquel les Suisses étaient alors soumis, notre concitoyen se rendit à Londres, pour y étudier avec ardeur l'arabe et les sciences naturelles, afin de se mettre aux ordres de la « Société africaine. » Celle-ci, il est vrai, ne l'envoya pas au Niger, mais en Syrie d'abord, pour s'y familiariser avec la langue, l'histoire et la géographie des Arabes, ainsi qu'avec l'Islam, et pour explorer le pays au delà du Jourdain. Ce ne fut qu'au bout de trois ans, qu'elle le chargea d'étudier la vallée du Nil. L'expédition française, sous Bonaparte, avait frayé la voie aux explorations en Égypte; Méhémet-Ali se préparait à reculer le plus loin possible, vers les régions du Haut-Nil, les limites de son pachalik, lorsque Burckardt, revêtu du costume arabe et sous le nom de cheik Ibrahim, arriva au Caire. Le pacha le munit de lettres de recommandation, et, en février 1813, il remonta de Syène, près d'Assouan, jusqu'à la frontière du Dongola, d'où il fut expulsé comme espion du pacha. Sans se laisser décourager par cet insuccès, il s'adjoignit, comme marchand musulman, à une caravane qui chaque année se rendait, à travers le désert de Nubie, à Chendi et à Sennaar, puis s'attachant à une autre caravane, il traversa, par une route inconnue jusque-là aux Européens, tout le pays, de Chendi à Berber et à Souakim. De là, après avoir visité La Mecque et la presqu'île du Sinaï, il revint au Caire, pour s'y préparer à se rendre avec une caravane, par le Fezzan, à Tom-

bouctou et au Niger ; mais la mort vint l'empêcher de réaliser son projet. Il n'en avait pas moins ouvert la vallée du Nil, du Caire jusqu'à Chendi, sur une longueur de plus de 2000 kilomètres, et frayé la route par laquelle son ami Belzoni devait étendre ses recherches archéologiques bien au delà des cataractes du Nil.

Les expéditions de Méhémet-Ali, pour soumettre à son autorité la Nubie et la province de Sennaar, favorisèrent les explorations le long du Nil. Peu après celles de Cailliaud et de Ruppel, un de nos compatriotes, le baron Henri Menu de Minutoli, général au service de Prusse, mais né à Genève où il avait fait une partie de ses études, fut chargé, en 1820, de diriger la première expédition allemande, entreprise sous le patronage de l'Académie royale des sciences de Berlin et aux frais du gouvernement prussien. Elle comptait plusieurs savants et artistes, entre autres les deux naturalistes Ehrenberg et Hemprich, et devait explorer à Thèbes, à Gizeh, à Sakkarah et à Méroë ces monuments, dont il était réservé à Lepsius et à ses compagnons de révéler la splendeur. Méhémet-Ali ayant refusé à Minutoli l'autorisation de suivre les troupes envoyées pour subjuguier le Dongola, l'explorateur dut renoncer à son plan primitif et se tourna vers la Cyrénaïque ; mais là encore il rencontra le mauvais vouloir du pacha de Derna, qui ne lui permit pas de passer la frontière de cette province. Après avoir visité les places du littoral, l'expédition se dirigea, de Birs-el-Ghor, à travers le désert de Lybie, vers l'oasis de Siwah, ou de Jupiter Ammon, explorée précédemment par Browne, par Hornemann et par Cailliaud ; elle l'étudia à son tour très soigneusement, au point de vue de la géographie, de l'archéologie et de l'histoire naturelle, et plusieurs de ses membres en donnèrent des descriptions riches d'informations utiles, avant les importantes explorations par lesquelles Rohlfs détermina la dépression de cette partie du désert de Lybie ; les collections de Minutoli, achetées plus tard pour le célèbre Musée égyptien de Berlin, constituent une partie des trésors archéologiques de cette institution. Après l'exploration de l'oasis de Siwah, Minutoli revint à Alexandrie et au lac Mareotis par une route encore inconnue, puis il remonta le Nil jusqu'à Assouan, dans l'intention de pénétrer plus au sud, mais il dut y renoncer pour ne pas risquer de provoquer des troubles sérieux, et laisser à Hemprich et Ehrenberg, adjoints à l'une des expéditions de Méhémet-Ali, le soin d'étudier la côte jusqu'à Massaoua, et la chaîne côtière jusqu'aux sources thermales d'Ailet. Plus heureux que la plupart de ses compagnons, Minutoli put revenir en Europe. Il ne tarda pas à prendre sa retraite du service

prussien, et vint vivre à Lausanne, dans sa propriété, où il mourut en 1846, après avoir eu le bonheur de voir ses travaux, d'abord assez peu estimés, ainsi que ceux de ses collègues, mieux appréciés, lorsque les heureuses découvertes de Lepsius et de ses successeurs eurent fait comprendre l'importance des labeurs de ceux qui en avaient été les pionniers.

Un autre Genevois, Ch. Didier, qui, déjà avait fait une première excursion à Tanger et à Tétouan, réussit, en 1854, à remonter de Souakim à Kassala et à Khartoum, la nouvelle métropole du Soudan, par une route différente de celle qu'avaient suivie, en 1832, Malzac et de Vaissière, et à travers une région dont la plus grande partie n'avait pas encore été décrite, ce qui lui permit d'enrichir la géographie d'un certain nombre de noms qui ne se trouvaient encore ni sur les cartes, ni dans les livres. De Kassala, qui depuis la conquête de Méhémet-Ali était devenu le poste avancé de l'Égypte contre l'Abyssinie, il aurait désiré pousser jusque dans ce dernier pays, dont Théodoros se faisait couronner souverain pour l'arracher à l'anarchie qui le dévorait depuis de longues années, et le ramener à son unité primitive, mais son guide refusa de l'y conduire. Quoi qu'il en soit, le journal de son voyage, *Cinquante jours au désert*, écrit chaque soir, fut comme un daguerréotype qui, ayant pris sur le fait les sites et les hommes, fit connaître ce pays, nouveau alors, avec une exactitude que la plus sûre mémoire livrée à elle-même n'aurait jamais atteinte. Il avait pensé à donner une carte de son voyage, et en avait réuni les éléments, mais la perte de la vue lui a rendu ce travail impossible. Au reste, on peut suivre une grande partie de son exploration sur la carte dressée par un autre de nos compatriotes, Werner Munzinger, et publiée dans les *Mittheilungen* de Gotha. La place dont nous disposons ne nous permet pas de relever dans ce voyage tous les faits qui le mériteraient. Bornons-nous à dire qu'en 1854 déjà, il plaçait la source du Nil Blanc vers le 4° ou 5° latitude sud, si non plus loin encore, et qu'avant les expéditions de Brun-Rollet et des frères Poncet dans la région du Bahr-el-Ghazal, il pensait que le Nil Blanc pouvait n'être qu'un affluent du Nil définitif qui, sous le nom de Myslad venait de l'ouest et naissait dans les régions voisines du Niger. Dans le volume : *Cinq cents lieues sur le Nil*, qui complète celui sur le désert de Nubie, il dit d'après les récits de marchands rencontrés à Khartoum, qui avaient poussé jusqu'au 3° latitude nord, qu'il existe, entre les 4° et 5° parallèles, un rapide assez semblable aux cataractes du grand Nil, et très difficile, pour ne pas dire impossible à franchir, le premier qu'on rencontre depuis Khartoum, et qu'à

cette latitude commencent à paraître les montagnes qui, selon toute apparence, sont les premiers échelons de la vaste chaîne de l'équateur. Parmi les tribus du sud il mentionne les Berri et les Kouendas, voisins de la ligne équatoriale, chez lesquels les marchands de Zanzibar venaient faire des échanges. Il entendit aussi parler d'une tribu blanche ; seulement il estimait que ce ne pouvaient être que les Portugais, qui avaient des comptoirs sur les côtes de l'Océan Indien. N'était-ce pas plutôt la tribu blanche signalée par Stanley dans les monts Gambaragaras, et les Kouendas ne sont-ils point les habitants de l'Ouganda ? Quoique les renseignements fournis par Ch. Didier ne reposassent que sur les assertions des marchands sus-mentionnés, ils n'en étaient pas moins l'annonce des découvertes dues, d'abord aux missionnaires autrichiens des stations du Haut-Nil jusqu'à Gondokoro, et plus tard à Baker, à Speke et à Grant. — De Khartoum, notre compatriote revint jusqu'à Boulak, en 72 jours, dont il passa 46 sur le Nil. Arrivé par le fleuve à Berber, il traversa de là le désert de Nubie jusqu'à Korosko, puis reprit la voie fluviale jusqu'à Siout, alors, comme de nos jours encore, en relations suivies avec le Darfour, d'où les caravanes y amenaient régulièrement un riche approvisionnement d'esclaves, ce qui faisait de ce marché, pour cet article, le mieux pourvu et le plus fréquenté de l'Égypte.

Les expéditions de Werner Munzinger, de Soleure, ont eu beaucoup plus de retentissement que celles de Ch. Didier, qui voyageait seul et à ses frais, tandis que Munzinger fut successivement au service d'une maison de commerce du Caire, puis à celui de la Société africaine allemande, et enfin à celui du khédive lui-même. Après avoir étudié les sciences naturelles, les langues orientales et l'histoire à Berne, à Munich et à Paris, il se rendit en 1852 au Caire pour y compléter ses études linguistiques, et l'année suivante à Alexandrie, où il entra dans une maison de commerce, qui le chargea d'une expédition mercantile dans la mer Rouge, dont il explora divers points du littoral autour de Massaoua. En 1855 il se fixa à Keren, chez les Bogos dont il parcourut en tous sens le territoire, ainsi que celui des Beni-Amer, des Bazens, des Bareas et des Kounamas, dont il étudia avec soin les usages et la langue. Les talents qu'il déploya dans ces explorations le firent choisir, en 1861, pour l'adjoindre à l'expédition allemande que devait diriger Heuglin avec Kinzelbach, et qui avait pour mission de se rendre, par le Kordofan et le Darfour, au Ouadaï, pour y rechercher les traces de Vogel. Heuglin ayant décidé de pousser jusque dans l'Abyssinie méridionale, Munzinger et Kinzelbach se détachèrent de lui et, par Keren, le pays de Maréa, indépendant de

l'Abyssinie et de l'Égypte, et dans lequel aucun Européen n'avait encore pénétré, ils se rendirent au Kordofan, d'où ils tentèrent vainement de se frayer un chemin à travers le Darfour. Après trois mois passés à El-Obéid, à attendre l'autorisation de franchir la frontière, ils durent rebrousser chemin et revenir, par le Mareb, au nord de l'Abyssinie, jusqu'alors inexploré, et par l'Atbara, à Khartoum. Plus tard, lors de la guerre des Anglais contre Théodoros, il rendit de grands services à l'armée britannique, et pénétra alors de la baie d'Hanfila, à travers le pays des Afars, inconnu avant lui, jusqu'au lac salé d'Alalbad, situé au-dessous du niveau de la mer. En 1871, après avoir fait avec un autre de nos compatriotes, G. Wild, une excursion autour de Massaoua, il fut placé par le khédive à la tête de l'armée égyptienne chargée d'envahir l'Abyssinie, dont il annexa ensuite à l'Égypte la partie septentrionale, ainsi qu'une partie du pays des Somalis jusqu'au 42°, 40' long. E. de Paris, en même temps qu'il explorait, pour le service du khédive, le pays des Gallas, le long des frontières de l'Abyssinie et du Choa. Nommé gouverneur du Soudan oriental, (provinces de Massaoua, de Souakim et de Tokar), avec le titre de pacha, il accompagna en 1872 l'expédition de Hildebrand par Keren, la vallée de la Hodei et une région montagneuse, encore inconnue alors au point de vue de la géographie et de l'histoire naturelle. Pendant son administration il dota Massaoua d'un aqueduc important, de routes, et d'une ligne télégraphique qui relie Kassala à Souakim, à travers le pays montagneux de Mensa et des Bogos, et s'efforça par tous les moyens possibles de développer le commerce et l'agriculture. En 1874 il fit encore, avec Haggenmacher, une exploration de la partie septentrionale du pays des Somalis, et mourut l'année suivante près du lac Assal, dans une expédition entreprise de Tadjoura contre les Gallas, qui avaient fait irruption sur le territoire de son gouvernement. Les nombreux travaux qu'il a publiés dans les *Mittheilungen de Gotha*, ainsi que ses *Ost Afrikanische Studien*, se rapportant essentiellement aux pays qui, de la mer Rouge au Nil, forment la frontière septentrionale de l'Abyssinie et le territoire contesté entre ce dernier pays et l'Égypte, où se rencontrent les populations musulmanes et chrétiennes, ont une importance majeure. Fidèle à la méthode de Carl Ritter, il a fait ressortir avec perspicacité l'influence que les différences géographiques des deux pays, l'Égypte et l'Abyssinie, ont eue sur le développement historique de leurs populations. Enfin, ses expéditions ont fourni au Dr Petermann la possibilité de dresser, pour cette partie de l'Afrique, une carte beaucoup plus complète et plus précise que celles que l'on possédait auparavant.

Au nombre de ses compagnons de voyage, nous avons déjà nommé G.-A. Haggenmacher, de Winterthour, qui, après avoir fait, de Khar-toum, plusieurs voyages de commerce sur le Nil, s'attacha à Munzinger, et fut, en 1874, chargé par le khédivé de faire une exploration dans le pays des Somalis. Parti de Berbera, il se dirigea vers le sud, à travers un pays non encore visité par des Européens, franchit une série de collines jusqu'à la chaîne des monts Margo, et, continuant toujours vers le sud, il traversa la plaine Schilmalé jusqu'au pays des Habar Gerhagis, où commence, à proprement parler, le plateau des Somalis qu'il parcourut jusqu'à Libaheli, par 8° 30' lat. N. et 42° 10' long. E., le point le plus méridional de son voyage. Les résultats de son exploration, exposés dans les *Mittheilungen de Gotha*, ont fourni de précieux renseignements sur la géographie physique, l'ethnographie, l'agriculture, l'industrie, le commerce et l'histoire du pays parcouru, ainsi que sur Harrar, et sur les conditions météorologiques de Berbera. Il fit encore en 1875 une courte excursion à Galabat, puis s'adjoignit à l'expédition de Munzinger contre les Gallas, et succomba avec son chef près du lac Assal.

Nous avons rendu compte en son temps du voyage de M. le Dr Keller, professeur au polytechnicum de Zurich, chargé, de 1881 à 1882, par la Société de géographie commerciale de Saint-Gall, d'une exploration dans la mer Rouge, et signalé l'importance de ses observations scientifiques sur l'échange de la faune des deux bassins de l'Océan Indien et de l'Océan Atlantique par le canal de Suez. Nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous en avons dit, III^{me} année, p. 182 et 226.

Pourrions-nous quitter cette partie de l'Afrique, sans avoir rappelé très spécialement les services qu'a rendus à la cause de la civilisation M. Gottfried Roth, de Wettingen (Argovie), par la part qu'il a prise à la suppression de la traite? Déjà en 1880, il avait fait d'Alexandrie, à travers le désert, un voyage à l'oasis de Siwah, en vue de la traite, et transmis à la Société de géographie commerciale de Saint-Gall des détails très complets sur la géographie et l'ethnographie de cette reine des oasis, qu'il avait explorée en tous sens, pendant deux mois et demi; il avait mentionné l'expédition d'esclaves à Tripoli, au Caire et dans d'autres localités de la côte, et signalé, à dix journées de marche de Siwah, les Madchabrés, fameux trafiquants d'esclaves du Sahara, qui vont, jusqu'au Ouadaï et au Bornou, en acheter pour les conduire à Tripoli. Dès lors il explora encore les oasis de Chargeh, de Dächlé, de Farafah et de Barieh, et dressa la carte des routes par lesquelles les esclaves,

amenés du Darfour dans l'oasis de Chargeh, et cachés là pour échapper à la vigilance des agents de la suppression de la traite, sont conduits dans la vallée du Nil, soit en amont de Siout, soit à Siout même, soit encore dans la Basse-Égypte, le Fayoum et au Caire. Nos lecteurs se rappellent le zèle déployé par G. Roth en faveur des esclaves amenés clandestinement à Siout (II^{me} année p. 39). Sans doute nous n'avons ici ni un Wilberforce, ni un Buxton, non plus qu'un Channing ou un Sumner, mais, s'il est beau de plaider la cause des esclaves dans une séance du parlement d'Angleterre, à la tribune de Washington, ou dans une chaire des États-Unis, il est honorable aussi pour un instituteur de Siout, où les marchands d'esclaves ont pour complice toute la population de la ville, y compris les autorités et le gouverneur, de courir là où il apprend que les trafiquants du Darfour ont amené des centaines d'esclaves, femmes et enfants, et, au péril de ses jours, de pénétrer dans l'autre de ces lions pour leur arracher leurs victimes. Le gouvernement du khédivé a jugé que cette conduite n'était pas sans gloire, puisqu'il a honoré notre compatriote d'une mission de confiance, en le chargeant de la surveillance de la traite au Soudan et au Darfour. Nous aussi nous dirons : Honneur à Gottfried Roth ! Puissent se confirmer les bonnes nouvelles qui nous ont rassurés à son sujet, afin qu'à mesure qu'il fera de nouvelles découvertes dans l'Afrique centrale, il soit un instrument de délivrance pour un grand nombre de ces captifs auxquels il veut porter la liberté !

Dans un autre ordre d'idées, nous n'aurons garde d'oublier la tentative faite par plusieurs maisons des cantons de Saint-Gall et d'Appenzell, à l'instigation du Directoire commercial de Saint-Gall, de nouer des relations avec le pays des Somalis sur la mer Rouge, et le Zanguebar sur la côte orientale d'Afrique. Quoique l'entreprise n'ait pas été couronnée de succès, l'idée en fait honneur à ceux qui l'ont conçue, ainsi que le fait d'y avoir attaché l'explorateur Richard Brenner, un des compagnons les plus distingués du baron de Decken dans ses expéditions au Kilimandjaro et au pays des Somalis. Son rapport au Directoire commercial renferme des informations très utiles sur la géographie, l'ethnographie et le commerce de cette partie de l'Afrique. Si les éléments d'abord, la maladie et ensuite la mort du chef et de ses compagnons ont fait échouer leurs efforts, il en est cependant demeuré quelque chose dans le développement de la maison E. Widmer et C^{ie} à Zanzibar, dont les relations avec la Suisse ont facilité les entreprises ultérieures qui ont eu pour objet la côte orientale du continent.

Il n'a pas tenu à la Suisse d'avoir des explorateurs attachés aux expéditions organisées à Zanzibar par l'*Association internationale* pour la civilisation de l'Afrique centrale, car, à l'offre faite par la Commission exécutive, de présenter des candidats pour ces voyages, le Comité suisse africain répondit avec empressement; mais ses indications demeurèrent sans résultat. Il n'en est pas moins vrai que, lors des conférences de Bruxelles, la Suisse y fut représentée en 1877 par le président de la Société de géographie de Genève, M. H. Bouthillier de Beaumont, et par M. G. Moynier, délégué de son Comité national. Ce dernier, à la suite de cette mission, fonda l'*Afrique explorée et civilisée*, le seul journal de langue française qui s'efforce de faire connaître, chaque mois, les faits les plus saillants de l'activité scientifique et civilisatrice sur tous les points de ce vaste continent. En outre, les dons du Comité suisse, ainsi que ceux envoyés directement de Saint-Gall et de Zurich, ont témoigné de la sympathie effective, prise par nos concitoyens, à cette grande œuvre scientifique et humanitaire.

Quoique les candidats éventuels de la Suisse pour les expéditions de l'*Association internationale* n'y aient pas été admis, elle n'en a pas moins eu un de ses fils dans ce champ de travail, arrosé déjà de tant de sueurs et du sang de tant de victimes. M. Philippe Broyon, qui avait acquis une grande expérience des voyages dans cette partie de l'Afrique, et avait travaillé, avec le missionnaire Price, à ouvrir une route carrossable de Saadani à Mpouapoua, mit au service des expéditions internationales une complaisance sans bornes, et, par ses conseils sur l'organisation des caravanes, sur la manière de se conduire avec les habitants, sur les dangers à éviter et sur les précautions à prendre, il leur rendit des services incontestables. Si le caractère international que devaient avoir les expéditions organisées à la côte orientale, pour la fondation de stations scientifiques et hospitalières à l'intérieur, a été méconnu, la faute n'en est pas à la Suisse, et quoiqu'elle ne soit pas à l'honneur réservé aux explorateurs belges, et à ceux des Comités nationaux allemand et français, il était équitable de rappeler que, par ses sacrifices, elle avait été à la peine, dès le début des travaux de l'*Association*.

Au reste, longtemps avant que les explorations de Livingstone eussent ouvert la voie à l'œuvre civilisatrice de l'Afrique centrale, la Suisse avait commencé à prendre une part active à l'œuvre entreprise dans l'Afrique australe, au Lessouto, par la Société des missions protestantes de Paris, au service de laquelle travaillaient six de nos compatriotes : M. Maitin, du Jura bernois, fondateur de la station de Bérée, depuis

40 ans; M. P. Germond, Vaudois, qui a créé celle de Thabana Morena, depuis 22 ans; M. Ellenberger, auquel est due celle de Massitissi, ainsi que MM. Ad. Mabillet et Duvoisin, tous aussi Vaudois et depuis vingt ans en Afrique. L'année dernière M. Jeanmairet, de Neuchâtel, s'y est rendu avec l'intention d'accompagner au Zambèze et au lac Bangouéolo, M. Coillard, qui se propose d'aller fonder une mission au cœur même de l'Afrique centrale. Quant aux travaux de nos compatriotes au Lessouto, nous pouvons dire qu'ils contribuent pour une bonne part à cultiver et à étendre le champ défriché par les premiers missionnaires français. Il y a 50 ans, le pays était un désert, tant la guerre l'avait dévasté, il était couvert d'antilopes, d'autruches, d'élans, de gnous, de lions, etc.; ces bêtes se sentaient tellement chez elles qu'à peine daignaient-elles se déranger pour laisser passer les voyageurs. Aujourd'hui les Bassoutos sont vêtus; les arbres fruitiers et les légumes d'Europe prospèrent; aux huttes grossières, où l'on n'entraît qu'en rampant, ont succédé des cottages à l'européenne; l'agriculture a tellement progressé, que le Lessouto est devenu un des pays producteurs pour toute la colonie du Cap.

A côté des Suisses qui partagent les travaux des missionnaires français au Lessouto, nous devons mentionner M. Th. Vernet, de Genève, qui, après avoir visité ce pays, en a dressé une carte très soignée. L'impression n'en a pas encore pu avoir lieu, mais elle a servi à M. Krüger pour celle qu'a publiée dernièrement la Société des Missions de Paris.

Si nos compatriotes au Lessouto sont au service d'une Société missionnaire dont le siège est à Paris, ceux que nous avons au nord du Transvaal relèvent d'une Société exclusivement suisse, celle de la Mission romande, fondée par l'Eglise libre du canton de Vaud, à laquelle viennent de se rattacher, pour cet objet, les églises indépendantes de Genève et de Neuchâtel. Nos lecteurs se rappellent la région des Spelonken, dont M. le missionnaire Paul Berthoud a dressé une carte, que nous avons accompagnée d'un article¹ sur le pays et le peuple où travaillent depuis une dizaine d'années nos compatriotes du canton de Vaud, dans les deux stations d'Elim (Waterfall) et de Valdesia, et avec eux quelques évangélistes indigènes formés à Morija (Lessouto). Le champ cultivé par MM. Creux et Paul Berthoud a été arrosé du plus pur de leur sang, puisqu'ils y ont perdu l'un et l'autre plusieurs enfants, et M. Berthoud, la compagne de sa vie. Mais leur travail n'a pas été vain, car ils ont

¹ V. II^{me} année, p. 61, et la carte, p. 168.

pu y fonder une école, mettre par écrit la langue sigwamba, dont M. P. Berthoud, obligé de revenir temporairement en Suisse pour rétablir sa santé, et remplacé par son frère, M. Henri Berthoud, a rédigé une grammaire, imprimée par ses soins, ainsi qu'un recueil de cantiques en sigwamba. Sous l'influence de nos compatriotes, des indigènes sont devenus explorateurs et ont traversé tout le pays qui sépare les Spelonken de l'Océan Indien, pour étudier les emplacements favorables à l'établissement de stations dans cette partie du territoire d'Oumzila, où l'un de ces noirs va se fixer. En outre, la langue sigwamba étant, d'après le témoignage de M. Laws, de la station de Bandaoué sur le Nyassa, comprise et parlée par la population qui habite le plateau situé entre le Nyassa et le lac Bangouéolo, les travaux linguistiques de MM. Creux et Berthoud pourront servir au relèvement des tribus établies bien au delà des limites du champ actuel de la mission romande. A mesure que celle-ci y enverra de nouveaux missionnaires — déjà M. P. Berthoud se prépare à y retourner au commencement de l'année prochaine, — nos compatriotes pourront se porter, comme vont le faire MM. Coillard et Jeanmairet, jusqu'au cœur de l'Afrique. Disons encore que, pendant son séjour en Suisse, M. P. Berthoud a travaillé à provoquer la fondation d'une société industrielle, qui aurait pour but de développer l'agriculture et les ressources des Spelonken, et d'y porter ainsi un nouvel élément de civilisation.

Nous ne pouvons pas quitter les champs de travail où des Suisses sont à l'œuvre dans l'Afrique australe, sans rappeler le major Malan, d'origine suisse, quoique au service anglais, grand ami des missions dans cette partie de l'Afrique, de celle du Lessouto en particulier, et fondateur du journal *Africa*, destiné à fournir trimestriellement, aux lecteurs anglais, les renseignements les plus importants sur les missions en Afrique ; c'est le seul journal anglais qui soit rédigé à ce point de vue.

Les missionnaires de l'Institut de Bâle qui, depuis 55 ans, travaillent à la Côte d'Or, décimés par la fièvre et recevant toujours de nouveaux renforts, ont droit à une large place dans cet exposé. Tous n'étaient pas des Suisses, nous le savons, mais ces derniers seuls forment une liste trop longue pour que nous puissions la donner ici. Depuis J.-G. Schmid, d'Aarbourg, un des quatre premiers missionnaires envoyés en 1828 à Christiansborg, qui y mourait déjà l'année suivante, jusqu'à Jean Jordi, de Sumiswald, qui était enlevé à la mission l'année même où elle célébrait son jubilé cinquantenaire, la Suisse avait vu ensevelir onze de ses fils dans les stations bâloises de la Côte d'Or ; et depuis cinq ans, com-

bien de nouvelles victimes n'a pas faites le climat de cette région, jusqu'au dernier voyage entrepris par M. le sous-inspecteur Prétorius avec M. Preiswerk et M. le Dr Mähli. Le premier a payé de sa vie l'accomplissement du devoir sacré d'aller visiter, sur le champ de bataille, ceux qui y combattent depuis tant d'années ; quoiqu'il ne fût pas Suisse, nous ne pouvons pas ne pas payer un juste tribut de regrets à celui qui a exposé ses jours par pur dévouement à quelques-uns de nos compatriotes. M. Preiswerk est revenu à Bâle, mais M. le Dr Mähli est resté à la Côte d'Or, pour en étudier les conditions sanitaires et chercher si possible, soit pour les missionnaires soit pour les indigènes, des préservatifs contre les pernicieuses influences du climat ; après que M. Preiswerk l'eut quitté, il a fait un voyage à Abétifi, la station bâloise la plus avancée à l'intérieur, dans le pays des Achantis, où travaille depuis plusieurs années M. Ramseyer, un des plus anciens missionnaires actuels de Bâle à la Côte d'Or. Celui-ci, parti en 1864, et placé à la station d'Anum, eut, en 1869, la douleur de la voir pillée par les Achantis, qui le firent prisonnier avec sa famille et son collègue M. Kühne ; emmenés à Coumassie ils y furent retenus captifs jusqu'au 23 janvier 1874, où la victoire des Anglais leur valut la liberté. — Outre les quarante écoles fondées dans leurs stations, les missionnaires ont établi des ateliers et des magasins, introduit diverses industries, développé le commerce jusqu'à Salaga ; un bateau à vapeur, au service de la Société commerciale missionnaire, remonte le Volta jusqu'aux rapides de ce fleuve ; ils ont bâti des villages hospitaliers, et fait si bien que, sur plusieurs points, la forêt vierge avec ses miasmes pestilentiels commence à perdre du terrain. Sans doute ces progrès dans la civilisation n'ont été obtenus qu'au prix de sacrifices douloureux, mais glorieux en même temps, et nos compatriotes peuvent en réclamer une bonne part.

Sur un autre point de la côte de Guinée, nous rencontrons M. J. Büti-kofer, d'Inkwyl, (canton de Berne) jeune savant attaché au Musée royal hollandais à Leyde, qui, pendant deux ans et demi, a parcouru le territoire de la république de Libéria. Remontant en bateau la rivière Saint-Paul jusqu'aux rapides, il s'est ensuite avancé par terre, malgré la forêt vierge, par monts et vaux, à travers gorges et torrents, jusque sur le haut plateau des Mandingues, d'où la fièvre l'a obligé à revenir à Monrovia d'abord puis en Europe, où il a rapporté de belles collections pour le musée de Leyde, et des observations d'un grand intérêt sur l'état politique et social de la république de Libéria.

Nous ne sommes pas loin des sources du Niger, dont la découverte,

due sans doute à l'initiative de M. Verminck de Marseille, n'en a pas moins rendu illustre le nom de M. Marius Zweifel, de Glaris, après ceux de Mungo Park, de Laing, de Winwood Read empêchés de les atteindre (I^{re} année, p. 131, II^{me} année, p. 118, 184 et carte p. 188). La gloire dont il a été honoré n'a point refroidi son zèle, puisque, à l'heure actuelle, il est de nouveau en route pour la même région, avec l'intention de descendre le grand fleuve, de ses sources jusqu'à son embouchure, pour ouvrir, par cette grande voie, le Soudan au commerce européen et à la civilisation.

Nous avons pu saluer, ce mois-ci, le retour du Niger de M. Demaffey, de Genève, ingénieur des mines, attaché aux expéditions de M. le colonel Borguis Desbordes et du D^r Bayol sur le haut Sénégal et le Niger, et qui, revenu de Bamakou à Bakel, a exploré seul le Bambouk entre la Falémé et le Bafing, sur lequel il nous rapporte des renseignements très intéressants.

Enfin, nous devons une mention spéciale à l'œuvre de la Compagnie genevoise des colonies suisses de Sétif, créée en 1853 pour introduire et faire pénétrer la civilisation dans une région où l'indigène vivait en nomade, presque sans rien cultiver, en l'amenant peu à peu, par l'exemple et sous l'influence des colons européens, à adopter une vie sédentaire et à travailler. Quoique la Compagnie ait eu à lutter, en 1855, avec le choléra, en 1856 avec le typhus, en 1867 avec la famine et souvent avec les sauterelles, elle a réussi, grâce au dévouement intelligent de son président, M. le comte Sautter de Beauregard, à amener peu à peu les indigènes à adopter des procédés de culture moins grossiers; elle a introduit, pour améliorer le bétail petit et faible du pays, des bœufs et des vaches de race schwytzoise, qu'elle a acclimatés; puis, grâce à des croisements, elle a transformé la race ancienne, et aujourd'hui deux bœufs de Sétif fournissent le travail de quatre bœufs d'autrefois; enfin, la production annuelle en céréales des terrains concédés à la Compagnie pourrait alimenter la population d'une ville de 80,000 âmes. Les indigènes sont devenus sédentaires et plus travailleurs qu'ils ne l'étaient auparavant. L'influence de cette œuvre civilisatrice s'est étendue beaucoup au delà des limites de la concession. Actuellement la Compagnie fait beaucoup pour reboiser les ravins; elle établit, le long des cours d'eau et près des sources, des plantations de trembles, de peupliers et surtout de frênes, cette essence résistant mieux que d'autres aux influences fâcheuses du froid des hauts plateaux et de la chaleur du vent du Sud.

Sans doute, la part des Suisses dans l'exploration et dans la civilisation

de l'Afrique est petite auprès de celle des autres peuples de l'Europe ; Cependant, nos lecteurs ont dû, comme nous, en faisant cette revue, éprouver quelque chose de ce qui arrive quand on contemple le ciel étoilé. On n'y aperçoit d'abord que quelques étoiles ; si l'on regarde un peu plus attentivement, de nouveaux astres apparaissent que l'on n'avait pas remarqués, et si l'on porte sa vue plus avant, on en distingue de nouveaux encore, et toujours davantage. Que serait-ce, si nous avions pu leur parler des voyages de MM. les professeurs Chaix dans la vallée du Nil et Th. Studer à l'embouchure du Congo ; de l'ingénieur Ilg au Choa, des missionnaires Gobat et Waldmeyer en Abyssinie, Greiner et Meyer chez les Gallas, Gonin au Transvaal, Perrelet à l'île Maurice, Ludwig au Vieux-Calabar, Golaz et Jacques au Sénégal, Mayor en Kabylie ; des botanistes, Schönlein, Brunner et Doge, à la côte de Guinée ; de J. Brun au Maroc et au Sahara, de Desor et Escher de la Linth au Sahara algérien, de L. Borel en Tunisie ; des explorations archéologiques d'Ed. Naville dans la Basse-Égypte ; etc. Combien de Suisses et sur combien de points de l'Afrique !

Nos compatriotes ont donc fait réellement quelque chose. Mais ne nous bornons pas à en prendre acte ; voyons plutôt, dans ce qu'ils ont pu faire, un gage de ce qu'ils feront, maintenant que, sous l'impulsion donnée par les trois Sociétés suisses de géographie, le goût pour cette science se développe ; que, grâce aux conférences de MM. P. Berthoud, Th. Vernet, ou d'autres délégués des missions de Bâle et de Paris, le nombre de nos missionnaires augmente ; que les nouveaux débouchés commerciaux invitent nos négociants à joindre leurs efforts à ceux des autres nations de l'Europe, et à porter aux indigènes de l'Afrique les produits de notre industrie suisse. Seulement, nous demandons aux négociants suisses de ne leur envoyer que des produits utiles : des cotonnades de Saint-Gall, Zurich, ou Appenzell ; — M. Peschuël Loesche disait récemment à Halle, qu'au Congo, les mouchoirs de Glaris, aux couleurs voyantes, sont recherchés comme article de paiement ; — du lait condensé, dans les régions où la présence de la tsetse ne permet pas l'élevé du bétail ; même des boîtes à musique de Genève, car on sait le charme exercé sur les natifs par celles qu'ont emportées dans leurs explorations, Junker chez les Mombouttous, Pogge et Wissmann à Muquengué. Mais qu'ils s'abstiennent par-dessus tout d'y expédier des spiritueux, qui tuent le moral des natifs et les abrutissent, avant de les faire périr !

Et ici, quoique notre article soit déjà bien long, nous ne pouvons pas ne pas rappeler que, déjà en 1878, M. G. Moynier présenta au Comité suisse-africain, de la part de M. le Dr Christ-Socin de Bâle, une pro-

position tendant à faire prohiber le trafic de l'eau-de-vie d'une manière absolue, par une Commission internationale qui serait chargée de réglementer le commerce du Congo, Adoptée par le Comité national suisse dans sa séance du 9 février 1878, la proposition de M. Moynier fut transmise à la Commission exécutive de Bruxelles, dont le secrétaire général, M. Greindl, répondit « qu'elle serait prise en considération, dans la mesure du possible. » Nous ne savons pas dans quelle mesure elle l'a été, et nous ne voyons pas encore très bien comment la Commission internationale, dont nous appelons la création de tous nos vœux, pourra y répondre; mais, avant toute prohibition légale, les Suisses peuvent prendre la résolution de n'importer de spiritueux dans aucune partie de l'Afrique. Qu'ils la prennent et qu'ils la tiennent, et ils assureront par là à notre patrie la plus belle part dans la civilisation de ce continent!

CORRESPONDANCE

QUESTION DES TRAVAILLEURS ENGAGÉS POUR ST-THOMAS

Nous avons reçu de M. Henrique de Carvalho, au sujet de la question des travailleurs engagés pour l'île de Saint-Thomas, une nouvelle lettre que sa longueur ne nous permet pas de publier *in extenso*. Nous devons nous borner à en donner l'analyse.

Tout en reconnaissant la fidélité du résumé que nous avons publié de la dépêche sur la traite des noirs, contenue dans le n° 53 du *Blue Book*, de janvier 1882 à mars 1883, M. de Carvalho réclame, au nom du Portugal, contre les assertions de la dépêche elle-même. Il nous fait connaître, d'après une information qu'il a reçue, la réponse de M. Serpa à l'ambassadeur anglais à Lisbonne, M. W. Baring. Dans son exposé du mode de recrutement des travailleurs dans l'intérieur de la province d'Angola pour l'île de Saint-Thomas, le ministre portugais aurait affirmé : « *que les premiers contrats de ces travailleurs, faits en pleine liberté, au vu et au su des autorités, seront échus au commencement de 1884, cinq ans après la mise à exécution de la loi de décembre 1878, qui règle le nouveau système de travail dans les colonies portugaises d'Afrique.* » Il a déjà été répondu à une représentation analogue du gouvernement anglais en 1880, qu'à l'expiration du contrat les propriétaires devront, de par la loi, remettre aux travailleurs qui auront satisfait à toutes les conditions de leur engagement, le prix du passage pour retourner dans leur pays par les paquebots mensuels, occasion qui s'offre toujours pour se rendre de l'île à la côte d'Afrique. Aussi M. de Carvalho conteste-t-il l'exactitude de la déduction du gouvernement anglais, que ces travailleurs soient obligés de s'engager de nouveau et ne deviennent jamais travailleurs libres. Il rappelle que le 15 octobre 1875, trois ans avant l'abolition du travail forcé, tous les propriétaires affranchirent leurs travailleurs (10,000) et les conduisirent à

l'autorité supérieure de l'île pour leur donner la liberté, sans aucune réserve quant au droit à deux ans de service qui leur était garanti par la loi. Malheureusement ces affranchis ne surent pas tous faire un bon usage de leur liberté, et beaucoup d'entre eux devinrent le fléau des propriétés agricoles. D'autres sont devenus propriétaires, d'autres encore vivent honnêtement, quoique sans travail, grâce à la richesse de la végétation.

M. de Carvalho conclut en assimilant le système de recrutement incriminé par le gouvernement anglais, à celui que pratiquent, à Landana et à Zanzibar, les missionnaires romains, et, à Mozambique, les agences anglaises de recrutement de travailleurs pour Natal et la colonie du Cap; il proteste contre l'abominable traite des nègres, et en appelle au mémoire récent de M. James Stevenson sur les *Grandes roies fluviales de l'Afrique et sur la traite*, où il n'est pas question de traite dans la province d'Angola, ni de routes par lesquelles ces travailleurs, soi-disant esclaves, seraient amenés de l'intérieur aux ports de l'Atlantique, dans les possessions portugaises.

ABANDON DU DARFOUR PAR L'ÉGYPTE

Au dernier moment, nous recevons de M. Schuver une lettre, que la gravité de la nouvelle qu'elle contient nous engage à publier *in extenso* :

Khartoum, 19 juin 1883.

Monsieur,

Je viens de recevoir, du général Hicks lui-même, des nouvelles extrêmement intéressantes : *Le Darfour a été définitivement évacué par les troupes égyptiennes.*

Au mois d'avril dernier, sur des ordres reçus du Caire, un courrier est parti d'ici pour El-Facher, avec les instructions suivantes pour Slatin-bey : Concentrez les garnisons du Darfour à El-Facher; tâchez d'installer un gouvernement national quelconque sous un des descendants de l'ancienne dynastie darfourienne, puis abandonnez le Darfour, soit par la route de Dongola, soit par celle du Bahr-el-Ghazal.

Ces instructions sont parvenues à Slatin-bey, qui a évacué El-Facher, et qui, après avoir livré un combat aux Arabes Hamr, s'est retranché dans une forte position stratégique à Oum Changa, sur la route d'El-Obéid. Il est probable qu'il cherche l'occasion de se joindre à la garnison de Fodcha, avant d'entreprendre la marche vers le Bahr-el-Ghazal. On attend avec anxiété des nouvelles ultérieures de ses mouvements.

En tous cas, vu les opinions émises par Lord Dufferin au sujet de la politique à suivre au Soudan, on peut admettre que la question, si longtemps agitée, du maintien ou de l'abandon du Darfour, vient d'être résolue.

De ce côté-ci, aucun espoir de voir les opérations recommencer avant la fin de la saison des pluies, soit fin septembre, à moins que les dissensions que l'on dit avoir éclaté dans le camp de Mohamed-Ahmed ne prennent une tournure sérieuse, ce que personne ne peut dire.

BIBLIOGRAPHIE¹

VOYAGE EXTRAVAGANT, MAIS VÉRIDIQUE D'ALGER AU CAP, par *Julien Vinson* et *Paul Dive*. Paris (M. Dreyfous), 1883, in-12, 300 pages, 2 fr. — Ce livre est peut-être l'un des meilleurs de la *Bibliothèque d'aventures et de voyages* que publie la librairie Dreyfous. Jusqu'à présent elle renferme surtout des ouvrages qui, à notre avis, n'ont plus qu'un intérêt historique, par exemple, ceux qui racontent les voyages de Cook, de Mungo-Park, etc. Il est sans doute bien préférable de faire connaître les explorateurs contemporains, dont les noms sont dans toutes les bouches, mais dont souvent, dans le grand public, on ignore les travaux considérables. Il a paru à MM. Vinson et Dive, qu'un livre qui donnerait, sous une forme attrayante, le résumé des expéditions récentes, ne manquerait pas d'être bien accueilli. Leur attente ne sera pas trompée.

Des deux auteurs, l'un a déjà visité une partie des pays où il conduit ses lecteurs, l'autre vit continuellement dans l'étude et la pratique des sciences physiques et naturelles. Ils étaient donc convenablement préparés pour mener à bien un travail de ce genre, c'est-à-dire pour faire connaître ce qu'il y a de plus saillant et de plus instructif dans les récits des derniers explorateurs. Ils ont pu qualifier d'extravagant le voyage qu'ils font accomplir à leurs personnages de fantaisie, à travers toute l'Afrique, d'Alger au Cap, par le Sahara, Tombouctou, le Niger, le lac Tchad, le Nil, le Tanganyika, le Nyassa et le pays des Zoulous, mais ils ont eu dans une certaine mesure, le droit de l'appeler véridique, puisque toutes les découvertes racontées ont été réellement faites par des voyageurs connus. A la fin du livre, se trouve un appendice, où les lecteurs trouveront l'origine exacte des aventures attribuées aux personnages du récit et la justification de ce qui pourrait les surprendre.

JOSEPH VALLOT. ÉTUDES SUR LA FLORE DU SÉNÉGAL. Paris (Jacques Lechevalier) 1883, 1^{er} fasc., in-8°, 80 p. 4 fr. — Ne pouvant encore entreprendre de rédiger une flore détaillée du Sénégal, vu que, dans peu d'années, les découvertes des expéditions qui s'y multiplient l'auraient rendue très incomplète, M. Vallot a eu l'heureuse idée de réunir les travaux botaniques sur cette région, dispersés dans de nombreux ouvrages, et d'y ajouter une étude complète de l'herbier du Museum d'histoire

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

naturelle de Paris. Il a préparé ainsi un cadre, où viendront se placer les plantes nouvelles qui ne manqueront pas d'arriver au Museum, maintenant que les communications entre le Sénégal et le Niger sont définitivement assurées. Il a adopté pour ces études la forme d'un catalogue méthodique, dans lequel sont indiqués tous les noms des localités où ont été trouvées telles ou telles plantes, et ceux des personnes qui les ont rapportées. Un abrégé historique des explorations botaniques de l'Afrique centrale, contenant la liste des voyageurs avec l'indication des pays parcourus par eux, de l'époque de leurs voyages, des herbiers où se trouvent leurs plantes, et des ouvrages où elles ont été publiées, précède ces études, auxquelles est jointe une carte des explorations botaniques au Sénégal.

ABYSSINIEN UND DIE ÜBRIGEN GEBIETE DER OSTKÜSTE AFRIKAS, von prof. Dr. R. Hartmann, Leipzig (G. Freytag), Prague (F. Tempsky), 1883, in-8°, 303 p. illustr. et carte. — La librairie Freytag publie une série de volumes destinés à exposer l'état de toutes les branches des connaissances humaines. Six volumes seront consacrés à l'Afrique où chaque jour de nouveaux pays sont découverts et de nouveaux peuples étudiés, en sorte qu'un livre, datant de trois ou quatre ans, n'est déjà plus au courant et demande à être révisé. Il appartenait au savant auteur de l'ouvrage sur *Les peuples de l'Afrique* de décrire la région où les groupements divers de familles et de races sont le plus intéressants, mais dont l'étude est la plus difficile. La côte orientale d'Afrique renferme, en effet, à côté les uns des autres, des nègres, des tribus se rattachant à la race blanche, des souahélis qui peuvent être regardés comme faisant partie du groupe des races mixtes ou mélangées, et enfin des Arabes et des Européens. Ces peuples divers présentent, dans leur manière de vivre, dans leurs mœurs, leur conformation, et leur couleur des particularités des plus curieuses, que M. Hartmann pouvait mieux que personne faire ressortir.

Son livre est l'exposé de nos connaissances sur l'état actuel de ces pays. Il traite successivement de l'Abyssinie, qui forme la partie principale du volume, du pays des Gallas, du Somal, de l'Afer ou Afar, etc. Puis, descendant plus au Sud, il étudie les tribus nègres de la région équatoriale de l'Afrique orientale, la domination arabe sur la côte de Zanzibar, et enfin les possessions portugaises de la province de Mozambique. De nombreuses illustrations contribuent à rendre agréable la lecture de ce volume.

BULLETIN MENSUEL (3 septembre 1883.)¹

En attendant la construction d'un chemin de fer entre l'Algérie et le Sénégal, un ancien colon en **Algérie** a proposé de former, à travers le **Sahara**, des oasis peu distantes les unes des autres, au moyen de plantations de palmiers et de baobabs. En même temps seraient placés, le long de ces cultures, une conduite d'eau et un fil télégraphique. Plus tard on planterait d'autres arbres dans les intervalles entre les oasis ainsi créées.

La Société de géographie de Halle a reçu communication des résultats de l'exploration que M. le professeur Dr Schmidt avait été chargé de faire en **Tunisie** et en **Algérie**. Après avoir passé une dizaine de jours à Tunis, à étudier les mœurs des divers groupes de populations de cette ville, il se dirigea, par Béja et Soukarras, vers Constantine, d'où il fit diverses excursions, l'une au sud, à l'oasis de Biskra, l'autre au nord, à Philippeville. Ayant reçu de l'Académie des Inscriptions de Berlin le mandat de compléter la collection des documents épigraphiques grecs et latins de cette région, il en a rapporté un grand nombre, ainsi que des inscriptions berbères, et d'autres en caractères touaregs qu'on n'a pu déchiffrer jusqu'ici. A l'occasion de la communication de M. Schmidt, le professeur Kirchhoff a rappelé l'opinion de Nachtigal, d'après laquelle le nord de l'Afrique serait soumis à un dessèchement séculaire, qui ferait avancer le désert vers le nord.

Parmi les projets auxquels a donné lieu la discussion sur l'amélioration des moyens de communication entre la Méditerranée et la mer Rouge, à travers l'**isthme de Suez**, nous devons mentionner celui d'un **chemin de fer pour navires**, proposé par MM. Clark et Stanfield à la Chambre de Commerce de Londres. Ils se chargeraient de construire des machines qui, en trois minutes, élèveraient de 12 mètres des navires de 6000 tonnes, auxquels ils feraient traverser l'isthme en six heures, sur un chemin de fer dont la construction, dans leur opinion, coûterait la moitié moins qu'un second canal et exigerait la moitié moins de temps.

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres et les *Mittheilungen* de Gotha nous apportent des détails extraits de lettres de **Lupton-bey** sur ses explorations dans sa province du **Bahr-el-Ghazal**. A la fin de l'année dernière il était à Anyower, à quatre jours de marche à l'O. de la résidence de Semio où était Junker, par 6°, 42' lat. N. et 23° long. E. de Paris. Il a découvert une grande rivière du nom de **Parpi**, qui prend sa source dans les montagnes au S.-O. de Hofra-en-Nahas, se dirige vers le sud et reçoit de nombreux tributaires, entre autres le Wille, que la carte de Schweinfurth indique comme appartenant au bassin du Bahr-el-Arab. Lupton-bey a traversé deux fois le Parpi, par 7°, 30' lat. N. et 22°, 56' long. E., puis par 6°, 45' lat. N. et 22°, 52' long. E. de Paris. Au premier point, la rivière avait 15^m de largeur et 5 à 6^m de profondeur, et au second, 80^m de large sur 10^m de profondeur, avec une vitesse plus grande. Dans la saison sèche, elle est guéable en beaucoup d'endroits, mais ne tarit pas comme les autres rivières de ce pays. Sous le 7°, 10' lat. N. elle forme une grande cataracte nommée Ginder; au delà elle coule entre des collines, a des rives abruptes et boisées, et forme des méandres entre des rochers. Le pays qui l'avoisine est fertile et très peuplé de nègres Kredjs et de Bendas. On y cultive le durra, le maïs, plusieurs espèces de fèves, du tabac, etc.; parmi les arbres on remarque surtout le palmier à huile, le figuier et l'arbre à soie de Piaggia (*eriodendron anfractuosum*); les éléphants y abondent. — Jusqu'ici les steamers qui naviguent occasionnellement de Khartoum au Bahr-el-Ghazal ne se sont guère avancés que jusqu'à Meshra-el-Rek. Lupton mentionne un steamer en construction à Khartoum, d'un tirant assez faible pour naviguer sur le Djour, tributaire du Bahr-el-Ghazal, et qu'il a l'intention de faire remonter jusqu'à Wau, à 120 kilom. au S.-O. de Meshra-el-Rek¹.

De son côté, **Emin-bey**, pour obvier aux inconvénients causés dans la navigation du Nil-Blanc par les obstructions du fleuve, a l'intention de faire une route de Bohr, sur le Nil-Blanc, au Sobat. — Il a reçu du sud des nouvelles d'après lesquelles la guerre régnait entre Mtéssa et Kabrégá. Un grand nombre d'Arabes de Zanzibar se sont établis chez Kabrégá, en venant directement du Karagoué sans toucher l'Ouganda. Mrouli était occupé par les Ounyoros; de là, une route conduit à Mparonyamoga, dans la direction du lac Albert.

Il ressort d'une lettre de Rohlf à l'*Esploratore*, qu'à **Galabat**, la

¹ Voir la carte, p. 116.

traite est plus florissante que jamais. Les inspecteurs de ce trafic qui s'y trouvent sont des Grecs, qui l'encouragent pour recevoir un bakchiche. D'autre part, un correspondant du *Phare d'Alexandrie* lui écrit d'Hodeïda, que depuis quelque temps cette ville et les localités voisines sont remplies d'esclaves importés de la côte africaine de la mer Rouge, et que la vente de ces pauvres créatures se fait presque en public. — On comprend dès lors que le comte de Fife ait attiré l'attention de la Chambre des Lords sur la recrudescence de la **traite au Soudan**. S'appuyant sur l'affirmation de Schweinfurth : qu'aucun fonctionnaire égyptien n'a jamais été puni sérieusement par son chef pour sa conduite relativement à l'esclavage, et sur le rapport du colonel Stewart attestant qu'aucune maison importante engagée dans le commerce des esclaves n'a jamais été molestée, parce qu'il y a trop d'intéressés à ce trafic et que les notables sont trop puissants et trop influents, il a insisté sur la nécessité de profiter de l'ascendant que l'Angleterre a acquis dans les affaires de l'Égypte, pour s'attaquer à la racine même du mal, et arrêter la demande d'esclaves en réclamant l'abolition de l'institution légale de l'esclavage en Égypte. Rappelant ensuite que, d'après le traité conclu en 1877 entre l'Angleterre et l'Égypte, la traite doit être déclarée abolie l'année prochaine dans ce dernier pays, il a demandé que l'autorité à cet égard fût remise aux mains de quelque Européen résolu, qui comprît les devoirs qu'impose l'influence civilisatrice acquise par l'Angleterre. Tout en faisant remarquer que l'état de désorganisation dans lequel se trouve le Soudan est très défavorable au succès de mesures pour la suppression de la traite, lord Grandville a annoncé que le gouvernement anglais a désigné, comme consuls pour le Soudan, deux hommes capables, dont l'un, M. Auguste Baker, résidera à Khartoum, et l'autre, M. Moncrieff, à Souakim, pour appuyer les autorités qui travaillent à l'abolition de l'esclavage. — Dans une réunion d'adhérents de l'Antislavery Society, tenue à Valentines, près d'Ilford, lord Grandville a abordé la question de l'abolition immédiate de l'esclavage en Égypte. La Société a promis d'appuyer ses vœux, et a exprimé le vœu que l'influence de l'Angleterre en Égypte ne soit pas employée à soutenir un gouvernement qui permettrait encore à un homme de réduire en esclavage son semblable. Les missionnaires Wilson, de l'Ouganda, et Farler, de l'Ousambara, ont donné des renseignements sur l'esclavage dans ces deux parties de l'Afrique.

Le journal le *Temps* nous a appris que, d'après une lettre particulière de M. **Soleillet**, ce voyageur, après son excursion au Kaffa, en a fait

une nouvelle le long du **Nil Bleu**. Grâce à la faveur du roi Ménélik, il a pu visiter les monts Dauba, Kollacha et Tanis, la province de Salalé, le grand marché de Djarro, au point de jonction des montagnes du Godjam et de l'Amhara, ainsi que le célèbre monastère de Debra-Libanos. Le dimanche 29 avril, jour de la Pâque éthiopienne, il se trouvait à Ankober, où l'a rejoint le comte Antonelli, chef de l'expédition italienne, qui a heureusement ouvert la route d'Assab au Choa, malgré le projet du pacha de Zeila, Abou-Beker, qui a tenté de le faire assassiner, comme il l'avait essayé pour M. Soleillet.

Nous avons annoncé dans notre précédent numéro le jour à Mombas de **J. Thomson**, obligé de renoncer à s'avancer à travers le pays des Masaï par la même route que le Dr Fischer, et de venir à la côte prendre des renforts et renouveler ses provisions. De Mombas il a écrit à la Société de géographie de Londres, aux *Proceedings* de laquelle nous empruntons ce qu'il dit de sa marche, à partir de Taveta, le long du pied du **Kilimandjaro**. Retenu trois jours par les ruses d'un chef pillard, Mandara, il en profita pour tenter une ascension de cette montagne, au-dessus de la région des forêts, à plus de 3000^m. Ensuite, pendant cinq jours, il chemina dans un terrain coupé de torrents impétueux, dont le passage lui opposa souvent de grandes difficultés. Pendant tout ce temps, il n'entrevit la partie supérieure du Kilimandjaro qu'à de courts intervalles, à l'approche du lever et du coucher du soleil. Une seule fois il eut la vue du sommet pendant une demi-heure. Le pic inférieur n'avait pas de neige; le supérieur en avait une calotte légère, qui descendait un peu plus bas du côté du sud et brillait comme de l'argent poli au soleil du matin, contrastant fortement avec le profil sombre et rocheux du Kimawenzi. Tout autour roulaient d'énormes cumulus blancs; puis un rideau de stratus étendit sur toute la scène un voile mystérieux d'un gris uniforme. Quoique propre à toute espèce de cultures, le pays qui entoure la base de la montagne est complètement inhabité par crainte des Masaï; mais il fourmille de gros gibier : buffles, rhinocéros, zèbres, éléphants, etc. — Thomson espérait pouvoir repartir de Mombas avec une caravane arabe.

M. Ledoux, consul de France à Zanzibar, a communiqué à la Société de géographie de Paris des nouvelles du capitaine Bloyet, chef de la station du **Comité national français** à Condoa. A sept journées de marche de cette localité, les Wahéhés, descendus de leurs plateaux, avaient attaqué une caravane et tenaient la campagne, mais sans inspirer de crainte à M. Bloyet. Le consul signale l'état prospère des mis-

sions romaines de Mhonda et de Mandéra, autour desquelles se sont groupés des villages qui acquièrent de jour en jour plus d'importance. Les produits des environs y affluent, la monnaie y remplace déjà l'échange, et, dans quelques années, au lieu des broussailles et de la solitude, s'élèveront là des centres populeux. Les missionnaires ont réussi à fonder une nouvelle station à Mrogoro, ville principale des Wasigouas. Le chef Goméra s'opposa d'abord à leur projet ; mais le sultan Saïd-Bargasch lui ayant ordonné de les bien recevoir, il a déposé ses préventions et leur a permis de s'établir dans ses États.

M. le lieutenant **Becker**, revenu temporairement de **Karéma**, se prépare, par des études spéciales à l'Institut géographique militaire de Bruxelles, à y retourner l'hiver prochain. Il a obtenu un grand crédit auprès des noirs, qui, dans leur simplicité, lui attribuent, comme à d'autres blancs, le pouvoir de disposer de la pluie et du beau temps. Pendant son voyage de Karéma à Zanzibar, les habitants des villages qu'il traversait, souffrant d'une sécheresse prolongée, venaient lui demander de la pluie. Ayant remarqué que la pluie le suivait dans sa marche de l'ouest à l'est, il promit gravement qu'il pleuvrait si on le dispensait de payer le hongo, ce qui lui fut accordé. La pluie ne manqua pas, et sa popularité s'en accrut de beaucoup.

Dans une visite que le P. Guillet a faite d'Oudjidji au **Massanzé**, il a constaté que l'emplacement choisi pour la station de ce district, à l'ouest du Tanganyika, est insuffisant. Il a exploré le **golfe de Burton**, pour y chercher un lieu plus convenable à cette mission, en même temps qu'il se proposait de reconduire chez lui, dans l'Oubouari, un chef, Kisamba, dont les villages étaient ravagés par l'esclave de l'Arabe Wangouana. Dans le fond du golfe, il visita un plateau couvert de beaux arbres, mais sans habitants; près de là coule le Nembré, dans une plaine où croît le papyrus, avec quelques hameaux dont les indigènes vinrent au-devant de lui, et lui témoignèrent le désir de le voir s'établir au milieu d'eux, pour être mis à l'abri des exactions de leurs voisins. Remontant ensuite vers le nord, jusqu'à la pointe de Vanza (Pannza, de la carte de Stanley), il n'y rencontra que la dévastation et un silence de mort. Kisamba, debout, à l'avant du bateau, criait de toute sa force, annonçant l'arrivée des blancs. Quelques formes humaines sortirent de derrière les rochers où elles se tenaient cachées. Kisamba apprit que plusieurs membres de sa famille avaient été massacrés, pour n'avoir pas voulu suivre le vainqueur en esclavage; alors il s'élança dans la montagne, d'où il ramena bientôt au rivage une longue file de femmes et

d'enfants qui s'y étaient réfugiés, et demanda au missionnaire de les conduire au Massanzé, où ils seraient en sûreté. Le P. Guillet y consentit; mais l'insuffisance de l'établissement du Massanzé n'en fut que mieux constatée, aussi a-t-on résolu de le transférer sur le plateau de Kassoukou, au fond du golfe de Burton.

M. O'Neill est parti de Mozambique pour le **lac Chiroua**. D'après les dernières informations qu'il avait reçues, il commençait à douter que la Lujenda en fût l'émissaire. Les opinions des trafiquants natifs qui avaient voyagé dans cette partie de l'Afrique différaient beaucoup les unes des autres. Les uns la font sortir d'un lac Amaremba ou Mnaremba; un autre, qui, l'année dernière, a passé du lac Chiroua au lac Amaramba, prétend qu'il n'y a point de communication entre eux, et que le seuil qui les sépare est très élevé; il décrit l'Amaramba comme un lac long, beaucoup plus petit que le Chiroua, mais ayant deux îles. Le lac vu par Johnson et supposé par lui être le Chiroua, ne serait-il point l'Amaramba? C'est ce que l'expédition de M. O'Neill ne manquera pas de nous apprendre.

M. Williams, associé de la Société de géographie de Londres, a récemment traversé, avec sa femme et son fils, âgé de sept ans, le **pays des Bamangwatos**. Après avoir voyagé le long du Limpopo, et traversé le Marico et le Notuani, ils s'éloignèrent du Limpopo, franchirent un désert sans eau de 120 kilom., et eurent le bonheur de rencontrer un Anglais, M. John Bennion, de Schoschong, qui leur montra le chemin jusqu'à la capitale de Khamé. Celui-ci était alors en guerre avec les Matébélés; son frère Khamané, qui remplissait les fonctions de régent, donna des guides à M. Williams pour le conduire au pays des Matébélés. Le voyageur devait laisser sa femme à Tati, se rendre à Gouboulouayo, chez Lo Bengula, et y prendre de nouveaux guides et porteurs, pour s'avancer avec sa femme et son fils jusqu'aux chutes Victoria, en passant par Panda-ma-Tenka, où il comptait laisser son wagon pour faire porter de là, en litière, sa femme jusqu'au Zambèze.

D'après un *Blue Book* communiqué au parlement anglais, le gouvernement britannique n'admet pas que la Colonie du Cap ait le droit de répudier la charge qu'elle a acceptée en 1871 de gouverner le **Lessouto**, ni que l'État libre d'Orange puisse réclamer autre chose, si ce n'est que l'Angleterre se charge pour une bonne part de maintenir la paix sur la frontière, ni enfin que les Bassoutos soient en droit de revendiquer le rétablissement de leurs anciennes relations avec la Couronne d'Angleterre. Cependant le gouvernement anglais reconnaissant les efforts sérieux faits par la Colonie du Cap pour gouverner le Lessouto, est dis-

posé à mettre à l'épreuve, provisoirement, le désir des Bassoutos de redevenir sujets de la Couronne d'Angleterre, à la condition : 1° qu'ils prouvent d'une manière satisfaisante leur désir de rester sujets de la Couronne, et fassent leur possible pour payer les impôts stipulés et pour obéir au haut-commissaire ; 2° que l'État libre d'Orange prenne les mesures nécessaires pour prévenir toute incursion dans le Lessouto, faute de quoi le gouvernement anglais sera déchargé de toute responsabilité ultérieure ; 3° que la Colonie du Cap se charge de rembourser au haut-commissaire tous les droits de douane, taxes et autres revenus provenant de l'importation de marchandises dans le Lessouto. La dépêche du ministre des colonies conclut en disant, qu'il est bien entendu que le gouvernement anglais ne prétend nullement, par cette intervention, accepter une responsabilité permanente à l'égard du Lessouto. Si les parties plus spécialement intéressées dans la question ne lui prêtent pas, autant qu'il est possible, leur concours, le gouvernement anglais ne se considérera pas comme tenu de continuer son intervention.

Une expédition organisée en vue de fonder un **établissement allemand en Afrique** a été entreprise par une maison de commerce de Lubeck, qui a envoyé un agent, M. Vogelsang, dans le pays des Grands-Namaquas, au nord de la colonie du Cap, pour acheter aux Hottentots la baie d'**Angra Pequena**, par 26°,37' lat. S. et 12°,47' long. E. de Paris, ainsi qu'un territoire de 50 à 60,000 hectares à l'intérieur. La baie est protégée contre les vagues par trois grandes îles ; le mouillage en est excellent. Dans les montagnes parallèles à la côte, se trouvent les établissements des indigènes au milieu desquels travaillent les missionnaires rhénans de la station de Béthanie. La maison Luderitz qui a pris l'initiative de cette expédition ne doute pas qu'il ne s'y trouve des gisements de cuivre, comme il en existe plus au sud dans le pays des Petits-Namaquas ; elle compte faire explorer le pays à ce point de vue, et a tenu à s'assurer l'exportation du minerai, par la possession d'un port sûr et d'un accès facile. Un petit schooner à deux mâts fera un service régulier entre le nouvel établissement et Capetown.

Le dernier numéro des *Proceedings* de la Société de géographie de Londres renferme un rapport de lord **Mayo** sur l'expédition qu'il a faite, l'année dernière et au commencement de celle-ci, avec M. **H.-H. Johnston**, naturaliste, de **Mossamédès au Cunéné**. Après une excursion au sud, le long des Montagnes Noires jusqu'à la Coroca, ils se dirigèrent vers l'est, gravirent la Serra de Chella, dont ils suivirent la crête jusqu'à la latitude de Humpata, où ils visitèrent la station des Boers qui les reçurent avec une hospitalité des plus aimables. Lord Mayo

a trouvé cette colonie très prospère, et favorisée par un climat très salubre, la température du plateau sur lequel elle est établie demeurant la même à peu près toute l'année. A Huilla, ils rencontrèrent le P. Duparquet dont la station missionnaire est aussi très florissante, et qui y fait construire un collège pour des élèves de Saint-Paul de Loanda, l'air de Huilla étant beaucoup meilleur que celui de la côte. De là, descendant vers la rivière Quimpanpanini, ils arrivèrent à Commandant's Drift, la dernière ferme portugaise avant d'atteindre Humbé, près du Cunéné. Les rhinocéros abondent dans le voisinage ; plus loin ce sont les zèbres, les antilopes, les éléphants, etc. ; dans le Cunéné, les hippopotames. Toute cette région est encore très riche en gibier, quoique les Chibiquas qui habitent la partie méridionale de la Serra de Chella soient essentiellement chasseurs et voués à l'élevage du bétail. Ils ont émigré, il y a 150 ans, du pays au sud du Cunéné, et appartiennent à la tribu des Damaras, avec un mélange d'Ovampos et d'autres tribus ; leur langage ressemble à celui des Ovampos. Les Hottentots avaient fait récemment irruption à travers le Cunéné, attaqué le village palissadé des Chibiquas, en sorte que ceux-ci s'étaient dispersés dans les villages voisins du fort portugais de Gambos. Lord Mayo en rencontra une troupe nombreuse à la chasse ; ils étaient munis de curieux instruments en fer, à tête en forme de lance, avec lesquels ils frappent l'éléphant, auquel ils coupent les muscles au-dessus des pieds de derrière ; après l'avoir ainsi mis dans l'impossibilité de fuir, ils le tuent avec leurs assagaies. Ils n'ont point d'armes à feu et sont de purs sauvages. Sur la route de Humbé, on rencontre des plantations considérables de bananiers et d'orangers, et beaucoup de baobabs. Quant au Cunéné, où les voyageurs allaient chasser l'hippopotame, ils l'ont trouvé beaucoup plus petit qu'ils ne s'y attendaient, et point navigable à l'endroit où ils l'atteignirent, près de Humbé. A son embouchure il y a une barre ; à une centaine de kilomètres en amont, des rapides, et, à l'endroit où le fleuve franchit la Serra de Chella, une cataracte. Les Boers prétendent que les hippopotames y abondent, et que les éléphants sont nombreux dans les montagnes le long de ses rives. Lord Mayo et Johnston remontèrent la vallée jusqu'au village d'Ekamba, dont les femmes donnent à leur chevelure l'apparence d'un énorme papillon de chaque côté de la tête. La saison des pluies venues, ils résolurent de revenir à la côte, mais un accès de fièvre et de rhumatisme retint lord Mayo à Humbé, où les missionnaires romains le soignèrent avec beaucoup de dévouement. Au retour il passa par la route que le gouvernement portugais a fait construire pour faci-

liter les voyages des Boers avec leurs wagons lorsqu'ils se rendent à la côte, mais il put constater d'autre part combien sont élevés les droits dont sont frappées les marchandises importées dans la province de Mossamédès.

Invité par Stanley à aller le rejoindre sur le **Congo**, **M. H.-H. Johnston** y a fait des études très intéressantes sur la flore et la faune des trois régions : de la côte à la première cataracte, de Yellala à Stanley-Pool, et de ce point à Bolobo, limite de son champ d'exploration. Revenu en Europe, il a rapporté que **Stanley** se préparait, le 1^{er} mai, à partir de Léopoldville avec une flottille de trois vapeurs et de beaucoup de canots indigènes, pour un voyage en amont du fleuve jusqu'aux chutes de Stanley, à 1600 kilom. de distance. Il dit aussi que Stanley a fait alliance avec plusieurs des chefs qui possèdent la rive septentrionale du Congo, à une très grande distance au delà de Stanley-Pool, et qu'il a signé des traités pour faire échec à de Brazza, quoique la commission de l'Association internationale de Bruxelles lui ait intimé l'ordre de conserver des relations amicales avec l'expédition française et de reconnaître les droits acquis par la France sur le Congo. Parmi les nouveaux agents du Comité d'études envoyés à Stanley, **M. Johnston** mentionne **M. Roger**, autrefois agent de l'Association internationale dans une des expéditions de Zanzibar au Tanganyika, et qui est arrivé au Congo avec deux baleinières, pour tenir ouvertes les communications par le fleuve entre Isanghila et Manyanga. D'autre part, deux géographes anglais, **Sir Frédéric Goldsmith** et **M. E. Delmar Morgan**, ont été chargés d'une mission spéciale au Congo, d'où est revenu **M. Braconnier**. — En outre, la *Pall Mall Gazette* annonce que **M. Verey**, ingénieur, a été chargé par le Comité d'études de conduire à Stanley un steamer, sur lequel il l'accompagnera le printemps prochain dans un long voyage, pour explorer des régions inconnues jusqu'ici.

D'après une communication du **D^r Schweinfurth**, le **D^r Emile Riebeck** prépare une expédition pour l'exploration des pays voisins du **Niger**, du **Bénoué** et du **lac Tchad**. Elle sera confiée à **M. G. Adolphe Krause** qui, par un long séjour dans le nord de l'Afrique, a acquis une connaissance parfaite des difficultés que présentent ces entreprises, et des langues de l'Afrique centrale entre le Chari et le Haut-Sénégal, entre autres du foul et du kanouri. **M. Krause** se propose de remonter le Niger, depuis son embouchure jusqu'à 600 ou 800 kilom.; après quoi il s'établira dans un endroit convenable qui lui permette de profiter des occasions favorables pour de futures excursions à l'intérieur. Il

•

pense choisir, pour son premier quartier général, Kipo-Hill, station missionnaire près d'Egga, ou Chonga, près de Rabba, et étudiera d'abord la langue et l'ethnographie des Fellatas et des Haoussas-Mousouks.

Deux missionnaires des stations du **Vieux Calabar**, MM. **Beedie** et **Edgerley**, ont fait récemment un voyage en amont de Creek-Town, pour visiter, le long du fleuve, la grande peuplade des Atams, la principale tribu des Akounakounas, et chercher un endroit favorable à un établissement au milieu d'eux. Accompagnés d'un homme d'Atam qui avait été fait esclave dans sa jeunesse, vingt ans auparavant, ils parvinrent d'abord à Umon, gouvernée par deux chefs, l'un civil, l'autre religieux, puis à Ikotana, dont le chef leur fit un accueil cordial et se montra disposé à recevoir un Européen dans sa ville. De là ils visitèrent Biakpan, ville industrielle et entourée d'avenues proprement tenues, où jusqu'ici aucun Européen n'avait pénétré. Ils y trouvèrent des Inokons, indigènes qui voyagent d'un lieu à un autre, et sont les principaux trafiquants des marchandises d'Europe, qu'ils vont chercher aux marchés de la côte, où ils conduisent des esclaves comme objets d'échange. Le chef de Biakpan demanda un instituteur aux missionnaires, et leur promit d'envoyer ses fils au Vieux Calabar pour leur éducation. MM. Beedie et Edgerley durent redescendre à Creek-Town, où le dernier ne tarda pas à succomber à un accès de fièvre.

Le rapport de M. Barham, ingénieur du syndicat de la **Wassaw Light Railway Company**, recommandant le tracé d'**Axim à Tacquah**, expose que la construction de cette ligne pourra se faire sans difficulté. Il y a abondance de bois pour toute espèce de travaux ; partout le terrain est bon ; l'eau est suffisante dans la saison sèche et abondante dans la saison pluvieuse ; la main-d'œuvre n'est pas coûteuse ; on peut trouver facilement à la côte les charpentiers et les forgerons nécessaires. Si, au début, les denrées alimentaires doivent être importées, bientôt l'impulsion donnée à la culture par l'ouverture du pays fournira céréales et légumes en quantité suffisante, le sol consistant en dépôts d'alluvion très riches. Une députation sera chargée de demander au ministre des colonies, lord Derby, d'insister auprès du gouvernement de la Côte d'Or, pour qu'il accorde à la compagnie susmentionnée son appui moral et une garantie d'intérêts de 4 %, comme le fait généralement le gouvernement des Indes pour les chemins de fer de cet empire.

Le gouverneur de **Sierra Léone**, ayant été informé qu'une assemblée devait avoir lieu dans le district de Sherbro, où des personnes accusées de

sorcellerie seraient brûlées, écrivit aux chefs pour leur signaler la folie de tels procédés et leur ordonner d'y mettre fin. En réponse, il reçut une lettre signée par tous les chefs déclarant qu'avant la réception de son message, on avait déjà brûlé 34 personnes qui avaient avoué avoir pratiqué la sorcellerie, mais, qu'à la lecture de sa lettre, on avait libéré le reste des captives qui, sans cela, eussent aussi été sacrifiées. Les chefs ont promis de s'abstenir de semblables pratiques à l'avenir.

Le refus du roi de Nioro de laisser le **D^r Bayol** et son compagnon, le lieutenant **Quinquandon**, entrer dans le Kaarta, a engagé ces explorateurs à visiter la région à l'est de ce dernier pays. Ils ont pu parcourir un territoire inexploré jusqu'ici, entre le Niger et la route suivie par le D^r Lenz, dans son voyage de Tombouctou au Sénégal, relever 360 kilom. de pays nouveaux, et recueillir quantité de renseignements sur la topographie et la population de plusieurs districts placés dès maintenant sous le protectorat de la France, en vertu de traités conclus par le D^r Bayol avec les chefs indigènes. Le point extrême de cette exploration a été Donabougou à l'est de Mourdia ¹. Cette dernière localité, une des plus importantes du pays, a un marché considérable. Des caravanes y arrivent chargées de plaques de sel qu'elles échangent contre de l'or, des captifs, et surtout du mil, qui fait défaut dans le pays. De Segala à Sokolo, il n'y a que deux journées de marche, et, de ce dernier point, on peut atteindre Tombouctou en quatre jours. Mais la route de cette dernière ville a été fermée avec obstination aux voyageurs. Le pays des Bambaras les a vivement intéressés ; quant aux plaines des environs de Mourdia, elles sont composées d'un sol sablonneux, couvert seulement de maigres arbustes, et qui semble indiquer l'approche de la région saharienne. Revenus à Bafoulabé, le D^r Bayol et son compagnon ne tarderont sans doute pas à donner un rapport complet sur leur exploration.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le gouvernement français a déposé sur le bureau de la Chambre un projet de loi déclarant d'utilité publique la ligne de Bougie à Beni-Mansour, et un projet de convention à passer avec la Compagnie de l'Est algérien pour l'exécution de la ligne de Sétif à Bougie.

Jusqu'à présent la province de Tripoli était privée de lignes télégraphiques; l'administration turque est sur le point d'en faire poser trois : l'une, de Tripoli à

¹ Voir la Carte, p. 200.

Benghazi, une seconde, de Tripoli à la frontière S.-E. de la Tunisie, et la troisième, de Tripoli à Ghadamès; celle-ci toutefois ne sera posée qu'après les deux autres.

L'entomologiste italien Dabbene, qui explorait la région du Haut-Nil, a rapporté à Khartoum de riches collections.

Aux dernières nouvelles de Lado, le capitaine Casati se trouvait dans cette ville, préparant une nouvelle expédition; il comptait cette fois se rendre dans le pays des Gallas.

D'après une lettre de Massaoua, du 12 juin, le Dr Stecker, arrivé à Adoua, allait redescendre à la côte.

Une dépêche du Caire, publiée par le *Standard*, annonce que l'envoyé égyptien Naïb-Mohammed est revenu de sa mission en Abyssinie. Le roi Jean, satisfait de l'occupation de l'Égypte par les Anglais, paraît disposé à renouer ses relations avec le khédive. Il était en guerre avec Ménélik, mais les hostilités étaient suspendues pendant la saison des pluies.

Les Bédouins des environs de Souakim se sont joints au parti du mahdi, et ont causé dans la ville des désordres, pour la répression desquels le gouvernement du khédive a dû envoyer des troupes du Caire. Les Abyssiniens menacent aussi de faire irruption dans le pays.

Le baron Muller organise, pour le compte de la Société coloniale allemande, une expédition dans la région de la Dana.

Le *Henry Wright*, destiné aux stations de la Société des missions anglicanes, sur la côte orientale d'Afrique, a rencontré dans l'Océan Indien une mousson si forte, qu'il n'a pu pousser jusqu'à Zanzibar; il a dû revenir à Aden pour quelques semaines.

Sir John Kirk, consul-général anglais à Zanzibar, est retourné à son poste. — Trois vice-consuls anglais ont été nommés pour les villes de Lamou, Mombas et Quiloa.

Une chaloupe à vapeur sera mise à la disposition du missionnaire Farler pour son œuvre dans l'Ousambara.

La mort de Mtésa paraît définitivement confirmée. D'après l'*African Times*, l'attention des Égyptiens étant forcément détournée des régions équatoriales, le peuple de l'Ouganda pourra régler la question de la succession sans l'intervention d'aucune puissance étrangère.

Le gouvernement portugais a fait avec la « Castle Mail Packets Company » une convention par laquelle cette compagnie s'est engagée à établir une communication régulière entre Lisbonne et Mozambique. Les navires à vapeur toucheront au Congo, où le nombre des émigrants portugais augmente de jour en jour, au Cap, à Lorenzo Marquez, à Inhambané et à Mozambique.

Une ligne télégraphique va être établie entre Quilimane et Tété.

D'après le *Diario de Noticias*, la maison Amourous de Paris va établir un chemin de fer, système Decauville, le long de la baie de Conducia, dans le voisinage de Mozambique, pour faciliter l'exportation du sel que l'on y exploite.

Le gouvernement du Transvaal ayant décidé d'envoyer en Angleterre des com-

missaires pour traiter la question de la Convention, la mission dont avait été chargé lord Reay est ajournée. — Le gouvernement anglais protestera, nous n'en doutons pas, contre la résolution du Volksraad de dissoudre les deux tribus de Mapoch et de Mampoer, qui ont fait leur soumission, et d'en répartir les indigènes, pour la durée de cinq ans, entre les fermiers boers en qualité d'« indented servants » ce qui constitue une sorte d'esclavage temporaire.

La nouvelle de la mort de Cettiwayo ne s'est pas confirmée. Quoique blessé, il a pu s'échapper; ses partisans se sont ralliés et ont livré une nouvelle bataille à l'armée d'Usibepu, qu'ils ont mise en déroute.

L'ancien missionnaire Robert Moffat, beau-père de Livingstone, rentré en Angleterre depuis 1870, après avoir travaillé 50 ans chez les Betchouanas, est mort le 10 août à Leigh, près de Tunbridge, dans le Kent, à l'âge de 87 ans et demi.

Les Boers de l'ouest du Transvaal, qui, après avoir été appelés par les deux chefs indigènes en lutte, Mankoroanee et Montsida, se sont partagé leurs territoires, dont ils s'étaient emparés, et se sont, d'un commun accord, constitués en république indépendante, sous le nom de Stellaland.

MM. les D^{rs} Bachmann et Wilms sont heureusement arrivés à Capetown, d'où ils ont déjà commencé à envoyer à l'*Export*, le journal de la Société de géographie commerciale allemande, des rapports intéressants sur la botanique et la zoologie des environs de cette ville.

Pour prévenir le retour de la sécheresse et de la disette, dont les habitants du Namaqualand ont eu à souffrir récemment, le D^r Théophile Hahn propose de restaurer les travaux d'irrigation commencés il y a longtemps à Ebenezer par la mission rhénane. Quand son père quitta cette station en 1847, le pays, arrosé artificiellement par l'eau de l'Olifant-River, produisait d'abondantes récoltes, la population était riche en bétail et fournissait des milliers de moutons à Capetown. Le capitaine Balfour, ingénieur, a dressé le plan d'un barrage qui répondra au vœu du D^r Hahn, et rendra la prospérité aux districts de Clanwilliam et de Hardeveldt, ainsi qu'à celui des mines de cuivre de cette région.

Une maison de commerce de Capetown qui a des intérêts considérables dans le Damaraland, se propose d'y envoyer une expédition pour explorer le pays.

Le D^r Hopferner, qui a traversé tout le territoire de Mossamédès au Damara-land, est en route pour revenir à Hambourg, où il compte fonder une société en vue d'un établissement dans cette région.

Les missionnaires américains établis à Bailounda se proposaient d'explorer le pays dans la direction de Dondo, mais les porteurs qu'ils avaient engagés leur ont fait défaut, le roi Kouikoui ayant interdit à ses gens d'accompagner les missionnaires, qu'il trouvait trop peu favorables à ses guerres.

L'exploitation du caoutchouc dans les possessions portugaises de la Guinée inférieure semble prendre une certaine extension. Deux chargements considérables de ce produit sont arrivés récemment de Mossamédès à Loanda pour être réexpédiés en Angleterre. On a aussi constaté l'existence de sources importantes de pétrole, dans les territoires de Libongo et de Canhembé qui sont d'un accès facile.

Le bateau à vapeur le *Peace*, démonté en 800 pièces, est arrivé à l'embouchure du Congo, sous la direction de MM. Grenfell et Doke, chargés de le faire transporter de Underhill, la première station des missions baptistes, à Stanley-Pool. Malheureusement M. Doke a été enlevé par la fièvre quelques semaines après son arrivée au Congo. — M. Hartland, un des premiers compagnons d'œuvre de M. Comber, est mort à la station de Baynesville.

Afin de favoriser les cultures locales en les protégeant contre la concurrence étrangère, le gouvernement français a autorisé le commandant supérieur du Gabon à augmenter les droits perçus à l'entrée sur les produits similaires de la colonie.

Le schooner qui portait l'expédition Rogozinsky a fait naufrage dans la baie d'Amboise, au fond du golfe de Guinée. L'équipage a été sauvé. Plus tard, cependant, un Allemand, docteur de l'expédition, s'est noyé, en se rendant à Victoria avec ses collègues, pour faire l'ascension du mont Cameroon. Beaucoup d'instruments scientifiques ont été perdus.

On vient de construire en Angleterre un vapeur en acier, pour continuer l'exploration du Niger en amont de Rabba, et celle du cours supérieur du Bénoué; d'un faible tirant d'eau, il pourra passer dans le Mayo Kebbi, et, par les marais de Toubouri et le Logone, jusqu'au lac Tchad.

Les marchands de Porto-Novo ayant refusé de payer les impôts que le roi veut prélever sur eux, celui-ci a interdit à ses gens de faire aucun commerce avec les Européens.

Le capitaine Barrow et les autres commissaires du gouvernement de la Côte d'Or sont revenus de Koumassie. Ils ont réussi à prévenir une guerre entre les deux anciens souverains, Koffe et Mensah. Une grande partie des Achantis désirent la restauration du roi Koffe.

Le gouvernement britannique a accepté la cession du territoire de Kittim, consentie par la reine Massah, sur la côte voisine de Sherbro.

Des troubles ont éclaté dans le district du cours supérieur des Scarcies, où les tribus luttent entre elles à main armée. Le gouvernement de Sierra Leone, ne se sentant pas assez fort pour garantir la sécurité des intérêts des négociants anglais dans ces parages, a publié une proclamation dans laquelle il décline toute responsabilité à cet égard. Il réclame avec insistance la nomination d'un agent spécial, ayant le pouvoir de signer, au nom du gouvernement, des traités avec les chefs indigènes, pour aider à la pacification du pays.

M. Trouillet qui se prépare à explorer le Fouta-Djallon, a envoyé à la Société de géographie de Paris des renseignements sur le poste portugais de Bouba, situé au bord du Rio-Grande, fleuve magnifique et couvert de la plus belle végétation. Il n'existe pas encore d'ouvrages dans la langue du Fouta-Djallon; M. Trouillet l'étudie, pour la mettre par écrit, et il a commencé un dictionnaire fouta-djallonais.

Le chemin de Dakar à Rufisque a été inauguré à la fin de juillet.

Deux nouveaux missionnaires protestants seront prochainement envoyés à Saint-Louis pour aider à M. Taylor, qui désire s'avancer vers le Haut-Sénégal jusque chez les Bambaras.

Après avoir étudié la faune profonde de la côte d'Afrique jusqu'à quelques lieues de Dakar, l'expédition du *Talisman* est allée relâcher à St-Vincent, puis elle s'est dirigée sur l'île Branco, qu'aucun naturaliste n'avait encore explorée, et où elle a pu observer de près de grands lézards qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Elle devait encore se rendre à la mer des Sargasses avant de rentrer en France.

La *Pull Mall Gazette* annonce que Sir J. Drummond Hay, chargé d'affaires d'Angleterre au Maroc, a reçu de lord Granville des instructions lui enjoignant de faire à l'empereur des représentations pressantes, relativement à l'esclavage et aux ventes publiques d'esclaves constatées dans les principales villes du pays. A Tanger, le journal *El Mograb El Aksa* annonce les prix auxquels sont vendues les différentes classes de nègres et de négresses.

Le rabbin Mardochée, connu par ses voyages à Tombouctou, est reparti pour une nouvelle exploration au Maroc, en compagnie d'un officier français, M. Charles Faucanet.

Une compagnie française a soumis au gouvernement espagnol un projet pour la construction d'un tunnel sous-marin par le détroit de Gibraltar.

Le comte d'Arpoare, agronome du gouvernement portugais pour les possessions de la Guinée supérieure, est décédé sur le vapeur qui le ramenait à Lisbonne.

EXPÉDITIONS DU COLONEL BORGNIS-DESBORDES DU SÉNÉGAL AU NIGER¹

Le colonel Borgnis-Desbordes vient de terminer sa troisième campagne dans le Soudan occidental. Il peut être intéressant de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de l'œuvre qu'il a accomplie de 1880 à 1883.

En 1879, des officiers avaient remonté le Sénégal jusqu'à Bafoulabé, et dressé une carte des régions traversées, mais ils n'avaient guère dépassé ce point. La contrée qui s'étend entre Bafoulabé et Bamakou était à peu près inconnue.

Au commencement de 1880, le capitaine Gallieni fut chargé d'explorer la vallée du Bakhoy et d'atteindre le Niger, en étudiant la route la plus facile pour mettre en communication le Haut-Sénégal avec le Haut-Niger. Il devait en outre passer des traités avec tous les chefs indigènes qu'il rencontrerait sur son chemin, et surtout avec Ahmadou, roi de Ségou. On sait que la mission Gallieni fut attaquée et pillée par les Bambaras du Bélé Dougou ; elle réussit, cependant, en dépit de grands obstacles, à remplir en partie le programme qui lui avait été tracé.

A la fin de 1880, le colonel Desbordes entreprit sa première campa-

¹ V. la carte, p. 200.

gne. Il construisit un fortin à Bafoulabé et posa la première pierre du fort de Kita. Le village fortifié de Goubanko, qui voyait de mauvais œil l'arrivée des blancs, et dont la population turbulente inquiétait sans cesse les caravanes de *Diulas* qui traversaient le pays de Kita, fut pris d'assaut et détruit.

La campagne de 1881-1882 fut employée à la construction du fort de Bafoulabé, ainsi qu'à celle du fortin de Badombé et du fort de Kita. La fièvre jaune qui sévissait au Sénégal rendit cette campagne difficile, et ne permit pas au colonel d'aller s'établir sur le Niger, comme il en avait eu l'intention. Pour se rendre à Kita, il suivit le Sénégal et le Bakhoy jusqu'à Badombé, puis il se dirigea vers le Gangaran, au sud, et gagna Kita par le gué de Noja, pour imposer respect aux gens du Gangaran, qui montraient peu de sympathie pour les Français.

Un ennemi déclaré des Français, Samory, faisait beaucoup parler de lui sur le Niger. Samory est un Malinké qui se donne pour un envoyé du prophète. Musulman fanatique, il est énergique, intelligent, ambitieux surtout. Captif évadé, il vécut quelques années chez le chef du Bissadougou, où il sut se former un parti et s'empara du pouvoir. Dès lors, il ne songea plus qu'à conquérir tous les pays qui l'entouraient. Son influence s'étend aujourd'hui sur le Bouré et sur une partie du Manding, c'est-à-dire jusqu'à la vallée du Bakhoy.

Il assiégeait la ville de Kéniéra, sur la rive droite du Niger. Des envoyés de cette ville étaient venus demander du secours au fort de Kita. Un officier indigène envoyé auprès de Samory par le commandant de Kita fut retenu prisonnier, mais réussit à s'échapper.

Le colonel résolut de pousser une pointe jusqu'à Kéniéra. Avec une poignée d'hommes, il gagna le Niger par Mourgoula, Niagassola et Nafadié, passa sur la rive droite, et marcha sur Kéniéra. Lorsqu'il y arriva, les habitants épuisés par la famine, venaient de se rendre. Le colonel en chassa Samory ; mais ses troupes étant trop peu nombreuses et trop fatiguées pour qu'il pût songer à le poursuivre, il revint à Kita.

L'objectif de la troisième campagne, entreprise au mois d'octobre 1882, était la construction d'un fort à Bamakou sur le Niger. La colonne expéditionnaire, comprenant environ 550 soldats, de nombreux muletiers, etc., 300 mulets ou chevaux, partit de Khayes, le 20 novembre. Pendant son court séjour dans cet endroit malsain, elle avait été très éprouvée par les fièvres paludéennes. Dès le début de la campagne, presque tous les chevaux arabes moururent, et l'on eut beaucoup de peine à les remplacer par des chevaux du pays, car ceux-ci sont rares.

Le 19 décembre, la colonne arrivait au fort de Kita. Le colonel repartit immédiatement pour Mourgoula, forteresse toucouleur dans le Birgo ; les habitants étaient Malinkés, mais la ville se trouvait sous la domination d'Ahmadou ; un almamy, choisi par ce dernier, la gouvernait en son nom. En dépit de la bienveillance que lui avaient témoignée les Français, cet almamy faisait tout ce qu'il pouvait pour leur nuire. Le colonel lui donna une heure pour quitter la ville, en emportant tout ce qui lui appartenait. L'almamy comprit que toute résistance était inutile ; il se soumit, fut très bien traité et se rendit avec son ministre, Suleyman, à Nioro (Kaarta), auprès de Montaga, frère d'Ahmadou. Suleyman est, paraît-il, un homme fort intelligent, mais faux et méchant. C'est sur ses conseils que l'almamy aurait adopté une politique hostile à la France.

Peu après les Toucouleurs qui résidaient à Mourgoula quittèrent cette ville ; les Malinkés eux-mêmes manifestèrent le désir d'aller s'établir ailleurs. La ville fut détruite.

La colonne expéditionnaire se remit en route le 7 janvier pour Bamakou. L'intention première du colonel Desbordes était de suivre la route de Niagassola et Nafadié, et de redescendre ensuite le Niger en infligeant une leçon à Samory, si celui-ci tentait, ce qui était probable, de s'opposer à son passage. Mais ses troupes, — les soldats européens du moins, — ayant déjà beaucoup souffert des effets du climat, il se décida à prendre le chemin le plus court à travers le Fouladougou et le Bélédougou. D'après les renseignements qui lui avaient été fournis, il croyait pouvoir arriver au Niger, par cette route, sans tirer un coup de fusil.

Mais on apprit en approchant du Baoulé, que les habitants de quelques villages du Bélédougou, en particulier ceux de Daba, la capitale, se préparaient à s'opposer par la force au passage de la colonne. Ces gens avaient pris part au pillage de la mission Gallieni et craignaient des représailles.

Le colonel marcha droit sur Daba, situé un peu au N. de la route suivie par Gallieni, et s'en empara après un vif combat. Ce village, très bien fortifié, était défendu par un *tata* (muraille en terre argileuse) de 1^m20 d'épaisseur à la base. Les cases diffèrent de celles à toit de chaume que l'on rencontre ordinairement en Afrique ; elles sont construites en argile ; le toit plat est soutenu par de fortes pièces de caillé-drat (acajou du Sénégal.)

Les Béléris (Bambaras du Bélédougou) croyaient Daba imprenable.

Ce rapide succès les frappa de stupeur. Ils se sont très vaillamment battus. Les hommes sont en général grands, vigoureux, et ont l'air un peu farouche. On a trouvé dans leurs villages des instruments de musique relativement perfectionnés.

Poursuivant sa route vers le Niger, le colonel Desbordes passa devant le village de Dio, près duquel avait eu lieu l'attaque de la mission Gallieni. Les habitants épouvantés par le sort de Daba, s'étaient enfuis dans la montagne. Le colonel fit rechercher les chefs, les convoqua au camp, et après leur avoir expliqué que les Français venaient en amis, qu'ils n'en voulaient ni à leur vie ni à leurs biens, mais qu'ils ne laisseraient aucun attentat impuni, etc., il leur remit le village tel qu'ils l'avaient laissé. Cet acte de clémence, joint à l'acte de vigueur de Daba, fit une excellente impression. A partir de ce moment le Bélédougou était pacifié. Des courriers et des convois isolés purent le traverser sans crainte.

Le 1^{er} février, la colonne arrivait à Bamakou, où elle fut très bien accueillie par les habitants. Le 5, on posait la première pierre du fort, et le pavillon français était salué de 11 coups de canon.

Tout le monde mit la main à la construction du fort. Des hommes du village furent employés au transport de la pierre qu'il fallut aller chercher à un kilomètre. Ce fortin, composé de deux pavillons en maçonnerie et d'un tata, est placé à 300 mètres au S.-O. du village de Bamakou. Celui-ci est situé dans une plaine à un kilomètre du Niger, et à peu près à la même distance de la chaîne de montagnes (haute de 200^m à 250^m au-dessus de la plaine), qui sépare le bassin du Niger de celui du Sénégal.

L'altitude de Bamakou est d'environ 330 mètres. La largeur du Niger, en cet endroit est considérable. A 10 kilomètres en aval, et à 8 kilomètres en amont se trouvent des rapides.

L'État de Bamakou, habité par des Bambaras, alliés de ceux du Bélédougou, comprend une dizaine de villages ; le plus important est celui de Bamakou (8 à 900 hab.), autrefois, grand marché, mais dont le commerce est aujourd'hui à peu près nul.

On sent cependant que les gens de Bamakou ont subi l'influence des marchands maures qui les visitaient jadis en grand nombre ; ils ont l'instinct du commerce. Les cauries leur servent de monnaie.

Le colonel Desbordes eut beaucoup de peine à se procurer le mil nécessaire pour les chevaux et les mulets. Il fallut aller en chercher au loin, dans le Bélédougou.

A 30 kilomètres au sud de Bamakou, une armée de Samory se tenait

en observation. Le 2 avril, elle s'avança à 6 kilom. du camp ; le colonel la repoussa après un vif combat qui dura 1 1/2 h. Les Français poursuivirent les troupes de Samory, complètement démoralisées, jusqu'à une centaine de kilom. au sud de Bamakou, le long du Niger, brûlant plusieurs villages.

Le colonel revint ensuite, avec sa colonne à Khayes où ils s'embarqua au commencement de juin. Une garnison a été laissée dans le fort de Bamakou, bien approvisionnée en vivres et munitions ; elle est commandée par le capitaine d'artillerie Ruault.

Pendant cette campagne, la ligne télégraphique qui s'arrêtait à Kita, a été prolongée jusqu'à Bamakou ; elle va maintenant de Bamakou à Bakel, et de Saldé à Saint-Louis. Elle est interrompue entre Bakel et Saldé, le roi du Foutah, Abdoul-Boubakar, s'étant énergiquement opposé à ce qu'on la fasse passer dans ses États.

Les travaux exécutés par la brigade topographique sont considérables ; ils complètent ceux de l'année dernière et comprennent une partie du Gangaran, du Fouladougou, du Bélédougou jusqu'à Bamakou, et le Birgo.

La construction du chemin de fer de Khayes à Bafoulabé a été poussée avec toute l'activité possible. On a réussi à établir, non sans peine, 16 kilom. de voie. Le plus grand obstacle est provenu de l'insalubrité du climat de Khayes. Le directeur n'a eu, en moyenne, que le tiers de son personnel valide ; 600 ouvriers marocains sur lesquels on comptait beaucoup, n'ont pas répondu à cette attente ; plusieurs sont morts, presque tous ont été malades.

Le D^r Bayol avait été chargé par le colonel Desbordes d'une mission à Nioro, auprès de Montaga, chef du Kaarta-Kingui, et frère d'Ahamadou. Retenu à Saint-Louis par des circonstances indépendantes de sa volonté, il n'arriva à Médine qu'au mois de décembre. Une première tentative qu'il fit pour pénétrer dans le Kaarta par Koniakary n'eut pas de succès. Une seconde, faite à Bafoulabé, vers le milieu de janvier ne réussit pas davantage. Il parvint jusqu'à Touba (70 kilom. de Bafoulabé), dans le Tamora, où il fut très bien reçu, mais où il apprit que les chefs du Kaarta s'opposaient formellement à ce qu'il allât plus loin. Il reprit la route de Bafoulabé.

La population du Kaarta est de race Bambara, mais placée sous la domination des Toucouleurs. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir quelle est l'importance stratégique de ce pays relativement à la ligne de ravitaillement des forts français, de Médine au Baoulé. En

outre le Kaarta est riche en bestiaux et en chevaux. Il serait donc à souhaiter qu'on entretint avec lui des relations amicales; malheureusement il semble qu'il en doive être autrement. Il est probable que le renvoi de l'almamy de Mourgoula, et la destruction de cette ville qui en a été la suite, n'ont pas été sans avoir un grand poids sur la décision qu'a prise Montaga (ou plus vraisemblablement Ahmadou), de ne permettre à aucun blanc de pénétrer dans le Kaarta.

Le Dr Bayol rapporta de sa courte expédition à Touba d'intéressants échantillons de roches, en particulier, un échantillon de calcaire cristallin. Il croit ce pays riche en métaux. Renonçant à tout espoir d'aller à Nioro, il projeta une exploration dans le Bambouk, mais le colonel Desbordes l'appela au mois d'avril à Bamakou, pour le charger d'une mission politique dans le Bélédougou septentrional.

La région qui s'étend entre Bafoulabé et Bamakou est à peu près déserte. Elle a été, comme on le sait, ravagée par le père d'Ahmadou, Al-Hadj-Omar. Il est probable que les indigènes, Malinkés ou Peuhls, en voyant la tranquillité assurée dans toute la vallée du Bakhoy par la présence de postes français, s'y établiront de nouveau. La richesse forestière de cette contrée est peu considérable. Dans le Fouladougou et le Bélédougou, la *karité* (arbre à beurre) se rencontre en assez grande abondance. Tous les villages cultivent le mil et les arachides, mais strictement ce qui est nécessaire pour leur subsistance. Le bétail n'est pas nombreux. Le Bélédougou et l'état de Bamakou produisent un peu de riz, du coton, de l'indigo, mais en petite quantité. Les gens de Bamakou, habiles tisserands, fabriquent une jolie étoffe de coton.

Les montagnes qui forment la vallée du Sénégal, de Khayes à Bafoulabé, celle du Bakhoy, et celle du Niger à Bamakou, sont composées essentiellement de grès à stratification en général horizontale. Jusqu'à présent, on n'y a pas découvert de fossiles. Dans quelques endroits, surtout dans le Bélédougou, apparaissent, au milieu des grès, des roches d'aspect granitique, composées de hornblende, de quartz et de feldspath. Le minerai de fer est abondant, les indigènes l'utilisent pour en fabriquer des couteaux et des outils grossiers. On n'y trouve pas d'autres métaux.

La France et l'Islam se trouvent aujourd'hui en présence sur le Niger, à Bamakou. Il est peu probable qu'ils réussissent à s'entendre pacifiquement avec Ahmadou, encore moins avec Samory. Le premier ferme la route de Tombouktou, le second, celle du Bouré et du Ouasoulou, les pays riches en or.

L'expérience a prouvé que les soldats de Samory ne pouvaient tenir

tête à une poignée d'hommes pourvus de fusils à tir rapide et disciplinés à l'européenne; toutefois l'on a vu que l'on avait affaire, non plus à des bandes armées, mais à des troupes pourvues d'une certaine organisation militaire. La tactique de leurs chefs consiste à harceler l'ennemi et à se faire poursuivre par lui, tactique fatale aux blancs sous ce climat meurtrier. Quoi qu'il en soit, une fois qu'un bon fort en maçonnerie s'élèvera à Bamakou, on n'aura pas à se préoccuper outre mesure du voisinage de Samory, et il est probable que le temps n'est pas loin où une campagne, poussée avec vigueur dans le sud, en remontant vers les sources du Niger, mettra fin aux exploits de cet ambitieux aventurier, et fera passer le Manding et le Bouré sous le protectorat de la France.

Ahmadou, de son côté, dispose d'une armée nombreuse et disciplinée. Par le Kaarta il menacerait la ligne de ravitaillement de la colonne qui opérerait sur le Niger. Un jour ou l'autre cependant, il faudra en finir avec ce souverain musulman, comme on en finira avec Samory et avec Abdoul-Boubakar. Comme on le voit, il y a encore bien des coups de fusil à tirer pour que l'on puisse profiter des résultats acquis. On comprend de quelle importance est pour la France une alliance avec les Bambaras du Bélédougou, fétichistes, les plus valeureux guerriers du Soudan occidental et les ennemis mortels d'Ahmadou. Le D^r Bayol est actuellement en mission auprès d'eux et, d'après les nouvelles parvenues de lui à Saint-Louis à la fin de juin, il se montrait très satisfait des résultats déjà obtenus.

Le jour où une voie ferrée reliera Bamakou, à la partie navigable du fleuve Sénégal, le Niger sera véritablement conquis, car aujourd'hui, la grande, on pourrait presque dire la seule difficulté, c'est le ravitaillement et le transport des troupes. Le ravitaillement de la colonne expéditionnaire, pendant la campagne qui vient de se terminer, a été des plus pénibles, et ce n'est que grâce à des prodiges d'énergie et d'activité de la part des officiers chargés de ce service, que l'on a pu le mener à bien. Le chemin de fer du Haut Sénégal est donc, au point de vue militaire, d'une utilité, sinon d'une nécessité incontestable; mais, il ne faut pas se le dissimuler, pendant un grand nombre d'années, il ne transportera que des troupes, des vivres et des munitions, car le seul commerce — méritant ce nom — qui se fasse aujourd'hui dans le Haut Niger, c'est celui des esclaves.

Alexis DEMAFFEY,
Ingénieur des mines.

BIBLIOGRAPHIE ¹

AFRIKA ALS HANDELSGEBIET. WEST-SUD- UND OST-AFRIKA, von *Fritz Robert*. Wien (Carl Gerold's Sohn), 1883, in-8°, 350 p. — Quoique la littérature africaine s'enrichisse tous les jours de nouveaux ouvrages, et que, dans plusieurs de ceux-ci, le point de vue commercial soit occasionnellement traité, cependant il n'en existait point jusqu'ici, qui répondissent aux nouveaux besoins créés, pour le commerce, par les relations multipliées depuis une dizaine d'années entre l'Europe et l'Afrique. Aussi M. F. Robert a-t-il été bien inspiré, lorsqu'il a conçu le projet de faire connaître les différentes régions du continent qui attirent le plus l'attention du monde commercial, comme débouchés pour les principales industries européennes, et comme pays de production pour certaines marchandises, déjà importantes dans le commerce ou destinées à le devenir.

L'expérience acquise par l'auteur, comme rapporteur du gouvernement austro-hongrois lors de l'Exposition universelle de Paris en 1878, et des études spéciales sur le Gabon, la Sénégambie et Madagascar, publiées dans le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de la Suisse orientale à Saint-Gall*, l'avaient bien préparé à entreprendre un travail d'ensemble pour le continent tout entier. Mais les derniers événements de la Tunisie et de l'Égypte, devant modifier d'une manière notable les conditions commerciales de la partie septentrionale de l'Afrique, et les données statistiques de la partie centrale étant pour le moment très incomplètes, il n'a traité, dans ce premier volume, que des pays de l'Ouest, du Sud et de l'Est du continent. Il s'est acquitté de sa tâche avec une conscience scrupuleuse, apportant le plus grand soin à ne fournir que des renseignements parfaitement certains ; pour cela il a eu recours aux documents officiels du Colonial office à Londres, du Ministère de la marine et des colonies à Paris, des consulats allemand, américain, anglais, belge, français, italien et portugais à Vienne, du gouvernement de la Colonie du Cap, de la Commission centrale de statistique, de plusieurs Chambres de commerce et Sociétés de géographie, etc., etc. Aussi les informations qu'il fournit sur les relations commerciales des colonies européennes en Afrique, soit avec la mère patrie, soit avec d'autres pays comme la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, ou l'Autriche-Hongrie, peuvent-elles être admises comme très sûres.

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Peut-être pourrait-on désirer, comme perfectionnement, pour le second volume en préparation, que les données statistiques fussent présentées sous forme de tableaux, et que, pour faciliter les recherches, un Index fut ajouté à la fin de l'ouvrage. Une bonne carte d'Afrique au point de vue commercial serait également très utile.

Quoi qu'il en soit, et tel qu'il est, ce premier volume fournira au grand public une lecture intéressante, et au commerçant une source abondante de renseignements précieux. La nationalité de l'auteur, le plaçant sur un terrain neutre et désintéressé, est une garantie que, dans la seconde partie de son ouvrage, les événements politiques récents et les faits commerciaux dont il aura à s'occuper seront traités avec l'impartialité qui a présidé à la rédaction de la première partie.

DENIS DE RIVOYRE. OBOCK, MASCATE, BOUCHIRE, BASSORAH. Paris, (E. Plon et C^{ie}), 1883, in-12 illustr. 292 p. et carte, 4 fr. — Après avoir fait, en 1866, une première exploration de la mer Rouge et de la zone entre la mer et l'Abyssinie, dans l'idée de créer, en faveur de la France, un établissement commercial à Obock, M. Denis de Rivoyre en a fait une seconde, jusqu'à Bassorah et à Bagdad, dans l'intention de faciliter le développement du commerce français jusqu'au golfe Persique. Ce nouveau volume renferme le récit de ce voyage, qui dépasse de beaucoup les limites de l'Afrique, mais dont les premiers chapitres sont consacrés à la possession française d'Obock, à sa géographie, et aux avantages que cette nouvelle colonie présentera, lorsque les relations nouées avec Ménélik et le Choa seront définitivement établies. En rapport avec le pacha de Zeïla, Abou-Beker, M. de Rivoyre le disculpe du meurtre du voyageur français Lucereau, dont l'opinion générale le rendait responsable. En outre, il donne sur le pays qui s'étend au delà de la zone littorale, et sur Harrar en particulier, des renseignements qui confirment ceux de M. P. Sacconi, actuellement établi dans cette ville, pour une mission de la Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique.

THE WATER HIGHWAYS OF THE INTERIOR OF AFRICA, WITH NOTES ON FIVE HUNTING AND THE MEANS OF ITS SUPPRESSION, WITH MAPS, by James Stevenson. Glasgow (J. Maclehose and Sons), 1883, in-8°, 28 p. et 3 cartes. — Le généreux promoteur de la construction de la route entre le Nyassa et le Tanganyika a résumé, dans ce mémoire substantiel, sur lequel nous reviendrons prochainement, les résultats acquis sur l'hydrographie des grands fleuves de l'Afrique, et montré l'emploi que l'on peut faire de ces grandes voies fluviales au point de vue commer-

cial. Des trois cartes qui l'accompagnent la première est une réduction de la grande carte de Ravenstein, destinée à faire connaître toutes les découvertes les plus récentes dans l'Afrique équatoriale; dans la seconde sont indiqués les points sur lesquels le commerce par eau est interrompu par des rapides et des cataractes; la troisième présente les principales régions exploitées par les chasseurs d'esclaves, et les routes suivies par leurs caravanes pour conduire leurs victimes à la côte.

BEITRAGE ZUR KENNTNISS MADAGASKARS. I. Madagaskar und das Hova-reich. Vortrag von *J. Audebert*. Berlin (Ferd. Dummler), 1883, in-8°, 64 p. Fr. 1,60. — De la grande terre de Madagascar, la seule province qui nous soit bien connue, grâce aux travaux des missionnaires, est celle d'Imérina, avec la capitale Antananarive. Le climat fiévreux et les persécutions auxquelles les Européens ont été longtemps en butte, éloignaient de l'île les voyageurs, et M. Audebert nous dit, dans son avant-propos, qu'il ne connaît, en fait d'auteurs allemands qui s'en soient occupés, que M^{me} Ida Pfeiffer, le D^r Peters de Berlin, qui a séjourné sur la côte occidentale, et le D^r Hildebrandt. Quant à lui, chargé par le gouvernement hollandais d'une exploration du pays au point de vue zoologique, il a pu visiter en détail la côte orientale et une partie de l'intérieur, et ne nous fait part que de ses impressions personnelles, exposées d'ailleurs en toute franchise. Il débute par quelques renseignements purement géographiques sur la position de l'île dans l'Océan Indien, sur ses côtes et ses ports naturels, dont le meilleur est la baie de Diégo Suarez, à l'extrémité N.-E., dans laquelle une flotte entière pourrait trouver un bon mouillage. Viennent ensuite l'indication des principales villes et des places de commerce les plus importantes, la division de l'île en trois régions physiques : celles des côtes, des plateaux et des montagnes, le catalogue de 81 des fleuves que Madagascar envoie à la mer, enfin les observations météorologiques qu'a faites l'auteur lui-même. La question du climat et de son influence sur les Européens est traitée d'une manière complète. Les 35 dernières pages sont entièrement consacrées à l'étude des peuples divers qui se partagent l'île, et des tentatives faites par les Anglais et les Français pour y établir leur influence. L'auteur se prononce pour les Français, dont la première occupation date de 1642. La question de Madagascar devenant brûlante aujourd'hui, on lira avec intérêt ces pages, surtout celles qui renferment des renseignements sur l'armée des Hovas.

BULLETIN MENSUEL (1^{er} octobre 1883.)¹

Quoique les nouvelles du **Soudan égyptien** aient été rares depuis quelques mois, sans doute par suite de l'inaction dans laquelle la saison des pluies a obligé le général Hicks à se tenir, il semble résulter des quelques dépêches parvenues récemment au Caire, que ce général se prépare à rouvrir la campagne contre les troupes du mahdi, pour reprendre El-Obeïd et Bara. Sa situation est rendue difficile par le fait du soulèvement des Arabes des environs de Souakim, occupant la route de Berber, par laquelle auraient pu lui être envoyés des renforts de l'Égypte, où l'on a fait des préparatifs pour lui expédier 2000 soldats en cas de nécessité. En outre plusieurs chefs du Sennaar, qui étaient venus à Khartoum faire leur soumission, se sont rendus dès lors à El-Obeïd auprès du mahdi, auquel ils ont donné l'assurance que, quoiqu'ils aient accepté le pardon du khédive, ils n'en sont pas moins toujours attachés à la cause du prophète. On craint que lorsque le général Hicks opérera son mouvement en avant, les bandes rebelles ne viennent se placer entre sa colonne et Khartoum, et ne cherchent à couper sa ligne de retraite².

Les *Missions catholiques* ont reçu des informations sur le sort des **missionnaires prisonniers du mahdi**, par l'entremise du messager envoyé de Khartoum pour lui proposer de les racheter. Après avoir répondu qu'il y penserait, le mahdi paraît ne plus s'être occupé de cette proposition, et le messager est revenu sans réponse. Quoiqu'il en soit, depuis la prise d'El-Obeïd, aucun des missionnaires n'est mort, ni n'a été mis aux fers ; les sœurs de charité non plus n'ont point été vendues, comme le bruit en avait couru. Le mahdi a même défendu, sous les peines les plus sévères, d'injurier ou de brusquer aucun des membres du personnel de la mission ; il les cite aux siens comme des modèles de fermeté : « Voyez, » dit-il, « ces infidèles, comme ils se maintiennent fermes dans leurs fausses croyances, tandis que, pour la plupart, vous avez

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

² Au moment de mettre sous presse, une dépêche du Caire annonce que le mahdi a remporté une grande victoire à l'est de Khartoum, et que la panique est grande dans la Haute-Égypte.

si peu de foi en moi ! » Un Égyptien, fugitif d'El-Obeïd, a rapporté que le mahdi a envoyé à trois reprises ses troupes contre celles de Slatin-bey, gouverneur du Darfour, et que trois fois elles ont été battues avec de grandes pertes. Il a ajouté que Slatin-bey n'était plus qu'à trois journées d'El-Obeïd.

Le rapport du lieutenant-colonel Stewart sur le Soudan, auquel nous faisons allusion dans notre précédent numéro (p. 235), renferme, sur les **projets de chemin de fer pour relier Khartoum à la mer Rouge** et sur la traite, des renseignements que nous résumons d'après les citations qu'en fait l'*Antislavery Reporter*. Le premier tracé, de Souakim à Berber, de 400 kilom., s'élèverait par une pente uniforme jusqu'au Wadi Haratir, d'où l'aspect général du pays est celui de plaines alternant avec des collines, jusqu'au delà d'Ariab, à 200 kilom. de la mer ; pour atteindre Berber, la voie ferrée n'aurait plus qu'à traverser une plaine ouverte et unie. La difficulté sur cette ligne serait de se procurer l'eau nécessaire ; il n'y a ni rivières ni torrents, et les seules pluies qui tombent sont quelques fortes averses en hiver. Entre Berber et Khartoum la communication aurait lieu par la voie du fleuve. D'après le second tracé, on établirait une ligne directe de Khartoum, ou plutôt d'un point sur la rive droite du Nil Bleu, vis-à-vis de cette ville, jusqu'à la mer. Elle traverserait une plaine parfaitement unie jusqu'à Gos-Red-jeb, d'où elle descendrait à Souakim, ou mieux encore à Alik-es-Saghir, à 50 ou 60 kilom. plus au sud, où se trouve un port naturel beaucoup meilleur que celui de Souakim. Cette dernière ligne serait il est vrai plus longue que la première, mais elle aurait le grand avantage de mettre Khartoum en communication directe avec la mer. En outre, on pourrait faire des embranchements sur Sennaar et Galabat, chefs-lieux des plus riches districts du Soudan, et y attirer le commerce de l'Abyssinie.

Quant à la **traite**, le rapport de M. Stewart indique d'abord les tribus qui fournissent le plus d'esclaves ; ce sont, outre celles de l'Afrique équatoriale, les tribus des Denkas, des Nouers, des Gyangés, des Bongos et celles qui habitent le massif du Djebel-Nouba, ainsi que les Bertas des montagnes de Beni-Schangol près de Fazogl. Les esclaves denkas et ceux du Djebel-Nouba sont les plus estimés, parce que ce sont les plus intelligents. Outre les esclaves noirs, il y en a de blancs, appelés Abyssiniens, qui appartiennent aux tribus Gallas au sud du Choa, mais qui ont été pris et vendus par des Abyssiniens. Les routes suivies par les trafiquants d'esclaves sont celles d'El-Obeïd à Dongola, d'Omchanga à Dongola, de Kobbé à Assiout, de Khartoum à Debba, d'El-Obeïd

à Debba, de Kassala à Souakim et à Massoua, de Berber à Souakim et de Souakim à Korosko, enfin du Ouadaï à Mourzouk et à Tripoli. Les marchands d'esclaves s'en tiennent à quelque distance, mais ils viennent de nuit aux puits creusés le long de ces routes. Un des moyens proposés par le colonel Stewart pour diminuer la traite serait de faire occuper ces puits. « Par exemple, » dit-il, « si l'on occupait, sur la route de Kobbé à Assiout, le second puits qui est à deux jours de Kobbé, et le troisième à deux journées encore au delà, il serait impossible à aucune caravane de se rendre au puits suivant, à dix jours de distance, sans s'arrêter pour prendre de l'eau. Les routes pourraient ainsi être mieux surveillées qu'elles ne le sont actuellement. »

Le Dr **Stecker** est redescendu du haut plateau d'**Abyssinie** à Massaoua, d'où il a écrit à Rohlf : « Du Godjam j'ai visité Goudrou, Kedida, Choro-Tchomen, Seka, Siwo, les rivières Goudié et Didessa (peut-être le cours supérieur de la Djouba). De Gouma j'ai dû revenir sur mes pas, et j'ai été fait prisonnier par Ménélik qui me croyait espion de Tekla Haïmanot. Près de Tchabbo, j'ai découvert le lac Wontchi. Amené à Finfinni, j'ai obtenu ma liberté, grâce à l'intercession du marquis Antinori, qui vivait encore. J'ai visité ensuite les Adas-Gallas, les monts Sékoualé, et me suis rendu au lac Zouaï ; à 60 kilomètres au sud de ce dernier, j'en ai découvert un autre, le lac Miété, dans un pays galla nommé Adia, habité par la tribu pillarde des Arousis-Gallas. Sur les instances du roi Jean, j'ai dû rebrousser chemin et l'ai rencontré près du lac Haïk. A l'est de l'Abyssinie, j'ai encore exploré l'Antcharo, l'Argobba, le Tcheffa et le Rikhé, pays gallas qu'aucun Européen n'avait encore visités. » Le Dr Stecker rapporte des cartes qui ajouteront à nos connaissances sur cette partie de l'Afrique. Il s'est arrêté quelque temps à Massaoua, pour ne pas s'exposer au choléra en Égypte.

D'après une communication de la « Eastern Telegraph Company, » M. **J. Thomson** a regagné, le 2 septembre, avec de nouvelles provisions et des renforts, son campement de Taveta, d'où il se disposait à partir le 8, par le pied nord du Kilimandjaro, pour Mosira (ou Msiro), par 1° 50' lat. S. et 33° 20' long. E. de Paris, sur la route du Victoria Nyanza. — Dans une des dernières séances de la Société royale de géographie de Londres, M. Farler, missionnaire de l'Ousambara, a fourni, sur le pays des **Masaïs**, des renseignements d'après lesquels on peut espérer que l'explorateur anglais réussira à atteindre le Victoria Nyanza. Pour cela deux moyens s'offrent à lui : ou bien de voyager lentement, avec une des caravanes de Souahélis, de 2000 personnes, qui

mettent 20 jours pour faire ce trajet ; ou bien de conduire très rapidement, en cinq jours, une caravane moins nombreuse mais bien armée, en nouant des relations amicales avec le grand chef Mbaratiani. Le père de celui-ci, originaire de l'Ougogo, est arrivé il y a trente ans dans le pays des Masaïs, où il épousa la fille d'un de leurs chefs. Par son habileté dans la sorcellerie il acquit une telle influence, que les Masaïs l'éluèrent pour leur chef. Aujourd'hui c'est son fils qui exerce le pouvoir. Les trafiquants le disent sensible et bon, et pensent que, si Thomson lui fait des présents, il obtiendra de lui tout ce dont il pourra avoir besoin. En huit ou dix marches, il pourra atteindre des tribus agricoles pacifiques, qui reçoivent très bien les commerçants. Le pays paraît être plat et salubre ; l'air est frais et agréable ; les Masaïs élèvent des troupeaux considérables de bestiaux ; en plusieurs endroits ils ont creusé des puits qui leur servent de réservoirs pour abreuver leurs bêtes. Sur les frontières des Masaïs habite la tribu des Wandorobos, qui vivent de chasse et fournissent beaucoup d'ivoire aux trafiquants. Malheureusement, la caravane de Fischer ayant tué un chef favori de Mbaratiani et deux femmes, fait mouï jusqu'ici, les Masaïs ont résolu d'en tirer vengeance sur le premier blanc qui se présentera. Il est vrai que tous ne sont pas d'accord.

Les explorateurs du **Comité national allemand**, MM. **Behm** et **Reichard**, ont envoyé de Karéma à Berlin le journal de feu leur compagnon, le Dr Kaiser, ainsi que la carte qu'il a dressée du lac Hikoua. De Karéma ils se disposaient à traverser le Tanganyika jusqu'à l'embouchure du Lofoukou, pour se rendre ensuite au lac Moero par une route plus méridionale que celle qu'ont suivie les précédents voyageurs. — Le parlement allemand a voté un subside de 125,000 francs pour les explorations dans l'Afrique centrale.

Les missionnaires de **Masasi** ont définitivement reconnu que cette station, exposée aux excursions des Magwangwaras, ne pouvait plus convenir à un établissement d'esclaves libérés. Le district où elle se trouve n'est, à proprement parler, ni dans le pays des Makouas, ni dans celui des Yaos ; il est composé de territoires détachés, tantôt d'une tribu, tantôt d'une autre, dont les habitants, chassés là par les vicissitudes de la guerre, sont peu unis entre eux et ne peuvent pas opposer une résistance commune aux Magwangwaras. Ceux-ci devaient envoyer cette année une troupe de leurs gens pour percevoir le tribut de sel que les Makouas se sont engagés à leur payer. M. Maples, aidé du chef Matola, a cherché un emplacement favorable où il pût transférer le per-

sonnel de la station de Masasi. De Chilonda, il a gravi le plateau escarpé des Makondés, et a atteint les sources des deux rivières Ndoumbi et Mahouta, qui se rejoignent à mi-chemin d'une gorge profonde, pour se perdre plus bas dans les sables, sauf à l'époque des pluies où leurs eaux s'étendent jusqu'aux rives de la Rovouma, dont elles deviennent des tributaires. Il est entré là sur le territoire habité par Bakari, ami de Noumanga, le plus puissant chef des Makondés, ami aussi de Matola, droit, sobre et courtois avec les étrangers. Les sujets de Bakari sont nombreux, et le pays est fertile ; peut-être Matola et quelques-uns des émigrés de Masasi s'y établiront-ils. Peut-être aussi M. Maples choisira-t-il de préférence le territoire de Noumanga, qui a défriché tout le centre de la forêt des Makondés, où l'on n'est pas exposé aux attaques des tribus voisines. Le sol en est encore plus fécond que celui de Masasi ; la rivière Mianga, affluent de la Rovouma, le traverse ; elle ne coule pas dans la saison sèche, mais, au moyen de puits peu profonds, on peut toujours avoir de l'eau potable. Avant de prendre une décision, M. Maples voulait encore examiner l'emplacement de Hitanda-Himba, un peu au nord de Noumanga. Il s'y trouve un petit lac très poissonneux, sans crocodiles, près de la source de la rivière Mihamboué, affluent de la Rovouma ; autrefois les bords en étaient infestés par des lions, ce qui lui a valu son nom de lac des lions ; aujourd'hui ces hôtes dangereux ont à peu près disparu.

M. Moritz Unger a réussi à former, pour la construction du **port de Lorenzo Marquez** et du **chemin de fer de la baie de Delagoa à Prétoria**, un comité financier parisien, et les négociations avec le gouvernement portugais ont heureusement abouti, en sorte que les travaux du port et de la voie ferrée commenceront prochainement. Le gouvernement a remis à bail au comité sus-mentionné le port de Lorenzo Marquez pour 21 ans. Les droits de douane ne devront pas être moindres de 3 %, ni dépasser 6 % *ad valorem*, et devront être perçus par deux commissaires, nommés, l'un par le gouvernement, l'autre par les concessionnaires. Ces droits de douane, ainsi que ceux du port et des docks, sont concédés par le gouvernement, à titre de garantie d'intérêt pour les travaux du port et du chemin de fer au taux de 7 % par an. Les concessionnaires se sont engagés à dépenser au moins 200,000 L. st. pour les travaux du port ; un dixième de cette somme devra être consacré à l'érection des bureaux du gouvernement, de la douane, de magasins, d'entrepôts, etc. Quant à la voie ferrée, elle aura la même largeur que les chemins de fer de la Colonie du

Cap. Elle devra être commencée dans un an, et terminée jusqu'aux monts Lebombos dans l'espace de trois ans. Le terme convenu pour l'achèvement des travaux du port est de cinq ans. Ainsi, le port longtemps négligé de Lorenzo Marquez va s'ouvrir au commerce avec le Transvaal, et le chemin de fer rendra plus facile l'accès aux mines d'or ainsi que l'exploitation de celles-ci par les procédés de l'industrie européenne ¹. — Le major Machado est revenu à la baie de Delagoa, afin de compléter le tracé de la voie ferrée de la frontière portugaise à Prétoria. — En attendant, les autorités portugaises sont en négociations avec le roi swazie Umbandine, pour ouvrir une route jusqu'à Derby, dans la Nouvelle-Écosse. — Les Zoulous ont fait sur ce point irruption dans le Transvaal, où ils y pillent et brûlent tous les kraals.

M. Henry M. A. Cutfield, commandant de l'*Undine*, employé à la suppression de la **traite dans le canal de Mozambique**, a envoyé à l'*Antislavery Reporter* des détails navrants sur l'état de plus de cent esclaves pris sur une barque arabe, destinés aux plantations de sucre de l'île Johanna, une des Comores, dont le sultan a récemment conclu avec l'Angleterre un traité par lequel il s'est engagé à supprimer immédiatement le trafic des esclaves dans son île. Enlevés à leurs familles, à 300 kilomètres au sud de Mozambique, ces malheureux, parmi lesquels se trouvaient 80 femmes et enfants, étaient entassés et tellement exténués qu'une vingtaine seulement pouvaient marcher. On fit cuire pour eux du riz et des patates douces; quand ils virent ces mets, ils se précipitèrent dessus avec une avidité brutale, chacun s'efforçant d'en avoir un peu plus que les autres. Le commandant est persuadé qu'on en délivrerait trois fois autant, s'il y avait, pour ce service, un plus grand nombre de navires, et en particulier un petit vapeur; la quantité des barques qui traversent le canal avec des cargaisons analogues est considérable, mais elles peuvent se réfugier dans des criques ou des passages où il n'est pas possible aux croiseurs de les suivre. En conséquence, les lords de l'Amirauté ont ordonné la construction de deux cutters à vapeur, de sept mètres de long, munis de tous les perfectionnements réclamés par le service auquel ils sont destinés; ils seront

¹ Le *Cape Argus*, auquel nous avons emprunté ces informations, renferme, dans son dernier numéro, que nous recevons pendant l'impression de cette livraison, un avis de M. Carvalho, consul de Portugal à Capetown, qui les déclare erronées. Nous réservons donc notre jugement sur ce point jusqu'à plus ample informé.

envoyés dans le canal de Mozambique, pour être mis à la disposition des commandants de l'*Undine* et du *Harrier*, qui y sont en station pour la suppression de la traite.

Le rapport de M. David Jones, ingénieur des mines, sur les travaux et les résultats de la première année d'exploitation des **mines de houille** de **Cyfergat**, ouvre à la colonie de **Natal**, et à l'Afrique australe en général, des perspectives encore plus favorables que celles qu'avaient fait entrevoir les premiers rapporteurs. La quantité de charbon, évaluée par M. Dunn à 1,800,000 tonnes, dépasse 4,300,000 ; la qualité aussi est meilleure qu'on ne l'avait cru d'abord, et pourra être employée pour les locomotives ordinaires. En outre, le travail des indigènes l'emporte sur celui des blancs, avec lesquels M. Jones a eu beaucoup de difficultés ; aussi a-t-il peu à peu renoncé aux Européens et introduit dans l'exploitation des natifs, ne gardant que deux blancs pour contre-maître et surveillant. Les noirs ont une aptitude spéciale pour ce genre de travail, et leurs prétentions étant trois fois moins élevées que celles des blancs, les frais d'exploitation sont réduits des deux tiers. M. Jones dit avoir rarement trouvé en Angleterre, en Amérique, aux Indes, en Australie et à la Nouvelle-Zélande, des conditions meilleures pour exploiter des mines à peu de frais et sûrement.

Une correspondance particulière, adressée de **Capetown** au *Journal de Genève*, fait un assez triste tableau des conséquences qu'a eues dans la Colonie du Cap la manie des spéculations. Aux mines de diamant, de nombreuses compagnies ont joué, soit le rôle de dupes, en achetant des terrains à des prix exorbitants et en entraînant dans leur ruine les imprudents dont elles avaient gagné la confiance, soit le rôle d'exploiteurs ne faisant les affaires que de gros capitalistes. Dans les districts du Sud-Ouest, le fermier, jadis travaillant et cultivant le sol, a acheté un *incubator*, et attendu paresseusement que sa machine américaine amenât l'éclosion artificielle d'autruches, dont les plumes se sont trouvées tout à coup trop abondantes pour le marché. Partout les champs et le bétail ont été délaissés pour une spéculation quelconque, rendue malheureusement trop facile par l'escompte qu'ont pratiqué avidement un grand nombre de banques. Et cependant les diamants ne manquent pas, la plume d'autruche ne souffre pas des caprices de la mode, le prix de la laine est plus élevé que jamais, et l'élevage des moutons serait rémunérateur, ainsi que la culture des céréales, puisque la production de la Colonie est loin de répondre à sa consommation, et que l'Amérique et l'Australie doivent lui envoyer des grains. Malgré cet état de crise, le

correspondant signale des progrès notables dans les moyens de communication : extension des voies ferrées, augmentation du nombre des stations télégraphiques, diminution des taxes postales, espoir de l'entrée de la Colonie dans l'Union postale dès le 1^{er} octobre, etc. Suivant lui, le mal ne vient que de la spéculation ; aussi espère-t-il que, la fièvre une fois passée, les habitudes de travail régulier reprendront et que l'équilibre se rétablira.

L'*Export* annonce que M. Lüderitz, de Brême, est parti le 19 août pour aller organiser les établissements qu'il a l'intention de créer sur la concession récemment achetée à **Angra Pequena**, pour laquelle il a obtenu, du ministre des affaires étrangères de l'empire allemand, l'autorisation d'arborer le pavillon national et la protection d'une corvette allemande, la *Carola*. M. Vogelsang, chef de l'expédition (voy. p. 239) a déjà engagé un certain nombre de Topnars (Hottentots de la tribu des Namaquas) qui gisent dans des huttes faites de côtes de baleine et de peaux de chacals, se nourrissent de poissons et d'oiseaux de mer, et portent des vêtements européens, obtenus, par échanges, de trafiquants du Cap venus pour chercher à Angra Pequena des peaux de chiens marins. A la tête de ces gens, organisés militairement, il s'est rendu à Béthanie où réside le chef hottentot Joseph, auquel appartient tout le territoire jusqu'à la côte, pour obtenir la concession désirée. Là, en présence de quarante dignitaires indigènes, la demande de M. Vogelsang fut exposée en hollandais par M. de Jongh, membre de l'expédition, et traduite par un instituteur de la mission rhénane versé dans la langue du pays. Après délibération, une pipe, présentée d'abord au roi, circula entre tous les assistants ; la décision fut communiquée, et le contrat, rédigé en hollandais, fut signé par le roi et plusieurs de ses grands ; puis l'expédition revint à Angra Pequena, où une députation du roi Joseph ne tarda pas à descendre pour recevoir le prix convenu. Au commencement d'août était parti de Brême, pour la même destination, un grand schooner, la *Meta*, de 40 tonnes, commandé par le capitaine Biester, qui connaît très bien les eaux de l'Afrique occidentale. Pour le moment, onze Européens — neuf Allemands, un Hollandais et un Suisse — sont entrés au service de cette colonie, que la presse allemande considère comme les prémices des colonies germaniques. Le *Tilly* a transporté à Angra Pequena le matériel nécessaire à l'érection de plusieurs maisons de bois, des marchandises d'échange, de la poudre et des armes. — Ce point du littoral était déjà visité par des trafiquants du Cap, qui y venaient échanger du tabac, des munitions, des spiritueux,

contre des peaux, des plumes d'autruche et du bétail. Les ports de la Colonie du Cap, comme ceux des possessions portugaises, étant soumis à un système de droits d'entrée assez élevés, et Angra Pequena devant être un port franc, ce dernier pourra acquérir promptement une assez grande importance. — A la première nouvelle de la fondation de cette colonie, M. Lüderitz a reçu quantité d'offres et de demandes de toutes les parties de l'Allemagne. — D'autres expéditions allemandes visent encore cette portion du continent africain. Deux explorateurs ont étudié des gisements de cuivre le long de la rivière Knisi, à 35 kilomètres en amont de Zwartbank. Une maison de commerce, qui a des intérêts au Damaraland, y projette une exploration.

Le comité des **missions baptistes** d'Angleterre a envoyé à Underhill, la première de ses stations sur le **Congo**, une maison de bois, avec dépendances, dont M. Crudginton a fourni le dessin. Elle sera placée sur des colonnes de fer, à un ou deux mètres du sol pour laisser l'air circuler par-dessous. — De Stanley-Pool, M. Comber a écrit pour demander des renforts, le nombre des missionnaires ne répondant plus à celui des stations déjà fondées, et le lancement prochain du *Peace*, sur le cours moyen du fleuve, permettant d'aller en créer de nouvelles à 150 et 300 kilomètres au delà. M. Grenfell, attaché à ce vapeur, compte remonter le Congo jusqu'à l'embouchure de l'Ibari Nkoutou, de l'Ikelemba, du Mboura, et de l'Arouimi. M. Comber écrivait aussi que Stanley devait se rendre, avec une flottille de trois petits vapeurs et une canonnière en acier, au delà de Bolobo pour y fonder de nouvelles stations.

Le nombre des **vapeurs** destinés à la navigation sur le **Congo** augmente peu à peu. Un nouveau steamer, la *Ville d'Anvers*, construit à Londres, pour le Comité d'études du Haut-Congo¹, a dû partir au milieu de septembre; il fera le service entre Banana et Vivi. C'est vraisemblablement encore pour le même Comité, et non, comme les journaux l'ont annoncé, pour l'Association internationale africaine, que le roi des Belges a fait construire un steamer d'un nouveau modèle, à transporter par sections sur le cours moyen du Congo. D'un très faible tirant d'eau, il sera *monoroue*, c'est-à-dire que le propulseur consistera en une roue

¹ L'*Étoile belge* qui nous apporte cette nouvelle, et en général les journaux belges, confondant constamment le Comité d'études et l'Association internationale africaine, nous nous efforçons de distinguer toujours ces deux Sociétés, la confusion ne pouvant que porter préjudice à l'Association internationale, purement scientifique et humanitaire.

unique placée à l'arrière. La coque pourra être divisée en plusieurs sections, dont chacune sera flottable et pourra recevoir de grandes roues ordinaires. Celles-ci, mises en réserve quand le bateau sera à flot, permettront de se servir de chacune des sections comme de voitures pour le transport par terre. Tant que la profondeur de l'eau le permettra on se servira du steamer; dès qu'on le jugera nécessaire, on le halera à terre, en entier ou par sections, et il servira au transport des marchandises et des approvisionnements. — Quant au voyage que **Stanley** doit avoir accompli sur le haut fleuve, nous en ignorons complètement les détails et les résultats. D'après des nouvelles apportées par le steamer *Gabon*, parti de Loango le 12 août, il était revenu à Banana, à l'embouchure du fleuve; l'état sanitaire de son état-major paraissait peu satisfaisant; une de ses embarcations a chaviré dans le Congo, et M. le sous-lieutenant Janssens, de l'armée belge, s'est noyé, ainsi qu'un missionnaire français. M. Auguste Schaumann, lieutenant autrichien, parti avec Stanley en 1882, a été atteint de la fièvre et de la dysenterie, et a succombé dans le trajet pour revenir en Europe, où sont rentrés MM. Van de Velde et Bach. En revanche, M. Duverge, ancien consul américain à Loanda, s'est joint à l'expédition de Stanley.

Les descriptions que les récits des correspondants de journaux nous apportent des stations de Vivi et de Stanley-Pool, ne ressemblent en rien à celles des stations scientifiques de l'Association internationale ou des Comités nationaux allemand et français à la côte orientale. Depuis quatre ans que Stanley est à l'œuvre à la côte occidentale, nous n'avons vu dans aucun journal belge, anglais ou américain un rapport scientifique de lui ou de ses subordonnés¹. Le seul écrit de ce genre qui nous soit parvenu est celui de M. Johnston sur la flore et la faune du Congo, auquel nous avons fait allusion dans notre dernier numéro. — Quant au caractère humanitaire de l'œuvre de Stanley, les descriptions sus-mentionnées, le grand nombre de noirs, Zanzibarites, Haoussas, Krooboyes, recrutés aux deux extrémités du continent et armés de fusils à tir rapide, les détails fournis par les reporters qui l'ont vu au milieu de ses gens à Vivi, et qui le représentent entouré de ses soldats et d'une escorte de princes nègres, dans l'équipage d'un roi encore plus que d'un explorateur, tout cela n'est pas de nature à nous rassurer. Nous ne dirons rien du bruit qui a couru, d'après lequel il aurait, à l'aide de ses Zanziba-

¹ Les derniers numéros des *Bulletins* des Sociétés royales de géographie de Bruxelles et d'Anvers, sont eux-mêmes muets sur les travaux de l'explorateur.

rites, empêché la libre navigation et le commerce sur le Haut-Congo, mais le moindre rapport de sa main sur ses explorations et sur ses projets serait le bienvenu, auprès de tous ceux qui désirent voir l'œuvre civilisatrice se poursuivre en paix à l'intérieur du continent.

Devons-nous rattacher à l'œuvre du Comité d'Études du Congo la fondation de stations sur le littoral de l'Atlantique au nord de l'embouchure du grand fleuve ? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, le journal belge l'*Eccursion* nous a appris que le lieutenant-adjoint d'état-major, M. V. Harou, membre d'une des premières expéditions belges au Congo, reparti en janvier pour l'Afrique centrale, se trouve aujourd'hui à Massabé, près de Landana¹, où il a fondé une première station. Son personnel se compose de 137 hommes, appartenant à des nationalités différentes, dont les Zanzibarites, les Krooboys, les Mosses et les Cabindas, constituent les principaux éléments. Le dernier courrier annonçait son départ de la côte pour l'intérieur, et lui prêtait l'intention d'établir encore deux autres stations.

Cette dépêche ne nous rassure pas davantage. C'est à Landana, nos lecteurs se le rappellent, que de Brazza est arrivé à la côte après avoir découvert la vallée du Niari dans son troisième voyage². Massabé se trouve à l'embouchure du Loema, qui coule à peu près parallèlement au Niari, et se jette dans l'Atlantique au sud du Quillou, là où l'expédition de Brazza a trouvé récemment des gens de Stanley prêts à lui disputer le droit de s'établir en cet endroit, qu'il avait choisi comme point de départ de la voie de communication la plus courte entre l'Atlantique et le Congo moyen. M. Harou a-t-il pour mission de s'opposer à la réalisation du plan de Brazza d'ouvrir l'Afrique par la vallée du Niari ? Encore ici nous sommes dans l'ignorance. Cela n'empêche pas de Brazza de remonter l'Ogôoué. Dès son arrivée au Gabon, il a expédié deux membres de son expédition, MM. de Montagnac et Michellet, avec 20 laptots, fonder un poste sur l'Alima, tandis que M. le lieutenant Decazes, son chef d'état-major, surveillait l'installation de Lambaréné, dépendant de la station de N'jolé. Il y avait trouvé M. de Lastours, qui avait amené une flottille de 60 pirogues montées par 800 payeurs adoumas, accourus au-devant du chef de la mission française, et devant remonter avec quatre-vingts tonnes de marchandises. M. Decazes, revenu au Gabon, devait attendre la *Seudre* et l'*Oluho*, qui apportaient un complément de matériel, et remonter avec ce dernier

¹ Depuis de longues années, Landana a une station de missionnaires romains.

² Voir la carte, III^{me} année, p. 288.

navire le bas Ogôoué, en inspectant le poste du cap Lopez, puis rejoindre de Brazza, à la fin de juillet, après l'arrivée d'un nouveau convoi.

Les plantations de café créées au **Gabon** par la maison Woermann et C^{ie} de Hambourg, sous la direction de **M. Soyaux**, botaniste attaché à l'expédition allemande du Loango, sont en voie de prospérité, et ont fourni à celui-ci l'occasion de juger des aptitudes des nègres libres à être employés comme ouvriers pour des travaux agricoles. Au début, **M. Soyaux** fit venir une cinquantaine de nègres de Libéria, auxquels il en adjoignit autant du Gabon. Avec eux il planta des milliers de pieds de café, sur le terrain dépendant de la ferme de Sibangoué, située par 0° 26' lat. S. et 7° 11' long. E. de Paris ; il abattit la forêt vierge, ouvrit une route jusqu'à la côte, et, quoique ses travaux ne datent que de quelques années, il a déjà pu apporter à Hambourg des échantillons de café, que les premiers courtiers déclarent d'excellente qualité, meilleurs même que ceux de Libéria. Toutes les opérations ont été faites par les noirs sus-mentionnés, sous la surveillance de trois aides européens et d'un ingénieur, **M. Schrau**, qui a passé trois ans avec Stanley. Tandis qu'auparavant le nègre du pays ne travaillait que quand cela lui convenait, peu à peu il a commencé à s'engager pour des semaines, puis pour des mois ; le personnel de la plantation s'est accru et les travaux se font plus rapidement. D'après les nouvelles que **M. Soyaux** reçoit de la ferme de Sibangoué, les Mpongoués aussi y arrivent maintenant pour demander du travail ; il estime que c'est le peuple de l'avenir pour ce pays ; ils sont agriculteurs, c'est là l'essentiel. Avec eux on pourra cultiver, sur ce sol si riche, toutes les plantes utiles des tropiques. **M. Soyaux** a dû repartir en septembre pour Sibangoué. Il veut encore étudier la question de l'aptitude des indigènes à devenir de petits fermiers, vendant leurs produits aux grands fermiers qui travaillent au moyen de forces mécaniques. Avec de la patience il espère y arriver. Il ne craint pas la concurrence, et met son expérience à la disposition de tous.

M. Ernst Vohsen, chargé avec **MM. Hart** et **Keller**, par la Compagnie du Sénégal et de la côte occidentale d'Afrique, d'explorer le pays de **Timmani**, à l'est de **Sierra-Léone**, et d'en dresser une carte, a réussi à rectifier plusieurs erreurs existant dans la carte du major Laing, la seule employée jusqu'ici. Les nouveaux voyageurs ont pu reproduire le relief du terrain, indiquer les divisions administratives du pays, et explorer le cours des rivières Bagrou et Bampanah. Dans la carte de Laing, la Bampanah est indiquée comme affluent de la Camaranca, tandis que celle-ci n'est qu'un tributaire du Bompé et a ses sources au mont Miseri.

La Bampanah se jette dans le Jong, un des affluents les plus importants du Sherbro.

Le **D^r Bayol** est rentré en France, rapportant des traités d'amitié conclus avec six chefs de territoires situés entre le Sénégal et le Niger, ainsi que la carte qu'en a dressée le lieutenant Quiquandon. Ce pays étant resté en dehors des itinéraires de Mungo-Park, de Mage, de Soleillet et de Lenz, était encore inconnu des Européens. Il en a trouvé la population plus clairsemée qu'on ne le supposait, vraisemblablement par suite des guerres qui depuis quarante ans ont ensanglanté cette région. A l'époque où il l'a traversée, il ne s'y trouvait aucun ruisseau offrant un courant. Les habitants tirent leur eau de puits qui ont de 25 à 30 mètres de profondeur et qu'ils entretiennent avec soin. Les Bambarras, vigoureux, mais ivrognes et cruels, aiment cependant le travail; leurs champs sont bien cultivés; chaque Bambarra doit défricher une étendue de terrain proportionnelle à la quantité de personnes qu'il peut employer et, celui qui a les champs les mieux entretenus est estimé à l'égal de celui qui a accompli un exploit de guerre.

Le *Réveil du Maroc* demande que les puissances européennes mettent fin à la **traite** qui déshonore les Légations et les Consulats, « parce que, » dit-il, « c'est sous les yeux des représentants de l'Europe au **Maroc** que les esclaves sont traînés d'une rue à l'autre comme de véritables bêtes de somme. » Amenés dans la province de Sous par les caravanes de Tombouctou, ils sont vendus dans les foires trimestrielles de cette province, et conduits ensuite sur les marchés des différentes villes du royaume, où l'on mutile les jeunes gens pour faire d'eux des gardiens des harems. Lord Granville a chargé le représentant de S. M. britannique au Maroc de faire des représentations à l'empereur, et de l'engager à se mettre au niveau des monarques civilisés, en prenant des mesures pour l'abolition de l'esclavage dans ses États.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'explorateur autrichien Ernest Marno est mort à Khartoum.

Le journal arabe *Nusret* annonce que le roi Jean d'Abyssinie, ayant appris que son vassal Ménélik se proposait d'envoyer une ambassade à Paris pour solliciter le protectorat de la France, lui a déclaré la guerre et a fait envahir le Choa par une armée abyssinienne.

La Société géographique de Rome a été informée du retour à Assab du comte Antonelli, qui rapporte du Choa les collections du marquis Antinori.

Quatre jeunes commerçants milanais se sont établis à Assab, d'où ils se rendront

aux divers ports de la mer Rouge pour y faire des échanges de marchandises italiennes.

L'avènement de la nouvelle reine de Madagascar, Ranavalô III, n'a point amené de changement dans les rapports avec la France, le premier ministre de la feue reine ayant conservé le pouvoir. — A la suite des mesures prises par les Hovas contre les missionnaires romains, deux de ceux-ci sont morts.

Les hostilités entre le chef Chipitoula et les Portugais continuent dans la région du Chiré. Quoique ceux-ci aient promis de ne pas empêcher le passage, et que Chipitoula soit amical pour les missionnaires de Blantyre, ceux qui vont renforcer cette station ne remontent pas le fleuve sans danger. Il en est de même de ceux qui se rendent à Livingstonia.

M. O'Neill, qui se dirige vers le lac Chiroua, est arrivé à Shalawé par 14° 15' lat. S. et 36° 32' long. E. de Paris, à 500^m d'altitude.

Le roi des Matébélés, Lo Bengula, est en guerre avec les Bamangwatos dont il convoite le pays, et avec les Mashonas. Le commerce est arrêté dans la région qui s'étend du Limpopo au Zambèze.

Les Portugais ont essayé de s'assujettir le chef Magoud, dans le territoire duquel les missionnaires vaudois du nord du Transvaal ont placé un de leurs aides indigènes. Magoud a refusé de payer le tribut qui lui était réclamé, en disant que, vassal d'Oumzila, il ne ferait sa soumission que si ce dernier faisait la sienne.

Une dépêche de Durban, du 12 septembre, annonce que le chef betchouana Montsiva a détruit Fort William pendant l'absence des volontaires blancs, et s'est emparé de leurs armes et de leurs munitions. Les blancs de la république nouvelle du Stellaland sont divisés, et l'on s'attend à des hostilités entre eux. Un grand nombre de Boers sont entrés dans le Zouloulund par le territoire de réserve; on dit qu'ils veulent prêter assistance à Cettiwayo.

Les missionnaires moraves de la Cafrerie britannique redoutent pour cette région de graves complications. Un grand nombre de fermiers et de commerçants ont déjà quitté le pays. Il est question d'une conjuration, dans laquelle les tribus cafres donneraient la main aux tribus du Lessouto.

Des négociants de Lisbonne ont constitué une compagnie pour la navigation de la Quanza; ils ont fait construire à cet effet en Angleterre un bateau à vapeur, le *Serpa Pinto*, qui devait être livré au mois de septembre.

De riches Mécènes allemands se sont chargés des frais d'une expédition nouvelle du lieutenant Wissmann, qui retournera à Muquengué, pour tenter de là une exploration dans la direction du Congo, afin d'étudier le système hydrographique de cette partie du plateau central africain.

Le gouverneur de la colonie d'Angola a envoyé de Loanda une ambassade à San Salvador, pour saluer le roi nègre dom Pedro, qui de son côté enverra au roi de Portugal une mission dont ses fils feront partie.

La Livingstonia Inland Mission a fondé une station nouvelle à Ngoma's Town, à 100 kilom. en amont de Stanley-Pool.

Le *Journal de Genève* annonce que l'Association internationale africaine (?)

s'occupe en ce moment de rechercher des colons, qui recevraient gratuitement des terres dans les contrées du Congo dont Stanley a pris possession. Il s'agirait tout d'abord d'attirer des Allemands, et déjà les journaux prussiens parlent de la création d'un consulat allemand. — En Belgique, il ne s'est pas constitué moins de six sociétés commerciales qui veulent exploiter le Congo.

M. Flegel a offert à la Société africaine allemande de faire une nouvelle expédition dans l'Adamaoua, pour pénétrer par là dans la région parfaitement inconnue qui s'étend jusqu'au Congo, ou, s'il échoue, pour revenir vers l'ouest au mont Cameroon. Le gouvernement de l'empire allemand a accordé une somme de 50,000 fr. pour cette exploration. D'autre part, quelques particuliers de Lagos, où Flegel résidait depuis son dernier voyage, lui ont aussi fourni des fonds, avec lesquels il est parti pour reprendre son exploration du bassin du Niger et du Bénoué, afin de l'ouvrir à la science et au commerce.

Le capitaine Lonsdale, chargé d'engager pour Stanley 600 Haoussas avec femmes et enfants, s'est rendu de Lagos à Sokoto et à Kano, emportant pour 2000 liv. sterl. de marchandises et muni de ressources importantes. Il est accompagné d'un lieutenant suédois, M. Krusensterna, de M. A.-H. Porter, ancien négociant de Lagos et de deux autres Anglais.

La mission envoyée à Koumassie par le gouverneur anglais, Sir Samuel Rowe, paraît avoir réussi et la guerre civile pourra être évitée. Les routes sont de nouveau ouvertes au commerce et les communications libres de l'intérieur à la côte.

La fièvre de spéculation règne à Axim et dans les districts aurifères de la Côte d'Or. Par suite du climat et des conditions d'exploitation, les travaux des mines avancent lentement. Le commandant Cameron, directeur de la West African Goldfields Company, a introduit sur sa concession les procédés hydrauliques employés en Californie.

D'après une dépêche de Sierra-Léone, la reine de Massah, avec le consentement de chefs indigènes, a autorisé l'annexion d'un territoire voisin de Sherbro aux possessions anglaises, qui s'étendront ainsi sans interruption de Sierra-Léone à Libéria.

M. Trouillet, qui se préparait par des études sur la langue du Fouta-Djallon à explorer ce pays, est mort à Boubah, à l'embouchure du Rio Grande.

Le journal espagnol *El Dia* publie une dépêche de Ténériffe, du chef de l'expédition commerciale au Maroc, portant que la commission hispano-marocaine, chargée de régler la question de Santa-Cruz de Mar-Pequena, a été dissoute après avoir examiné la côte jusqu'au cap Juby. Les délégués marocains insistaient pour réserver à leur pays Puerto-Sanfanto, tandis que les Espagnols désiraient que le cap Noun leur fût cédé par le Maroc. Après la dissolution de la commission, à Mogador, les délégués marocains n'ont rien voulu signer.

Il s'est constitué à Barcelone, sous le nom de « Compagnie hispano-africaine, » une société de commerce et de navigation, dont le but est de développer les relations commerciales de l'Espagne avec l'Afrique, par l'établissement de factoreries et par la création d'un service régulier de bateaux à vapeur, pour lequel le gouvernement accordera une subvention.

LA QUESTION DU CONGO DEVANT L'INSTITUT DE DROIT INTERNATIONAL

I

Lettre-circulaire à Messieurs les membres et associés de l'Institut de droit international.

Genève, le 1^{er} Juillet 1883.

Messieurs et chers confrères,

Vous avez tous lu, sans doute, dans la dernière livraison de la *Revue de droit international*¹, l'intéressante étude que notre honorable vice-président, M. de Laveleye, a consacrée à la neutralité du Congo, sujet plein d'actualité, sur lequel, à mon tour, je désire attirer de nouveau votre attention.

Je dis « de nouveau, » parce que, jadis, j'ai déjà invité une première fois l'Institut à tourner ses regards de ce côté. En présence de l'assertion de M. de Laveleye, que « c'est depuis trois ans à peine que l'attention se porte vers le Congo, » qu'il me soit permis de rappeler que je vous en ai entretenu il y a cinq ans, lors de notre session de Paris, dans la séance du 5 septembre 1878². A cette époque, il ne fut pas donné suite à ma suggestion, qui ne présentait pas un caractère d'urgence; on ne soupçonnait pas alors que le majestueux cours d'eau parcouru pour la première fois par Stanley en 1877, c'est-à-dire l'année auparavant, pût être à la veille, en quelque sorte, de devenir l'objet de compétitions dangereuses. L'événement a prouvé néanmoins que le moment aurait été favorable pour s'en occuper, afin de prévenir les conflits que l'on a vus surgir dès lors, et qui pourraient bien n'être que le prélude de faits plus regrettables.

Quoi qu'il en soit, j'ai été heureux de voir M. de Laveleye plaider spontanément, avec la légitime autorité dont il jouit, la cause que j'avais

¹ T. XV, p. 254.

² Voy. Annuaire de 1879-1880, t. I, p. 155.

antérieurement portée devant vous, et j'espère qu'il aura réussi à vous convaincre de sa justesse.

Je n'ai pas la prétention de refaire, après lui, l'exposé des motifs qui militent en faveur de la neutralisation du Congo, car je ne saurais m'en acquitter d'une manière plus persuasive. Je vous rappellerai seulement que, depuis peu, les nations civilisées, en quête de débouchés pour leurs produits industriels, pleines de zèle pour les découvertes géographiques et de sollicitude pour les habitants du continent noir, ont multiplié les établissements de toutes sortes, soit le long des rives du Congo, soit dans la contrée avoisinante, et que plusieurs associations commerciales viennent de se former pour y trafiquer. Mais, hélas ! les blancs qui s'y rencontrent n'y vivent pas tous en bonne harmonie, et c'est d'autant plus grave que les éléments inflammables n'y manquent pas. De plus, les territoires sont mal délimités dans cette partie de l'Afrique, et les droits de souveraineté qui les concernent ont déjà fait, récemment, l'objet de contestations de mauvais augure.

Cet état de choses ne laisse pas d'être inquiétant. « Si les explorateurs des autres nations, » dit M. de Laveleye, « imitent l'exemple de M. de Brazza et plantent leur drapeau national sur les stations qu'ils fondent, nous aurons bientôt, sur les bords du Congo, des territoires français, anglais, allemands, portugais, italiens et hollandais, avec leurs frontières, leurs forts, leurs canons, leurs soldats, leurs rivalités et peut-être, un jour, leurs hostilités. N'est-ce pas déjà trop de voir nos fleuves d'Europe hérissés, des deux côtés, d'armements formidables ? Faut-il reproduire cette déplorable situation jusqu'au milieu de l'Afrique, et donner aux nègres, que nous prétendons civiliser, le triste tableau de nos antagonismes et de nos querelles ? » Or c'est à conjurer ce péril, pour « ne laisser place, dans ces régions qui s'ouvrent à l'Europe, qu'à la noble et pacifique concurrence du commerce libre, des explorations scientifiques et des missions chrétiennes et humanitaires, » que servirait la neutralité du Congo.

M. de Laveleye cite, à l'appui de son opinion, celle du célèbre voyageur allemand Rohlf, celle de M. de Lesseps, les démarches concordantes de plusieurs sociétés auprès du gouvernement anglais. Il se fonde aussi sur un précédent de même nature, celui concernant la navigation du Danube, pour en conclure que le projet qu'il préconise n'est pas irréalizable. Je le crois moi-même fermement, et c'est à cause de cela que je souhaite fort que l'Institut évoque l'affaire à lui. Il y a là une œuvre utile à accomplir, ou tout au moins une question importante à examiner.

Je ne pense pas que, quant au fond, il se produise parmi nous de

sérieux dissentiments, ni que nous ayons beaucoup de peine à tomber d'accord sur les clauses à insérer dans un traité, destiné à garantir la libre circulation et le libre négoce sur le grand fleuve africain. Élaborer le texte d'une semblable convention ne constituerait donc pas un travail bien méritoire ; mais, à mon avis, cela ne devrait être, de notre part, que l'acheminement à une action plus directe sur les gouvernements. Peut-être même pourrait-on s'en dispenser.

Les États civilisés sont tous plus ou moins intéressés à ce qu'aucune puissance ne s'attribue un droit exclusif de passage sur tout ou partie de cette magnifique artère fluviale, qui donne accès dans le vaste bassin de l'Afrique équatoriale ; mais aucun d'eux n'a manifesté jusqu'ici l'intention de se mettre en avant pour provoquer une entente dans ce sens, et il est douteux que, livrés à eux-mêmes, ils sortent de leur réserve. La question se trouve dans une phase analogue à celle qui, en 1864, a précédé la signature de la Convention de Genève. L'opinion publique réclamait alors la neutralisation du service sanitaire des armées ; les gouvernements, de leur côté, ne demandaient pas mieux, au fond, que de la proclamer, mais il fallait quelqu'un pour leur donner une impulsion décisive, et ce fut un comité tout à fait privé qui s'en chargea, avec succès. Aujourd'hui de même, quoique l'idée de neutraliser le Congo ne paraisse pas devoir soulever d'objections majeures, la diplomatie hésite à en prendre l'initiative, et, pour qu'elle s'y décidât, il suffirait peut-être de la mettre formellement en demeure d'agir.

Or, peu de voix seraient mieux qualifiées pour cela que celle de l'Institut de droit international. Notre compagnie revêt un caractère d'impartialité si fortement accentué, qu'elle ne peut être suspecte à personne ; d'autre part sa compétence est indiscutable ; enfin cela rentre tout à fait dans son programme : ne s'agit-il pas, en effet, de « contribuer au maintien de la paix » (Statuts, art. 1, 4°), et de tendre à la « consécration officielle d'un principe reconnu comme étant en harmonie avec les besoins des sociétés modernes ? » (Statuts, art. 1, 3°).

Si l'Institut adopte mon point de vue, comme il importe que sa tentative réussisse, je demanderai expressément qu'il ne se borne pas à faire connaître ses vœux aux gouvernements, mais qu'il entame avec eux des pourparlers plus positifs, et les continue jusqu'à ce qu'il ait trouvé un souverain de bonne volonté, qui consente à inviter les autres États à une conférence *ad hoc*. Il est indispensable que nous poussions les choses jusque-là ; autrement nous risquerions fort de n'avoir donné qu'un coup d'épée dans l'eau, ce qui serait fâcheux à tous égards.

Veuillez réfléchir à ma proposition avant notre prochaine assemblée, et permettez-moi d'espérer qu'à Munich, au mois de septembre prochain, il sera pris à son sujet une décision conforme à mes désirs.

Agréez, Messieurs et chers confrères, l'assurance de mes sentiments distingués.

G. MOYNIER.

II

**Mémoire lu à l'Institut de droit international, à Munich,
le 4 septembre 1883.**

Messieurs,

Par une lettre-circulaire, datée du 1^{er} juillet dernier, je vous ai annoncé mon intention de provoquer de votre part l'examen de la question de la neutralité du Congo. Aujourd'hui, puisque vous voulez bien m'accorder la parole, j'essaierai de préciser l'objet de ma proposition, qui me paraît se rattacher au § 9 de l'ordre du jour de cette session : « Examen de toutes propositions dont l'urgence serait reconnue par l'assemblée. »

Je vous en rappellerai, au préalable, les considérants en quelques mots.

Sur la côte occidentale de l'Afrique, vers le 6° de latitude sud, s'ouvre l'estuaire d'un fleuve qui apporte à l'Océan un volume d'eau considérable, mais qui, à 180 kilomètres de la côte, est obstrué par des récifs et des rochers abrupts, si bien qu'on l'a considéré jusqu'à nos jours comme de minime importance, comme une sorte d'impasse, analogue à son voisin le Gabon. Qu'y avait-il au delà des chutes de Yellala ? On l'ignorait et ne s'en inquiétait guère.

Mais les choses ont subitement changé de face, quand Stanley, venant de l'orient, eut débouché à Boma et révélé les richesses du cours supérieur du Congo, navigable, sans compter ses affluents nombreux et puissants, sur un parcours d'environ 1600 kilomètres en amont des cataractes. Aussitôt des expéditions géographiques, humanitaires, religieuses

et commerciales, se sont organisées pour aller explorer, chacune à son point de vue, le bassin de la splendide artère fluviale que l'intrépide voyageur venait de baptiser du nom de Livingstone, que d'autres désignent sous le nom de Zaïre, mais qui est plus généralement connue sous celui de Congo. Aujourd'hui, ce cours d'eau et ses abords sont devenus le point de mire de toutes les nations.

Tant d'intérêts divers poursuivis avec ardeur sur une même piste, devaient faire entrevoir la possibilité de conflits plus ou moins prochains. Ce fut ce qui m'engagea à vous inviter, il y a cinq ans déjà, à mettre à l'étude la question de savoir quelles mesures préventives il y aurait à prendre contre cette éventualité.

Les faits postérieurs n'ont pu que me confirmer dans l'opinion qu'il y a réellement quelque chose à faire sous ce rapport. Je considère maintenant comme urgente, une détermination précise des droits que chaque nation peut revendiquer dans ces lointains parages.

L'installation des nouveau-venus, sur les rives du fleuve et sur ses eaux, se développe avec une extrême rapidité, et la politique commence à s'en mêler, ainsi que Stanley l'avait prédit lors de sa découverte¹ ; aussi est-il devenu nécessaire d'aviser à une déclaration de principes, propre à prévenir des incidents regrettables. Il en est temps encore, mais le danger est réel, s'il est vrai, comme on l'affirme, que les explorateurs de cette région ne sont pas tous animés d'une égale bienveillance les uns envers les autres. Je sais bien qu'en haut lieu les sentiments de mesquine jalousie ne sauraient avoir accès, et qu'en particulier les instructions données à Stanley et à ses agents, par le comité pour le compte duquel ils travaillent, leur interdisent tout acte d'hostilité envers les voyageurs étrangers ; elles leur imposent même le devoir d'entretenir avec ceux-ci de bonnes relations, et de leur prêter assistance au besoin. Je sais aussi que les armements qui se font n'ont pour but que la défense des territoires occupés, à l'exclusion de toute idée de conquête par la force. Néanmoins, il ne faut pas s'aveugler au point de se figurer que, pour avoir été pacifiques jusqu'à présent, les rivalités n'existent pas, et que la présence de soldats aux ordres des concurrents ne constituent pas un véritable péril. Déjà les rapports avec les Africains, faciles au début, commencent à être fort tendus ; les gens de Stanley ont échangé des coups de fusil avec les indigènes, et la route frayée à grands frais entre

¹ Lettre du 5 sept. 1877 (*Voy. l'Afrique centrale et la Conférence de Bruxelles*, par E. de Laveleye, p. 217).

Manyanga et Léopoldville est devenue si peu sûre, que les missionnaires n'osent plus s'y hasarder ¹.

Mes appréhensions, partagées par de très bons juges en cette matière, se sont déjà fait jour en divers pays.

La Chambre de commerce de Manchester a présenté ² au Foreign Office une adresse, pour demander que l'indépendance du territoire du Congo soit proclamée, et que le fleuve reste ouvert au commerce de toutes les nations. — Des œuvres missionnaires et une grande société philanthropique, « l'Antislavery Society, » ont suivi cet exemple. — La Chambre de commerce de Rotterdam a pris peur de son côté, et a pétitionné auprès du cabinet de La Haye. — A Berlin, un voyageur bien connu, M. Rohlf, a publié un sérieux appel à son gouvernement dans le même sens. — La « neutralité du Congo » figure dans les tractandas de la Ligue internationale de la paix et de la liberté, qui doit s'assembler ce mois-ci à Genève. — Vous connaissez tous, Messieurs, l'étude qu'a publiée sur ce sujet notre honorable vice-président, M. de Laveleye ³, et vous savez qu'il a pu invoquer, à l'appui de sa thèse, l'opinion de M. Ferdinand de Lesseps. Selon lui, le « Congo semble à la veille de devenir le théâtre des rivalités et des jalousies des États européens. » — Je puis citer encore l'avis concordant de trois autres de nos confrères : M. Gessner ⁴ et Sir Travers Twiss ⁵, qui ont écrit tout récemment sur la matière, et M. Lorimer. Ce dernier m'a adressé ses vœux chaleureux pour le succès de mon initiative, ajoutant, par manière d'encouragement, « qu'elle n'est pas de celles qui doivent rencontrer de l'opposition. »

* * *

Il y a donc, de l'avis général, une situation inquiétante dans l'Afrique équatoriale. Ceux qui s'en alarment paraissent croire qu'on en conjurerait les périls, en plaçant les agissements des blancs sous le contrôle collectif des puissances civilisées. Ils souhaitent que les intérêts géné-

¹ *Missionary Herald* (de Londres), 1883, p. 83.

² Le 13 novembre 1882.

³ *Revue de droit international*, t. XV, p. 254.

⁴ Zur Neutralisirung des Congo (*Die Gegenwart*, 28 Juli 1883).

⁵ La libre navigation du Congo (*Revue de droit international*, t. XV).

raux de l'humanité, qui sont en jeu au Congo, soient sauvegardés parla reconnaissance expresse de régles tutélaires.

Pour se rendre bien compte de la portée des aspirations dont il s'agit, il convient de préciser le but que l'on se propose d'atteindre.

On a beaucoup parlé de *neutraliser* le Congo, mais, en réalité, l'état de choses que l'on caractérise, en droit international, par le mot « neutralité, » n'est nullement ce à quoi l'on aspire. Cette expression n'a de sens que par antithèse, et là où il n'y a pas de belligérants, il n'y a pas de neutres. Or, on envisage essentiellement ici l'état de paix. Moi-même, je ne me suis pas servi de ce terme, lorsque, en 1878, je vous ai entretenus du même sujet. Je ne l'ai employé, dans ma lettre de juillet dernier, que pour bien faire ressortir la connexité de ce document avec le travail de M. de Laveleye, auquel il se référerait. D'autre part le verbe *internationaliser*, que Sir Travers Twiss adopte, à l'imitation de Rohlfs, ne me paraît pas beaucoup plus juste.

Le but poursuivi est la liberté pour tout le monde de naviguer, soit sur le Congo lui-même soit sur ses affluents directs et ses autres tributaires¹, et d'y trafiquer pacifiquement en tout temps. On vise à ce que le droit de circuler sur ce vaste réseau fluvial ne puisse pas devenir l'objet d'un monopole, à ce que l'accès en soit toujours permis, et à ce qu'aucune entrave ne soit mise à l'activité civilisatrice d'un peuple quelconque dans ses parties navigables. Les intérêts de la production européenne, du commerce, de la colonisation, du progrès en un mot, seraient admirablement servis par un semblable régime, et le bassin du Congo se trouverait ainsi mieux partagé, économiquement parlant, que les États du vieux monde auxquels il serait redevable de cette supériorité.

C'est bien là ce que veulent les réclamants, puisqu'ils demandent, en général, que l'on fasse pour le Congo quelque chose d'analogue à ce que le Traité de Paris, du 30 mars 1856, a fait pour le Danube. Cet acte international statue, en effet, que, sauf les règlements de police, aucun obstacle ne sera mis à la navigation (art. 15) et que les pavillons de toutes les nations seront traités sur le pied d'une parfaite égalité (art. 16). Ce n'est pas aux membres de l'Institut de droit international qu'il est nécessaire de rappeler que ces dispositions, à leur tour, n'ont été que l'application, à un cas particulier, de principes généraux inscrits dans le Traité de Vienne du 9 juin 1815², et visant tous les fleuves qui séparent ou traversent plusieurs États.

¹ Engelhardt : *Du régime conventionnel des fleuves internationaux*, p. 196.

² Art. 108 et suiv.

Longtemps après la conclusion de ce dernier traité, on s'est dit, en élargissant l'horizon des diplomates d'alors, que la liberté des mers, ouvertes à tous les pavillons, devait entraîner logiquement celle de toute navigation fluviale contiguë, puisque les fleuves ne font qu'un avec la mer¹. On en a conclu que monopoliser un fleuve, en accaparer l'usage, serait le détourner de sa destination normale². Aussi Bluntschli a-t-il formulé cette maxime en disant : « Les fleuves et les rivières navigables, qui sont en communication avec une mer libre, sont ouverts en tout temps aux navires de toutes les nations. Le droit de libre navigation ne peut être aboli, ni restreint, au détriment de certaines nations³. »

Pourtant cette doctrine, à laquelle souscrivent tous les jurisconsultes et que l'opinion publique ratifie, n'est point encore admise sans conteste dans la pratique⁴. Cela vient de ce que, lorsqu'on a cherché à l'appliquer aux principaux fleuves de l'Europe et de l'Amérique, on s'est heurté à des résistances provenant d'anciens droits acquis, de coutumes invétérées ou d'intérêts soit politiques, soit fiscaux, et de ce que certaines obscurités du texte de 1815 ont permis à plus d'un État d'éluder les obligations qu'il semblait lui imposer. Il en est résulté que ce n'est que graduellement que l'on s'est rapproché de l'idéal, sans l'atteindre jamais complètement, au travers d'un dédale de compromis et d'arrangements successifs.

On conçoit donc fort bien que, dès que l'utilité du Congo comme voie de communication a été reconnue, on ait songé à lui appliquer les règles promulguées en 1815, puis développées par la science et par le progrès des idées libérales.

Les hommes les plus compétents admettent que ce cours d'eau a une importance de premier ordre. D'après le voyageur Schweinfurth, par exemple, « il est indiscutable que le Congo sera, dans un avenir prochain, le seul chemin praticable à suivre » pour pénétrer au cœur du continent⁵. De Brazza pense de même⁶. Stanley estime que, « celui qui possédera le Congo aura le monopole du commerce avec le bassin

¹ Bluntschli : *Droit international codifié*, ad. § 314.

² Engelhardt, p. 92. (Cf. Carathéodory : *Du droit international concernant les grands cours d'eau*, p. 26).

³ § 314.

⁴ Engelhardt, p. 53 et 200.

⁵ *L'Exploration*, 1883, 2^{me} sem., p. 107.

⁶ *Compte rendu des séances de la Société de géographie de Paris*, 1882, p. 299.

immense qu'il arrose. Ce fleuve, » dit-il, « est et sera toujours la grande route commerciale de l'Afrique centrale de l'Ouest ¹. » Avoir la faculté d'y naviguer constituera donc un intérêt majeur pour les États civilisés ou les colonies qui se fonderont indubitablement dans l'Afrique équatoriale, car il sera leur principal et peut-être leur seul débouché vers la mer. L'heure présente, d'autre part, est propice pour agir dans ce sens, puisque la liberté désirable existe maintenant au Congo, en tant qu'elle dépend des blancs, et que, pour l'y faire régner, il n'y a par conséquent aucun sacrifice à réclamer d'eux. Les nègres y consentiraient moins facilement. Chacune de leurs tribus interdit aux autres de trafiquer sur ses eaux ², et s'opposerait par conséquent au commerce des Européens s'ils voulaient forcer le passage; mais, pour commencer, cela importerait peu. La chose capitale serait qu'un accord s'établît premièrement entre les races civilisées, lesquelles s'entendraient ensuite pour amener les indigènes à composition.

Un traité international aurait donc moins à créer la liberté de navigation qu'à en garantir la perpétuité et l'extension; mais il serait sage de se hâter, pour profiter de circonstances aussi heureuses qu'éphémères. Qui sait si quelqu'un des riverains d'aujourd'hui, s'attribuant un monopole sur la partie du fleuve qu'il détient, ne créera pas ainsi un obstacle à la consécration internationale du régime actuel? On peut voir au Zambèze, par exemple, le Portugal percevoir des droits sur les navires et les marchandises.

Ici je dois faire remarquer que, pris à la lettre, le texte de 1815 ne serait pas applicable à toute l'étendue du Congo. Il y est dit, en effet, que la liberté de navigation doit régner seulement « du point où chaque rivière devient navigable, jusqu'à son embouchure » (art. 109). Or, d'après cela, il semblerait que le Bas-Congo, en aval des chutes de Yellala, fût seul dans les conditions voulues, tandis que le Congo moyen, situé en amont de cataractes infranchissables, dût être considéré comme une sorte de mer intérieure ³ ne relevant juridiquement que des États limitrophes. Je n'estime pas cependant que cette conclusion soit fondée, et j'en vois la preuve dans la manière dont on a interprété les traités quant au Danube. Là aussi, aux Portes de Fer, il y a des rapides et des écueils que font obstacle à la navigation, et l'interceptent même

¹ Lettre du 5 septembre 1877, p. 217.

² Stevenson : *The water highways of the interior of Africa*, p. 19.

³ Rapport de Brazza (*Revue maritime et coloniale*, août 1883, p. 406).

complètement à certaines époques de l'année; néanmoins, la liberté a été proclamée aussi bien au-dessus qu'au-dessous de cette barrière naturelle, sans que l'on ait tenu compte de la solution de continuité, autrement que pour ordonner des travaux de correction propres à la supprimer¹. Que l'obstruction soit plus complète au Congo qu'au Danube je ne le conteste pas, mais je dis qu'étant de même nature elle ne doit pas être considérée comme plus insurmontable, aujourd'hui surtout que l'homme se fait un jeu de percer les montagnes, de couper les isthmes et de passer sous les détroits. On cherchera, et l'on parviendra, n'en doutez pas, à frayer un chemin aux embarcations entre le Stanley-Pool et l'Atlantique; aussi peut-on à bon droit considérer, par anticipation, le fleuve tout entier comme formant une voie navigable continue. Seulement, il faut prévoir le cas où le passage rendu accessible plus tard ne serait pas, en aval du Stanley-Pool, le lit actuel du Congo, mais celui de quelque autre rivière du voisinage ou d'un canal artificiel, pour stipuler expressément que ces issues ou ces voies d'accès futures seront envisagées comme des bouches du fleuve, et que, par conséquent, la liberté de navigation y régnera comme sur le Congo lui-même.

* * *

Dans le cas où la « neutralisation » qu'il désire pour le Congo ne serait pas obtenue, M. de Laveleye se contenterait, comme pis aller, de celle des stations hospitalières et des stations missionnaires, créées ou à créer par des associations privées².

Si je comprends bien sa pensée, il voudrait, par là, empêcher qu'une puissance quelconque fit main basse sur les terres cédées à ces sociétés par les indigènes, et pourvoir à ce que leurs établissements demeurasent toujours des asiles inviolables, privilèges justifiés par leur destination philanthropique.

Cette proposition subsidiaire nous transporte dans un nouvel ordre d'idées. Non seulement elle ne concerne plus l'usage du fleuve, mais elle ne soulève pas une question de droit naturel; il ne s'agit plus ici que de savoir s'il y aurait convenance et utilité à placer certains territoires sous une loi d'exception.

¹ Conférence de Londres, 1871. (Cf. Engelhardt, p. 131.)

² *Revue de droit international*, t. XV, p. 255.

Je m'associe pleinement aux vues humanitaires qui ont inspiré à notre éminent confrère la motion dont je parle, mais il ne me semble pas que les stations qui en sont l'objet puissent être mises au bénéfice de la faveur qu'il sollicite. Je ne les trouve ni assez bien définies, ni assez stables, pour qu'un traité international leur confère des droits qui auraient nécessairement pour corrélatifs des devoirs.

Il va de soi que ces organismes n'étant pas des États, seules personnes juridiques entre lesquelles les traités internationaux fassent loi, leurs représentants ne sauraient en aucun cas être admis comme parties contractantes dans un acte de ce genre. Mais se présentent-ils du moins comme des compagnies fortement organisées, et disposant de moyens suffisants pour faire, par exemple, respecter au besoin la neutralité qu'on leur reconnaîtrait? Pour ne parler que du « Comité d'études du Haut-Congo, » le plus en vue de tous, sait-on seulement quel est au juste son programme d'action, comment il fonctionne, quelles garanties il offre pour l'avenir? Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'une personnalité auguste, faite pour inspirer la plus grande confiance, en est l'inspiratrice, mais pour le reste il s'enveloppe de mystère. Ce comité ne doit pas être confondu avec « l'Association internationale africaine » quoique S. M. le roi des Belges ait été le promoteur de tous deux, et se soit acquis par là un double titre à la gratitude des amis de l'humanité. Sur le Congo, c'est le « Comité d'études » seul qui est en cause. On a comparé l'œuvre de ce comité à celle de la Croix-Rouge¹, comme si ce rapprochement devait fournir un argument en faveur de la neutralisation des stations, mais je vois là, tout au contraire, un précédent en sens inverse. Malgré leurs instances, les sociétés de la Croix-Rouge n'ont pas trouvé grâce devant la conférence de Genève, qui s'est refusée à les mentionner dans la convention du 22 août 1864, et, à l'heure qu'il est encore, leurs membres, leurs agents, leurs ambulances, ne sont pas considérés *ipso facto* comme neutres en temps de guerre. On voit que la diplomatie est circonspecte quand il s'agit de créer une situation exceptionnelle. Elle veut savoir non seulement si ceux qu'elle en gratifie en sont dignes, mais encore s'ils sont capables de s'acquitter des obligations qui découlent pour eux des privilèges qu'elle leur octroie. Dans le doute, elle s'abstient sagement.

Puis, indépendamment des personnes, il faut se rendre compte des

¹ *Revue de droit international*, t. XV, p. 257.

choses. Or, le nombre et l'emplacement des stations sont essentiellement variables; sans cesse il s'en crée de nouvelles, et l'abandon graduel des anciennes n'aurait rien de surprenant. Passe encore si leurs détenteurs pouvaient invoquer des droits de souveraineté, à eux cédés par des chefs indigènes. De Brazza dit bien que, le long de la route tracée par Stanley, « les terrains propres à être utilisés sont la propriété du Comité d'études du Congo; » il ajoute « qu'il est défendu de s'y établir sans demander à Stanley une autorisation spéciale et reconnaître ainsi, au Comité d'études, ou la souveraineté ou la propriété exclusive du sol¹. » Mais, d'autre part, le Comité d'études, représenté par « un de ses coopérateurs, » avoue que, loin d'avoir la libre disposition du sol qu'il occupe, il n'en est pas même propriétaire, puisqu'il n'en a pris possession qu'en vertu d'un « bail perpétuel, moyennant une rente mensuelle², » et il suffirait, semble-t-il, qu'il cessât d'en payer « le loyer, » comme dit Stanley lui-même³, pour que son droit s'éteignît. Si donc, par une déclaration générale, on lui accordait un privilège, on ne pourrait apprécier suffisamment la portée de cette concession.

Les établissements neutralisés pourraient aussi se modifier et changer de nature. Exclusivement scientifiques et hospitaliers, et sans nationalité à l'origine, ils deviendront forcément le noyau de centres commerciaux. D'autre part, ils cesseront peut-être de relever d'une association libre, pour passer aux mains de quelque État régulièrement constitué. Tel a été déjà le cas pour Brazzaville, où le drapeau français a été substitué à celui de l'Association internationale africaine. On doit s'attendre également à voir surgir des stations officielles portugaises d'un caractère mixte, c'est-à-dire à la fois « hospitalières, scientifiques et commerciales, » car un arrêté royal du 18 août 1881 en a prescrit la fondation⁴. Je veux bien admettre que ni la France, ni le Portugal ne se proposent d'en changer le caractère, mais il est probable que, tôt ou tard, ils seront conduits, par la force des choses, à les transformer en lieux de garnisons, ou à leur donner quelque autre destination qui les dénaturera.

¹ *Revue maritime et coloniale*, août 1883, p. 413.

² *L'Association internationale africaine et le Comité d'études du Haut-Congo*, par un de leurs coopérateurs, p. 21.

³ Discours de Stanley à Paris (Voy. Deloume : *Le droit des gens dans l'Afrique équatoriale*, p. 51).

⁴ Deloume, p. 20.

Pour ces divers motifs, j'estime que la neutralisation des stations hospitalières serait tout au moins prématurée. Mais, cette combinaison écartée, demandons-nous s'il ne conviendrait pas de doter tous les territoires du bassin du Congo que des États civilisés se seraient appropriés, de franchises pareilles à celles des eaux qui les arrosent. La réalisation de cette idée serait-elle désirable et possible ?

Désirable, d'abord, cela ne me paraît pas douteux. Nous sommes dans un siècle où l'on tend à abaisser les barrières qui isolent les nations ; ce serait donc travailler dans le sens de ces efforts que d'empêcher, entre les divers peuples qui possèdent ou posséderont des établissements au Congo, la création d'entraves à leurs relations soit réciproques soit avec d'autres pays, par une entente *a priori*. Cela ne vaudrait-il pas mieux que de laisser se reproduire, sur la terre africaine, les complications que des préjugés séculaires ont fait naître et perpétué en Europe ? Arborez là-bas le drapeau du libre échange, du libre parcours, ainsi que du libre établissement, sur terre comme sur eau, serait agir dans l'intérêt bien entendu du monde entier. Et il n'est pas moins urgent de prendre cette mesure que de légiférer au sujet du fleuve lui-même, puisque dans ce moment, et jusqu'à nouvel ordre, les transports doivent nécessairement se faire par terre dans la zone des cataractes. — En second lieu, cette combinaison serait-elle possible ? Je n'y entrevois, pour ma part, aucun empêchement et je ne découvre aucun intérêt national qui s'y oppose. Un peu de bonne volonté suffirait pour en faire une réalité.

* * *

Dans les pages qui précèdent, j'ai indiqué comment, à mon sens, la question du Congo, au point de vue du droit international, doit être résolue, et recommandé qu'elle le soit dans un sens largement progressif et libéral ; mais je n'ai pu entrer dans l'examen des nombreux détails que comporterait une convention conclue sur cette base.

Ainsi, je n'ai rien dit des restrictions à apporter à la liberté que je préconise par des règlements de police, dans l'intérêt de la sécurité et de l'ordre public. Les conventions fluviales existantes fourniraient pour cela de précieuses indications.

La traite des esclaves, d'autre part, devrait faire l'objet d'une interdiction formelle, en attendant que les traitants y renoncent spontanément.

ment, comme on l'a vu sur l'Ogôoué, lorsqu'ils trouveront plus d'avantages à devenir commerçants¹. Par la même occasion, il faudrait que les États signataires du traité s'engageassent à bannir l'esclavage des territoires soumis à leur domination. — Dans cet ordre d'idées, je signalerai incidemment l'opinion originale d'un publiciste anglais², qui, dans une brochure récente, en même temps qu'il réclame la libre navigation sur le Congo et ses affluents, propose d'appliquer à la répression de la traite les trois fameuses « règles de Washington » que nous avons étudiées jadis³. Il voudrait qu'on s'en servît contre les États qui n'exerceraient pas une surveillance suffisante pour empêcher le départ des caravanes de chasseurs d'esclaves, ou pour assurer le châtimement des individus qui, à leur retour, seraient reconnus pour en avoir fait partie. On sévirait, en vertu du même principe, contre les gouvernements qui n'empêcheraient pas le départ des bâtiments négriers.

J'attirerai aussi votre attention sur l'importation des spiritueux. C'est là une grosse question, qui n'a pas été suffisamment étudiée jusqu'à présent, mais sur laquelle j'ai réuni un dossier volumineux et qui fera prochainement l'objet d'une monographie dans le journal que je publie⁴. Il ressort d'une infinité de témoignages, que les blancs qui trafiquent avec les noirs ne se font généralement aucun scrupule de spéculer sur la passion de ces pauvres gens pour l'eau-de-vie, le rhum et autres poisons du même genre. Ces spiritueux exercent parmi les indigènes de l'Afrique des ravages analogues à ceux de l'opium parmi les Chinois. Il serait temps de mettre un frein à cet abus funeste, qui se rattache directement à l'objet du présent mémoire.

Je ne me suis pas occupé non plus de ce qui adviendrait en cas de guerre, éventualité qu'il faut cependant prévoir et régler. Je voudrais qu'il fût bien entendu que les querelles qui s'élèveraient entre les contractants, sur un autre point du globe, n'auraient pas leur contre-coup au Congo, et que, en pareille occurrence, tous les pavillons, même ennemis, ne continueraient pas moins à y entretenir des rapports pacifiques⁵.

¹ De Brazza (*Revue maritime*, août 1883, p. 405).

² Stevenson, p. 24.

³ *Communications et documents relatifs à la fondation de l'Institut de droit international*, p. 167.

⁴ *L'Afrique explorée et civilisée*.

⁵ Gessner (*Die Gegenwart*).

Ce serait alors une véritable neutralisation de cette partie de l'Afrique. En temps ordinaire, l'accès du fleuve ne serait pas plus interdit aux navires de guerre que le littoral maritime ; la présence de semblables vaisseaux pourrait y être nécessaire aux riverains, soit comme port-respect, soit comme arme en cas de légitime défense, et l'intérêt général n'exige pas qu'on les en prive. Quant aux conflits locaux, qui auraient leur source ou leur objet dans le pays même, il serait téméraire d'interdire absolument l'immixtion des habitants dans les démêlés de leurs voisins, où ils peuvent avoir des intérêts vitaux engagés. Mais ce que l'on peut fort bien faire, c'est de déclarer que, dans cette circonstance, la circulation sur le fleuve et l'usage des ports non bloqués seront toujours libres, au moins pour les neutres, sauf quant au transport de la contrebande de guerre¹.

Il serait indispensable encore d'établir, comme pour le Danube, une commission internationale², composée de représentants des États intéressés, et qui serait chargée soit de remplir, pour le compte de la communauté, certaines fonctions administratives ou techniques, soit de veiller en permanence à l'observation du traité, ce qui contribuerait probablement à prévenir bien des conflits.

D'ailleurs, ce serait le cas de proclamer que tous les différends qui s'élèveraient à ce sujet, ou même, d'une manière générale, que tout différend qui surgirait entre les riverains du Congo serait réglé par voie d'arbitrage, et que l'on suivrait pour cela la procédure tracée par le règlement élaboré dans le sein de l'Institut de droit international³.

Enfin, il devrait être convenu que le traité sera fréquemment révisé. Nous ne sommes, en effet, qu'au début d'un grand mouvement qui s'accroît de jour en jour, et qui modifiera considérablement l'état de choses actuel, en conduisant beaucoup d'habitants de l'Europe et de l'Amérique dans la région du Congo. Cette affluence y créera une situation que l'on peut bien pressentir dans ses traits généraux, mais qui est, quant à ses détails, entourée encore de trop d'incertitudes pour qu'il soit prudent de la soumettre dès maintenant à une réglementation minutieuse et inflexible. Sur beaucoup de points il faut compter ici avec l'imprévu et laisser le temps faire son œuvre. Comment, par exemple,

¹ Cf. Engelhardt, p. 181.

² Cf. *Revue de droit international*, t. XV, p. 255,

³ *Bulletin*, p. 90.

déterminer actuellement l'aire géographique à laquelle le traité serait applicable? Il est évident que cela dépendra d'explorations futures, nécessaires pour que l'on ait des notions précises et complètes, soit sur le Congo lui-même, soit sur ses affluents qui sont pour la plupart des rivières considérables.

* * *

Un dernier point me reste à examiner. Entre quelles puissances devrait être conclu l'arrangement dont je viens d'esquisser les grandes lignes?

Le traité de Vienne du 9 juin 1815, qui m'a servi de phare dans cette étude, statue (art. 108) que ce sont « les puissances dont les États sont séparés ou traversés par une même rivière navigable » qui « s'engagent à régler d'un commun accord tout ce qui a rapport à la navigation de cette rivière; » mais cette clause n'a été rédigée qu'en vue de cours d'eau séparant ou traversant des États civilisés, tandis que le Congo coule presque tout entier en pays sauvage. Elle n'est donc pas applicable dans l'espèce. D'ailleurs on ne s'y est pas toujours conformé, et l'on pourrait citer plus d'un traité de navigation signé par des non-riverains.

D'après cela, il n'est pas superflu de se demander qui aurait qualité pour statuer à l'égard du Congo.

Il n'y a pour le moment que deux puissances européennes, le Portugal et la France, qui prétendent à la souveraineté sur quelques sections des rives du fleuve. Il est donc hors de doute que, selon le vœu du Congrès de Vienne, et puisqu'il ne s'agirait de rien moins que de grever leurs domaines d'une servitude, celles-là devraient être au premier chef parties dans l'acte.

Ensuite viendraient celles dont les ressortissants ont déjà de grands intérêts dans la contrée. On sait que les Anglais y possèdent des factoreries et des postes missionnaires, les Hollandais de nombreux comptoirs, les Belges des stations hospitalières; la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, la Belgique, seraient donc naturellement désignés pour intervenir.

Je pense même que l'on devrait aller plus loin, et accorder cette faculté à toute puissance, maritime ou non, qui en manifesterait le désir. Il n'en est aucune, en effet, qui, à un moment donné, ne puisse se

trouver dans le cas de tourner ses regards vers le bassin du Congo, pour y écouler les produits de son industrie, pour y diriger ses émigrants ou dans quelque autre intention, et qui ne puisse être appelée à réclamer, en faveur de ses nationaux, tel ou tel des avantages garantis par le traité. Toutes d'ailleurs pourraient désirer légitimement s'associer à un acte qui aurait le caractère d'une manifestation éclatante en faveur des idées de justice et de paix, et dont la portée, à ce point de vue, serait considérable.

Selon Sir Travers Twiss ¹, il y aurait lieu de conclure deux arrangements distincts, l'un pour le Bas, l'autre pour Haut-Congo. Pour le Bas-Congo, l'on imiterait le régime appliqué aux bouches du Danube, c'est-à-dire celui en faveur duquel je plaide dans ce mémoire ; mais, pour le Haut-Congo, vu les « conditions très anormales du pays qu'il arrose, » on se contenterait d'un protocole de désintéressement, à l'instar de ce qui a été fait lors de l'examen de la question d'Orient ². — Je ne vois pas très bien, quant à moi, pourquoi la convention relative au Bas-Congo ne pourrait pas être étendue virtuellement au fleuve tout entier. Cela signifierait, en premier lieu, que la Commission internationale y veillerait partout aux intérêts généraux dans la mesure du possible, puis que les puissances européennes, à mesure qu'elles s'établiraient sur le cours supérieur, se soumettraient aux prescriptions concernant les riverains. Un protocole de désintéressement impliquerait le renoncement à toute conquête, même pacifique, dans le bassin du Haut-Congo ; or, je doute fort que les puissances civilisées veuillent y consentir. Aucune d'elles, je m'assure, ne songe à dépouiller violemment les détenteurs actuels, blancs ou noirs, de ces pays, mais il est fort naturel que les gouvernements qui y voient quelque avantage, cherchent à obtenir de gré à gré, de la part des occupants, des concessions territoriales, et qu'ils y arborent leur drapeau. M. de Laveleye s'effraie à tort de cette perspective. Il n'y a rien là que de normal et de conforme au droit des gens. On doit même s'attendre à ce que l'exemple donné, sous ce rapport, par la France au Stanley-Pool, trouve des imitateurs empressés. Pourquoi dès lors, ceux que cette prévision concerne se lieraient-ils les mains, en se déclarant désintéressés dans la question ? Je ne le comprendrais guère.

¹ *Revue de droit international*, t. XV.

² Cf. *Revue de droit international*, t. XIV (1882), p. 581.

Quant aux nègres, il est bien évident qu'on les laisserait de côté, mais la conduite à tenir à leur égard devrait faire l'objet d'une entente consignée dans le traité. Celui-ci, après avoir prévenu les dangers provenant de rivalités ou d'égoïsmes nationaux de la part des représentants de la race blanche, aurait à empêcher, autant que possible, que les chefs indigènes missent obstacle à l'application chez eux des principes auxquels les Européens auraient promis de se conformer. On pourrait probablement obtenir cela peu à peu par la douceur, c'est-à-dire par la persuasion et par l'exemple. De Brazza n'a-t-il pas réussi, par ce seul moyen, à faire renoncer les peuplades des bords de l'Ogôoué au monopole des transports fluviaux qu'ils s'attribuaient¹ ? Sur le Congo lui-même, ne voit-on pas déjà les sujets de Makoko, qui autrefois se montraient jaloux de se réserver un droit exclusif de navigation, ne plus s'en prévaloir depuis qu'ils ont arboré le pavillon français², et laisser notamment Stanley remonter le fleuve pour aller créer des établissements en amont ? Il y aurait là une belle campagne à entreprendre, dont les trophées ne coûteraient pas une goutte de sang, et qui servirait, plus que les batailles les plus mémorables, à propager la civilisation. Le soin de la conduire rentrerait très naturellement dans les attributions de la Commission internationale, laquelle aurait d'autant plus de prestige aux yeux des nègres, qu'elle leur parlerait au nom de tous les blancs réunis dans une commune pensée.

Malgré ma prédilection pour l'emploi des procédés pacifiques à l'égard des indigènes, je ne vais cependant pas jusqu'à vouloir désarmer les étrangers. Ce n'est pas me contredire, je pense, que d'accorder à ces derniers le droit de tenir les noirs en respect et de réprimer par la force les actes de piraterie, les attaques violentes ou autres crimes, dont ils auraient été les victimes³. Stanley, dès 1877, reconnaissait qu'il y avait là une nécessité impérieuse, et que, pour se développer, le commerce naissant aurait besoin d'une protection contre le brigandage. Mais l'illustre voyageur estimait qu'une seule puissance suffirait pour cela. C'eût été pour elle un bien lourd fardeau ; aussi, pour l'en dédommager, réclamait-il, en retour, la reconnaissance de sa domination sur de vastes territoires. « Pourquoi donc, écrivait-il, ne pas décider immédiatement qui *réguera* sur les rives du Livingstone⁴ ? » Il ne faut pas

¹ *Revue maritime*, août 1883, p. 398.

² *Revue maritime*, août 1883, p. 408.

³ Deloume, p. 58.

⁴ Lettre du 5 sept. 1877, p. 217.

regretter, je crois, que ce vœu n'ait pas été exaucé sur l'heure, et que tout le bassin du Congo ne soit pas tombé au pouvoir d'un seul peuple. Politiquement, cette situation aurait été fâcheuse, et la police du fleuve se fera tout aussi bien, si ce n'est mieux, par la Commission internationale dont j'ai parlé plus haut, pourvu qu'on l'investisse de pouvoirs suffisants, qu'elle ne l'aurait été par un Etat irresponsable quel qu'il fût.

* * *

Et maintenant, quelle probabilité y a-t-il que l'initiative que je viens de prendre, en portant devant vous, Messieurs, la question du Congo, aura pour effet la conclusion d'un traité conforme aux vues que j'ai eu l'honneur de vous exposer ?

Je ne suis pas éloigné d'espérer, je l'avoue, qu'elle portera cet heureux fruit. J'en ai pour garants les dispositions favorables que l'on peut s'attendre à rencontrer pour cela, aussi bien chez les puissances intéressées que dans le sein de notre Institut.

Ce n'est pas comme pour le canal de Suez, dont nous nous sommes occupés naguère. Les deux cas, en effet, quoiqu'on ait établi un rapprochement entre eux, ne sont pas assimilables ¹. Pour le canal, il s'agissait de prendre des précautions, afin d'empêcher sa détérioration ou sa fermeture en cas de guerre ², et aucune mesure propre à atteindre ce but, ne put parvenir à concilier les intérêts considérables qui se trouvaient en conflit sur ce point ³. Pour le Congo, au contraire, comme les intérêts des diverses puissances sont presque identiques, et que c'est en vue de l'état de paix qu'une entente est désirée, les chances de succès sont tout autres. Il n'y a pas à redouter, par exemple, que les États riverains trouvent, comme on le craignait en Égypte, « leurs droits d'indépendance compromis et même leur dignité lésée ⁴, » par les propositions auxquelles on leur demanderait de souscrire.

En ce qui concerne la France, n'oublions pas que de Brazza a dit qu'il prenait possession de Ntamo, « le point commercialement stratégique autour duquel s'agite la question du Congo ⁵, » « non pour fermer

¹ Gessner (*Die Gegenwart*).

² Annuaire de 1879-80, t. I, p. 335.

³ Ibid., 350.

⁴ Ibid., 336.

⁵ *Revue maritime*, août 1883, p. 407.

la voie, mais pour en assurer la neutralité¹, » de même qu'il a ouvert l'Ogôoué au commerce européen, et non exclusivement au commerce français. A la Chambre des députés, d'autre part, un orateur² a pu affirmer que le but du gouvernement était « simplement de fonder des stations scientifiques, hospitalières et commerciales. » La présence d'un détachement armé à Brazzaville, pour protéger la place³, n'implique nullement des visées conquérantes ou belliqueuses, de même qu'en temps d'hostilités la présence d'un poste de police auprès d'un hôpital militaire ne constitue pas une violation de la Convention de Genève. La France semble donc s'associer aux vues de son explorateur, et être prête à consentir à ce qu'il a appelé la « neutralité » du Congo, par quoi il entendait apparemment la liberté de navigation et de commerce, rien de plus, rien de moins.

Quant au Portugal, j'ai eu, au premier abord, quelques doutes sur son acquiescement, en me reportant à un épisode du Congrès international de géographie commerciale tenu à Paris en 1878. Dans la séance du 27 septembre, l'une des sections « émit le vœu que les Chambres de commerce s'associassent aux efforts faits par les gouvernements, les sociétés de géographie et les particuliers, pour faciliter et multiplier les expéditions ayant pour but l'exploration du bassin du Congo et de l'Afrique équatoriale⁴. » Mais les délégués portugais s'élevèrent fortement contre cette prétention. « C'est un vœu tout à fait politique, dirent-ils ; il porterait atteinte aux droits indiscutables du Portugal sur le Congo. Les délégués seraient forcés de se retirer si ce vœu était discuté, car ils ne peuvent autoriser par leur présence quelque discussion ou délibération que ce soit, directe ou indirecte, renfermant l'idée d'une ingérence étrangère quelconque dans la politique et dans l'administration coloniale du Portugal. » L'énergie de cette protestation a été expliquée tout dernièrement, dans un important document de provenance portugaise, par cette remarque que le texte du vœu de Paris, tel que je l'ai rapporté ci-dessus, n'est pas très conforme à la « suggestion initiale, laquelle, » dit l'auteur, « enveloppait une question de police et de protection internationale sur notre grand fleuve africain⁵. » L'Institut

¹ *Compte rendu des séances de la Société de géographie de Paris*, p. 290.

² M. Rouvier (Séance du 20 novembre 1882).

³ *Le Congo*. Article du *Courrier des États-Unis* et réponse d'un membre de l'Association internationale africaine, p. 17. — Deloume, p. 68.

⁴ *Compte rendu*, p. 182.

⁵ La question du Zaïre. Droits du Portugal. *Memorandum*, p. 48.

serait-il exposé, d'après cela, à rencontrer aujourd'hui la même résistance patriotique au moment de traiter le même sujet ? J'aime à croire qu'il n'en est rien, car nous nous plaçons ici exclusivement sur le terrain du droit, sur lequel aucun Portugais éclairé ne refusera de nous suivre. Au surplus les intérêts économiques du Portugal ne seraient pas plus compromis que sa souveraineté par le nouvel ordre de choses.

L'Angleterre, la Hollande et la Belgique, que j'ai indiquées comme devant concourir à l'œuvre civilisatrice avec la France et le Portugal, seraient-elles moins bien disposées ? C'est peu vraisemblable. Elles n'ont pas, comme cela se rencontrait pour deux d'entre elles dans l'affaire du canal de Suez, des colonies importantes ni un grand courant commercial déjà créés dans les parages auxquels la voie navigable donne accès, et avec lesquels elles redoutaient de voir leurs communications interceptées. Toutes, sous ce rapport, se trouvent sur un pied d'égalité, et elles n'auraient pas de motifs particuliers pour se montrer plus difficiles que les autres.

Ces cinq États formeraient donc un premier noyau, autour duquel d'autres puissances viendraient certainement se grouper avec empressement, et le protocole resterait ouvert pour celles qui, dans la suite, se décideraient à les imiter.

Dans l'hypothèse que l'Institut sera, lui aussi, favorable à ma proposition, dans quelle mesure et de quelle manière lui appartiendra-t-il de travailler à ce qu'elle aboutisse à des conséquences pratiques ?

Je me permettrai de vous rappeler, pour vous mettre sur la voie de la réponse à faire à cette interrogation, un paragraphe de nos statuts, que nous avons trop négligé jusqu'à présent, et qui fournit une indication pour le cas actuel. Il est dit, dans l'article premier, que « l'Institut a pour but de favoriser le progrès du droit international » par divers moyens, entre autres « en poursuivant la consécration officielle des principes qui auront été reconnus comme étant en harmonie avec les besoins des sociétés modernes. » Je souhaite donc qu'après nous être mis d'accord sur la manière dont la question du Congo doit être résolue, nous usions de toute notre influence, pour amener les gouvernements intéressés à se mettre à l'œuvre. A cette fin, nous ne devrions pas nous contenter de leur transmettre nos vœux, mais, comme le veulent nos statuts, nous aurions à « poursuivre » ce résultat, c'est-à-dire à recourir, s'il le fallait, à des démarches instantes et réitérées.

Ne perdons pas de vue que le temps presse. La situation se compli-

que de jour en jour, et, plus on attendra pour lui chercher une solution, plus il sera malaisé de la résoudre conformément aux saines doctrines. L'intervention de l'Institut de droit international m'apparaît donc comme tout à fait opportune, profitable à l'humanité, et peut-être glorieuse pour lui. Je serais heureux, pour ma part, de l'avoir provoquée, en posant devant vous, Messieurs, la question du Congo.

G. MOYNIER.

III

Résolution.

L'Institut de droit international, dans sa neuvième session tenue à Munich du 4 au 8 septembre 1883, après avoir entendu la lecture du mémoire qui précède, l'a renvoyé à l'examen d'une commission, composée de :

MM. ARNTZ, professeur de droit à l'Université de Bruxelles;

MARQUARDSEN, professeur de droit à l'Université d'Erlangen,
membre du Reichstag de l'Empire allemand ;

RENAULT, professeur à la Faculté de droit de Paris, directeur
des *Archives diplomatiques*;

SIR TRAVERS TWISS,
et l'auteur du Mémoire.

Cette commission a reconnu que l'Institut n'avait pas le temps, avant la clôture de sa session, de peser suffisamment les considérations présentées par l'auteur du Mémoire, pour pouvoir se prononcer catégoriquement sur toutes ses conclusions, mais elle s'est trouvée unanime pour proposer la résolution suivante, qui a été votée par l'Institut, après discussion, en séance plénière, le 7 septembre :

L'Institut de droit international exprime le vœu que le principe de la liberté de navigation pour toutes les nations soit appliqué au fleuve du Congo et à ses affluents, et que toutes les puissances s'entendent sur des mesures propres à prévenir les conflits entre nations civilisées dans l'Afrique équatoriale.

L'Institut charge son Bureau de transmettre ce vœu aux diverses puissances, en y joignant, mais seulement à titre d'information, le mémoire qui lui a été présenté par l'un de ses membres, M. Moynier, dans la séance du 4 septembre 1883.

BIBLIOGRAPHIE ¹

IV^e u. V^e JAHRESBERICHTE DER GEOGRAPHISCHEN GESELLSCHAFT IN BERN, 1881-82-83. Redigirt von G. Reymond-le Brun. Bern (B.-F. Hal-ler) 1882 et 1883, 2 vol. in-8°, 151 et 234 p. mit Illust. u. Karten. — A côté de communications très substantielles concernant toutes les régions de la terre, nous trouvons dans ces deux volumes un assez grand nombre d'articles qui intéresseront les amis de l'Afrique. D'abord, dans le volume de 1881-82, une étude comparative de M. le Dr Beck, sur les tracés que Livingstone et Serpa Pinto ont donnés du Haut-Zambèze. Jusqu'à Serpa Pinto, le Zambèze supérieur ne nous était guère connu que par les travaux de Livingstone, qui en avait dressé une carte complète. Serpa Pinto ayant suivi le Haut-Zambèze sur un assez grand parcours, et en ayant fait un relevé très exact, il était intéressant de comparer les deux tracés. Les deux cartes qui accompagnent l'article de M. Beck permettent de se rendre compte, d'un seul coup d'œil, des différences, assez faibles d'ailleurs, qui existent entre les deux dessins. — M. Reymond-le Brun donne ensuite le récit du voyage du missionnaire G. Beltrame sur le Nil Blanc et chez les Denkas? Puis vient une notice du Dr Lenz sur les peuples nains et sur les tribus cannibales de l'Afrique occidentale; le savant voyageur expose les observations qu'il a faites pendant son séjour dans le bassin de l'Ogôoué, sur les trois groupes de populations de cette région, les Bandous, les Abongos, peuplade naine, et les Fans anthropophages. — Dans le volume de 1882-83, relevons en particulier les Notes d'un voyage en Tunisie par M. Louis Borel, élève de l'École supérieure de télégraphie de Paris. L'auteur y donne, sous forme de notes, écrites d'un style simple et facile, beaucoup de détails fort intéressants sur les villes qu'il a particulièrement visitées : Sousse, Gabès, Djerba, Zarzio, La Goulette et Tunis. — Dans le « Fouta-Djallon et les chemins de fer français au Niger, » M. Ch. Hoch ajoute à l'analyse de l'expédition de M. Aimé Ollivier, l'exposé de ses vues sur la colonisation française dans cette région. — Notre bulletin mensuel a déjà parlé (p. 16) de l'importante communication de M. Bütikofer, à la Société de géographie de Berne, sur la république de Libéria.

CONFERENZE TENUTESI IN MILANO NEL 1883 PRESSO LA SOCIETA D'ES-PLORAZIONE COMMERCIALE IN AFRICA. Milano (Tipografia P. B. Bellini et C.), 1883, in-8°, 151 p. et cartes. — Le succès obtenu l'année dernière

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

par la Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique l'a engagée à continuer à faire donner, pendant l'hiver, des conférences destinées à vulgariser les connaissances géographiques, surtout les découvertes africaines, et tout spécialement celles qu'ont faites les voyageurs italiens. Nous avons rendu compte de la précédente série de ces conférences (III^{me} année, p. 321). — Dans la première de celles relatives à l'Afrique, que renferme ce nouveau volume, M. le professeur Gottardo Carollo a raconté les explorations de Brazza et de Stanley. Il termine par des vœux pour que les Italiens prennent part à cette œuvre, et en particulier pour que Casati, explorateur de l'Ouellé, atteigne le Congo par le nord. — Dans une seconde conférence, M. Brunialti transporte ses auditeurs dans le Soudan égyptien, qu'ont plus spécialement exploré les Italiens : Miani, Piaggia, Antinori, Matteucci, Chiarini, etc. L'admiration vouée aux voyageurs, et plus particulièrement à ceux qui ont payé de leur vie leur dévouement à la science ou à la suppression de la traite, comme Gessi, ne lui fait point méconnaître la valeur des travaux des missionnaires Beltrame, Comboni, Massaia, malgré les épreuves par lesquelles ont-à passer à l'heure actuelle ceux du Kordofan, du Darfour et du Choa. Il voudrait que, à l'exemple de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne, l'Italie contribuât par ses subsides à l'exploration et à la civilisation de l'Afrique, mais qu'elle s'abstint d'y créer des colonies politiques.

LE PAYS DES ZENDJS OU LA CÔTE ORIENTALE D'AFRIQUE AU MOYEN AGE, par *L. Marcel Devic*. Ouvrage couronné par l'Institut. Paris (Hachette), 1883, in-8°, 280 p. — Cet ouvrage de géographie historique a dû coûter à son auteur de longs et difficiles travaux, par suite de la pénurie des documents sur la matière. Remontant aux temps les plus anciens, M. Devic étudie tout ce que les Hindous, les Grecs, les Romains et les Arabes, nous ont fourni sur la côte orientale de l'Afrique, intéressante à tant d'égards, puisqu'elle était explorée et habitée à une époque très reculée. Après avoir décrit la contrée et les villes, petites ou grandes, de même que les îles voisines, l'auteur étudie les mœurs des Zendjs, habitants de cette région au moyen âge, telles que nous les dépeignent les géographes ou les voyageurs. Puis il passe en revue les productions du pays, et décrit le commerce actif qu'y faisaient et qu'y font encore les Arabes.

Évidemment cet ouvrage n'est pas aussi actuel que ceux qui s'occupent de colonisation ou de voyages, mais les personnes qui le liront avec attention n'auront pas à s'en repentir, car elles apprendront à connaître l'état de l'Afrique orientale à une époque où les Européens la

croyaient plongée dans la plus grande barbarie, sujet intéressant sur lequel il n'existait jusqu'à aujourd'hui que des documents épars, qu'il faut remercier M. Devic d'avoir recueillis.

L'ÉGYPTE, par *Jacques Hervé*. Paris (Jouvet et C^{ie}) 1883, In-12°, 252 p. avec 87 gravures et 2 cartes ; 2 fr. — Voici une monographie fort bien faite, aussi intéressante qu'instructive, et dont la lecture offre un vrai délassement. La plus grande partie est consacrée à l'histoire de l'Égypte depuis Ménès, le premier Pharaon, jusqu'aux derniers événements dont elle a été le théâtre. Mais l'Égypte, c'est le Nil ; aussi les premières pages donnent-elles la description du fleuve et de ses crues. Puis vient, avec la succession des vingt-six dynasties, un tableau complet de la civilisation de l'antique Égypte, que l'auteur ressuscite, pour ainsi dire, et fait revivre sous nos yeux, avec ses lois, ses coutumes, ses monuments, son commerce, son industrie. Il nous montre ensuite ce que devient la vallée du Nil lorsqu'elle passe sous la domination des nombreux conquérants qu'a tentés ce merveilleux pays, où la nature, tout en prodiguant ses dons, n'a pas établi, pour les défendre, une ceinture de fortes barrières naturelles. Mais la partie la plus belle de l'ouvrage est celle dans laquelle il présente, après la campagne de Bonaparte, l'exposé du magnifique développement de l'Égypte durant notre siècle, depuis l'époque où Méhémet-Ali la débarrassa presque complètement de la tutelle de la Porte, jusqu'à celle de l'occupation anglaise, avec les circonstances qui sont encore dans la mémoire de tous, mais que M. Hervé a, le premier, su rassembler suivant la méthode historique, et cela avec un tact politique malheureusement trop rare.

La description politique de l'Égypte nous a paru suffisamment complète ; celle de la Nubie et du Soudan égyptien est plus rapidement faite ; ces pays sont, en effet, d'une importance moindre, et cependant, quel magnifique avenir n'attend pas la ville de Khartoum, si heureusement fondée par Méhémet-Ali au confluent des deux Nil, lorsqu'une ligne ferrée la reliera avec Souakim, son port naturel sur la mer Rouge !

Un chapitre spécial est consacré à l'histoire et à la description du canal de Suez, dont on trouvera un relevé fort bien fait sur la carte de la Basse-Égypte placée en tête du volume ; celle-ci renferme aussi l'indication des lieux historiques, tels que Tell-el-Kébir, Kafr-Douar, etc. Une autre carte comprenant la Haute-Égypte, la Nubie et le Soudan égyptien jusqu'au Sennaar, et plus de 80 gravures, complètent heureusement cet ouvrage, auquel, croyons-nous, le public ne manquera pas de réserver le meilleur accueil.

BULLETIN MENSUEL (5 novembre 1883.)¹

Le ministre-résident français à Tunis, M. Cambon, a fait récemment une tournée dans la **Kroumirie**, où il a pu constater les progrès accomplis depuis deux ans, dans ce pays que ne traversait aucune route, où les soldats du bey chargés de recouvrer l'impôt n'osaient pénétrer, et dont les habitants passaient pour barbares. Aujourd'hui des routes conduisent au cœur du pays ; les Kroumirs se livrent non seulement aux travaux de la terre, mais encore à tous ceux que leur offrent les Français : exploitation de forêts, de mines, etc. ; les sources d'eau sont très abondantes, et dans peu de temps la Kroumirie sera une des parties les plus riches de la Tunisie.

Ce n'est plus guère que par les dépêches des journaux anglais que nous arrivent quelques renseignements sur l'état des choses au **Soudan**. Encore ces dépêches sont-elles d'une telle nature qu'elles ne nous apprennent rien de précis. En effet, tandis que le *Daily-News* recevait le 5 octobre, par la voie de Khartoum, l'annonce que les troupes égyptiennes avaient fait un mouvement en avant, mais que 300 hommes étaient tombés malades dès les premières étapes par suite de la chaleur, — que, le 18, lui parvenait du Caire une nouvelle envoyée par Hicks-pacha, d'après laquelle le Kordofan était tranquille, le cheik principal d'El-Obeïd soumis avec 300 cavaliers, et l'on ne s'attendait à aucune résistance, — le *Standard* au contraire représente les recrues destinées à l'armée qui opère dans le Soudan comme si mal disposées, qu'on est obligé de les conduire enchaînées jusqu'au lieu de leur destination ; d'après ce même journal, le mahdi possède toutes les sympathies des populations de la Haute-Égypte, et l'on craint beaucoup pour la situation du général Hicks².

Ces contradictions nous font vivement regretter d'être privés depuis

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

² Au moment où nous mettons sous presse, le *Mémorial diplomatique* annonce qu'il a été décidé, au War-Office, qu'on enverra au général Hicks des renforts pris sur le contingent qui est en Égypte ; ils devront contribuer à assurer la défaite du mahdi, le gouvernement britannique attachant une extrême importance à en finir le plus vite possible avec le faux prophète.

plusieurs mois de la correspondance régulière que voulait bien nous envoyer **M. J.-M. Schuver**. Après avoir passé sept mois à Khartoum, il en est parti le 14 juillet pour le Bahr-el-Ghazal, où le vapeur *Ismailia* le transportera jusqu'à **Meshra-el-Rek**. Sans doute ce voyage à l'ouest et au sud-ouest de son itinéraire primitif ne rentrait pas dans ses plans ; ses bagages sont encore à Famaka sur le Nil Bleu, mais, dans l'impossibilité de reprendre cette route pour le moment, il a préféré à l'inaction dans la capitale du Soudan une excursion à Meshra-el-Rek, d'où il se rendra à Dem-Suleiman, chef-lieu du mudirieh du Bahr-el-Ghazal, qu'il prendra comme point de départ d'un voyage plus lointain.

La Société milanaise d'exploration en Afrique a reçu, de l'expédition italienne en **Abyssinie**, des nouvelles en date du 21 juillet, de Saméra, résidence du roi Jean, qui a bien accueilli les propositions du gouvernement italien. Les pluies étant survenues et ayant fait déborder tous les cours d'eau, rendirent pendant quelque temps impossible toute communication avec la côte. **Bianchi** se préparait à se rendre, dès que la saison pluvieuse serait passée, de Socota à Assab, pour étudier la région encore inconnue située entre le plateau éthiopien et la colonie italienne, et ouvrir une route directe de l'ouest à l'est vers Assab, au milieu de populations réputées sauvages. L'ingénieur Salimbeni se disposait à partir pour le Godjam, où il devait fonder une station, et, si les circonstances le lui permettaient, construire un pont sur le Nil Bleu, pour mettre l'Abyssinie en communication avec les pays Gallas, d'où proviennent presque toutes les marchandises que l'on veut attirer à Assab.

De son côté, le comte **Antonelli** a réussi à ouvrir au commerce une **route du Choa à Assab**, et a conclu des traités d'amitié avec Ménélik, avec Mohamed Anfari, sultan de l'Aoussa, et avec les chefs des tribus danakils. Une caravane de 400 chameaux et de 800 hommes descend du Choa à Assab, où elle apporte de l'ivoire, du café, des plumes d'autruche, des peaux brutes, et d'autres produits de ce pays. Antonelli est revenu en Italie, mais retournera prochainement au Choa, où le roi Ménélik demande à avoir un représentant du roi d'Italie ; de son côté il en enverra un à Rome. Outre la station italienne du Choa, il en sera créé une chez les Aoussas. La Chambre de commerce de Naples a demandé au ministre des affaires étrangères des informations sur le moyen de conclure des échanges avec la grande caravane. — D'après les journaux anglais, Ménélik a fait annoncer au résident britannique à Aden qu'il a conquis le royaume de Kaffa, et l'a annexé à ses états. — **M. Luccardi**, agent de la Société milanaise d'exploration, établi à Massaoua a été nommé consul italien dans cette ville.

La Société de géographie de Hambourg verra bientôt revenir le D^r **Fischer** qui a annoncé son retour à la côte. Parti de Pangani à la fin de décembre 1882, il se dirigea vers le nord en passant par Paré, Arusha et Sirigari, où il eut avec les Masais des démêlés dans lesquels ses gens en se défendant tuèrent quelques-uns des natifs. La satisfaction ordinairement exigée pour les morts ayant été payée en fil de fer, les deux partis se séparèrent en bons termes. Fischer continua sa marche vers le lac Baringo, et n'en était plus qu'à six jours de marche, lorsque ses porteurs refusèrent d'aller plus loin. Trois mille Masais en armes occupaient la route qui mène au lac, et, pour forcer le passage à travers la forêt vierge où ils étaient postés, la caravane du docteur allemand eût risqué de perdre toutes ses ressources. En revenant il a pris un chemin plus à l'ouest, autour du lac Naivasha et le long du lac Natron, près du volcan Doeyo Ngai, puis de là, par Angarouka, au mont Méroü. Près du lac Naivasha il découvrit une source abondante d'eau chaude; quoique tout le pays parcouru soit de nature volcanique, on n'y voit pourtant plus de volcans. Le D^r Fischer a rapporté beaucoup d'ivoire et de riches collections de minéraux, de plantes, d'oiseaux et de mammifères, ainsi que des objets se rapportant à l'ethnographie du pays.

Le missionnaire Chauncy Maples, écrit de **Masasi**, le 20 juin, qu'il a terminé son exploration du pays des Makondés. Noumanga l'a très bien reçu et l'a traité royalement durant quatre jours, pendant lesquels le missionnaire a pu étudier tout ce district, et se former une opinion sur la possibilité d'y transporter l'établissement de Masasi. C'est l'endroit le plus sûr à 300 kilom. à la ronde. Mais les indigènes ne sont point disposés à aller s'établir aussi loin. M. Maples songeait à les installer à Néouala, où Matola lui a donné une maison construite l'année dernière. Il s'attendait à voir arriver un détachement de Magwangwaras, pour la perception du tribut de sel que les Makouas de Masasi se sont engagés à leur payer pour conserver leurs vies et leurs propriétés. Néouala est beaucoup meilleur que Masasi pour résister aux attaques de ces sauvages, mais Noumanga l'emporte encore de beaucoup sur Néouala.

La mission romande aux **Spelonken** sera prochainement renforcée d'une manière notable; outre M. P. Berthoud qui se dispose à y retourner, le conseil de la Société a décidé d'y envoyer M. Eug. Thomas, licencié en théologie, qui vient de faire un stage médical chez le D^r Laidlow à Glasgow, et une institutrice de Neuchâtel, M^{lle} J. Jacot, qui s'est aussi préparée à pouvoir donner des soins aux malades. Ces nouveaux

agents seront pourvus d'instruments de chirurgie, de livres d'hygiène et de médecine, de remèdes et de provisions diverses ¹. Le *Journal religieux* de Neuchâtel a publié des extraits de lettres d'un de nos compatriotes, M. Gautier, en ce moment en séjour auprès des missionnaires vaudois, avec l'un desquels, M. H. Berthoud, il se proposait de faire un voyage de Valdézia au Limpopo, pour apprendre à connaître ce pays, traversé jusqu'ici par des chasseurs seulement ; comme ce sont des Magwambas qui l'habitent, il importe aux missionnaires d'étudier soit la route, soit le cours du Limpopo, pour le moment où la mission aura reçu des renforts et pourra s'étendre au delà des Spelonken. Les voyageurs compaient prendre avec eux douze chasseurs indigènes et quatre jeunes gens. Les bœufs de M. Berthoud devaient transporter les bagages jusque chez Schilowa, à moitié chemin du fleuve environ. Leur voyage devait durer trois ou quatre semaines, si ce n'est plus ².

Le Dr **de Dankelman**, naguère agent du Comité d'Études du Haut Congo, a eu l'occasion de visiter plus au sud Mossamédès, à la côte, ainsi que Huilla et Humpata, à l'intérieur. Il n'a pas trouvé à **Huilla** le P. Duparquet, qui explorait le pays entre le Cunéné et l'Okavango. Quoique cette station missionnaire n'ait qu'un an de date, elle lui a fait une très bonne impression. Les missionnaires comptaient ouvrir le 1^{er} octobre la station météorologique décrétée par le gouvernement portugais qui leur a fourni les instruments nécessaires. Il en existe déjà à San Salvador et à Loanda. Le Dr Dankelman, longtemps attaché à la station de Vivi, avait été envoyé à Mossamédès pour y acheter des poissons, en vue de l'arrivée d'un convoi de Chinois attendus au Congo. L'importation de ces travailleurs, que la direction de l'entreprise du Congo se propose de substituer aux nègres, semble indiquer qu'elle renonce à l'espoir d'amener les natifs à un travail régulier.

L'apparition de ces Chinois sur la scène du Congo n'est pas la seule surprise que nous aient apportée les nouvelles du mois passé sur l'œuvre de Stanley. Il n'est pas toujours facile de séparer la vérité d'avec l'erreur, dans les correspondances des journaux ; certains détails nous paraissent tellement exagérés, qu'avant de les donner à nos lecteurs,

¹ Un mécanicien et un meunier partiront aussi avec les missionnaires.

² Pendant l'impression de ce numéro, nous avons appris que les voyageurs, ayant dû laisser leur char et leurs bœufs à la limite de la région infestée par la tsétsé, ont été obligés de revenir à Valdézia, sans avoir pu atteindre le Limpopo, leurs provisions et leurs munitions étant épuisées.

nous voulons attendre d'en avoir la confirmation de la part de personnes autorisées ; pour aujourd'hui nous nous bornerons aux faits certains, en commençant par les renseignements fournis à la Société de géographie de Londres par M. **H.-H. Johnston**, et publiés dans le dernier numéro des *Proceedings* de cette Société, sur son voyage au **Congo**, à la fin de décembre 1882 et au commencement de cette année-ci. Il signale d'abord le long de sa route, entre les deux stations missionnaires de Underhill et de Palaballa, sur la rive méridionale du fleuve, des villages prospères, entourés de plantations de bananiers ou de plantains, et dont les maisons sont propres et bien bâties, les champs de maïs et de cassave bien cultivés, les habitants doués d'un certain savoir-vivre. A Palaballa, les indigènes le saluent d'un *good morning*, emprunté sans doute au langage des missionnaires de la Livingstone Inland Mission, qui ont là une école dans laquelle l'enseignement est donné en langue fiote et en anglais. Des ennuis de porteurs l'obligèrent à revenir à Vivi, où Stanley lui donna tout ce qui était nécessaire à son expédition et trois de ses meilleurs Zanzibarites. De Manyanga, au lieu de suivre la route longue et difficile de la rive septentrionale, Johnston prit, jusqu'à Léopoldville, la route de la rive gauche, qui traverse un pays dont la population est plus aimable et plus courtoise que celle de l'autre bord. De Stanley-Pool une canonnière le transporta à Bolobo, à 400 kilom. en amont, où se trouvait alors la dernière station de Stanley. En remontant l'Étang de Stanley, il longea des fies couvertes de la plus belle végétation et peuplées de troupes d'hippopotames. Au delà des Dover Cliffs, le Congo a de 600^m à 1000^m de large ; dans son cours, jusqu'à la station de Msouata, à 180 kilom., il ne reçoit qu'un affluent un peu considérable venant du S.-E., dont les eaux, d'un noir indigo, coulent, pendant plusieurs milles, côte à côte avec celles du Congo qui sont jaunâtres, sans se mêler celles-ci. La rive septentrionale est inhabitée, par suite des guerres qui ont dépeuplé le pays. La station de Msouata, une des plus jolies du Congo, est entourée de natifs d'un caractère aimable, dont les sentiments à l'égard des blancs sont extrêmement courtois. Un peu en amont, M. Johnston signale le curieux promontoire de Ganchou, langue de terre, moitié île, moitié presqu'île, sur laquelle est construit un village gouverné par un chef du même nom. En descendant le fleuve, Stanley n'y avait vu qu'un nid de pirates, tandis que les habitants en sont très pacifiques. Au delà se trouve l'embouchure de la Wabouma (l'Ibari Nkoutou de Stanley, nom ignoré des indigènes). A son confluent avec le Congo elle est aussi large que la Tamise à Westminster ; d'un côté

l'on rencontre d'abord des bancs de sable, puis des rochers au delà desquels le chenal devient profond et la navigation plus facile. Elle sort du lac Léopold II, qui s'étend jusque sous le 1° 40' ; après avoir coulé parallèlement au Congo, dans un lit assez étroit, elle s'élargit beaucoup, comme le Congo, dans son cours supérieur, puis se rétrécit de nouveau avant son confluent avec le Quango ; les eaux de ces deux rivières se distinguent sur un long parcours, celles de la Wabouma sont indigo, tandis que celles du Quango sont limoneuses et jaunâtres ; elles se versent dans le Congo par 3° 20'. Les Bayansis qui habitent cette région sont de belle race, beaux de visage, et par les formes du corps rappellent les statues grecques. Passionnés pour la musique, ils ont en outre un grand art pour décorer leurs ustensiles et leurs armes. Leur langue appartient à la famille des langues bantoues ; plusieurs mots en sont presque identiques avec le souahéli ; aussi les Zanzibarites peuvent-ils se faire comprendre d'eux.

A ces renseignements géographiques sont venus s'en ajouter d'autres, fournis par **Stanley** lui-même dans une lettre du 11 juillet à M. Marston de Londres, que nous avons trouvée dans le *Liverpool Mercury*. Après avoir donné la liste des huit stations qu'il a fondées, de l'embouchure du Congo jusque sous l'équateur, à Vivi, Isangila, Manyanga, Léopoldville, Msouata, Bolobo, Loukoléla — le nom de celle de l'équateur n'est pas indiqué¹ — il ajoute qu'entre ces stations, qui sont les principales, il y en a de plus petites, dans les endroits où la population est le plus dense. « J'ai aussi découvert, continue-t-il, un autre lac, le Mantoumba, au nord du lac Léopold II. La population de ses rives est si dense que, s'il en était de même dans tout le bassin du Congo, celui-ci aurait environ 49,000,000 d'habitants. Je n'ai jamais vu de ma vie des trafiquants aussi vifs que le sont ces gens ; tout est propre à la vente, et toutes leurs pensées sont dirigées vers le gain honnête qu'ils pourront en retirer. Un trafiquant est sacré dans ce pays ; nul ne le moleste ; chaque chef est tenu de le protéger, car, d'après leurs idées, il appartient à la classe qui apporte l'argent dans le pays. Vous verrez dans mon ouvrage : « A travers le continent mystérieux² » que j'ai parlé des féroces Irébous. Représentez-vous mon étonnement, en me voyant appelé par eux pour mettre un terme à une guerre intestine. En les quittant, j'ai laissé chez

¹ D'après une carte du Dr J. Chavanne, publiée dans le dernier numéro de la *Deutsche Rundschau für geographie und statistik*, cette station s'appellerait Ikengo.

² T. II, p. 313.

eux deux hommes qui y seront en parfaite sûreté, aussi bien que s'ils étaient sous la protection de la force métropolitaine de Londres. Vous pouvez être sûr que, si j'avais le moindre doute quant à leur sécurité, je n'exposerais jamais la vie de mes gens. J'ai aussi remonté la rivière qui, sur ma carte, porte le nom d'Ikelemba. C'est la Mobinda ; le nom d'Ikelemba est celui d'un petit affluent supérieur du Congo. La rive gauche de la Mobinda est semée de villages, entre lesquels il n'y a qu'un espace très restreint ; mais les habitants en sont très sauvages, et il faudra du temps pour les amener à reconnaître l'utilité de marchands blancs. Je les trouvai tous disposés à combattre, mais la vitesse et le bruit du steamer les empêchèrent de se précipiter sur nous, comme l'avaient fait les Bangalas. Quand nous regagnâmes le Congo, nous crûmes arriver en pays civilisé ; nos hommes, occupés à défricher et à bâtir, étaient dans les meilleurs termes avec les natifs. Les indigènes de l'équateur avaient l'idée bizarre que le Stanley qui avait descendu le Congo, et « Bula Matari » qui le remonte et bâtit partout, étaient deux personnages différents ; le premier ne pouvait être que l'agent du second qui, sans doute, était le vrai chef. Ils ont été très surpris d'apprendre que Stanley et le « briseur de rochers » étaient une seule et même personne. Les Bangalas visitant fréquemment les districts de l'équateur, je demandai comment l'on m'y recevrait ? « Vous n'avez qu'à agiter un bâton, me répondit-on, et ils se tiendront tranquilles. » Tout marche d'une manière satisfaisante ; nous n'avons pas à nous plaindre. Jusqu'ici il n'y a pas eu de paroles fâcheuses échangées entre nous et les natifs ; ce qu'il y a de mieux, c'est que le chef le plus attaché à ses traditions recherche notre alliance et nous fournit des porteurs. Environ 400 indigènes transportent maintenant des marchandises pour nous, là où il a fallu une année pour engager les plus réfractaires à nous en donner un. Avec le temps la nature de ces gens changera, et l'on peut légitimement espérer, qu'avec de la patience et de bons traitements, tous les transports nécessaires se feront par des porteurs indigènes. J'ai sous mes ordres 2000 hommes, 75 Européens, 17 stations et une flotille de 12 navires. »

Ce grand nombre d'hommes aux ordres de Stanley ne nous surprend pas ; nous avons mentionné les convois réitérés de Zanzibarites amenés par des agents de l'Association internationale, ceux de Kroomens de la côte de Guinée, et de Haoussas du bassin du Niger. Quant aux dix-sept stations auxquelles il fait allusion, il faut, pour atteindre ce chiffre, ajouter à celles mentionnées dans la lettre que nous avons traduite, cinq stations dont la *Gazette de Bruxelles* nous a apporté les noms ; elles sont

déjà inscrites dans la carte dont M. Johnston a accompagné son rapport à la Société de géographie de Londres; ce sont : Philippeville, Rodolphstadt, Baudoinville, Franktown et Stephanieville, qui se trouvent toutes dans la vallée du Quillou et du Niari, en dehors du bassin du Congo, sur le chemin par lequel de Brazza a annoncé vouloir ouvrir la voie la plus courte de l'Atlantique à Brazzaville¹. Avant de quitter le Congo, ajoutons encore que Stanley a conclu, le 7 janvier de cette année, avec deux chefs de Palaballa, station de la Livingstone Inland Mission, un traité qui semble devoir fermer au commerce la route par laquelle passait jusqu'ici tout le trafic, de l'intérieur à l'embouchure du Congo.

Pour créer des stations le long du **Quillou**, les agents de Stanley ne pouvaient pas éviter d'entrer en conflit avec ceux de Savorgnan de Brazza. Après l'occupation de Loango et de Punta Negra, un de ces derniers, M. Cordier, conclut le 12 mars de cette année-ci, avec le roi de Loango et avec le chef Manipembo, souverain de la province du Quillou, des traités par lesquels toute la rive gauche du Quillou était placée sous le protectorat de la France, et acheta tout le terrain qui borde la baie de Loango. Il en acquit un autre près des cataractes de Gotou, en aval de Mayombé². Le 20 mai, le capitaine Elliot, agent de Stanley, signa à son tour, avec le même chef Manipembo, un traité que nous reproduisons *in extenso*, parce qu'il peut servir à donner une idée des traités conclus au nom du Comité d'Études du Haut Congo :

Article 1^{er}. Le chef Manipembo reconnaît qu'il est hautement désirable que le Comité d'Études du Haut Congo crée et développe dans ses États des établissements propres à favoriser le commerce d'échange, et à assurer au pays et à ses habitants les avantages qui en sont la conséquence.

A cet effet, il cède et abandonne en toute propriété au Comité d'Études : les territoires compris dans les limites de la factorerie de M. Saboga à Chissanga, jusqu'à Rudolfstadt, et de Rudolfstadt à Manianga Matati, rive gauche du Quillou, sur 40 kilomètres de Rudolfstadt à l'intérieur, tous les territoires de tous les États; puis la moitié de la rivière de Quillou (Sud) avec toutes les îles, jusqu'à Manianga Matati, à l'exception des concessions données à MM. Saboga, Aquello, W. A. H. V. Silva Silveiro, Saboga et Picho, sur la rive gauche du Quillou.

Art. 2. Il affirme solennellement que ces territoires font partie intégrante de ses États, et qu'il peut librement en disposer.

¹ Le capitaine belge Hanssen a été tué sur cette route par des indigènes, tandis qu'il cherchait à aller par terre de Manyanga au Niari.

² V. la carte, III^{me} année, p. 228.

Art. 3. La cession du territoire est consentie moyennant un présent, une fois donné, de 200 pièces de corail rouge, 1000 longs d'étoffe, 25 barils de poudre, 24 habillements, une pipe de rhum, 25 fusils, une caisse de cuivre, 25 caisses de genièvre, 100 pièces de faïencerie, 25 caisses de liqueurs, une caisse de matchetes, et une rente viagère mensuelle de 3 longs d'étoffe plus 1 gallon de rhum, que le chef prénommé déclare avoir reçu.

Art. 4. La cession du territoire entraîne l'abandon par le chef pré-nommé, et le transfert au Comité d'Études, de tous les droits souverains.

Art. 5. Le Comité d'Études s'engage expressément à laisser aux indigènes, établis sur les territoires cédés, la propriété et la libre jouissance de la terre qu'ils occupent actuellement pour leurs besoins, et promet de les protéger, de défendre leurs personnes et leurs biens contre les agressions ou les empiètements de quiconque porterait atteinte à leur liberté individuelle, ou chercherait à leur enlever le fruit de leurs travaux.

Art. 6. Le chef accorde en outre au Comité :

1° La concession de toutes les voies de communication à ouvrir actuellement ou dans l'avenir dans toute l'étendue de ses États.

Si le Comité le juge à propos, il aura le droit d'établir et de percevoir à son profit des péages sur ces voies, pour s'indemniser des dépenses auxquelles leur construction aura donné lieu.

Les voies ainsi ouvertes comprendront, outre la route proprement dite, une zone de vingt mètres à droite et à gauche de celle-ci. Cette zone fait partie de la concession, comme la route elle-même, et demeure comme elle la propriété du Comité.

2° Le chef s'engage en outre à fournir à chaque station, factorerie ou établissement, établi sur son territoire, des « servants » ainsi que des travailleurs pour la construction et l'entretien de la route et des établissements du Comité d'Études. Les hommes fournis par le chef seront payés suivant un contrat fait d'un commun accord pour les salaires.

3° Le droit de trafiquer librement avec les indigènes faisant partie de ses États.

4° Le droit de cultiver la terre non occupée, d'exploiter les forêts, d'y faire des coupes d'arbres, de récolter le caoutchouc, le copal, la cire, le miel et généralement tous les produits naturels qu'on y rencontre, de pêcher dans les fleuves, rivières et cours d'eau et d'exploiter les mines.

Il est entendu que le Comité peut exercer tous les droits mentionnés au paragraphe 1, dans toute l'étendue des territoires cédés.

*

Art. 7. Le chef prend l'engagement de joindre ses forces à celles du Comité, pour repousser les attaques dont il pourrait être l'objet de la part d'intrus de n'importe quelle couleur.

Art. 8. Le prince Manipembo accorde au Comité l'unique et exclusif droit de construire en tout temps des chemins de fer sur toutes les parties de ces territoires, et de refuser à tout autre le droit de construire des chemins de fer sur n'importe quelle partie de ces territoires.

A l'exception de l'art. 8, le traité conclu avec les chefs de Palaballa est à peu de chose près le même.

Dans un article intitulé « la Vérité sur la question africaine, » le *Journal des intérêts maritimes d'Anvers*, après avoir affirmé que ni le Comité d'Études, ni l'Association internationale africaine, n'ont eu la prétention de créer en Afrique une souveraineté au sens propre du mot, s'exprime ainsi au sujet des traités sus-mentionnés : « En traitant avec les rois africains, si Stanley s'est réservé tous leurs droits, y compris celui de disposer de la vie et de la liberté des habitants, c'était à seule fin de se prémunir contre des revendications futures. Il ne voulait pas qu'à un moment donné, par exemple, un roi indigène pût venir s'emparer de la personne ou des biens d'un des habitants du territoire cédé, ou établir des barrières sur les routes, des taxes sur les fleuves et rivières, etc., etc. Ces traités en somme ne lient que les rois nègres et ne sont valables que contre eux. Il est évident qu'ils deviendraient caducs et inopérants si Stanley cherchait à s'en prévaloir pour régler le droit des gens dans ces contrées ; mais c'est précisément pour cela que le voyageur africain a réclamé le protectorat de l'Angleterre. »

En effet, dans une lettre du 23 juillet, de Léopoldville, dont M. Johnston a donné lecture à la section de géographie de l'Association britannique des sciences, réunie le 24 septembre à Southport, Stanley, faisant complètement abstraction du Comité d'Études du Haut Congo et de son auguste protecteur, adjure l'Angleterre de ne pas permettre que les millions de sujets britanniques qui émigrent pour chercher une nouvelle patrie, comme leurs ancêtres de l'Amérique et des Indes, soient dépouillés de leur droit d'aïnesse sur ce fleuve découvert par un Anglais. Livingstone, sur cette voie ouverte par l'argent anglais et américain, et sur ces nations dont l'affection a été gagnée à l'aide des produits des manufactures anglaises !

Le Comité d'Études du Haut Congo paraît avoir formellement désavoué son agent, et l'Angleterre elle-même n'a pas répondu avec empressement à la demande de Stanley. Quoi qu'il en soit, Sir F. Golds-

mith, accompagné d'un légiste, arrivé à l'embouchure du Congo le 3 septembre, a continué immédiatement son voyage vers le haut fleuve. Le mystère qui entoure sa mission ne tardera sans doute pas à s'éclaircir. Mais, à mesure que les événements se déroulent, nous ne pouvons que hâter de nos vœux le moment où les gouvernements, invités à s'entendre sur les mesures à prendre pour assurer la libre navigation du Congo en faveur de tous, nommeront les commissaires auxquels ils remettront le soin de s'occuper de cette question. L'urgence en est d'autant plus grande, que le nombre des Européens qui se porteront dans cette région peut devenir prochainement assez considérable, si l'on répond aux vœux du Comité d'Études. D'après le journal l'*Export*, qui dit tenir ce renseignement de source sûre, cette Société désire fonder des colonies sur les territoires acquis par Stanley, et a chargé ses délégués, pour le cas où des expéditions de quelque nation que ce soit voudraient s'y établir, de leur donner gratuitement le terrain nécessaire. Avant tout, elle voudrait créer des colonies sur les stations du Congo, et voir s'y développer une nouvelle espèce de villes libres. Un des membres les plus éminents de la Société africaine engageait récemment les industriels et les négociants allemands à s'établir dans ces stations, où un consulat pourrait facilement être créé, pour le plus grand avantage des commerçants et des explorateurs allemands.

Quant à **Savorgnan de Brazza**, il a échelonné quatre postes le long de l'Ogôoué : au cap Lopez, à Lambaréné, à N'jolé et près des chutes de Boué, dans le pays des Okandas. Le 9 juin il a quitté Lambaréné, avec 11 Européens, 60 laptots et 57 pirogues montées par 800 Adoumas. Il allait créer un cinquième poste dans le pays de ces derniers, pour compléter la chaîne qui doit relier la côte de l'Océan à Franceville, sur un parcours de 850 kilom. environ. Le D^r Ballay, Jacques de Brazza, frère du chef de l'expédition, et le sergent Malamine devaient, dans les premiers jours d'août, être rendus chez Makoko, pour le pays duquel ils étaient partis six semaines auparavant. On ne savait rien à Franceville du renversement de ce chef par ses sujets. De Brazza devait se rendre chez lui, après avoir conduit jusqu'à Franceville le convoi des piroguiers avec lesquels il remontait le fleuve.

Un des correspondants du *Bulletin des Mines* écrit de Londres à ce journal qu'il a appris de Sir Charles Bright, occupé en ce moment de la pose du **câble sous-marin** de la ligne du **Sénégal**, qui doit passer par les **Canaries**, que, dès que ce travail sera terminé, le gouvernement anglais fera prolonger cette ligne tout le long de la **côte occidentale**

d'Afrique jusqu'au Cap en passant par la Côte d'Or. La communication télégraphique avec Cape-Coast, pourra déjà être établie l'année prochaine. L'importance qu'ont prise les exploitations minières de la Côte d'Or, et l'avenir qui leur paraît réservé, ont été les motifs déterminants de cette décision.

En se rendant au Cameroun, M. Rogozinski a visité Monrovia et les provinces de la république de **Libéria**. Il a trouvé dans la jeunesse une instruction qui lui a paru de très bon augure pour le développement de cet État. A Monrovia, en particulier, il a rencontré de jeunes Libériens très intelligents, qui ont étudié dans les universités d'Europe. Le long de la rivière Saint-Paul, il a visité des plantations de cannes à sucre et de café, appartenant à des colons libériens, qui emploient des machines à vapeur pour la fabrication du sucre.

Le chemin de fer du **Cayor**, qui sera terminé dans deux ans, donnera à la culture du sol une grande impulsion ; les indigènes n'ayant plus besoin de perdre la moitié de l'année au transport de leurs récoltes, auront le temps de travailler davantage et produiront beaucoup plus. D'autre part, les grandes maisons de la côte devront installer des comptoirs partout où des gares seront établies. Déjà la Compagnie occidentale de la côte d'Afrique (ancienne maison Verminck), demande à acheter des terrains autour d'un certain nombre de gares pour y établir des factoreries.

Le transport de l'État *la Sarthe* a conduit sur le **Haut Sénégal** de nombreux ouvriers, destinés à renforcer le personnel des travaux du chemin de fer. Le même bâtiment transporte 70 voitures en tôle, soit pour le service de la voie ferrée, soit pour le convoi qui devra ravitailler le fort de Bamakou. Les voitures sont de deux types : la voiture fermée qui sert au transport des vivres et des munitions, et la voiture de charge ordinaire, sorte de charrette que l'on recouvre au besoin d'une simple bâche. Toutes les parties s'en démontent facilement, et chaque voiture forme le chargement de deux mulets, en sorte qu'on peut les atteler de la façon ordinaire, ou les charger à dos de mulet si l'on a à franchir un passage difficile. De plus, les caisses qui constituent la partie principale de ces voitures étant complètement étanches, quand on a à passer les marigots que l'on rencontre fréquemment au Sénégal, on peut s'en servir comme de petits chalands et former avec elles des ponts de bateaux. On pourrait même, avec certaines modifications de détail, constituer des trains de chalands qui rendraient de grands services sur le Niger.

Dans l'espoir de recevoir prochainement des renforts de la **mission**

protestante de Paris, M. Taylor a conçu le projet de développer les écoles qu'il a fondées à **Saint-Louis**, d'établir une station annexe dans l'île de Sor, la grande voie par laquelle passent toutes les caravanes venant de l'intérieur, et de créer une mission chez les Bambaras. Pour celle-ci, il sera nécessaire de faire un voyage jusqu'à Bamakou, pour choisir l'emplacement le plus favorable à une station, soit à Bafoulabé, soit à Kita, soit sur le Niger même. Mais aujourd'hui que la route a été frayée par la colonne expéditionnaire du colonel Borgnis-Desbordes, ce voyage, aller et retour, peut se faire facilement en trois mois.

D'après une dépêche de la légation espagnole à Tanger, le sultan a consenti à livrer la baie située près de l'embouchure de la rivière Yeni, située sur le territoire de Sous, au sud de Mogador, point indiqué par les commissaires espagnols comme étant le site de **Santa Cruz de Mar Pequena**, cédé par le traité de 1860, après l'expédition d'O'Donnell au Maroc, et vainement réclamé dès lors par plusieurs gouvernements. Le Maroc avait bien essayé d'échanger Santa Cruz contre un autre territoire près du détroit de Gibraltar, mais le marquis de la Vega de Armijo exigea Santa Cruz de Yeni, pour contrecarrer l'influence de la compagnie *North African*, établie au cap Juby et dans le territoire de Sous. L'intention du gouvernement espagnol est d'établir un poste, un comptoir et des fortifications à Yeni, ainsi qu'une escadrille pour protéger les pêcheries de la côte sud, fréquentées par les habitants des îles Canaries en vertu du susdit traité.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. A.-D. Langlois qui, depuis plusieurs années a entrepris l'exécution d'une carte générale économique de l'Algérie, dont la partie occidentale lui a valu la médaille d'or de la Société de géographie de Paris, explore actuellement la province de Constantine.

Des brigades topographiques, chargées de reviser et d'établir, en certaines parties encore mal connues, la carte de la Tunisie, ont dû partir à la fin d'octobre; elles sont au nombre de six, et relèveront spécialement la portion de territoire comprise entre Sfax et Gabès.

Ali Mahoom, jeune esclave libéré à Khartoum par Gordon-pacha, et donné au missionnaire Felkin qui l'a élevé en Angleterre, a été engagé par le consul Baker, et il est parti il y a quelques semaines pour Khartoum.

Le Dr Stecker est rentré en Autriche, après avoir parcouru, à l'est et au sud-est de l'Abyssinie, une douzaine de districts où n'avait encore pénétré aucun Européen. Il en rapporte des cartes ainsi que des collections d'histoire naturelle.

Le mouillage d'Aden étant trop petit, et les navires toujours plus nombreux qui y relâchent perdant un temps précieux pendant la mousson du sud-ouest, des armateurs anglais ont créé un vaste entrepôt de charbon à Périn, dans le détroit de Bab-el-Mandeb. Toutes les dispositions sont prises pour que les plus grands bâtiments puissent y faire leur charbon en quelques heures.

D'après des lettres particulières adressées d'Aden à l'*Esploratore*, M. Pierre Sacconi, membre correspondant de la Société milanaise d'exploration, a été assassiné pendant son voyage de Harar dans l'Ougaden. Une lettre de Mgr Taurin Cahagne confirme le fait. L'assassinat a eu lieu à Kurnagot, localité très peuplée, à une journée du Webbi.

La Société de géographie de Marseille a reçu de bonnes nouvelles de M. G. Revoil, chargé d'une nouvelle expédition chez les Somalis. Parti de Magadoxo, il est parvenu, à travers un pays qu'aucun Européen n'avait visité jusqu'ici, à la ville de Ganané, sur le Djoub supérieur, à 150 kilom. environ en amont de Berdera, où le baron de Decken fut assassiné en 1865 par les Somalis.

D'après l'*African Times*, les deux sultans des îles Johanna et Mohilla se sont décidés à abolir l'esclavage dans leurs territoires dès le 4 août 1889, et le consul anglais aux îles Comores « les a inscrits sur la liste des monarques éclairés et civilisés. »

Le transport du vapeur la *Bonne Nouvelle*, destiné au Tanganyika, s'est fait heureusement de Quilimane au lac Nyassa. M. Roxburgh, qui dirige cette opération, espère qu'avant la fin de l'année il aura traversé le plateau qui sépare les deux lacs, et que le steamer pourra être remonté promptement par le capitaine Hore et ses collègues de la Société des missions de Londres.

Le gouvernement britannique a nommé le capitaine Foot comme consul dans la région du Nyassa et des autres lacs, pour supprimer la traite et développer la civilisation et le commerce dans l'Afrique centrale; il sera secondé dans ces fonctions par le commandant C.-E. Gissing, en qualité de vice-consul.

La « Castle Mail Packets Company, » qui vient d'établir une ligne de vapeurs de Lisbonne à Mozambique, a décidé d'en créer en outre une directe de Maurice à Algoa-Bay, où un steamer prendra mensuellement la malle apportée d'Europe. Ce service alternant avec celui des Messageries maritimes pour Maurice, cette flote recevra désormais les dépêches d'Europe tous les quinze jours.

Une députation du Volksraad du Transvaal, composée de MM. Krüger, Dutoit et Smit, a quitté Prétoria et vient en Angleterre pour négocier la revision de la Convention.

Un rapprochement s'est produit au Lessouto entre deux des fils de Molapo et Jonathan, demeuré fidèle au gouvernement colonial. Ce fait hâtera le rétablissement de la paix dans le district de Lérivé, jusqu'ici un des plus éprouvés par la guerre civile. M. Coillard et ses compagnons de voyage partiront pour le Zambèze le 5 décembre.

Un gisement de houille important a été découvert à 30 kilom. au nord-ouest de Natal. On en a aussi trouvé de très bonne qualité à 7 kilom. de Bethulie, dans l'Etat libre du fleuve Orange.

D'après une lettre du missionnaire Bam, de Béthanie, M. Vogelsang, chef de l'expédition allemande à Angra-Pequena, a promis de s'abstenir, ainsi que ses agents, de l'importation de spiritueux dans le pays des Namaquas. Ils s'efforceront d'apprendre aux indigènes à faire un commerce honnête et à entreprendre toutes sortes de travaux pour pouvoir gagner quelque chose.

Le Comité national allemand ne pouvant fournir les 375,000 francs nécessaires à la nouvelle expédition du lieutenant Wissmann, le roi des Belges a offert de défrayer de ses propres deniers toutes les dépenses de ce voyage d'exploration.

Trois missionnaires français, et quelques frères exerçant des métiers manuels, se sont rendus à Stanley-Pool pour y établir une mission. L'abbé Guyot, qui avait été chargé par Mgr. Lavigerie de l'exploration des rives du Haut Congo pour y fonder des stations, s'est noyé dans le fleuve, avec le lieutenant Janssen, en revenant de la Wabouma où ils étaient allés créer, celui-ci une station pour le Comité d'études, et le premier une mission. Leur canot était monté par onze Zanzibarites, dont huit ont été noyés.

D'après un télégramme de Madère, les Français ont pris possession d'El-Obey, île située à environ 50 kilom. de leurs établissements du Gabon. Ils ont l'intention d'en créer au Vieux Calabar.

Malgré les difficultés qu'a rencontrées l'expédition Rogozinski, plusieurs de ses membres ont réussi à s'établir dans la région du Cameroon, sur la petite île Mondola, à quelques centaines de mètres de la terre ferme. Le climat en est plus salubre que celui de Victoria.

Le Comité des missions de l'Église presbytérienne unie d'Écosse fait construire, pour ses stations sur le Vieux Calabar, un steamer en acier, dont la direction sera confiée à M. Ludwig, ingénieur suisse, parti récemment pour cette région.

La guerre des Achantis s'est terminée par la victoire de Mensah sur l'ancien roi Coffee Kalkali, mais un nouveau candidat au trône a fait son apparition en la personne de Quacoa-Duah, neveu du roi défunt du même nom.

Le Dr Bayol a été nommé lieutenant-gouverneur du Sénégal.

ELMINA

Elmina est située dans cette partie de la côte occidentale d'Afrique qui, à partir du Cap des Palmes, par 5° environ de latitude N., prend une direction générale vers l'est, parallèlement à l'Équateur, et forme le côté nord du golfe de Guinée, dont la limite inférieure est marquée par le cap Lopez; elle appartient à la Côte d'Or. C'est à Elmina que commence la région dite « montueuse » qui s'étend jusqu'à la rivière Volta et qui, par la constitution de son sol, est plus favorable aux Européens que la région dite « palustre » qui s'étend entre le Volta et les embouchures du Niger, et où les émanations fébriles de la lagune sont mortelles.

Elmina est le premier établissement européen créé sur la côte de Guinée par les Portugais qui, en 1481, sous le règne de Jean II, y construisirent un fort. Il tomba en 1637 au pouvoir des Hollandais, auxquels il fut définitivement cédé en 1641 par la couronne de Portugal.

La légende indigène raconte que les Hollandais furent accueillis comme de généreux amis, comme des libérateurs, et l'on rapporte que les Africains eurent vite connaissance de l'accueil fait à leurs nouveaux protecteurs par un roi de Ceylan : « Venez, disait-il, venez et bâtissez des forts dans mon île; moi, ma femme et mes enfants, s'il le faut, nous vous porterons les pierres et nous broierons le mortier. » La haine contre les Portugais était donc aussi grande en Afrique que dans les Indes. Mais comment ces paroles d'un roi asiatique étaient-elles arrivées de l'autre côté du continent africain ?

De même que toutes les villes indigènes qui ont subi l'occupation européenne, Elmina a vu son nom changer bien des fois : Mina d'abord, puis Saint-Georges de la Mina, quand le fort y eut été construit; enfin Elmina¹. Ce dernier nom est encore peu connu des indigènes de l'intérieur qui continuent, ainsi que les natifs du pays, à appeler leur ville *Aidna*.

A l'époque de l'occupation européenne, Elmina faisait partie du royaume des Achantis; pendant l'occupation portugaise, de même que pendant l'occupation hollandaise, le roi des Achantis reçut un tribut annuel comme compensation du territoire qu'on lui avait enlevé. Depuis que les Anglais occupent cette portion de la côte, ils ont cessé de payer ce tribut.

La population d'Elmina qui se souvient de son origine, professe une antipathie innée contre les Anglais; tant qu'elle est restée au pouvoir des Hollandais, elle s'est considérée comme n'ayant point cessé de faire partie de la mère patrie. Aujourd'hui qu'elle est soumise à la loi anglaise, elle enveloppe dans une même réprobation les Anglais, qu'elle considère comme des usurpateurs, et les Fantis qui ont courbé l'échine devant leurs conquérants.

Elmina a environ 15.000 habitants, dont une grande partie proviennent de l'Achanti. Ils appartiennent à la race noire, mais n'ont pas du tout les traits qui caractérisent spécialement cette race. Ils ont le nez régulier; leurs yeux allongés rappellent assez ceux des descendants de la race caucasique; enfin leurs lèvres n'ont pas cette exubérance qui donne

¹ Elmina, en langage fanti signifie « bleu ».

surtout un cachet de laideur aux noirs en général. Il y a beaucoup de mulâtres issus d'unions contractées par les Hollandais, mais cette race disparaîtra bientôt, aucun Européen ne s'étant allié depuis l'occupation anglaise à des familles du pays.

Les chefs indigènes d'Elmina sont au nombre de six ; leurs fonctions sont bien restreintes pour ne pas dire nulles ; elles se bornent à régler les palabres que les indigènes ont entre eux et qui ne relèvent pas du domaine de la justice ; là où leur rôle est le plus sérieux, c'est dans les fêtes ou dans les relations avec les fétiches.

Le gouvernement anglais entretient à Elmina une garnison composée de 150 Haoussas. Le recrutement de cette troupe se fait sur le Haut Niger, et le chef qui la fournit reçoit du gouvernement britannique une somme annuelle assez élevée. Ces Haoussas sont mahométans ; ils habitent un village parfaitement distinct du reste de l'agglomération, séparé d'elle par les mœurs autant que par l'antipathie dont on les entoure, antipathie bien motivée par les abus dont ils se rendent coupables et par le peu d'honorabilité qu'on leur attribue généralement. Ils font, ou doivent faire, la police de la ville et gardent les prisonniers internés dans la vieille forteresse de San-Jago, située sur une petite colline dominant la ville. C'est la prison principale de la colonie, servant en même temps de maison centrale et de bague. La potence y est souvent dressée. Les prisonniers pour simples délits descendent chaque matin, sous la garde de Haoussas, pour balayer les rues principales, l'hôpital, le château, et pour chercher la nourriture de leurs codétenus ; ils sont enchaînés deux à deux. Quelques évasions ont eu lieu de cette maison de détention ; il me paraît impossible qu'elles aient pu arriver sans la participation non pas d'un, mais de plusieurs gardiens. Aurais-je plus de confiance dans les détenus que dans leurs surveillants ? Je suis souvent à me le demander, lorsque je considère attentivement les uns et les autres.

Cape-Coast est mieux partagée sous le rapport de la garnison, elle a au moins de vrais soldats, propres et disciplinés, appartenant au 2^{me} régiment West-Indian (régiment des Antilles).

La ville est généralement assez bien bâtie, les rues spacieuses sont ordinairement ombragées par de superbes palmiers ou d'autres arbres habitués au climat équatorial. On peut la diviser en quatre quartiers. D'abord le quartier dit européen, où l'on rencontre les marchands principaux, et soi-disant un hôtel, où les capitaines de navires américains se reposent quand ils viennent à terre. Ce quartier renferme quelques maisons construites par les Hollandais ; elles ont généralement une véranda

et sont disposées de façon à profiter de chaque moment de brise, pour que les habitants n'aient pas trop à souffrir de la chaleur. C'est donc le beau quartier. En second lieu, le quartier dit de Java, véritable petite colonie où habitent les noirs retraités par le gouvernement de la Hollande. Cette nation recrutait sur la Côte d'Or ses meilleurs soldats pour les colonies, et principalement pendant la guerre d'Atchin elle eut à se louer de leurs bons services. La majeure partie de ces retraités arrivant de Sumatra, et il en arrive tous les jours, se retirent à Elmina¹ ; ils forment une véritable agglomération, ayant son chef qui prévient le consul de tout ce qui lui paraît louche, l'informe des décès, des disputes, des vols, etc.; bref, cette petite cité conserve une certaine discipline militaire, et vit suivant les habitudes contractées hors du pays. Le quartier indigène proprement dit occupe une immense étendue ; il entoure pour ainsi dire les deux quartiers susmentionnés. Vient enfin le quartier habité par les Haoussas et dont j'ai parlé précédemment.

A l'exception des quelques maisons construites par les Hollandais, toutes les habitations sont faites de la même manière. Des briques séchées au soleil et de la dimension de 0^m, 25 de longueur, 0^m, 15 d'épaisseur et de largeur, forment le gros de la construction ; des bambous ou d'autres grosses branches sont disposés de façon à recevoir la toiture qui consiste en herbe de Guinée. Sans cette toiture, qui est réellement affreuse, les maisons, généralement bien blanchies à la chaux, seraient d'un joli aspect. Inutile de dire que l'on ne fait jamais de feu dans l'intérieur des maisons, ou du moins bien rarement, quand le temps ne permet absolument pas de se servir du trépied, en terre ou en pierre, placé devant chaque maison et où la ménagère fait cuire son *fou-fou*. Si ce n'était pour faire cuire ce mets favori, ce feu serait je crois bien inutile ; je ne l'ai vu servir ici qu'à cet usage culinaire.

La fabrication du fou-fou, nécessite beaucoup de temps et de patience. Elle consiste à broyer d'abord sur une pierre, par le frottement d'une autre pierre, une certaine quantité de piment (moko). Ce piment réduit en morceaux très petits est mis dans un plat en fer, avec les légumes dont on dispose et qui sont, pour le pays, une sorte de tomate ressemblant assez à celle de France, des oignons et une espèce de concombre excessivement mou. Si le bouillon doit être fait avec de l'huile de palme, d'arachides ou simplement avec de l'eau, on verse l'un ou l'autre de ces liquides, et l'on place sur le feu. On coupe alors en morceaux, soit un

¹ Le motif en est que le consul hollandais, chargé du paiement de leur pension de retraite, réside en cette ville.

poulet, soit de la viande, soit encore du poisson, et on laisse cuire à petit feu le tout ensemble jusqu'à ce que l'élément substantiel du bouillon soit bien cuit. Pendant cette cuisson, qui dure généralement une bonne heure, on prend des plantains ou des ignames préalablement soumis à l'ébullition, et on se prépare à en faire le fou-fou proprement dit. Deux femmes y travaillent, l'une pilant dans un mortier en bois creusé dans un arbre, avec un pilon de 1^m,50, de hauteur, l'autre ramenant sans cesse la pâte sous le pilon en plongeant de minute en minute sa main dans l'eau fraîche, pour empêcher la pâte d'adhérer aux parois du mortier. Cette opération dure au moins une demi-heure. La pâte préparée, on lui donne la forme d'un gros œuf d'autruche, et chacun se sert, en arrosant cette dite pâte du bouillon qui vient d'être préparé. Aucun métal ne doit être employé dans les apprêts de ce mets national, et j'avoue que, m'étant mis quelquefois à le manger à la méthode indigène, j'y ai réellement reconnu une saveur particulière qui n'existe pas quand on se sert d'une cuiller. Quoi qu'il en soit, je ne recommande pas le fou-fou aux estomacs délicats, ni aux gosiers faits aux sucreries. Leur désillusion serait trop grande, car pour manger un bon fou-fou il faut avoir un palais d'acier.

Tel est le plat qui sert de base à tout repas, et souvent même fait seul les frais du repas. Quand j'aurai cité le *dakoun* et les poissons séchés au soleil, j'aurai mentionné tous les éléments de la nourriture indigène.

Le *dakoun* est le pain des noirs. Sa préparation est simple : des graines de maïs bien blanchies, ébouillies et ensuite écrasées entre deux pierres, puis pétries. La pâte en est très blanche. Les femmes qui s'emploient à cette préparation ne se trompent pas dans le poids de leur pain ; elles le mesurent en prenant autant de pâte que les deux mains peuvent en contenir ; le paquet est entouré de feuilles et le tout sèche petit à petit sans aucune cuisson.

Les indigènes mangent en outre d'énormes escargots qui, pendant les pluies, habitent sur les plus hauts arbres des forêts, et en descendent à la belle saison. Ils en font également sécher pour la mauvaise saison. Cet aliment n'est que secondaire et forme pour ainsi dire un plat extra.

L'Européen qui ne peut s'habituer à la nourriture indigène en est réduit à vivre chaque jour de poulet, et quelquefois de mauvais mouton ou de chèvre. S'il veut s'affranchir de ce régime et consommer les nombreux aliments importés en conserves, il est bientôt malade et forcé de rentrer en Europe.

L'année se divise en deux saisons principales, la saison sèche et la saison pluvieuse ; la première, de novembre à mai, la seconde, de mai à

novembre. Pourtant, vers la fin de juillet, les grandes pluies peuvent être considérées comme finies ; à cette époque commence la saison des *smoks* ou brouillards, qui est des plus malsaines. De grands coups de vent, nommés *tornades*, se font sentir en mars, avril et mai. Un vent du désert, appelé *harmattan*, souffle parfois dans le mois de décembre, et dure quatre ou cinq jours de suite ; il vient du nord ou de l'est-nord-est. La température est très élevée, sans atteindre pourtant celle de Cape-Coast ; la moyenne de la saison sèche est de 32° ; celle de la saison pluvieuse de 29°¹. Les nuits sont très fraîches. La température élevée coïncide avec une humidité excessive.

Elmina reste néanmoins un des points les plus salubres du golfe de Guinée. Les Européens y sont exposés, en toute saison, aux fièvres paludéennes et à la dysenterie qui est la maladie la plus meurtrière. Il est bon de prévenir les accès de fièvre en prenant de temps à autre un peu de quinine. Mon premier accès de fièvre a été provoqué par les douleurs que me causait une crise rhumatismale, dont j'ai eu beaucoup à souffrir pendant la saison pluvieuse, malgré toutes les précautions prises pour éviter la grande humidité.

Les indigènes eux-mêmes sont souvent atteints de fièvre intermittente, de dysenterie et de variole ; cette dernière maladie leur laisse généralement une inflammation des yeux et souvent les rend aveugles. La gale n'est pas rare, mais on n'y fait pas attention.

Les indigènes comme les Européens sont sujets à une maladie assez bizarre. Un insecte très petit, appelé *giger* par les Anglais, et connu des matelots français sous le nom de *chique*, pénètre entre chair et peau et y dépose des œufs. Si l'on ne s'en aperçoit pas immédiatement, ces œufs éclosent et les insectes pénètrent plus avant. Beaucoup d'indigènes restent estropiés par manque de soins. Dès que l'on sent, surtout aux pieds, une démangeaison, il faut se hâter de regarder, et avec une aiguille on sort aisément l'insecte : par une pression un peu forte les œufs sortent, la plaie est bien lavée et l'on en est quitte pour une légère souffrance.

Le service médical laisse beaucoup à désirer. Un docteur de l'armée anglaise indigène, assisté d'un médecin indigène, est chargé du service de l'hôpital colonial. Quand on est admis dans cet hôpital il faut pourvoir à sa nourriture. Cet hôpital manque de tout.

¹ La température, à la saison pluvieuse, varie dans les appartements de 27° à 34°.

Je n'ai qu'à me louer des soins qui m'ont été donnés par le docteur indigène. Il m'a soigné avec dévouement. J'ai plus de confiance en lui qui connaît le pays, le climat, etc., qu'en toute la science, assurément plus profonde, du médecin anglais, qui passe six mois dans un poste et six mois dans l'autre, et n'a pas le temps d'étudier assez les conditions climatériques du pays.

Le manque absolu de système de vidange ne me paraît pas étranger, non plus, aux maladies qui règnent parfois à l'état épidémique. Chaque jour, à marée basse, les indigènes creusent sur la plage, à 10 mètres des habitations, de petites fosses dans lesquelles ils déposent leurs ordures. La fosse est recouverte ensuite d'un peu de sable. Cette peine est bien inutile, car des bandes de pores, qui errent sur la plage, labourent le sable en tous sens, et quoiqu'ils trouvent là, ainsi que de nombreux vautours, leur seule nourriture, ils en laissent jusqu'à la marée haute des détritits, qui répandent des miasmes assurément peu favorables à la santé. Habitant une maison sur le bord de la mer, je suis souvent obligé de me réfugier dans une chambre située de l'autre côté et de renoncer ainsi à la brise de mer, toujours fraîche mais souvent imprégnée de ces exhalaisons fétides.

Le gouvernement ne s'est emparé de cette question que pour nommer un inspecteur sanitaire, dont les fonctions consistent à empêcher de jeter ou déposer des ordures dans les rues.

Le fétichisme est pratiqué par les $\frac{5}{6}$ de la population d'Elmina. Les

L'autre partie professe le protestantisme, de la secte wesleyenne. wesleyens ont de nombreux établissements scolaires et des missions dans chaque centre important de la côte. Leurs pasteurs sont des natifs du pays, sous la direction d'un directeur européen qui réside à Accra. Ils ont beaucoup d'adeptes à Elmina; leur temple est une grande maison de construction récente, sans aucune particularité.

Des religieux catholiques romains, appartenant aux missions africaines dont le siège est à Lyon, sont venus récemment s'installer à Elmina. Ils font construire, sur une colline à peu de distance de la ville, les bâtiments nécessaires au culte et aux écoles. Ils ne sont donc à peine installés et pourtant déjà ils ont de nombreux élèves. Il n'est pas inutile de dire que les classes se font en langue anglaise, comme du reste dans toutes les écoles. Dans les premiers temps de l'ouverture de l'école, plusieurs pères de famille, après que leurs enfants eurent passé plusieurs mois à la mission, vinrent demander aux missionnaires une indemnité pécuniaire, pour le temps soi-disant perdu par ces enfants.

Il fallut discuter longtemps avant de les persuader qu'ils devraient plutôt payer eux-mêmes. Ces indigènes savaient pertinemment qu'ils seraient éconduits, mais ce trait les caractérise : profiter de n'importe quelle occasion pour avoir 3 ou 6 pence, à convertir généralement en rhum.

Un dicton populaire français dit « travailler comme un nègre » quand on veut parler d'un homme travaillant au-dessus de la moyenne. Travailler comme un nègre d'Elmina voudrait presque dire : faire peu d'ouvrage. En effet, les indigènes trouvent leur nourriture sans culture, n'ont aucun des besoins de nos ouvriers européens, et s'abandonnent à un *dolce far niente* d'où ils ne sortent qu'à de rares intervalles.

Les bateliers forment la partie la plus travailleuse des noirs d'Elmina ; leur métier est pénible et ils ne sont guère plus rétribués que les autres ouvriers. Leur salaire est de 1 sh. 6 par jour, plus 3 pence, somme due à tout individu que l'on emploie et qui lui est donnée le matin pour l'achat de sa nourriture. Une équipe de bateliers est généralement composée de 10 rameurs et de leur chef qui tient la barre, pour les canots de construction européenne. Ils emploient une journée pour aller et revenir d'Elmina à Cape-Coast, avec un chargement complet du canot. Si leurs services ont été bons, on alloue à l'équipe une gratification de 1 sh. destinée à l'achat de rhum.

Les manœuvres, terrassiers, maçons ou employés à divers titres comme commissionnaires, porteurs, etc. sont payés 1 sh. par jour. Les hommes occupés soit à la construction, soit aux travaux agricoles, fournissent 8 heures de travail, de six heures à dix, et de midi à quatre heures, mais il travaillent avec mollesse ; il faut leur mâcher la besogne, être toujours présent et les stimuler au besoin à l'aide d'une canne, si l'on veut avoir quelque chose de fait à la fin de la journée.

Les boys (domestiques) reçoivent 1 L. st. par mois ; qu'on habite chez soi ou à l'hôtel, il faut en avoir un ou plusieurs. Un cuisinier a la même solde.

Le boy affecté à mon service personnel a pour mission de faire ma chambre, d'entretenir et mettre au soleil chaque jour mes vêtements et mes chaussures, de nettoyer mes armes et de faire quelques commissions. Un autre va puiser de l'eau au Sweet River (6 kil.), chercher les plats à la cuisine, et aide au premier qui n'a que peu à faire. Un troisième enfin se livre aux travaux les moins agréables, lave la vaisselle, fait les voyages de la maison à la plage, etc., etc. Enfin tous les trois servent à table, ou du moins sont présents aux repas. L'un chasse les

mouches, l'autre apporte les plats et le troisième prépare la citronnade que je bois ordinairement à mes repas, le vin vendu sur la côte n'étant pas potable.

Un seul boy suffirait largement pour ces différents services, mais il est d'usage d'en avoir plusieurs. Outre cela, les environs de la maison sont toujours occupés par quelques enfants, qui s'amuse et ne demandent pas mieux que de trouver une occupation chez un blanc. Mes boys savent profiter de l'occasion, et je ne les verrais jamais si je n'exigeais toujours la présence de l'un d'eux en dehors de leur travail.

On passe généralement un traité avec un noir pour être blanchisseur, et on le paye à raison de 12 sh. par personne et par mois. Je n'ai jamais eu en France de linge aussi propre ni aussi bien repassé qu'à Elmina. Les blanchisseurs se servent d'un amidon fabriqué par eux avec du kassadah (manioc) et d'un liquide, également de leur fabrication, composé de diverses matières et plantes du pays, en guise de savon. Le linge est d'une blancheur immaculée.

J'espère arriver à connaître plus tard les divers procédés de fabrication de ces matières, ainsi que les plantes qui entrent dans leur composition, mais, comme pour les remèdes locaux dont j'ai reconnu l'efficacité, les indigènes tiennent à en conserver les procédés et ce n'est que par surprise que j'arriverai à un bon résultat, si je ne puis décider un initié à me divulguer ses secrets.

Quoique abondante à Elmina, la végétation n'y revêt pas cette exubérance si commune à la zone équatoriale; il faut, d'un côté, parcourir quelques kilomètres avant de rencontrer des cultures, et de l'autre traverser la lagune avant de pénétrer dans le bush.

Elmina est à proprement parler une presqu'île; d'un côté la mer, de l'autre une immense lagune où croissent en nombre immense les palétuviers; un seul côté, dans la direction de Cape-Coast, est libre; c'est aussi le plus étroit. Encore y a-t-il quelques marécages, dernières limites de la lagune, aux époques de hautes marées. La colline qui domine Elmina et qui est entourée de maisons était, il y a peu de temps habitée par de nombreux tigres; il y en a peut-être encore, mais ils sont assurément peu nombreux.

D'une hauteur moindre que la colline de San-Jago et en face d'elle, à l'extrémité de la ville, est une autre colline, habitée par des alligators et quelques fauves. Les alligators y ont le voisinage de la lagune et s'y plaisent beaucoup. Me promenant un jour avec un missionnaire, nous en fîmes fuir un dans le bush. Il pouvait avoir, d'une extrémité à l'autre,

environ 3 mètres 50. Nous pûmes suivre sa trace dans la broussaille, car, écrasant tout sur son passage dans une fuite désordonnée, il y avait ouvert un véritable chemin. Malheureusement nous n'avions pas d'armes. De grandes quantités de serpents habitent cette colline, où il n'est pas prudent de s'aventurer sans de longues bottes. La chasse y est impossible, en raison des fourrés impénétrables dont elle est couverte.

A peine sorti d'Elmina on trouve des champs de maïs, du côté d'Ab-sim d'immenses champs de cannes à sucre, et partout des patates, ignames, tomates et piments. Comme fruits, les ananas, les bananes, les mangos, les cocos, les citrons croissent en abondance. A quelques milles dans l'intérieur on rencontre quelques troupeaux de buffles, dont la chasse est excessivement difficile ; mais on peut se rattraper sur les tigres, les singes, les cerfs qui foisonnent. Il y a beaucoup d'oiseaux au plumage multicolore, des perroquets, des toucans, des aigles, etc., etc. La race des reptiles est largement représentée, depuis le serpent minuscule jusqu'au gigantesque boa. Le R. Père Moreau tua récemment, à 20 minutes de la ville, le plus beau de ces animaux qu'il m'ait été donné de voir. Il mesurait 6^m50 environ. D'immenses forêts se trouvent à peu de distance d'Elmina. Les arbres y atteignent de gigantesques proportions, entre autres l'arbre à pain, l'odum, le teck, le coussiawa. Le caoutchouquier y croît en abondance. Ces forêts sont peuplées d'une grande quantité de fauves. Les fougères arborescentes y ont des dimensions incroyables.

Dans la ville d'Elmina, les vautours sont assurément les agents les plus actifs de la voierie ; ils pullulent et sont si peu sauvages qu'il faut souvent leur donner un coup de pied pour pouvoir suivre sa route ; ils ne se dérangent pas. Les indigènes ne leur font aucun mal, et dans l'intérieur, en pays achanti, par exemple, il est défendu, sous les peines les plus sévères, de les détruire. Ce sont eux, en effet, qui se chargent de faire disparaître les cadavres souvent si nombreux, des victimes des sacrifices humains.

Dans une excursion à Porto-Novo, j'ai vu les corps de deux noirs à qui on avait coupé la tête, dévorés en deux heures par une bande affamée de ces animaux voraces. Ils étaient une centaine environ, accompagnés de quelques corbeaux. Les uns et les autres sont des animaux fétiches.

Une différence bien grande existe dans la manière de se vêtir, entre les habitants de la Côte d'Or et ceux des côtes voisines.

En effet, le costume des naturels de la Côte d'Ivoire, par exemple, est

tellement primitif qu'il en devient indescriptible ; il ne consiste pour les hommes qu'en un chapeau, de préférence haut de forme, ou, suivant leurs moyens, d'un couvre-chef quelconque, duquel ils n'auraient garde d'enlever l'étiquette en carton, généralement suspendue à un fil assez long et où le prix était marqué. Cette étiquette est considérée comme un ornement faisant partie intégrante du chapeau. Il n'est pas rare de voir un naturel ayant toute sa garde-robe sur la tête, c'est-à-dire deux et même trois chapeaux les uns dans les autres.

A Elmina, les enfants seulement portent, jusqu'à l'âge de 7 ou 8 ans, le costume de nos premiers parents. A partir de cet âge ils prennent le pagne. Ce vêtement, porté uniformément par les hommes et par les femmes, consiste en une pièce d'étoffe, d'une longueur ordinaire de 4 à 5 mètres et d'une largeur de 1^m75 à 2 mètres, dont ils se drapent à la manière antique. Ce vêtement est plus ou moins riche ; quelques chefs ont des pagnes soit en velours, soit en soie, brodés d'or ou d'argent, d'une assez grande valeur. Pour vaquer à leurs travaux comme pour rester chez eux, les individus des deux sexes portent simplement un morceau d'étoffe enroulé à la ceinture. Les femmes portent toutes des colliers et des bagues ; elles ont en outre, dès le bas âge, une ceinture de perles qu'elles portent à nu et à laquelle les hanches servent de support ; à cette ceinture est fixée, par derrière, un rouleau d'étoffe qui ressemble assez à ce que nos compatriotes du beau sexe appellent tournure ; l'usage en est plus pratique chez les femmes indigènes, car il sert de point d'appui aux enfants qui sont portés sur le dos ; il empêche aussi le pagne de coller au corps. Elles portent un bracelet en perles et ont un ornement pareil au-dessous des genoux. Leurs cheveux sont généralement ramenés sur le sommet de la tête. Hommes et femmes sont propres et tiennent leurs enfants d'une manière convenable. Les hommes fument la pipe dès leur jeunesse, et les femmes font également usage du *brûle-gueule* dès qu'elles arrivent à un âge mûr ; quand elles n'ont pas la pipe à la bouche, elles mâchent une sorte de racine d'arbre qui a une certaine amertume. Dans une réunion, on ne possède souvent qu'une seule pipe, mais on se la passe de l'un à l'autre, et elle revient à son propriétaire lorsqu'on se sépare. Chaque famille possède, en plus ou moins grande quantité, des bijoux en or ; lors d'une cérémonie quelconque, chacun les prête à la personne fêtée, qui se promène alors dans toutes les rues de la ville, chargée d'un poids d'or considérable, ressemblant à une véritable châsse, et suivie de nombreuses femmes qui chantent en l'accompagnant, frappant dans leurs mains pendant tout le temps de la prome-

nade. Ces cérémonies n'ont lieu que pour les femmes, mais à tout propos : à la nubilité, avant et après le mariage, à la naissance d'un enfant, après un veuvage ou à la guérison d'une maladie grave.

Un service régulier de navigation relie la côte occidentale d'Afrique avec l'Angleterre. Un départ a lieu de Liverpool le samedi de chaque semaine; la British and African steamship C^o et l'African steamship C^o assurent ce service, alternant entre elles pour les steamers. La distance est de 6000 kilomètres d'Elmina à Liverpool, et le trajet s'effectue en une moyenne de 24 à 25 jours. Il est bon de dire, pour expliquer la longueur de la traversée, que les escales sont nombreuses : Madère, Ténériffe, Canaries, Gorée, Bathurst, Sierra-Léone, Cape Palmas, les Jack-Jack, Grand-Bassam, Assinie et Axim. Suivant l'heure de leur passage devant Elmina, les steamers s'y arrêtent ou continuent jusqu'à Cape-Coast. Le courrier est alors porté de cette ville à Elmina, où la distribution est faite en dépit du bon sens. J'ai reçu des lettres du même courrier en 4 et 5 distributions, le lendemain, le surlendemain même de leur arrivée; des lettres pour Elmina ont séjourné 47 jours dans les casiers du bureau de poste de Cape-Coast sans être apportées à leurs destinataires. Réclamations interdites !

A destination d'Angleterre, les steamers ne s'arrêtent à Elmina que si l'agent de Cape-Coast prévient le capitaine qu'il y a des passagers ou des marchandises à y prendre.

Le service postal a lieu deux fois par semaine pour Cape-Coast, le mercredi et le samedi soir.

Le seul moyen de transport est l'homme. Tout fardeau se porte sur la tête, quelle que soit la distance à parcourir; le poids peut aller jusqu'à 45 ou 50 kilogrammes. L'indigène n'a aucune force dans les bras, mais, une fois son fardeau sur la tête, il part gaiement et ne semble pas s'apercevoir de ce qu'il porte.

C'est ainsi que, par tous les temps, les femmes généralement employées à cette corvée ou les boys partent au point du jour, avec une énorme calebasse sur la tête, pour chercher l'eau près d'Absim, village situé à quelques kilomètres d'Elmina et où passe le Sweet-River. Ils sont de retour sans qu'une goutte d'eau soit tombée de leurs récipients, remplis consciencieusement jusqu'au bord.

Pour les longues courses ou excursions on se sert du hamac; celui-ci est assujéti à un énorme bambou, qui sert de point d'appui à une toiture protectrice contre les ardeurs du soleil. Aux extrémités est fixée une planchette, sous laquelle deux hommes peuvent placer la tête recouverte

d'un morceau d'étoffe ou d'une sorte de petit coussin. Il est bon de choisir pour porteurs deux hommes assez grands qui se mettent à l'arrière, tandis que deux plus petits marchent à l'avant. La fatigue est moins grande que si des individus de même taille vous portaient horizontalement.

On se sert de canots soit pour aller à Cape-Coast chercher les caisses trop lourdes pour être portées par un homme, soit encore pour se rendre à Chamah, Dixcove ou Secondee, villages importants du littoral où il se fait quelque commerce avec Elmina.

Les possessions portugaises de la côte occidentale d'Afrique acquièrent, vers l'année 1520, un grand intérêt commercial par le trafic des esclaves; on peut faire remonter à cette époque l'établissement des villes principales de la côte de Guinée et aussi la prospérité d'Elmina. Jusqu'au jour où cette ville appartient définitivement à l'Angleterre, et où le protectorat de cette nation s'étendit jusqu'au Prah, les navires américains fréquentaient le port en grand nombre, et les Hollandais même y faisaient un grand commerce. Mais tout est bien changé; les impôts qui frappent l'entrée des marchandises ont en grande partie détruit le commerce et l'Achanti ne s'approvisionne plus à Elmina. On n'apporte même plus autant de marchandises de l'intérieur, et il faudra donner une impulsion bien grande si l'on veut voir le commerce prendre un nouvel essor.

Les principaux articles dont on peut faire le commerce avec l'Europe sont : l'huile de palme, les amandes de palme, l'ivoire, la gomme, le beurre végétal, les peaux de tigres et de singes, les arachides, le bois de campêche, le gingembre, etc. Je ne parle pas de l'or dont on pourrait, avec de grands capitaux, faire le commerce le plus productif.

Les articles importés et dont la consommation est la plus importante consistent en lainages, étoffes à bon marché pour pagnes, fusils, poudre, bleu d'outre-mer, rhum, tabac en feuilles, articles de quincaillerie, ferronnerie, métaux bruts et ouvrés, porcelaines, faïences, bois de construction, horloges (coucous), parfumerie, plats de cuivre, pipes, riz, biscuits, ainsi que les provisions et liquides de consommation usuelle.

Quelques brimborions dits articles de Paris, tels que bijouterie (doublé or), instruments de musique à bon marché, jouets d'enfants, etc., se vendent en petite quantité. Enfin, toute chose dont le prix est abordable pour la bourse, généralement peu garnie, des indigènes, est d'une vente certaine, car ce sont tous de grands enfants, envieux de tout ce qu'ils voient. Ils vont même plus loin; s'ils ne peuvent acheter, ils viennent sans hésiter demander qu'on leur fasse cadeau de la chose qui excite

leur convoitise. Pour demander, l'aplomb ne leur manque pas. Je dois dire aussi que souvent ils s'approprient volontiers sans autres formes ce qu'ils désirent; aussi doit-on regarder les mains d'un client bien plus que sa figure, car en toute circonstance elle reste impassible et ne risque pas de le trahir.

L'industrie n'a pas de représentants à Elmina. Seuls quelques Achantis y travaillent l'or; leur habileté est remarquable; avec des outils primitifs ils fabriquent des bagues et des colliers très jolis; en leur donnant un modèle on peut-être certain qu'ils le reproduiront exactement. Quelques autres Achantis travaillent habilement dans d'autres petits métiers; ils brodent avec goût les pagnes des habitants riches, font des sandales; quelques-uns travaillent le fer avec assez d'habileté.

A leurs moments perdus, les Haoussas travaillent à la confection de nattes, qui rappellent celles de provenance marocaine ou algérienne.

A peu de distance d'Elmina sont les mines d'or de Tacqua, exploitées par une compagnie française; les difficultés que rencontre le transport du matériel nécessaire à l'exploitation, de la côte à destination, fait que le rendement n'est pas aussi productif qu'il pourrait l'être. Néanmoins les résultats sont meilleurs de jour en jour, et, grâce à l'habileté et à l'expérience du directeur de la compagnie, M. Vérillon, ces mines ne peuvent que prospérer.

J'aurais beaucoup à dire si je voulais apprécier, à tous les points de vue, ce qu'il y a à faire pour ramener le commerce achanti sur la Côte d'Or. Mes tentatives personnelles auront-elles un bon résultat? Je l'ignore, mais elles tendront toutes à diriger ce commerce sur les deux petites colonies *momentanément françaises*, de Grand-Bassam et d'Assinie, qui doivent devenir les marchés d'approvisionnement du peuple achanti.

Le chef-lieu de la colonie est Accra. Je ne parle de Cape-Coast que comme ville de garnison, siège des représentants des compagnies de navigation, résidence des autorités judiciaires du Western district, et des principaux trafiquants de la contrée.

Malgré le peu d'améliorations que le gouvernement y apporte, Elmina est forcément appelée tôt ou tard à un bel avenir, si le commerce de l'intérieur n'en est pas détourné. Sa position géographique et topographique en feront peut-être, dans un délai plus ou moins long, le chef-lieu de la colonie. Elmina doit effacer Cape-Coast. Son climat est plus sain, ses productions plus nombreuses, son port plus sûr. Il est possible en tout temps d'y débarquer les marchandises d'un navire, tandis qu'à Cape-Coast il faut souvent attendre deux et même trois jours avant de

pouvoir aborder à la côte. Toutes ces considérations doivent donc, avec le temps, attirer à Elmina les Européens qui trafiquent à Cape-Coast et qui n'ont, en raison de la distance qui sépare ces deux localités (12 kilom.), aucune raison pour habiter un endroit de préférence à l'autre.

L'Angleterre possède la majeure partie de ces côtes qui avoisinent les plus riches contrées. Elle vient encore de s'annexer le pays situé entre la colonie de Sherbro et la République de Libéria (avril 1883). Ce territoire comprend les embouchures des grandes rivières Gallinas, Dibbeah, Shymah et autres ; le commerce des pays de Gondo et de Veys va bientôt se détourner de Monrovia pour aller à Sougary, à Robertsport et à Gallinas, où des comptoirs vont s'établir. Voilà donc la domination anglaise étendue sans discontinuité de Sierra-Léone aux frontières nord de Libéria. Cet état de choses effraye celui qui habite la côte d'Afrique et qui voit comment les choses s'y passent. J'ai longtemps mûri le projet de me fixer sur un point de la côte, encore indépendant à l'heure actuelle ; j'y ai complètement renoncé, quand j'ai eu connaissance des agissements d'envoyés anglais qui, avec la patience qui les caractérise et un peu de ruse, arriveront à faire mettre cette contrée sous le protectorat de leur nation, et au besoin pousseront jusqu'à l'annexion. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Le cabinet de Saint James est notre maître en matière coloniale et il n'en coûterait pas beaucoup de suivre quelque peu ses principes, ne fût-ce que par amour-propre national.

Les vues d'un pauvre explorateur sont plus étroites assurément que celles de nos gouvernants, mais ses appréciations sont sincères, et, rêvant l'extension du domaine colonial de sa patrie et la prospérité de son commerce, il serait largement récompensé s'il voyait son idéal commencer à se réaliser.

J'appliquerai donc à la côte occidentale d'Afrique, si nous devons rester simples spectateurs de la prospérité de l'Angleterre, ce que M. Sutil, ingénieur français résidant au Fezzan, proposait au gouvernement du roi Louis-Philippe pour le Sahara :

« D'établir des consulats français, comme devant permettre à la France de faire pénétrer dans ces contrées inconnues des germes de civilisation, d'ouvrir un vaste et riche champ aux explorations des savants, et enfin de donner à notre commerce d'immenses débouchés. »

Le mouvement colonial a pris en France une extension indéniable, et les hommes ne manquent pas qui sont prêts à affronter les fatigues, les

privations, les déboires, les souffrances physiques et morales, ainsi que les dangers de toute sorte qui doivent surgir au début. C'est un devoir pour notre pays d'utiliser ces dévouements.

Je ne puis mieux terminer qu'en citant ces paroles de Paul Soleillet, qui a consacré sa vie aux explorations africaines : « Nous devons remplir l'Afrique, où il ne peut plus y avoir de vraie gloire militaire pour une puissance européenne, non du bruit de nos armes, mais des œuvres vivantes de notre génie civilisateur. »

Elmina, le 7 juin 1883.

J. PROST.

BIBLIOGRAPHIE ¹

NOTES SUR MADAGASCAR, par *Laurent Crémazy*, conseiller à la cour d'appel de la Réunion. Paris (Berger-Levrault et C^{ie}), 1883, in-8°, 25 pages. — Cette étude, qui a déjà paru dans la *Revue maritime et coloniale*, est surtout destinée aux marins ; écrite dès lors d'un style sobre et substantiel, elle n'est pas d'une lecture facile. L'auteur parcourt la côte de la grande île, de Bombétok (Bembatouka) au N.-O., à Mahanaro (Manourou) à l'est, en passant par le sud, et s'arrête devant chaque mouillage, dont il indique les avantages et les inconvénients. Il constate que le rivage occidental de Madagascar ne présente qu'un petit nombre de ports accessibles aux gros navires, et qu'il est, en revanche, précédé le plus souvent de récifs qui le rendent inabordable. Cette partie de l'île est habitée par les Sakalaves, dont les chefs ou rois sont vassaux des Hovas qui occupent, dans la contrée, un certain nombre de postes fortifiés. Durement opprimés autrefois par leurs mattres, les Sakalaves, qui sont d'ailleurs d'excellents guerriers, relèvent aujourd'hui la tête, se sentant soutenus par la France. En ce qui concerne cette puissance, il paraîtrait, d'après une note de l'auteur, que toute la partie nord-occidentale de Madagascar, de Boina au cap d'Ambre, lui aurait été régulièrement cédée par la reine des Sakalaves, en vertu d'un traité du 17 juillet 1840. C'est sur cette question, bien controversée, on le sait, que porte, en partie du moins, le différend entre la France et le gouvernement malgache.

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

BUKU YA TSIKWEMBO TSINWE NA TISIMO TA HLENGELETANO. Lausanne, (G. Bridel), 1883, in-12, 150 p. — LEÇONS DE SIGWAMBA par le missionnaire *P. Berthoud* (autographie d'un cahier d'étudiant). Lausanne, (impr.-lith. J. Chappuis), 1883, in-4°, 46 p. — A mesure que l'Afrique est plus complètement explorée, le nombre des tribus connues augmente, et aussi celui des langues à mettre par écrit. Les explorateurs peuvent fournir des notices grammaticales, comme l'ont fait Nachtigal pour la langue du Baghirmi, Barth pour celles de plusieurs tribus des bords du lac Tchad, Schweinfurth pour celles des Dinkas et des Chillouks du Haut-Nil, etc. Quant aux grammaires proprement dites, elles ne peuvent guère être rédigées que par des missionnaires, qui, résidant pendant de longues années au milieu des indigènes d'une même tribu, sont mieux placés pour se rendre compte de toutes les particularités de sa langue et nous en faire comprendre soit le mécanisme, soit les rapports avec les autres idiomes de la même famille, ainsi que l'ont fait M. Casalis, pour le séchouana, MM. Krapf et Steere, pour le souahéli, etc. Le sigwamba, dont les deux ouvrages susmentionnés sont les premiers documents imprimés, appartient à la famille des langues bantoues ; il est parlé surtout par les Magwambas, au milieu desquels nos compatriotes, MM. P. Berthoud et Creux, ont fixé leur résidence dans les Spelonken, au nord du Transvaal. De ces deux ouvrages, le premier renferme plusieurs morceaux de la Bible, traduits, et 53 cantiques composés sur différents rythmes par les missionnaires. Quant au second, c'est la reproduction des leçons données par M. P. Berthoud aux élèves qui se préparent à Lausanne à aller renforcer les stations des Spelonken, et en créer de nouvelles au milieu de tribus parlant la même langue, car, d'après le témoignage de M. Laws, de la station de Bandaoué sur le lac Nyassa, le sigwamba a été porté au delà du Zambèze, sur le plateau qui s'étend entre les lacs Nyassa et Bangouéolo, et il est compris et parlé par beaucoup d'indigènes de cette région. M. Cust, auquel nous devons déjà la classification des langues de l'Afrique, nous dira mieux que personne ce qui caractérise celle-ci entre toutes celles de la même famille. Ce qui nous a frappé, c'est la richesse des formes verbales et des combinaisons propres à exprimer toutes les idées d'un peuple enfant. Sans doute les mots abstraits lui font défaut, mais nous ne doutons pas qu'elle ne s'enrichisse sous l'influence des leçons des missionnaires, et qu'elle ne crée, selon le génie qui lui est propre, tous les termes et toutes les formes dont elle aura besoin, à mesure que les Magwambas feront des progrès dans la culture intellectuelle et morale. Nous savons que

M. Berthoud prépare une œuvre plus considérable sur les langues bantoues. Puisse-t-il, au milieu des travaux qu'il va bientôt reprendre aux Spelonken, la continuer et la mener à bonne fin.

AN INTERNATIONAL PROTECTORATE OF THE CONGO RIVER, BY SIR TRAVERS TWISS, D. C. L., F. R. S. London, (Pewtress et C^o), 1883, in-8°, 19 p., — Dans le mémoire sur la question du Congo devant l'Institut de droit international, publié dans notre dernier numéro, M. Moynier a exposé (p. 288), l'idée particulière développée par M. Travers Twiss dans la *Revue de droit international*. Nous nous bornons à y renvoyer nos lecteurs, en ajoutant toutefois que l'auteur, frappé de l'état d'anarchie qui règne sur le Congo, et désireux d'empêcher que l'œuvre civilisatrice européenne n'échoue par le fait de rivalités ou de dissensions entre les blancs, insiste fortement pour que les nations dont les ressortissants ont des factoreries sur ce fleuve s'entendent, et décident à quelle loi seront soumis les commerçants qui y trafiquent, puis devant quelle juridiction ils seront assignés s'ils enfreignent cette loi. Il montre l'absolue nécessité d'un contrôle international exercé, comme pour le Danube, par les grandes puissances civilisées. Si l'Europe a hésité jusqu'ici à appliquer à l'Afrique les principes de liberté proclamés au Congrès de Vienne en 1815, au sujet de la navigation des fleuves, le moment est venu de les étendre à ce nouveau continent, tout en tenant compte des circonstances particulières du Congo. Sans doute l'organisation des indigènes sur les rives du fleuve est encore celle de la tribu; la souveraineté *territoriale*, dans le sens où elle a remplacé la souveraineté *personnelle* en Europe, y est encore inconnue. Cependant la souveraineté personnelle est reconnue par les trafiquants européens, puisque chaque factorerie arbore le pavillon de la nation dont elle réclame la protection, quand elle est lésée par un chef indigène ou par un marchand d'une autre nationalité. Il y a là un élément d'ordre dont il faut profiter, avant que le désordre se soit introduit parmi les foules qui, par cette voie, se précipiteront au cœur de l'Afrique. Les puissances qui se concerteront pour établir une convention comme celle du Danube, pourront inviter les autres à y accéder; ensemble elles pourront convenir que chaque État autorisera son commissaire à exercer une juridiction consulaire sur les sujets de l'État qu'il représentera, aussi bien dans les eaux du Haut Congo que dans celles du bas fleuve. Un accord international en ce sens serait digne de la civilisation de notre époque, et pourrait prévenir les difficultés imminentes.







F. Noverrez et Fils, Genève

PARTIE DE L'AFRIQUE **VOISINE DU DÉTROIT DE BAB-EL-MANDÉ** par W. ROSIER

d'après G. Walla Vedova, Guido Cora, Petermann
 Echelle 1:3000 000

LÉGENDE.

itinéraires des voyageurs

- AB d'Abbadie (1838) de Massawa au Mt Guedem
- R Rechet d'Hericourt (1839-44) de Tadjoura au Choà
- B J. Beke (1840-1842) id.
- H Harris (1842-1844) id.
- Bu Burton (1854-55) de Gerà Harar et à Zeila
- He Heuglin (1857) de Berbera chez les Somalis
- Ro Rohlf (1868 et 1880-81) de Massawa en Abyssinie
- Hi Hildebrandt (1873) de Hamfil au lac Alebad
- Ha Haggenschmied (1874) de Berbera chez les Somalis
- (1875) de Tadjoura au lac Assol
- Men Munzinger (1875) " " "

- Z Zichy (1840)
- A Antinori (1841)
- M Martini (1842)
- C Chiarini (1843)
- Ce Cecchi (1844)
- G Giulietti (1845)
- Co Colombo (1846)
- L Lucera (1847)
- Ra Raffray (1848)
- Nul Von Müll (1849)
- Sa Sacconi (1850)

R pour Ras, cap

O pour Ouadi

Ch pour Chor

lit de cours d'eau

-61 signifie 61 mètres au dessus du niveau de la mer

Δ désigne un lac

un p. un point

Ser une



Afrique explorée et civilisée, N° II, Novembre 1883

AFRIQUE AB-EL-MANDEB IER

termann, Haasenstejn, Raffray etc.

Kilomètres

DE.

ageurs.

Zichy (1875) de Hamfilà à Eid et au lac Alelbad

Antinori
Martini
Chiarini
Cecchi
(1876-1878) de Zeila au Choa

Aulietti (1879) de Zeila à Harar (1880) Environs d'Assab

Colombo (1880) Environs d'Assab

Lucereau (1881) de Zeila à Harar

Raffray (1882) de Massaooua au M^t Zeboul

von Müller (1882) de Zeila à Harar

Sacconi (1882-83) id.

signe un lieu de campement des Danakils

" un puits

" une Seriba

niveau de la mer.



BULLETIN MENSUEL (3 décembre 1883.)¹

L'attention du consul général de S. M. britannique à **Tripoli** a été attirée sur le fait que, chaque année, des caravanes du Soudan, du Bornou, du Ouadaï et de Timbouctou arrivent en janvier et en février à Ghadamès, où elles amènent de l'ivoire, de la soude, du séné, de la poudre d'or, des plumes d'autruche, des peaux, et aussi des **esclaves** des deux sexes. Le consul est chargé de s'enquérir si ces esclaves ne sont point emmenés par Tripoli vers les ports de la Turquie.

Le capitaine Foot, employé quelque temps au service de la suppression de la traite à la côte orientale d'Afrique, a envoyé à l'Antislavery Society un plan industriel, en faveur des **esclaves libérés en Egypte** et de ceux qui, devenus libres de droit par la mort de leur propriétaire, demeurent sans asile. D'après un rapport de lord Dufferin, communiqué au Parlement anglais, sur 8092 esclaves libérés, du mois d'août 1877 au mois de novembre 1882, il n'y en a eu que 26 employés à l'agriculture et 23 envoyés à l'école; 1626 hommes et 1994 femmes ont pu suivre leurs goûts particuliers. Le capitaine Foot voudrait que le khédive fit don, en faveur des esclaves libérés, d'une zone de terrain arable dans la Basse-Egypte; il y en a suffisamment le long du canal d'eau douce, ne réclamant que l'irrigation et la culture pour acquérir la fertilité des autres parties de l'Égypte. Si le gouvernement du khédive ne veut pas donner du terrain, une souscription pourra être ouverte pour en acheter. Un asile y serait établi, comme ferme et école industrielle, sous le contrôle direct du gouvernement anglais, mais sous la dépendance de l'autorité égyptienne. Les règlements devraient avoir la sanction du khédive, et être approuvés par le représentant de S. M. britannique en Égypte. Chaque année le gouvernement égyptien voterait un subside pour l'entretien de cette réserve en faveur des esclaves libérés, jusqu'à ce que le représentant anglais jugeât qu'elle peut se suffire à elle-même. Ceux d'entre les esclaves libérés qui auraient des aptitudes pour l'agriculture, seraient établis dans des maisons séparées sur des lots de terre arable; s'ils étaient célibataires, on leur permettrait de se marier. Ils paieraient

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

une légère redevance annuelle, comme le font les esclaves libérés de la mission des Universités, à Zanzibar et à la côte orientale. On enseignerait le commerce à ceux qui voudraient s'y vouer. On établirait des écoles pour les deux sexes jusqu'à l'âge de 13 ou 14 ans. Les garçons seraient astreints à certains exercices, semblables à ceux qui sont en usage dans la plupart des écoles anglaises. En outre un bateau-école, organisé selon des règles analogues à celles des vaisseaux-écoles anglais (English Industrial Trainings Ships), serait attaché à l'institution. Les esclaves libérés pourraient devenir chauffeurs, charpentiers, marins, etc. Une école militaire serait établie sur la réserve pour fournir l'armée, la police, les gardes consulaires. Quant aux filles, on leur enseignerait la cuisine, le blanchissage, les travaux à l'aiguille, et généralement ce qu'ont besoin de savoir de bonnes servantes. Les esclaves libérés pourraient quitter la réserve avec la permission de l'autorité.

Mais, pour que les mesures proposées en vue de former les esclaves libérés à quelque travail utile, et d'une manière générale pour que les moyens adoptés pour l'abolition de l'esclavage aboutissent, il faudrait que tous les représentants des États civilisés auprès du gouvernement du khédive, et tous les membres des colonies européennes en Égypte, fussent unanimes à réprouver la barbarie d'une institution qui permet à l'homme de posséder son semblable à titre de propriété. Or malheureusement, d'après une correspondance particulière du Caire, ce n'est pas le cas; tels consuls et tels colons européens, appartenant à ce qu'on appelle la bonne société, sont favorables au maintien de l'esclavage et se moquent des partisans de l'abolition, fournissant ainsi un appui aux tergiversations du gouvernement égyptien, qui ne peut se résoudre à faire le nécessaire pour préparer l'abolition promise dans les traités avec l'Angleterre.

La cause de la civilisation du **Soudan** est gravement compromise, par le massacre du détachement égyptien envoyé de Souakim pour ravitailler les garnisons de Singat et de Tokhar, chargées de garder la route par laquelle des renforts peuvent être expédiés à Khartoum. Actuellement cette route se trouve entre les mains des partisans du mahdi qui menacent Souakim, en sorte que l'armée commandée par Hicks-pacha est coupée de sa base d'opérations¹. Le gouvernement du khédive a sans doute décidé d'envoyer à Souakim un millier de bachi-bozouks ou de

¹ Les dernières dépêches annoncent que cette armée elle-même a été massacrée dans le défilé de Kashgate, près d'El-Obeïd.

nègres, mais, d'après le *Bosphore*, Razaloula, général abyssinien, a battu un corps de bachi-bozouks sur territoire égyptien près de Massaoua.

Le comte **Antonelli** a rapporté en Italie les collections faites au **Choa** par le marquis Antinori, et ramené deux Abyssiniens serviteurs de ce dernier. Ses rapports confirment et complètent les données fournies par ses lettres. Les dispositions du sultan d'Aoussa en particulier, naguère encore hostiles aux Européens, leur sont devenues très favorables. Mohammed-Anfari a chargé l'explorateur italien de remettre au roi Humbert quatre superbes autruches, comme témoignage de son désir de vivre en bon voisin avec la colonie italienne d'Assab. Grâce à cet heureux changement, Antonelli a pu faire en trente-sept jours le trajet qui, à son premier voyage, lui en avait demandé cent sept. Les lacs du pays des Aoussas sont au nombre de quatre; ils sont alimentés par le fleuve Haouasch, dont le cours se termine au lac Abhebbad. D'autres lacs de ce pays fournissent du sel en grande quantité; le sel est, avec les thalers à l'effigie de Marie-Thérèse, la valeur adoptée pour les échanges. D'après ce qu'Antonelli a vu de l'Haouasch, il conseille, pour éviter ce fleuve qui, à l'époque des hautes eaux, est un grave empêchement à la marche des caravanes, de suivre, à partir de la station de Dobé, la route de Gafra et le cours du Melli, affluent de l'Haouasch. Le voyage du Choa à Assab ne serait plus que de 20 jours. Antonelli a rapporté des renseignements intéressants sur les peuplades Danakils qui avoisinent Assab; les hommes sont forts et robustes; les femmes, belles jusqu'à 25 ou 30 ans, deviennent ensuite déformées et défigurées par l'effet des mauvais traitements dont elles sont l'objet; on les emploie comme de vraies bêtes de somme. Leur corps est bizarrement tatoué d'une espèce de dessin en relief, que l'on fait en tailladant la peau avec une pierre aiguisée et en frottant les coupures avec des herbes aromatiques; en se cicatrisant ces coupures forment une espèce d'ourlet, qui ressort sur le fond, la teinte en étant plus claire que le ton de la peau. — Deux nouvelles caravanes du Choa doivent descendre à Assab en décembre et en avril. Antonelli compte repartir pour Assab, de manière à s'y trouver à l'arrivée de celle de décembre.

Le Dr Schweinfurth a communiqué à l'*Egyptian Gazette* des renseignements sur l'assassinat du voyageur **Pierre Sacconi**, envoyé à Harar par la Société milanaise d'exploration en Afrique. Après avoir bien appris la langue des Somalis, il se proposait de gagner, par **Ogaden**, le Webbi, qui se jette dans l'océan Indien. Le sultan d'Ogaden l'avait prévenu que son pays était troublé par la guerre; les populations dont

Sacconi traversait le territoire avaient une attitude hostile; néanmoins il continua sa marche, jusqu'au moment où, entouré par une troupe de Somalis, il dut s'arrêter. Attaqué une nuit par cinq d'entre eux, il fut percé de coups; son journal de voyage, qu'il avait instamment recommandé à ses domestiques, fut saisi et jeté au feu. La région au sud de Harar étant complètement inconnue, la perte des notes de ce voyageur est extrêmement regrettable.

Après avoir, dans deux précédentes expéditions, exploré le pays des Benadirs et des Medjourtines, dans le promontoire qui s'avance entre le golfe d'Aden et l'océan Indien et se termine par le cap Guardafui, **M. G. Revoil** a résolu de pénétrer, par le **Djoubah**, jusqu'au cœur même de cette partie encore inconnue du continent africain. Arrivé de Zanzibar à Magadoxo, avec des lettres de recommandation de Saïd-Bargash pour le gouverneur de cette dernière ville, il y a passé plusieurs semaines à organiser sa caravane et à recueillir des collections ethnographiques et zoologiques. De Magadoxo à Guelili, sur le Webbi, il a été victime des exactions des tribus somalis qui se disputent le territoire compris entre les deux villes et la possession de la route qui les relie. Il fallut que le cheik de la tribu des Gobrons, tributaire du sultan de Zanzibar et résidant à Guelili, envoyât 200 de ses goums au-devant du voyageur, pour tenir en respect des bédouins qui lui barraient le passage. Arrivé à Guelili le 24 juin, M. Revoil dut séjourner plus d'un mois dans cette ville, traversée par le Webbi qui roulait alors des eaux boueuses et jaunâtres; ces eaux sont peuplées d'ibis, de pluviers, d'oies sauvages; sur leurs rives se rencontrent d'énormes crocodiles et s'ébattent des cynocéphales et des singes-papillons. Quoique la végétation soit moins luxuriante qu'on ne pourrait l'imaginer le long de ce cours d'eau voisin de l'équateur, le paysage est cependant des plus pittoresques et des plus animés. Çà et là sont installés des marchés de grains, de bétail et des boucheries en plein vent. Les Somalis passent d'une rive à l'autre sur de petits bateaux, glissant le long de câbles en lianes. La terre est cultivée, et il y a de belles prairies. Les indigènes circulent dans la ville sans armes. Des esclaves ounyamouésis et gallas sont employés aux travaux les plus pénibles. Moins guerriers que les Somalis du cap Guardafui précédemment visités par M. Revoil, ceux de Guelili sont plus fourbes, plus rapaces, plus cruels et de mœurs plus relâchées. Les négociations avec le cheik Omar-Yousouf, au sujet de l'itinéraire que le voyageur comptait suivre pour se rendre à Gananeh, sur le Djoubah, traînant en longueur, le gouverneur de Magadoxo dut le menacer de la colère du

sultan de Zanzibar, pour le faire consentir à assurer l'explorateur de sa protection à des conditions raisonnables. Revoil put enfin se mettre en route vers la fin de juillet, et, d'après une dépêche de Zanzibar apportée sans doute à Magadoxo par les caravanes, il est arrivé à Gananeh à la fin d'août. Il considérait le trajet qu'il venait de faire comme une des parties les plus difficiles de sa mission. De Gananeh, il avait l'intention de se rendre chez les Gallas, et de regagner le littoral du golfe d'Aden soit par Harar, soit par le Choa.

M. W. P. Johnson, agent de la mission des Universités à la côte orientale du lac **Nyassa**, a écrit au comité de cette Société pour proposer de s'établir à Mbampo, le meilleur port de cette côte, d'où il pourrait facilement envoyer chez les Magwangwaras un catéchiste cafre. En outre, il demande que la Société fournisse aux missionnaires un steamer, pour pouvoir visiter mensuellement toutes les villes de la côte orientale. Enfin il voudrait, en vue des besoins des vapeurs du Nyassa et du Tanganyika, être autorisé à construire un bateau-école, qui lui permet de donner à quelques indigènes une éducation propre à les former à la navigation sur ces deux lacs. Il croit que des établissements sur la côte orientale des lacs sont le système le plus efficace pour combattre la traite.

M. J. Stewart, chargé par M. Stevenson de la construction de la route entre le Nyassa et le Tanganyika, a fait, de la station de Maliwanda, vers l'ouest, au mont Mapouroumouka, une excursion pendant laquelle il a traversé les affluents de la Songoué, qui se verse dans le Nyassa, ceux de la Longoua, qui se rend au Zambéze, et ceux du Tchambezi, qui forme le lac Bangouéolo. Les sources du **Tchambezi** sont à 310 m. au-dessus du niveau de ce lac, et, à l'endroit où elles se réunissent pour former une rivière un peu considérable, celle-ci n'est pas navigable, la pente de la montagne sur laquelle elle descend étant trop forte. Mais, à mesure qu'on avance le long de la route du Tanganyika, on rencontre des cours d'eau qui se versent dans le Tchambezi à une altitude de 200 m., ce qui permet d'admettre que cette rivière peut être navigable sur un parcours de 160 kilom. à travers le plateau.

Le *Journal de Genève* a publié des extraits du récit d'une excursion de quelques semaines faite par deux de nos compatriotes, MM. **E. Gautier** et **H. Berthoud** — ce dernier, missionnaire à Valdézia, au nord du Transvaal — dans le **bassin du Limpopo** pour étudier la possibilité d'établir une route à wagons jusqu'à ce fleuve, navigable dans toute la partie inférieure de son cours, et pour acquérir des notions précises sur la population de la région qui s'étend entre les derniers établis-

sements européens et le Limpopo. Les explorateurs ont eu à traverser de vastes étendues boisées, n'offrant ni forêts proprement dites, ni grandes plaines découvertes, nommées *massavas* par les indigènes, marécages verdoyants en été, lorsque les rivières coulent avec impétuosité après la saison des pluies, mais d'un aspect aride en hiver, après quelques mois de sécheresse, quand l'herbe a jauni, que les rivières ont cessé de couler, et que leur lit desséché ne présente plus que de loin en loin une flaque d'eau ombragée de grands arbres. Souvent même, à la suite d'un incendie allumé par des chasseurs boërs ou par des indigènes, le sol est couvert au loin de cendres noirâtres; le feu n'a respecté que les arbres de haute futaie; tout le reste est calciné. Le récit de M. Gautier nous fait connaître les vallées de la Tabi et du Schinguézi, affluents de l'Oliphant-River, le principal tributaire du Limpopo; les bateaux peuvent remonter de l'océan Indien jusqu'au confluent de ces deux grands cours d'eau. Il nous introduit dans la demeure de Shilowa, chef de la population la plus dégradée qu'il ait jusque-là rencontrée en Afrique, nombreuse malgré l'aspect misérable du pays où sont dressées les huttes de ces sauvages, pour qui les hommes blancs sont un spectacle tout nouveau, et qui prennent les voyageurs pour les esprits de leurs ancêtres revenus sur terre pour les visiter. Il nous montre, sur les bords du Schinguézi, des Magwambas, surnommés par les Boërs, [†]Knopnausen (nez boutonné), en raide l'usage bizarre de se faire des incisions depuis le haut du front jusqu'au bas du nez, ce qui leur défigure entièrement le visage en y formant une ligne de boutons. Ces indigènes, de mœurs très douces, font déjà partie de l'empire d'Oumzila; ils vivent essentiellement de chasse; les antilopes, les sangliers, les autruches, les girafes et les buffles sont encore assez abondants dans cette région; les lions et les hyènes s'y rencontrent aussi. A mesure que diminueront les buffles, dans les excréments desquels la tsétsé dépose ses œufs, on peut espérer voir diminuer aussi cette mouche, vrai fléau comme on sait pour les bêtes de somme. D'après le récit de M. Gautier, elle se tient de préférence dans les lieux abrités du vent et où la température est élevée. Quoique la chaleur fût ardente et que les nuits fussent froides, le thermomètre marquant parfois 32° et même 38° de jour, tandis qu'au lever du soleil il n'indiquait que 2° 1/2 grâce à l'absence de pluie pendant cette excursion, les voyageurs purent rentrer à Valdézia sans avoir eu à souffrir de la fièvre.

Les délégués du **Transvaal**, arrivés en Angleterre, ont remis à lord Derby un mémoire sur les réclamations qu'ils sont chargés de présenter au gouvernement anglais. D'après les journaux, ces réclamations

portent : 1° sur un changement du nom de l'État du Transvaal, tel que l'a fixé la convention conclue avec le gouvernement anglais, en celui de République du sud de l'Afrique; 2° sur la remise de la somme dont le Transvaal s'est reconnu débiteur envers l'Angleterre par la convention; 3° sur la question de la suzeraineté de la couronne d'Angleterre; et 4° sur celle du protectorat que le gouvernement britannique s'est réservé sur les populations indigènes du Transvaal et des territoires voisins.

La situation des missionnaires de la Société rhénane dans le **Damaraland** devient très précaire. Les Héréros ne pouvant point recevoir de munitions par Wallfishbay, où le fonctionnaire anglais exerce à cet égard une surveillance stricte, tandis que leurs adversaires, les Namaquas, en obtiennent du Cap autant qu'ils en veulent, ces derniers peuvent exercer leurs razzias sur les bœufs des Héréros, sans que ceux-ci puissent leur opposer grande résistance. Des missionnaires même sont exposés à leurs actes de pillage et s'attendent à devoir quitter le pays. D'autre part les héritiers du voyageur Anderson, mort en 1867, semblent décidés à faire valoir un acte de donation, par lequel le chef Kamahéréro lui aurait cédé les meilleures places du Damaraland, entre autres Otyozondyupa avec tout le territoire montagneux d'alentour. Le fils d'Anderson a remis son affaire à deux juristes de Capetown, qui ont envoyé l'acte susmentionné à deux des Européens les plus âgés de Okozondyé, en leur demandant si réellement ce document avait été ainsi rédigé, et si Kamahéréro le reconnaîtrait encore. Pour peu que la réclamation devienne sérieuse, il en résulterait pour le pays, d'après le témoignage des blancs, une perturbation plus grande encore que celle qu'a causée la guerre. En effet, les chefs en possession des places et des pâturages cédés ne voudront pas reconnaître la donation qui en a été faite. Il paraît hors de doute que l'acte qui la stipule n'a pas eu lieu d'une manière légale; à côté de la signature d'Anderson, il n'en porte aucune d'autres Européens, quoique, à l'époque où il a été rédigé, il y en eût dans la localité; il est revêtu de la signature, c'est-à-dire une croix, de Kamahéréro, et de celle de quelques indigènes au service d'Anderson. Kamahéréro a confirmé la donation; mais les chefs d'Okozondyé, dont il a aussi fait cession disent : « Kamahéréro n'a aucun droit de donner notre pays; de toute ancienneté il nous appartient; nous l'avons défendu au prix de notre sang. Quoique nous ayons quelquefois suivi le conseil de Kamahéréro, il n'a jamais rien eu à dire ici. Lorsque cet acte a été rédigé, il venait seulement d'être reconnu comme chef du pays sur lequel il règne maintenant. »

Le gouverneur de Saint-Paul de Loanda a fait occuper **Massabi** et le territoire qui s'étend jusqu'au Chiloango et à la Luisa-Loango, deux rivières qui se réunissent à 50 kilom. de la côte, et se jettent dans la mer près de Landana, à 30 kilom. environ de Punta-Negra et de la baie de Loango, dont les Français ont pris possession. Un traité a été conclu avec le roi de la localité; il prohibe l'esclavage, garantit la liberté commerciale à tous les étrangers, proclame la liberté de conscience, et assure protection aux missions scientifiques.

L'expédition polonaise, dirigée par le capitaine **Rogozinski**, a acquis l'île de Mandoleh, dans la baie de Cameroon, pour y établir une station. De là une partie de son personnel s'est rendue, au mont Cameroon, puis à Bakoundou sur la rivière Moungo, pour y passer la saison des pluies. Le *Courrier de Varsovie* a publié une lettre du chef de l'expédition, datée de Bakoundou-ba-Namwidi, le 20 août. Rogozinski organisait sa caravane pour s'en aller à la recherche des lacs. Il comptait envoyer à la côte le rapport sur son voyage par ses nègres, qu'il considérait comme la poste la plus sûre. « Les nègres, dit-il, ne perdent jamais de papiers, parce qu'ils croient que là où tombe un papier écrit par un Européen, un fétiche surgit immédiatement. » Il a expédié pour le musée de Varsovie des collections ethnographiques, se réservant de rapporter lui-même les collections zoologiques. Malgré la pluie, la santé de ses gens était bonne, et il espérait voir les lacs dont les indigènes lui parlaient.

Le Dr **Bayol**, nommé récemment aux fonctions de lieutenant-gouverneur du **Sénégal**, établira sa résidence à Benty et aura à sa disposition un vapeur, pour pouvoir se transporter sur les différents points de son gouvernement, depuis la Cazamance jusqu'aux Scarcies. Sa connaissance du pays et des populations africaines est un gage de succès pour le développement de la colonie. On a profité cette année de la saison des hautes eaux, pour faire remonter à Khayes des steamers comme jamais le haut fleuve n'en avait porté; on a pu ainsi expédier dans cette région une grande quantité de matériel, et une partie du personnel qui doit prendre part aux travaux du chemin de fer¹. En même temps on formait la colonne qui doit aller ravitailler le poste de Bamakou. Elle emmènera avec elle un bateau à vapeur, démonté en un grand nombre de pièces dont la plus lourde ne dépasse pas 50 kilogr.; il sera remonté à Bamakou et lancé sur le Niger pour en compléter l'exploration.

¹ Le steamer *Alésia*, de Marseille, transporte à Dakar 750 ouvriers pour les travaux de la ligne de Dakar à Saint-Louis.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Un service rapide vient d'être institué entre Marseille et Alger ; il y aura deux voyages par semaine, le mardi et le samedi, effectués par quatre paquebots à grande vitesse, qui feront la traversée en 29 ou 30 heures.

Le Dr Junker a dû revenir en Europe, pour rétablir sa santé compromise par son séjour de quatre ans et demi dans les bassins du Bahr-el-Ghazal et de l'Ouellé.

Les missionnaires romains, partis de Zeïla pour le Choa, y sont heureusement arrivés et ont été reçus avec bienveillance par Ménélik, qui les a installés à Ali-namba, lieu de marché où aboutissent les caravanes de Zeïla et d'Harar.

Aux dernières nouvelles reçues de J. Thompson à Zanzibar, l'explorateur anglais se trouvait à Wandarobo, mais rencontrait des difficultés de la part de ses gens, terrorisés par les Masais.

Le *Henry Wright*, destiné au service des stations missionnaires anglaises de la côte orientale, est arrivé à Zanzibar le 21 septembre.

D'après le *Church Missionary Intelligence and Report*, la mort de Mtésa n'est point confirmée. Les missionnaires anglais envoyés pour renforcer la station de l'Ouganda ont dû arriver à Roubaga ; Lukongué, roi de l'île Oukéréoué, a cordialement invité deux d'entre eux à se rendre chez lui.

Un correspondant du *Friend of the Free State* écrit à ce journal que la tsétsé a disparu de la route du Transvaal à la baie de Delagoa, où quantité de wagons se rendent maintenant pour y chercher les marchandises d'Europe, dont naguère encore on allait se pourvoir à Durban par une route beaucoup plus longue. La nouvelle route a tout en sa faveur : la baie est commode et sûre, les droits sont peu élevés, la distance jusqu'à Lydenbourg courte, et la nature du pays est telle que l'on peut se servir de bœufs tout l'hiver pour les transports.

Le renversement de Cettiwayo a plongé le Zoulouland dans un vrai chaos. Enivré par ses succès, Usibepu a mis le pays à feu et à sang ; il s'empare de tous les territoires limitrophes à sa portée et refuse de reconnaître l'autorité du gouvernement britannique. D'après une dépêche de Durban, une partie de son armée a été mise en déroute par une bande de Zoulous, sous le commandement du chef Umnyamana.

L'acquisition d'un territoire à Angra Pequena par la maison Lüderitz de Brême et l'installation de ses agents, rencontrent une certaine opposition de la part des colons anglais du Cap, dont les relations commerciales avec cette partie de la côte se sentent menacées par la concurrence allemande.

Le Dr Höpfner, jeune géologue, chargé par le gouvernement de l'empire allemand de faire des recherches minéralogiques dans l'Ovampo et le Damaraland, est revenu à Berlin. Dans une séance de la Société de géographie de cette ville, il a rendu compte de son voyage de Mossamédès à Humpata, puis au delà du Cunéné jusqu'aux villages du Damaraland, avec retour à Wallfishbay. Il repartira prochainement pour la même région.

Les explorateurs portugais Capello et Ivens ont été chargés, par leur gouvernement, de reprendre la suite de leur exploration et d'achever les cartes et relevés topographiques de la partie septentrionale de la province d'Angola et du territoire qui s'étend jusqu'au Congo. Ils doivent partir de Lisbonne le 6 décembre.

Le lieutenant Wissmann est parti pour le Congo, accompagné par le Dr Wolff et par deux frères, MM. Müller, lieutenants tous les deux.

M. Humblot, naturaliste français, est chargé d'explorer au point de vue botanique les bassins du Congo, de l'Ogôoué et du Gabon.

Le P. Augouard est parti de Landana pour aller fonder une station à Brazzaville.

Savorgnan de Brazza, dont la mort a été annoncée par erreur, était le 3 novembre à Franceville sur l'Ogôoué, tandis que son aide, le Dr Ballay, allait descendre par l'Alima au Congo avec une chaloupe à vapeur; de son côté, M. Mizon, naguère préposé à l'une des stations de l'Ogôoué, se rendait vers Mayombé par le Quillou, étudiant la route directe entre l'Atlantique et le Congo. Le ministère de l'instruction publique, d'accord avec celui de la marine, a fait partir, par le *Niger*, MM. Dufourcq, Labeyrie, Faucher, Coste, Didelot, Manas et Froment, pour renforcer les postes du littoral et de l'Ogôoué.

Le Congrès géographique et colonial espagnol, réuni en novembre à Madrid, s'est occupé de la question de la colonisation de Fernando-Po et de l'exploitation de cette Ile pour la production de café, cacao, sucre, coton, tabac, etc.

Un télégramme de Madère annonce que plusieurs canonnières anglaises de la station des côtes de Guinée ont fait une expédition sur le Niger, et qu'elles ont bombardé les deux villes d'Ado et d'Egan, à 180 et à 360 kilom. de l'embouchure du fleuve, pour punir le roi d'Ado de sa conduite envers des sujets anglais.

Le Dr Mahly se propose de faire, avec le missionnaire Muller d'Abouri, un voyage de reconnaissance le long du Volta jusqu'à Salaga, où se trouvent différentes tribus otschis pacifiques, afin de préparer une extension urgente de l'œuvre de la Société de Bâle à l'intérieur, et d'étudier la possibilité d'installer des stations dans des localités plus salubres.

La guerre civile de l'Achanti s'est terminée par le triomphe du prince Quacoe Duah, le protégé des Anglais, qui retient prisonnier Calcalli, l'ancien roi, détrôné par ces derniers en 1874 et dont les partisans ont été massacrés. Quant au roi Mensah, il est tombé dans un profond mépris.

Les ingénieurs anglais chargés des travaux préparatoires pour la pose du câble sous-marin de Cadix à Ténériffe, qui doit avoir un embranchement sur le Sénégal, ont procédé aux travaux d'atterrissage à Ténériffe. On pense que l'Europe sera reliée au Sénégal en janvier prochain.

M. Saturnino Zimenes, chef de l'expédition espagnole au N.-O. de l'Afrique, est revenu à Madrid, après avoir exploré la côte de Santa-Cruz de Mar Pequena et l'intérieur du Maroc jusqu'à Mequinez et à Fez.

LES GRANDES VOIES FLUVIALES DE L'AFRIQUE

En annonçant (p. 255) le mémoire de M. Stevenson, nous avions l'intention de revenir, plus tôt que l'abondance des matières ne nous l'a permis, sur l'importante question des voies fluviales africaines, au point de vue de l'exploration et de la civilisation de la zone équatoriale. Importante en effet, puisqu'un des grands obstacles au progrès de l'œuvre scientifique et humanitaire qui s'y poursuit s'est trouvé dans la difficulté et dans le coût des transports par terre. Tout le monde sait les embarras que causent aux explorateurs, aux négociants et aux missionnaires, l'obligation de se servir de caravanes de porteurs chargés d'innombrables colis de marchandises d'échange, de provisions, d'instruments, etc. On n'ignore pas non plus l'insuccès des tentatives faites pour créer des routes, bien vite recouvertes par une végétation exubérante, et pour substituer aux porteurs des bêtes de somme, éléphants, bœufs ou ânes, bientôt victimes du climat ou de la tsétsé. Quant aux frais de transport, le seul chiffre de 10,000 fr. la tonne, de Zanzibar au Tanganyika, suffit pour faire comprendre l'immense transformation que subira l'œuvre africaine lorsque, pour pénétrer au cœur du continent, on pourra adopter les grandes voies fluviales qui y conduisent.

Il va sans dire que de longtemps il ne pourra, en fait de navigation sur les fleuves de l'Afrique, être question de rien de semblable à ce qui existe sur le Rhône, le Rhin ou le Danube pour l'Europe, sur le Mississippi ou l'Amazone pour l'Amérique, sur les fleuves de l'Inde ou de la Chine pour l'Asie. Le relief du continent africain, avec son vaste plateau central bordé, sur presque toute sa périphérie, de plusieurs terrasses qui ne laissent entre elles et la mer qu'une zone de terrain bas plus ou moins étroite, crée, pour tous les fleuves venant de l'intérieur, des séries de rapides ou de cataractes qui ne permettent de songer, pour aucun d'eux, à une navigation non interrompue jusque dans la région de leur cours supérieur, comme c'est le cas pour les grandes artères fluviales des autres parties du monde. Le Niger seul pourra faire exception. Ce n'est pas que ce grand cours d'eau soit exempt de rapides, infranchissables pour les bâtiments réclamés aujourd'hui par la navigation accélérée ; les cataractes de Boussa sont encore un obstacle insurmontable aux vapeurs, mais peut-être réussira-t-on un jour à les faire disparaître, et à établir une communication continue des bouches du Niger jusque près de Bamakou. En attendant il ne serait point impossible, à des vapeurs d'un faible tirant d'eau, de pénétrer à l'époque des hautes eaux, par le grand

affluent du Niger, le Bénoué, et, par le Mayo-Kebbi et les marais de Toubouri, jusqu'au lac Tchad, et de là, par le Chari et l'Ouélé jusque dans le voisinage du Nil Blanc¹, soit à plus de 3000 kilom. de l'océan Atlantique. Mais, au point où nous ont conduits les explorations de Flegel d'un côté, et celles de Junker et de Casati de l'autre, nous ne pouvons encore rien dire de positif à cet égard.

Il n'en est pas de même des trois autres grands fleuves de l'Afrique, le Nil, le Zambèze et le Congo. Toutefois avant d'entrer, avec M. Stevenson, dans l'étude de la navigabilité de ces grandes voies civilisatrices, qu'il nous soit permis de faire remarquer que si, au point de vue des rapides et des cataractes, l'Afrique offre une infériorité relativement aux autres continents, d'autre part, la disposition de ses grands cours d'eau lui crée un avantage que les autres parties du monde ne présentent pas, celui de pouvoir, sauf quelques interruptions, pénétrer du nord, de l'est et de l'ouest, par eau, jusqu'au cœur du continent. En Europe, en Asie et en Amérique des chaînes de montagnes ont opposé aux communications rapides des obstacles que la science a surmontés, mais à quel prix ! et encore, les frais de transport par les chemins de fer du Mont-Cenis et du Saint-Gothard, comme par ceux des montagnes Rocheuses et des Andes, dépasseront toujours le coût des transports par eau, même avec transbordements, que l'on pourra établir sur les fleuves de l'Afrique.

Il est naturel que nous commençons par le Nil, le mieux connu, et celui sur lequel existent déjà des communications régulières par bateaux à vapeur. En effet, cette grande artère qui s'étend du nord au sud, de la Méditerranée jusqu'au delà de l'équateur, est navigable jusqu'à la première cataracte, près d'Assouan, à plus de 1100 kilom. de la mer. Il est vrai qu'à partir de ce point, sur un parcours de 1000 kilom. environ, jusque près de Khartoum, il n'y a pas moins de six cataractes ou rapides. Aussi a-t-on eu l'idée de faire un chemin de fer d'Assouan à Chendi ; le tracé en a été levé, mais on n'en a construit que quelques kilomètres. Un projet d'écluses pour franchir les cataractes a aussi été conçu, et les plans en ont été dressés, mais on n'y a pas donné suite. L'idée de Gordon-pacha, de gagner le Haut-Nil par la voie de Souakim sur la mer Rouge, a beaucoup plus d'avenir ; c'est la route que prennent les

¹ D'après une carte d'Emin-bey, gouverneur des provinces équatoriales, publiée dans la dernière livraison des *Mittheilungen* de Gotha, un affluent du Nil-Blanc prend sa source dans la même région que le Kibali, cours supérieur de l'Ouélé. (Voir la carte, page 116).

voyageurs et les caravanes; c'est aussi celle qu'a suivie le corps expéditionnaire envoyé au Soudan. Une ligne de vapeurs réguliers relie déjà l'Europe à Souakim, où l'on n'est plus éloigné de Berber que de 400 kilom. en ligne directe. La route actuelle qui unit ces deux localités, et par laquelle les transports se font avec des chameaux, traverse un pays désert, coupé de temps à autre par des chaînes rocheuses; toutefois une voie ferrée pourrait y être construite sans difficultés pour les ingénieurs; seulement il faudrait, pour éviter une étendue de sables mouvants, faire un détour qui porterait la longueur de cette ligne à 450 kilom.

A partir de Berber, le Nil s'étend jusqu'à Lado sur le Nil-Blanc, à une distance de 1450 kilom. en ligne droite, sans autre interruption qu'un rapide franchissable, à l'endroit que l'on appelle la sixième cataracte. L'altitude de Khartoum, en amont de ce point, étant de 378 m. et celle de Lado, de 465 m., la différence n'est que de 87 m., sur un parcours de 1550 kilom., soit une moyenne de 0^m 05 environ par kilomètre. Le lit du fleuve est profond; ça et là seulement il est étroit. De Khartoum à Fachoda, le Nil traversant des terrains en grande partie couverts de forêts, les rives en sont fermes. De Fachoda à Lado, en revanche, il est entouré de grands lacs et de marais, ce qui ne permet d'aborder que sur un petit nombre de points; dans ces marécages, la végétation détachée des rives pendant l'inondation forme, au confluent du Bahr-el-Ghazal, un grand dépôt qu'on appelle le *Sudd*, et dont il faut empêcher l'accumulation, sans quoi l'on devra recommencer souvent les travaux considérables de Marno et de Gessi. Mais cet inconvénient disparaîtra, quand les communications seront devenues plus fréquentes, et que l'on aura pris des mesures pour écarter les obstructions dès qu'elles commenceront à se produire.

Quant aux affluents des deux rives, on peut à peine considérer l'Atbara comme navigable, mais le Nil-Bleu peut être remonté jusqu'à environ 500 kilom. de son embouchure, et le Sobat l'a été par des vapeurs, sur un parcours de 320 kilom., à l'époque de la crue. D'autre part le Bahr-el-Ghazal et le Djour sont navigables plus de la moitié de l'année pour de petits vapeurs, jusqu'à Meshra-el-Rek et à Wau, et le Bahr-el-Arab jusqu'au 25° 50' long. E. de Paris.

En approchant de Lado et de Gondokoro on entre dans la région montagneuse et la navigation devient difficile, jusqu'au moment où elle est complètement arrêtée par un exhaussement du niveau général du pays; les rapides de Fola, qui s'étendent sur un parcours de plus de trois kilomètres, sont infranchissables; mais immédiatement au-dessus, à Dufilé,

la navigation peut reprendre jusqu'à l'extrémité sud du lac Albert. Il est vrai que les rives du fleuve sont rendues inabordables par la végétation de papyrus et d'autres plantes aquatiques; mais le courant est presque imperceptible. A droite et à gauche du fleuve, s'étend un pays ondulé s'élevant graduellement vers le sud, jusqu'au niveau du grand plateau central qui se prolonge dans la direction du Zambèze, et où se trouvent les grands lacs. A 30 kilom. en amont de l'entrée du Nil dans le lac Albert, la navigation est interrompue par les chutes de Murchison, jusqu'à Foveira, à 40 kilom.; là il devient de nouveau navigable jusqu'aux chutes de Ripon, près du lac Victoria.

La navigation à vapeur a été établie sur le Haut-Nil par Samuel Baker. En 1877 Gordon-pacha y avait déjà sept steamers, dont les uns étaient de 60 tonnes. Il réussit à en transporter deux, par sections, en amont de Dufilé. Aujourd'hui, il y a dix vapeurs dans les parties navigables du Haut-Nil; quelques-uns sont de 120 tonnes. Tous les trois mois un steamer part de Khartoum, et son arrivée à Lado correspond avec le départ du vapeur qui fait le service de Dufilé à Magoungo, sur le lac Albert. Qu'en adviendra-t-il à la suite des événements actuels?

En résumé, l'on compte, de Souakim à Magoungo, 2660 kilom. environ, et 200 kilom. de plus jusqu'à l'extrémité méridionale du lac Albert; le transport par terre n'est nécessaire que sur un parcours de 600 kilom., tout le reste a lieu par vapeurs. Il est probable qu'on pourra faire disparaître les obstacles que présente le fleuve, ou tout au moins qu'on pourra réduire le portage de 30 ou 50 kilom.

Pour pénétrer dans l'Afrique centrale par la côte orientale, la grande voie fluviale est le Zambèze, ou mieux encore son principal affluent sur la rive gauche, le Chiré, par lequel on peut atteindre le Nyassa et le Tanganyika, et obtenir une communication de 2000 kilom., dont 400 par ligne de terre, et 1600 par eau (Voy. la carte, III^{me} année, p. 44).

Livingstone, le premier, s'efforça dès 1861 de surmonter les obstacles que présentent, sur un parcours de 100 kilom., les rapides du Chiré. Mais ce ne fut qu'en 1875, que la mission de Livingstonia réussit à faire transporter le petit steamer à hélice, l'*Ilala*, démonté en 700 sections, en amont de ces rapides, ce qui permit d'avoir une voie par eau de 640 kilom. (160 par le fleuve et 480 par le lac).

De Quillmane, au nord de l'embouchure du Zambèze, la navigation se fait par la *Lady Nyassa*, petit vapeur-salon qui, par la rivière Quaqua, transporte les voyageurs en une semaine jusqu'à Katonga, à travers

une plaine d'alluvion, où le fleuve est large, mais bas, avec un portage à Mazaro pour atteindre le Zambèze proprement dit, un peu en aval du confluent du Chiré, dont la riche vallée a une largeur de 25 à 30 kilom. A gauche s'élèvent des montagnes qui, en quelques endroits, atteignent 1500 et même 2000 m. A Katonga, une route de 3 m. de large, longeant les rapides du Chiré, s'élève graduellement vers Mandala et Blantyre, jusqu'à une hauteur de 1000 m., puis redescend vers Matopé, sur le Haut-Chiré à 500 m. d'altitude. Le chef makololo Chipitoula fournit des porteurs qui, par cette route, transportent les marchandises en quatre jours. De Matopé, l'*Ilala* remonte le fleuve et le lac jusqu'à Karonga, en une semaine, mais en jetant l'ancre chaque soir dans un des mouillages de la côte occidentale. De Karonga, une route en pente douce s'élève jusqu'à 1400 m., sur un plateau qui s'étend à des milliers de kilomètres à l'ouest et au sud. Jusqu'à Zombé, à 250 kilom., on pourra employer des wagons et des bœufs, la tsétsé ne se rencontrant pas dans cette région ; elle reparait à Zombé, d'où il y aura encore 22 kilom. de portage. Le vapeur la *Bonne Nouvelle* doit être arrivé au Tanganyika, qu'il pourra parcourir jusqu'à son extrémité septentrionale en une semaine.

Quant à la voie du Zambèze proprement dit, depuis son confluent avec le Chiré jusqu'aux rapides de Kebrabasa, le lit du fleuve est large et peu profond ; aussi Serpa Pinto pensait-il que, au point de vue d'une route commerciale, le Chiré serait préférable, quoiqu'il y ait 144 kilom. de portage jusqu'à Tété. Livingstone a pu, cependant, aux hautes eaux, remonter le Zambèze, et les vapeurs de l'African Lakes Company font le voyage de Tété en dix jours. En amont, les rapides de Kebrabasa, de 64 kilom. de longueur, sont infranchissables. Au delà, on a, jusqu'aux gorges de Kariba, sur un parcours de 424 kilom., une voie fluviale pour des steamers d'un faible tirant d'eau. A 50 kilom. en aval de ces gorges, la Kafoué rejoint la rive gauche du Zambèze, et Serpa Pinto dit que, d'après les renseignements fournis par les natifs, elle est navigable jusqu'à Kayinga (368 kilom.), station commerciale importante, d'où, par un portage de 256 kilom., on arrive à Lialui, résidence du roi des Barotsés sur le Haut-Zambèze, dont une partie aussi est navigable. Le cours moyen du grand fleuve est obstrué par des cataractes, des chutes Victoria aux gorges de Kariba, mais, depuis Impalera en amont des chutes sus-mentionnées, on entre dans le Chobé lequél, d'après Serpa Pinto, offre une route fluviale de 1000 kilom. environ, qui permet de remonter jusque près des sources de cette rivière, la plus importante, dit-il, pour le développement futur de cette région (Voy. III^e année, p. 54, et la carte p. 64).

Au point de vue des relations commerciales par le Zambèze, il faut se rappeler qu'en 1877 le gouvernement de Lisbonne a établi, pour la province de Mozambique, un tarif, d'après lequel les marchandises en transit doivent payer un droit de 3 % ; toutefois, ce tarif n'ayant point été confirmé par des traités internationaux, peut être modifié selon le bon plaisir des autorités portugaises. En outre, les Portugais se servant de leurs colonies africaines comme de lieux de déportation, permettent aux déportés de s'établir à l'intérieur ; si ceux-ci y commettent des méfaits et qu'on s'en plaigne, l'autorité répond qu'ils sont en dehors du territoire portugais. Leurs descendants, désignés sous le nom de demi-caste, sont une cause de trouble pour les populations environnantes. A l'époque de Livingstone, le demi-caste Bonga était, par ses actes de piraterie, le fléau du Zambèze. Un autre demi-caste, Mariano, ravagea par le fer et le feu toute la vallée du Chiré, pour y faire des esclaves de traite. Peu avant l'établissement du tarif, il s'installa à l'embouchure du Chiré, d'où il chercha à chasser Chipitoula et les autres chefs makololos, qui, quoiqu'ils ne fussent pas des souverains parfaits, ont préservé la vallée des maraudeurs Mangones ou Zoulous, ainsi que des Portugais demi-caste.

La route entre les lacs Nyassa et Tanganyika traverse, près de ses sources, le Tchambezi, cours supérieur du Congo. Quoique M. James Stewart, l'ingénieur de la route, ait constaté que, dans la première partie de son cours il n'est pas navigable, il n'en reste pas moins une voie par eau de 160 kilom. que l'on pourra descendre avec de petits vapeurs jusqu'au lac Bangouéolo, et même jusqu'au lac Moero.

Mais c'est par la côte occidentale que s'ouvre, à la science et à la civilisation, celle des routes fluviales africaines qui paraît avoir le plus d'avenir, le Congo, reconnu déjà par Stanley sur une longueur de plus de 1000 kilom., de l'embouchure jusqu'au confluent de l'Ikelemba. Il est vrai qu'une série de cataractes en brise le cours sur une étendue de 224 kilom., de Vivi à Stanley-Pool ; mais, dans cette partie même, entre Isangila et Manyanga, Stanley a pu établir des communications par vapeurs sur une distance de 118 kilom., pour unir deux sections de route, de Vivi à Isangila, et de Manyanga à Stanley-Pool, où les rapides étaient infranchissables. Aujourd'hui, les membres des expéditions belges peuvent faire le voyage, de l'embouchure du Congo jusqu'à Vivi (184 kilom.), par des vapeurs de toutes dimensions ; de Vivi à Isangila, (83 kilom.), par la route taillée, en quelques endroits à grand peine et à grands frais, dans les rochers qui surplombent le fleuve ; d'Isangila à Manyanga (118 kilom.), par petit steamer, et de Manyanga à Stanley-

Pool (152 kilom.), par terre, le long d'une route plus facile, établie sur la rive méridionale. De Léopoldville à Ikengo, la dernière des stations actuelles de Stanley (580 kilom.), le fleuve est large, assez profond pour que des vaisseaux aussi gros que ceux du Mississipi puissent y circuler ; semé d'îles, il n'a aucun de ces flots flottants qui, sur d'autres fleuves, rendent la navigation périlleuse. Plusieurs stations intermédiaires fondées à Msouata, à Bolobo, à Loukoléla, dans les endroits où la population est le plus dense, sans en compter d'autres moins importantes, peuvent déjà être considérées soit comme des bases d'opération, pour l'exploration spéciale de telle ou telle partie du fleuve et des affluents voisins, soit comme des centres de commerce ; tout au moins comme des lieux de marché, où les natifs des environs apportent leurs produits pour les échanger contre les marchandises de provenance européenne ; ou bien encore comme des foyers, d'où l'influence missionnaire s'étendra peu à peu parmi les tribus d'alentour, pour y porter les bienfaits de la civilisation chrétienne. Les missionnaires baptistes et ceux de la Livingstone Inland Mission, dont les stations de Underhill, Palabella, Banza-Mantéka, Bainesville, Loukoungo et Arthington sont sur la rive gauche du fleuve, suivent une route de caravanes sur la même rive.

De la station de Msouata, à 140 kilom. de Léopoldville, Stanley et Johnson ont déjà pu rectifier la direction d'un affluent du Quango, émissaire du lac Léopold II, ainsi que la situation de ce lac. Tandis que, d'après les premières indications, l'un et l'autre se dirigeaient du S.-E. au N.-O., la carte fournie par Johnson aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres place le lac du 1°,40' au 2°,20', lat. S. dans une direction N.-E. S.-O., que conserve son émissaire, la Wabouma, à peu près jusqu'à son confluent avec le Quango.

A 126 kilom. en amont de Msouata est la station de Bolobo, et, 147 kilom. plus haut, celle de Loukoléla ; enfin, remontant le fleuve au delà, sur un parcours de 168 kilom., on rencontre celle d'Ikengo, près de l'embouchure de la Mobinda, le plus grand des affluents méridionaux du Congo. C'est vraisemblablement entre cette station et l'extrémité septentrionale du lac Léopold II, que Stanley a découvert le lac Mantoumba, dont il parle dans une de ses dernières lettres, sur les bords duquel la population est si nombreuse, qu'involontairement on est amené à la comparer à celle qu'ont rencontrée Pogge et Wissmann dans leur voyage de Muquengué à Nyangoué.

Peut-être, pendant que nous écrivons, tel ou tel des vapeurs de Stanley a-t-il dépassé l'équateur pour remonter à 600 kilom. au delà, jus-

qu'aux chutes qui portent son nom, en aval de Nyangoué. Les renseignements qui lui ont été fournis sur les dispositions des tribus en amont d'Ikengo, permettent d'espérer que la navigation pourra s'établir sur tout le cours moyen du grand fleuve, sans rencontrer l'hostilité qui s'est déclarée contre l'explorateur lors de sa descente du Congo. Il a tous les moyens nécessaires pour explorer non seulement le fleuve lui-même, mais encore ses principaux affluents septentrionaux, la Bangala, l'Ukéré, l'Arouini, ainsi que ceux de la rive gauche, la Mobinda, l'Ikelemba et le Sankourou. Les vapeurs des missionnaires baptistes et de la Livingstone Inland Mission, le *Peace* et le *Henry-Reed*, contribueront pour leur part à la reconnaissance hydrographique de cet immense bassin, et serviront à propager la civilisation jusque dans les parties les plus reculées du centre africain, sans parler du steamer que Brazza transporte par l'Alima, et qui sera probablement, avant peu, rejoint par d'autres.

Wissmann, de son côté, mettra certainement au service de S. M. le roi des Belges, qui l'envoie au Congo, toute l'expérience qu'il a acquise dans son premier voyage. On peut supposer que plusieurs des grands affluents de ce fleuve, surtout ceux de la rive méridionale, ne pourront pas être remontés jusqu'à leur cours supérieur; quelques-uns pourront avoir des cataractes, comme celles qui ont empêché le major de Mechow de descendre le Quango jusqu'à son embouchure dans le Congo; mais peut-être aussi tel d'entre eux, le Sankourou, par exemple, sera-t-il navigable jusqu'au cœur du continent, et l'apparition de steamers au milieu de tribus réputées cannibales leur imposera-t-elle un respect salutaire, qui assurera la tranquillité des blancs, et leur permettra de fonder là aussi des stations scientifiques, civilisatrices et commerciales.

Quant à la rive septentrionale, si la pente de ce plateau est plus ou moins analogue à celle de la partie où coule l'Alima, navigable jusqu'à son confluent avec le Congo, on est en droit d'espérer que les vapeurs pourront remonter les autres affluents jusque très avant dans l'intérieur, et que l'on arrivera à déterminer bientôt les limites septentrionales, encore bien vagues du bassin du Congo. D'après la grandeur des pirogues et le développement des flottilles des indigènes, en particulier de celles des riverains de l'Arouimi, on peut légitimement supposer qu'il y a là encore une voie fluviale navigable sur quelques centaines de kilomètres.

Comme voie d'accès au Congo nous devrions mentionner le Quillou-Niari, le long duquel sont de nombreuses stations françaises et belges. Mais, nous l'avons déjà dit, (Voy. III^{me} année, p. 279 et carte p. 288),

l'étude de cette rivière, au point de vue de la navigation, est à faire, les rapides de son cours inférieur paraissant devoir être un obstacle absolu. M. Elliot pourrait donner des renseignements sur le cours moyen, le long duquel il a créé des établissements, mais il ne nous est parvenu aucun rapport des découvertes qu'il a pu y faire, ni de l'importance de cette route. Toutefois le fait qu'il a jugé bon d'y fonder plusieurs stations, semble prouver qu'il ne la croit pas inutile pour les communications à établir de l'Atlantique à Stanley-Pool.

Les dernières lettres de Stanley ont montré avec quelle rapidité ont marché les progrès de l'exploration, depuis l'installation de ses trois vapeurs à Stanley-Pool. Sans doute il peut y avoir des moments d'arrêt : néanmoins on peut entrevoir un avancement plus rapide encore, lorsque, des stations fondées le long du fleuve et de ses affluents, au nord et au sud, partiront, dans toutes les directions, des expéditions chargées chacune d'explorer spécialement telle ou telle partie encore inconnue de ce vaste territoire. Elles devront tôt ou tard se rencontrer avec les explorateurs, les missionnaires et les commerçants qui remonteront, les uns le Nil, jusqu'à Meshra-el-Rek et Wau, les autres le Niger, le Benoué, le Chari et l'Ouélé jusqu'au Kibali, d'autres encore le Chiré, le Nyassa et le Tanganyika, pour venir, par le Loukougua et le Loualaba, tendre la main aux pionniers qui s'avancent vers Nyangoué par la grande artère du Congo.

PARTIE DE L'AFRIQUE VOISINE DU DÉTROIT DE BAB-EL-MANDEB

La carte qui accompagne ce numéro représente la vaste plaine qui commence au bord de la mer Rouge et du golfe d'Aden, et s'arrête au pied de la formidable barrière des monts d'Abyssinie, dont la pente du côté oriental est si forte, qu'on peut les comparer à un véritable rempart, tandis qu'à l'ouest ils vont mourir doucement sur le plateau abyssin. Limitée au nord par la mer, la plaine se continue au sud de Harar, en s'élevant peu à peu pour constituer bientôt le plateau des Somalis. Du reste sa surface est très accidentée. Au sud, notre carte indique des montagnes hautes de 1300 à 3200 m., mais plus au nord se trouvent des dépressions au-dessous du niveau de la mer. L'une d'elles, la plus forte, celle du lac Assal (— 174 m.), est située à une faible distance de l'océan Indien ; elle n'en est séparée que par un petit isthme et un rideau de montagnes, dont l'une, le mont Gudah, a 914 m. ; l'autre dépression, la plaine salée d'Asale (— 61 m.), est plus éloignée de la mer, et le fond

de la cuvette est ici occupé par le lac Alelbad. Ces deux lacs se trouvent aux deux extrémités d'une vaste région, parcourue par des nomades appartenant aux tribus des Assab-Gallas, des Dogas, des Raias-Gallas, des Aoussas, et qui est encore complètement inconnue. Rien ne dit que les explorations futures ne nous révéleront pas là une vaste dépression, comparable, pour l'importance, à celle de la mer Morte.

Depuis que l'Italie s'est établie à Assab et que la France cherche à donner de l'extension à sa colonie d'Obock, l'attention se porte de ce côté, et ce qui le montre, c'est le grand nombre de voyageurs dont notre carte indique les itinéraires. Nos lecteurs auront là un tableau complet de ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, et de l'état actuel des connaissances géographiques pour cette région. Nous devons dire, cependant, que l'on n'y trouvera pas marqués les voyages d'Antonelli (d'Assab au Choa par le pays des Aoussas), de Soleillet (d'Obock au Choa par la même région), non plus que ceux d'Aubry et de Hamon, dont notre journal a récemment parlé (p. 37). Le manque de données positives et complètes sur ces explorations nous a empêchés d'en dresser les itinéraires d'une manière précise. Quant à ceux de Lucereau, de von Müller et de Sacconi (de Zeila à Harar), nous les avons confondus avec celui de Giulietti. La route a été, en effet, si bien ouverte par ce dernier, que l'on peut penser que les explorateurs qui accomplissent le même voyage, et qui n'indiquent pas d'une manière spéciale leur itinéraire, se bornent à suivre les traces de leur vaillant prédécesseur.

BIBLIOGRAPHIE ¹

CARTE DU HAUT-SÉNÉGAL, dressée sous la direction du commandant Derrien et d'une mission topographique. Cartes spéciales, plans de villes, de gués, et profils entre Baïoulabé et le Niger. 19 feuilles. — La construction de la carte exacte d'une région européenne est déjà un travail compliqué et minutieux, qui exige beaucoup de soins. Aussi peut-on se rendre compte des difficultés sans nombre qu'a dû vaincre la brigade topographique, placée sous les ordres du commandant Derrien, pour lever la carte au $\frac{1}{100000}$ du pays compris entre Médine et Kita. La végé-

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

tation luxuriante, la nature rocheuse des bords du Haut-Sénégal et surtout le climat brûlant et malsain, ont été autant d'obstacles qu'il a fallu surmonter, pour faire les observations nombreuses au moyen desquelles les officiers français ont pu dessiner les courbes de niveau, de 20 en 20 mètres, pour tout le territoire voisin du fleuve. Il est bien peu de contrées africaines, hier encore inconnues, dont on possède un relevé aussi complet. La carte est divisée en 6 feuilles, qui se raccordent entre elles par un ajustement fort simple, et il est facile, au moyen de ce beau travail et des profils qui l'accompagnent, de se faire une idée exacte du Soudan occidental. On peut conclure de cet examen, que la hauteur du pays qui sépare le Sénégal du Niger est plutôt faible. Les monts du Manding ne dépassent pas 750 mètres, et la ligne de faite entre les deux bassins a été franchie par la mission à Soknafi, à 553 mètres au-dessus du niveau de la mer. De là le terrain descend assez rapidement vers Bamakou (331^m), mais plus lentement dans la direction de Kita (360^m) et de Bafoulabé (135^m). De nombreux plans de villes et de gués au $\frac{1}{5000}$, sur lesquels les courbes horizontales sont tracées tous les 5 mètres, montrent quelle a été l'activité de la mission durant sa campagne de 1880-1881.

MISSION GALLIÉNI. Itinéraires des capitaines Vallière et Piétri, et carte de la rive droite du Niger. 11 feuilles. — On sait que les capitaines Vallière et Piétri, qui faisaient partie de la mission Galliéni, ont, en 1880-81, parcouru la région qui sépare le Haut-Sénégal du Niger, le premier par le Bakhoy, le second en suivant le Ba-Oulé. Ils ont donné, de leurs itinéraires, Vallière 4 croquis au $\frac{1}{200000}$, et Piétri 6; mais Vallière a dressé en outre la carte au $\frac{1}{250000}$ du pays situé sur la rive droite du Niger, entre Tourella sur ce fleuve, et Nango, au S.-O. de Segou-Sikoro. Ce relevé présente, surtout dans les environs de Nango, un nombre considérable de localités, qu'on chercherait en vain sur les cartes de la mission Galliéni publiées jusqu'à ce jour. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir toute l'importance de ces plans, construits avec une grande précision, et qui sont toujours accompagnés de profils ou de la projection verticale de la route parcourue. En les examinant, on se rend compte, à première vue, de la nature accidentée du sol, et du grand nombre de cours d'eau, pour la plupart assez puissants, qui l'arrosent. Les affluents de la rive gauche du Niger, par exemple, ont tous de 20 à 30 mètres de large, et pourtant leur longueur est faible, puisque la chaîne de montagnes d'où ils descendent suit de très près le fleuve.

D'autre part, le terrain n'est point stérile, car les deux voyageurs signalent, le long de leurs itinéraires, des cultures et de vastes et belles forêts; pourquoi faut-il qu'ils marquent aussi, à chaque instant, les ruines de villes et de villages, incendiés et détruits pendant les nombreuses guerres qui ont désolé ces contrées?

LES COLONS DU TANGANYIKA, par Armand Dubarry. Paris (Firmin-Didot et C^{ie}), 1884, in-18, 317 pages; fr. 3. — L'Afrique centrale offre, pour les fictions romanesques, un milieu nouveau que les auteurs commencent à exploiter. Après *Une aventure à Tombouctou* (Voy. III^e année, p. 245), voici une nouvelle œuvre de fantaisie qui nous transporte cette fois dans la région des grands lacs. Les nègres semblent avoir remplacé les Peaux-Rouges, dont Cooper et Gustave Aymard avaient fait les héros de leurs romans; on quitte les savanes américaines pour le Sahara, les forêts vierges et les jungles de l'Afrique. MM. Prévost-Duclos et Dubarry ouvrent une voie nouvelle, qui paraît devoir être féconde. Du reste, c'est la même méthode de composition. Là encore, la bonne étoile et la carabine des blancs triomphent de la ruse, des flèches et des javelots des sauvages. Cependant, au point de vue géographique, les romans africains ont, jusqu'à présent, cet avantage sur les autres, qu'ils font connaître au lecteur la configuration exacte du pays où l'action se déroule, ses montagnes, ses fleuves, ses lacs et ses localités; ce sont, au fond, des ouvrages de vulgarisation. Il faut donc remercier les auteurs susnommés de ce qu'ils s'en tiennent à la réalité, quant aux noms et aux mœurs des peuples chez lesquels ils conduisent leurs héros.

Le livre que nous avons sous les yeux, nous mène sur les bords du lac Tanganyika, au nord d'Oudjiji. Là, un Français nommé Delorme cherche à établir une station, pour y apprivoiser des éléphants. Il a pris avec lui sa femme et plusieurs Européens, et ce sont les aventures de la petite troupe, ses querelles avec un chasseur anglais et avec deux chefs nègres, son exploration du Tanganyika, qui remplissent le volume. A la fin, Delorme, qui n'a pu domestiquer qu'un seul éléphant, cherche à atteindre le Victoria Nyanza, mais il n'y parvient pas et doit revenir à la côte, par Tabora. Le récit, vivement mené, est plein d'humour, a des situations dramatiques, et fourmille d'anecdotes qui en rendent la lecture facile et intéressante.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA QUATRIÈME ANNÉE

BULLETIN MENSUEL

Pages 3, 37, 65, 93, 117, 149, 117, 201, 233, 257, 297, 329.

CORRESPONDANCE

	Pages		Pages
Lettre du nègre Ali-Mahoom	30	Lettre de Lisbonne (sur les travailleurs à Saint-Thomas).....	198, 229
Correspondance de Khartoum.....	170	Abandon du Darfour par l'Égypte.....	230

ARTICLES DIVERS

L'œuvre de Stanley au Congo, et l'Association internationale africaine.....	22	La part des Suisses dans l'exploration et la civilisation de l'Afrique.....	215
La colonisation européenne en Afrique..	51	Expédition du colonel Borgnis-Desbordes, du Sénégal au Niger, par A. Demaffey.	247
Voyage du lieutenant Wissmann à travers l'Afrique.....	81	La question du Congo devant l'Institut de droit international, par G. Moynier.	272
L'émigration italienne en Afrique.....	87	Elmina, par J. Prost.....	311
Exploration du D ^r Junker sur le Haut Ouellé.....	106, 140	Les grandes voies fluviales de l'Afrique..	339
L'esclavage à Madagascar.....	167, 197	Note sur la partie de l'Afrique voisine du détroit de Bab-el-Mandeb.....	347
Note sur la carte de la Sénégambie au Niger.....	190		

BIBLIOGRAPHIE

<i>Amezaga (de)</i> : Assab.....	33	Carte du Haut-Sénégal.....	348
<i>Amieis (de)</i> : Marokko.....	36	<i>Clamageran (J. J.)</i> : L'Algérie.....	146
Assab. Documenti diplomatici.....	33	<i>Chambrier (J. de)</i> : Du Jura à l'Atlas..	92
<i>Audebert (J.)</i> : Beitrag zur Kenntniss Ma- dagaskars	256	<i>Chavanne (J.)</i> : Afrikas Ströme und Flüsse.....	91
<i>Berthoud (P.)</i> : Buku ya Tsikwembo, etc. et Leçons de sigwamba.....	327	<i>Chavanne (J.)</i> : Afrika im Lichte unserer Tage	114
<i>Brière (A.)</i> : Lettres sur le Trans-Saha- rien.....	36	Conferenze tenutesi in Milano nel 1883.	294
<i>Buet (Ch.)</i> : Madagascar.....	175	<i>Crémazy (L.)</i> : Notes sur Madagascar..	326
Carte de l'île de la Réunion.....	146	<i>Deventer (L. van)</i> : La Hollande et la baie de Delagoa.....	147

	Pages		Pages
<i>Devic (M.)</i> : Le pays des Zendjs.....	295	<i>Philebert</i> : Algérie et Sahara. Le général	
<i>Dubarry (A.)</i> : Les colons du Tanganyika	350	Margueritte	147
<i>Fahrngruber (J.)</i> : Aus dem Pharaonen-		<i>Pigeonneau</i> : L'avenir commercial de la	
lande.....	89	France en Afrique.....	148
<i>Gaffarel (P.)</i> : L'Algérie.....	63	Question du Zaïre (La). Droits du Por-	
<i>Givard</i> : Souvenirs de l'expédition de Tu-		tugal	113
nisie	176	<i>Raffray (A.)</i> : Les églises monolithes de	
<i>Haimann (G.)</i> : Cirenaica.....	33	la ville de Lalibela.....	115
<i>Hartmann (R.)</i> : Abyssinien und die		<i>Rivoyre (D. de)</i> : Obock, Mascate, Bou-	
übrigen Gebiete der Ostküste Afrikas	232	chire, Bassorah	255
<i>Hervé (J.)</i> : L'Égypte.....	296	<i>Robert (F.)</i> : Africa als Handelsgebiet.	254
<i>Holub (E.)</i> : Sieben Jahre in Afrika..	34	<i>Rohlfz (G.)</i> : Meine Mission nach Abes-	
Id. und Felzen (A. von) : Bei-		sinien	173
träge zur Ornithologie Süd-Afrikas..	34	Società d'esplorazione commerciale in	
Jahresberichte der geographischen Gesell-		Africa	145
schaft in Bern.....	294	Société française et africaine d'encourage-	
<i>Jonveauz (E.)</i> : Deux ans dans l'Afrique		ment	200
orientale	32	<i>Stevenson (J.)</i> : The wather highways of	
<i>Laveleye (E. de)</i> : L'Afrique centrale et		the interior of Africa.....	255
la Conférence de Bruxelles.....	145	<i>Twiss (Sir Travers)</i> : An international	
<i>Luz (J.)</i> : Trois mois en Tunisie....	32	protectorate of the Congo river.....	328
<i>Michel (L.)</i> : Tunis.....	174	<i>Vallot (J.)</i> : Etudes sur la flore du Séné-	
Mission Gallieni. Itinéraires de MM. Val-		gal	231
lière et Piétri	349	<i>Vinson (J.) et Dive (P.)</i> : Voyage extra-	
<i>Pearse (G.)</i> : The Kabyles.....	90	vagant d'Alger au Cap.....	231

CARTES

✓ Possessions européennes et stations civili-		✓ Routes suivies par des Européens entre la	
satrices	36	côte de Sénégambie et le Niger.....	200
✓ Itinéraire de Wissmann à travers l'Afri-		✓ Partie de l'Afrique voisine du détroit de	
que	92	Bab-el-Mandeb	352
✓ Explorations du D ^r Junker sur le Haut-			
Ouélé	116		



